

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172099 1

76 2 (2)

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

76 2 (2)

Presented by

.....

to the

New York Public Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

TOME SOIXANTE-SIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ A. EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE,
N°. 30.

1816.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

SUR PARIS.

QUITTANT la retraite profonde
Où mes yeux s'ouvrirent au jour,
Je me vois transporté dans le brillant séjour
De la capitale du monde.
Amant passionné des lettres et des arts,
Je puis donc parcourir leurs immenses domaines :
Les prodiges pompeux et de Rome et d'Athènes
Semblent tous de concert éblouir mes regards.
Guidé par mon impatience,
J'ai déjà visité ces temples, ces palais,
Disputant de grandeur, d'éclat et d'opulence ;
Ces superbes jardins, ces marbres, ces bosquets,

Digitized by Google

Qui d'un âge fameux dans les fastes français
Attestent la magnificence :
Partout, j'ai des beaux-arts salué les bienfaits,
Partout, j'ai du génie adoré la puissance.
Quelquefois, sur les pas de nombreux auditeurs,
J'ai pénétré dans cet asile
Où les tendres accens du moderne Virgile
Charmaient également notre oreille et nos cœurs.
C'est dans ces lieux que la science
Se pare de tous ses attraits :
L'aimable Poésie, et sa sœur l'Éloquence
Par la voix du talent dévoilent leurs secrets,
Et de talens nouveaux préparent la naissance.
J'y viens puiser du goût les sublimes leçons.
C'est là que Villemain, Andrieux, Lacretelle,
Forment de jeunes nourrissons,
Qui marcheront un jour sur leur trace immortelle.
Quand l'hiver, précédé des terribles autans,
Sous un tapis de neige a voilé la verdure ;
Quand, partageant le deuil de toute la nature,
Les oiseaux, pour renaître, attendent le printemps,
J'appelle à mon secours Thalie et Melpomène ;
Et les jeux brillans de la scène
Viennent embellir mes instans.
Tantôt la foudre éclate et l'effroi m'environne ;
C'est l'amant forcené de la fière Hermione ;
C'est de Britannicus le perfide assassin ;
C'est Œdipe accablé sous les coups du destin ;
C'est Manlius trahi ; c'est Macbeth qui frissonne...
C'est Talma de son art enlevant la couronne,
On la disputant à Lekain!
Tantôt l'aimable comédie,
Respirant le plaisir, la joie et la gaîté,
De mon cœur ravi, transporté,
Repousse la tristesse et la mélancolie.

Digitized by Google

Molière offre à mes yeux ses tableaux créateurs :
J'admire quelquefois ceux de ses successeurs ;
Et Marivaux lui-même a l'art de me séduire,
Quand Mars lui prête son sourire,
Sa finesse charmante et ses traits enchanteurs.

Loin des sots dont Paris abonde,
Qui, sans cesse accablés d'un ennuyeux loisir,
Promènent, à prix d'or, de plaisir en plaisir,
Leur oisiveté vagabonde,
Jouissent sans penser, ne pensent qu'à jouir,
Et, vous cherchant toujours, vous forcent de les fuir;
Loin de ces beaux-esprits, espèce trop commune,
Qu'on rencontre partout, qui partout importune ;
Poëtes de salon, professeurs de boudoir,
De qui la modestie égale le savoir ;
Lecteurs très-complaisans de leurs longs opuscules,
Ayant toujours en poche ou sonnet ou quatrain,
Et d'Oxonte ou de Trissotin
Jouant au naturel les scènes ridicules :
Loin de ces lourds plaisans, effroi de la raison,
Gastronômes parfaits et bouffons détestables ;
Convives nés des bonnes tables,
Amis constans de la maison ;
Gens dont, comme le cœur, la mémoire est stérile,
Et n'apprit qu'un seul point, l'*Art de Dîner en Ville*:
Loin de ces parvenus, heureux agioteurs,
Jouant à la hausse, à la baisse ;
De protégés pleins de bassesse
Devenus tout à coup insolens protecteurs ;
Ignobles malgré leur noblesse,
Affublés du titre d'*altesse*,
Chamarrés de cordons, de rubans et d'honneurs,
Valets endimanchés, singes des grands seigneurs,
Dont ils n'ont pris que la richesse :
Loin de ce peuple de frondeurs,

Digitized by Google

Politiques chagrins, à qui rien ne peut plaire,
De tous les gouvernans orgueilleux précepteurs,
Toujours prêts à montrer *ce qu'il eût fallu faire;*
Qui dénigrent la cour en briguant ses faveurs,
Ou se plaignent du ministère,
Qui n'en veut pas pour ses prôneurs:
Loin de ces intrigans, soi-disant patriotes,
De notre indépendance effrayans défenseurs,
Des tribunes, des clubs éternels orateurs;
Jadis, jurant la mort des tyrans, des despotes,
Naguère, d'un tyran très-humbles serviteurs:
Loin de ce vil troupeau d'écrivassiers à gages,
Des pamphlétaires impudens,
Accoutumés, depuis vingt ans,
A parler dans tous les langages,
A changer suivant l'air du temps:
Fuyant surtout l'éclat, aimant la solitude,
Dans mon obscurité plus heureux qu'envié,
Je puis unir encore au charme de l'étude
Les plaisirs de l'amour et ceux de l'amitié.

M. Tézenas de Montbrison,
de l'académie de Lyon, etc.

LA PRUDE ET LA GLACE,

FABLE.

Que me dis-tu, glace infidèle?
Tu crois en vain tromper mes yeux:
Quoi! tu prétends que je ne suis plus belle!
Va mentir ailleurs, si tu veux.
— Ne sais-tu pas qu'il est de ma nature
De ne jamais trahir la vérité?
Pourquoi prends-tu pour une injure
Ce qui n'est que l'effet de ma fidélité?

Digitized by Google

— Mais tu pourrais être un peu moins sévère.
— Je ne le dois en aucun cas ;
Ce n'est pas moi qui ravis tes appas,
C'est le Temps.... Contre lui dirige ta colère.
Je ne puis.... Il est sourd.... Rien n'arrête ses pas.
— Eh bien ! ne cherche plus à plaire,
Ou prudemment ne me consulte pas.

LE PAVOT ET LA ROSE.

Un pavot nuancé des plus belles couleurs,
S'imagina pouvoir lutter contre la rose.
Dans son ivresse, il prétend, il suppose
Qu'il a droit aux mêmes honneurs
Que l'on rend chaque jour à la reine des fleurs.
En conséquence, impudemment il ose
Les exiger avec hauteur.
Eh ! mon ami, lui dit sa sœur,
Crains qu'à la honte un jour ton orgueil ne t'expose ;
Crois-tu bien en effet égaler ma fraîcheur !
Quand tu l'aurais, pour plaire il te faut autre chose.
— Que me manque-t-il donc ? — L'odeur.

ÉPIGRAMME.

En prose, en vers, Lubin compose :
Je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Sans savoir les lois de l'amour,
Je n'avais pas un jour que j'épousai mon père,
Que l'on peut assurer n'avoir pas eu de mère ;
Lecteur, sans user de détour,
Je te dirai que j'eus un enfant dans l'année,
Que je mourus sans être né.

CHARADE.

Dans la musique on trouve mon premier ;
La Française, vive et légère,
Pour l'injure la plus grossière,
A coup sûr prendrait mon dernier.
Voici le temps où la fruitière
A l'indigent va vendre mon entier.

LOGOGRIPHE.

Sur quatre pieds, je suis habitant des forêts,
Et je crains le fusil autant que les filets ;
J'exprime, sur deux pieds, la volonté publique ;
Et sur deux pieds encor on me met en musique.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Baromètre* et *Thermomètre*.

Le mot de la charade est *Nubile*.

Le mot du logogriphe est *Chapeau*, dans lequel on trouve Eau, Peau, Chape, Auch, ville de France.

Digitized by Google

DE L'ANGLETERRE.

Par M. Rubichon.

En général, il en est des productions de l'esprit de l'homme comme de son cœur; ce n'est point au premier aperçu, ce n'est point sur un simple aveu, que la prudence doit les juger. Il faut un commerce plus intime, une étude plus approfondie, pour pouvoir se flatter d'être initié à tous leurs mystères. Cette qualité ou ce défaut toutefois n'est pas celui de M. Rubichon. Dès les premières lignes même de sa préface, il déploie tout son cœur, et résume tout son livre. « Je fis et publiai cet ouvrage à Londres en 1811, déclare-t-il d'emblée. Si les Français, à cette époque, opprimaient les nations étrangères par leurs meurtres, leurs pillages et leurs incendies, les Anglais y répandaient un fléau bien plus terrible encore, celui d'un gouvernement représentatif. »

Voilà le mot de l'énigme; voilà, dans la dernière partie de cette proposition singulière, le texte que va amplement paraphraser M. Rubichon. Cette attaque brusque et imprévue, à coup sûr, étonnera plus d'un lecteur; il en est plus d'un qui, sur cette première assertion, refuseront d'en demander d'autres à l'auteur, et mettront son livre de côté. C'est beaucoup de rigueur, c'en est même trop, il faut en convenir; mais, aussi, est-il raisonnable d'avancer que le gouvernement représentatif soit le plus terrible des fléaux? Et quand cela serait, peut-on le dire sans cruauté à une nation dont toutes les institutions ne tendent qu'à le mettre en vigueur? à un peuple qui ne rentre en grâce avec les souverains de l'Europe, qui ne peut jouir de ses droits, qu'autant qu'il y sera fidèle, comme l'attestent différens articles du traité de paix de novembre 1815? Peut-on, doit-on le dire à une génération inquiète, remuante, vaniteuse, qui en fait sa chimère, et qui, dans la perspective du bonheur illimité qu'elle en attend, du moins restera en repos, et donnera aux institutions naissantes le temps

Digitized by Google

de se fortifier et d'assurer l'avenir de sa postérité? Peut-on l'affirmer à des esprits éclairés qui doutent de bonne foi si ce mode de gouvernement n'est pas le mieux approprié à la nature de l'homme, à sa dignité et à sa misère, à sa force et à sa faiblesse? Peut-on l'attester à des philosophes religieux même, qui, voyant la tendance universelle et irrésistible des esprits, tout étonnés, soupçonnent puissamment que cette grande réforme dans les choses d'ici-bas, pourrait bien rentrer dans le plan que la Providence aurait conçu de rendre la terre plus digne de ses regards, soit en dépouillant la guerre, cette source de désolation pour l'humanité et de désespoir pour le peuple, de ce qu'elle a eu trop souvent jusqu'à nos jours de puéril, d'injuste et d'arbitraire; soit en donnant à toutes les classes de la société, par l'espérance de parvenir à l'estime et aux honneurs, un intérêt matériel de se déterminer pour le beau et l'honnête, et de pratiquer la vertu? Enfin, peut-on, et cette considération sans doute sera la plus puissante auprès de M. Rubichon, d'après les opinions qu'il professe, peut-on déprécier, avilir, anathématiser les lois fondamentales d'un empire, que le monarque, les princes et les sujets viennent tout récemment, avec l'expansion la plus sincère, de s'engager, par les sermens les plus sacrés, à suivre et à défendre jusqu'à leur dernier soupir?

Et d'ailleurs qui ne sait que cette forme de gouvernement, loin d'être une invention moderne, a présidé à l'établissement de la monarchie française? Les plus anciens monumens de notre histoire ne font-ils pas mention d'une assemblée générale de la nation, appelée le Champ de Mars, dans laquelle résidait le pouvoir législatif, et où tout homme libre, vivant sous la loi salique ou la loi ripuaire, avait le droit de se rendre et de voter? Cette coutume, il est vrai, tomba en désuétude sous les successeurs de Clovis; mais à peine Pépin fut-il arrivé au trône, qu'il la ressuscita en convoquant de nouveau chaque année, dans le Champ de Mai, les évêques, les abbés et les chefs de la noblesse. Charlemagne, son fils, donna plus d'importance encore à cet établissement; il voulut, non-seulement que ces

Digitized by Google

assemblées eussent lieu deux fois l'an, au commencement de l'été et à la fin de l'automne ; mais il contraignit les grands à souffrir que le peuple siégeât parmi eux ; et, de peur que l'insouciance française ne laissât périr cette noble institution, comme elle l'avait déjà fait sous les rois Mérovingiens, la première loi qu'il sollicita et obtint, fut que chacun se rendrait avec exactitude à ces assemblées ; et depuis lors, combien de fois ne les avons-nous pas vu convoquer par nos rois sous le nom d'états-généraux ? Ce n'est point que, sous Charlemagne même, quelques prétendus défenseurs du pouvoir souverain ne se déclarassent contre cette concession que faisait le monarque à ses peuples ; mais écoutons Comines. « Disaient aucuns de petite condition et de petite vertu, et ont dit par plusieurs fois depuis, que c'est crime de lèse-majesté que d'assembler les états, et que c'est diminuer l'autorité du roi : et sont ceux qui commettent ce crime envers Dieu, et le roi et la chose publique. Mais servaient ces paroles et servent à ceux qui sont en autorité et crédit sans en rien l'avoir mérité, et qui ne sont propices d'y estre, et n'ont accoutumé que de flageoler et fleureter en l'oreille, et parler des choses de peu de valeur, et craignant les grandes assemblées, de peur qu'ils en soient connus ou que leurs œuvres ne soient blâmées. »

En voilà assez, il nous semble, pour faire soupçonner que le jugement de M. Rubichon est exprimé en termes trop affirmatifs et publié à contre-temps ; mais, quels que soient la bizarrerie et le mauvais goût du frontispice, essayons de pénétrer dans le sanctuaire. L'auteur débute, pour préparer ses voies, par un éloge pompeux des cinq monarchies suivantes : il dit des Égyptiens, des Chaldéens, etc., des choses admirables ; nous n'entreprendrons pas de le contredire, car il en sait là-dessus beaucoup plus que nous et nos amis. Sans doute il aura trouvé quelques manuscrits sur ces peuples célèbres ; mais nous nous permettrons d'examiner les conséquences qu'il tire des faits qu'il avance. Il nous dit, par exemple, que les prêtres de l'Asie et de l'Égypte possédaient un tiers des divers empires qu'ils habitaient, et il admet cela comme un monument de la sagesse de ces nations.

Digitized by Google

M. Rubichon ne se trompe-t-il point? Est-il bien clair que tant de richesses convinssent à des philosophes contemplatifs, aux propagateurs de la morale publique? Ne devraient-elles point, au contraire, être pour eux des sources de distraction et de corruption? et si, par une merveille inouïe, les prêtres de ces temps antiques, planant au-dessus des mortels, ne sont point tombés dans les piéges que leur tendait innocemment la sainte générosité des croyans, cela prouve-t-il rien en faveur de la prudence de ces derniers? Du reste, indépendamment de ce que ces richesses immenses ont de défavorable à la pureté des corporations religieuses, nous ne craignons pas de l'avancer, elles sont des principes de discordes et de révolutions pour les états. Les rois et les sujets, quoi qu'on en puisse dire, et l'expérience le prouve assez, ne regardent point ces richesses comme aussi sacrées, comme aussi inviolables que celles des particuliers; souvent ils conçoivent le projet de s'en emparer, et ils violentent les lois, changent la constitution pour arriver à leur fin. Henri VIII, par exemple, ne fût peut-être point sorti du sein de l'église catholique, et la révolution française n'eût point acquis son entier et malheureux développement, sans cet appât et les ressources qu'il offrit. Si Joseph II parut regretter que ses ancêtres n'eussent point adopté la confession d'Augsbourg, c'est encore parce qu'elle lui aurait donné les droits de s'emparer des biens immenses de l'église; et personne de bonne foi pourra-t-il douter que Bonaparte n'eût proscrit absolument le culte catholique en France, si, à ce prix, il eût pu obtenir des trésors comparables à ceux que possédait le clergé avant la révolution?

Cependant qu'on ne s'imagine point que nous prétendions ici nous élever contre les corporations religieuses; tous les peuples de la terre en ont eu par pitié pour le malheur autant que par respect pour la vertu; et ces pieux solitaires qui, à toutes les heures du jour et de la nuit, dans le silence des cloîtres ou des déserts, lèvent, comme Moïse, leurs mains innocentes vers le ciel, tandis que la foule des hommes l'insulte ou l'oublie, présentent un spectacle sublime, aussi avantageux, aussi con-

Digitized by Google

solant pour la morale que pour la religion ; mais parmi les enfans des hommes peu ont l'âme assez forte, assez élevée, pour vivre dignement dans un état aussi saint ; il ne faut donc point, par le grand nombre et la richesse de ces asiles sacrés, encourager la médiocrité, la faiblesse, et quelquefois même le vice à y entrer. Cependant M. Rubichon ne semble voir le perfectionnement de la société que dans la multiplicité et les richesses indéterminées des corporations religieuses. En voulant défendre un usage louable, n'est-ce point faire l'apologie de son abus, et, par-là, d'une bonne cause en faire une mauvaise ?

Toutefois si dans les questions que nous venons d'examiner, et une foule d'autres que nous passons sous silence, l'auteur présente une ample matière à la controverse, il porte la conviction dans les esprits impartiaux lorsqu'il traite de la justice civile et criminelle par les jurés en Angleterre : ce qu'il dit à ce sujet est plein de vues sages, d'aperçus profonds et de faits intéressans. La comparaison qu'il fait de ces tribunaux à nos bailliages, à nos sénéchaussées, à nos parlemens, est, il faut en convenir, tout à l'avantage de ces derniers, et ferait regretter d'aussi belles institutions. Néanmoins, soit que la fécondité de son esprit lui présente les moyens de sortir des plus mauvais pas, et qu'il les cherche comme involontairement pour avoir occasion de déployer toute sa force, soit que l'*étrangeté* de certaines propositions qu'il défend l'oblige de recourir à des moyens au-dessus de la raison vulgaire, il est peu de chapitres de son ouvrage qui ne nous semblent offrir quelques paradoxes. Par exemple, s'il parle juste lorsqu'il dit que « la société la plus libre est celle où chacun des membres qui la composent trouve le plus de moyens de déployer les forces qui lui ont été accordées par la Providence, » parle-t-il également juste quand il affirme que « les peuples qui se sont le plus approchés de ce glorieux résultat, sont ceux où le souverain dispose, sans responsabilité, de la fortune et de la personne de ses sujets, quand il s'agit de s'opposer à l'ennemi de son empire ? » Ne serait-il pas possible que, pour jouir sans cesse d'un pareil pouvoir, le

Digitized by Google

souverain suscitât sans cesse des ennemis à son empire, comme le faisait Bonaparte? Ailleurs il avance que l'esprit public perd les états, et que l'intérêt personnel est au contraire le conservateur et le régénérateur de la société: qui voudra croire cela? Il ajoute, il est vrai, dix lignes après, comme correctif: « Un membre du parlement en Angleterre est plus sensible à l'augmentation de cinq cents livres sterling dans ses revenus, qu'à partager avec cinq ou six cents personnes la louange d'avoir consenti à une mesure patriotique. » Il faut en convenir, voilà l'intérêt personnel singulièrement compromis relativement à la conservation et à la régénération de la société.

Nous pourrions sans doute prolonger ce genre de citations et de rapprochemens; mais à quoi bon? un pareil travail n'aurait rien d'utile ni d'agréable pour le lecteur non plus que pour l'auteur. D'ailleurs notre avis est que, dans tout ce qui n'est que système, que spéculation, la critique doit s'exercer avec ménagement, lorsqu'elle y découvre le respect des choses saintes et l'amour du bien public. A n'en pas douter cependant, il serait bien préférable, pour le repos de la société, que des hommes à jugement vigoureux, à opinion saine, eussent seuls les moyens de régenter leurs concitoyens; mais la découverte de l'imprimerie, la liberté de la presse, ont donné à chacun le droit et la faculté d'emboucher la trompette de la renommée, et de publier toutes les *permutations* qu'il fait subir à ses idées. Ne soyons donc pas plus sévères en ce point que ne le comportent les circonstances; détournons l'œil des chimères; méprisons les torts d'un certain genre, sans nous armer, comme Don Quichotte, de pied en cap pour les combattre. Mais lorsque, enchérissant sur leurs droits, et sortant de la limite des choses livrées à leurs vaines disputes, des hommes, par un aveuglement inconcevable, osent, le flambeau de la discorde à la main, d'un ton d'énergumène, appeler, prophétiser la guerre civile, désigner du doigt à la vengeance d'une partie de la nation une autre partie de la nation; alors l'indulgence de la part du critique serait un délit, son silence serait un crime. Le lecteur soupçonnera-

Digitized by Google

t-il que ce préambule soit pour en venir à un passage du livre que nous analysons? Nous ne le citerons point ce passage; le transcrire même nous semblerait outrepasser les bornes de la liberté de la presse et tomber dans la licence; nous ne les produirons point au grand jour ces paroles dont la folle audace, au mépris de l'article 9 de la constitution et de la proclamation du roi, datée de Cambrai le 28 juin 1815, attaque les bases du gouvernement, et lui susciteraient des millions d'ennemis, qui n'auraient d'autres bornes dans leur haine que celle de leur imagination effrayée, ou l'étendue du crédit dont ils penseraient que l'auteur jouit auprès du chef de l'état. Cependant une accusation de ce genre ne doit point être portée sans preuves : eh bien! que le lecteur lise donc la dernière moitié de la page 446; il jugera par lui-même si notre indignation est fondée, nos réclamations légitimes, et si nous avons tort de conseiller à l'auteur de supprimer ce passage avant que l'autorité ne lui en impose la loi nécessaire.

Il faut en convenir, un bon roi est bien malheureux quand il trouve tant de gaucherie parmi ceux qui se disent ses plus fidèles sujets; et de bons citoyens, des hommes paisibles, qui ne demandent de bonne foi que le retour de la morale, de la religion véritable, que le bonheur et la gloire de leur patrie et de leur souverain, sont bien à plaindre lorsqu'ils se voient contraints de se ranger d'un parti que les mécontens ne manqueraient pas d'appeler parti de l'opposition, et de se constituer en état d'hostilité avec d'autres hommes, dont, sous tant de rapports, ils auraient épousé les opinions et défendu les principes. Quand finiront de pareils scandales!

DE LA FOLIE.

La folie avait raison lorsque, par la bouche d'Érasme, elle disait : « Qu'on ne peut la diviser et la borner, puis-» qu'elle se trouve partout, ni la définir, parce qu'elle » varie sans cesse, et que la meilleure définition n'en

Digitized by Google

» donnerait qu'une ombre et qu'une image imparfaite. »

Ce qu'on pourrait dire de mieux, pour s'en faire une idée juste, c'est que la folie est le contraire de la sagesse, comme l'erreur est l'opposé de la vérité : mais on n'en serait guère plus avancé pour cela, puisque les hommes ne s'accordent point sur ce qu'on doit appeler vérité ou sagesse. Chacun les définit différemment, suivant ses passions, sa religion, sa philosophie ou son opinion politique.

Le Brame ne daigne pas manger avec l'adorateur du feu; le Mahométan donne avec mépris le nom de chien au Chrétien; nous appelons les Juifs déicides, ils nous traitent d'idolâtres; le Grec, schismatique à nos yeux, croit que le Romain n'a qu'un culte corrompu; la tolérance est un crime dans un pays, une vertu dans d'autres; le républicain s'indigne de la servitude des cours; le royaliste déteste l'esprit niveleur et factieux du républicain; le militaire dédaigne le commerçant, il ne rêve qu'à la gloire, et brave la fortune comme la mort; le commerçant ne trouve de solide que l'or, et abhorre la folie guerrière; l'homme de lettres envie l'éclat, et prend en pitié la frivolité des gens du monde, qui, de leur côté, se moquent de la vanité des auteurs, des disputes des savans, de la pédanterie des légistes.

Consultez-vous les philosophes pour mieux connaître la vérité et la sagesse: l'un vous parle de tourbillons, de plein; l'autre, de vide et d'attraction : comment vous décider entre la métaphysique de Platon et celle d'Aristote? Seriez-vous dans le dogme avec Zénon, dans le doute avec Carnéades? Adoptez-vous les atomes d'Épicure et l'inaction de sa divinité, l'eau de Thalès, l'infini de Parménide, les nombres de Pythagore, la sympathie et l'antipathie d'Empédocle? Croirez-vous aux Monades de Leibnitz, aux esprits de Schweidembourk, à la contemplation intime de Kant, aux visions de saint Martin, à l'influence irrésistible des protubérances de Gall, à la prévision prophétique des somnambules de Mesmer? Vous contenterez-vous de l'adroite doctrine de Molina? vous soumettrez-vous à la rigueur subtile de Jansénius? Croirez-vous

Digitized by Google

aux revenans avec la superstition; au néant avec l'athéisme? Direz-vous, avec les Stoïciens, que la goutte n'est pas une douleur? Croirez-vous à la volupté d'Épicure, au cynisme de Diogène? ou plutôt ne conviendrez-vous pas, comme Salomon, *Que tout est folie dans ce monde?* comme Socrate, *Que la seule chose que nous puissions savoir est que nous ne savons rien?* comme Cicéron, *Qu'on ne peut rien imaginer d'extravagant et d'absurde, qui n'ait été dit par quelque savant et cru par quelque peuple;* et enfin ne direz-vous pas, comme notre naïf et sincère Montaigne : *Ah! que celui qui fagoterait habilement un amas de toutes les âneries de l'humaine sapience, dirait merveilles!*

Croyez-moi, rangeons-nous à l'avis de ces derniers; et, puisqu'on ne peut éviter avec certitude l'erreur et la folie, choisissons au moins celles qui nous feront du bien, et qui ne peuvent faire de mal à personne. Or, je crois que dès qu'on connaît son ignorance et sa folie, elles ne sont plus dangereuses; cette connaissance tue l'orgueil, et fait naître l'indulgence; c'est peut-être le plus grand pas que l'homme puisse faire du côté de la raison. Cette considération est ce qui m'engage à vous prouver que nous avons tous notre coin de folie.

Vous qui me lisez, vous en avez votre part, petite ou grande; et c'est, sans vous offenser, ce que je désire vous persuader pour votre bien et pour le nôtre.

La pire des folies est celle qui vous porte à croire que vous avez trouvé la sagesse : en effet, un fou qui se croit sage, méprise ou hait tout ce qui ne pense pas comme lui; il veut, pour le bien public, forcer son prochain à se soumettre à son opinion; tout homme qui émet un avis opposé au sien est un ennemi de l'ordre, de l'état et de Dieu : dans sa hautaine folie, dans sa sottise glorieuse, il dit :

> Qui méprise Cotin n'estime pas son roi;
> Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.

Cet orgueil irrite les orgueils contraires; on s'aigrit, on se bat, on s'emprisonne, on se déchire; et ce monde de-

Digitized by Google

vient un véritable enfer, par l'extravagante prétention de forcer la chose la moins comprimable après l'eau, la pensée.

Voyez au contraire ce qui arriverait s'il nous plaisait de croire (ce qui est assez probable) que cette terre habitée par nous n'est autre chose que *les Petites-Maisons de l'univers!* Reconnaissant alors notre ignorance et notre folie, comme nous serions tous indulgens les uns pour les autres! Les fous, méchans et furieux, seraient les seuls qu'on éviterait; mais, en les enchaînant, on les plaindrait encore. Quant aux folies vulgaires, chacun rirait de celle d'autrui, mais avec un petit retour sur soi-même, qui empêcherait de mépriser les autres, de peur qu'ils ne nous le rendissent? et vous verriez la concorde régner partout, parce que personne ne se flatterait d'avoir le privilége de la raison, et le droit de faire adopter sa manière de voir et de sentir.

Puisque tout homme a, selon moi, sa part de folie, j'avoue la mienne : elle consiste à penser qu'on pourrait amener les hommes à la paix et à la tolérance. Je suis en cela moins exigeant que le divin législateur; il a dit aux hommes : *Aimez-vous;* moi, je leur dis : *Supportez-vous.*

Mais pour se supporter, je le répète, en dépit de l'orgueil humain, il faut d'abord qu'ils avouent qu'ils sont tous plus ou moins ignorans et fous. On a dit que le *doute était le commencement de la sagesse.* Eh bien! j'adopte cette maxime; et, pour nous accorder, s'il vous en coûte tant d'avouer que vous avez une grande dose d'ignorance et un grain de folie, doutez seulement, avant de prêcher et d'affirmer, si vous voyez clairement la vérité; doutez si vous êtes dans le chemin de la droite raison, et si vous possédez la vraie sagesse : ce doute suffira pour vous rendre plus modestes, plus justes et plus tolérans.

Ce doute salutaire nous garantira encore de beaucoup de prétentions et de fausseté. Nous ne chercherons plus à jouer tant de rôles, n'étant pas bien sûrs de la beauté de celui qui nous tenterait; nous serons plus francs, plus naturels, et par cela même plus aimables.

Nous aurons enfin plus de modération dans nos désirs;

Digitized by Google

car, ne croyant pas connaître avec certitude ce qui peut faire notre bonheur, nous demanderons aux dieux, comme faisait un philosophe, « non ce qui nous paraît » souhaitable, mais ce qu'ils croiront nous être utile. » Et si les doctes du jour se moquent de notre incertitude, de notre simplicité, et du peu de progrès que nous faisons dans la science, nous leur répondrons avec Montaigne, « que nous préférons l'ignorance abécédaire qui pré- » cède la science, à l'ignorance doctorale qui la suit. »

Et pourquoi serait-il donc si difficile de prouver aux hommes leur ignorance et leur folie ? Qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils regardent ce qui les entoure, et qu'ils s'examinent avec un peu de mémoire et de bonne foi; ils seront bientôt de mon avis, et se trouveront le même défaut de lumière et de sagesse que je confesse pour ma part, en toute humilité comme en toute vérité.

Mes chers confrères en imperfection et en inconséquence, je vous interroge, répondez-moi : n'avez-vous jamais flatté le pouvoir, encensé la fortune, dédaigné la pauvreté? Avez-vous toujours agi par conviction et sans passion ? Est-ce l'habit ou le mérite, la richesse ou la vertu qui ont attiré vos égards? Avez-vous toujours dit la vérité à votre ami en faveur, et ne l'avez-vous jamais négligé dans la disgrâce? Avez-vous rendu justice à vos rivaux, et l'envie ne vous a-t-elle jamais irrités contre le succès ou la supériorité d'autrui? N'avez-vous pas imité, quelquefois avec excès, ce que vous blâmiez avec fureur dans un parti contraire? Avez-vous toujours entendu parfaitement les questions que vous tranchiez, et qui divisent le monde depuis deux ou trois mille ans ? Vos opinions ont-elles toujours été dictées par l'amour du bien public et non par intérêt privé? N'est-ce pas la vanité qui a fait combattre les uns pour l'égalité, les autres pour l'hérédité des rangs? Vos femmes politiques n'auraient-elles pas donné souvent des sujets excellens de comédies, d'une part à un nouveau Vadé, de l'autre à un nouveau Molière, toutes les fois qu'elles ont tenu le *dé* non pour *coudre*, mais pour *professer?* Est-ce la raison ou la mode qui vous fait juger des réputations? Savez-vous, voulez-vous comme Anacharsis régler les premiers

Digitized by Google

rangs *selon les vertus*, et les derniers *selon les vices?* N'avez-vous jamais gâté la valeur par des excès, et la victoire par des rigueurs? N'avez-vous pas souvent oublié, les uns vos fautes, les autres votre origine? et, dans d'autres genres, n'en vois-je pas parmi vous qui aliènent leurs champs pour acheter des tableaux qui ne sont que des copies, et qu'ils croient des originaux? d'autres qui engagent les bijoux de leurs femmes pour acheter une médaille de l'impudique Faustine ou de l'imbécile empereur Géta, qui faisait servir sur sa table tous ses mets par ordre alphabétique? N'en avons-nous pas vu qui vendaient leurs bois pour acquérir des tulipes noires ou vertes, et d'autres qui mettaient aux oreilles d'une courtisane trompeuse la dot de leurs femmes ou de leurs filles?

Quelles sont ces nombreuses et graves assemblées où règne le plus profond silence, où l'attention fixée ne saurait être détournée par aucun bruit? On y reste la moitié du jour, et toute la nuit, occupé du même objet. Est-ce une académie de savans, un sénat qui doit nous donner des lois, un conseil de ministres qui va guérir nos maux et fixer nos destinées? non; c'est une assemblée d'insensés qui font dépendre leur bonheur de l'apparition sur un tapis vert d'une *couleur noire* ou d'une *couleur rouge*. N'avez-vous jamais fait partie de ces cercles funestes, et n'y avez-vous pas quelquefois risqué le bien de vos créanciers, le repos de votre famille et votre honneur?

Si vous me répondez avec sincérité à toutes ces questions, vous reconnaîtrez que vous êtes de vrais fous; je vous embrasserai comme confrère, et, pour vous consoler de cet aveu qui vous embarrasse, je vous dirai quelques mots en faveur de *la folie*; car elle est, comme tout ce qui existe dans le monde, mêlée de bien et de mal: elle a ses plaisirs et ses peines, ses avantages comme ses inconvéniens; tout dépend du choix, du genre des folies, et il en est telle qui fait rêver le bonheur, et dont je ne voudrais pas guérir.

Séparons d'abord avec soin de la *folie* ce qu'on prend mal à propos pour elle; c'est-à-dire l'imbécillité ou la

Digitized by Google

fureur, qui sont deux maladies, et même ces folies cruelles et tyranniques qui portent les hommes à se persécuter, à se mépriser, à s'égorger pour des opinions. Reléguons les unes dans les hôpitaux, fuyons les autres ; il faut abandonner la guérison des premières aux médecins, et celle des secondes au temps.

Ne parlons que de la *folie* commune : l'amour-propre et la fortune lui ont donné le jour; c'est elle qui excite nos désirs, qui décide nos penchans; c'est elle qui embellit ou enlaidit, grandit ou rapetisse tout à nos yeux; sa baguette transforme pour nous le plaisir en bonheur, le hasard en justice, la faveur en mérite, la mode en talent et en beauté, l'espoir en jouissance, la chimère en réalité ; en un mot, c'est la décoratrice, l'enchanteresse et la reine du monde.

Puisque nous sommes tous ses sujets, pourquoi nous révolter contre elle ? Elle rit de nos menaces, de nos déclamations, et nous gouverne à sa fantaisie ; au lieu de fronder sa cour, regardons-la comme un grand spectacle que les dieux nous ont donné, et où nous sommes acteurs et spectateurs tour à tour.

Ne prétendez-vous que vous y divertir, combien de scènes amusantes vous offriront cet ami de la liberté qui déclame au *forum* contre le despotisme, et qui, bourrant ses gens et grondant sa femme, est un tyran dans sa maison ; cette vieille coquette, qui, à force de répéter qu'elle est encore jeune, a fini par se le persuader ; ces esprits forts qui se moquent des miracles, et qui croient aux tireuses de cartes ; ce philosophe cordonnier qui prêche l'égalité, et qui chasse son fils parce qu'il veut épouser la fille d'un savetier; ce comédien qui est assez fou pour croire jouer un rôle politique, et ce parterre assez puéril pour y prendre garde, et pour juger l'opinion de l'acteur au lieu de son talent; ce médecin qui oublie fort heureusement de tuer ses malades pour opérer le salut de l'état par un mauvais mémoire diplomatique ; enfin, cette petite maîtresse qui se brouille avec sa marchande de modes, parce qu'elles ne sont pas de la même opinion sur le code pénal !

Notre folie est non-seulement divertissante, elle est parfois encore très-utile à ceux qui savent en tirer parti.

Digitized by Google

Admirez avec quelle facilité on nous mène, on nous tourne, on nous retourne en connaissant notre faible et en touchant à propos notre marotte ! jamais soldat n'a suivi le commandement avec plus de célérité, jamais marionnette n'a obéi plus docilement au fil qui la tient suspendue.

Voyez comme la faveur nous attire, comme la disgrâce nous éloigne ; avec quelle agilité nous courons après celui qui nous prête, et nous fuyons celui qui nous emprunte ! Remarquez-vous la fierté qui nous redresse devant la critique ; la fausse modestie qui nous courbe devant la louange ? Combien nous nous empressons d'offrir nos services au grand qui n'en a pas besoin ! comme nous marchons lentement au secours du faible et du malheureux qui les sollicitent ! Quand nous demandons conseil, avec quelle naïveté nous allons au-devant de l'approbation, avec quelle humeur nous tournons le dos à la vérité ! Comme nous vantons les femmes vertueuses en les évitant ! comme nous dénigrons les femmes galantes en courant après ! Quand on parle des défauts d'autrui, que de flambeaux nous prenons pour les éclairer ! quand on veut montrer les nôtres, que de voiles nous cherchons pour les couvrir ! Combien nos scrupules sont inébranlables contre l'ambition des autres ! avec quelle faiblesse ils chancellent au moindre signe que nous font la gloire ou la fortune !

Réfléchissez à toutes nos faiblesses, et vous verrez que tout peuple peut se gouverner avec un fil, si vous y attachez un peu d'espoir de gloire pour les guerriers, de fortune pour les courtisans, de pain pour l'agriculteur, de protection pour le commerce, de considération pour les lettres et pour les arts, de respect pour la croyance, et de liberté pour les philosophes.

Ainsi, faites une petite provision de feuilles de chêne, de laurier, d'olivier, d'écus et de cordons, en y joignant le bandeau de la tolérance, et vous aurez trouvé le secret de gouverner les hommes sans danger, sans obstacle et sans efforts.

Les marottes des hommes des différentes classes d'une nation deviennent ainsi des appuis lorsqu'on s'en sert

Digitized by Google

habilement ; autrement elles peuvent devenir des massues, et l'histoire nous l'a prouvé.

On n'a pas méprisé la folie dans tous les temps et dans tous les pays, comme on le fait chez nous aujourd'hui. En France, elle avait avec les *ânes* sa fête et ses hymnes, qu'on célébrait et qu'on chantait dans les temples ; la Grèce l'avait sans honte placée au nombre des dieux ; en Turquie et dans tout l'Orient, les fous sont révérés à l'égal des saints. Cicéron dit « qu'on ne pouvait prophétiser et prononcer des oracles que dans le délire ou » dans le sommeil. »

Autrefois on trouvait en Europe, dans toutes les cours et chez tous les grands, des fous dont beaucoup d'ambitieux pouvaient envier le bonheur et la fortune ; ils avaient le privilége rare de dire des vérités impunément : c'est peut-être le danger de ce droit qui en a fait tomber la mode.

On se rappelle que le fameux Triboulet, le même qui proposait son bonnet à Charles-Quint s'il traversait la France, et à François Ier. s'il l'en laissait sortir, étant un jour témoin d'une grande délibération des ministres et des généraux sur les moyens de pénétrer en Italie, s'écria : « Ces messieurs examinent bien tous les moyens » d'entrer dans ce pays ; mais, par Dieu, je voudrais » qu'ils avisassent aussi un peu aux moyens d'en sor» tir. »

On voyait encore il y a trente ans, en Russie, quelques seigneurs qui avaient conservé l'usage d'entretenir près d'eux cette sorte de bouffons favoris. Celui du prince Potemkin s'appelait Mosse. Il était original, assez instruit ; et, au milieu de ses facéties, il lui échappait souvent des traits aussi caustiques que hardis.

Un jour le prince jouait aux échecs avec l'ambassadeur de France, en présence de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre de personnes de la cour ; il était à cette époque assez mécontent de la politique du cabinet de Versailles, qui contrariait ses vues : il voulut, pour se divertir, embarrasser l'ambassadeur français ; il appela son fou (Mosse), et lui dit : « Je voudrais savoir ce que » tu penses des nouvelles que nous recevons de Paris ;

Digitized by Google

» on y va convoquer les états-généraux du royaume? » parle, et dis-nous ce qui en résultera. »

Mosse alors, sans se faire prier, se mit à parler, à pérorer, à déclamer pendant un quart d'heure avec une extrême volubilité, développant à loisir son indigeste et comique érudition, confondant les faits, les règnes, les dates, les Albigeois, les protestans, les jansénistes; mais citant des anecdotes vraies, et faisant de tout son discours un tableau grotesque et satirique qui présentait en ridicule notre cour, notre clergé, nos parlemens, notre noblesse et notre caractère national; et la conclusion de toutes ces épigrammes était la prédiction d'un bouleversement général et d'une folie universelle qui gagneraient l'Europe, à moins qu'on ne mît à la tête des affaires des sages comme lui à la place des fous qui les gouvernaient.

Pendant cette belle sortie contre la France, les assistans regardaient malignement le ministre français, et le prince riait sous cape de l'embarras où il le jetait en lui faisant entendre tant de sottises contre son pays, ou en le compromettant avec un fou.

L'ambassadeur ne perdit pas la tête, et voulut prendre sa revanche. Il n'ignorait pas à quel point on était alors forcé d'être silencieux et circonspect à Pétersbourg sur la politique et les opérations du gouvernement, qui ne souffrait pas qu'on en parlât. Au lieu de se fâcher contre le harangueur, il lui dit: « Mon cher Mosse, vous » êtes un savant homme; mais depuis vingt ans vous » n'avez pas vu la France, et votre mémoire, bien que » prodigieuse, vous trompe, et vous venez de faire un » rude mélange d'erreurs et de vérités; mais pourtant » votre beau discours me fait croire que vous seriez » bien autrement éloquent et intéressant si vous vouliez » nous parler de la Russie, que vous connaissez bien » mieux, et de la guerre qu'elle soutient à présent contre » la Turquie. » A ces mots, le prince fronça le sourcil, et fit au fou un geste menaçant; mais l'intrépide Mosse, qui était en train, et que les éloges encourageaient, prit la parole avec feu, et ménagea encore moins la Russie que la France; il s'étendit avec complaisance sur les in-

Digitized by Google

convéniens de l'esclavage du peuple, du despotisme de la cour, sur l'incomplet de l'armée, le vide du trésor, le discrédit de la banque : « Que penser, enfin, dit-il, d'un » gouvernement qui voit ses affaires en si piteux état, » et qui va dépenser tant d'argent et tant d'hommes » pour acquérir quelques déserts et gagner la peste ? » Pourquoi veut-on se ruiner, se saigner à ce point, et » armer peut-être toute l'Europe ? Vous ne le devinez » pas, je vais vous le dire ; c'est pour amuser un grand » prince ici présent, qui s'ennuie, et pour lui donner le » plaisir d'ajouter le grand cordon de Saint-Georges » aux trente ou quarante cordons dont il est déjà bariolé, » et qui ne lui suffisent pas. » A ce trait, le ministre de France rit aux éclats, les assistans s'étouffent pour ne pas l'imiter, et le prince furieux renverse la table, et jette les échecs à la tête de Mosse qui s'enfuit. L'ambassadeur alors représenta au prince qu'ils seraient tous deux moins sages que Mosse s'ils se fâchaient de sa folie ; et la soirée se termina en riant aussi amicalement qu'elle avait commencé.

Nous sommes convenus à présent, j'espère, premièrement que nous avons tous plus ou moins notre part de folie ; secondement, que la folie a son bon comme son mauvais côté, et qu'elle peut être souvent agréable et utile ; maintenant ce qu'il faut examiner, c'est le moyen de nous délivrer, autant que nous le pouvons, des inconvéniens de la folie, et de n'en conserver que les avantages.

Le travail est plus simple qu'il ne le paraît au premier coup d'œil ; ne cherchons pas à guérir des folies qui nous trompent en nous caressant, mais qui nous plaisent sans nous nuire, et qui nous font rêver le bonheur sans troubler le bonheur d'autrui.

Croyons à la constance de tous nos amis, à la fidélité de nos maîtresses ; livrons-nous en obligeant à l'espoir de la reconnaissance ; ne doutons pas de la justice de l'opinion publique, en travaillant à la mériter ; espérons que la nature nous conservera constamment la force et la santé, ou que le médecin nous les rendra ; ne refusons pas la volupté sans excès, et laissons-la nous abuser sur

Digitized by Google

sa durée; livrons-nous surtout avec confiance à l'étude, aux arts, aux lettres : je sais que les muses, en nous promettant la gloire, ne donnent souvent que le plaisir de l'espérance; mais c'est bien le cas de dire avec Delille :

Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Leur bienfait le plus réel est de nous rendre meilleurs et plus heureux.

Voilà les douces folies que nous pouvons, que nous devons garder; sans elles l'existence serait un fardeau; par elles la vie est un rêve agréable.

Mais fuyons les autres folies qui nous aveuglent, qui nous dépravent, et qui nous font creuser de nos propres mains l'abîme du malheur sous nos pas.

Corrigeons-nous de l'avarice, de l'ambition, de la haine, de l'envie, de l'intempérance, de la colère, de la peur, de l'intolérance; enfin de toutes ces *folles* passions qui nous tourmentent et qui nous portent à tourmenter les autres.

Mais, me direz-vous, nous y travaillons. Donnez-nous du temps : moins jeunes, nous serons moins passionnés; je vous répondrai comme Horace à ce fou qui attendait au bord d'une rivière que toute cette eau qui courait fût écoulée : « Mon ami, qu'espères-tu ? cette » onde coule et coulera toujours. » L'un de vous me dira peut-être : Prenez un peu de patience; j'ai déjà fait de grands pas, je suis guéri de ma colère; l'autre, de mon ambition; d'autres, de telle ou telle erreur. Ne vous endormez pas sur cet oreiller; travaillez toujours, et croyez, comme Horace et comme moi, que nous avons tous tant de folies différentes, qu'en en retranchant une seule, *nous ne faisons qu'ôter une épine d'un buisson.*

Digitized by Google

JEANNE DE FRANCE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

Par madame la comtesse de Genlis.

On a remarqué avec raison que les fautes des pères sont perdues pour les enfans. On peut en dire autant des conseils que nous trouvons dans les livres; nous n'en avons jamais profité. On relègue la vertu dans les bibliothéques, en disant :

Tous ces beaux sentimens sont fort bons dans un livre.

D'ailleurs, l'amour-propre empêche toujours de prendre pour soi les leçons de la sagesse. Qu'importe, par exemple, qu'Horace ait dit :

Solve senescentem maturè sanus equum...;

que, pour la commodité de ceux qui ne savent pas le latin, Gilblas leur ait traduit ce vers par ces mots adressés à l'archevêque de Grenade : *Monseigneur, plus d'homélies:* cela n'a pas arrêté madame de Genlis; elle vient d'enfanter encore deux volumes, et toutes les critiques dont *Jeanne de France* sera l'objet, ne feront certainement pas, pour les onvrages dont madame de Genlis peut nous menacer encore, ce que n'ont pu faire pour celui-ci ni Horace, ni Lesage. Sans doute sa plume libérale changera encore l'histoire en roman; car il paraît que c'est là la marotte de madame de Genlis, qui ne cessera d'écrire qu'en cessant de vivre. Dans la préface de *Jeanne de France*, on trouve que ce roman du moins ne ressemble à aucun autre. Si madame de Genlis paraît s'en féliciter, c'est de quoi ses lecteurs se plaignent, et ils eussent préféré que ce dernier ouvrage eût quelque rapport avec ceux qu'on lui doit déjà. Mais on va juger de la différence qui existe entre cette dernière production et les premières de l'auteur.

Digitized by Google

Madame de Genlis, choisissant pour héroïne une princesse qui offre le modèle de toutes les vertus, mais entièrement dépourvue du don de plaire, a voulu montrer le triomphe des qualités morales sur la beauté physique. Voyons, pour me servir de ses expressions, « si les sentimens de Jeanne et de Louis ne paraissent point exagérés, s'il n'y a rien d'invraisemblable et d'emphatique » dans cette peinture, » et si enfin l'auteur a atteint son but.

Jeanne, fille de Louis XI, est l'épouse de Louis, duc d'Orléans. Ce prince est aussi aimable qu'elle l'est peu ; mais cette princesse a toutes les vertus d'un ange, si elle n'en a point la figure. Elle connaît son peu de beauté, et, se jugeant indigne d'un prince aussi accompli que Louis, elle regarderait comme un crime de réclamer ses droits d'épouse. Sans cesse elle répète, qu'avec un visage comme le sien, on ne doit point prétendre à inspirer de l'amour. « Dans un être disgracié de la nature, l'amour, dit-elle, » n'est qu'une faiblesse ridicule.... Elle n'a pas le ridi- » cule d'exiger de lui de l'amour. —Mon Dieu, madame, » lui dit sa confidente, vous parlez toujours de votre » personne, comme si vous aviez une *figure monstrueuse !* — Je ne crois pas avoir une figure *monstrueuse*, répond Jeanne; mais je connais toute ma » laideur.... Anne de Bretagne, dit-elle plus bas, est » brillante de fraîcheur et de santé; Louis peut en attendre des enfans aussi beaux que leur mère; et moi que » ma *difformité* et *ma santé languissante* rendent indigne d'être son épouse, moi pour qui l'amour *est une* » *inconcevable folie*... » Si on lui dit qu'elle *charme*. « *Charmer* serait trop dire, reprend-elle.... je n'ai » point de jeunesse, et avec une figure telle que la » mienne, je ne serais pas tentée de songer à ma parure. » Enfin, elle ne parle jamais d'elle-même dans des termes plus flatteurs; et, lorsque l'auteur fait son portrait, c'est pour dire ou qu'*elle étoit difforme*, ou qu'*elle n'était pas monstrueuse*. Ce détachement de soi-même si entier, cette résignation si complète à toutes les marques d'autorité ou d'indifférence que lui donne Louis, loin d'intéresser en faveur de Jeanne, ne font que

Digitized by Google

la rendre ridicule. Louis paraît-il sérieux, elle s'afflige d'abord; mais bientôt elle trouve un motif de consolation dans cette disposition singulière dont l'a douée l'auteur, de se peindre tout en beau. « En réfléchissant sur » l'air grave que prenait Louis, elle imagina qu'il croyait » déjà devoir montrer l'autorité d'un mari; cette pen- » sée la *charma;* il attachait donc du prix à cette espèce » d'empire qu'elle reconnaissait avec tant de joie; il » pensait donc dans tous les instans qu'elle était sa » femme; elle trouvait de la douceur à le regarder » comme son maître. » « Que je me trouverai déchue, » abaissée, dit-elle plus loin, quand tu cesseras d'être » mon maître! » C'est à une femme qu'on prête ce langage, et c'est une femme qui le lui fait tenir. Il faut convenir que la fée Urgèle connaissait mieux son sexe que madame de Genlis; elle savait mieux qu'elle *ce qui plaît aux dames.* Ce n'est pas tout; Jeanne ne se borne pas à bénir son hymen, quoique certainement il n'y ait pas de quoi; sa laideur et sa difformité lui font trouver tout naturel que Louis prenne des maîtresses qui lui offrent les charmes qu'elle n'a pas: elle intercède pour elles; empêche l'une d'être exilée; vole au secours de l'autre qui se trouve mal; elle va jusqu'à dire d'une de ses rivales: « Elle l'aime (Louis)! ne dois-je pas excu- » ser une femme séduite par lui! » Madame de Genlis a raison de mettre un point d'admiration à la fin de cette phrase; rien n'est sans doute plus admirable qu'une pareille complaisance. Souhaitons-en à tous les maris une semblable de la part de leurs femmes; mais il faut remonter au quinzième siècle pour voir de tels prodiges:

> Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
> Ne peut plus enfanter de ces âmes divines.

Il ne pourra certainement jamais produire un caractère aussi étonnant que celui de Jeanne. Il n'y a qu'une seule chose à laquelle on puisse reconnaître qu'elle est femme; c'est à sa dissimulation. Elle a de l'amour pour son mari, pour cet ingrat qui lui a déclaré qu'il ne pouvait avoir pour elle que l'amitié d'un frère; mais elle lui cache sa

Digitized by Google

passion, et la renferme dans son cœur, parce qu'elle se juge indigne de lui; elle ne cesse de le répéter. On voit que cette dissimulation ne lui est inspirée que par sa profonde humilité, et ce sentiment n'a encore rien de commun avec son sexe, et je me suis trop avancé en disant que c'était le seul endroit par lequel elle était femme. On voit bien aujourd'hui des femmes rougir d'aimer leurs maris; mais ce n'est pas par le même motif que cette princesse.

Comment Louis traite-t-il une épouse si vertueuse et si complaisante? Nous l'avons déjà dit, avec autant de froideur que Jeanne montre de désintéressement; il n'a pour elle *que les sentimens qui forment l'affection conjugale d'un mari qui n'a point d'amour*. Il ne se pique point de magnanimité, et il prend Jeanne pour ce qu'elle veut être. Madame de Genlis n'aurait-elle pas jeté plus d'intérêt sur ces deux personnages, en peignant Louis aussi généreux que Jeanne est résignée; et ce combat de Jeanne, voulant immoler son amour à Louis, et de Louis refusant ce sacrifice, et offrant à son épouse celui de sa propre passion, n'aurait-il pas produit un grand effet? Cette situation se présentait naturellement à l'auteur; elle l'a tout au plus indiquée dans son ouvrage. Si Louis est quelquefois généreux, ce n'est qu'en paroles, et ses actions démentent toujours ses discours. Un seul passage suffira pour montrer Louis et Jeanne tels qu'ils sont dans tout le roman. Jeanne a de belles mains; Louis les a louées et baisées plus d'une fois; c'est jusque-là la seule faveur qu'il ait accordée à son épouse. Un jour, dans un transport d'admiration où le mit la vertu de Jeanne, il l'embrassa pour la première fois. « Il l'embrassa! ce jour fut une époque dans la vie de » Jeanne; elle ne l'oublia jamais. » Jeanne se contentant d'un baiser pour tant d'amour, et Louis se croyant quitte envers elle en l'embrassant! Voilà tout ce qui se passe entre eux; et l'un paraîtrait le plus ingrat des époux, si l'autre n'était la plus ridicule des amantes. En vérité, ce n'est pas la peine d'altérer l'histoire pour nous faire rire aux dépens de Jeanne, sans nous intéresser en faveur de Louis. Dans l'histoire, Jeanne joue un rôle ad-

Digitized by Google

mirable, et déploie une fermeté héroïque quand il s'agit de défendre ses droits d'épouse devant le tribunal odieux formé par l'infâme Alexandre VI, et acheté par Louis XII, au prix de trente mille ducats comptés au pape, d'une pension de vingt mille francs, et d'une compagnie de cent lances donnée à son fils naturel, César Borgia, avec le duché de Valentinois et la main d'une de ses parentes. Ce procès qui, selon quelques historiens, ternirait la mémoire de Louis XII et celle de d'Amboise, dont l'entremise dans ce trafic scandaleux fut récompensée par le chapeau de cardinal, offre des détails trop curieux pour qu'on n'excuse pas la digression où va m'engager le désir de les faire connaître à mes lecteurs. Les débats eurent lieu à Tours. La commission nommée par le pape Alexandre VI, pour casser le mariage de Jeanne et de Louis XII, après vingt-six ans d'une union très-intime, était composée de Philippe, cardinal de Luxembourg, évêque du Mans; de Louis, évêque d'Alby; et de Fernandus, évêque de Ceuta. Le principal moyen de nullité allégué contre la malheureuse Jeanne, était le défaut de consommation: « *Quòd esset à naturâ imperfecta, cor-* » *pore viciata et maleficiata et non apta viro..... Sicque* » *non potuisset et non posset concipere, semen virile se-* » *cundùm congruentiam naturæ recipere, imò neque à* » *viro intra claustra pudoris naturaliter cognosci; prout* » *ex aspectu corporis ejus judicari poterit; undè cum* » *prætentum matrimonium fuisset, contra fines et bona* » *matrimonii ac intentionem principalem ejus, non te-* » *nuit ipso jure.* »

Jeanne répondit aux différens moyens de nullité produits contre son mariage, d'une manière qui eût fait triompher sa cause devant tous autres juges. « Je sais, » dit-elle, que je ne suis ni belle ni si bien faite que la » plupart des femmes; mais je ne m'en crois pas moins » propre aux fins du mariage, *apta viro.* » Le roi demanda une visite de sages-femmes; Jeanne refusa la visite, disant que la pudeur s'y opposait, et qu'elle était inutile, puisque le roi *eam, diversis vicibus, carnaliter cognovisset.* On lit dans le Dictionnaire historique de Bayle, à l'article de *François Sforce*, que le marquis de

Digitized by Google

Mantoue, dont la fille devait épouser le fils de Sforce, sous la condition qu'elle n'aurait aucune imperfection cachée, ne voulut pas permettre non plus une pareille visite, que le duc de Milan exigeait. Bayle rapporte l'opinion de différens jurisconsultes sur cette matière, entre autres de Tiraqueau, qui se prononce pour la confidence mutuelle que les deux époux doivent se faire, avant le mariage, des défauts cachés qu'ils peuvent avoir.

Jeanne ajouta, pour sa défense, que le roi ne pouvait alléguer qu'il eût été forcé à la consommation : « *Licet in* » *muliere carnalis copula possit esse coacta, secus ta-* » *men est in viro, à quo de jure, non præsumitur per* » *mulierem violenter extorta;* » que le roi était venu la voir à Lignières; qu'il y avait passé quelquefois dix à douze jours, et que là : « *Cum eâdem pernoctabat, so-* » *lus cum solâ, nudus cum nudâ, debitum conjugale* » *per carnalem copulam reddendo; visus, oscula, am-* » *plexus, et alia signa appetitiva experientiæ copulæ,* » *prout decet inter conjuges, apertè manifestando. Cum* » *ipse ex lecto conjugali surgeret, pluries dixit et se jac-* » *tavit, coram pluribus, quòd necesse habebat bibere* » *et jentare, eo quòd ipsam ter aut quater cognoverat.* » Le roi répondit d'abord qu'il n'en avait usé maritalement avec Jeanne que par dissimulation et pour la paix. Il ne voulait pas affirmer par le serment ce qu'il faisait dire par son procureur; mais la reine ayant dit qu'elle s'en rapportait à la parole de Louis, dans la persuasion où elle était que la sainteté du serment l'arrêterait, et persistant à l'exiger, le roi se détermina enfin à nier formellement tout ce qu'elle avait dit.

Voilà comment fut prononcé ce divorce scandaleux. Il excita beaucoup de murmures, et plusieurs prédicateurs furent exilés pour l'avoir hautement condamné en chaire. L'histoire, en dévoilant la conduite de Louis XII, fait éclater du moins la vertu et la noble fermeté de Jeanne. Le roman de madame de Genlis, en nous rappelant le trait qui porte la plus grande atteinte à la gloire de Louis XII, peint Jeanne d'une manière si ridicule, que sa vertu ne peut la faire admirer, surtout par des

Digitized by Google

lecteurs français ; elle reporte notre mémoire vers ce procès inique, et son ouvrage nous en offrirait le souvenir fidèle, si elle n'avait déchiré les pages de nos annales qui consacrent l'héroïsme de Jeanne. La nouvelle production de madame de Genlis pèche donc essentiellement par le fond. Quand l'histoire lui offrait un beau caractère à développer, elle a mieux aimé substituer des idées outrées, des sentimens que jamais femme n'a eus ; elle a préféré ennuyer en secouant le joug de l'histoire, qu'amuser en s'y soumettant.

Peut-être les détails rachètent-ils ce que le fond du roman a de vicieux ? On va en juger ; je choisis un des morceaux sur lesquels madame de Genlis semble avoir le plus compté. Jeanne est à la campagne ; elle aime les fleurs et les cultive elle-même. Un jour qu'elle est occupée auprès d'un rosier, Louis l'aperçoit. Il voit une *main charmante* (remarquez que c'est toujours par les mains que Jeanne séduit le duc d'Orléans) tenant un arrosoir ; ses cheveux flottent sur les fleurs. Le prince admire les cheveux, les roses, et *cette jolie main bienfaisante même pour les fleurs*. « Oui, dit-il, c'est le ciel qui a donné » une forme si *charmante* à cette *petite main*, destinée à se sanctifier par tant de bonnes actions. Cette » main qui a tant travaillé pour les autels et pour les » pauvres, qui fut toujours prête à essuyer les pleurs de » l'infortune ! ah ! quand on se rappelle *combien elle est* » *pure*, et tout le bien qu'elle a fait, *avec quel senti-* » *ment de respect et d'amour* on admire sa beauté ! » Une main qui se *sanctifie*, une main *qui est pure*, et tout *le bien qu'elle a fait*, et *les sentimens de respect et d'amour qu'elle inspire !* Rien ne peut être comparé à tout cela que *les beaux yeux de ma cassette*. Louis est si transporté, qu'il fait les vers suivans pour Jeanne :

Bonté touchante et naturelle
Qui ne se démentit jamais !
Elle se cache et répand des bienfaits :
Ah ! je la reconnais, c'est elle.

« O que je suis heureuse ! dit Jeanne. » Elle n'est pas plus

Digitized by Google

difficile en poésie qu'en amour ; quatre vers et un baiser suffisent à son bonheur ; il en coûte un peu plus pour satisfaire les dames de nos jours. A la suite de cette scène, les deux époux vont se reposer sous un berceau de chèvrefeuille. On connaît l'influence d'un bocage ; il opère sur Jeanne, qui va dévoiler à Louis un amour long-temps contenu, lorsqu'on vient les déranger. Pour réparer un contre-temps si fâcheux, l'auteur la fait tomber malade de chagrin, à la mort de son père Louis XI ; c'est employer tous les moyens pour attendrir un mari infidèle. Déjà sous le bocage il avait dit à Jeanne : Je suis votre époux, je veux l'être, après lui avoir dit et prouvé qu'il ne pouvait l'aimer que comme une sœur. Jusqu'ici il n'a fait que l'embrasser ; mais à quelque chose malheur est bon, et la maladie de Jeanne lui vaut, non-seulement d'être embrassée, mais encore d'être serrée contre le sein de Louis. Elle tombe dans une léthargie *qui suspend l'usage de ses sens*, mais qui lui laisse *la raison et la faculté d'entendre* toutes les belles protestations que le duc d'Orléans lui prodigue alors, croyant sans doute qu'il ne court pas grand risque de promettre un amour éternel à une femme qui semble être à l'agonie. On ne conçoit pas trop cette léthargie, pendant laquelle *l'âme, n'ayant plus de commerce avec les sens, ne peut exprimer ce qu'elle éprouve*, mais cependant *entend* très-bien ce qu'on lui dit. Mais que ne pardonnerait-on pas pour les belles choses que Louis dit là-dessus? « Il lui *semblait* que » cette âme si pure, dégagée de ses sens, était suspendue entre le ciel et la terre, et qu'en cet état elle devait être plus grande, plus tendre et plus sublime » encore, *semblable* à ces précieuses vapeurs que l'art » sait extraire des plantes bienfaisantes, et qui se détachant d'une enveloppe matérielle, réunissent et perfectionnent, en s'élevant, toutes leurs vertus concentrées. » Et voilà précisément ce qui faisait que Jeanne était en léthargie. Louis, à force de presser et d'arroser de pleurs les mains de Jeanne, la ranime enfin, et la fait sortir d'une léthargie aussi merveilleuse au moins que celle de Géronte dans *le Légataire*. « Reviens du ciel, dit » le duc d'Orléans à Jeanne. » Il ferait mieux de lui dire

Digitized by Google

tout simplement : reviens de ta léthargie. Il s'assied sur son lit (c'est encore un pas de plus de fait), la prend dans ses bras, et leurs larmes se confondent.

Cependant madame de Beaujeu ne perd pas de temps, et, pendant la léthargie, elle s'assure la régence sans partage. Louis, qui a méprisé l'amour de la régente qui autrefois lui a fait des avances, se retire en Bretagne avec le comte et la comtesse de Dunois, Agnès, confidente de Jeanne. Celle-ci envoie en Bretagne un écuyer pour apprendre à son époux que ses biens sont confisqués, et pour observer en même temps la conduite de Louis. Ce fidèle messager, à son retour, rend compte à la duchesse d'Orléans d'un tournoi où Louis portait les couleurs d'*Anne de Bretagne*. Il lui apprend qu'il aime cette princesse. Jeanne, qui s'en était doutée, se livre, pour s'en consoler, aux plaisirs de la bienfaisance : elle délivre des prisonniers, et entre autres un nommé Julien, qui se trouve être le mari d'une des femmes qu'elle a recueillies dans une maison de charité dont elle est la fondatrice. Elle réunit les deux époux, qui seront reconnaissans comme la suite nous l'apprendra. Peu de temps après, elle écrit à Louis qu'il est libre, s'il veut, d'aimer Anne; qu'il ne faut pas que son mariage avec elle l'empêche de songer à se marier avec l'héritière de Bretagne. Le duc d'Orléans remet la lettre au duc de Bretagne, qui la montre à sa fille. Bientôt il signe avec lui un traité contre la France pour se venger de madame de Beaujeu. Cependant Agnès, femme de Dunois, meurt, et Louis découvre, dans les lettres de Jeanne à son amie, que cette princesse a pour lui de l'amour; c'est là que l'auteur nous représente le duc d'Orléans partagé entre son épouse et son amante. L'hymen l'unit à Jeanne qui l'aime; sa promesse et le traité qu'il a signé l'attachent à Anne de Bretagne. Cette situation serait intéressante si, pour l'amener, il n'avait pas fallu rendre Louis odieux. Ce n'est qu'en étant parjure à l'une qu'il s'engage avec l'autre. Il faudrait qu'il se trouvât enchaîné à son épouse et à sa maîtresse par des circonstances indépendantes de sa volonté.

Louis se met bientôt en campagne; battu et pris à

Digitized by Google

Saint-Aubin, il est conduit de prison en prison. Jeanne est gardée à vue, et enfin reléguée à son tour dans sa terre. Julien, qu'elle a délivré, vient adoucir sa captivité. Il se déguise en jardinier, et se fait recevoir dans le château où sa bienfaitrice est retenue. Il se charge de découvrir la prison du duc d'Orléans. Ayant obtenu un congé du maître jardinier, il va porter à ce prince une lettre de Jeanne, à qui il rapporte des nouvelles de son époux. Elle a écrit en vain au roi Charles VIII son frère. Madame de Beaujeu, qui a sur lui le plus grand ascendant, l'empêche de se réconcilier avec sa sœur. Jeanne fait encore partir Julien, qui, ne pouvant plus obtenir du maître jardinier d'autre congé qu'un congé définitif, envoie, pour le suppléer, sa femme Julie, déguisée en mendiante, pendant qu'il se rend une seconde fois auprès du duc d'Orléans. Julie indique à Jeanne un moyen d'écrire une nouvelle lettre au roi, et de la lui faire parvenir. Elle lui dit de jeter la lettre, pendant la nuit, par-dessus le mur de la cour du château. Jeanne, après s'être procuré une clef de la porte de la basse-cour, s'y rend par un escalier dérobé. Avant d'y arriver, elle traverse une salle où se trouve un vieux garde, qui par bonheur est endormi. Elle marche nu-pieds, et passe sans l'éveiller. Enfin, elle touchait à la porte de la cour, *et casus evaserat omnes*, quand tout à coup, au bruit qu'elle fait, en mettant la clef dans la serrure, deux gros dogues lâchés dans la cour se mettent à aboyer. Cette tendre épouse, dont l'amour ne va cependant pas jusqu'à se faire dévorer par des chiens, et qui ne veut pas avoir le sort de *Jézabel*, remonte sans ouvrir la porte de la basse-cour; mais, comme un malheur n'arrive jamais sans l'autre, en revenant elle trouve le vieux garde éveillé. Celui-ci en voulant l'arrêter la blesse. Son sang coule, le garde s'imagine l'avoir tuée, et, dans son repentir, il demande à la princesse ce qu'elle veut. — La liberté, dit Jeanne, qui ne perd pas la tête. Le garde pris au mot ne peut pas s'en dédire. Il la délivre en effet; on panse sa blessure; on lui met le bras en écharpe; elle se prépare à partir pour Paris; prend dans sa voiture Julie, qui attendait la lettre derrière le mur de la basse-cour.

Digitized by Google

Julien arrive aussi. Il était caché dans une ferme voisine, et, pour que la lettre que Jeanne a écrite au roi ne soit pas perdue, Julien, qui a un bon cheval, dit à la princesse qu'il va prendre les devants, et porter sa lettre à Charles. Il part donc le premier, pour aller préparer le roi à recevoir sa sœur. Pendant la route, Jeanne demande à Julie quel moyen son mari a employé pour faire tenir sa lettre au roi. « C'est un moyen très-subalterne, dit Julie; un valet de garde-robe. Il en est un » que madame a placé, et que le roi, par cette raison, » distingue de tous les autres. Il a consenti à se charger » de la lettre au roi. — Belle leçon, dit Jeanne, pour » ceux qui, parmi les princes, dédaignent les classes » inférieures, dans lesquelles cependant on trouve des » vertus si pures... C'est aux personnes de cette classe » que je dois ma délivrance. » Je souscris à tous les éloges que Jeanne fait *des vertus si pures des valets de garde-robe;* cependant je ne voudrais pas leur confier une lettre, parce que les papiers qu'ils ont l'habitude de donner sont rarement lus. Jeanne s'arrête à quelques lieues de Paris, pour savoir si Charles a bien reçu sa lettre. Julien arrive bientôt, et lui apprend que le roi l'attend à bras ouverts. Par quels singuliers ressorts les plus grands événemens sont produits ici-bas! Voilà le courroux de Charles VIII contre sa sœur dissipé, le crédit de madame de Beaujeu ruiné, Louis et Jeanne réconciliés avec le roi, parce que deux dogues ont aboyé, qu'un vieux garde a blessé Jeanne, et qu'un valet de garde-robe s'est chargé d'une lettre. Jeanne reçoit le plus tendre accueil de son frère. Elle paraît à la cour, dit madame de Genlis, faible, abattue, languissante, *et un bras en écharpe;* et, trois pages plus bas, elle jette ses deux bras autour du cou de Charles. Cette princesse emmène avec elle le roi à Bourges, où est détenu le duc d'Orléans. Ils le trouvent dans une cage de fer, où on le mettait la nuit, par les ordres de la régente, à l'insu de Charles. Ce prince pardonne au duc d'Orléans, et lui dit cependant que, pour l'exemple, il doit rester encore trois ans prisonnier, mais seulement sur parole. Jeanne partage son temps entre la prison de son mari et la cour de son

Digitized by Google

frère, comme Proserpine partageait le sien entre l'Enfer et l'Olympe. Madame de Beaujeu qui, au retour de Jeanne, avait perdu la faveur du roi, revient à la cour, et y reprend une partie de l'empire qu'elle avait exercé sur Charles. Elle conseille à ce prince d'épouser Anne de Bretagne. Cette princesse, devenue femme de Charles VIII, se lie avec Jeanne, dont ce mariage calme un peu les inquiétudes. *Anne* a toutes les vertus de Jeanne unies à une rare beauté. Pour n'être pas en reste de piété avec la duchesse d'Orléans, qui a fondé *les Annonciades* à Bourges, elle établit les dames *de la Cordelière*. Jeanne, malheureuse par son frère, qui s'abandonnait aux perfides insinuations de madame de Beaujeu, et par son époux qu'elle voyait toujours amoureux d'Anne de Bretagne, va faire un tour à son couvent de Bourges. Elle y donne le voile à une certaine *Athénaïs*, ancienne maîtresse du duc d'Orléans, qui finit par se faire dévote. Dunois lui écrit que Louis, retiré à la campagne, est plongé dans le chagrin. Elle part pour le rejoindre, disant naïvement : « Puisqu'il souffre, je » dois être auprès de lui. » Madame de Beaujeu perd enfin pour toujours la faveur du roi, peu de temps avant la guerre d'Italie, d'où Charles VIII, vainqueur à Fornoue, rapporta ce que chacun sait, et où Louis *purifia*, dit madame de Genlis, *les talens et la valeur qu'il avait montrés à Saint-Aubin*. Au retour de cette expédition, le duc d'Orléans se retire à la campagne. C'est la troisième fois que l'auteur l'y conduit. Madame de Genlis a voulu en faire un prince aussi *pastoral* (j'emprunte ses propres expressions) que le roi Réné, espèce de roi d'Yvetot qui figure dans l'épisode des amours du comte de Dunois. Cet épisode n'est que la froide répétition de l'histoire de Louis et de Jeanne, avec cette différence pourtant que Dunois finit par sacrifier son amante, pour épouser son amie, et que Louis abandonne son amie et son épouse pour s'unir à sa maîtresse. C'est le dénouement du roman comme de l'histoire de Jeanne. A son retour de la campagne avec Louis, elle arrive au château d'Amboise, où était la cour, le jour même de la mort de *Charles VIII*. Le duc d'Orléans est proclamé roi, sous le nom de Louis XII; Jeanne dit alors : « *Allons, c'est maintenant*

Digitized by Google

qu'il faut agir. » Elle agit en effet; elle fait préparer son départ, envoie une boucle de ses cheveux à Louis avec une lettre où elle lui dit, qu'elle n'est digne ni du trône, ni de sa main; que, puisqu'Anne de Bretagne a déjà porté la couronne, elle doit la garder; enfin, elle résigne son époux à Anne de Bretagne, comme Polyeucte lègue sa femme à Sévère. Sa lettre termine le roman.

On voit par cette analyse combien l'auteur a manqué son but. Madame de Genlis a fait si bien qu'on ne s'intéresse à personne dans son roman; ni à Jeanne, qui pousse la résignation jusqu'au ridicule; ni à Louis XII, qui joue un rôle si indigne d'un héros; ni à Anne de Bretagne, dont on entend trop peu parler pour qu'elle puisse intéresser. Tous ces défauts ne sont compensés par aucune beauté; tous les traits de ce roman, tous les portraits qu'on y trouve sont à peine ébauchés, à l'exception de celui de Jeanne, dont l'auteur semble avoir pris à tâche de faire ressortir la difformité. Les réflexions n'offrent rien de plus neuf et de plus original que les autres parties de l'ouvrage. Le style, assez pur et correct, ne sort cependant pas de cette médiocrité à laquelle peuvent prétendre tous ceux qui ont un peu de lecture; il est quelquefois emphatique, comme on l'a vu dans les passages que j'ai cités, et tombe ainsi dans le défaut que l'auteur semble craindre, dans sa préface, de n'avoir pas toujours évité. On y trouve des phrases comme celle-ci : « Elle vivait dans le calme, heureux peut-être, d'une » *végétation* tranquille. » Cette singulière expression, appliquée aux personnes, se rencontre deux fois dans cet ouvrage. Il ne renferme peut-être qu'une seule situation intéressante; c'est celle où Louis veut sacrifier à Jeanne le portrait d'Anne de Bretagne. — Je l'accepte comme un dépôt, dit la duchesse d'Orléans. — Ah! ne parlez point ainsi, répond Louis; je le briserais à vos yeux. — Eh bien! j'y consens, dit Jeanne; mais Louis ne peut s'y résoudre; l'amour reprend son ascendant, et il se contente de remettre à son épouse le portrait de son amante.

Enfin ce roman se ressent de la vieillesse de l'auteur;

Digitized by Google

mais madame de Genlis a de quoi se consoler; on ne parcourt pas une longue carrière avec un succès toujours égal : Corneille a fait *Attila*; Voltaire, *Irène ;* et madame de Genlis vient de faire *Jeanne de France*.

ALFRED,

Poëme en quatre chants; par M. Millevoye.

Les muses, qui se plaisent à célébrer les exploits des guerriers, redoutent l'éclat et le bruit de leurs armes; et c'est loin des champs de bataille qu'elles tressent les couronnes dont elles doivent ceindre le front des vainqueurs. Mais si les horreurs de la guerre les épouvantent et les font fuir, les révolutions des peuples, leurs divisions intestines leur sont encore plus fatales, et leurs voix se perdent au milieu des cris des factions.

Comment s'occuper de littérature quand toutes les idées se portent vers des spéculations politiques; quand, depuis le savetier qui chantait il y a trois ans dans sa misérable échoppe, jusqu'à ce jeune seigneur qui ne s'occupait alors que de sa cravate et de ses chiens, tout le monde s'érige en mentor de l'état, blâme la chambre des députés ou le banc des ministres, et présente modestement à la nation ses lumières et ses talens comme choses indispensables à son salut! Un petit volume de quelques centaines de vers peut-il être aperçu au milieu des innombrables brochures qui surchargent les boutiques de tous les libraires, en attendant qu'elles aillent préserver de la poussière les marchandises qui remplissent celles de la fruitière et de l'épicier ?

Un ouvrage purement littéraire est un enfant perdu dans la foule, et peut-être devons-nous de la reconnaissance aux auteurs qui bravent le dégoût général en cherchant à réveiller encore l'amour des arts et à nous tirer de cette profonde et froide indifférence qui ramène

Digitized by Google

la barbarie. Trop de littérateurs en France ont voulu faire tourner leurs talens au profit de leur ambition ; trop d'entre eux ont sacrifié un glorieux avenir à un présent plus solide, mais bien moins noble. Qu'en est-il arrivé? Forcés par leurs nouvelles occupations de renoncer aux études nécessaires, ils vivent toujours sur leur ancien fonds, revêtent leurs vieilles idées de quelques nouveaux mots ; le fonds leur manque bientôt, les formes elles-mêmes se perdent, et ne pouvant créer, ne sachant plus embellir, ils se vengent sur le style de la pauvreté de leur génie ; et, pour avoir l'air de donner la vie à quelque chose, il se font un langage nouveau et presque barbare.

M. Millevoye n'a pas à craindre un semblable reproche. Élève soumis et reconnaissant, il a suivi les conseils de ses maîtres, et déjà il peut s'applaudir d'avoir été si docile. Les diverses poésies qu'il a publiées ont reçu l'accueil qu'elles méritaient. On lui a su bon gré d'avoir sacrifié quelques succès éphémères au désir de rendre ses ouvrages plus dignes des éloges mérités qu'ils avaient obtenus ; et le talent aimable qu'il avait déployé, sa sévérité envers lui-même, ont fait concevoir de lui de plus hautes espérances.

L'ouvrage que j'annonce ne les justifie pas : il est fâcheux de le dire ; mais le petit poëme d'*Alfred* n'ajoutera rien à la réputation de M. Millevoye. C'est toujours son style pur, facile et généralement élégant ; mais c'est toujours aussi cette sécheresse d'action, cette faiblesse de moyens, cette simplicité trop simple qu'on lui a déjà reprochée. On a d'autant plus de droits de lui en vouloir que, dans une espèce d'avant-propos, il a tracé lui-même le plan d'un poëme qui (il l'avouera) ne ressemble nullement au sien. Ce n'est donc pas défaut de conception. Est-ce défiance de ses forces? Est-ce la crainte d'entreprendre un ouvrage long et difficile ?

La simplicité en littérature a son mérite sans doute, et maintenant plus que jamais ; mais elle s'allie avec l'imagination la plus vive et la plus riche. Homère est simple

Digitized by Google

en décrivant le bouclier d'Achille : Virgile est simple en nous peignant l'embrasement de Troie. La simplicité ne consiste pas dans le défaut d'incidens et d'images, mais dans leur vérité. Macpherson et ses poésies ossianiques ont égaré beaucoup de jeunes gens par la facilité qu'elles leur donnaient de produire un certain effet avec des images qui paraissaient neuves. Le ciel nébuleux d'Ossian a remplacé le brillant Olympe d'Homère; mais combien il est pauvre en comparaison! Comme on est bien vite ennuyé de ces figures de dieux qui se ressemblent toutes! Ces montagnes de neige, ces frimas, ces bruyères éternelles fatiguent les yeux avec leurs couleurs monotones, et lassent l'imagination qui n'aime pas à se promener sans cesse sur les mêmes objets.

Comme le talent profite de tout, quelques-uns de nos poëtes ont tiré un heureux parti de la littérature scandinave. Mais un seul jusqu'à présent, Parny, en a légitimé l'emploi dans un ouvrage de longue haleine. Son délicieux poëme d'Isnel et Aslega est un bel enfant, qui joint à la blonde chevelure des habitans du Nord les yeux noirs et vifs des peuples du Midi. Tous ses personnages sont animés de son souffle : il leur a prêté sa brillante imagination, ce sentiment si délicat et si tendre qui respire dans ses élégies; et nous les peignent tantôt buvant la bière et l'hydromel, tantôt soupirant au pied de la tour qui renferme la beauté; il quitte souvent la harpe du scalde pour la lyre du troubadour.

Je reviens à M. Millevoye. Voici le sujet de son poëme. Alfred-le-Grand, roi des Saxons, accablé sous le nombre, après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, a suspendu sa couronne aux rameaux d'un chêne, et s'est réfugié dans une cabane où, déguisé en berger, il garde les troupeaux d'un vieux soldat d'Egbert son aïeul. Tout cela est de l'avant-scène.

Inconnu de son hôte, contraint de cacher son nom sous celui d'Edvin, il devient amoureux de la belle Edvitha, fille du vieil Olgard (circonstance qui, pour le dire en passant, présentée d'une manière aussi accessoire

Digitized by Google

et aussi froide, est peu digne du sujet et du grand événement que le poète s'est proposé de raconter). Bientôt un message du comte de Devan, ami d'Alfred, lui apprend que ses fidèles Saxons se réunissent dans la forêt de Selweid, à l'extrémité du comté de Sommerset, et qu'il est temps de revenir pour les conduire au combat. Alfred quitte à regret, son île et la chaumière du vieux guerrier, traverse le camp des Danois, déguisé en barde, observe leurs positions, s'échappe pendant la nuit, et paraît au milieu de ses soldats, qui pleuraient depuis long-temps sa mort. Il détache sa couronne des rameaux du vieux chêne auquel il l'avait confiée, et, profitant de l'enthousiasme que son retour inespéré excite parmi ses braves, il les mène aux Danois qu'il taille en pièces, et remonte sur son trône plus puissant que jamais.

Voilà ce qui appartient à l'histoire, et ce qui présentait d'assez belles situations à un peintre tel que M. Millevoye. Mais le courage lui a manqué; il a crayonné une esquisse au lieu de dessiner un grand tableau. Les scènes qui prêtaient le plus à l'intérêt sont à peine indiquées; les caractères de ses personnages sont à peine tracés, et la rapidité avec laquelle l'auteur passe d'un événement à un autre empêche le lecteur de s'intéresser au héros, et de désirer qu'il réussisse. Toute l'action du poëme a l'air d'embrasser tout au plus trois ou quatre jours; à peine a-t-on le temps de savoir où elle commence ni comment elle finit. En un mot, cet ouvrage est beaucoup trop ossianique; il y règne beaucoup trop de vague pour nous autres lecteurs français, qui aimons à comprendre ce que nous lisons. Il semble voir une statue à travers un brouillard très-épais, qui empêche de distinguer ses formes et sa pose.

Au récit de l'histoire, l'auteur a ajouté quelques situations bien adaptées au sujet, et qui produiraient beaucoup d'effet s'il s'était donné la peine de les motiver davantage, et qu'il ne se fût pas contenté de les indiquer. Ainsi, dans un cadre plus large et plus vigoureusement tracé, ce moment où Alfred, inconnu des Danois, les excite aux combats par le chant de mort, que les scaldes accompagnent d'imprécations contre lui-même, serait

Digitized by Google

d'un effet aussi intéressant que terrible. Mais à peine remarque-t-on ce morceau, et c'est dommage ; car il est bien touché et d'une belle couleur. Le voici :

Les terribles mystères ont commencé : rangés autour d'un chêne immense, les scaldes ont égorgé la victime ; la coupe remplie de sang passe de main en main ; Alfred, déguisé en barde, la saisit, la vide, et commence le chant de mort :

ALFRED.

Scaldes, chantez ! sur l'autel du carnage
Est attendu l'aigle tombé des cieux :
Assez long-temps au fond du marécage
Il a caché les éclairs de ses yeux.

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! pressez l'heure fatale :
L'aigle insultant se rit de nos lenteurs.
Attendez-vous que son aile royale
Renverse autels et sacrificateurs !

LES SCALDES.

Périsse Alfred, etc.

ALFRED.

Scaldes ! chantez ! Et toi saisis le glaive ;
Car de tes mains l'aigle peut s'échapper ;
Il est tombé, tremble s'il se relève !. ..
Plus redoutable il viendra te frapper.

LES SCALDES.

Périsse Alfred, etc.

On voit que, lorsqu'il le veut, M. Millevoye sait inventer une situation et en tirer parti. Pourquoi donc ne le veut-il pas plus souvent ?

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

On a donné le lundi gras, au théâtre de l'Odéon, la première représentation d'une pièce dont le titre promettait beaucoup de gaîté et d'enjouement : c'est *Brusquet, fou de Henri II*, ou *le Carnaval de* 1556. Je crois qu'il est difficile de produire quelque chose de plus insignifiant et de plus nul. Ce pauvre Brusquet qui a, dit-on, fait tant rire dans sa vie, ne s'attendait pas à ennuyer le public après sa mort, au point d'être sifflé par lui avec une rigueur à laquelle les auteurs donnent le nom de *cabale*, et l'homme impartial celui de *justice*.

La scène se passe à Paris, et Brusquet est censé à Rome. Madame Brusquet, son épouse, croit qu'il est mort, et il serait singulier qu'elle ne le crût pas, puisqu'un maréchal de France, M. de Strozzi, lui a montré un extrait mortuaire de Brusquet et un testament, dont la signature est contrefaite. L'auteur a cru trouver une excuse suffisante dans ce faux en écriture privée, en faisant dire à son maréchal qu'il voulait rire, et se venger d'une *manière plaisante* de tous les tours que Brusquet lui a joués à la cour : soit. Madame Brusquet convient d'épouser en secondes noces un maître d'école assez ridicule, appelé M. Nicoud. Mais Brusquet, dont le maréchal a eu soin d'intercepter la correspondance, et ne recevant pas de nouvelles de sa femme, arrive à l'improviste dans sa maison, déguisé en astrologue, et découvre le manége du maréchal. Il ne se fait connaître qu'à un domestique, et se retire dans une pièce écartée, laissant à un de ses amis, le fou du roi d'Espagne, le soin de conduire l'intrigue de la pièce sous le costume d'un magicien.

Le maréchal a fait apporter son argenterie ; un repas délicieux se prépare pour célébrer les fiançailles des futurs époux. Le magicien fait rire l'assemblée, qui ne croit point à la magie, et défie le magicien et son art. Celui-ci dit, avec un grand sang-froid, qu'on peut se mettre à

Digitized by Google

table, et que le *premier charme est fait.* Le maréchal, en prenant place, s'étonne qu'on n'ait pas servi dans l'argenterie qu'il a envoyée. Le magicien prétend que c'est l'effet du *second charme*, et que ce pauvre Brusquet, qui est mort, a reçu dans les Champs Élysées cette argenterie, comme une indemnité des mystifications qu'on lui a faites. Au moment où l'on veut goûter quelques mets, on crache, on tousse; ils sont détestables : l'un croit manger du sable, l'autre une *crème au tabac;* pour se dédommager on boit, mais le vin est d'une amertume insupportable. On appelle les valets, qui courent à l'office, à la cuisine, dans les caves; il ne s'y trouve rien, absolument rien.

M. le maréchal se fâche contre le magicien, qui, pour lui prouver que l'argenterie est réellement dans les mains du défunt Brusquet, le lui fait voir à travers un transparent, assis près d'une table bien servie, et mangeant avec quelques seigneurs de la cour. Le maréchal s'aperçoit qu'il est joué, et en est pour son argenterie, qu'il est contraint de donner à Brusquet.

La pièce devait finir là; M. Nicoud était éconduit, et madame Brusquet se jetait dans les bras de son mari; mais, Monseigneur, la pièce était à peine au second acte. Je me garderai bien de vous donner l'analyse du troisième, qui est un hors-d'œuvre, et qui prolonge, de la manière la plus ennuyeuse et la plus invraisemblable, une situation qui n'offre plus le moindre intérêt. Ce cadre, s'il était tombé dans les mains d'un homme d'esprit, ne comportait qu'un petit acte, et aurait pu être agréable. Tel qu'il est, c'est un ouvrage dépourvu de comique, long, diffus, et qui n'a été jusqu'à la fin que grâce au talent des acteurs qui le jouaient.

M. Picard n'est pas heureux en nouveautés; depuis qu'il est directeur de l'Odéon, je n'en vois pas une qui réussisse, et même mérite de réussir. J'en excepte le petit prologue de M. Andrieux, que les circonstances et des vers agréables ont fait apprécier. Il paraît qu'il y a à ce théâtre un parti pris, c'est que si une pièce n'y peut réussir, il est convenu qu'il n'y en aura point qui tomberont, et quand même le bourdon de Notre-Dame se-

Digitized by Google

rait au milieu de la salle à la place du lustre, pour accompagner les nuées de sifflets qui, jusqu'à présent, ont résonné si vigoureusement dans l'enceinte de l'Odéon, le jour de la première représentation de *la Double Réputation*, de *la Fête d'un bon Bourgeois de Paris* et de *Brusquet*, une pièce nouvelle ne reparaîtrait que plus brillante le lendemain, et les acteurs se persuaderaient comme l'auteur qu'elle a eu du succès. Il y a des gens dans le monde qui appellent cela se moquer du public; je connais un pays où, quand on siffle une pièce, on baisse la toile, où le public, un peu moins sot que celui de Paris, jetterait des pommes cuites au nez des acteurs.

Je conçois qu'un entrepreneur des boulevards qui a fait de grandes dépenses en costumes et décorations, pour monter un chef-d'œuvre qu'il nomme mélodrame, ne fasse pas aisément le sacrifice de ses avances, et que, par quelques représentations, il cherche à couvrir ses frais : mais qu'un théâtre royal, un théâtre qui est la succursale de la Comédie Française, tienne si peu de compte des arrêts du parterre; voilà ce qui se croira difficilement. Quelque peu éclairé, quelque mal disposé qu'on le suppose, ce parterre, il se trompe encore rarement.

Je regrette bien, Monseigneur, que vous ne soyez pas à Paris pour voir un des artistes distingués de l'Opéra, qui n'y a pas été remplacé depuis qu'il l'a quitté. Il se nomme Henry. Du temps de Duport, il s'était livré à la danse noble. J'ignore les petites intrigues de coulisses qui l'avaient forcé de porter à Naples son talent; et j'ignore celles qui l'empêchent aujourd'hui de rentrer à l'Opéra. C'est le théâtre de la Porte Saint-Martin qu'il a choisi pour reparaître aux yeux d'un public qui se rappelle toujours de ceux qui ont concouru à ses plaisirs. Henry, accompagné de madame Quérian, a débuté dans une pantomime tragique fort belle, qui a pour titre : *Hamlet*.

Les décorations, les danses, les costumes, et tout l'appareil d'un spectacle pompeux, attireront long-temps la foule à ce théâtre. Cette pantomime est remplie d'intérêt. L'apparition de l'ombre du père d'Hamlet y produit un effet terrible. Henry représente le personnage d'Ham-

Digitized by Google

let avec la plus effrayante vérité. Le moment de son délire est un des plus beaux que je connaisse. La mobilité de ses traits, l'expression de ses gestes, suffiraient pour faire la réputation de ce jeune homme, s'il n'en avait déjà une très-brillante comme danseur. Madame Quériau, qui était charmante autrefois dans le rôle de *la fille mal gardée*, ne met pas assez de noblesse dans celui de Gertrude, mère d'Hamlet. Sa physionomie, si vive et si enjouée, se prête difficilement à la tenue que nécessite le personnage d'une reine.

Henry a imaginé un dénouement qui produit un grand effet au théâtre, et que ni Shakespeare, ni M. Ducis ne lui ont fourni. Il suppose qu'au moment où Hamlet hésite pour venger son père, et qu'il interroge sa mère pour savoir, si elle est coupable, Claudius est aposté avec des gardes qui lui sont dévoués ; et, quand Hamlet lève le poignard sur sa mère, il leur donne ordre de s'emparer de lui, et de le traduire devant le sénat. Gertrude, pour sauver son fils, prétend qu'en effet elle est coupable du meurtre de son époux; que Claudius est son complice, et qu'Hamlet avait droit de la punir. Le sénat se retire et condamne Hamlet à mort. Ce prince, avant d'expirer, veut accomplir la promesse qu'il a faite à l'ombre sanglante de son père; il plonge un poignard dans le sein de Claudius, dont les amis veulent s'emparer d'Hamlet; mais le tonnerre gronde; des vapeurs sortent de la terre, et l'ombre du roi reparaît au milieu d'elles. Elle est satisfaite, elle bénit son fils et lui offre la couronne.

Il n'existe point à l'Opéra de pantomime aussi attachante et dessinée avec autant d'art. Toutes les scènes se lient parfaitement. Point de hors-d'œuvres, point de longueurs; tous les incidens se succèdent et marchent rapidement au nœud, qui se dénoue de la manière la plus satisfaisante.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

TRADUCTION

DE LA PREMIÈRE SATIRE D'HORACE.

LIVRE Ier.

D'où vient que, laboureur, artisan ou soldat,
L'homme ne vit jamais content de son état?
Qu'il l'ait reçu du sort, qu'il l'ait choisi lui-même,
N'importe; c'est toujours celui d'autrui qu'il aime.
Qu'un marchand est heureux! se dit en soupirant
Le soldat harassé, de fatigue expirant;
Le marchand, sur les flots, battu des noirs orages,
Du favori de Mars vante les avantages.
Quoi! dit-il, l'airain sonne; on marche, et, dans l'instant,
On reçoit le trépas ou l'on est triomphant.

Digitized by Google

Le juge, qu'un plaideur au chant du coq réveille,
S'écrie : « En paix du moins le laboureur sommeille ! »
Celui-ci, qu'un procès arrache à son labeur,
Du citadin paisible exalte le bonheur.
Enfin, nul n'est content : le bavard Caridême
A conter leur malheur se lasserait lui-même.

Mais supposons qu'un Dieu leur dise : Toi, soldat,
Tu vas être marchand ; toi, fermier, magistrat.
Maintenant j'ai comblé votre douce espérance,
Soyez heureux. Eh bien ! ils gardent le silence !
Chacun reste immobile et renonce au bonheur !
Que ne fais-tu sur eux peser ton bras vengeur,
Jupiter ? à leurs vœux que n'es-tu moins facile ?

Cependant, je le vois, il faut changer de style.
Non que toujours on doive abjurer la gaîté ;
On peut en badinant dire la vérité.
Un jouet rend l'étude agréable au jeune âge ;
Mais enfin raisonnons : trêve de badinage.

Le laboureur qui trace un pénible sillon,
L'artisan, le marin vainqueur de l'aquilon,
Supportent, disent-ils, le travail et la peine,
Afin qu'un jour, bravant la vieillesse inhumaine,
Au sein d'un doux asile, et libres de tout soin,
Ils achèvent leur vie à l'abri du besoin.
De même qu'au printemps nous voyons dans la plaine
La fourmi chanceler sous le poids qu'elle entraîne,
Et, prévoyant déjà le retour des glaçons,
Recueillir, entasser les trésors des moissons.
« Mais, lorsque l'aquilon, ramenant la froidure,
» Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
» Cet animal, tapi dans son obscurité,
» Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été. »
Mais toi, dans tous les temps tu braves la tempête :
Les saisons, les climats, les mers, rien ne t'arrête.

Digitized by Google

Es-tu riche? tu veux être plus riche encor!
Quel attrait peut t'offrir ce pesant amas d'or
Que ta tremblante main enfouit sous la terre?
En l'épargnant, tu veux éviter la misère!
Mais alors, à quoi bon ces énormes monceaux?
Quand tes champs ont de blé produit mille boisseaux,
En vain ton estomac, qu'a restreint la nature,
Voudrait plus que le mien prendre de nourriture:
Tel, parmi des valets, celui qu'on a chargé
Du pain qui chaque jour est entr'eux partagé,
N'a pas meilleure part, fatigué, hors d'haleine,
Que l'heureux compagnon qui marche exempt de peine.
Eh! qu'importe au mortel qui de peu vit content,
D'avoir vingt mille arpens, ou bien d'en avoir cent?
— Mais dans un faible amas quand le peuple va prendre,
Moi, j'exploite un monceau qu'au loin on voit s'étendre!...
Eh! si j'en puise autant dans mes humbles celliers,
Pourquoi leur préférer tes immenses greniers?
C'est imiter un fou, qui, sottement avide,
Dirait, prêt à remplir sa coupe d'eau limpide:
J'aime bien mieux puiser dans un fleuve profond,
Que dans ce clair ruisseau dont j'aperçois le fond!
A cet ambitieux sais-tu ce qu'il arrive?
Le rapide courant l'emporte avec la rive,
Tandis que l'homme heureux qui borne ses souhaits,
Dans une eau sans limon se désaltère en paix.
Mais d'un sordide amour trop souvent la victime,
Plus on a d'or, dit l'homme, et plus on vous estime;
On n'a jamais assez. Que faire à son malheur?
Lui dire de souffrir?... Il le fait de grand cœur!
Tel était cet avare, habitant de l'Attique,
Qui, préférant son or à l'estime publique,
Disait: chacun me siffle et prétend que j'ai tort;
Mais moi, je m'applaudis voyant mon coffre-fort.
« Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire:
» Tu ris; change de nom, la fable est ton histoire. »

Digitized by Google

Tu veilles affamé sur des sacs en monceaux,
Et ton œil les contemple ainsi que des tableaux !
Quand l'or serait sacré, ferais-tu davantage?
N'en sais-tu la valeur? N'en connais-tu l'usage?
Il procure de quoi se vêtir, se loger,
Enfin dans nos besoins sert à nous soulager.
Mais veiller jour et nuit, le corps sec, le teint blême,
Redouter les voleurs, la faim, ton ombre même,
Ce sont là tes plaisirs?... Je t'avoue, en ce cas,
Que tes biens à ce prix ne me tenteraient pas.
Cependant, grâce à l'or dont ta bourse est pourvue,
Si tu sens les accès d'une fièvre imprévue,
Tu verras, diras-tu, le docteur accourir,
Des amis, des parens, te soigner, te chérir...
— Te chérir ! connais mieux tes amis, ta famille;
Tu n'es cher à personne: amis, épouse, fille,
Tout te hait, tout te fuit; eh ! qui pourrait t'aimer,
Toi que l'amour de l'or a pu seul enflammer !
Si tu crois conserver, ne chérissant personne,
Les amis qu'en naissant la nature nous donne,
Malheureux !... c'est vouloir, d'une impuissante main,
Exercer dans un champ l'âne indocile au frein.

Enfin sache goûter un repos salutaire.
Plus ton avoir est grand, moins tu crains la misère.
Ta fortune est acquise, il est temps d'en jouir.
Je n'ajoute qu'un trait; tu vas bientôt l'ouïr:
Un homme était jadis si pourvu de richesse
Qu'il toisait ses trésors; et si plein de bassesse
Qu'à l'égal d'un valet il osait se vêtir;
Il redouta la faim jusqu'au dernier soupir.
Mais son esclave un jour, nouvelle Tyndaride,
Fendit par le milieu ce mortel trop avide.

— Me conseilles-tu donc d'imiter Mévius?
Ou de jouer mon bien comme Nomentanus ?

Digitized by Google

— Tu te plais constamment à donner dans l'extrême :
Ce n'est ni le joueur ni l'avare que j'aime ;
Et lorsque l'avarice a pour moi tant d'horreur,
Je ne viens pas du jeu te prêcher la fureur.
Il est quelque distance entre Ilus et son gendre ;
C'est un juste milieu que dans tout il faut prendre ;
En toute chose il est des bornes que jamais
On ne saurait franchir sans tomber dans l'excès.

Mais loin de mon sujet peut-être je m'égare.
J'y reviens. Tout mortel se plaint, comme l'avare ;
Et c'est toujours le sort du voisin qui lui plaît :
Si la chèvre d'autrui donne un peu plus de lait,
Il sèche de dépit ; sans voir, dans sa démence,
Que d'autres, plus nombreux, ont bien moins d'opulence.
Il veut surpasser l'un, puis l'autre ; mais, hélas !
Un plus riche toujours s'offre devant ses pas !
Ainsi, lorsque les chars ont franchi la barrière,
Un coureur ne voit pas ceux qu'il laisse en arrière,
Et, penché sur les flancs de ses coursiers poudreux,
Vole, empressé d'atteindre un rival plus heureux.
Bien peu d'hommes aussi renoncent à la vie,
Satisfaits de leur temps, sans regret, sans envie,
Ainsi que d'un banquet les joyeux conviés,
Quand le festin finit, sortent rassasiés.

Terminons ; si j'allais poursuivre mes sornettes,
On croirait qu'à Crispin j'ai volé ses tablettes.

LE SAGE AU DÉSERT, ET LES DEUX OURS,

FABLE.

Dans les déserts de l'Arabie
Un jour un sage s'égara.
La nuit survint, sans crainte pour sa vie,
Au pied d'un arbre il se coucha,

Digitized by Google

Dormit paisiblement, et ne se réveilla
Qu'au bruit de deux ours en furie,
Dont l'un près de lui s'approcha.
Involontairement il tremble;
Mais bientôt, reprenant ses sens:
Peut-être, se dit-il, ces animaux ensemble,
Exprimant mêmes sentimens,
Veulent intéresser, au moins se faire entendre
D'un être qui puisse comprendre
Le vrai motif de leurs mugissemens.
Rempli de cette idée, il observe, il écoute;
Il croit voir en effet qu'ils prennent une route
Où, d'espace en espace, ils restent l'attendant.
Il les suit, il arrive, il aperçoit sans vie
Un vieillard baigné dans son sang.
Il voit ses compagnons tour à tour le léchant;
Toujours calme, il admire, et d'une main amie
A cet homme il creuse un tombeau,
L'y dépose, affligé de son rôle nouveau.
Mais, cette besogne finie,
Il songe à sortir de ces lieux:
Comment fera-t-il donc? le pas est périlleux.
A son destin un Dieu préside.
Il trouve dans ces ours deux amis généreux,
Qui ne le quittent plus, qui lui servent de guide,
A ses besoins veillent nuit et jour.
Cependant, comme un autre un sage aussi s'ennuie;
Son cœur l'appelle en sa patrie,
Et par un geste il témoigne à son tour
Son extrême désir à ses hôtes sensibles.
Il est compris, sitôt conduit hors des déserts;
Mais de ces climats si terribles
Sans cesse de son nom l'écho frappe les airs.
Homme si vain, si sûr de ton génie,
Si quelquefois ton cœur se ferme à la pitié,
Ou si jamais tu trahis l'amitié,
Rappelle-toi les ours de l'Arabie.

Digitized by Google

ÉNIGME.

AIR : *Je loge au quatrième étage, etc.*

Je vis sans odeur et sans gloire
Au sein de l'immortalité ;
Je n'ai jamais bu l'onde noire,
Quoique je sois dans le Léthé ;
Je ne tiens à rien dans le monde,
Et je tiens à tout cependant ;
Le feu, la terre, l'air et l'onde
Pour moi ne font qu'un élément.

Dans un atelier je travaille
Sans être dedans ni dehors.
Quoique loin du champ de bataille,
On me trouve parmi les morts.
Si l'on me voit à la fenêtre,
Je ne suis point à la maison ;
De l'état double appui, mon être,
Hors une, est de toute saison.

Mes sœurs font tout l'esprit du monde,
La sottise marche avec moi ;
Je suis dans les flots, loin de l'onde ;
Sur le trône, sans être roi :
Quoique toujours fixé en terre,
Je suis emporté par le vent ;
Jupiter me doit son tonnerre,
Et le dieu des mers son trident.

Je ne vis jamais Diogène,
Et fus toujours dans son tonneau ;
Œdipe aurait perdu sa peine
A me chercher dans son cerveau.

Digitized by Google

Dans nul pays on ne me trouve,
Quoique bien visible dans tous;
Et quand le sage me réprouve,
Je suis pourtant de tous les goûts.

CHARADE.

Joueurs infortunés, un seul coup du premier
Vous ôte du second les riantes images;
Et bientôt le destin, qui se plaît aux ravages,
Contre vous acharné, vous jette dans l'entier.

LOGOGRIPHE.

Parmi tous les hôtes des bois
Je jette l'effroi, l'épouvante.....
Vous avez deux pieds, j'en ai trois;
Coupez ma tête, et je vous tente.
Retournez-moi sans différer,
La chose devient différente;
Car vous allez me comparer
Le sein de votre amante.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Eve*.

Le mot de la charade est *Falourde*.

Le mot du logogriphe est *Faon*, dans lequel on trouve On et Fa.

Digitized by Google

LES DIMANCHES,

Journal de la jeunesse, rédigé par madame la comtesse de Genlis, orné de gravures. — Cahier de janvier. — Au bureau, rue de l'Université, n°. 25, près celle du Bac; et à la librairie d'Éducation d'A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30. Prix : 20 francs pour une année, et 10 francs pour six mois.

Parmi les noms qui honorent notre littérature, il en est peu qui soient plus chers à tous les âges que celui de madame la comtesse de Genlis. Il rappelle aussitôt à l'enfance les *Veillées du Château*, *Adèle et Théodore*; à l'âge mûr, *Madame de la Vallière*, *le Siége de la Rochelle*. Le génie de cette dame se plie à tous les genres de talens; comme madame de La Fayette, elle a donné des nouvelles; comme madame Deshoulières, elle fait des vers; et toutes ses productions se distinguent par des fictions amusantes, par une diction aussi élégante que pure.

Tant de titres, tant d'avantages, devaient être recherchés avec soin par un journal d'éducation. Le petit journal *les Dimanches* se montre sous ces heureux auspices; aussi le cahier que j'annonce, le premier dont la rédaction soit due à madame la comtesse de Genlis, était-il attendu avec une vive impatience; la jeunesse épiait son apparition avec un empressement digne de l'entière liberté d'accueillir un recueil périodique si recommandable, et qui lui est particulièrement consacré.

Ces grands talens, objets de tant de confiance, n'ont cependant pas été épargnés par la critique. Celle-ci a fait à madame de Genlis un reproche qui, malheureusement, semblerait être fondé. Les ouvrages consacrés au jeune âge sont d'une exécution extrêmement difficile. Leur but est d'instruire en amusant; toujours une morale douce et aisée à choisir, doit ressortir de chaque lecture. Ceux

Digitized by Google

de nos meilleurs écrivains, que madame de Genlis rivalise dans cette carrière, n'ont pas toujours rempli cette condition indispensable. Le plus grand nombre des contes de Berquin n'ont d'autre objet qu'un frivole amusement; plusieurs des fables de La Fontaine n'offrent aucun résultat, n'amènent aucune conclusion. Il est un défaut bien plus grand, parce qu'il est plus dangereux, celui d'amener une réflexion qui ne soit pas appropriée à l'âge que l'on veut former, ou qui élève les idées au-dessus de la situation morale et physique dans laquelle on doit supposer ses lecteurs. Par exemple, une fille aînée, qui a quinze ans, et qui, en recevant ce recueil, s'empressa de réunir autour d'elle son frère et ses sœurs pour leur en faire la lecture, ne s'attendait pas sans doute à trouver pour premier morceau, et pour sujet de la gravure, *le Palais de l'Amour*. Sa mère, après avoir examiné ce dessin, jeta de mon côté un regard de surprise. Je pris le livre à mon tour, et me hâtai de parcourir cette allégorie, où le talent poétique de madame de Genlis se montre avec toute sa grâce et sa facilité accoutumées. L'allégorie commence ainsi :

L'Amour, toujours en l'air, n'avait point de palais;
Quel besoin en a-t-il, *ne se fixant jamais ?...*
Il est vrai, *le dépit, souvent la jalousie,*
Et quelquefois sa perfidie,
Le font bannir, et brusquement.
Errant alors de rive en rive,
Il se console en voltigeant,
Et dans sa course fugitive,
Escorté des jeux et des ris,
Il trouve aisément un logis :
Il est charmant quand il arrive !...

J'ai souligné les passages dont l'explication, si elle était demandée par l'innocence, serait fort difficile à donner, ou pourrait lui paraître renfermer une morale fort extraordinaire.

J'analyse la suite de cette pièce.

Digitized by Google

L'Amour s'est fait enfin chasser *pour quelque malin tour*. Il devient misanthrope, et forme le projet de s'ensevelir dans une profonde solitude :

Là, je veux bâtir, dit l'amour,
Et m'enterrer là... *tout un jour.*

Bien décidé à se construire une retraite, il éprouve quelque indécision sur le choix des dieux dont il doit emprunter le secours. Il songe à Vulcain; mais il réfléchit que le *tapage* qui lui plaît n'est pas celui

De ses pesans marteaux.

Vulcain d'ailleurs est lent et lourd.

La déesse de la sagesse
Me plaît et me gronde sans cesse...
Elle veut de la solidité
Et de la régularité;
Surtout qu'on ait un plan, car elle est si pédante!...
Moi, je veux agir à mon goût;
Je me passerai d'elle, en ceci comme en tout.

Flore et Zéphyr obtiennent la préférence.

Flore et Zéphyr atteignent le rivage
Qui retentit encor des accens *séducteurs*
Du Dieu pétulant et volage
Qui *bouleverse* et gagne tous les cœurs.

Je puis donner ici en même temps l'explication de la gravure. Rien n'est plus flatteur que cette estampe, gravée sur le dessin de madame de Genlis, qui réunit tous les talens et les porte tous à la perfection; rien de plus gracieux, qui offre plus de fraîcheur, et sur lequel la vue se repose avec plus de complaisance. Ce palais est sans base; des épines et des ronces en garnissent le pied; du myrte et des roses en garnissent la voûte, que sup-

Digitized by Google

portent quatre roseaux. Flore proposait à Cupidon de faire usage de l'immortelle :

Gardez, gardez ce joli don
Que votre main galamment me destine !
Cette fleur à prétention
Aux jardins de Paphos n'a jamais pris racine.
Laissons aussi le lis à la candeur,
Je ne veux point chez moi de symbole imposteur,
Je trompe assez en d'autres choses ;
Donnez-moi du myrte et des roses....
Je n'y mettrai ni porte ni serrure,
Il faut pouvoir surtout librement en sortir ;
En tout temps mon plus grand plaisir
Est de chercher quelqu'aventure,
De prendre mon essor, d'aller et de venir.
Ici semons la violette ;
Sur les ronces, artistement
Jetons le jasmin odorant ;
Je ne sais bien cacher que l'épine indiscrète ;
N'oublions pas la girouette ;
Car il faut avouer que pour mon bâtiment
C'est une pièce nécessaire.
Tenez, cette feuille légère,
Mise au sommet adroitement,
Fera justement notre affaire ;
Le voilà donc construit ce palais ravissant !...

Au-dessus du palais se voit un papillon, les ailes déployées, et au bas est écrit : *Léger, brillant et fragile.* En effet, pendant que l'Amour se livrait au plaisir d'examiner de loin son ouvrage, un orage survient et entraîne l'édifice. L'Amour vit son chef-d'œuvre entièrement détruit,

Et vous croyez qu'il s'affligea ?
Tout au contraire, il rit, il le recommença,
Pour le livrer encor au danger du naufrage.

Digitized by Google

Je n'ai pas craint de faire de longues citations, persuadé que le lecteur oublierait facilement, en faveur du talent du poëte, ce qui manque à cette pièce, offerte comme un morceau de morale : c'est une allégorie des plus riantes et des plus agréables, et son seul défaut est absolument de se trouver placée dans un journal d'éducation. Tant il est bien constant qu'un ouvrage consacré à la jeunesse, est l'ouvrage le plus difficultueux, et impose souvent à l'écrivain de sacrifier les intérêts de l'amour-propre le plus légitime aux devoirs rigoureux qu'il s'est proposé de remplir.

Il fallait cependant bien permettre aux enfans la lecture de leur journal ; la leur défendre, c'eût été un remède pire que le mal. Je ne rapporterai pas toutes les questions ingénues auxquelles donna lieu le *Palais de l'Amour*. Mais, mon papa, me dit mon fils, qui a huit ans, pourquoi l'Amour ne consultait-il pas sa maman ? — Il est donc bien entêté ou bien volage, continua une de ses sœurs, plus âgée que lui de deux ans, s'il ne bâtit ainsi que pour le plaisir de voir ce qu'il a fait se détruire, et pour toujours le recommencer ? Et comme le papillon, qui voltige au-dessus du palais, attirait surtout son attention, elle ajouta, s'adressant à sa mère : Maman, toutes fois que l'on aime, on ressemble donc à un papillon ?

Mon aînée restait pensive ; il est un âge où, sans connaître cet amour que madame de Genlis vient de nous peindre, on éprouve une rêverie involontaire, et pénible, si l'on nous fait trop fortement sentir qu'un tendre sentiment ne doit nous causer que des peines. Comme nous voulûmes continuer notre lecture par les morceaux de poésie, nous arrivâmes à des *stances inédites*, qui n'étaient pas de nature à rendre à ma fille l'enjouement que le *Palais de l'Amour* lui avait fait perdre. Ce sont des stances sur la *Mélancolie*, par madame Pauline de Prady, dont la devise est un oiseau nocturne planant, au clair de la lune, sur un lac, avec ces

Digitized by Google

mots : *Silence*, *obscurité*. Voici la première strophe de ces stances ;

Vague mélancolie, es-tu peine ou plaisir?
En me livrant à toi je sens couler mes larmes ;
Mais cette douleur a des charmes :
Pleurer n'est pas toujours souffrir.

« Ah mon Dieu ! dit ma fille, je ne vois partout que des chagrins! Pourquoi madame de Prady est-elle donc si malheureuse? »

Après ces stances sur la *Mélancolie* venait une romance de madame de Genlis sur la *Solitude;* après cette romance sur la solitude, une *scène du Déluge* ; après cette scène du déluge, une traduction des *Tristes* d'Ovide: je proposai de passer à la prose.

Elle nous offrait, pour commencer, un chapitre sur *les devises*, *sur les jeux d'esprit*, *l'anagramme*, *le chronogramme*, *les calembours*, etc. Le livre que j'abandonnai un instant aux plus jeunes enfans, leur laissa découvrir une sorte d'anagramme, qui se fait en transposant la première lettre de deux mots, comme : un *feu* trop près du *part*, pour un *peu* trop près du *fart ;* anagramme ou transposition de lettres, qu'ils virent en même temps s'appeler *contrepetterie*. Cette découverte, qu'un nom un peu bizarre rend peut-être encore plus piquante, fut pour eux le signal du rire et d'un joyeux exercice ; ils se mirent à faire des *contrepetteries*. Ceci me rappela une vérité incontestable; c'est que la difficulté n'est pas d'amuser les enfans, mais qu'elle consiste à savoir les instruire en les amusant. Le divertissement que leur procurait leur découverte n'a rien de répréhensible ; mais on ne peut nommer instruction que tout ce qui tend à faire connaître des choses solides. Je m'étonnai, puisque madame de Genlis leur faisait part de ces jeux d'esprit, qu'elle n'eût pas songé à les accompagner de quelques observations qui en fissent connaître toute la frivolité, ou à les choisir au moins de manière que la jeunesse, en les parcourant, s'aperçût elle-même de tout

Digitized by Google

ce qu'ils ont de futile. Les anagrammes citées dans ce chapitre ne sont ignorées de personne ; tout le monde sait que la question faite par Pilate à J.-C., *quid est veritas?* renferme *est vir qui adest ;* que dans le nom de *Marie Touchet*, maîtresse de Charles IX, on trouve *je charme tout ;* que ces mots, *frère Jacques Clément*, découvrirent ceux-ci : c'est *l'enfer qui m'a créé.* Madame de Genlis pouvait terminer ce chapitre des anagrammes par l'anecdote suivante, aussi très-connue, qui en eût offert la moralité. Un homme présentait l'anagramme de Henri-le-Grand à ce prince, dans l'espérance d'en recevoir une récompense. Le roi lui demanda quelle était sa profession. Sire, lui dit-il, ma profession est de faire des anagrammes ; mais je suis fort pauvre. Il n'est pas étrange que vous le soyez, reprit le roi ; car vous faites là un pauvre métier.

Cette leçon aurait pu s'étendre à toutes les autres parties de ce chapitre. Nous voyons, de nos jours encore, se renouveler cet effort de génie dont madame de Genlis nous cite un exemple sous le titre de l'*Adieu d'un Amant congédié*, et qui consiste à réunir un certain nombre de vers en *monosyllabes.* On ne peut trop prémunir le jeune âge contre de pareils ridicules, et le détourner de ces occupations oiseuses. Il m'a semblé aussi que le choix des devises remplissait rarement cette condition essentielle, qui veut que toutes les maximes présentées à la jeunesse soient d'une heureuse application. Par exemple, est-il aujourd'hui bien à propos de rappeler la médaille sur laquelle Louis XIV fit graver, sous une ruche environnée d'abeilles : *Les guerres ne font pas cesser leurs ouvrages?*

Ce ne sont pas des critiques que j'adresse ici à madame de Genlis. Admirateur sincère de son talent, c'est comme père de famille que j'ai retracé sincèrement l'effet produit à mes yeux par la lecture d'une partie de ce cahier. Si j'ai remarqué que ses anagrammes sont trop connues, c'est que mes enfans eux-mêmes les citaient, aussitôt que l'on avait indiqué les mots dont elles offrent la transposition ; il en est de même du reproche que j'ai fait à ses devises.

Digitized by Google

Je pourrais jeter au moins un coup d'œil succinct sur le reste du cahier; louer plusieurs anecdotes, ou plusieurs scènes, ou plusieurs contes, et témoigner surtout à madame Dufresnoy le plaisir que fit généralement éprouver sa *Conversation maternelle* sur le véritable courage; mais je rencontrerais l'article *Variétés*, où madame de Genlis, oubliant la promesse des éditeurs en s'occupant de nos discussions politiques, prétend que, pour les terminer, il ne faudrait que vouloir tous répéter à propos *ces phrases gauloises : Cela ne me regarde pas.* Ami de l'ordre et de la tranquillité, si je m'occupais de l'examen de cet article, je ne sais trop où s'arrêteraient les éloges que j'ai déjà prodigués avec tant de justice à madame de Genlis; mais je déplorerais certainement que les dames ne fussent pas chargées de régir les états.

Je me résume. Si ce cahier n'a pas tout-à-fait rempli l'attente de ses lecteurs, le journal *les Dimanches* est dirigé par des talens qui peuvent seuls assurer son succès. Tous les reproches adressés à madame de Genlis n'empêcheront jamais que l'éducation n'ait en elle son plus fort appui, que le jeune âge ne doive en tout temps attendre d'elle ses plus douces jouissances. Sans doute les prochaines livraisons offriront de ces articles de morale, dont les modèles sont en si grand nombre dans les productions même de celle de qui la jeunesse les réclame. Ces articles, je l'avoue, seront mieux accueillis des parens que les *stances sur la Mélancolie*, voire *la Solitude*, et surtout le *Palais de l'Amour*. Pour la *contrepetterie*, peu importe; il faut aussi de l'amusement.

O.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur le principe de l'*intérêt personnel* considéré comme base de la morale, appliquées à l'ouvrage où ce principe est présenté de la manière la plus plausible et la plus spécieuse (le *Traité de Morale et de Bonheur*, par M. Paradis de Raymondis). — Deux volumes in-18. A Paris, chez P.-F. Aubin, rue Croix-des-Petits-Champs.

L'ouvrage de M. de Raymondis offre aux hommes doués d'un esprit juste, exact, d'un jugement sain, d'un caractère calme et modéré, le plan de bonheur le plus conforme au résultat de l'expérience et de la sagesse; et, pour cette classe d'hommes à la fois intelligens, judicieux et modérés, ce bonheur ou contentement durable, résultant d'une saine appréciation des choses humaines, devient très-certainement le prix assuré des devoirs que l'auteur impose à de tels disciples.

Mais, d'une part, ce bonheur si vrai sera peu goûté des âmes ardentes et passionnées; et, d'autre part, quant aux devoirs qui doivent leur garantir ce bonheur, elles ne trouveront point dans le seul motif que *semble* vouloir leur donner M. de Raymondis (l'*intérêt personnel*), un stimulant qui les excite aux sacrifices nécessaires, ni une digue assez forte contre les désirs multipliés que font naître leurs passions.

L'intérêt personnel, que la passion se crée, est bien différent de celui que nous offre la raison éclairée par l'expérience.

Le *Traité de Morale et de Bonheur*, de M. de Raymondis, me paraît être le résultat le plus parfait, le mieux digéré, le mieux développé de la morale d'Épicure, dans ce que cette morale a de noble et de délicat, et épuré de tout ce qu'elle a de licencieux.

Mais, quelque épuré que soit le système de morale épicurienne dans cet ouvrage, il présente un vice essentiel et radical. La nature morale de l'homme, et le bonheur

Digitized by Google

dont il est susceptible, y sont présentés d'une manière incomplète dans l'énumération que fait l'auteur, soit des facultés de l'homme, soit des circonstances de bonheur propres à sa nature morale.

En bonne philosophie, on doit admettre au moral comme au physique autant de causes des faits observés, autant de facultés ou lois générales d'où dérivent ces faits, qu'il se présente d'ordres de phénomènes essentiellement distincts et différens.

Or, il est facile de voir que la *volupté* (ou plutôt la *non-dolence*, l'affranchissement de souffrance) d'Épicure, l'*intérêt personnel* de l'école épicurienne moderne, ne peuvent expliquer d'une manière naturelle et satisfaisante les actes de bienfaisance, de générosité, de magnanimité, le sentiment d'admiration et d'amour pur et désintéressé que nous inspire le *beau moral*. On ne peut, en effet, rapporter à l'intérêt personnel que l'hypocrisie de ces sentimens, comme l'a fait La Rochefoucauld, mais non ces sentimens eux-mêmes dans toute leur pureté, leur ingénuité, leur vérité. Il faut nécessairement avoir recours, pour expliquer ces nobles phénomènes de l'homme moral, au sentiment de la *dignité humaine*, empreint dans nos âmes comme *disposition innée*, au besoin impérieux avec lequel nous naissons, de mériter notre propre estime. Toutes les vertus dépendantes de cet *intérêt moral*, on ne peut les faire dériver de l'intérêt personnel que d'une manière violente, forcée et vraiment absurde et contradictoire.

Il ne faut que rentrer dans notre intérieur pour reconnaître que ce *sentiment du beau moral* est aussi intimement uni à notre nature que le sentiment du *vrai* et du *beau intellectuel* relatifs aux sciences et aux beaux-arts.

« Il y a, dit Voltaire, un bon et un mauvais goût ; si » cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre » les chansons du Pont-Neuf et le deuxième livre de » l'Énéide. » On peut ajouter: il est un *beau pittoresque*, puisque sans cela il n'y aurait aucune différence essentielle entre les bizarres dessins des Chinois et les tableaux de Raphaël, entre leurs magots et une statue de

Digitized by Google

Phidias et de Pigal, entre un maussade édifice gothique et les brillans chefs-d'œuvre de l'architecture grecque. Il y a de même un *beau musical*, puisqu'on ne peut confondre les productions d'un Pergolèse, d'un Sacchini avec les plates psalmodies et l'harmonie baroque d'un artiste sans talent, et les chants informes d'un pâtre ou d'un sauvage. Il est de même un *beau moral*, aussi peu arbitraire que le *beau intellectuel* dans les arts, puisqu'il n'y a pas d'âme humaine qui ne soit ravie d'admiration en lisant les *Pensées de Marc-Aurèle*, et pénétrée d'indignation et d'horreur en lisant *le Prince* de Machiavel, et la fable *des Abeilles* de Mandeville.

« Qui nous a donné, dit Voltaire, le sentiment du *juste* » *et de l'injuste?* Dieu qui nous a donné un cerveau et » un cœur. Mais quand notre raison nous apprend-elle » qu'il y a *vice* et *vertu?* quand elle nous apprend que » deux et deux font quatre. Il n'y a point de *connaissance innée* par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui » porte des feuilles et des fruits en sortant de la terre. » Rien n'est ce qu'on appelle *inné*, c'est-à-dire NÉ DÉVELOPPÉ; mais, répétons-le encore, Dieu nous a fait » naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, » nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir » pour la conservation de cette espèce. »

(VOLT. *Dict. Phil.* Art. *Juste et Injuste.*)

Cette loi éternelle, sacrée, qui distingue le *juste* de *l'injuste*, cette loi irréfragable, l'âme honnête la proclame comme son *devoir;* et le méchant, après l'avoir longtemps méconnue lorsqu'il opprimait l'innocence, la réclame comme son *droit* lorsque l'oppression l'atteint à son tour.

Peut-il donc sérieusement y avoir lieu au moindre scepticisme sur la question de la moralité de l'homme? Les remords qui suivent le crime, ainsi que la douce satisfaction qui accompagne les actes vertueux, n'attestent-ils point l'existence d'une législation morale empreinte dans le fond de nos âmes, et développée par nos relations sociales avec nos semblables? Cette législation ne serait-elle que le résultat arbitraire et conventionnel de l'éducation et de nos institutions politiques? Ne se-

Digitized by Google

rait-elle que le développement rigoureux et légitime de l'*intérêt personnel?* Cet intérêt personnel *bien entendu* (si l'on veut), pour s'exprimer comme nos épicuriens modernes, fournit-il à tous nos sentimens moraux des motifs suffisans?

Voudra-t-on, par exemple, nier l'existence de cette législation morale tracée dans le fond intime de notre être, parce que quelques âmes perverses et glacées, quelques cœurs endurcis et dépravés par l'habitude du crime, sont insensibles et sourds à sa voix? Autant vaudrait nier l'existence de l'intelligence humaine, parce que quelques esprits faux, quelques cervelles dérangées par une culture vicieuse, quelques têtes abruties par de stupides superstitions, se refusent à l'évidence des vérités les plus palpables, et embrassent avec opiniâtreté les erreurs les plus manifestes.

Montagne, Hobbes, et même le respectable Locke, pour prouver le caractère conventionnel et purement arbitraire des lois morales, nous citent des peuples entiers livrés à une dégradation morale vraiment révoltante. A ces tableaux d'avilissement moral n'en peut-on opposer de pareils de dégradation intellectuelle chez des nations sauvages plongées dans le plus grand état de stupidité? Et prétendra-t-on établir par-là que les vérités humaines auxquelles ces peuples ne peuvent atteindre, faute d'une culture, d'un développement convenables de leurs facultés intellectuelles, sont d'une institution arbitraire?

On a fait cette objection : Le sentiment du beau moral, de cet instinct noble et élevé qui nous commande le sacrifice de notre intérêt personnel lorsqu'il est en contradiction avec celui d'autrui, n'est pas plus la voix du sentiment intérieur que ne l'est cet instinct qui nous commande impérieusement notre bien-être personnel.

La réponse est facile. Les deux tendances, si souvent opposées entre elles, au *bien moral* et au *bien-être sensuel*, se trouvent sans doute réunies dans le cœur humain; mais, en rentrant en nous-mêmes avec franchise et candeur (je devrais dire avec ce noble orgueil que donne la conviction de la dignité humaine), nous trouvons que la tendance au *bien moral* nous est *commandée*

Digitized by Google

comme *loi de rigueur*; tandis que la tendance au *bien-être sensuel* n'est qu'*approuvée*, et toujours avec la condition expresse de n'être jamais en contradiction avec la première, et de lui céder toujours.

C'est ce sentiment du beau moral qui est empreint dans nos âmes, comme les sons du clavier, la marche diatonique de nos gammes, les lettres et les syllabes de l'alphabet, le sont dans notre *organe vocal*, comme toutes les lois de l'optique le sont dans l'*organe de la vue*, etc.; c'est cette auguste législation morale qui nous fait remonter de la manière la plus directe, la plus inattaquable, à un ordre de choses super-sensible, à un monde intellectuel et moral et à un législateur suprême, à ce législateur qui, dans le fond de nos consciences, promet bonheur à qui s'en rendra digne, et qui, dans un ordre d'existence supérieur, saura réunir le bien et le bien-être, si rarement associés dans l'ordre de choses où nous vivons, et ne le sont jamais que d'une manière précaire, incertaine et fugitive.

Lorsque des actes de dévouement sublime d'un héros de l'histoire, du théâtre, ou d'une fiction romanesque, me font tressaillir, m'arrachent des larmes si douces, n'est-ce pas le sentiment de la grandeur de la dignité humaine que j'éprouve? N'en suis-je pas délicieusement affecté, lors même qu'à ce noble enthousiasme pour de si nobles vertus s'associe trop souvent chez moi le pénible sentiment d'une impuissance absolue d'atteindre à tant de grandeur, à tant d'héroïsme? Comme j'admire avec amour les prodigieuses conceptions du génie dans les beaux-arts, avec la conviction de ne pouvoir en produire de pareilles! Rapportera-t-on ce sentiment subit et profond à un intérêt bassement personnel? dira-t-on qu'il est d'institution arbitraire?

L'épicurien dit fort bien qu'il faut être honnête, juste, bienfaisant envers les autres, pour en éprouver des procédés pareils, et même (avouera-t-il encore), pour éviter le remords, pour échapper au mépris de soi-même, le plus poignant de tous les tourmens. Mais comment s'y prendra-t-il pour trouver dans l'intérêt purement personnel l'origine de ce tourment pleinement indépen-

Digitized by Google

dant de toute idée de récompense et de punition, ainsi que de ce sentiment si impérieux, si irréfléchi de jouissance, de béatitude morale, à l'aspect d'une action grande et généreuse qui nous arrache instantanément des larmes si douces? Comment expliquera-t-il ce sentiment subit et profond d'horreur et d'indignation pour un crime qui nous est étranger et ne nous porte aucune atteinte?

Mais, insistera-t-on, est-il bien sûr que ce sentiment, cet instinct du beau intellectuel et moral existe en nous d'une manière native, originelle? Ne nous est-il point fourni par l'éducation? n'est-il pas le résultat de l'expérience, c'est-à-dire de l'emploi réitéré de nos moyens naturels de sentir et de connaître?

Il est bien sûr que l'éducation, c'est-à-dire la culture bien dirigée de nos facultés, *développe*, *étend*, *perfectionne* le sentiment du beau moral, comme le sentiment du vrai intellectuel dans les sciences, et celui du beau idéal dans la poésie et les arts d'imitation; de même qu'une culture vicieuse et mal dirigée peut, jusqu'à un certain point, dépraver et même éteindre ces sentimens.

Mais l'éducation, c'est-à-dire, l'instruction que nous recevons des documens ou de l'exemple de nos semblables, ne peut pas plus *créer*, *produire*, *faire naître* en nous des notions ou des sentimens dont nous ne porterions pas le germe dans le fond intime de notre être, dans notre organisation intellectuelle et morale, qu'elle ne pourrait faire naître en nous l'expression des lettres, des syllabes, l'émission des sons variés du chant, si nous n'avions, dans les organes de la voix et de l'ouïe, tous les élémens de la parole et du chant. Il est donc bien certain que nos idées morales et intellectuelles ne peuvent se *développer* en nous qu'*au moyen* de l'expérience, que *par* son intervention; mais que ce n'est pas D'ELLE qu'elles naissent, *d'elle seule* qu'elles reçoivent l'existence. L'expérience, l'exercice, donneront-ils au sourd la faculté d'entendre, à l'aveugle la faculté de voir, à l'homme borné la vaste intelligence d'un Leibnitz, à l'homme sans imagination et sans goût les talens d'un Voltaire, d'un Pergolèze, d'un Raphaël? donneront-ils au tigre la douceur, au lièvre l'audace et le courage?

Digitized by Google

A quoi tient ce misérable préjugé philosophique, si fortement enraciné en France (mais, grâces à Dieu, dans la France seule aujourd'hui), qu'il n'y a rien d'*inné* en nous? A ce que l'ingénieux Locke a fait un livre contre ce que cette doctrine avait de faux et d'exagéré dans l'école cartésienne, et que de beaux esprits français (Voltaire à leur tête) ont prôné le livre de Locke outre mesure, et que la tourbe des esprits vulgaires, qui ne vivent que d'emprunt, ont été les échos passifs de cette doctrine, qu'ils ne s'étaient pas même donné la peine de soumettre au moindre examen.

Locke croit prouver que toutes nos connaissances NAISSAIENT DE l'expérience, en faisant connaître comment elles se *développaient* en nous *avec* l'expérience; il donne partout les *occasions de développement* pour les *causes d'existence*, le *ratio cognoscendi* pour le *ratio essendi*, comme on dit dans l'école. Voilà la clef de tout son livre, qui renferme pourtant une infinité de détails très-ingénieux, souvent même profonds.

Mais laissons une question qui nous menerait trop loin, et bornons-nous à conclure que l'instinct moral, la conscience du beau et du vrai, n'est point un sentiment factice, une idée créée arbitrairement en nous.

Ces germes précieux, que nous portons dans notre organisation morale et intellectuelle, peuvent se développer, s'étendre, s'agrandir, se perfectionner, comme ils peuvent s'altérer, se fausser, se dégrader, se corrompre; comme ils peuvent aussi rester dans un état inculte et grossier. Leur progrès ou leur dégradation suivent la marche progressive ou rétrograde de la raison (*de la raison que je distingue bien ici de la finesse et de la subtilité du raisonnement*). Le sentiment moral, indépendamment de ses rapports avec la raison, subit encore l'influence des passions qui ont des relations moins directes et moins fortes avec les facultés intellectuelles. L'esclave de la superstition, et l'homme égaré par des sophistes, ont sans doute une conscience factice sur bien des points; et, d'autre part, le sauvage sans culture n'a pu s'élever à toute la noblesse morale que l'âme humaine peut développer.

Digitized by Google

Dans les siècles barbares du moyen âge, l'esprit humain, dégradé par une stupide ignorance et par de grossières institutions, était incapable d'apprécier les beautés des arts et de la littérature des anciens, et n'enfantait que d'indignes productions. De même, dans les siècles qui succèdent aux siècles du génie et du bon goût, la satiété des vraies beautés de la nature; le désir de se distinguer des grands modèles, de stimuler des goûts blasés, amène un raffinement d'idées qui substitue une subtile finesse au véritable bel esprit, la déclamation et l'enflure à la vraie chaleur de l'éloquence, etc. Mais toutes ces altérations attachées aux faiblesses de l'humanité n'empêchent pas qu'il n'existe un idéal du beau intellectuel, indépendant de toute convention arbitraire, et dans l'âme humaine un sentiment, un goût naturel de ces beautés, que l'éducation peut bien perfectionner, rendre plus vif et plus délicat; que l'erreur, les préjugés, les passions peuvent bien affaiblir, égarer, obscurcir, mais qui pourtant existent dans le fond de l'âme humaine, indépendamment des modifications que tant de circonstances extérieures peuvent y apporter.

M. Paradis de Raymondis avait cédé à l'opinion dominante en France, vers le milieu du dix-huitième siècle, en cherchant à établir la base de la morale sur l'intérêt personnel. Il cherchait à se dissimuler la nécessité rigoureuse d'admettre l'*empire de la conscience*, le besoin absolu de sa propre estime, comme condition essentielle, absolue et fondamentale de toute vraie morale, de tout solide bonheur. Mais sa belle âme le ramenait malgré lui à reconnaître l'insuffisance du principe de l'intérêt personnel; et il faut remarquer, à la décharge de l'auteur, que la nature morale de l'homme, et les conditions de sa félicité qui en émanent, sans être explicitement développés dans l'ouvrage, sont hautement et noblement professés par l'auteur, et présentés par lui comme appuis essentiels de la morale et du bonheur.

« La conscience, dit-il, ce sentiment du bien et du » mal, dont le reproche supplée à l'insuffisance des lois, » dont le suffrage tient lieu des louanges, et console des » injustices, ne peut exister dans un homme sans mo-

Digitized by Google

« rale. » (*Traité de Morale et de Bonheur*, tom. Ier. chap. 10).

Voilà donc dans la conscience, dans ce sentiment de notre dignité, dans ce besoin impérieux de notre propre estime, une condition essentielle, absolue, rigoureuse de bonheur, que l'auteur a négligée dans l'énumération qu'il fait des circonstances qui (selon lui) contituent exclusivement ce bonheur. Et pourquoi l'a-t-il négligée? C'est qu'il eût été fort en peine de concilier cette condition indispensable de notre vraie félicité avec le principe de l'intérêt personnel, qu'il veut établir, ainsi qu'Helvétius, comme base exclusive de la morale.

L'homme uniquement guidé par le grossier intérêt personnel ne connaît d'autre morale que l'art de se diriger avec prudence, modération et habileté dans les jouissances des *sens* et de *l'imagination*, et dans celles résultantes de l'opinion de nos semblables réunis en société. Wieland a admirablement développé les vrais résultats de cette affreuse doctrine dans le personnage d'Hippias de son *Agathon*.

La doctrine morale de l'aimable et respectable M. de Raymondis ne tient que par la forme à la doctrine grossière des Hippias modernes. Il cherche à tout faire plier à l'*intérêt personnel*; mais il admet aussi un *intérêt moral* comme condition essentielle de bonheur. Quoiqu'il ait négligé de l'énumérer au rang des circonstances qui composent les élémens du *contentement durable*, il a trop bien fait sentir la haute importance et l'absolue nécessité d'une *conscience pure* (ch. 10 du 1er. vol.), pour ne pas voir qu'il la reconnaît comme la base essentielle des élémens de la félicité humaine.

Personne n'a d'ailleurs aussi bien fait sentir le prix des autres moyens de bonheur et leurs vraies limites (*santé, aisance, indépendance, tranquillité d'esprit*, etc.); personnne n'a apprécié avec autant de force, de justesse, de précision, de clarté, le vide et le néant des jouissances de *luxe*, *d'ostentation*, *de gloriole*, et de *sensualité*; personne n'a aussi heureusement et aussi fortement fait concevoir l'obligation où nous sommes d'acquérir de *l'empire sur nous-mêmes*, et la possibilité d'y parvenir

Digitized by Google

au moyen d'une sage discipline, d'une direction attentive et soutenue de notre volonté. Et, ces précieuses vérités, il les rend d'autant plus sensibles, d'autant plus frappantes d'évidence et de clarté, qu'il ne les appuie que sur l'intérêt le plus étroitement personnel, et qu'il entraîne à leur adoption l'égoïste le plus décidé, si aucune passion violente ne l'empêche de consulter sa raison, et d'apprécier sainement les jouissances humaines.

Mais il faut connaître pourtant que ces vérités deviennent d'autant plus entraînantes, qu'elles subjuguent d'autant mieux notre volonté, que l'âme est plus capable de s'élever d'un intérêt sensuel et physique à un noble intérêt moral. Alors ces vertus de prudence, de modération, résultant d'un calcul sage et mûrement raisonné, d'une juste et saine appréciation des jouissances humaines, qui sont *la fin, la tendance essentielle* du sage épicurien, qui ne connaît et n'admet que cette courte et fragile existence humaine, ne sont plus que des *moyens* pour l'âme noble et vertueuse qui aspire à de plus hautes destinées.

ALFRED,

Poëme en quatre chants; par M. Millevoye.

(IIe. Article.)

Mais c'est assez chicaner M. Millevoye sur la partie dramatique de son ouvrage, sur laquelle je pense qu'il a déjà passé condamnation. Critiquer, c'est une tâche pénible à remplir : heureux quand on trouve dans l'ouvrage même dont on blâme la composition, des motifs de consolation et d'espoir! Le poëme d'Alfred offre plusieurs morceaux d'une fraîcheur de pensée, d'une élégance de style, bien rares dans un temps où, parmi des milliers de versificateurs, on compte à peine un poëte.

J'en citerai quelques-uns que je prends au hasard. Voici l'invocation :

Muse du Nord, qui, seule et recueillie,
Au bruit lointain de l'orageuse mer,

Digitized by Google

Vas répétant, dans les longs soirs d'hiver,
De l'Écossais la ballade vieillie ;
Soit que tes yeux s'arrêtent par hasard
Sur les créneaux de ces tours sépulcrales,
Sanglans témoins des *crimes du poignard;*
Soit qu'à minuit tu foules à l'écart
Les marbres saints ou les tombes royales;
Viens. Les esprits, à la bagnette d'or,
Rassemblés tous en des cercles sans nombre,
Ont de Windsor peuplé la forêt sombre :
L'heure est propice; aux sentiers de Windsor
Du grand Alfred je veux évoquer l'ombre.
Apporte-moi le luth consolateur,
Dernier ami, qui, fidèle à son maître,
Suivit au loin dans un exil champêtre
Ce roi caché sous l'habit d'un pasteur.

Cette tirade, où l'on remarque à peine une expression hasardée, rappelle la manière de Parny. Plus loin, l'auteur peint Edvitha s'abandonnant au penchant qui l'entraîne vers Alfred, auquel elle donne le doux nom de frère :

Telle une fleur qui, sur les eaux penchée,
Se balançait au flexible rameau,
S'échappe enfin, par le vent détachée,
Et mollement suit le cours du ruisseau.

Cette comparaison est gracieuse, ces vers sont doux et harmonieux. Une des qualités du style de M. Millevoye est d'être clair, de bien exprimer sa pensée, de la faire comprendre au lecteur sans recherche et sans fatigue ; et ce n'est pas un mérite à dédaigner dans un temps où tant d'écrivains prennent des échasses pour des jambes, et de l'enflure pour de l'embonpoint.

Il y a de la vigueur dans ces paroles d'Ubba à ses guerriers :

Tout doit tribut aux enfans de l'épée.
Qui tient un fer, amis, possède tout ;

Digitized by Google

La terre est vaste et nos biens sont partout.
Vous avez vu ces troupeaux qui bondissent ?
Ils sont à nous ; que vos mains les saisissent ;
D'un tel présent rendons grâce au destin ;
Élançons-nous dans cette île sauvage,
Et sur ses bords préparons le festin.

Voilà bien le discours d'un soldat accoutumé à tout obtenir par la force : mais remarquons qu'ici la vérité d'expressions, la couleur locale, ne viennent pas de l'emploi de certains mots propres à peindre telle ou telle idée, mais bien de la pensée elle-même ; et c'est là véritablement ce qui constitue la poésie imitative. J'en dirai autant du discours d'Ivar à ses soldats :

Amis, buvez. Le retour des combats
D'un long repos nous épargne l'injure ;
Ne craignez plus de mourir sans blessure.
Gloire au guerrier noblement terrassé !
Malheur au lâche ! avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli vient chanter sur sa tombe :
Pour lui déjà l'*avenir* est *passé*.
Buvez, etc.

L'*avenir* est *passé*. Antithèse de mauvais goût ; elle ressemble trop à un jeu de mots.

Comme les bornes de cet article ne me permettent pas de citer tous les morceaux qui méritent des éloges, je me contenterai d'indiquer l'hymne chanté par les sœurs d'Ivar :

Odin se lève, Odin l'invulnérable, etc. ;

Le commencement du troisième chant, qu'on croirait échappé à la plume de Parny, si l'on n'en rencontrait souvent de la même élégance dans les différens ouvrages de Millevoye ;

Les stances d'Alfred, au moment où il examine les positions des Danois :

Buvez, buvez en attendant l'aurore, etc.

Digitized by Google

Tous ces passages et beaucoup d'autres se distinguent par des images sombres, gracieuses ou touchantes, mais toujours justes, et par un choix sévère d'expressions appropriées à la situation et à la pensée.

Je ne puis résister au plaisir de citer ces vers où l'auteur peint Alfred abandonnant la chaumière d'Edvitha, s'égarant, occupé seulement de l'image de sa maîtresse, et le lendemain se trouvant ramené vers le séjour que la veille il quitta, et le compare au fleuve qui

. . . . De détours en détours,
Toujours fuyant et revenant toujours,
Laisse à regret la rive accoutumée,
Où l'aubépine et la rose embaumée
Charmaient ses flots et parfumaient son cours.
Son cours l'appelle au séjour des orages:
Mais, en quittant ces bords délicieux,
Le fleuve encor se plaît sous leurs ombrages;
A la prairie, aux parfums, aux rivages,
Il semble encor murmurer des adieux.

Il est impossible d'exprimer plus heureusement une idée plus fraîche et plus jolie.

Mais en voilà assez pour prouver que cette nouvelle production n'est pas indigne de ses aînées sous le rapport du style. Nous engageons cependant l'auteur à faire disparaître quelques mots parasites, quelques expressions creuses, qui reviennent trop souvent, comme :

Il se montrait sur la rive *prochaine*,
Il s'élançait au rivage *prochain*.

Quelques locutions hasardées, telles que celle-ci :

. . . . . Un coursier blanc,
Qui, l'œil en feu, la crinière mouvante,
Souffle la guerre et *provoque* le sang.

Le second de ces deux vers, qui est tout entier cheville :

Alors il court vers la tente voisine,
Que ce bûcher de sa flamme illumine.

Digitized by Google

Celui-ci, qui est évidemment volé à Chapelain :

Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien.

Nous lui conseillerons en outre de ne pas tant compter sur la perspicacité du lecteur dans les dialogues de ses personnages, et d'éviter une précision qui devient de l'obscurité quand elle est poussée à ce point.

Résumé général : Sujet heureux; conception faible; situations à peine indiquées; action trop brusque; détails charmans, style pur, élégant et soutenu. Pour tout autre, cet ouvrage mériterait des éloges et des encouragemens; les talens de M. Millevoye le mettent au-dessus de l'indulgence; ils commandent la justice la plus sévère.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Après les orages d'une longue et sanglante révolution, les colonnes de l'édifice social sont partout détruites ou renversées, et un gouvernement prévoyant et sage doit employer tous les moyens que lui donne sa puissance pour les relever et les affermir. C'est dans la religion, les lois et l'éducation, qu'il faut puiser les élémens de la félicité publique et de la prospérité des états; dans la religion, qui est la sanction la plus universelle et la plus forte de la morale naturelle, et qui nous réunit tous dans les mêmes devoirs, dans les mêmes craintes, dans les mêmes espérances; dans les lois, qui s'arment également pour protéger le pacte social et pour punir ceux qui voudraient y porter la plus légère atteinte; dans l'éducation, enfin, qui prépare, développe et fortifie par les habitudes le sentiment des devoirs naturels, qui ouvre les portes de l'intelligence, qui étend le cercle des lumières, qui crée des administrateurs, des guerriers, des artistes et des savans, et qui tend sinon à anéantir, au moins à atténuer chez les hommes l'orgueil et la

Digitized by Google

cupidité, ces deux passions qui sans cesse meuvent le monde, et menacent sans cesse de le bouleverser.

C'est sur ces principes constitutifs de la prospérité des gouvernemens que le meilleur et plus éclairé des rois veut établir la puissance et la grandeur de son peuple, grandeur plus réelle et plus durable que celle qui se fonde sur le renversement des états, la ruine des villes et le malheur des nations. Le concours de tous les efforts et de tous les sacrifices semble s'associer en France aux vues généreuses du souverain, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, du père du peuple qui rétablit les bases de l'harmonie sociale, ou de ses nombreux sujets qui courent en foule au-devant d'un joug que la vertu seule impose.

C'est pour contribuer au grand œuvre de la régénération d'un état, si long-temps plongé dans toutes les horreurs de l'anarchie et du despotisme de tous les partis, que deux hommes instruits par l'expérience de longues années consacrées à l'étude des sciences et des lettres, et inspirés par la pensée du bien et le sentiment de l'intérêt général, viennent de former un établissement dont le succès doit contribuer à la gloire de la France et au bonheur des hommes.

Ils réunissent dans une maison à Paris, rue de Monsieur, n°. 8, des élèves choisis parmi les familles des nations alliées de l'Europe, pour leur apprendre, non-seulement les élémens des langues vivantes, mais encore la haute littérature des peuples qui ont contribué à la restauration des lettres et au degré de splendeur où elles sont arrivées. Cette réunion est d'autant plus précieuse qu'il doit en résulter une prononciation parfaite de toutes les langues vivantes, prononciation qui s'acquiert bien moins par le travail que par l'habitude de les parler. Cette réunion offre d'autant plus d'avantages que ce sont MM. Lemercier, Robert, Pyranesi, Sixto, Xerchi, dont le mérite est si éminent, qui doivent faire connaître aux élèves les chefs-d'œuvre qui ont mis les nations de l'Europe si au-dessus de celles du reste de la terre.

Les beaux génies de l'antiquité vont revivre dans ces

Digitized by Google

établissement par l'organe de MM. Gail et Bagioli, et les riches monumens d'Athènes et de Rome gagneront encore aux développemens qu'ils devront à l'éloquence de ces deux savans.

La grammaire générale y sera professée par un homme dont le nom seul est un éloge, par le modeste et érudit abbé Sicard. M. de Salgues, l'un des directeurs de l'institution académique, en se chargeant du cours de philosophie, ne laisse rien à désirer aux pères de famille. L'histoire des générations qui ne sont plus servira de leçon aux générations présentes, par les soins de M. Raoul Rochette, membre de l'Institut de France, qui ajoute à une profonde connaissance le mérite de cette élocution facile qui sait les développer et les transmettre aux autres; et M. Malte-Brun, que tant de sociétés savantes se font un honneur de compter au nombre de leurs membres, professera la géographie-topographique, civile, politique et commerciale de tous les peuples de la terre. M. Vigée, premier lecteur du roi, qui a porté à un si haut degré de perfection le talent de bien lire, donnera à ces cours complets de littérature tout le charme dont ils sont susceptibles, en faisant, dans cet établissement, un cours de lecture, de prononciation et de déclamation.

Les directeurs de l'institution académique des nations alliées connaissent tout le prix des sciences exactes, et ils prouvent combien ils y attachent d'importance en associant dans leurs travaux MM. Violain, Trémery, Blainville et Orfila pour professer les mathématiques transcendantes, la physique, l'histoire naturelle et la chimie. Un professeur de physiologie et d'anatomie donnera le complément des connaissances positives.

Le droit public et les codes des nations alliées seront l'objet d'un cours particulier fait par M. Sarchi, ancien professeur de droit public à Vienne. On voit que les directeurs de l'institution académique ont cherché le mérite et se le sont approprié partout où ils l'ont trouvé. M. Marin David, membre de plusieurs académies, est chargé de faire connaître l'histoire des arts, leur puissance et leurs progrès; histoire si peu connue et si inté-

Digitized by Google

ressante. La musique et la peinture sont confiées aux talens de MM. Mozaise et Kreutzer. Ainsi les hommes les plus célèbres et les plus marquans dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, vont concourir au succès d'un établissement neuf, qui manquait à la France, qui n'a jamais existé en Europe avec un ensemble aussi complet.

Une idée fort heureuse de MM. les directeurs, c'est de faire servir les promenades même de leurs élèves à une instruction à laquelle on n'avait point encore pensé. Ces jeunes gens doivent se partager tous les jours en plusieurs sections, et aller, accompagnés d'un professeur, visiter des manufactures, des ateliers, des dépôts d'armes et de sciences, et retourner dans ces établissemens autant de fois que cela sera nécessaire pour en connaître à fond le mécanisme, l'ensemble, les effets, les produits ou la richesse; et pour donner à cette idée vraiment neuve tout le degré d'intérêt qu'elle peut répandre sur l'instruction, M. Barbier de Vimart, membre de la société d'encouragement pour l'industrie nationale, est chargé de faire un cours de technologie, dans lequel il préviendra ou résoudra les difficultés qui se présenteront nécessairement tous les jours à l'esprit de cette nombreuse jeunesse.

Nous regrettons que les bornes d'un article ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur tout ce qui sort de la ligne ordinaire dans cette nouvelle création. Puisse la protection particulière que lui accorde S. Exc. le duc de Richelieu, déterminer tous ceux que leur grandeur ou leur génie appellent à exercer une grande influence sur les hommes, à contribuer au succès et à la gloire d'un établissement où chaque religion a ses ministres et ses autels, où toutes les muses ont un temple, et où toutes les lois trouvent un sanctuaire ! D. M.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

École espagnole.

VELASQUEZ DE SILVA (JAQUES),

Ou peut-être mieux

JAQUES RODRIGUEZ DE SILVA, ET VELASQUEZ,

Chef de l'école de Madrid.

(IIe. Extrait.)

Pierre-Paul Rubens depuis long-temps entretenait une correspondance avec Velasquez. Le prince des peintres flamands arrive à Madrid le 9 août 1628, et consacre exclusivement les neuf mois qu'il séjourne dans cette cour au grand artiste espagnol. Ils visitèrent ensemble les chefs-d'œuvre qui abondent dans les collections royales. L'explication instructive que Rubens donnait à chaque tableau, ses observations judicieuses sur le mérite de chaque auteur, ranimèrent dans Velasquez le désir qu'il avait toujours eu de visiter l'Italie, pour y étudier quelque temps les grands maîtres de l'art.

Il renouvela donc ses instances au roi, qui, pour ne pas se séparer de l'artiste, refusait toujours la permission. Mais sa majesté cède enfin, et Velasquez s'embarque à Barcelonne le 10 août 1629 (1).

(1) Il est beau de voir un roi venir au-devant de tout ce qui peut concourir aux succès d'un artiste comme Velasquez; en effet, malgré la peine qu'il avait à s'en séparer, Philippe IV lui fait compter quatre cents ducats d'or, ordonne qu'on lui remette deux années des émolumens de toutes ses charges. Le comte d'Olivarès, toujours grand, toujours magnifique, ajoute à tant de soins une nouvelle

Digitized by Google

Il aborde à Venise chez l'ambassadeur du roi, qui le reçoit dans son palais, et l'admet à sa table.

Le Titien, le Tintoret, Véronèse, plaisent essentiellement à Velasquez, qui, sans perdre une minute, les dessine, les copie, et fouille aussi profondément qu'il le peut dans les secrets de ces immenses talens (1). La guerre l'éloigne de Venise. Il se rend à Rome par Ferrare, où le cardinal Sachetti, qui avait été nonce en Espagne, lui sert d'introducteur, et le fait ensuite accompagner jusqu'à Cento.

Dans ce trajet, notre Espagnol visite Notre-Dame de Lorette, et, sans trop s'arrêter à Bologne, se rend droit à Rome.

Le pape Urbain VIII le loge au Vatican, et lui fait remettre les clefs de plusieurs pièces, pour qu'il puisse travailler avec plus de liberté; mais, après un court séjour dans ce magnifique asile, Velasquez trouve que le palais de Médicis, orné d'antiques, remplirait mieux ses idées, et le comte de Monterey lui facilite à l'instant les moyens de s'y établir.

Pendant une année entière, Velasquez étudie sans relâche (2); il se disposait à continuer, lorsqu'il reçoit l'ordre du roi de revenir. Il fut cependant à Naples pour visiter Joseph Ribera, et, après avoir fait le portrait de la reine

---

somme d'argent, des lettres de recommandations les plus pressantes pour tous les ambassadeurs, et couronne tant de faveurs par une médaille d'or portant le portrait du roi.

Combien de gens célèbres n'illustreraient-ils pas encore plus les arts de tous les genres, si les souverains savaient ainsi devenir leur appui!

(1) Parmi les nombreuses copies qu'il fit dans cette ville, on doit citer celle du fameux Calvaire du Tintoret, ainsi que celle de son Christ donnant la communion à ses disciples.

A son retour, Velasquez présenta ces deux tableaux au roi.

(2) Il commença par copier au crayon le Jugement universel, les Prophètes et les Sibylles de la chapelle Sixtine, divers groupes et figures de passages historiques sur la Théologie, l'Ecole d'Athènes,

Digitized by Google

de Hongrie, il rentra dans Madrid au commencement de 1631.

Le duc d'Olivarès fut très-satisfait de son retour, et le mit en mesure de baiser la main du roi, pour qu'en même temps il rendît grâces à S. M., qui, en son absence, n'avait permis à aucun peintre de faire son portrait (1).

L'infant don Balthazar Charles fut la première personne que Velasquez peignit.

S. M. désirait voir sa statue équestre dans les jardins du Retiro qu'elle faisait créer. Il n'existait en Espagne aucun artiste capable de jeter en bronze une statue de grandeur naturelle, sur un cheval, dans le mouvement de la courbette, comme le voulait le roi.

Velasquez fit le cheval dans l'attitude choisie, et conclut dans un petit cadre le portrait du roi, qui se trouva d'une ressemblance inouïe.

Le ministre d'Espagne à Florence reçut l'envoi, avec l'insinuation de prier le grand-duc de charger de l'exécution le sculpteur Pierre Jacca, élève de Jean de Boulogne, auteur de la statue équestre de Philippe III qui décore les jardins de la Casa del Campo (2).

Velasquez fit encore beaucoup d'autres portraits, par-

---

le Parnasse, l'Incendie de Borgo, et beaucoup d'autres productions de Raphaël. Il s'occupa tellement de ces utiles études que, pendant tout le temps qu'il fut à Rome, il ne fit que son portrait, qu'il envoya à son beau-père; les Forges de Vulcain, et son célèbre tableau de la Tunique de Joseph, qui donne à la riche collection de l'Escurial le plus grand éclat.

(1) Le roi, pour démontrer combien il était content de son retour, lui fit dresser un atelier dans la galerie del Cierzo, et demanda une seconde clef, pour visiter à son gré l'artiste : ce que S. M. faisait très-souvent.

(2) Cette statue, quoique défectueuse, a de belles parties; mais elle est surtout fort mal placée; car elle arrête le point de vue principal de cette jolie habitation. Celle que fit Jacca est l'une des belles productions de l'art. Elle est trop universellement connue pour en parler plus long-temps.

Digitized by Google

mi lesquels on distingua celui du duc de Modène, qui se trouvait alors à Madrid (1).

En 1639, il fit, pour l'église de Sainte-Placide, un Crucifix de grandeur naturelle (2).

Il conclut aussi le portrait d'Adrien Pulido Pareja, amiral, qui venait de recevoir l'ordre de mettre à la voile (3).

Mais Velasquez, doué d'une sensibilité exquise, et chargé de faire le portrait du duc d'Olivarès, voulut effacer, pour ainsi dire, tout ce qu'il avait fait jusques alors. Il créa donc cet ouvrage si justement célébré par les artistes de tous les lieux et de tous les temps. Don Gaspar de Guzman, comte duc d'Olivarès, vêtu de la manière la plus conforme à son rang, monte avec la plus grande dextérité un coursier que Velasquez sut choisir parmi les plus belles races d'Andalousie.

En 1642, le roi part dans l'intention de pacifier l'Aragon. Velasquez reçoit l'ordre d'accompagner sa majesté.

En 1643, le duc d'Olivarès perd la faveur de son roi; Velasquez supporte avec prudence, mais sans manquer à la reconnaissance, un coup aussi funeste. S. M., loin d'improuver les marques d'attachement que l'artiste donne à son illustre Mécène, comble Velasquez de nouvelles bontés, et le nomme pour le second voyage d'Aragon que S. M. effectue en 1644 (4).

De retour à Madrid, chargé d'un grand nombre de

---

(1) Le duc offrit à l'artiste une chaîne des plus riches, qu'il portait les jours de représentation.

(2) M. le Brun, d'honorable mémoire pour les arts, me chargea d'offrir aux religieux de Sainte-Placide 20,000 francs pour ce Christ.

(3) Velasquez fit l'amiral tellement ressemblant, que, feignant de le croire présent, S. M. dit au portrait : Comment, Pareja, tu n'es pas parti? et se retournant ensuite vers le peintre, sut ajouter avec bonté : Velasquez, tu m'as trompé !!!

(4) C'est dans ce temps que Velasquez fit un beau portrait du roi,

Digitized by Google

productions, Velasquez fait un nouveau portrait de S. M. (1), et reçoit l'ordre de faire, pour pendant, celui de l'infant cardinal don Fernando. Ces deux portraits sont des chefs-d'œuvre de naturel et d'expression.

Il fit aussi le portrait de la reine Élisabeth de Bourbon, sur un joli cheval nain blanc et à tous crins; celui du prince don Balthazar Charles, courant au galop, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer en ce moment.

Mais nous parlerons avec plaisir, pour son extrême ressemblance, de celui qu'il fit du célèbre poëte don François Quevedo de Villegas, son ami.

Il fit une nouvelle fois le portrait à cheval du roi (2).

Dans le même temps, il termina, pour le Retiro, la prise d'une place par don Ambroise de Spinola, et, pour l'oratoire de la reine, un Couronnement de la Vierge.

Depuis long-temps on s'occupait à la cour de l'établissement d'une académie publique des beaux-arts pour la ville de Madrid; mais il fallait des modèles: Velasquez fut chargé de toute cette affaire par le roi, qui, cette fois, détermina lui-même que cet artiste irait en Italie, pour acheter tout ce qui, étant relatif à la culture des arts, serait de son goût, et mériterait son approbation.

Il partit de Madrid en novembre 1648, et fut s'embarquer à Malaga, avec le duc de Naxera, qui se rendait à Trente pour y attendre la reine Marie-Anne d'Autriche. Ils débarquèrent à Gênes, où Velasquez, quoique de passage, observa tout ce qui méritait son attention.

Il fit la même chose à Milan, sans y attendre l'arri-

---

entouré de toute la suite avec laquelle il entra dans Lérida, au milieu des acclamations générales, le 8 août de cette même année.

(1) Dans ce tableau, le roi paraît en habit de chasse, avec un fusil, et suivi de chiens courans.

(2) Ce tableau fut généralement célébré; mais plusieurs amateurs trouvèrent sa position contre les règles de l'équitation. Velasquez en effaça une partie, et mit au milieu:

Didacus Velasquez pictor regis expinxit.

Digitized by Google

vée de la reine, pour laquelle on faisait de grands préparatifs.

Il resta de même très-peu de temps à Padoue; mais il séjourna long-temps à Venise, par suite de son inclination particulière pour cette école, et fit plusieurs emplettes.

A Bologne, il engagea les célèbres fresquistes, Michel Colonna et Auguste Mételli, de se rendre en Espagne pour y servir le roi.

Il resta quelque temps à Florence pour mieux s'identifier avec cette première école des arts.

Dans Modène, il fut particulièrement accueilli par le duc, dont il avait fait le portrait à Madrid.

De Parme, après y avoir admiré le Corrège, il fut à Rome, d'où, gardant l'incognito, il se rendit à Naples, pour se concerter avec le vice-roi, M. le comte d'Onate.

Ce grand personnage avait l'ordre de fournir à Velasquez tout ce qu'il demanderait pour remplir sa commission.

Tout fut bientôt réglé, et Velasquez, après avoir embrassé son compatriote Ribera qui charmait toujours l'Italie, revint dans la capitale de la chrétienté.

Innocent X accorde à l'instant une audience à Velasquez, et le comble d'égards. Le cardinal Astali Pamfilio, neveu de S. S., le cardinal Barberini, et nombre d'autres cardinaux, se disputent à l'envi le bonheur d'accueillir l'homme si justement célèbre; les Pietre de Cortone, les Mathias Preti, les Algardi, les Bernini, rivalisent d'attentions en faveur de l'Espagnol. Velasquez, en cette circonstance, conclut de suite le portrait de son esclave Pareja, et le leur envoie par l'esclave même. Transportés d'admiration, tous ces hommes de talent rendent hommage au génie de Velasquez, en exposant de suite son ouvrage dans la rotonde. Quoique fait à la hâte, ce portrait valut à son auteur le titre d'académicien romain, qui lui fut offert dans la plus grande pompe.

Le pape désirant son portrait, Velasquez saisit cette occasion, pour faire admirer la hardiesse de son pinceau, l'exactitude de son dessin, et le talent supérieur qu'il avait pour la ressemblance. S. S. lui offrit une

Digitized by Google

médaille suspendue à une chaîne d'or, et son buste (1).

A son premier voyage, Velasquez avait demandé douze tableaux, comme il suit :

Un à Guido Rheni ;
Un à Joseph d'Arpinas ;
Un à Lanfranc ;
Un au Dominiquin ;
Un au Guerchin ;
Un à Pietre de Cortone ;
Un à Valentin Colombo ;
Un à Andrea Sacchi ;
Un au Poussin ;
Un au chevalier Maxime ;
Un à Horace Gentiteschi ;
Un à Joachim Sandrart ;

qui, à cette époque, étaient les meilleurs peintres de l'Italie ; il les trouva terminés, et les porta à Madrid, où l'on peut les voir dans le palais des rois.

Il fit transporter en même temps les autres tableaux, statues et bustes qu'il acheta en grand nombre, dans cette seconde tournée, et dont le détail serait trop diffus dans cet article.

Un an déjà s'était écoulé, et Velasquez ne reparaissait pas en Espagne, au grand mécontentement du roi. Don Fernand Ruiz de Contreras, son grand ami, l'en prévint, et Velasquez de suite disposa son retour. Il avait un grand désir de le faire par terre, en passant par Paris ; mais la guerre avec la France l'obligea de s'embarquer à Gênes. Il descendit à Barcelonne au mois de juin 1651, et se rendit immédiatement à Madrid, où le roi le reçut avec des démonstrations d'un intérêt tout-à-fait particulier.

Jérôme Ferrer, jeteur en bronze, et le sculpteur Dominique de Rioja, suivirent Velasquez, pour couler

(1) Il peignit alors aussi le cardinal neveu, deux camériers, le majordome du palais, et plusieurs autres personnages dont les portraits ont toujours été considérés par les amateurs intelligens de Rome.

Digitized by Google

et mettre en état tous les bustes et statues qu'il avait acquis.

La récompense de ce voyage fut la place de premier maréchal-des-logis du palais. F. Q.

(*La suite à un numéro prochain.*)

LES HARMONIES DE LA NATURE,

De M. Bernardin de Saint-Pierre; publiées par M. Aimé-Martin (1).

Aucun journal n'a encore rendu compte des *Harmonies de la Nature;* cependant c'est un ouvrage de l'auteur de *Paul et Virginie*, et il y a déjà long-temps qu'il a paru. Comment expliquer cette indifférence des gens de lettres pour un écrivain tel que M. Bernardin de Saint-Pierre? Eh quoi! la mort même, qui fait pardonner aux grands hommes la gloire qui blessa les yeux pendant leur vie, n'a pu faire rendre hommage à l'ami de Jean-Jacques! Les circonstances politiques, dira-t-on, s'y sont opposées. Ont-elles empêché les journaux de nous entretenir de toutes ces fadeurs littéraires que le jour de l'an a fait naître? Ont-elles dérobé au public la connaissance de tant de misérables rapsodies que le même jour aurait vues naître et mourir, si de complaisans rédacteurs, montrant une tendresse toute paternelle pour ces productions, ne leur eussent accordé dans leurs feuilles une place qu'ils ont refusée au respectable auteur des Études de la Nature? C'est qu'il n'est recommandé à leurs yeux que par son mérite, et c'est une faible recommandation; pendant sa vie, il s'est toujours tenu dans la retraite; il n'a jamais su aller mendier un éloge à la porte de certains journalistes, chez qui il faut souvent faire antichambre comme chez les ministres. L'éditeur des *Harmonies de la Nature,* qui est lui-même un des rédacteurs

(1) Paris, chez Méquignon-Marvis, lib., rue de l'École de Médecine, n°. 9.

Trois volumes in-8°., papier fin des Vosges. Prix : 22 fr., et 27 fr. 50 c. — Quatre vol. in-12, pap. superfin, 13 fr., et 17 fr. franc de port. — Trois vol. in-8°., papier vélin satiné, 40 fr. et 44 fr. franc de port.

Digitized by Google

du *Journal des Débats*, n'a pu y faire mettre, pour l'ouvrage qu'il publie, qu'une simple annonce; toutes les colonnes y sont retenues pour les discours de tel pair ou de tel député, pour les homélies de tel prélat. M. Bernardin de Saint-Pierre n'a jamais été propriétaire d'aucun journal; il n'y occupera jamais beaucoup de place. Pour nous, consultant plus l'intérêt de nos lecteurs, nous croyons qu'ils nous sauront gré de leur parler du nouveau livre de M. Bernardin-de-Saint-Pierre. Les *Harmonies* sont le tableau de tous les phénomènes de la nature; l'auteur décrit plutôt qu'il n'explique le système du monde; il admire plutôt qu'il n'analyse l'ordre et le concours des élémens qui le composent, et qui ne se contre-balancent que pour en maintenir l'immuable harmonie; c'est le *concordia discors* d'Ovide. Cet ouvrage immense, qui aurait formé une espèce d'encyclopédie, n'a pas été achevé par l'auteur, et M. Aimé-Martin ne nous en offre que les précieux matériaux. Voici l'idée que M. Bernardin lui-même nous en donne, dans une invocation à Vénus, par où il commence son ouvrage, comme Lucrèce : « Viens me guider dans ces » vallées de ténèbres et sur ces champs de boue que toi » seule vivifies. Je désire rappeler à des hommes ingrats » la route du bonheur qu'ils ont perdue; je vais, à ta » lumière, leur montrer sur la terre une divinité bien- » faisante. Ma théologie n'aura rien de triste et d'obs- » cur; mon école est au sein des prairies, des bois et » des vergers; mes livres sont des fleurs et des fruits, » et mes argumens des jouissances. »

Cet ouvrage fut composé au milieu des orages les plus violens de la révolution. C'est dans le calme de la retraite, d'où il contemplait comme du port les naufrages de ses malheureux compatriotes, que Bernardin de Saint-Pierre se livrait aux plus sublimes méditations, et que sa plume éloquente nous retraçait les bienfaits de la nature. Détournons donc aussi nos regards de l'horizon politique; reposons-les sur des scènes plus riantes, sur les brillantes merveilles de l'univers que l'auteur vient nous dévoiler en les éclairant du feu de son génie, en les embellissant des grâces de son style, en les animant de la chaleur de son âme, en répandant enfin sur ce magni-

Digitized by Google

fique tableau ce charme indéfinissable, ce don si rare dont la nature a doué La Fontaine et Rousseau, et qu'elle n'accorde qu'à un bien petit nombre de mortels privilégiés.

. . . Pauci quos æquus amavit
Jupiter. . . . . .

Bernardin de Saint-Pierre a plus que de l'esprit, il a de l'âme; il a ce qui rend éloquent : *Pectus est quod facit disertos.* Il a plus que tout autre

. . . Ces traits de vive flamme
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

La sienne s'élance souvent vers ces voûtes sacrées qu'elle habite maintenant, ou que l'auteur du moins se flattait d'habiter après sa mort; car il pense que les âmes des justes et des grands génies, quand elles se sépareront de leurs corps, iront dans le soleil. Si cet espoir n'est qu'une illusion, c'en est une bien riante, et à tous les bienfaits que l'on doit à l'astre du jour, il faudrait ajouter le charme qu'on éprouverait à s'imaginer qu'aux rayons dont il nous éclaire et nous anime se mêlent les émanations célestes des âmes heureuses et des génies immortels dont il est peuplé. Par-là on expliquerait pourquoi les poëtes invoquent si souvent le soleil, et lui demandent de les réchauffer de ses feux, et l'on donnerait en même temps la raison de l'allégorie d'Apollon, dieu du jour et de la poésie tout à la fois. Mais je m'aperçois que je me laisse séduire par les brillantes hypothèses de l'auteur, et que j'en fais moi-même pour justifier les siennes. Je ne sais si on y trouvera beaucoup d'*harmonie*, et si on ne me reprochera pas de n'imiter que les défauts de l'ouvrage que j'annonce; car, il faut en convenir, M. Bernardin de Saint-Pierre étend un peu trop son système; il voit des *harmonies* partout. Il pense, par exemple, que c'est aux plantes et à leurs racines que les sauvages doivent le modèle de leurs meubles et de leur écriture hiéroglyphique; que les Chinois y ont aussi puisé leur

Digitized by Google

alphabet. Il ajoute : « Il y a apparence que notre *s* a été » tirée de la figure du serpent, d'autant qu'elle fait sif- » fler tous les mots où elle se trouve. Nous citerons en » preuve le vers de Racine :

» Pour qui donc ces serpens qui sifflent sur sa tête. »

(M. Bernardin cite ainsi ce vers :) « La lettre *c*, qui a » une partie de la figure de l'*s* ou d'un serpent à demi- » levé, produit aussi souvent le même sifflement. » Dans un autre endroit, voici la raison qu'il donne de la différence qui existe entre la parure des hommes et celle des femmes. « L'homme affecte dans la sienne celle des » bêtes les plus fières ; *d'énormes perruques*, *semblables* » *aux crinières des lions; des moustaches comme celles* » *des tigres; des bonnets de peau d'ours; des habits de* » *couleur tranchante*, *comme les peaux de panthères;* » *des éperons aux jambes*, *comme ceux des coqs*.... » D'un autre côté, les ajustemens des femmes, leurs ai- » grettes, leurs colliers, leurs éventails, les papillons de » leur coiffure, leurs robes à queue traînante, sont » imitées d'après les insectes et les oiseaux les plus » brillans. Quoique les proportions de l'homme et de la » femme soient les mêmes par toute la terre, il n'est » pas douteux qu'un Hercule africain offrirait encore » une autre physionomie que le grec, et qu'une Vénus, » née sur les bords de la Néva, serait ornée d'autres » attraits que celle qui naquit sur les rives de Cythère. » (Ne dirait-on pas que l'auteur avait vu la Vénus hotten- tote quand il a fait cette remarque ?) Je ne crois pas qu'on trouve, comme M. Bernardin de Saint-Pierre, beaucoup de rapport entre les perruques à la Louis XIV et les crinières des lions. On pourra bien aussi faire quel- ques autres reproches à l'auteur. Ceux qui exigent qu'on soit fidèle à son titre, qui veulent que tout s'y rattache, pourront remarquer plus de confusion que d'harmonie dans l'ensemble de cet ouvrage, auquel, il est vrai, M. Bernardin de Saint-Pierre n'a pu mettre la dernière main ; mais ceux qui s'inquiètent fort peu du nom d'un livre, et qui excusent le défaut d'exactitude, pourvu qu'il soit racheté par le don de plaire et d'intéresser,

Digitized by Google

feront à l'auteur un mérite de ce que condamnera la rigueur des critiques trop sévères. En effet, grâce à ces digressions, que l'astronome et le naturaliste pourront trouver trop nombreuses, mais que toutes les autres classes de lecteurs estimeront toujours trop rares, les *Harmonies de la Nature* sont, sous certain rapport, un de ces livres, comme les *Essais de Montagne*, les *Œuvres de Plutarque*, *l'Émile* de Rousseau, où l'on parle un peu de tout, et qui, par-là, plaisent à tout le monde. Le savant seul lira avec intérêt les détails scientifiques qui font la plus grande partie de l'ouvrage; au lieu qu'il n'y aura personne qui n'aime à lire les brillantes descriptions dont ce livre est semé, les traits historiques, les remarques critiques et littéraires, les réflexions et les conseils qu'il renferme. Quel charme n'éprouvera-t-on pas à voir La Fontaine, Virgile et Fénélon, analysés et imités par Bernardin de Saint-Pierre; à voir l'auteur de *Paul et Virginie* devenir le continuateur de Rousseau, dont il a été l'ami; et, après nous avoir développé les lois de la nature, se faire, comme lui, le législateur de la famille! Oui, les leçons que Bernardin de Saint-Pierre adresse aux mères et aux enfans, sont dignes de l'auteur de l'Émile. Souvent on croirait lire Rousseau, si Bernardin de Saint-Pierre, en introduisant tout à coup Jean-Jacques lui-même sur la scène, ne venait remplacer cette illusion par les plus aimables détails sur son intimité avec ce grand homme, sur sa vie et sur ses habitudes.

(*La suite au numéro prochain.*)

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Le charmant ballet de *Flore et de Zéphyr* avait obtenu trop de succès pour ne pas faire naître une parodie. Cette parodie contenait trop de personnalités pour ne pas faire élever des réclamations, et même une ré-

Digitized by Google

ponse en règle. Le théâtre des Variétés était ou se croyait attaqué ; il ramassa le gant, et décocha au Vaudeville un petit factum chantant, en un acte, intitulé *les Deux Vaudevilles*. Cet ouvrage a le mérite d'être très-gai, très-spirituel, sans mordre personne en particulier. L'avantage est resté tout entier aux auteurs des Variétés; il paraît même qu'ils étaient si sûrs de leur succès qu'ils avaient fait imprimer la pièce d'*avance*. Je vous envoie donc, Monseigneur, ce petit chef-d'œuvre de MM. Merle, Brazier et Lafortelle. Ils ont, dans cette circonstance, usé du privilége dont des parties, dont la cause est pendante au tribunal, savent profiter, en publiant, par la voie de l'impression, un mémoire qui doit être lu ensuite devant les juges compétens. Les juges ici étaient le parterre, qui n'a pas hésité à donner gain de cause au théâtre des Variétés, sauf à celui du Vaudeville à en appeler.

Du Vaudeville, Monseigneur, nous pouvons passer sans transition à l'Opéra-Comique qui lui doit le jour, surtout lorsque je préviendrai V. A. qu'il est question du plus fécond et du plus niais de nos vaudevillistes. M. Sewrin, par le nombre de ses pièces, n'est pas encore au niveau de Hardi ou de Calderon de la Barca; mais il ne tardera pas à égaler ces deux hommes, si toutefois il ne les surpasse pas. C'est un homme qui a le malheur de faire trois vaudevilles par semaine. Le jeudi et le samedi il compose des comédies, et le dimanche et les jours de fête sont spécialement consacrés aux opéras-comiques. Avec cet ordre de travail qu'il s'est imposé très-rigoureusement, il a gagné une maladie qui est devenue fâcheuse pour lui; c'est de se croire un homme d'esprit. Plusieurs de ses amis m'ont cependant assuré qu'il en avait encore moins que ses ouvrages : ce qui serait difficile.

La *Fête du Village voisin* est un opéra prétendu comique, que le théâtre Feydeau a fait représenter ces jours derniers. Sans la musique charmante que M. Boyeldieu a composée sur cette pièce détestable, j'ose assurer à V. A. que le public ne l'aurait pas laissée aller jusqu'à la fin du premier acte. C'est une intrigue bien froide et

Digitized by Google

qui ressemble à tout : en un mot, c'est une jeune veuve qui se déguise en paysanne, un amant qui ne la connaît pas, et qui prend des habits de paysan, et qui finissent par s'épouser, au gré d'un oncle qui ne demandait que cela. Pas une scène de bonne comédie, pas un mot qui ne soit connu. Je ne vois rien de plus sot que cet ouvrage, si ce n'est le spirituel comité qui s'est donné la peine de l'écouter et de le recevoir.

Quant à M. Boyeldieu il est excusable. On la défié de faire sur cette pièce une musique qui fût supportable ; il a tellement gagné son pari, que sa musique est non-seulement délicieuse, mais qu'elle a fait même réussir la *Fête du Village voisin*. Martin, mademoiselle Renaud, ont joué et chanté comme des anges. Je voudrais en dire autant de Paul ; mais, en vérité, ce serait une mystification que je lui ferais.

Il paraît, Monseigneur, que la Comédie-Française a pris maintenant la résolution de jouer des nouveautés. Croiriez-vous qu'elle a donné avant-hier la première représentation de *la Comédienne*, ouvrage dont les détails sont charmans et les vers écrits avec cette facilité et cet esprit si ordinaires à l'auteur des *Étourdis?* M. Andrieux a peut-être vu dans *la Comédienne* un cadre plus vaste que le tableau ne le comportait. C'est un major d'infanterie, M. de Gouvignac, fort entiché de sa noblesse et de son rang, qui arrive à Bordeaux pour empêcher son neveu d'épouser la fille d'un comédien. Ce major tombe amoureux lui-même d'une comédienne qu'il a connue autrefois comme la veuve d'un de ses anciens camarades. Il se trouve entouré d'acteurs et d'actrices qu'il prend pour des personnes de la société de la veuve de son ami dont il ne soupçonne pas l'état. Cependant tout se découvre ; au lieu d'éteindre son amour, il devient plus empressé ; il offre d'épouser une comédienne qui le joue comme un fat, et donne son consentement à son neveu.

Ce major, comme on voit, est traité bien légèrement, et le public a trouvé comme moi qu'il était un peu trop inconvenant, et contre toutes les règles de la bienséance, que deux ou trois histrions s'amusassent de cette manière aux dépens d'un homme respectable. C'est principale-

Digitized by Google

ment le troisième acte qui a fait naître ces réflexions. Les deux premiers sont pleins de gaîté et de mots heureux ; on a singulièrement applaudi le suivant, qui est d'un excellent comique. Le neveu du major plaide la cause des comédiens; il prétend qu'il faut du génie quelquefois pour être les interprètes des hommes de génie.

Malgré des préjugés injustes et bizarres (ajoute-t-il)
Beaucoup d'estime est due à des talens si rares ;
Racine, Despréaux, vivaient avec Baron,
Et Roscius était l'ami de Cicéron,
D'un orateur illustre, d'un consul de Rome...

Cicéron, reprit Gouvignac avec humeur, n'était pas gentilhomme.

Eh ! vous avez raison (dit le neveu) ; oui, je n'y pensais point;
Mais c'était un grand homme, accordez-moi ce point.

La *Comédienne* a obtenu un succès mérité. Le jeu de mademoiselle Mars l'a fait singulièrement valoir. Si l'auteur se résout à faire des coupures dans le troisième acte, nous pouvons l'assurer que son ouvrage fera plus de plaisir encore. Je ne sais, Monseigneur, si vous ne vous êtes pas aperçu que le sujet de *la Comédienne* est absolument l'aventure qui arriva à un certain M. Simon il y a quelques années. Cet homme vint à Paris pour empêcher son fils d'épouser une des plus jolies actrices qui brillaient alors au Théâtre-Français, et qu'on nommait mademoiselle Lange. Il s'adressa à Mlle. Candeille, autre actrice de ce théâtre, et l'épousa lui-même. Cette anecdote singulière ne pouvait pas échapper à la plume de nos auteurs comiques, et M. Andrieux en a tiré un très-grand parti.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

MON TESTAMENT (1).

On ne sait qui meurt ni qui vit;
Or, sans appeler deux notaires,
Sain de corps et libre d'esprit,
Je veux mettre ordre à mes affaires :
Ceci donc, très-expressément,
Est en tout point mon testament.

Je nomme pour mon légataire
Universel et mieux prenant,

(1) Il a été écrit en 1814, avant la première entrée des ALLIÉS à Paris.

Digitized by Google

Celui qui, du fatal moment
Où j'irai, cloué dans ma bière
Et confessé bien et dûment,
Reposer indéfiniment
A deux fois quatre pieds sous terre;
Celui, dis-je, qui, tristement,
Car c'est ainsi qu'il doit le faire,
Pourra, par acte baptistaire,
Prouver qu'il était, moi vivant,
Au premier degré mon parent;
Ne voulant point absolument
Que l'on recherche en rien sa mère,
Vu cet axiome prudent
Et de droit principe évident
Qui, nonobstant cet accident,
A dater d'Ève et du serpent,
Renouvelé si fréquemment,
Dit qu'en mariage un enfant
Est toujours le fils de son père.
Je lui donne, conséquemment,
Meubles, bijoux, argent comptant,
Linge, y compris, s'il peut lui plaire,
Mon portrait assez ressemblant,
Placé dans son cadre et sous verre,
A la condition pourtant
Que, selon l'usage ordinaire,
Comme en agit tout héritier
Né dans la caste roturière,
Entre les rats et la poussière
Il le mettra dans son grenier.
Pour quoi je lui donne hypothèque
Sur mon bien futur et présent;
Mais, toutefois, me réservant,
Pour en disposer librement,
Les livres qui, dans ce moment,
Composent ma bibliothèque;

Digitized by Google

De mes travaux ils sont le fruit,
Et j'en dispose ainsi qu'il suit :

Je lègue à mon cher Darutile,
Qui ne l'a point étudié,
Le traité pour lui fort utile
Du bon Sacy sur l'amitié.
Il y verra, dans mainte glose,
Que, lorsqu'on prend le nom d'ami,
On ne peut aimer à demi,
Et que le nom n'est pas la chose.

Item; je lègue à Sotenveau,
Ce rimailleur impitoyable,
Fléchissant sous le lourd fardeau
De ses vers tournés à la diable,
Un exemplaire de Boileau;
Lui demandant, pour toute grâce,
De relire, soir et matin,
Ce poëme à mon gré divin;
Disant : « C'est en vain qu'au Parnasse
» Un téméraire... » et cætera :
A ce début, je le lui passe,
S'il le veut même, il s'en tiendra.

Item; je lègue à Sotenville,
Tout rempli de prétentions,
Qui se croit en traductions
Le traducteur le plus habile,
Et qui, tout pesé, n'est qu'un sot,
Les Bucoliques de Tissot (1),
Les Géorgiques de Delille.

(1) Soit dit, sans méconnaître le talent qui se fait remarquer dans les traductions de ces mêmes Bucoliques, par MM. Didot, de Langeac, et feu Doranges.

Digitized by Google

Item; je lègue à Nain-Géant,
Grâces au bon goût d'à présent,
De notre scène une merveille,
Pour qu'il apprenne enfin comment
On peut à la fois, savamment,
Captiver l'esprit et l'oreille,
Ne pas tomber si lourdement,
Et toutefois si justement,
Puisque sa muse sans pareille
Ne l'inspire que froidement,
Sottement, ennuyeusement;
Je lègue, dis-je, à Nain-Géant
Et mon Racine et mon Corneille.

Item; je lègue à Cironet,
Phénix prétendu dramatique,
Prenant, je le lui dis tout net,
Le trivial pour le comique,
A sa taille rabaissant l'art,
Pour qu'il change en tout sa manière,
Et ne reste pas dans l'ornière
Qui l'engloutirait tôt ou tard,
Mes cinq volumes de Regnard
Et mes huit tomes de Molière.

Item; je lègue à Fréroneau,
Voulant trancher de l'aristarque,
Jugeant de tout en étourneau,
Donnant d'un débile cerveau
Par extraits l'infaillible marque,
Pour qu'il raille un peu plus gaîment,
Censure un peu moins pesamment
Lorsque de critique il se mêle,
Et néanmoins en supposant
Qu'il peut les lire couramment,
Blaise Pascal et Pierre Bayle.

Digitized by Google

Item; je laisse à Furinard,
Qui, par un funeste hasard,
Quelque objet qu'il trouve à l'écart,
S'il le trouve à sa convenance,
De le demander se dispense,
Et, de remords jamais troublé,
Chez lui l'emporte à pas doublé;
Je lui donne, en toute science,
Pour l'acquit de sa conscience,
Plus d'un livre qu'il m'a volé.

Item; je lègue à Chattemite,
Courtisan très-adroit, très-fin,
Qui, bien qu'au fond, rusé, malin,
Vous accueille d'un air calin;
Si vous demandez une grâce
Qui peut émaner de sa place,
Vous promet avec onction
Son appui, sa protection;
Et fier de se voir, dans sa glace,
De rubans caparaçonné,
De vous assez peu s'embarrasse
Quand vous avez le dos tourné;
Je lui lègue, sans exigeance,
Et pour prix de son obligeance
Que l'on attend toujours en vain,
Un Machiavel en vélin.

Item, je lègue à Monbelâtre,
Qui, du sein de l'obscurité,
Aujourd'hui se trouve monté
Sur un haut et brillant théâtre,
Et qui, toujours le nez au vent,
Bouffi de sa métamorphose,
S'imagine être quelque chose,
Se persuade qu'il impose

Digitized by Google

Par un ton, un air important,
Et par un dédain insultant,
Je lui lègue mon La Fontaine,
Espérant bien qu'il en lira,
En apprendra, méditera
Deux ou trois fables par semaine,
Recommandant à son cerveau
Celle du *Chêne et du Roseau*.

Item; je lègue à Taupenterre
Le traité qu'il aurait dû faire,
Attendu sa capacité,
Pour laquelle on l'a tant cité,
Traité, vraiment, qui n'est pas bête,
Sur l'art de conserver sa tête,
De changer de masques à propos,
Et de nager entre deux eaux
Dès qu'on avise la tempête.

Item; je lègue à Fierébas,
Grand Jodelet, franc Mascarille,
Comme eux parlant de ses combats,
Qui toujours canonne, fusille
Force gens qui n'en meurent pas;
A Paris, guerrier intrépide,
Au champ d'honneur guerrier prudent;
Pour que la peur point ne le guide
Quand le danger est imminent,
Pour qu'un fait notoire, éclatant,
Vienne à l'appui de ces histoires,
Que de sa vaillance et sans fin
Il invente, en vrai spadassin,
Les très-véridiques mémoires
De Jean Bart et de Du Guesclin.

Ainsi, dans l'espoir d'être utile,
D'un notaire empruntant le style,

Digitized by Google

Je me borne pour le moment
A ces legs qui, je le présume,
Prouveront qu'en tenant la plume
J'avais raison, discernement,
Et bonté d'âme assurément;
Me réservant, chose facile,
Grâces à ces simples mots : *Je veux*,
De faire encor plus d'un heureux
Par un généreux codicille,
Même de ne pas oublier,
Vu cette masse incalculable
De brochures dont on m'accable,
Ma beurrière et mon épicier.
Et, pour qu'on ne puisse nier
Que le présent soit régulier,
Je nomme, par choix volontaire,
Exécuteur testamentaire
Mon bon ami, mon cher Durgent,
Qui d'intérêt et de tendresse
Me donne des marques sans cesse,
Pour peu qu'il ait besoin d'argent;
Le priant, par reconnaissance
De ses soins, de sa bienveillance,
D'accepter comme une quittance,
De tout ce qui par lui m'est dû,
Plus d'un billet, plus d'un reçu,
Constatant qu'il eût dû me rendre
Ce qu'il m'a fait toujours attendre,
Et qu'il ne m'a jamais rendu.

M. le chevalier VIGÉE.

LE COUP DE FUSIL,

FABLE.

Au milieu des forêts, sans trop user de poudre,
Mon fusil, rival de la foudre,

Digitized by Google

Fait un bruit qui ne finit pas.
Mais, en plaine, c'est autre chose :
Du salpêtre infernal j'ai beau forcer la dose,
Un court instant à peine on m'entend à vingt pas.
Des réputations serait-ce donc l'histoire?
Bien choisir son théâtre et crier à propos,
Sont deux grands points : un bruit accru par des échos
Ressemble beaucoup à la gloire.

LE RETOUR DES HIRONDELLES.

AIR : *Femme sensible.*

Est-ce bien vous, sensibles hirondelles,
Qui revenez habiter nos climats ?
Ah! oui, c'est vous! le seul bruit de vos ailes
Dit à mon cœur qu'il ne se trompe pas.

Venez chez moi choisir un domicile,
Je vous promets les soins les plus constans;
Si vous aimez un séjour bien tranquille,
Le mien doit plaire aux filles du printemps.

De vous revoir mes yeux surpris encore
Osent douter de votre prompt retour;
Mais dans nos champs quand je vois briller Flore,
C'est m'annoncer vous, Zéphyr et l'Amour.

Amour, Amour, que la nature est belle,
Quand dans son sein tu sèmes les désirs!
Qu'entends-je ? ah! c'est l'amante tourterelle
Qui tendrement roucoule ses soupirs.

Chantez aussi, charmantes hirondelles,
Chantons en cœur la saison des beaux jours;
Et, s'il se peut, du temps coupons les ailes.
Aimable erreur! ce vieillard fuit toujours.

Oiseaux chéris, si le cours de ma vie
Doit se faner en ces calmes déserts,
En attendant, que votre compagnie
M'y tienne lieu des amis que je perds.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Au singulier, je suis la fortune du sage,
Et des héros enflamme le courage.
Guidé par son orgueil, très-souvent l'homme allier,
Pour m'avoir au pluriel, me perd au singulier.

CHARADE.

Quoiqu'enclavé dans chaque lieu,
Mon premier est le chef d'une petite bande;
Au moins aussi puissant que Dieu,
Mon second sur la terre ainsi qu'aux cieux commande;
Et par ce pouvoir mon entier
Doit sa naissance à mon dernier.

LOGOGRIPHA.

Impudens, injucunda, molestaque, universa tango, et ad vivas usque partes pungo. Talis est facultas mea. Decompone quod sum, statim videbis gulosam bestiam quæ corrodet, deindè filiarum Dei artium cognominem.

BONNARD, ancien militaire.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est la lettre *T*.

Le mot de la charade est *Dés-espoir*.

Le mot du logogriphe est *Cor*, dans lequel on trouve Or et Roc.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

« Lorsqu'on vient à peser mûrement le bien qu'ont procuré aux hommes, depuis l'origine de l'art, une poignée de fils d'Esculape, et le mal immense que la multitude de docteurs et de professeurs a fait au genre humain dans cet espace de temps, on pense sans doute qu'il serait plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde. »

BOERHAAVE.

Si la vie est le premier des biens, le premier des arts serait sans doute celui qui saurait nous la prolonger; et la médecine serait cet art précieux et bienfaisant, si, toujours administrée savamment, la guérison était le produit constant de ses remèdes. Mais a-t-elle été toujours infaillible? ceux qui l'ont exercée dans tous les temps ont tellement été sujets à l'erreur, que c'est encore un problème de savoir si elle n'a pas été pour les hommes un fléau plutôt qu'un bienfait. Que de sarcasmes, dans tous les âges, ont plu sur la médecine et ses agens? Il n'y a point de profession sur laquelle les plaisans et les poëtes ne se soient plus généralement égayés. Boileau rit des Perrault, Guénault; Molière joue la médecine entière. Les Romains et les Grecs ne l'épargnèrent pas davantage; mais, malgré cette espèce de conjuration de tous les gens en santé, en dépit de la médisance, un instinct plus fort que la raison nous entraîne, lorsque nous souffrons, à chercher dans les remèdes un soulagement à nos maux. Favorisés par quelques réussites, ces succès légers ont nourri dès le commencement, chez tous les peuples, l'espoir de découvertes plus complètes.

La médecine paraît avoir pris naissance chez les anciens habitans de la Chaldée; elle s'étendit de là en Égypte et s'y perfectionna, autant du moins que pouvait le faire un art qui demande des essais, lorsque ceux

Digitized by Google

qui le professent répondent sur leur tête de toute innovation qui n'est pas couronnée du succès. Celui qui, pour guérir un malade, s'éloignait en Égypte des moyens prescrits, et ne le sauvait pas, était mis à mort.

Une loi si sévère devait rendre les médecins extrêmement circonspects; ils jouissaient cependant d'une telle considération que les prêtres crurent devoir réunir la médecine au sacerdoce, pour ajouter un nouveau lustre à ce dernier.

La médecine fit assez peu de progrès en Égypte; du reste, elle s'y exerçait libéralement; et ce gouvernement admirable, qui sut, pendant une longue suite de siècles, faire exister dans l'abondance, et presque sur un point du globe, vingt millions d'individus, prenait un soin égal des citoyens malades et bien portans. Les médecins y étaient des fonctionnaires publics (A.)

La Grèce, comme on sait, reçut de l'Égypte le dépôt des connaissances qu'on y cultvaient. Un site heureux, une imagination plus brillante, et peut-être un gouvernement moins parfait, les firent porter les sciences et les arts à un plus haut degré de splendeur.

Le premier, en Grèce, qui se distingua dans la médecine, fut Mélampe. Il vivait 1430 ans avant J.-C., passa d'Argos en Égypte, y puisa des connaissances; et, de retour dans son pays, il guérit les filles de Prætus, attaquées de folie, en employant l'ellébore noir et les bains. Dans d'autres cures également heureuses, il fit suivre à ses malades un régime à peu près semblable à celui qui serait donné de nos jours.

S'il y joignit quelque apparence de magie, ce fut sans doute pour donner plus d'autorité à ses ordonnances. Plusieurs autres médecins parurent ensuite : Théodamas, Polydas, le centaure Chiron, qui exerça à la fois la médecine et la chirurgie, et s'occupa des hommes et des animaux. Il eut plusieurs élèves, entre autres Aristée, qui se distingua par des découvertes utiles; mais nul ne lui fit plus d'honneur que le fameux Esculape. Ce dernier fit faire de tels progrès à la science, que la Grèce, encore ignorante, crut que, sans un commerce avec les dieux, ou sans être dieu soi-même, on ne pouvait pénétrer si avant dans les se-

Digitized by Google

crets de la nature. Esculape accompagna les Argonautes, et bientôt il eut des autels.

Ce fut sans doute cette idée religieuse qui concentra si long-temps les connaissances médicales dans la famille d'Esculape, autrement dite des *Asclépiades*; on connaît peu ses descendans. L'histoire en a été perdue; leurs noms seuls ont été conservés. On sait cependant que ses fils, Machaon et Podalyre, suivirent l'armée au siége de Troie; que Machaon pansait particulièrement les chefs qui étaient blessés; qu'il guérit Philoctète, et périt à la fin du siége dans un combat singulier.

Cette famille, du reste, se divisa en trois branches, et fonda autant d'écoles : celle de Rhodes, qui subsista peu; celle du midi, qui fut la plus célèbre; et celle enfin de l'île de Cos, qui produisit Hippocrate.

Ce fut la première année de la quatre-vingtième olympiade, 460 ans avant J.-C., que naquit le père, le vrai fondateur de la médecine, et l'étoile, pour ainsi dire, qu'on ne peut, dans l'art de guérir, perdre de vue sans craindre de s'égarer.

Il était dans sa branche le dix-septième descendant d'Esculape. Toutes les découvertes antérieures ont paru s'absorber dans l'immensité de ses lumières; toutes les branches de la médecine s'accroître et se perfectionner dans ses mains. L'étude de la nature, des climats et des peuples, ne le distrayait pas de celle des individus; ou plutôt, en les approchant, il semblait les pénétrer, s'identifier avec ses malades, et connaître par inspiration leurs maladies et les remèdes qui y étaient propres. On trouvait d'ailleurs chez lui, comme chez un sage de nos jours,

L'accord d'un grand talent et d'un grand caractère.

On sait son dévouement pour tous les peuples de la Grèce. Athènes, ravagée par la peste, éprouva surtout ses bienfaits. Les habitans s'en montrèrent peu reconnaissans, et menacèrent la patrie d'Hippocrate. Il sut paralyser leurs efforts, en formant contre eux une ligue

Digitized by Google

puissante de peuples qui n'avaient point oublié ses services.

Cette conduite des Athéniens était d'autant plus odieuse, que, tandis qu'en s'exposant à la contagion, il travaillait gratuitement à les délivrer de la peste ; le grand roi, dont les états en souffraient cruellement, lui fit offrir des sommes immenses pour venir au secours de ses peuples ; mais lui, fidèle à la Grèce et à la liberté, répondit qu'il était assez riche, et que rien ne pourrait l'engager à secourir un tyran ennemi né de son pays. M. Girodet a retracé ce trait de patriotisme dans un tableau plein d'éclat et de vérité.

Le talent qu'il eut d'écrire avec élégance et énergie, de classer parfaitement ses matières, et de présenter clairement ses idées, l'a présenté à la postérité comme un modèle unique de connaissances et de génie.

La science médicale cessa d'être alors le patrimoine d'une famille. Le respect pour le législateur de la médecine, qui, dans ses mains, avait produit tant de merveilles, fit long-temps observer ses lois et sa méthode ; mais l'esprit indépendant des Grecs, leur imagination trop inquiète, les portèrent enfin à secouer un joug salutaire.

Des règles aussi sages, qui, dans ce siècle de lumières, semblent devoir encore chez nous diriger toute la médecine, chez les Grecs ne devinrent qu'un système connu sous le nom de dogmatique (1). Celui des empyriques (2) s'éleva à côté ; tous deux produisirent des grands hommes. De leurs rivalités néanmoins, et de leurs contesta-

(1) Médecine dogmatique, enseigne et exerce l'art de guérir les maladies du corps humain ; mais cet art est fondé sur la raison et l'expérience.

(2) Médecine empyrique, signifie expérience. Ce terme, dans le sens propre, a été donné de tout temps aux médecins qui se sont fait des règles de leur profession sur leur pratique, leur expérience, et non point sur la recherche des causes naturelles, l'étude des bons ouvrages, et la théorie de l'art.

Digitized by Google

tions, naquit la secte des méthodiques (1); elle eut pour chef Thémison. Cette secte se divisa elle-même, et produisit les éclectiques (2), qui semblent suivre les règles les plus conformes à la raison.

Une chose remarquable, c'est que la médecine du temps d'Erasistrate et d'Hérophile, 280 ans avant J.-C., se divisa en trois branches, qui répondaient, à quelques différences près, à ce que nous appelons proprement médecine, chirurgie et pharmacie.

Ce n'est pas que, du temps même d'Hippocrate, ces parties ne parussent déjà distinctes, ainsi que l'indique un passage de ses ouvrages, où il dit : *Neque verò calculo laborantes secabo; sed viris chirurgiæ operariis ejus rei faciendæ locum dabo.* Mais cette distinction n'avait lieu sans doute que pour les grandes opérations, la pierre, les amputations, les empyèmes, qui demandent une étude particulière et un fréquent exercice; et le médecin se chargeait alors, comme aujourd'hui, de celles qui s'allient facilement avec l'étude la plus profonde de la médecine et sa pratique spéciale.

De la Grèce, la médecine se répandit dans l'Italie; Archagatus l'y introduisit l'an de Rome 575. Ce n'est pas qu'on n'y connût les médecins; mais l'art, encore dans l'enfance, se bornait à un grossier empyrisme. L'Italie fournit peu d'hommes célèbres en ce genre. Jules César mit pourtant la médecine en honneur; Auguste la favorisa à cause d'Antoine Mura, qui l'avait guéri d'une maladie grave. Mais quoique, dans ses Offices, Cicéron la mette au rang des arts libéraux, elle fut assez généralement, chez les Romains, reléguée parmi les esclaves; Mura lui-même était un affranchi.

---

(1) Médecine méthodique. On appelait ainsi une secte d'anciens médecins qui réduisaient toute la médecine à un petit nombre de préceptes communs.

(2) Médecine éclectique, c'est-à-dire choisissante : elle fait profession de choisir ce que chacune des autres sectes avait de meilleur.

Digitized by Google

Chez les barbares, elle se réduisait à quelques secrets, dont les prêtres, tels que les druides, se réservaient exclusivement la connaissance et le profit.

Dans les Indes elle se divise en huit branches, et est toujours dans l'enfance. Elle n'est pas beaucoup plus avancée à la Chine et au Japon.

Chez les Juifs elle se borna jadis aux élémens de la chirurgie. Les maladies, selon les hommes stupides, étaient des œuvres du démon auxquelles la religion seule pouvait porter remède ; implorer des secours humains, pour se soulager et guérir, était une impiété à leurs yeux.

Mais de tous les peuples ignorans qui ont cultivé la médecine, aucun ne l'a traitée avec autant de sagesse et d'intelligence que les anciens habitans du Mexique. Une expérience attentive leur avait fait découvrir dans différentes simples des vertus propres à guérir toutes sortes de maladies. Ils opéraient souvent des cures merveilleuses, soit par l'expression des sucs pris intérieurement, soit par l'application extérieure de la plante. Cortès, dans une maladie grave, en éprouva les effets ; les médecins de ce pays l'arrachèrent à la mort.

Nous leur devons nous-mêmes nos remèdes les plus efficaces : le quinquina et l'ipécacuanha.

Lors de la décadence des lettres, après les invasions du Nord, les sciences se réfugièrent chez les Arabes. La médecine surtout y fleurit depuis le neuvième siècle jusqu'au treizième inclusivement ; mais leur imagination ardente, nourrie des ouvrages de Galien, dont ils adoptèrent tous les systèmes en enchérissant sur ses erreurs, jointe aux découvertes chimiques dont ils firent un mauvais usage, les firent donner dans de grands écarts. C'était cependant dans leurs écoles en Espagne qu'il fallait aller s'instruire, jusqu'à ce que des savans, vers le milieu du quinzième siècle, eussent transcrit à Venise les manuscrits des anciens Grecs.

L'imprimerie, découverte vers le même temps, les rendit plus communs ; la doctrine d'Hippocrate fut ressuscitée ; une lumière sûre et douce dissipa les ténèbres, et s'étendit rapidement, ainsi que nous le verrons dans

Digitized by Google

le prochain article. Nous donnerons en même temps, d'une manière concise, l'histoire de notre double école de médecine et de chirurgie jusqu'au moment de la révolution, la création à cette époque d'une école nouvelle qui réunit les deux branches; et, après avoir dit un mot sur chacun des hommes savans qui y professent, nous peserons les inconvéniens qu'il pourrait y avoir en divisant, comme autrefois, cette école en deux branches; système que quelques-uns paraissent cependant adopter avec prévention.

(A.) REMARQUE.

Le climat, dit Montesquieu, est tel, dans certains pays, que la population y triomphe du plus affreux despotisme; et il cite l'exemple de la Chine, où le bâton, dit-il, commande d'un bout à l'autre de l'empire. Pour moi, j'oserais dire, d'après ce qui s'est passé en Égypte, que la Chine ne doit qu'à ses lois sa population excessive. Ces deux peuples, qui probablement tirent leur origine l'un de l'autre, eurent des mœurs tout-à-fait semblables. Les mêmes causes, en différens pays, produisirent des effets semblables. L'Égypte, gouvernée comme la Chine, se couvrit ainsi qu'elle d'une population immense; mais cet excès de population en Égypte a disparu avec ses lois; leurs monumens seuls aujourd'hui, aussi inconcevables que ce qu'en dit Hérodote, peuvent seuls confirmer ses récits. Pourquoi la Chine n'éprouverait-elle pas le même sort si son gouvernement venait à changer? le bâton a beau y être levé d'un bout de l'empire à l'autre, il l'était de même à Rome sur des citoyens libres. Les lois à la Chine règnent, ou du moins les mœurs, puisque le peuple s'y multiplie à l'excès.

BOISGUERET DE LA VALLIÈRE.

Digitized by Google

DÉVELOPPEMENT SOMMAIRE

D'un nouveau système de crédit et d'amortissement de la dette publique, applicable à la France, ou contre-épreuve du système d'emprunt et d'amortissement pratiqué en Angleterre; par M. Morin, ex-commissaire-liquidateur des dépenses de la guerre. Avec cette épigraphe :

Le mieux n'est pas toujours l'ennemi du bien.

A Paris, chez Petit, libraire, Palais-Royal. galeries de bois, n°. 257; et chez le Normant et Nicolle, libraires, rue de Seine, n°s. 2 et 12.

Cet ouvrage, ou plutôt ce rapport sur un ouvrage encore manuscrit de M. Harel, jadis employé près de de M. de Calonne; ce rapport, dis-je, mérite une attention toute particulière. Publié au moment où la France entière a les yeux fixés sur le traité de paix qui l'oblige à de si grands sacrifices, il acquiert un nouveau prix; il devient, par les avantages immenses qu'il présente, une sorte de compensation à nos maux, et semble un bienfait inespéré de la Providence.

L'auteur commence par donner une idée du système pratiqué en Angleterre relativement aux emprunts et à leur amortissement.

« L'Angleterre, dit-il, a-t-elle besoin de 600,000,000 : » comme son crédit est puissamment établi, elle ouvre » un emprunt, sur-le-champ il est rempli; à l'instant » même elle augmente l'impôt sur le peuple de 36,000,000, » ce qui représente six pour cent des 600,000,000 em- » pruntés; cinq pour cent de cet impôt, c'est-à-dire » 30,000,000, sont affectés au payement de l'intérêt de » l'emprunt, et un pour cent, c'est-à-dire 6,000,000, » sont versés chaque année dans une caisse d'amortisse- » ment, qui les emploie à intérêts composés en achats » de rentes, ressaisit en trente-sept ans la totalité des » 30,000,000 de rentes, ou, ce qui revient au même,

Digitized by Google

» amortit en trente-sept ans le capital des 600,000,000 » primitivement empruntés. »

Passant ensuite au développement du système de M. Harel : « Il est bien évident, continue M. Morin, » que la France a de grands besoins, et qu'ils sont » d'une urgence extrême ; il est bien évident qu'il faut » qu'elle s'impose un système pour se créer des capi- » taux, système qui, en rappelant une certaine abon- » dance dans le trésor public, rassure, par des résultats » heureux et prompts, les capitalistes inquiets, les créan- » ciers alarmés, l'agriculture ruinée et désolée, et porte » enfin une nouvelle vie dans toutes les branches de l'é- » conomie politique.

» Mais la France n'a point de crédit public ; elle ne » peut donc pas emprunter. Le trésor a cependant besoin » d'un secours ; nous le porterons provisoirement à » 600,000,000. Eh bien ! au lieu d'un capital pa- » reil emprunté, comme cela aurait lieu en Angleterre, » on aura des bons de contributions pour 600,000,000 ; » ces bons seraient mis en émission par douzième chaque » mois : voilà le capital trouvé.

» Le remboursement de ce capital aura lieu au bout » de vingt ans ; et, pour le rendre certain et numérique, » les bons de contribution seront soumis à une perte d'un » centime deux cinquièmes par jour, ou de cinq pour » cent par an ; ce qui donnera, sur les 600,000,000, » 30,000,000 de bénéfice à l'état chaque année. Ces » 30,000,000 seront versés dans une caisse particulière. » L'on conçoit déjà que chaque année les bons de con- » tribution prendront de la consistance et du crédit, » puisque chaque année on capitalisera un vingtième de » leur valeur.

» Ces bons seront reçus dans toutes les caisses publi- » ques, jusqu'à concurrence de moitié des sommes que » les contribuables auront à payer à raison de l'impôt » ou de toute autre nature de dettes. D'un autre côté, » le cours de ces mêmes bons sera forcé pour un cin- » quième dans les payemens résultans de toutes les tran- » sactions sociales.

» Craindrait-on maintenant que les 600,000,000 de

Digitized by Google

» bons, dont la moitié trouve un emploi dans les caisses » publiques, pesassent trop dans la circulation, lorsque » l'autre moitié suffirait à peine au service obligé du » cinquième dans les payemens entre particuliers! Cela » paraît impossible; cependant, pour dissiper jusqu'à » cette derniere inquiétude, l'administration, chargée » de la direction générale de l'opération, sera autorisée » à échanger contre écus, à un pour cent de perte de » leur valeur primitive, tous les bons qui lui seraient » présentés. Cette perte est forte sans doute; mais elle » éloignera les malintentionnés, et c'est le bien essen- » tiel qu'on a voulu atteindre.

» L'argent nécessaire à cet échange ne manquera ja- » mais, parce que le trésor, effectuant tous ses paye- » mens en bons, et ne recevant que la moitié des im- » positions en valeur de cette nature, percevra en » numéraire les 300 autres millions, solde des contribu- » tions publiques. Or, comme il n'est pas besoin de » 300,000,000 en argent pour suffire à l'échange de la » même quantité de bons, surtout si l'on veut bien se » rappeler que, dans notre hypothèse, la presque tota- » lité de ces mêmes bons officiera journellement dans les » payemens entre particuliers; il est bien démontré » que le gouvernement conservera presque intégrale- » lement la libre disposition de ces 300,000,000 réalisés » en écus.

» Que fera-t-on des 300,000,000 qui seront versés » annuellement dans une caisse particulière pour servir, » au bout de vingt années, au retrait de tous les bons de » contributions? On prêtera ces fonds à l'agriculture, à » la propriété, par première hypothèque, par contrat à » réméré, sans frais, à raison de quatre pour cent par » an. La première année, l'agriculture et la propriété » jouiront de 30,000,000; la deuxième, de 60; la troi- » sième, de 90; ainsi de suite: au bout de vingt ans, » elles auront employé en améliorations, réparations et » créations, les 600,000,000, produits du vingtième » que le gouvernement réalise successivement; et le » mode de cette réalisation s'opérera à l'administration » publique, et par elle, en reportant au moyen d'un

Digitized by Google

» estampillage, chaque année expirée, les bons des contributions à leur valeur primitive. »

Telles sont les bases du système de finance et de crédit public de M. Harel, développé sommairement par M. Morin. Si maintenant nous voulons suivre l'auteur dans l'emploi de l'intérêt des prêts faits à l'agriculture, nous verrons, qu'à l'expiration de la vingtième année, premier terme fixé à l'opération, l'état, après avoir remboursé en numéraire, sans qu'il lui en ait rien coûté, les 600,000,000 de bons émis par lui, se trouvera possesseur d'un capital en rentes, sur le grand-livre, de 760,000,000, et que, si le gouvernement prolonge l'opération seulement de dix ans, à cette époque, c'est-à-dire dans trente ans : « après après avoir, d'une part, » retiré les 600,000,000 de bons de contribution, il » pourra encore disposer d'un capital de 300,000,000; » et, d'autre part, il aura réellement a lui 120,000,000 » de rentes », ou un capital de 2,400,000,000; ce qui permettra alors l'extinction totale de la dette publique, que l'auteur suppose devoir être augmentée de 60,000,000 de rentes par l'effet de la liquidation de l'arriéré actuel.

Ces résultats du système sont positifs; il n'y a rien là d'exagéré, et les opérations sur lesquelles ils reposent sont à la portée de tout le monde; mais, ce qui ne l'est pas, ce qui ne peut se concevoir par ceux qui ignorent le principe fondamental de toutes les banques de circulation, c'est qu'après avoir offert d'aussi grands avantages, « ce système présente encore une nouvelle source » de produits, qui pourraient s'élever annuellement au » même taux que l'intérêt des prêts à l'agriculture »; c'est-à-dire à 1,200,000 la première année; 2,400,000 la deuxième; 3,600,000 la troisième; ainsi de suite progressivement.

Je crois inutile d'entrer ici dans les détails de la comparaison que fait M. Morin du nouveau système avec celui pratiqué en Angleterre; il suffira de dire que cette comparaison est tout à l'avantage de celui de M. Harel, ce qui est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. En effet, l'un nécessite pendant trente-sept ans une impo-

Digitized by Google

sition de 36,000,000 par an, qui peut être prolongée au-delà du terme fixé; l'autre n'a besoin que de 20,000,000 par an; et cet impôt, qui ne donne lieu à aucuns frais, s'éteint nécessairement avec les bons à l'expiration de la vingtième année. L'un retire de la circulation un capital de 600,000,000; l'autre, au contraire, livre ce capital à l'agriculture, au taux le plus modéré; enfin, l'un a besoin de trente-sept ans pour consommer son opération, l'autre n'exige que vingt ans: et il est essentiel de remarquer que neuf ans suffiraient, si, au lieu de prêter à l'agriculture, on employait le nouveau capital en achats de rentes.

M. Morin ne s'est pas borné à ne présenter que les avantages du système de M. Harel; non-seulement il indique les ressorts principaux qu'il serait nécessaire de mettre en action pour l'établir, mais encore il aborde et réfute avec autant de franchise que de talent les objections qu'on peut élever contre une semblable innovation.

« La première et la plus forte, dit-il, sera d'assimiler » les bons de contributions aux différens papiers-monnaie créés dans le cours de la révolution. Que répondre à cela? Qu'il n'y a rien de commun entre les uns » et les autres : c'est surtout entre les époques qu'il » existe une différence tranchante; tout était, dans ces » temps, prestige, imprévoyance, désordre, confusion; » aujourd'hui, nous sommes appelés, par la gravité des » circonstances, à être mesurés, sages, prévoyans et » calculateurs. Les capitaux sont anéantis en grande partie; ceux qui restent sont enfouis : de long-temps » rien ne pourrait faire rentrer dans la circulation, par » son mouvement naturel, un numéraire abondant. Il » faut donc un signe fictif et de convention; si le peuple français n'avait pas le jugement d'en sentir la nécessité urgente, et la force de l'appuyer de toute sa » bonne volonté, il ajouterait une cause de plus, et peut-» être la plus efficace, à sa ruine prochaine et totale. »

Cette assertion ne me paraît pas exagérée; seulement l'auteur, ce me semble, aurait dû dire le gouvernement français, au lieu du peuple français; car, en général, c'est

Digitized by Google

uniquement des gouvernemens qu'il dépend que leur papier ait ou n'ait pas du crédit. Quoi qu'il en soit, il est certain que la France a besoin d'un signe fictif, puisqu'elle se trouve privée de signes réels. Et quel signe fictif peut être préférable aux bons de contributions, dont tout porteur, s'il n'a pas de contributions à payer, peut en réaliser de suite la valeur en numéraire, moyennant un pour cent de perte? Le plus grand tort que peut éprouver un créancier, ce n'est pas d'être payé avec une monnaie qui l'oblige au sacrifice d'une partie de ce qui lui est dû; c'est d'essuyer une banqueroute complète, après avoir été long-temps bercé de l'espoir de ne rien perdre de sa créance. Or, la France est aujourd'hui dans une position telle, qu'elle n'a que le choix de l'un ou de l'autre moyen de se libérer. Que dis-je? elle n'a pas même ce choix à l'égard des étrangers. Elle est donc dans la nécessité la plus absolue de créer un papier-monnaie quelconque, en votant une faible augmentation d'impôt pour le soutenir, ou, ce qui occasionerait infailliblement sa perte, « de recourir à de nouveaux emprunts forcés, de » multiplier, sous toutes les formes, les contributions, de » surcharger outre mesure le grand livre, de consommer le peu de propriétés nationales qui nous restent; » enfin, d'arriver à s'emparer du dernier écu en circulation. »

Les bons de contribution sont à la fois un signe fictif d'un genre tout à fait nouveau, et un faible impôt de 30,000,000 par an. Il est démontré que, pour celui qui en recevra, la perte qu'il fera sur ces bons peut se réduire à un pour cent de leur valeur; ainsi, au moyen de cette perte presque insensible, et de ce faible impôt de 30,000,000 par an, qui se percevraient d'une manière encore plus insensible et sans donner lieu à aucuns frais, la France aura payé son énorme dette, elle se sera libérée envers les étrangers, l'agriculture aura reçu des fonds considérables à l'intérêt le plus modéré, et le trésor enfin sera assez riche « pour indemniser les émigrés dont les biens ont été vendus; ce qui tranquilliserait d'autant plus les nouveaux acquéreurs, pour » continuer les travaux d'utilité publique et d'embellis-

Digitized by Google

» semens, et pour donner des secours et des pensions à » des milliers d'individus que la mauvaise fortune accable » et poursuit. »

Au fait, de quoi s'agit-il ici? d'émettre des bons dont l'échange à volonté et contre du numéraire, et le remboursement dans vingt ans, aussi en numéraire, soient assurés de la manière la plus positive. Quel avantage le gouvernement en retirerait-il? le plus grand, celui de se libérer entièrement sans écraser le peuple par de nouveaux impôts, et d'avoir encore à sa disposition un capital immense. Quel avantage en retireraient les particuliers? le plus grand aussi, celui d'être payés de ce qui leur est dû, sans avoir à supporter le poids énorme de nouveaux impôts, et l'avantage non moins grand de trouver à emprunter à un taux en rapport avec le revenu des terres; ce qui, par conséquent, mettrait fin à l'usure. Quels inconvéniens présente cette émission de bons? aucuns, aux yeux de l'homme instruit, qui ne juge pas par comparaison, qui sait apprécier les choses à leur juste valeur sans écouter les passions ou les préjugés. Aux yeux des ignorans, cette nouveauté présente mille inconvéniens; ils se réduisent à assimiler les bons de contribution aux assignats créés pendant la révolution. Pourquoi ces ennemis de toute innovation ne considèrent-ils pas aussi comme des assignats les billets de la banque de France, auxquels ils attachent la même valeur qu'à des écus? parce qu'ils sont, à présentation, échangés sans perte contre du numéraire. Eh bien! que le gouvernement et tous ceux qui paieront avec des bons de contribution soient tenus de faire une remise d'un pour cent de leur valeur, ces bons étant échangeables à présentation, moyennant un pour cent de perte: les voilà au pair avec les billets de la Banque de France, qui, eux-mêmes, sont au pair avec le numéraire. Je ne sais si, d'après le système, cette remise doit avoir lieu, M. Morin n'en fait pas mention; mais, en supposant qu'elle ne pût se faire, alors les bons de contribution vaudraient un pour cent de moins que le numéraire; et M. Harel, au lieu d'avoir offert au gouvernement un secours de 600,000,000 (et je crois qu'il pourrait être porté plus haut), dont il

Digitized by Google

peut user sur-le-champ sans nuire aux avantages incalculables qui en découlent, n'aurait offert en numéraire que 594,000,000, c'est-à-dire, 600,000,000 moins un pour cent de cette somme. Une pareille offre, faite dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, doit, comme l'observe fort bien M. Morin, « attirer sur ce » système l'attention de tous les administrateurs, de tous » les hommes d'état et des amis éclairés de la patrie. » Aujourd'hui il ne s'agit pas d'examiner si la France est dans la nécessité de recourir à un papier-monnaie; la question a été jugée lors de la création des bons royaux; ce qu'il importe essentiellement, c'est que ce papier-monnaie, devenu indispensable, soit le meilleur possible; et après avoir examiné le système de M. Harel sous ses différentes faces, il me paraît que les bons de contribution sont, sous tous les rapports, le signe fictif le plus productif et le plus certain qu'on ait encore imaginé jusqu'à ce jour.

Je ne finirai pas cet article sans citer encore un passage de l'ouvrage que j'analyse : quand un livre est bien écrit, et que la matière qu'il traite est d'un grand intérêt, la meilleure manière de le louer, en faisant connaître l'esprit de l'auteur, c'est, autant que possible, d'emprunter ses propres pensées pour en donner une idée juste et précise.

« En dernière analyse, dit M. Morin, ce système, libre » dans sa marche et trouvant en lui seul sa puissance productive, ne forme obstacle à aucune des combinaisons » qui peuvent procurer de nouveaux capitaux à l'état; » de plus, il laisse au trésor toutes ses ressources, telles » que les coupes de bois, les émissions de rentes, les impôts, le domaine extraordinaire; et ce n'est pas là le » moindre de ses résultats; c'est même le complément » de tous les autres, puisque l'administration publique, » en se saisissant d'abord des 600,000,000, mis à sa disposition, et s'appuyant ensuite sur le crédit et sur les » capitaux, d'une valeur au moins égale que lui assure » le système, ne perd aucun des avantages qu'elle peut » tirer encore du temps, des circonstances, de l'indépendance absolue qu'elle conserve pour développer

Digitized by Google

» chacun de ses moyens particuliers et l'ensemble de ses » forces vitales. »

LES HARMONIES DE LA NATURE,

De M. Bernardin de Saint-Pierre; publiées par M. Aimé-Martin (1).

(IIe. Article.)

Comme si ce n'était pas assez de tout le charme de son talent, l'auteur remplit son ouvrage des souvenirs les plus touchans. S'il cite Virgile, c'est pour analyser l'épisode de Nisus et Euryale, ou ses *douces bucoliques*; s'il consulte l'histoire, c'est pour nous montrer le dévouement sublime de l'amour conjugal dans Éponine et Sabinus; s'il parle des deux Corneilles, c'est pour embellir leur mémoire des plus beaux traits de l'amitié fraternelle qui les unit, et qui donna un si beau démenti à ces deux adages trop souvent confirmés : *Genus irritabile vatum*, et *Rara est concordia fratrum*. Se livre-t-il à l'attrait de parler de La Fontaine, c'est pour nous rappeler les plus charmantes fables et les vers les plus aimables qu'il ait laissés tomber de sa plume. A tous ces noms, qui réveillent des idées si douces et si glorieuses, il joint, pour couronner le tableau, les noms chéris de Paul et Virginie qu'il a immortalisés, et à qui il doit à son tour son immortalité. Écoutons-le lui-même s'excuser en quelque sorte de nommer ainsi les interlocuteurs d'un dialogue sur la botanique, à l'imitation de ceux que Rousseau établit entre lui et son Émile :

(1) Paris, chez Méquignon-Marvis, lib., rue de l'École de Médecine, n°. 9.

Trois volumes in-8°., papier fin des Vosges. Prix : 22 fr., et 27 fr. 50 c. — Quatre vol. in-12, pap. superfin, 13 fr., et 17 fr. franc de port. — Trois vol. in-8°., papier vélin satiné, 40 fr. et 44 fr. franc de port.

Digitized by Google

« J'adopte ces noms d'autant plus volontiers, que j'ose » dire y avoir attaché quelque intérêt. Beaucoup d'en- » fans les portent aujourd'hui ; en cela, Dieu a comblé » mes vœux, et au-delà. Lorsque j'étais célibataire, et » que je publiai les premiers volumes des *Études de la* » *Nature*, j'y ai dit, sans me douter que je prophétisais, » *que la génération future m'appartiendrait en quelque* » *chose*. Je l'entendais des réformes de son éducation » dont je m'occupais ; mais j'en suis en quelque sorte de- » venu le parrain ; je ne vais point dans une promenade » que je n'entende des mères, des bonnes, des frères et » des sœurs appeler des Paul et des Virginie. Je tourne » souvent la tête, croyant que ce sont mes propres en- » fans ; car j'ai aussi un Paul et une Virginie, qui for- » ment la couronne de roses de ma vieillesse. »

M. Bernardin parle de ses enfans comme Rousseau parle de son Émile, avec cette différence avantageuse pour lui que Rousseau s'est privé lui-même de la douceur d'élever un Émile, au lieu que Bernardin de Saint-Pierre a vu, en effet, dans son fils et dans sa fille, Paul et Virginie. L'un, dans les pages immortelles où il dépeint tout le charme de l'amour maternel et de l'amour conjugal, a tellement l'accent de la tendresse, qu'on ne pourrait jamais s'imaginer que le même homme se soit ravi la douceur d'élever ses enfans, s'il ne nous l'apprenait dans ses Confessions. L'autre, au contraire, dans l'intérieur de sa famille, la tête couverte de cheveux blancs, et apprenant à lire à ses enfans dans la charmante pastorale de Paul et Virginie, augmente le respect et l'admiration que nous inspirent ses écrits. On serait tenté d'élever un autel à Rousseau, après avoir lu le dernier livre d'Émile ; mais, si on n'allait le renverser, on cesserait du moins d'y venir déposer le tribut de son culte, après avoir lu l'aveu qu'il fait dans ses Confessions. Quant à l'auteur de *Paul et Virginie*, s'il ne mérite pas d'aussi brillans hommages que Jean-Jacques, ceux qu'on lui adressera ne seront mêlés d'aucun repentir. Toute sa vie, comme ses ouvrages, commande de la vénération. Cette douceur de caractère, qui a fait le principal attrait de son commerce dans la vie privée comme de ses

Digitized by Google

écrits, cette horreur pour l'intrigue, cet amour pour la retraite, d'où il répandit tant d'éclat sur la France littéraire, que les honneurs vinrent enfin l'y chercher, et, par-dessus tout, cette âme *aimante*, pour me servir de son expression, qui se livrait avec des transports toujours nouveaux à l'admiration des chefs-d'œuvre de la nature, tous ces dons précieux dont l'assemblage doit lui faire appliquer ce vers,

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,

peuvent faire regarder M. Bernardin de Saint-Pierre comme le parfait modèle du sage et de l'homme véritablement heureux sur la terre; et, si l'amour a été pour quelqu'un *le soir d'un beau jour*, c'est sans doute pour le solitaire des bords de l'Oise.

Écrivains de nos jours, chez qui l'amour des lettres n'est que l'amour des richesses, et le talent que de l'ambition; vous qui n'avez d'autre muse que la fortune, qui croyez

Qu'au moindre petit bruit de vos productions,
Vous devez voir chez vous voler les pensions;

vous pour qui l'enceinte paisible des colléges n'est plus que le champ de l'intrigue; qui, pour aller vous asseoir dans la chaire du modeste Rollin, vous faites traîner dans un char élégant; vous, enfin, qui changez le temple des arts et des lettres en antichambre, jetez les yeux sur la vie de l'auteur de *Paul et Virginie*. La gloire et le bonheur qu'il n'a dus qu'à ses heureux travaux, à sa belle âme et à son génie, vous paraissent-ils moins désirables que les succès académiques, les bravos de coterie, les applaudissemens de salons? Êtes-vous insensibles aux douceurs d'un loisir tranquille et studieux passé dans l'exercice des plus nobles vertus et dans la jouissance des plaisirs les plus purs? L'éclat des distinctions que vous recherchez pour prix de vos périodes cadencées, vous semble-t-il capable de vous dédommager de ce sentiment de satisfaction qu'éprouve l'auteur qui a toujours su conserver son indépendance et sa dignité? L'honneur

D'être le mieux renté de tous les beaux-esprits,

Digitized by Google

est-il donc le premier des biens pour un homme de lettres? Que direz-vous quand vous saurez que Bernardin de Saint-Pierre vécut plusieurs années avec 600 francs, donnant, sur une pension de 1000 francs, 100 francs à sa servante, et 300 francs à sa sœur! Croyez-en l'expérience; ce n'est pas en courant après les honneurs que vous atteindrez la hauteur du Parnasse; que vous acquerrez cette supériorité de génie, qui n'est le partage que de ceux que les muses embrasent d'un amour pur et sacré. Vous pourrez devenir ministres, mais vous ne serez jamais des Rousseau ou des Bernardin de Saint-Pierre: vous pourrez faire de belles phrases; mais, si vous n'étudiez la nature que sous des lambris dorés, vous risquez fort de ne pas la connaître et la peindre comme eux. Si votre talent peut se passer quelquefois de l'espoir d'un prix, et que vous ne vouliez faire que des éloges, faites celui de Bernardin de Saint-Pierre. L'académie ne l'a pas encore proposé; mais osez ne pas attendre ses ordres pour rendre hommage au premier prosateur de notre siècle, pour admirer *l'ami*, *le compagnon*, *le successeur* de Rousseau. Que votre plume éloquente nous peigne les beautés de son style enchanteur; faites-nous voir par quel art il a su réunir les grâces naïves de La Fontaine, la pompe et la magnificence de Buffon, les fortes et brillantes couleurs de Jean-Jacques, la douceur et le naturel de Virgile à la science de Linnée et de Tournefort. L'éloge ne paraîtra pas exagéré en parlant de l'auteur de *Paul et Virginie*, et les citations que nous allons ajouter à celles que nous avons déjà faites, serviront à le justifier.

L'auteur représente l'homme seul sensible aux harmonies des végétaux.

« Les animaux, dit-il, n'admirent dans les plantes » ni les canaux séveux qui ravissent d'étonnement le na» turaliste, ni les bouquets qui font palpiter le sein des » bergères; mais l'homme est sensible à toutes leurs » harmonies, et le sentiment se développe en lui avec le » fil de ses jours. Enfant à la mamelle, il sourit à la » vue des fleurs; dès qu'il peut marcher, il aime à cou» rir sur le pré qui en est émaillé; dans l'adolescence, il

Digitized by Google

» assortit pour sa maîtresse le jasmin et la rose ; dans la » jeunesse, il groupe pour elle en berceaux les ébé- » niers et les lilas. »

« L'étude de la nature, dit-il dans un autre endroit, » est si étendue, que chaque enfant peut y trouver de » quoi développer son talent particulier. On dit que » d'Anville, étant au collége, n'étudia dans Virgile que » les seuls voyages d'Énée....; il ne vit dans le poëte » qu'un géographe, et il prouva ainsi qu'il le devien- » drait lui-même : mais la nature offre à l'homme un » poëme bien plus étendu que celui de l'Énéide. Laissons » chaque enfant l'étudier suivant son instinct ; il en ré- » sultera toujours quelque bien pour la société : un pré » leur suffit ; c'est un livre à plusieurs feuillets ; le bota- » niste y verra des systèmes ; le médecin, des simples ; » le peintre, des guirlandes ; le poëte, des harmonies ; le » guerrier, un champ de bataille ; l'amant, un lit de re- » pos ; le paysan, des bottes de foin ; mais, quand ils ne » devraient y voir tous que des bouquets, laissez-les en » couronner leurs jeunes compagnes. Les jeux naïfs et » innocens de l'enfance valent mieux que les études pé- » nibles et jalouses des hommes. »

Voici maintenant un des passages les plus gracieux et les plus remarquables de l'ouvrage ; c'est le portrait de la femme et l'éloge de la figure humaine :

« Considérez la femme dans un jardin, cueillant des » fleurs ou des fruits, ou folâtrant dans les prairies avec » ses jeunes compagnes, et formant avec elles des chœurs » de danse : des grâces ineffables sont répandues dans » les mouvemens de sa tête, de ses bras, de ses mains, » de son corps, de ses pieds. Mais, voyez-la plus majes- » tueuse, entourée de sa famille, accompagner son époux » avec toute la dignité maternelle, en portant un nour- » risson dans ses bras. Ce ne sont là cependant que les » attitudes de son corps. Les affections de son âme sont » encore plus aimables et plus variées. Voyez-les se » peindre tour à tour sur son visage....; la candeur est » sur son front, l'amour conjugal dans ses yeux, la pu- » deur sur ses joues, et le sourire maternel sur ses » lèvres. Elle parle ; l'oreille est enchantée des doux

Digitized by Google

» sons de sa voix, l'âme en est émue; la consolation, » l'espérance, le contentement, les sentimens célestes » coulent de sa bouche dans les cœurs de ses chers en- » fans et de son malheureux époux. Ah! si vous la voyiez, » si vous l'entendiez, vous diriez sans doute : Un Dieu » a formé ce beau corps, afin qu'un autre Dieu l'habi- » tât! »

« Viens donc, belle figure humaine, soit que tu re- » vêtisses un homme, une femme, un enfant, viens » donc, et reçois mes hommages; que la terre recon- » naisse en toi son maître. Parcours-en les monts les » plus escarpés et les vallées les plus profondes; tra- » verses-en les différentes zones : toi seule de tous les » êtres animés en as le pouvoir. Que l'argile, les rochers, » les métaux obéissent à tes lois, et qu'ils entrent dans » la construction de ton habitation passagère, qu'ils » figurent ta propre image sous tes mains; mais que la » beauté de cette image disparaisse devant la tienne. » O homme! n'admire point les chefs-d'œuvre des Grecs; » l'Apollon du Belvédère n'est que le chef-d'œuvre de » Phidias, et toi tu es celui de la nature; il est le fruit » de la guerre, et toi celui des amours; fusses-tu con- » trefait comme Ésope, toi seul es digne de ton admi- » ration. Jamais le marbre n'a pu palpiter sous le ciseau » du sculpteur; il reçoit au-dehors la forme humaine, » mais il reste toujours au-dedans sans vie et sans re- » connaissance. »

En voilà sans doute assez pour donner une idée du dernier ouvrage de M. Bernardin de Saint-Pierre, et pour inspirer le désir de le lire. Les *Harmonies de la Nature* sont dignes des *Études de la Nature*. C'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. Nous avons mis nos lecteurs en état de juger le style de cette production; on y trouve bien quelque peu de néologisme, comme dans ces expressions, *harmonier*, *excaver*, *sororal*; mais par combien de beautés ces fautes légères sont effacées! Je finirai cet article par une observation singulière de l'auteur :

« Peut-être, dit-il, notre atmosphère réfléchit quel- » quefois les formes des paysages qui annoncent les îles

Digitized by Google

» aux navigateurs, long-temps avant qu'ils puissent y
» aborder. Je citerai, à ce sujet, un homme de l'Ile-de-
» France qui apercevait dans le ciel les images des vais-
» seaux qui étaient en pleine mer. Le célèbre Vernet m'a
» attesté avoir vu une fois dans les nuages les tours et
» les remparts d'une ville située à sept lieues de lui. »

D'après cela, il ne faudra plus rire de Bélise des *Femmes Savantes*, quand nous lui entendrons dire à Philaminte, en parlant de la lune :

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

T.

CAROLINE, ou LES ÉPREUVES,

Par M. Ricard de Saint-Hilaire.

Je n'avais pas encore aimé ; mon imagination a toujours été aussi vive que mon cœur est tendre, et la terre ne m'offrait rien qui atteignît à la hauteur de ma pensée.

Dans le premier âge de la vie où l'on ignore ce qui existe, on se crée un monde idéal ; l'âme vierge s'entoure d'objets aussi purs qu'elle ; elle désire et elle espère ; l'expérience des choses du monde n'a pas encore désenchanté la vie. Tout mon bonheur était d'aller soupirer mes vœux et mes regrets aux échos insensibles ; ainsi, avant moi, Corydon moins innocent,

Montibus et sylvis studio jactabat inani.

Alors, pour tromper ma douleur, j'écrivis ma *Juliette* (1), tendre et sensible comme moi.

J'avais un ami ; il ne partageait point ma façon de vivre, mais il compatissait à ma peine. Il croyait ou feignait de croire à la magie, qu'il appelait *l'art d'imiter*

(1) Roman pastoral.

Digitized by Google

les grands effets de la nature; et, comme beaucoup d'autres, après avoir trouvé de nouveaux mots ou arrangé une définition nouvelle, il s'imaginait posséder la science. Ainsi, lorsque Démocrite et Descartes eurent nommé atomes et tourbillons leurs rêveries, ils crurent, de bonne foi peut-être, connaître la formation de l'univers.

Je l'écoutais avec plaisir; j'ai cela de commun avec le bonhomme :

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Un jour il vint m'annoncer que mes rêves d'amour allaient s'accomplir, et, après m'avoir prouvé que le ciel avait formé une femme digne de tous mes sentimens, il espérait me démontrer l'existence de l'art d'imiter les grands effets de la nature; et il ajouta :

A deux lieues d'ici est un vaste château, dont les maîtres étaient absens depuis longues années; ils viennent d'arriver avec leur fille, l'aimable Caroline, cette parente dont je vous ai parlé tant de fois : elle est jeune et belle; elle est romanesque comme vous. Souvent il a été question de vous dans mes lettres; son père les a lues, et tous les deux désirent beaucoup de vous voir. Il faut les surprendre; je leur annoncerai votre départ pour une ville éloignée, et, au contraire, vous viendrez me joindre au château, et, sans être connu, vous verrez celle que l'amour et le ciel vous destinent.

Il partit; j'avais promis de le suivre, et le dimanche d'après je m'acheminai effectivement vers le château de Caroline.

J'avais parcouru plus de la moitié du chemin; je marchais occupé d'elle sous les longues allées de châtaigniers, de ce bel arbre asile des zéphyrs, et dont le feuillage est si mélancolique, lorsqu'une jolie paysanne, qui se reposait sous l'ombrage, me pria de l'aider à remettre sur sa tête une cruche de lait qu'elle portait au village voisin du château. Le son de sa voix avait fait battre mon cœur : je la regardai; ses yeux rencontrèrent les miens, et nous rougîmes ensemble. Je ne pensai plus à Caroline.

Digitized by Google

Nous marchâmes de compagnie ; mes yeux ne la quittaient point, mais je ne lui parlais pas ; la voix expirait sur mes lèvres ; il me parut que la jeune fille partageait mon embarras. Sa cruche vacilla sur sa tête, je la retins ; un doux regard fut ma récompense, et en même temps : C'est ici le chemin du village, me dit-elle ; et elle me quitta. Plein d'amour et confus de ma timidité, que je me reprochais et que je n'osais surmonter pourtant, je gravis la colline pour la suivre des yeux : elle m'aperçut, et, quand elle eut disparu tout-à-fait, je courus comme dans l'intention de la rejoindre ; mais, lorsque je fus près d'elle, je m'arrêtai de nouveau ; je me cachai derrière une touffe d'arbres, et seulement mes regards et mon cœur l'accompagnèrent encore.

Cependant j'étais près du village, et les chants religieux des fidèles assemblés sous les voûtes formées par le feuillage entrelacé de châtaigniers parvinrent jusqu'à moi. Un cœur tendre est religieux, et l'amour n'est pas éloigné de la dévotion. Je fus entraîné vers l'assemblée des fidèles ; je m'agenouillai sur une pierre, et mes premiers regards rencontrèrent la paysanne aussi à genoux, inclinée sur sa cruche. Le ciel me le pardonnera ; mais je ne vis plus que la jeune fille, et toutes mes pensées furent sur elle. On se leva ; elle se perdit dans la foule étonnée. Je vis qu'on parlait d'elle ; et, comme ceux qui avaient eu le bonheur de la voir, l'avaient suivie, les autres, à qui je la dépeignis, en leur demandant son nom et sa demeure, me répondirent que je me trompais sans doute, et que dans toute la contrée il n'y avait point de semblable paysanne.

Je me retirai bien chagrin, et je continuai ma route vers le château de Caroline, que j'apercevais à travers le feuillage ; je désespérais de retrouver la jolie inconnue, quand je la vis passer au bras d'un jeune homme, qui me parut trop digne de lui plaire, tandis que moi seul étais digne d'en être aimé ; elle laissa tomber sur moi un regard dont je ne saurais dire l'expression enchanteresse. Et moi, entrant dans le bois pour y déplorer dans la solitude la cruauté de ma destinée, je lui dis à demi-voix : Je n'aurais pas cru que vous aimassiez encore !....

Digitized by Google

Mon ami vint interrompre ma rêverie; il me parla de Caroline, je lui parlai de la paysanne. Il rit de mon amour; mais, voyant qu'il était sincère, il me dit : Ne vous désespérez point, je connais votre belle; le jeune homme qui la conduit n'est pas son amant, mais son frère; elle vous a regardé tendrement, je le sais; mais, comme les femmes sont trompeuses, si vous voulez savoir si réellement elle vous aime ou vous aimera, je vous le ferai dire par....

— Par qui ?

— Par le diable. Sa bouche n'est pas aussi jolie que celle de la jeune fille; mais elle sera plus sincère : le diable connaît toutes les affaires d'amour, et il ne demande pas mieux que de les mener à bien : ainsi venez; allons consulter l'oracle, et, s'il vous est favorable, vous en serez bien plus hardi auprès de votre maîtresse. Je pris sa proposition pour une plaisanterie, mais je le suivis. Comme tant d'autres, j'allai me faire dire ma bonne aventure, disposé à ne pas croire un mot de tout ce qu'on m'annoncerait d'heureux, et pourtant à l'espérer en entier.

Mon ami me conduisit au château, dans un antique et vaste local, ressemblant à une église du douzième siècle: les vitraux, représentant la tentation de saint Antoine et l'apparition de Samuel, ne laissaient pénétrer qu'une lumière sombre et douteuse; sans doute le diable n'aime pas le grand jour. A peine fûmes-nous entrés, un bruit terrible remplit l'édifice; les portes frémirent sur leurs gonds, et se fermèrent avec violence. Et mon ami ayant tracé un cercle et conjuré le diable, il parut au milieu d'un torrent de feu; je ne vis que sa tête, semblable à celle d'un bœuf à larges cornes, et sa queue pareille à celle d'un singe. Son cou s'allongea jusqu'à nous, et sa gueule immense s'ouvrit, vomit des flammes, et mugit... *Che voi ?*

Plus de doute que mon ami ne fût un magicien, comme il me l'avait dit cent fois; c'était bien le diable que je voyais. Je me souvins de son histoire amou-

Digitized by Google

reuse (1), écrite par le malheureux Cazote, si bon sorcier lui-même, d'après le témoignage du véridique La Harpe. Le redoutable *che voi?* dont jadis avait retenti la grotte de Naples, fut mille fois répété par l'écho de la sombre chapelle.

Seigneur diable, répondit mon ami, vos charmes l'occupent tout entier, il a perdu la parole; mais je vous dirai pour lui qu'il est amoureux.

— *Sapiamo.*

— Est-il aimé?

— *Vedete.*

Les gémissemens cessèrent, les feux s'éteignirent, le bœuf infernal disparut, et, comme dans Cazote, une fille jeune et belle entra dans la chapelle; d'après Cazote encore, il était clair que c'était le diable qui avait pris cette forme; et, avec un peu d'amour-propre, il m'était permis de croire que le diable était amoureux de moi.

Je détournai les yeux sans trop savoir que penser de cette singulière aventure; et, pendant que je m'abandonnais à mes réflexions, mon ami m'observa que je n'avais rien à craindre, parce que, comme j'avais pu l'observer, le diable que nous venions de voir était porteur d'une belle paire de cornes, et que les cornes sont l'attribut des bons diables. Pour me confirmer dans cette idée, le diable, transformé en jeune fille, s'approcha de moi, me prit la main, la pressa contre son cœur, et me dit en soupirant:

Je ne croyais pas que vous aimassiez encore!

Ah! grand dieu! si c'est le diable, je m'y donne tout entier; il a pris les traits, la forme et la voix de ma jolie paysanne: c'est elle ou c'est lui; et, après avoir été tenté par lui ou par elle, j'aurai moins de vertu que le bienheureux saint Antoine dont j'aperçois sur ces vitraux la constance héroïque. Recevez-moi à merci, je cède sans combattre.

Reconnaissez, me dit mon ami le mystificateur, votre jolie inconnue dans mademoiselle Caroline, dont je vous

(1) Le Diable amoureux.

Digitized by Google

ai si souvent parlé. Elle s'acquittera de la commission dont le diable l'a chargée, de vous dire si vous êtes aimé, quand on sera bien sûr que vous aimez vous-même. Je vous ai bien dit que mademoiselle était un peu romanesque : elle vous fera passer par bien des épreuves; elles ont commencé aujourd'hui, et vous vous en êtes fort bien tiré. Je crois, moi, qu'on vous aime, et l'on n'osera pas m'en dédire.

Le père de Caroline vint à moi; il avait consenti à tout. Ce fut la matière des plaisanteries bonnes ou mauvaises que l'on se permit pendant le dîner. Là, on fit comparaître un vieux domestique, nommé Nicolas, qui, coiffé d'un immense carton, avait fait le rôle du personnage infernal. Je pris fort bien la plaisanterie; Caroline avait vu que je l'aimais; ses démarches me prouvaient que je ne lui étais pas indifférent : nous nous regardions à la dérobée, et le diable n'y perdait rien, puisque diable il y a.

On nous laissa seuls un moment. Je dis à Caroline tout ce que je pensais; elle me dit tout ce qu'elle penserait, si elle était sûre de mon amour et de ma constance. Une fois elle oublia qu'elle ne devait parler que conditionnellement, et, au lieu de dire qu'elle m'aimerait, elle me dit : je vous aime; mot charmant que sa bouche eût voulu reprendre s'il eût été possible, mais que son cœur ne désavoua point. Pressant ma Caroline entre mes bras timides, j'osai espérer de voir se réaliser un jour ce rêve d'amour qui, depuis mon enfance, charmait et désespérait mon âme. Nous nous séparâmes; on nous permit de nous écrire : Caroline était spirituelle, j'étais amoureux; c'était assez pour être aimable, et nos lettres faisaient honneur à l'amour.

Un an s'écoula; je revis mon amie, et son père fixa le jour de l'hymen. Des affaires imprévues me forcèrent à m'éloigner pour quelques jours. J'emportai avec moi l'espérance d'un prompt retour et d'un bonheur durable. Mais défions-nous de la fortune; hélas! un jour je vis paraître mon ami, pâle, défait, tremblant; le frère de Caroline le suivait. Je demandai des nouvelles de Caroline, et l'on me répondit par de froides réflexions

Digitized by Google

sur l'instabilité des choses de ce monde : je frémis.... mon malheur se présenta tout entier à ma pensée.... Je ne me trompais point.... Caroline n'était plus!

On me rappela à la vie et au désespoir. La médecine vint à mon secours ; on me fit prendre un narcotique qui m'ôta le sentiment de mes peines ; je m'endormis en souhaitant que ce fût d'un sommeil éternel. Minuit sonnait quand mes yeux se fermèrent. Une heure après, je me réveillai ; on avait compté sur un plus long repos ; on m'avait quitté, et le chant du coq et l'airain du village s'unirent seuls au cri de ma douleur.

La nuit était entièrement obscure, ma lampe était éteinte, et le profond silence qui régnait autour de moi fut tout à coup interrompu par ces mots qui me parurent descendre des cieux : Tu aimais donc bien ta Caroline? Aussitôt un éclair rapide me fit apercevoir, debout au pied de mon lit, un être tout blanc, chargé de grandes ailes.

— Qui es-tu? lui dis-je.

— Ton bon ange.

— Qu'ai-je affaire de toi? Tu as laissé mourir mon amie ; viens-tu me la rendre?

— Non, mais te conduire auprès d'elle, si tu le veux.

— Si je veux! partons.

— Partons.

Je me frottai trois fois les yeux ; je ne dormais pas, non, je ne dormais pas, cela est certain. Je voulus toucher mon bon ange ; mais il glissait entre mes mains. Nous partîmes.

—Vous savez qu'après la mort des justes leur âme s'envole dans ce que vous appelez le paradis, et non-seulement dans le paradis de leur religion, mais encore dans celui de toutes les sectes, parce qu'une belle âme appartient à l'univers entier, et que la vertu est partout récompensée ; mais chaque paradis offre seulement le genre de bonheur promis aux fidèles?

— Je ne savais pas cela.

— Il est vrai que vous autres hommes, vous prônez tout ce qui vous intéresse le plus.

Digitized by Google

Ainsi disait mon bon ange; cependant nous traversions les airs sur un char rapide, et tout à coup la terre s'ouvrit et se referma sur nous.

— Voici le plus ancien des paradis : voyez et cherchez Caroline. Il dit, et disparut.

> Largior hîc campos æther et lumine vestit
> Purpureo.

Je me ressouvins de Virgile, et je reconnus l'Élysée. Mais où trouver Caroline? Telle était ma peine, lorsque j'entendis déclamer les vers charmans du chantre des Jardins sur les abeilles. Delille n'est point mort, m'écriai-je, ce ne peut être que Virgile.

— Oui, c'est moi, répondit l'ombre; votre langue est la mienne. . . . . .

. . . . . .

. . . Vous cherchez Caroline? voyez-la auprès de Corrine. Elle accourut et m'ouvrit ses bras charmans; je voulus la presser sur mon cœur, et je ne pris qu'une ombre (1), si pourtant on peut prendre une ombre; Caroline soupira; ma douleur était la sienne, mais elle était sans remède. Nous nous assîmes sous les myrtes élyséens, et sa douce voix enchanta mon oreille ravie; mais quand, trompé par cette voix chérie, je voulais prendre la main de Caroline, et que ma bouche amoureuse.... hélas! je ne trouvais encore qu'une ombre.... et qu'est-ce que l'ombre d'une maîtresse!... Le supplice de Tantale était-il égal au mien?

Mon bon ange m'apparut de nouveau. Le temps s'écoule, me dit-il; vous l'avez vue, il faut partir.

— Ah! lui répliquai-je, vous m'avez trompé; vous ne m'avez rendu que moitié de Caroline. C'est bien sa voix, son esprit, sa beauté; mais ce n'est point Caroline

---

(1) Énée fut désappointé comme moi :

> . . Il vit l'ombre d'un cocher,
> Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
> En frottait l'ombre d'un carrosse.
>
> SCARRON.

Digitized by Google

toute entière, et c'est elle toute entière que j'aime. Vous autres esprits purs, vous ne pouvez concevoir mes regrets; mais cette ombre de celle que j'aime doit me les pardonner, au souvenir de tout ce qu'elle fut.

L'ombre en convint; mais une voix s'écria : Il ne l'aime pas! Une autre répondit : Vous vous trompez; il a raison.

Sans doute c'étaient les autres ombres qui s'exprimaient ainsi; cependant je n'en fus pas moins étonné.

L'œil humide de larmes, je dis un dernier adieu à l'ombre de mon amie.

— Vous n'êtes pas satisfait, me dit mon bon ange; voulez-vous voir Caroline avec le corps qu'elle avait sur la terre? Ma réponse n'était pas douteuse. Eh bien! allons au paradis des chrétiens : nous-y voilà; frappez.

Je frappai; le portier m'ouvrit. Il tenait une épée nue, à laquelle étaient adhérens un bout d'oreille et une double clef; il était coiffé d'un triple bonnet, qui me parut avoir un peu vacillé sur sa tête, car il y avait porté sa main gauche. Je reconnus saint Pierre; je m'inclinai profondément, et je lui fis cette harangue : Le fils de Dieu a dit : Frappez, on vous ouvrira; présentez-vous, on vous recevra; demandez, on vous donnera. J'ai frappé, vous avez ouvert; je me présente, recevez-moi; je demande Caroline, donnez-la moi; car cela est écrit.

Mon ange observa au bienheureux que j'étais fort amoureux, partant un peu fou, et qu'il fallait me pardonner mes discours. Le bienheureux fronça les sourcils, et me répondit : On n'entre point ici, comme chez Jupiter; et nul, de son vivant, n'y vient qu'en songe, témoin le bon Henri; cependant, puisque votre bon ange vous l'a promis, vous verrez Caroline et lui parlerez..... par cette grille. Je jetai vainement mes regards en avant, je ne vis rien; un rempart immense me cachait le paradis; mais le chant des cantiques venait jusqu'à moi. J'attendais avec impatience que la grille s'ouvrît, lorsque je me sentis frappé sur l'épaule.

— Ventre-saint-gris, me dit le frappeur, vous êtes Français; contez-moi donc un peu ce que l'on fait dans ma bonne ville de Paris....

Digitized by Google

— Bon roi, lui répondis-je, on vous y aime toujours....

— Et la poule. . . . . .

. . . . . (1)

Adieu, Français; le Béarnais aime toujours sa patrie. Il me serra la main; je mouillai la sienne de mes larmes, et il disparut.

Caroline enfin arriva; la démarche roide, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés. C'était bien elle; sa jolie bouche, ses grands yeux bleus, ses fraîches couleurs, sa taille élégante; mais elle n'avait plus cette tournure enchanteresse, ces grâces naïves qui la distinguaient ici-bas. Je lui parlai de mon amour, de mes regrets, de ma douleur : elle me répondit que tout est vanité, me fit un discours sur la grâce, et me quitta sans pousser un soupir, sans me donner un regard; et je lui criai douloureusement : Caroline, vous jouissez d'un bonheur éternel; mais pourquoi n'avez-vous nulle pitié de mon malheur?... Ici, mon ange revint. Seigneur, lui dis-je, c'est bien Caroline; mais elle m'a oublié, elle ne m'aime plus, et l'ombre des Champs Élysées me plairait encore mieux que ce beau corps dont l'âme ne sent plus rien pour moi.

— Je crois qu'il m'aime?

— Je vous le disais bien....

— J'entendis ces mots, et mon étonnement fut extrême; il n'y avait personne à la grille, et mon ange ni saint Pierre n'avaient ouvert la bouche.

Je suivis mon conducteur; nous quittâmes le jardin d'Éden, et mon ange ajouta : Rien ne vous satisfait; voyons si vous vous plaindrez encore. Vous voulez une tendre amie; je vous mène au paradis de Mahomet.

— Mais, lui répondis-je, est-ce que tout ceci serait vrai, par hasard? avons-nous été à l'Élysée et au Paradis? allons-nous chez Mahomet? êtes-vous un ange, et n'est-ce pas ici le rêve d'un malade?

Y pensez-vous? vous voyez bien vous-même que vous

(1) Ce conte fut écrit en 1810.

Digitized by Google

ne dormez pas ; ou vos sens vous trompent, ou tout ceci est vrai ; souvenez-vous de tout ce qui vous est arrivé. Ne vous êtes-vous pas endormi à minuit ? ne vous êtes-vous pas éveillé une heure après ? ne m'avez-vous pas trouvé auprès de votre lit ? êtes-vous dans votre lit maintenant ? n'avez-vous pas avec moi traversé les airs ? ne suis-je pas avec vous ?

Ce raisonnement était embarrassant ; je ne savais qu'y répondre, et cependant ma raison refusait de croire ce que je voyais. Peut-être, me disait-elle quelquefois, tu dors encore, et ce n'est ici qu'un double rêve ; tu crois être éveillé et tu ne l'es pas ; tu as rêvé que tu t'éveillais, et tu as continué de dormir. Allons, songe agréable, dis-je à mon bon ange, je m'abandonne à toi. Ainsi, je finis par croire que je rêvais, quoiqu'il n'en fût rien.

— Que vous dormiez ou non, reprit-il, vous allez voir Caroline. Criez *allah!* voici Mahomet.

— Allha !

— Entrez, répondit le prophète ; et, quand vous serez sur la terre, parlez-y de moi.

— Divin prophète, on vous invoque encore dans la moitié du globe ; mais vos enfans ont bien dégénéré ; ils ne font plus trembler la terre, et certains barbares, inconnus de votre temps, pourront bien planter un jour leur bannière dans Stamboul, et loger les reliques de saint Nicolas dans Sainte-Sophie.

— Je le craindrais aussi, dit le prophète, si la grande nation. . . . . .

. . . . . .

Il m'oublia pour relire le Coran, dont il déchira nombre de pages inutiles ; et j'entrai dans le paradis des Croyans.

Le beau séjour ! les houris s'y dévouent aux plaisirs des musulmans fidèles ; jamais un dédaigneux sourire ne défigura leur bouche de rose ; jamais un *non* n'attrista l'oreille de leurs adorateurs ; elles ne connaissent pas plus les refus que le repos. Je fus entouré de leur troupe caressante, et cette fois je n'eus pas besoin de chercher Caroline, elle vint à moi (1). Dieux ! qu'elle était belle ! Je

(1) Ceci prouve incontestablement, malgré l'opinion de quelques

Digitized by Google

me précipitai dans ses bras, je la pressai sur mon cœur, je la couvris de baisers; elle me les rendit : mais, le dirai-je? ces baisers qu'elle me prodiguait calmèrent mon ardeur, loin de l'augmenter. La voluptueuse Caroline m'entraîna sous un bosquet de palmiers. Ses compagnes sourirent et s'éloignèrent.

— Ah! que je crains cette épreuve! dit une voix.

Mon étonnement recommença; mais la présence de mon amie me fit tout oublier pour elle.

La tenant dans mes bras, respirant sa douce haleine, quel était mon bonheur!... La mort *avait lâché sa proie*. Je disais à ma bien-aimée tout ce que peut inspirer un amour sincère, une âme aimante et pure; mais Caroline ne savait que me rendre ou provoquer mes caresses; mon langage lui paraissait extraordinaire; elle, autrefois si tendre et si délicate, tournait sur moi des regards étonnés.

— O Caroline!. m'écriai-je, qu'as-tu fait de ton cœur!

— Il l'aime!... il l'aime!...

Cependant, malgré mes reproches à Caroline, je n'étais point tout-à-fait insensible à ses charmes, et..... Mais le prophète de la Mecque vint à passer, et lut dans l'Alcoran;

Fuyez la volupté, c'est une chose indigne (1).

Soudain Caroline s'échappa, et mon ange revint auprès de moi.

— Seigneur, lui dis-je encore, vous m'avez trompé; vous ne m'avez point rendu Caroline. Je n'ai vu que son ombre dans l'Élysée; dans le paradis des chrétiens, je l'ai vue elle-même; mais d'autres affections l'avaient détachée de moi. Cette pensée de trouver la félicité parfaite dans la contemplation de la Divinité est grande et sublime : bienheureuse ma Caroline! mais son bonheur

docteurs peu galans, que les femmes ne sont pas exclues du paradis de Mahomet.

(1) Chapitre du Voyage de Nuit.

Digitized by Google

est tout hors de moi ; la vie et la mort nous séparent. Ici Caroline est aussi belle que jamais ; elle ne m'a point oublié ; elle ferait mon bonheur, et mon bonheur lui serait peut-être étranger ; l'amour n'est plus dans son cœur, quand le plaisir semble la guider vers moi. Dans l'Élysée une âme sans corps ; ici un corps sans âme : ce n'est pas là Caroline, et sur la terre elle était bien mieux.

Ainsi nous parlions, en franchissant le *hahoihé* et l'*aaraf* (1). Nous arrivâmes à terre.

— Je ferai tout pour vous, me dit mon ange. Je ressuscite Caroline et je vous la rends : la voilà, mais vieillie ; tel est l'ordre du ciel.

Alors une bonne vieille vint me passer la main sous le menton ; je la reconnus tout de suite. Sa démarche était encore légère ; mais les rides couvraient son visage ; sa voix tremblait, et des lunettes chargeaient son nez. Elle m'aimait toujours, disait-elle ; et, dans la vieillesse, les souvenirs ramènent le printemps qui n'est plus. Les consolations succèdent aux plaisirs, et ont leur douceur aussi. La vie n'est jamais triste quand l'amitié l'embellit, et le déclin de l'âge est comme celui du jour.

— O ma Caroline ! c'est bien ainsi que je pense ! Les plaisirs des cœurs tendres n'ont point de terme ; malheureux celui qui n'aima que de jeunesse ! Les passions se calment avec les sens, mais le sentiment leur survit.... O ma Caroline !... Je lui ôtai ses lunettes pour lui donner un baiser sur ses joues ; mais, à leur aspect, je me rappelai leur ancienne fraîcheur, et je ne lui baisai que la main.

— Mon cher ami, mon cher ange, pourquoi voulez-vous unir le printemps et l'hiver, le feu et la glace ? Tout est en harmonie dans la nature ; suivez ses lois, et faites-moi de l'âge de Caroline, pour que rien ne m'éloigne d'elle.

— Bien ! bien ! crièrent plusieurs voix.

— Non, répondit mon bon ange ; mais je vais lui redonner l'âge qu'elle a perdu, et je vous la rendrai ; mais pauvre.

---

(2) L'enfer.

Digitized by Google

— Je lui partagerai tout ce que je possède; sa fortune sera bien petite, mais nous nous aimerons; les pauvres sont riches d'amour.

— Souffrante...

— J'emploierai ma vie à la soigner.

— Avilie par l'infortune...

— Blasphème; Caroline peut être malheureuse, mais coupable... jamais; son âme est forte!

— J'aime ce transport; je vais vous la rendre jeune et sage, mais laide.

— Non, non, reprit la bonne vieille; sa constance mérite une autre récompense; il faut la lui rendre telle qu'elle était hier.

— En ce cas, dit l'ange, je ne m'en mêle plus; c'est l'affaire du diable.

L'ange et la vieille disparurent.

Aussitôt un grand bruit se fit entendre. A la faveur des rayons d'un jour faible, je reconnus l'antique chapelle du treizième siècle; et le diable à tête de bœuf, à queue de singe, revint, au milieu des flammes, au même endroit où je l'avais déjà vu. *Che voi?* cria-t-il d'une voix de tonnerre; *Sapiamo; Vedete.*

Il disparut; et, la porte s'étant ouverte, je vis venir au-devant de moi Caroline, jeune et jolie, couverte des mêmes habits qu'elle avait la première fois que je la rencontrai, conduite par Mahomet, saint Pierre et mon ange; et ils m'entraînèrent à la même table où je m'étais assis déjà. Je me frottai de nouveau les yeux, et je dis tout haut : Voilà un singulier rêve, et je dors d'un sommeil bien profond : rien ne m'éveille; mais, puisqu'elle m'est rendue, ne souhaitons pas d'en voir la fin : c'est une erreur, mais elle est agréable, profitons-en; et j'ouvris mes bras pour y presser Caroline.

— Un moment! me dit-elle en se dérobant à mes caresses; vous voilà réveillé. Saint Pierre est votre ami; Mahomet est mon père; votre bon ange est ma sœur, et le diable est toujours Nicolas. Je ne suis point morte, et, puisque le dénouement est arrivé, il ne vous reste plus qu'à saluer la compagnie. Elle prit mon chapeau, et sa-

Digitized by Google

lua pour moi ; car je ne savais pas encore où j'en étais, et je craignais de rêver toujours.

Enfin on me dit que Caroline avait voulu s'assurer de mes véritables sentimens; que, profitant de mon sommeil, on m'avait transporté dans la vieille chapelle, depuis long-temps transformée en théâtre à machines, où l'on m'avait fait subir toutes les épreuves dont je m'étais tiré à la satisfaction générale. Tous les acteurs parurent devant moi, l'un d'eux un peu ventriloque, portant un appareil fantasmagorique; et l'on me fit voir une salle disposée pour le *panorama*. Ainsi tout s'était opéré par des moyens naturels, qui, dans un autre siècle, auraient bien certainement contribué à faire croire à la magie.

Caroline fut persuadée que je n'aimais qu'elle ; elle m'avait mis à l'épreuve ; je crus aussi qu'elle n'aimait que moi, mais je ne l'avais pas éprouvée alors.... et le temps...

O Caroline! Caroline!.... Quand je retournerai à la vieille chapelle, si le diable à tête de bœuf me dit encore *che voi?* que lui répondrai-je?

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

J'ai eu l'honneur d'annoncer à V. A. le succès mérité de *la Comédienne*, comédie en trois actes et en vers de M. Andrieux. Cet ouvrage, dont la conduite et le style sont dignes d'éloges, a été en butte aux critiques les plus amères. Croiriez-vous, Monseigneur, que l'esprit de parti s'en mêle? que pour avoir parlé de Cicéron, et mis un gentilhomme sur la scène, M. Andrieux a été cité, par certain journaliste, pour un homme dont les opinions sont douteuses? Ce joli mot de Gouvignac, répondant à son neveu qui fait l'apologie des comédiens, et qui prétend que Roscius était l'ami de Cicéron,

Cicéron?... Cicéron n'était pas gentilhomme,

a été regardé comme un trait d'ignorance absurde. Sans faire attention au comique de la situation, on a froidement raisonné sur l'idée; on a lourdement commenté ce vers, que Molière aurait envié à M. Andrieux, et l'on a

Digitized by Google

conclu qu'il était mauvais, puisque Cicéron était issu d'une famille de *chevaliers*.

Belle conclusion et digne de l'exorde!

Le neveu de Gouvignac, emporté par le désir de prouver à son oncle que l'état de comédien est un état qu'on peut exercer avec honneur, parle de cet ami de Roscius, qu'il regarde comme un grand homme qui sauva sa patrie. Alors, voilà M. Andrieux attaqué de *républicanisme*. Au lieu de mettre en scène un sellier de Bruxelles, l'auteur anoblit son principal personnage et en fait un gentilhomme, un major d'infanterie; on dit qu'il a voulu avilir la noblesse. Que dira-t-on des auteurs de M. le baron de Sottenville, de M. Desmazure, et de tous les gentilshommes ridicules qu'on a immolés à la risée publique?

Après les lumières de la philosophie, qui ont diminué le nombre de nos sensations, ou du moins en ont émoussé la vivacité, en soumettant tous nos chefs-d'œuvre au calcul de l'analyse, je ne connais rien de plus fatal aux arts que l'esprit de parti. On juge tout alors avec ses opinions; ce sentiment exclut, absorbe presque tous les autres; il donne à l'âme une sorte d'inquiétude et d'impatience qui ne saurait être compatible avec ce goût et cette sensibilité profonde que demande l'amour des beaux-arts. Le beau, qui en est l'objet et le principe, veut être senti: comment juger alors avec impartialité, lorsque tout ce qu'il y a de plus partial au monde nous guide dans nos jugemens?

Pour ne parler de *la Comédienne* que sous le rapport littéraire (et je doute qu'on puisse réellement l'envisager sous un autre), je dirai que M. Andrieux a traité son sujet avec beaucoup d'art; que ce sujet était très-difficile à mettre sur la scène, et que cette difficulté, vaincue avec beaucoup de succès, aurait suffi pour faire la réputation d'un autre poëte comique. Cependant on ignore encore quel a été le but de M. Andrieux; il ne se prononce pas plus pour que contre les comédiens. Il a sans doute regardé comme jugé le procès qu'on leur faisait depuis long-temps. En effet, le comédien fait au-

Digitized by Google

jourd'hui partie de la société; il paye à l'état le tribut que tout citoyen est tenu d'acquitter; il est membre de ce corps respectable qui veille à la sûreté intérieure de nos familles, et auquel le roi, en récompense de ses honorables services, a accordé un poste d'honneur au sein de son palais.

Les circonstances ont rendu le comédien un homme important, beaucoup trop peut-être. Autrefois il était trop avili; mais je crois qu'aujourd'hui il s'arroge plus de priviléges qu'on ne lui en a donnés. Il oublie souvent que le talent est le seul titre qui puisse lui donner des droits à la bienveillance et à l'estime du public. Au lieu de se livrer exclusivement à l'exercice de son art, il apporte quelquefois jusque sur la scène des opinions qui sont étrangères à son rôle. C'est alors qu'il ne devrait jamais perdre de vue le souffleur, qui est la seule boussole de sa conduite. Ne pourrait-on pas appliquer à certains acteurs ces vers que Boileau fit sur un poëte, qui cherchait peut-être à le perdre de la manière la plus ignoble:

Qui critique *Cotin* n'estime pas son roi,
Et n'a, selon *Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni loi?

Je me propose de revenir sur *la Comédienne*, si toutefois M. Andrieux la livre à l'impression.

Avant de terminer ma lettre, Monseigneur, je vous annonce le départ prochain de Talma pour les départemens. On nous promet la représentation au bénéfice de Gavaudan pour lundi prochain. On donnera *Iphigénie en Tauride*, un petit opéra-comique nouveau, intitulé *les Deux Maris*, et un ballet.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Les manifestes ont été quelquefois des déclamations obligées, où les souverains, par de captieux raisonnemens et les détours d'une politique mensongère, s'attachaient à consacrer et à légitimer des injustices. Avant-coureurs de l'orage, précurseurs de la guerre, ces déplorables écrits épouvantent les peuples dont ils présagent les calamités, ne persuadent point les esprits, et n'opèrent jamais un rapprochement.

Digitized by Google

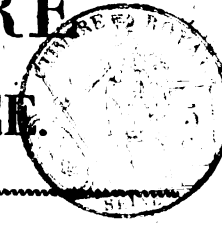
L'empereur de Russie, qui sait innover dans le bien, en fait depuis peu publier un, ouvrage nouveau en ce genre, digne de ces beaux temps de la chevalerie et de la foi, où les guerriers, moins religieux que braves, pliaient le genou devant le dieu des armées, et, persuadés que c'est lui dont la puissance se joue dans l'univers, reconnaissaient que de sa main seule partent les victoires et les défaites.

Pouvait-il n'être point magnanime en toutes choses ce prince qui, jeune encore, n'a vaincu que pour sauver, possédé que pour conserver et pour rendre! A lui seul appartient l'honneur d'une générosité inconnue aux âges précédens, qui pourra être imitée par la postérité, mais jamais surpassée. Grâce à lui et par lui, elle subsiste encore, malgré les agitations et les frémissemens de vingt peuples divers, cette colonne qui semble n'avoir été élevée que pour perpétuer au sein de la France, en les unissant, le souvenir de nos victoires et de la magnanimité d'Alexandre. Monument d'un triomphe nouveau, que tous les peuples envieront toujours à la Russie, puisse-t-elle se soutenir cette colonne, comme un gage de paix honorable pour deux nations, humiliant pour aucune! Gloire au prince qui s'est conservé grand au milieu de nombreuses réputations que nous avons vues s'éclipser; qui maître, comme tant d'autres, des plus précieuses dépouilles de l'antiquité, n'a voulu rapporter dans ses états d'autres preuves de ses victoires que les acclamations de l'Europe, l'amour de ses états, l'admiration de l'univers! La France éleva autrefois à l'un de ses rois une statue, avec cette inscription: *A Louis XIV, après sa mort;* de même, aujourd'hui, la France libre, rendue à elle-même et à son souverain, subjuguée par le sentiment seul de la reconnaissance, aime à payer un juste tribut de louanges à son allié et à son libérateur. Devançant la postérité, déjà elle le salue du nom de *Grand.* Le fils de Philippe a désormais un rival; qu'il ne suffise plus, pour désigner le premier prince de l'antiquité, de l'avoir nommé.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.



AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du Mercure, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LES MALHEURS DES AUGUSTES PRISONNIERS DU TEMPLE,

POÈME ÉLÉGIAQUE.

Dieu ! quel arrêt de mort consterne ces cachots !
Quels soupirs déchirans, et quels profonds sanglots !
D'où vient ce désespoir ? quelle est cette famille ?
Aux lueurs d'un flambeau qui sous ces voûtes brille,
Je la vois épuisant les humaines douleurs,
Morne, pâle, éperdue, abîmée en ses pleurs,
Serrer contre son sein une auguste victime
Qui la console et montre un front calme et sublime :
« O ma femme ! ô ma sœur ! ô vous, mes chers enfans !
» Ne pleurez plus, hélas ! à mes derniers instans :

Digitized by Google

» Fatigué du fardeau sous lequel je succombe,
» Tranquille et résigné je descends dans la tombe.
» Oh! si le ciel enfin, vous prêtant son secours,
» Daignait vous accorder ce qu'il m'ôte de jours,
» Je bénirais mes fers, mon injuste supplice;
» Mais, s'il n'accepte point ce sanglant sacrifice,
» D'un roi que ses sujets viennent de condamner,
» Apprenez à mourir, surtout à pardonner. »
Quel moment! son épouse, hélas! se désespère;
Sa fille se prosterne aux genoux d'un bon père;
Sa sœur élève au ciel des regards supplians;
Son fils autour de lui presse ses bras tremblans;
Son fils!... Ce triste père, admirant tant de charmes,
Frémit de l'avenir, baigne son fils de larmes,
Sent défaillir son cœur, leur dit un long adieu,
Et va s'ensevelir dans le sein de son Dieu.

Douce religion! ô vierge tutélaire!
Toi dont la voix console et le ciel et la terre;
Toi qui mets ton bonheur à pleurer et bénir,
Ta gloire à t'abaisser et ta joie à souffrir,
Viens, brise ces verroux; que Louis te contemple;
Le plus affreux cachot sera ton plus beau temple:
Viens sous les traits divins de ce pieux mortel
Digne de présenter Louis à l'Éternel.
Mais, déjà prosterné devant l'Eucharistie,
Louis reçoit son Dieu dans l'ineffable hostie;
Et cet humble chrétien, sous ses fers déchirans,
Est plus roi que les rois, et que tous ses tyrans.
Il en est temps, cruels! consommez votre crime;
Voilà le roi martyr, l'innocente victime;
Arrosez de son sang l'autel de vos faux dieux!
Son corps vous appartient, son âme est dans les cieux.
Vous, la postérité poursuit vos noms infâmes;
Mais le vôtre à jamais est gravé dans nos âmes,

Digitized by Google

Malesherbes, Desèze, Hue, et toi, Chamilly,
Vous tous dont le grand cœur seul n'a jamais failli.

Oh! que dira ce jour d'exécrable mémoire?
Que ne puissent nos pleurs l'effacer de l'histoire!
Soleil! devais-tu donc lui prêter ton flambeau?
Cette vaste cité semble un vaste tombeau;
Vaincu de la terreur, enchaîné par les armes,
Le désespoir se tait, et dévore ses larmes.
Que dis-je? tout maudit ce jour si détesté;
Tout : la nature en deuil, les pleurs de la beauté,
Les regrets des vieillards, la stupeur de l'enfance;
La pâleur des bourreaux et la voix du silence.

« Barbares, arrêtez! il en est encor temps;
» Épargnez votre roi dans la fleur de ses ans!
» C'est le sang de Henri, c'est le meilleur des pères :
» Il essuya vos pleurs, consola vos misères;
» Il a compté ses jours par autant de bienfaits;
» Peuple, ne commets pas le plus grand des forfaits!
» L'équité, le malheur, la pitié, tout l'ordonne;
» N'égorge pas ton père alors qu'il te pardonne!.. »
En vain ce cri du cœur s'élance de mon sein;
Le tambour régicide et le bronze assassin
Étouffent de Louis la dernière parole;
Mais l'élu du Seigneur, dont la voix le console,
Sublime, a fait entendre, au milieu de leurs cris :
« Allez, montez au ciel, ô fils de saint Louis! »
Le ciel s'ouvre, et prend part à ce grand sacrifice;
Le chœur des Séraphins, l'immortelle milice,
Aux pieds de Jéhova répétaient, attendris :
« Venez, montez au ciel! ô fils de saint Louis!... »

Mais quel nouveau forfait déshonore la terre?
De monarques puissans épouse, fille, mère,

Digitized by Google

Dans le fond des cachots condamnée à souffrir,
Tu meurs cent fois, hélas! avant que de mourir.
Où donc est la pitié, secourable, immortelle?
Ne peut-elle briser ta chaîne si cruelle?
Vole affronter la mort, pour finir ses revers,
Généreux Sombreville, ornement de mes vers;
Toi, sous les plis nombreux de ta robe discrète,
Tendre œillet, cache bien ce billet qu'il apprête;
O fleur! que ne peux-tu toi-même parler!
Va, messager charmant, sois fier consoler
La reine la plus belle et la plus heureuse.
Ah! quand mai nous rendra sa saison amoureuse,
Je veux dans nos jardins, multipliant tes fleurs,
A ce penser touchant t'arroser de mes pleurs.
Mais tout est découvert : poussant un cri de joie,
Le crime qui veillait saisit sa faible proie,
Et l'entraîne mourante au sanglant tribunal.
Misérables, vomis du rivage infernal,
Frappez! Eh! qu'a besoin votre infâme imposture
D'assassiner son cœur, d'outrager la nature?
Elle aima son époux, elle pleure son sort,
Pardonne ses bourreaux, elle a droit à la mort :
Monstres! précipitez vos vengeances terribles;
Le supplice n'est rien, les apprêts sont horribles.
Ces cheveux, qu'entourait l'or du sacré bandeau,
Tombent sous le tranchant de criminels ciseaux;
Cette pourpre des rois, magnifique parure,
A fait place aux lambeaux d'une grossière bure;
Ces généreuses mains, prodigues de bienfaits,
Se gonflent sous les nœuds réservés aux forfaits;
A ce char triomphant qu'élancent dans la plaine
Huit coursiers orgueilleux de conduire leur reine,
Succèdent les lenteurs du fatal tombereau,
Où s'humilie un prêtre à côté d'un bourreau.
O reine!... Sans mourir, quel Français la contemple!
Devant son palais même, en face d'un saint temple,

Digitized by Google

Dans cette place immense où l'hymen enchanté
Ornait d'un diadème un front plein de beauté,
La main d'un vil bourreau, sous la hache fumante,
Abaisse et fait tomber cette tête sanglante!...
Princes infortunés! abîmes des grandeurs!
Eh! que servent ces n s, ces palais, ces splendeurs,
Ce temple où leur cercueil en pompe doit descendre?
On cherche n[illegible]haut l'endroit où sur leur cendre,
Une terre brûla[illegible]entourant leurs lambeaux,
Les supplicie enc[illegible]même au fond des tombeaux.
O mortels, ignorant vos tristes destinées,
Suivez à l'échafaud ces têtes couronnées;
Et, tombant à genoux, remplis d'un saint effroi,
Dites : Dieu seul est grand; dites : Dieu seul est toi.

C'est lui qui te demande, adorable princesse,
Modèle de pudeur, de grâce et de sagesse;
Toi, qui, si près du trône, en ton zèle pieux,
Te prosternas souvent aux pieds du malheureux,
L'éternité t'appelle et t'ouvre un port tranquille;
Hâte-toi : la vertu n'a qu'au ciel un asile.
Et toi, royal enfant, objet de tant de pleurs,
Toi qui, si jeune encor, t'abreuvas de douleurs,
Quand je plains ta bonté, tes malheurs et tes charmes,
Quel régicide même accusera mes larmes?
Jeté nu sur la terre, heureux de mendier,
Le soir, l'enfant du pauvre, assis près du foyer,
Nourri du pain trempé des sueurs de son père,
A du moins pour trésors les baisers de sa mère;
Et, si la mort sur lui place son froid linceuil,
On attache une fleur à son étroit cercueil :
Toi, qui devais tenir le sceptre de la France;
Toi, dans le sein des ris bercé par l'opulence;
Toi, dont les chants de joie avançaient le sommeil,
Dont les fleurs au matin parfumaient le réveil,

Digitized by Google

Maintenant enchaîné dans une infecte enceinte,
Mourant de froid, de faim, de douleur et de crainte,
Tu pleures! et ton père, hélas! ne t'entend plus;
Ta mère n'accourt pas à tes cris superflus;
Ta sœur, loin de tes yeux, prie et souffre en silence,
Les maux de la vieillesse assiégent ton enfance,
Et tu n'as plus de force, aux portes des tombeaux,
Que pour presser encor la main de tes bourreaux.
Ils abrègent tes nuits, ils tourmentent ta veille;
D'abominables chants outragent ton oreille,
De ton esprit charmant brisent tous les ressorts,
Empoisonnent ton âme, et peut-être ton corps!...
Tu meurs, nu, délaissé, rongé d'affreux ulcères;
Tu meurs, les yeux fermés par des mains étrangères!
Donnez, donnez des fleurs, des lis à pleines mains,
Que j'en couvre sa tombe en pleurant ses destins!
Puisse son ombre émue et me voir et m'entendre!
Puisse la terre enfin peser moins sur sa cendre,
Et son auguste sœur, attentive à mes chants,
Accorder quelques pleurs à mes récits touchans!
Tandis qu'un roi pieux, délices de la France,
Du moderne Néron terrassant la puissance,
Et ramenant l'espoir de jours plus fortunés,
Embrasse ses enfans à ses pieds prosternés!

C. L. MOLLEVAUT.

LE GOUT DU SIÈCLE.

Plus de Pindares, plus d'Horaces,
La lyre cède au flageolet;
Nous avons de petites Grâces,
Un petit goût bien frivolet.
Notre siècle est un peu follet:
En liseré Minerve brode;
Le sublime est passé de mode,
L'amour des riens l'a supprimé;
Et l'on préfère au chant de l'ode
La charade et le bout-rimé.

Feu LEBRUN.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Charme de l'amitié, délice de l'amour,
Je fais sentir à tous mon attrait invincible ;
Combien tu dois chérir, mortel doux et sensible,
L'aimable et tendre couple à qui je dois le jour!
Si j'existe par lui, je l'anime à mon tour,
Et je rends par mon feu sa couleur plus vermeille.
Échappée aux ennuis d'une froide langueur,
L'intéressante Agnès à ma voix se réveille ;
Par l'instinct du plaisir j'enhardis sa pudeur :
Sur ses lèvres, tantôt paisible je repose ;
Tantôt j'y sens son cœur voler, battre et frémir.
Par mon divin parfum je surpasse la rose :
Mon murmure est plus doux que celui du zéphyr.
Un dernier mot encor me fera mieux comprendre :
Le ciel fit aux mortels mille présens bien doux ;
Mais je suis le seul entre tous
Que l'on puisse à la fois et recevoir et rendre.

CHARADE.

Entre les prépositions,
Mon cher lecteur, cherchez-en une
Qui, jointe à la mère commune
Et des hommes et des lions,
Donnera le lieu redoutable
Que maint tragique auteur,
Dans sa comique fureur,
Craint, haït, maudit, envoie au diable.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Sur mes sept pieds, dans la nuit des tombeaux,
L'imagination, souvent, hélas ! errante,
Me peint à travers des flambeaux
La clarté vacillante.
Ce portrait n'est pas très-flatteur...
Mais qu'à mon second pied mon cœur cède sa place,
Tu me verras, ami lecteur,
Subitement changer de face ;
Devenir ce noble attribut,
Qui, de pair avec la couronne,
Au mérite, aux vertus, à la valeur se donne.
Devine, s'il se peut ; moi, j'ai rempli mon but.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Honneur et Honneurs.*

Le mot de la charade est *Adieu.*

Le mot du logogriphe latin est *Musca* (mouche), dans lequel on trouve *Mus* (rat), et *Musa* (muse).

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

« Lorsqu'on vient à peser mûrement le bien qu'ont procuré aux hommes, depuis l'origine de l'art, une poignée de fils d'Esculape, et le mal immense que la multitude de docteurs et de professeurs a fait au genre humain dans cet espace de temps, on pense sans doute qu'il serait plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde. »

BOERHAAVE.

(N°. XI.)

Tandis que les découvertes se multipliaient, une nouvelle maladie vint assaillir nos contrées; elle attaquait la génération dans ses sources : un remède nouveau en arrêta les ravages. Les Arabes avaient employé le mercure avec succès dans les maladies cutanées.

Paracelse, qui, plus maître de ses penchans et de son imagination, plus nourri des anciens, plus éclairé dans ses prétentions, eût pu être la lumière de son siècle, et jeter de l'éclat dans le nôtre; Paracelse fit une heureuse application du mercure aux maladies vénériennes; mais la grande, la sublime révolution dans la médecine, fut la circulation du sang découverte par Harvey, dont elle assure à jamais la gloire. Celle de la route du chyle, qui la suivit, mit à même, avec la première, d'expliquer la transformation en sang des alimens, fit connaître l'origine de toutes sortes de maladies, et les moyens curatifs à y appliquer. D'autres eurent lieu bientôt; telles que la démonstration des vaisseaux lymphatiques, des veines lactées, du canal thoracique; celles de Malpighi, sur les poumons; de Bellini, sur les reins; de Glisson de Bianchi, sur les foies, et tant d'autres, qui, chacune, ont illustré leurs auteurs. Mais, parmi les nouveaux créateurs ou régénérateurs de la médecine, aucun ne s'est

Digitized by Google

fait une réputation plus méritée que le savant Boerhaave au commencement du dix-huitième siècle. Des flots de lumière en jaillirent ; tous cependant n'étaient pas également purs. Sa doctrine fut mêlée d'erreurs ; mais, nourri des anciens, et surtout d'Hippocrate, il n'en posa pas moins les vrais, les solides fondemens de l'art de guérir.

Cependant les nations de l'Europe ne pratiquèrent pas toutes cette médecine avec le même éclat. L'Italie, qui la première a retiré cette science de l'obscurité, et l'a illustrée par d'excellens ouvrages, semble avoir laissé refroidir pour elle son émulation et son zèle.

La gloire de Boerhaave, leur compatriote, aurait dû raviver pour jamais son art chez les Hollandais. Les obstacles qu'y opposent le gouvernement et les mœurs l'ont empêché d'y fleurir. Le défaut de goût chez les Allemands, qui les porte à imprimer des fatras, ralentit leurs progrès dans les sciences qui ont pour eux le plus d'attraits, la médecine et la chimie.

La France, versée profondément dans l'anatomie et la chirurgie, deux branches si essentielles, après avoir produit les Baillon, les Houllier, les Quesnay, les Fernel, aurait dû se soutenir avec plus d'éclat ; mais diverses causes morales et physiques, jointes peut-être aux fausses méthodes des académies et des écoles de médecine, contribuèrent chez elle à la décadence d'un art aussi utile.

C'est dans les îles britanniques, c'est dans les trois royaumes, que le siége brillant de la médecine semble établi depuis long-temps. Richesses, honneurs, bonnes études, tout contribue à sa gloire, et l'illustre Boerhaave y trouve à côté d'Hippocrate un culte digne de son génie.

Nous avons promis un abrégé succinct de l'histoire de la médecine et de la chirurgie en France.

L'envahissement des Gaules, la barbarie des Francs, les guerres fréquentes et cruelles que les changemens de règne entraînaient à cause des partages de la monarchie, pensèrent, sous la première race, éteindre le flambeau des arts. Ces enfans de la paix ne trouvèrent d'asile que dans les cloîtres : c'était la lumière sous le boisseau ;

Digitized by Google

ce boisseau fut un abri qui les sauva. Le fils de Pépin essaya de l'en tirer ; mais, pour la fixer au dehors, et lui rendre tout son éclat, il eût fallu consolider la paix, et couper court aux révolutions en établissant un mode moins vicieux de succession à la couronne. Du reste, plein de vigueur et de santé, Charlemagne négligea la médecine ; l'ignorance des empyriques de son temps ne pouvait en donner à ce prince une idée favorable. Cet art, comme sous nos plus barbares ancêtres, demeura encore long-temps réduit à quelques secrets entre les mains des prêtres. Il conservait cependant son unité ; c'est-à-dire que ceux qui exerçaient la médecine faisaient eux-mêmes les opérations qu'elle exige. Ce ne fut que l'an 1163, que le concile de Tours, à raison de ce principe, que *l'église abhorre le sang*, décida qu'aucun prêtre ne devait se permettre d'en répandre.

La chirurgie alors devint un champ libre dont s'emparèrent bientôt des hommes ignorans et vils. Le préjugé s'en mêla ; et la médecine, dédaignant les moindres opérations, devint semblable à un homme qui, par esprit de dignité, renoncerait à faire aucun usage de ses mains, il lui en eût fallu à ses ordres d'aussi adroites que dociles. Nous allons voir si elle obtint ces résultats (1).

La médecine n'avait pas encore, vers le milieu du douzième siècle, d'écoles établies à Paris, ainsi que le prouve un passage de Salisbury, où il dit que ceux de la capitale qui voulaient suivre la médecine, allaient l'étudier à Salerne ou à Montpellier. Des auteurs plus récens disent que, vers la fin du même siècle, et au commencement du treizième, elle y devint florissante. Ce n'est pas que nos rois n'eussent eu déjà des médecins très-habiles : Robert, Obazon, et Hugues, mort en 1199, s'étaient rendus célèbres dans leur art, mais ne l'avaient point professé.

(1) Le douzième siècle ne manquait cependant pas de lumières. Les beaux-arts et l'éloquence commençaient à y fleurir ; les fureurs d'une dialectique insensée détruisirent le goût dans les siècles suivans, et firent rétrograder le bon sens et les connaissances.

Digitized by Google

L'enseignement de la médecine fit vers ces temps partie de l'Université. Il n'en fut pas de même de la chirurgie, qui demeura jusqu'à la révolution subordonnée à la médecine.

En proie, comme nous l'avons dit, à des mains viles et téméraires, il en résulta de tels abus, qu'à la sollicitation de Jean Pitard, prémier chirurgien des rois saint Louis, Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel, tous ceux exerçant la chirurgie furent réunis en communauté, sous l'invocation des martyrs saint Côme et saint Damien. Pitard dressa des règlemens, qui furent confirmés par nos rois, et publiés l'an 1278. Par ces règlemens, nul ne pouvait, homme ou femme, exercer cette profession sans l'approbation du premier chirurgien du roi. Il paraît que, dès le commencement, on distingua deux ordres de chirurgiens; ceux qui en faisaient leur unique état, et s'instruisaient davantage, étaient connus sous le nom de chirurgiens de robe longue; ceux qui n'en faisaient qu'un accessoire de leur profession, tels que les barbiers, et se bornaient aux plus simples opérations, étaient appelés chirurgiens de robe courte. Les premiers, repoussés long-temps de l'Université, voulaient y tenir cependant, soit pour se donner du relief et s'instruire, ou afin de participer aux priviléges dont jouissaient les suppôts et même les élèves de cette compagnie.

Après des débats vifs, des sollicitations pressantes, les maîtres chirurgiens de Paris, qui étaient tous lettrés, obtinrent, en 1436, d'être admis comme écoliers à l'Université, aux conditions de suivre avec exactitude les cours relatifs à la chirurgie.

Des inconvéniens et des querelles devaient toujours résulter de pareils arrangemens. Les chirurgiens ne pouvaient fréquenter toute leur vie les écoles; ils ne pouvaient, avec quelques connaissances, approcher continuellement des malades, sans se laisser souvent entraîner à leur administrer des remèdes, et empiéter sur la médecine. C'est ce dont les médecins, nommés alors physiciens, se plaignaient amèrement.

Afin de parer à ces désordres, ils se plurent à élever parmi les chirurgiens autel contre autel, en instruisant

Digitized by Google

les barbiers. Ceux-ci se montraient plus dociles, et, vers la fin du quinzième siècle, il fut passé entre les médecins et la communauté des barbiers, un contrat par lequel les médecins s'engageaient à instruire ces derniers dans toutes les parties de la chirurgie, tandis que ceux-ci juraient de ne jamais agir sans les ordres de la faculté.

Le second ordre des chirurgiens a produit des hommes fort habiles. Ceux du premier n'en jetèrent pas moins les hauts cris; mais ils furent obligés de se soumettre pour n'être pas interdits.

Du reste, les médecins s'attiraient une grande considération par l'ordre et la décence qu'ils faisaient régner dans leur corps. En 1452, le cardinal d'Estouteville, qui fut nommé pour réformer l'Université, trouva fort peu à reprendre dans la faculté de médecine; depuis encore elle perfectionna sa discipline par de nouveaux règlemens (1).

Le cardinal établit aussi que les professeurs en médecine auraient tout droit de se marier; ce qui n'avait presque pas été toléré jusqu'alors dans l'Université.

En 1492, Guillaume Basin, élu doyen de la faculté, fit bâtir les écoles de médecine dans la rue de la Bûcherie. Il serait difficile de dire en quel endroit auparavant les médecins donnaient leurs leçons; on sait seulement que la faculté s'assemblait sous le porche de Notre-Dame, à Saint-Yves et aux Mathurins. Ces écoles, du reste, étaient un vilain bâtiment, qui tombait en ruines quelque temps avant la révolution.

Les chirurgiens s'assemblaient certains jours à Saint-Côme pour visiter les malades. L'an 1560, le curé de

(1) On remarque dans le statut de 1558, un passage qui annonce contre la chirurgie une prévention aussi forte que ridicule. Il y est dit, à l'égard de ceux qui aspirent à la médecine : Les candidats qui ont exercé la chirurgie, ne seront point admis parmi les médecins, qu'ils ne se soient engagés devant notaire à ne plus faire aucune opération; car, ajoute le statut, il convient de conserver pure et entière la dignité de l'ordre des médecins.

Digitized by Google

Saint-Côme obtint du pape de faire construire dans son église un bâtiment pour cette visite. Plus tard, l'an 1591, la communauté des chirurgiens fit élever à son compte, près Saint-Côme, un assez bel édifice.

Sur la porte d'entrée étaient écrits ces mots en lettres d'or : *Ædes Chirurgorum.*

On trouvait ensuite deux beaux corps de bâtimens, séparés par la cour. A main droite en entrant était l'amphithéâtre anatomique ; la porte de cet amphithéâtre était décorée d'un ordre ionique et de quelques ornemens symboliques de l'art de la chirurgie. Sur un marbre on lisait ces vers de Santeuil :

Ad cædes prisca amphitheatra patebant :
Ut discant longùm vivere, nostra patent.

De l'autre côté de la cour, et vis-à-vis cet amphithéâtre, était un bâtiment construit, en 1707, à la place de l'ancienne maison où la communauté tenait ses assemblées et visitait les pauvres malades. Sur la porte était cette inscription : *Consilioque manuque.*

La munificence de Louis XV et la libéralité de M. de la Peyronie (1), premier chirurgien du roi, ont depuis substitué à ces bâtimens un édifice magnifique, dont la façade, parfaitement décorée, annonce un établissement digne de la capitale de la France. Cet édifice est trop connu pour que nous en donnions les détails.

Là se font aujourd'hui les cours de médecine et de chirurgie, que les mêmes élèves sont tenus de suivre également.

La jalousie des médecins ayant, comme nous l'avons

(1) M. de la Peyronie, premier chirurgien du roi, mort à Versailles le 24 avril 1747, était si zélé pour sa compagnie, qu'il lui laissa tous ses biens, qui étaient immenses. Les deux tiers furent appliqués à l'école de Paris, l'autre à celle de Montpellier. Les maîtres chirurgiens de Paris lui firent élever un monument en bronze, parfaitement exécuté, et que l'on voyait adossé au premier pilier de l'église de Saint-Côme.

Digitized by Google

vu, élevé, au commencement du seizième siècle, les barbiers à la dignité de vrais chirurgiens, il y eut dans cette partie deux corps distincts, tenant également à l'Université; de grands débats entre eux et de longues querelles en résultèrent. Cette rivalité servait les médecins; elle les aida long-temps à tenir les uns et les autres dans la subordination et le respect; malgré les discussions continuelles qu'avait la faculté avec les chirurgiens du premier ordre, les barbiers, qui devaient tout aux médecins, restaient fidèles à ceux-ci.

Les autres n'en faisaient pas moins de fréquens et de violens efforts pour secouer le joug des médecins; ils prétendaient tenir par eux-mêmes à l'Université, et y former une cinquième faculté. Les lumières répandues dans leur société, les grands hommes qu'elle avait produits, et la faveur des rois François Ier., Charles IX et Henri III, les portaient à tout entreprendre pour sortir de la dépendance; mais leurs efforts venaient se briser contre le colosse de l'Université, qui, toujours inébranlable, ne les recevait que comme élèves, et refusait de leur permettre d'ouvrir des écoles en leur nom.

On peut dire que cette lutte, toujours malheureuse pour les chirurgiens, continua jusqu'au moment où Louis XV, leur protecteur déclaré, établit, en 1724, cinq places de démonstrateurs, qui devaient être données aux chirurgiens les plus habiles, sur la présentation du premier chirurgien de S. M.; 500 livres d'appointemens étaient affectées à chacun des démonstrateurs.

Jean Bienaise, chirurgien distingué, avait légué, en 1681, une rente de 600 livres pour deux démonstrateurs d'anatomie et de chirurgie. Cette rente, par le système de Law, était réduite à si peu de chose, que l'instruction allait cesser; c'est ce qui donna lieu à la libéralité de Louis XV.

Ce corps, d'ailleurs, brillait d'un tel éclat, il y régnait alors un tel accord, qu'il n'était plus possible à leurs adversaires de les tenir sous une tutelle aussi sévère que jadis. Nous avons vu deux corps rivaux se former dans la chirurgie par les intrigues des médecins, qui maintinrent ainsi long-temps leur autorité. Las de

Digitized by Google

disputer entre eux, les chirurgiens se réunirent vers l'an 1658. Les médecins, pour s'en venger, firent exclure de l'Université la tourbe illettrée des barbiers. Cette épuration fut favorable aux chirurgiens, qui s'unirent de plus en plus, et ne formèrent enfin qu'un seul corps vers la fin du dix-septième siècle.

Charles-François Félix, premier chirurgien du roi, devint aussi son premier barbier. Chef des deux communautés, il les réunit, et donna un nouveau règlement, qui fut approuvé par le roi et publié en 1701 ; les examens devinrent très-sévères et très-multipliés (1).

Ce corps marcha depuis de succès en succès. Toujours harcelé par les médecins, leur jalousie lui servait d'aiguillon. Louis XIV anoblit quatre chirurgiens ; Louis XV en anoblit davantage. Après avoir obtenu des démonstrateurs de leur corps en 1725, ils se formèrent en académie en 1731 (2). En 1743, on en expulsa tous ceux

(1) Cette communauté réunie était sous la direction du premier chirurgien du roi, de son lieutenant, prevôt perpétuel, et de quatre prevôts électifs.

Les grades étaient aspirans et maîtres ; les aspirans devenaient maîtres après huit actes différens, dont le premier était l'immatricule ; le deuxième, la tentative ; le troisième, premier examen ; le quatrième, la semaine d'ostéologie ; le cinquième, la semaine anatomique ; le sixième, la semaine des saignées ; le septième, la semaine des médicamens ; le huitième, le dernier examen.

Tous ces examens longs et difficiles faisaient qu'on ne recevait plus dans ce corps que des sujets savans et habiles.

(2) En 1731, M. Georges Mareschal, premier chirurgien du roi, et M. Gigot de la Peyronie, premier chirurgien reçu en survivance, formèrent, sous la protection du roi, une académie de chirurgie, tendant à perfectionner cet art par l'expérience et l'observation. Le règlement contenait trente-trois articles. L'académie était composée de soixante-dix membres, tous maîtres chirurgiens de Paris ; elle s'associait cependant un certain nombre de chirurgiens de province ou étrangers, recevait des mémoires, et proposait tous les ans des questions, dont le prix était une médaille d'or de 200 livres.

Digitized by Google

qui tenaient à des arts mécaniques; enfin, pour terminer des rivalités et des discussions où l'on n'observait pas toujours la décence, Louis XV rendit, en 1760, une ordonnance qui réglait les droits et les prétentions de chacun. Ce règlement contint les deux ordres, jusqu'au moment où la révolution vint les confondre (1).

Les médecins, dans cet intervalle, s'étaient plus occupés de maintenir leurs droits par la chicane que de briller par les talens; ils avaient cessé de produire des hommes qui pussent rivaliser avec les Paré, les Petit, les Morand, les Bichat, les Maréchal, les Dessault, et tant d'autres, la gloire de leur pays comme de leur société. Ils eurent, du reste, assez d'occupation; car, outre leurs querelles habituelles avec les chirurgiens, des médecins étrangers voulurent, en 1673, élever à Paris une nouvelle faculté à côté de l'ancienne. Le procès fut long; les étrangers étaient appuyés par le crédit de quelques-uns des leurs qui se trouvaient médecins du roi: mais enfin M. Fagon, de la faculté de Paris, devenu premier médecin, parvint, en 1694, à faire dissoudre cette nouvelle société, et la faculté n'eut plus jusqu'à la fin que ses adversaires accoutumés.

---

(1) L'arrêt du conseil d'état du roi, du 4 juillet 1750, et portant règlement entre la faculté de médecine de Paris et les maîtres en l'art et science de la chirurgie de la même ville, contenait vingt et un articles.

Les premiers articles roulent sur l'instruction que doivent recevoir dans les écoles les élèves en chirurgie pendant trois années, avant de subir les examens, et parvenir à la maîtrise à Paris. Ils doivent suivre les cours qui sont distribués en trois classes, et présenter leurs inscriptions. Ceux qui veulent exercer à Paris, doivent en outre faire deux ans de stage, et suivre les grandes opérations dans les hôpitaux de Paris; et, s'ils font par eux-mêmes des opérations pendant ces deux ans, ils doivent appeler avec eux deux maîtres reçus au moins depuis douze ans.

Ceux des provinces pourront être admis à exercer à Paris, mais après avoir rapporté leur titre et subi un nouvel examen à la faculté.

D'autres articles règlent le cérémonial des réceptions, et l'hom-

Digitized by Google

Nous donnerons dans un dernier article le précis historique de la médecine depuis la révolution. Nous dirons la manière dont les écoles ont été gouvernées jusqu'à nos jours; et, entrant dans les discussions qui s'agitent sur la division ou l'ensemble qui doivent régner dans cette partie de l'enseignement, nous en peserons, autant qu'il est en nous, les avantages et les inconvéniens.

Du reste, si la division de la médecine et de la chirurgie a été généralement un fléau pour l'Europe, la France a joui de cet avantage, que les chirurgiens, rassemblés de bonne heure chez elle en une corporation remplie de la plus louable émulation, a porté tout ce qui la concerne à un haut degré de perfection.

Il n'en a pas été de même chez nos voisins. La chirurgie, abandonnée long-temps à des hommes isolés, ignorans, sans mission, ne produisait, pour ainsi dire, que des assassins et des bourreaux. Leur ignorance téméraire, portant avec une indiscrétion coupable le fer et le feu dans les plaies, faisait périr dans les tourmens des malheureux qui auraient pu mourir au moins plus doucement.

Les Français ont cependant à la fin trouvé des imita-

---

mage à rendre par le répondant au doyen de la faculté de médecine et aux docteurs députés pour assister à l'examen. Les docteurs en médecine et le doyen, présens aux examens, recevront la rétribution de droit, et ne pourront rien exiger au-delà.

L'article 19 règle les droits, honneurs et priviléges dont doivent jouir les maîtres en chirurgie; ce sont ceux attachés aux arts libéraux, et dont jouissent les plus notables bourgeois de Paris. Ils ne pourront être compris dans les rôles des arts et métiers.

Malgré ces titres, et les inscriptions extérieures de leurs écoles, les chirurgiens ne pourront s'attribuer aucun des droits des membres et suppôts de l'Université.

Le roi permet à son premier chirurgien de lui présenter tels nouveaux statuts qu'il jugera convenables pour le bien de sa compagnie, et veut que toutes contestations formées entre les médecins et les chirurgiens de la ville de Paris soient regardées, de part et d'autre, comme finies et terminées.

Digitized by Google

teurs. Londres, Vienne, et quelques autres capitales, ont fourni, dans le dernier siècle, plusieurs chirurgiens distingués. Mais le sceptre de la chirurgie nous est encore assuré pour long-temps.

BOISGUERET DE LA VALLIÈRE.

(La suite à un numéro prochain.)

RELATION

D'un Voyage fait à Londres en 1814, ou Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française; précédé de considérations sur les hôpitaux de Londres. Par Philibert-Joseph Roux, docteur en chirurgie, chirurgien en second de la Charité, membre de la Légion-d'Honneur, professeur d'anatomie, de physiologie, etc., etc. Un vol. in-8°. de 370 pages. — Prix : 6 fr, et 50 c. de plus par la poste. A Paris, chez Méquignon-Marvis, libraire, rue de l'École de Médecine.

Le rétablissement des communications entre la France et l'Angleterre n'était pas d'un intérêt moindre pour les sciences, les lettres, les arts que pour la politique. Il était naturel, après vingt-cinq années d'isolement, que des hommes instruits voulussent constater par eux-mêmes si cette île méritait la haute réputation dont le dix-huitième siècle s'était plu à la doter. Ce siècle, sous les bannières de la philosophie, avait fait marcher tant de préventions aveugles et de découvertes précieuses, tant d'opinions exagérées et d'inventions utiles, tant de systèmes absurdes et tant de choses admirables, qu'il fallait aborder l'Angleterre avec un esprit exempt de préjugés et des yeux dessillés par l'expérience. Politique, législation, morale, littérature, sciences, arts, tout offrait à ceux de nos compatriotes qui voudraient se livrer à ces excursions, un champ fécond en parallèles, en observations, et peut-être aussi en acquisitions utiles.

Sans doute un travail que réclamaient si impérieusement les lumières du siècle, a déjà été entrepris pour la plupart des branches de nos connaissances; mais il est vrai de dire que la chirurgie, l'une des plus importantes, en aura fait connaître les résultats.

Digitized by Google

M. Roux tirait en quelque sorte de lui-même une mission spéciale pour remplir dignement cet objet. Chirurgien habile, savant professeur, écrivain judicieux, et, plus encore, doué d'un ardent amour pour la science; enfin, placé, avec MM. Boyer et Deschamps, à la tête du grand hôpital de la Charité, il ne pouvait manquer de saisir les nuances qui distinguent la chirurgie des deux peuples, de balancer les avantages et les inconvéniens réciproques, d'acquérir les moyens de porter sur l'une et l'autre un jugement éclairé.

Il y a long-temps que notre chirurgie lutte d'émulation, de succès et de gloire avec la chirurgie des Anglais; seules, parmi les nations de l'Europe, la France et l'Angleterre ont présenté, l'une depuis notre célèbre Ambroise Paré, l'autre depuis Wiseman, une suite presque non interrompue de chirurgiens recommandables, auxquels on doit le plus grand nombre des découvertes qui ont amené l'art au point de perfection où il est arrivé. Cette singularité, qui ajoute un nouvel intérêt au parallèle de la chirurgie, ne peut manquer d'en donner aussi à l'esquisse rapide que je vais en tracer.

Mais, avant d'entrer dans cette analyse, et pour montrer quel degré de confiance doivent inspirer les documens nombreux recueillis par M. Roux, il importe de savoir combien il a été secondé dans ses recherches par les chirurgiens anglais. Le professeur avoue qu'il fut d'autant plus sensible à l'empressement dont il devint l'objet, qu'il craignait davantage les effets de leur orgueil national. Cette crainte fait l'éloge de la modestie de M. Roux; car, au point où l'ont élevé ses travaux, lui seul pouvait la concevoir.

« J'ai reçu, dit il, des chirurgiens anglais l'accueil le plus flatteur et le plus honorable. Je n'ai pas seulement à me louer de ces attentions, de ces prévenances auxquelles la politesse oblige envers des étrangers qui exercent la même profession, et dont le nom est plus ou moins connu, attentions, prévenances, dont nous, Français, nous sommes peut-être prodigues; les chirurgiens de Londres m'ont en outre témoigné toutes sortes d'égards; j'ai reçu d'eux des marques d'estime, je dirai presque de

Digitized by Google

déférence, auxquelles j'étais loin de m'attendre. Ils ont mis une grande complaisance à m'instruire de tout ce que je désirais apprendre d'eux, et montré le plus grand intérêt à apprendre de moi diverses particularités de notre pratique chirurgicale. Ils ont porté cet intérêt jusqu'à désirer que je simule sous leurs yeux, et que je fasse même, sur quelques-uns de leurs malades, certaines opérations suivant les procédés qui sont le plus en usage parmi nous. La proposition était trop honorable pour moi, pour que je n'y accédasse pas. »

Les hôpitaux de Londres, qui, sans compter les hospices, sont au nombre de vingt-deux, paraissent, d'après M. Roux, être tenus avec une propreté exquise, un goût recherché, un luxe même inconnu parmi nous; mais aussi les salles de ces hôpitaux n'offrent pas ce coup d'œil imposant que présentent les salles des nôtres, qui leur sont supérieures aussi par certaines distributions, mieux entendues, des malades et des détails de service.

Ces louanges accordées à nos hôpitaux étonneront les gens du monde qui, toujours en arrière de leur siècle, n'assistent point en quelque sorte aux améliorations qui s'opèrent sous leurs yeux. Pour eux, les hôpitaux de Paris sont encore ces lieux infects et malsains, où des malades étaient, sans discernement comme sans pitié, entassés et confondus. Mais que ces gens seraient surpris, en y entrant, de voir que ces asiles se composent de salles vastes et magnifiques, d'une propreté admirable, qui l'emportent sur l'intérieur de la plupart des maisons bourgeoises; dans lesquelles un petit nombre de lits fort espacés sont garnis de beau linge et de bons rideaux; où les individus, classés par ordre de maladie, reçoivent un traitement plein d'égards, et sont soumis à un régime sain. Leur surprise augmenterait s'ils apprenaient que les maladies, loin d'être confondues dans les mêmes salles, comme à Londres, ont, pour la plupart, des hôpitaux spéciaux; que *Saint-Louis* reçoit les maladies de la peau; la *Maternité*, les femmes en couche, et la *Crèche*, qui en dépend, les enfans au maillot; que l'*Hôpital des Enfans* est consacré aux maladies du jeune âge, comme l'*Hôpital du Champ des Capucins Saint-*

Digitized by Google

Jacques à un autre ordre de maladies. Alors, témoins des grands avantages d'une même gestion, d'un même principe, d'un même régime intérieur, ils loueraient l'administration qui, depuis vingt ans, veille avec tant de succès et de modestie sur ces établissemens.

L'enseignement de la chirurgie est renfermé presqu'en entier dans les hôpitaux de Londres, bien qu'il y ait dans cette capitale un collége de médecine et un collége de chirurgie. Aussi lira-t-on avec plaisir, surtout dans ce moment, les raisons sur lesquelles M. Roux se fonde pour accorder à nos facultés une prééminence bien marquée. C'est un besoin, depuis quelque temps, pour certains esprits détracteurs ou intéressés, de déclamer contre l'institution actuelle de nos facultés, surtout contre l'organisation de celle de Paris. Contentons-nous, en leur accordant qu'il a pu s'introduire quelques abus, de leur demander si les fastes de la science font mention d'une école qui, en moins de vingt ans, ait fait plus pour l'art et fourni un plus grand nombre de médecins et de chirurgiens distingués.

J'aurais dû faire remarquer plus haut que l'ouvrage de M. Roux laissait à désirer sur l'administration des hôpitaux de Londres, sur l'ordre qui y règne, sur la manière dont les malades y sont admis, soignés et nourris, ainsi que sur les rangs qu'y obtiennent les étudians. Heureusement il n'en est pas de même de la partie chirurgicale proprement dite. Chaque excursion dans ces hôpitaux devient pour lui le motif d'une dissertation sur quelques-uns des points les plus importans ou les plus litigieux de la science. Entre-t-il dans l'*asile royal militaire pour les enfans des soldats de terre;* il décrit avec un soin extrême l'ophthalmie dite d'Égypte, qui a exercé de si longs et si cruels ravages, et fait connaître l'opinion que les Anglais se sont formée de sa contagion.

Mais la plus remarquable sans doute, comme la plus utile des acquisitions que la chirurgie française puisse faire de la chirurgie anglaise, c'est l'emploi des bandelettes agglutinatives pour la guérison des anciens ulcères aux jambes. On sait que ces plaies dégénérées offrent, au traitement le plus méthodique, une résistance pres-

Digitized by Google

que insurmontable, et que le bandage roulé, le repos au lit, et des pansemens réguliers, n'en triomphent qu'après un laps de temps assez long. La méthode anglaise, préférable, et par sa simplicité et par la brièveté du traitement, consiste dans l'emploi de bandelettes agglutinatives qui se croisent sur l'ulcère, en raffermissant et en rapprochant les bords. Le malade peut même continuer à marcher. Les avantages de cette pratique ne pouvaient échapper à un juge aussi éclairé que M. Roux, et les expériences qu'il en a faites à l'hôpital de la Charité, expériences dont il donne les résultats, ont eu un succès trop marqué pour que ce procédé ne soit pas bientôt d'un usage général.

Il faut rapprocher cette pratique des Anglais de l'usage où ils sont de tenter la réunion immédiate (par première intention) de toutes les plaies, soit qu'elles résultent des opérations, soit qu'elles soient accidentelles. Par-là ils évitent ces suppurations énormes qui énervent les malades, ces larges cicatrices qui les gênent, et hâtent le plus souvent la guérison. Déjà M. Roux avait, en 1814, appelé l'attention des praticiens français sur cette méthode, dans un mémoire lu à l'Institut, et pour l'éloge duquel il suffit de rappeler le beau rapport qui en fut fait à la première classe. De nouvelles réflexions sur cet important sujet, l'ont même amené à reprendre l'amputation de la jambe à deux lambeaux latéraux; et les quatre exemples qu'il en rapporte sont bien propres à fixer l'attention des chirurgiens instruits. On y voit que, dans trois cas, la cicatrisation de la plaie linéaire eut lieu les trente, trente-deux et trente-sixième jours, et que si la guérison totale fut retardée de quelques jours dans le dernier cas, ce fut par des circonstances indépendantes de l'opération. Ce succès, et plusieurs autres exemples non moins notables des avantages de la réunion immédiate, loin d'éblouir notre praticien, ne l'ont pas empêché de blâmer l'espèce de fanatisme que les Anglais montrent pour cette méthode, qu'ils emploient même inconsidérément.

Par compensation de cet avantage que la chirurgie anglaise a réellement sur la nôtre, M. Roux démontre

Digitized by Google

combien nous leur sommes supérieurs dans le traitement des fractures en général, et combien ils auraient à gagner en adoptant plusieurs de nos pratiques, surtout par rapport à la position du membre fracturé.

Le long paragraphe que M. Roux consacre aux tumeurs fongueuses (*fungus hematodes*), espèces de tumeurs molles, plus ou moins élevées, vasculaires, qui se développent le plus souvent sous les taches de naissance (envies, *nævi materni*), offre une dissertation du plus haut intérêt. Plusieurs faits pratiques, propres à notre auteur, des vues nouvelles sur le traitement et l'importance du sujet, recommandent la méditation de ce petit traité.

Mais combien, si je parlais exclusivement à des gens de l'art, je mettrais de soin à rapporter ce que dit M. Roux, des tentatives aussi hardies qu'ingénieuses des Anglais sur la ligature des artères! Quel beau sujet d'étonnement ce serait pour la plupart de nos chirurgiens, en général trop timides, de voir intercepter le cours du sang à l'origine même du membre, et la circulation s'y rétablir par le moyen des branches collatérales! Que diraient-ils en apprenant qu'on a lié avec succès l'iliaque externe, la carotide primitive, même la sous-clavière?

Un sujet à la portée de tout le monde, et sur lequel je serai plus généralement compris, est l'espèce de philippique que l'auteur lance contre les oculistes. Ce praticien, fondé sur les succès nombreux qu'il a obtenus dans l'opération de la cataracte et dans celles que nécessitent les maladies des yeux, supporte impatiemment une séparation qui ne peut qu'être défavorable à l'art et aux malades, et il déplore le *funeste préjugé des gens du monde en faveur des oculistes*. Le retour de cette petite branche à la mère commune lui paraît d'autant plus juste, que, d'après le précis qu'il trace de la chirurgie oculaire, aucun, ou presque aucun des perfectionnemens qu'a reçus cette partie de l'art, n'est dû à des oculistes; mais tous, ou les plus essentiels, à des chirurgiens. Que M. Roux et ses collègues à la tête de grands hôpitaux, se rassurent; cette réunion ne tardera pas à se consommer. Déjà le plus grand nombre des opérations relatives aux maladies

Digitized by Google

des yeux sont pratiquées par nos plus célèbres chirurgiens ; et, bien loin de former un corps isolé, la guérison de ces maladies se rattache au contraire à la doctrine générale des altérations de notre économie.

Il me resterait, pour terminer cette analyse, à parler de plusieurs autres parallèles sur lesquelles M. Roux n'a pas répandu un moindre intérêt, tels que l'histoire des luxations, celle des plaies, celle surtout des anévrismes, qu'il a traitée d'une manière supérieure, et dans laquelle les faits qui lui sont propres ne sont pas, pour la sagesse des opérations et la beauté des résultats, la moindre richesse de son livre; telles sont encore l'histoire des hernies, celle des maladies des voies urinaires, de l'opération de la taille, de la pupille artificielle, c'est-à-dire, l'ouverture de l'iris, pour donner passage à la lumière, opération dans laquelle il a fait (p. 285) une heureuse application de la méthode employée par M. Adams de Londres.

Je crois en avoir dit assez pour mettre les lecteurs à même de juger du nombre et de l'importance des matériaux que M. Roux a déposés dans son ouvrage, ainsi que de la justesse des jugemens qu'il a portés. Voici comment il s'exprime en terminant : « J'ai tâché de mettre dans ce parallèle la plus sévère impartialité; éloignant de mon esprit toute prévention, et faisant abnégation de tout orgueil national, j'ai mis la même franchise à faire connaître les choses belles et utiles que m'a présentées la chirurgie des Anglais, et à faire ressortir ses défauts. S'il faut que je termine par un jugement général, je dirai qu'à côté des traits les plus saillans, la chirurgie anglaise offre les plus grandes imperfections, et que la chirurgie française est plus généralement bonne.

Digitized by Google

L'ASTRONOME ET SA SERVANTE,

Anecdote tirée d'une vieille Chronique.

Aucun roi n'a laissé à son peuple des souvenirs plus mémorables et plus chers que Ferdinand-le-Saint, qui gouverna l'Espagne vers la fin du douzième siècle. Ce prince, aussi recommandable par ses vertus que par sa vaillance, remporta plus de trente victoires sur les Maures, contraignit le roi de Valence, les gouverneurs de Buença et ceux d'une portion de l'Andalousie à se donner à lui en qualité de vassaux, fit payer le tribut aux rois de Grenade et de Murcie; et, parvenu par l'action la plus intrépide à déployer la bannière du Christ sur les murs de Cordoue, siége des richesses et du gouvernement des infidèles, il alla se reposer de ses glorieuses fatigues dans le palais du grand Abdérame.

Sous son règne s'établirent en Espagne les ordres de Saint-Jacques, de Calatrava, d'Alcantara, et l'ordre de la chevalerie, dont l'objet était de poursuivre les ennemis de la foi et ceux de la tranquillité publique.

Ferdinand, d'un génie audacieux et vif, employa souvent contre les Maures le courage des nouveaux chevaliers. Appuyé de leurs armes, il força Séville à capituler; subjugua le pays situé entre les murs de cette cité et l'embouchure du Guadalquivir; mesura l'espace qui le séparait des rivages opposés appartenant à l'Afrique, insulta ses côtes, et obtint un avantage considérable sur les escadres des Maures, qui avaient insulté la sienne.

La mort de Ferdinand mit seule un terme à ses succès.

Le peuple espagnol fondait de grandes espérances sur le fils de Ferdinand; mais on n'hérite pas toujours du génie d'un père en héritant de sa couronne. Alphonse X, surnommé le Sage dès sa plus tendre enfance, détruisit bientôt la plus haute opinion qu'on avait conçue de ses

Digitized by Google

talens. Astronome et grammairien habile, il ignorait la science de l'administration ; il s'engageait légèrement dans une entreprise, l'abandonnait aussi légèrement, et dissipa d'immenses trésors à poursuivre des projets chimériques. Sa puissance, plusieurs fois menacée par les armes des Maures, devait s'écrouler un jour sous les armes de son propre fils. L'Espagne, qui s'était reposée quelque temps dans le sein de la gloire, éprouva qu'un gouvernement faible, et qui ne sait point se faire respecter au dehors, est le plus mauvais de tous les gouvernemens.

Livrés à la fois aux maux engendrés par la guerre étrangère et par la guerre civile, les habitans de ce beau pays tremblaient à chaque instant pour leurs propriétés et pour leur vie. On accueillait de toutes parts les délations, et le citoyen le plus vertueux subissait souvent la peine qui n'est due qu'aux coupables. La terreur relâchait les liens de la société, et Cordoue, cette ville si magnifique, qui voyait naguère dans ses tournois se rassembler l'élite des guerriers de toutes les nations, qui venaient recevoir des mains de la beauté le prix de leur valeur, Cordoue n'offrait plus qu'un spectacle douloureux.

A cette époque, vivait un célèbre astronome, nommé Albuféras. Le roi lui témoignait une bienveillance particulière, et se renfermait, quelquefois, pendant des heures entières avec lui dans son cabinet.

On sait que l'espèce maligne des chansonniers, féconde en tous les siècles, brava toujours, pour le plaisir de faire un méchant couplet, la crainte des prisons; les chansonniers prétendaient qu'Alphonse passait, à régler le cours des étoiles, un temps qu'il était de son devoir d'employer à régler les affaires de son empire, et qu'il pourrait apprendre à ses dépens que les astres qui brillent sur la terre n'ont pas un éclat aussi permanent que ceux qui brillent dans les cieux.

Quoi qu'il en soit, l'homme en crédit auprès du prince même assis le moins solidement sur son trône, ne manqua jamais d'être envié, loué, caressé, trompé; des courtisans subalternes se pressent autour de son char. La maison d'Albuféras se remplissait continuellement de pré-

Digitized by Google

tendus amis qu'attirait, ou l'intérêt, ou l'orgueil, ou la curiosité. La classe des curieux n'était ni la moins nombreuse, ni la moins importune. Ils adressaient sans cesse des questions insidieuses à l'astronome, et tiraient non-seulement de ses réponses les plus insignifiantes, mais même de ses regards, de ses gestes, les conséquences les plus graves. Albuféras disait-il que le roi avait eu un accès de fièvre, ou qu'il avait mal dormi; aussitôt cent contes ridicules circulaient par la ville. Lorsque les gens sensés refusaient d'y croire, on leur répondait : « Je tiens » cette nouvelle d'Albuféras. » La fable politique devenait pour l'Espagne entière une véritable histoire. Ces faux bruits, semés à dessein, ébranlaient jusque dans ses fondemens, un trône déjà chancelant; car il est de la nature de l'homme de ne s'attacher au pouvoir que quand il le croit affermi. De vagues inquiétudes sur l'avenir ont déterminé plus d'une révolution. Philippe, frère d'Alphonse, profitant de la disposition des esprits, se mit à la tête des mécontens. Sa révolte réalisa les conjectures formées par les ennemis du gouvernement et répétées par les oisifs. L'astronome reçut encore plus de visites. Les fidèles sujets du roi, les partisans de Philippe se rendaient en affluence chez Albuféras. Les premiers espéraient y recevoir des nouvelles rassurantes; les autres cherchaient à lire sur les traits du favori l'annonce du prochain désastre d'Alphonse.

Un soir qu'Albuféras avait eu plus de peine qu'à l'ordinaire à se débarrasser de la foule qui l'obsédait continuellement, il s'écria : « Je suis bien malheureux! le roi..... Grands dieux, monsieur, repartit Florezza, servante d'Albuféras, en interrompant avec vivacité son maître, serait-il vrai! le roi est-il perdu sans ressources? les révoltés l'emportent-ils? — Que signifie cette sotte exclamation! reprit l'astronome en colère; de quoi vous mêlez-vous de parler des affaires de l'état? y comprenez-vous quelque chose?..... Hélas! monsieur, je n'y comprends rien; mais j'entends sans cesse raisonner là-dessus, des gens qui n'en savent pas plus que moi. Partout, monsieur, depuis le grand d'Espagne jusqu'au plus petit paysan, on ne s'occupe que de cela; et moi, la

Digitized by Google

servante du favori de notre monarque, il serait singulier que je restasse indifférente à ce qui intéresse tout le monde. — Allons, vous êtes folle! — Oh! je le deviendrai certainement, si le roi ne triomphe pas de ses ennemis. Quoique je ne l'aie jamais vu, ce bon prince, je sacrifierais volontiers ma vie pour sauver la sienne; et lorsque je pense aux périls dont il est environné, mes larmes me suffoquent malgré moi.

En prononçant ces derniers mots, Florezza pleurait amèrement. Albuféras, attendri par les sanglots de sa servante et par l'expression naïve de son amour pour le roi, reprit avec douceur : « Vous avez raison, Florezza, de chérir notre monarque; les lois divines, comme les lois humaines, vous l'ordonnent. Alphonse, d'ailleurs, ne désire que le bonheur de son peuple. Si l'on commet des injustices en son nom, il les ignore : mais ne vous alarmez pas; la révolte de Philippe est plus criminelle qu'elle n'est dangereuse : il recevra bientôt la punition de son horrible ingratitude. En vain Philippe, traître envers sa patrie, son monarque et son frère, anime contre nous les rois de Grenade et de Maroc; les nobles chevaliers castillans défendront avec succès les droits sacrés d'Alphonse; les rebelles succomberont....

» — Dieu le veuille, monsieur! cependant ce n'est pas ce que répètent chaque jour vos amis.

» — Comment! que disent-ils donc?

» — Ils prétendent qu'Alphonse songe à préparer sa fuite de Cordoue; ils ajoutent que vous le savez.

» — Moi!

» — Oui, monsieur.

» — M'avez-vous entendu tenir de semblables discours?

» — Non, monsieur; mais on a peu de confiance dans une pauvre servante, et, peut-être, malgré mon dévouement à votre personne, malgré les soins et la fidélité dont je vous donne, depuis quinze ans, des preuves, ne croyez-vous pas devoir m'initier dans vos secrets....

» — Des secrets! je n'en ai point.

» — Monsieur me permettra de lui faire observer

Digitized by Google

que, tout à l'heure, il parlait du roi, de manière à me laisser entrevoir qu'il redoutait pour lui quelque malheur.

» — Bon! ce ne sont pas les affaires publiques qui m'occupaient; je songeais aux miennes. Le roi souhaite avec ardeur que je résolve un problème dont personne n'a pu trouver la solution. La découverte de ce problème doit être précédée de calculs qui demandent au moins six mois d'un travail continuel, et je n'ai pas un instant de liberté. J'ai voulu, mille fois, me soustraire à l'empressement de mes amis; ils s'arrangent toujours de façon à parvenir jusqu'à moi.

» — Si monsieur le voulait bien, il en arriverait autrement. Ordonnez-moi de leur fermer la porte; je vous réponds, foi de Florezza, qu'aucun d'eux ne vous approchera. Je serai ferme comme un roc. Inutilement ils me diront d'une voix caressante : Bonne Florezza, chère Florezza, faites-moi, je vous supplie, le plaisir de me conduire auprès de votre maître; je ne resterai qu'un moment; je n'ai qu'un mot à lui dire. Je répondrai, d'une voix forte : Monsieur est sorti. Je tiens à votre gloire, moi, et, quand il s'agit de l'augmenter et de satisfaire le roi, les caresses, l'argent, rien ne me séduira.

» — On me traitera d'orgueilleux, d'égoïste, on pensera que je veux me prévaloir de la faveur du roi, et je serais désolé qu'on me jugeât ainsi. Plus on a de réputation par son savoir, plus il faut tenir à donner une bonne opinion de son caractère. Pour moi, je ne fais cas de mon crédit que parce qu'il me donne l'avantage d'être utile.

» — A des ingrats.

» — Je n'y crois point; d'ailleurs, je n'en recueillerais pas moins le plus doux prix du bienfait, le plaisir d'obliger.

» — A merveille; mais, si monsieur mécontente le roi, monsieur perdra sa faveur et par conséquent les moyens de rendre des services.

» — Voilà ce que je redoute le plus.

» — Je ne suis qu'une ignorante; néanmoins, il me semble facile d'arranger tout cela : si monsieur me le permet, je lui ferai part de mon idée.

Digitized by Google

» — Vraiment, répondit en souriant l'astronome, je ne serai pas fâché de la connaître.

» — Eh bien, monsieur, répliqua Florezza, à votre place, j'affecterais demain une grande joie; je répandrais le bruit, vrai ou faux, que le roi est sur le point de terrasser ses ennemis tant extérieurs qu'intérieurs; je paraîtrais enseveli dans la plus profonde tristesse; je ferais à deux ou trois personnes la confidence qu'on m'a noirci auprès du monarque, et que je suis en pleine disgrâce. Vous verrez bientôt votre maison désertée.

» — Par des gens intéressés, par les oisifs, non par mes amis et j'en ai beaucoup : ceux-là m'entoureront plus que jamais, ils voudront me consoler !

» — Oh! monsieur, j'ai lu quelque part qu'il était peu d'amitié assez solide pour résister à une épreuve de cette nature.

» — Sais-tu bien que tu m'étonnes par tes raisonnemens !

» — Monsieur croit donc qu'on ne se forme pas, chaque jour, en vivant auprès de lui! »

Florezza ne comptait pas trente-quatre ans; Albuféras en comptait soixante. Elle avait de beaux yeux noirs, le teint frais. L'astronome, flatté de sa dernière réponse, prit garde, pour la première fois, aux dons qu'elle avait reçus de la nature, et, lui passant la main sur la joue, lui dit : « Tu es une bonne fille, je ne te connaissais pas autant d'esprit. Bonsoir; je réfléchirai à notre conversation ».

Albuféras suivit le conseil de sa servante. Dès qu'on le crut privé de la faveur de son souverain, la foule n'assiégea plus sa maison. Un seul ami lui resta; il était sincère. Ce rare trésor consola l'astronome des blessures souffertes par son amour-propre. Il put s'abandonner en paix à l'étude, réussir à résoudre le problème à la solution duquel le roi attachait tant d'importance, et il se vit comblé de nouvelles grâces et de nouveaux honneurs. On revint pour lui faire la cour; mais il n'était plus d'humeur à sacrifier son repos et sa tranquillité aux plaisirs des ambitieux, des curieux ou des oisifs. Son ami, don

Digitized by Google

Caldéra et Florezza, composaient toute sa société. Il pouvait, avec eux, épancher son cœur en assurance.

Cependant les troubles civils continuaient. Les révoltés engagèrent le roi de Grenade à tenter de recouvrer son indépendance. Ce dernier, soutenu par le roi de Maroc, remporta de grands avantages sur les chrétiens.

L'Espagne, déchirée en tous sens, marchait à grands pas vers sa ruine, lorsque Ferdinand, fils aîné d'Alphonse, s'avança à la tête des braves chevaliers castillans pour repousser les Maures. Ferdinand mourut tout à coup d'un accès de fièvre, et Sanche, son frère, prit le commandement des troupes réunies des chrétiens. Il menaça le roi de Maroc et battit le roi de Grenade. Ce premier succès lui donna l'espoir de régner. Les enfans de son frère, encore dans l'enfance, ne pouvaient s'opposer à ses prétentions. Le vœu des états généraux, sanctionné par le roi, lui assura l'héritage des couronnes de Castille et de Léon.

La bravoure et la prodigalité de Sanche le rendaient l'idole de l'armée : il osa songer à monter sur le trône, du vivant de son père. Une valeur idéale donnée par Alphonse, à une monnaie connue, sembla au peuple une violation de la foi publique, quoique les états eussent approuvé cette mesure, la seule qui pût remplir les coffres épuisés du monarque.

Sanche profita de l'indignation générale, peignit en termes éloquens la faiblesse d'Alphonse, la détresse du royaume, et se fit décerner le pouvoir sous le titre de régent.

Palenzia et Badajoz furent les seules villes qui restèrent fidèles à la cause d'Alphonse. Ce prince se retira dans la dernière; Albuféras l'y suivit.

Le roi sollicita contre son fils les secours du roi de Maroc; celui-ci les lui accorda généreusement, et lui décerna la place d'honneur lors de leur entrevue sur les confins de Grenade. « Je vous traite ainsi, lui dit-il, parce que vous êtes malheureux. L'alliance que je contracte aujourd'hui avec vous, n'a d'autre but que de venger la cause de tous les rois et de tous les pères. »

Les forces des rois de Grenade et de Maroc, réunies à

Digitized by Google

celles des partisans d'Alphonse, échouèrent contre le génie de Sanche. Le Miramolin se rembarqua pour l'Afrique; et le roi vaincu ne remporta d'autre fruit de sa démarche insensée, que le repentir d'avoir attiré de grands maux sur sa patrie.

L'infortune d'Alphonse avait doublé l'attachement que lui portait Albuféras. Il l'entourait de ses soins; aussi devint-il odieux au parti triomphant. On l'accusa de tous les fléaux qui désolaient la presqu'île.

Au milieu de cette lutte, aussi scandaleuse qu'épouvantable, Alphonse mourut.

Albuféras se retira dans une habitation modeste, située aux environs de Badajoz. Tandis qu'il s'y livrait à de savantes contemplations, on le dénonça comme auteur d'une conspiration en faveur de dom Juan, frère puîné de Sanche, à qui le feu roi avait légué les cités de Badajoz, de Séville, et les districts de leur dépendance.

Sur cette accusation, dénuée de preuves, Albuféras, enlevé pendant la nuit de sa paisible retraite, fut plongé dans un cachot et condamné à la peine capitale.

Albuféras avait autrefois sauvé les jours d'un grand nombre de proscrits. Ceux-ci tenaient alors un rang distingué auprès du monarque : aucun d'eux ne vint au secours de l'astronome. Don Caldéras essaya, sans succès, de pénétrer jusqu'à Sanche. Victime d'une infâme calomnie, Albuféras allait périr, lorsque Florezza prit une résolution qu'on n'aurait pas attendue d'une personne de sa classe.

Le roi se promenait chaque matin à cheval aux environs de Cordoue; une garde peu nombreuse l'accompagnait. Florezza s'étant parée de ses plus beaux vêtemens, vint se placer sur son passage. Aussitôt qu'elle aperçut le monarque, elle courut au-devant de lui, et se jeta presque sous les pieds de son coursier, au risque d'être écrasée. « Grâce, grâce, s'écrie-t-elle. » Sanche, ému par l'action de cette femme, se recule, ordonne qu'on la relève, et lui demande ensuite ce qu'elle veut « Seigneur, répond Florezza, si Dieu vous a fait roi, c'est surtout pour que vous soyez juste : un arrêt inique envoie mon maître à la mort. Révoquez cet arrêt; par là vous prou-

Digitized by Google

verez à vos peuples que vous vous êtes décidé pour leur intérêt, non pour le vôtre, à conquérir la couronne sur votre auguste père ; on verra que vous ne poursuivez pas ses partisans, et dès-lors ils se rangeront de bonne foi sous votre domination ; ils tiendront envers vous leurs sermens comme ils les ont tenus envers lui. Si vous signalez au contraire le commencement de votre règne par des actes arbitraires, la saine partie de vos sujets s'élèvera contre vous; il vous faudra combattre à chaque instant des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils auront pour eux l'opinion, cette maîtresse despotique du monde. La victoire fonde les trônes, mais c'est la justice qui les conserve. Albuféras d'ailleurs est le plus grand astronome du siècle, et ce titre en deviendrait un à votre clémence s'il était besoin de la réclamer. Souvenez-vous, seigneur, de ce mot de votre aïeul Ferdinand-le-Saint : *J'approche de moi les savans et les guerriers, je les comble également d'honneurs, et je leur porte la même affection, parce que, tandis que les uns soutiennent ma puissance, les autres l'illustrent et la font aimer.*

Le roi avait attentivement écouté le discours de Florezza; il sentit qu'il lui était avantageux de consacrer une autorité illégitime en son principe, par un des plus doux articles qui peuvent en émaner. Albuféras recouvra sa vie, sa liberté, ses biens ; et cette action, citée par tout avec enthousiasme, acquit à Sanche, l'amour de son peuple, comme sa vaillance lui avait acquis l'honneur de son armée.

Albuféras, pénétré de reconnaissance pour Florezza, lui proposa sa main. « En acceptant votre offre, répondit-elle, je vous ferais perdre votre considération ; restez toujours mon maître, c'est l'unique moyen de nous honorer à jamais tous les deux ».

Les instances de l'astronome n'ébranlèrent point la résolution de sa servante, elle persista dans son noble refus, ne voulut changer ni de titre, ni de fonction, ni de fortune, et se crut obligée à montrer d'autant plus de respect à son maître qu'il lui devait tout.

Albuféras, n'ayant pu faire accepter aucun don de son vivant à sa servante, l'institua, en mourant, sa léga-

Digitized by Google

taire universelle ; mais, incapable d'abuser de cette marque de reconnaissance, elle rassembla les parens de l'astronome, et partagea entre eux son héritage, ne se réservant qu'une modique rente viagère, et un logement étroit dans la solitude où elle avait passé vingt ans de sa vie avec son maître.

A la mort de Florezza, les héritiers d'Albuféras lui firent des obsèques magnifiques, et lui élevèrent un mausolée près du lieu où elle avait obtenu du roi la grâce de l'astronome. Ce monument existait encore dans le siècle dernier ; on y lisait ces mots inscrits en lettres d'or :

Repose en paix, ô toi, Florezza, la plus vertueuse et la plus désintéressée des femmes.

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE. (1)

Paris, 4 mars 1816.

Monsieur,

L'impartialité que vous mettez dans la rédaction de votre journal, m'autorise à vous prier d'y insérer la réponse suivante, à la critique qui m'est adressée dans les Annales Magnétiques du 28 février dernier, sous l'article *Variétés*. C'est une *note rédigée d'après une délibération de la société du magnétisme, et approuvée par elle.*

(1) L'abondance des matières nous avait fait un rigoureux devoir de différer l'insertion de la lettre de M. l'abbé de Faria. Nous réparons aujourd'hui ce retard involontaire en la donnant à nos lecteurs.

Digitized by Google

Agréez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération, etc.

J'ignorais que la société du magnétisme eût des droits exclusifs sur sa profession. Sans entrer dans l'examen de ses priviléges, je lui déclare que je ne suis point magnétiseur; je ne crois même pas au magnétisme, et à ses agens, l'attouchement, la volonté et le fluide. Le magnétisme est pour moi un être chimérique, ou du moins, s'il est positif, il est tout-à-fait indépendant de l'opérateur présumé. D'après cet aveu, *si les récits qu'on fait* de ce qui se passe chez moi, *répandent sur le magnétisme et ses partisans de la défaveur dont il est important de prévenir les suites;* ils doivent engager la société plutôt à changer de direction qu'à attaquer une personne étrangère à sa profession. Il est de la dernière évidence que ce qui se fait chez moi *diffère de ce que pratique* la société du magnétisme.

On se rend en foule à mes réunions, etc. J'annonce que cette foule est de personnes de tout âge, tout sexe, toute condition, et qu'elle est constante et non interrompue. Prétendre qu'elle soit en entier composée d'incrédules, c'est dire au moins qu'elle y met de l'assiduité pour s'en convaincre. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plusieurs de ceux qui ont vu ailleurs l'ombre de ce qui s'y offre aux yeux, renoncent à leurs anciennes idées, et abjurent la lecture des ouvrages qui en parlent. Il y a néanmoins des esprits obstinés aussi que rien n'ébranle. Mais, outre qu'il y a toujours eu de l'impossibilité de captiver tout le monde en tout, je n'ai jamais eu la prétention de faire le missionnaire du somnambulisme, et de devenir le martyr de sa cause bienfaisante. J'expose le somnambulisme à la vue de tout le monde; je le dégage de tout prestige; je le présente dans sa pure nature; je le provoque sous les plus heureux auspices. Des personnes en état de le juger avec un discernement académique, en examinent tous les phénomènes, et il y en a qui, assis sur le fauteuil *som-*

Digitized by Google

nifère, se ravissent en *extase* sans la moindre opération préparatoire. On y voit des savans du premier mérite, des militaires décorés des plus hauts grades et pleins d'honneur, des dames aussi recommandables par leur vertu, qu'illustres par leur naissance. L'incrédule y est obligé, ou d'avouer franchement sa défaite, ou de se cacher dans l'obscurité pour y *répandre de la défaveur*. La médisance a beau propager que *je promets plus que je ne tiens*, Morphée a fixé son domicile chez moi : à mon commandement, il s'empare de ceux que je lui livre; s'il ne les subjugue pas tous en public, il les subjugue toujours en particulier.

Quand on donne des conseils didactiques, on doit savoir avant ce qu'on veut enseigner. Un cercle de spectateurs ne peut jamais donner des distractions à un somnambule ; ils peuvent influer sur son physique et jamais sur son esprit. L'imagination, d'après son exacte définition, n'existe ni ne peut exister chez lui. *Le laisser s'accoutumer à son nouveau mode de perception*, sont des mots rangés et nullement des idées exactes. La proportion d'un à dix, pour provoquer le somnambulisme, est hasardée et non calculée sur une moyenne fixe. *Les tours de force* et une *puissance* quelconque en somnambulisme, sont des termes pardonnables aux seuls magnétiseurs, mais indignes d'un métaphysicien et d'un physiologiste ; c'est l'aveuglement qui trouve de l'inutilité dans mes expériences. L'habileté y voit des avantages aussi réels pour la santé que précieux à la connaissance de la théorie de la découverte. Le fait de la limonade, du salpêtre, du fantôme et de l'effroi, est inexact. Je ne vois dans tout l'article qu'une seule vérité, et c'est *qu'on ne produit pas le somnambulisme à volonté*. Mais comment cette vérité a-t-elle pu trouver place dans un répertoire, où le contradictoire existe aussi à la tête de tous les autres aphorismes, subversifs de l'ordre général et particulier? Il est étrange qu'une société, dont un membre marquant répète tout haut que *c'est le seul magnétisme qu'il ait appris dans ses études*, m'adresse des observations si peu conformes aux principes des sciences !

Digitized by Google

On me rappelle charitablement le ridicule que dans le temps lancèrent contre moi les journaux; mais, naguère, un d'entre eux n'a-t-il pas signalé la société magnétique à l'autorité publique sous des couleurs un peu obscures? Ma justification était dans les journaux mêmes; les nombreuses contradictions et les calomnies sur mon prétendu départ, réveillèrent sur moi l'attention de deux abonnés des provinces; et plusieurs villes départementales, par une générosité qui caractérise la nation française, s'empressèrent de m'offrir un asile. On voulut par les persécutions proscrire le magnétisme; et les persécutions enfantèrent une foule de magnétiseurs. Cette société même du magnétisme n'est en grande partie qu'un composé de bourgeons, poussés par l'orage qui fondit alors sur ma tête. Une partie en applaudit alors à ce que maintenant elle a la bonté de blâmer; elle applaudit de même maintenant à ce qu'elle sera forcée de blâmer un jour.

Le duc de Rovigo, alors ministre de la police, me fit intruire de tous les élémens de cet orage. Dès cet instant je m'abonnai aux eaux, en laissant de côté toute espèce de simples. Ce parti me présente des ressources inépuisables tant que la Seine roulera ses eaux, et mes malades somnambules se guérissent de toute maladie par le seul principe de la végétation. La société magnétique peut se rassurer à cet égard, parce que ne croyant pas au magnétisme, je n'en magnétise pas même le vase; le premier venu en administre à mes malades. Je conclus: Si ce que je fais chez moi par le somnambulisme, répand de la défaveur sur la société magnétique; elle doit faire dépendre l'importance d'en prévenir les suites d'une doctrine qui me démentent par la pratique, plutôt que des attaques qui me déchirent avec politesse. Elle avoue que la théorie de son magnétisme lui est inconnue; elle ne peut donc pas examiner *si de tels effets sont possibles*. Sa bienfaisance ne doit pas s'alarmer sur les suites de mes procédés. Le somnambulisme que j'expose au public ne tend nullement à la guérison des malades; ce soin ne leur est donné qu'en particulier, et je ne le provoquerais jamais dans un cercle de spectateurs, si je ne

Digitized by Google

savais parer à tout inconvénient : il ne pourra jamais lui donner des motifs de chagrins réels, comme j'en ai de la part de plusieurs de ses membres. L'envie seule de faire du bien, sans l'instruction préalable, est souvent fatale, comme plusieurs d'entre eux le connaissent par une funeste expérience. Je suis flatté que la société sache que *ma pratique est diamétralement opposée à la sienne ;* mais je l'engage à éviter de présumer que la sienne soit *la plus efficace*, parce quand on avoue d'ignorer un principe, on ne peut sans contradiction dire qu'on en connaît les conséquences mieux qu'un autre. Assuré de ma profession de foi sur le magnétisme, la société magnétique trouvera bon que je la prie de m'oublier autant que je lui ai de la reconnaissance pour ses bons avis. Mon silence seul sera désormais ma réponse à toutes ses attaques.

L'abbé DE FARIA.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Nous abondons maintenant en puérilités dramatiques ; les petits drames chantans, les petits vaudevilles sentimentales, et les tristes gaîtés de nos chansonniers, alimentent en ce moment les boulevards et le Vaudeville. Pour avoir été huit jours sans écrire à votre altesse, voilà le théâtre de la Gaîté et celui de la rue de Chartres qui m'accablent chacun de deux pièces à la fois. Ce sont des établissemens qui, pour se soutenir, ont besoin de *deux succès* par semaine.

La petite Bonne, ou *Qu'elle est Méchante*, est une copie larmoyante de *Fanfan et Colas*. Quoique la *petite bonne* soit assez *méchante* pour nous chanter les mauvais couplets dont son rôle est entrecoupé, le public lui a pardonné. Moi je n'ai trouvé là-dedans que le désir de l'auteur de bien tracer un rôle, et sa petite méchante est réellement un méchant personnage. Une de mes voisines

Digitized by Google

a pleuré, ce qui m'a fait rire; mais mon voisin bâillait, et malheureusement rien n'est plus communicatif que le bâillement. L'auteur de *la petite Bonne*, malgré son succès, a été assez modeste pour garder l'anonyme; d'où j'ai conclu que ce ne pouvait être ni M. Sewrin, ni M. Henri Dupin, ni M. Dumersan, etc., etc.

M. Descroquignoles, ou *le Bal masqué*, est un vaudeville grivois non moins sot que *la petite Bonne*. C'est une pièce à l'usage des cuisinières et des palfreniers, dont l'esprit peut s'élever jusqu'au calembour. On appelle cela du comique au théâtre de la Gaîté. Je ne sais pas disputer sur les mots, et puisque *M. Descroquignoles* a fait rire le parterre en disant, à propos d'une femme nommé Julienne, qu'il lui restait *une Julienne pour tout potage*, je passerai condamnation.

Du vaudeville des boulevards au vaudeville de la rue de Chartres, il n'y a pas une si grande différence que les amis de M. Désaugiers voudraient le faire croire. C'est à peu près le même genre, à cela près que les pièces de ce dernier théâtre sont un peu plus invraisemblables et plus maniérées. *Les Gardes-Marines*, ou l'*Amour et la Faim*, ont réussi. Ce sujet est traité par des auteurs à qui on doit de fort jolies productions: MM. Gersain et Dieulafoy ont fondé autrefois leur réputation sur *les Pages du Duc de Vendôme*, *les Femmes solitaires*, *l'Intrigue impromptu* et *la Vallée de Barcelonette*. Ils supposent maintenant qu'un commandant de frégate a sous ses ordres des gardes-marines, qu'il place en observation sur la côte. Près de ce poste se trouve tout exprès une pension de jeunes demoiselles. Les gardes-marines ont faim; ils pénètrent dans la pension avec des robes de professeurs. L'un de ces étourdis reconnaît dans une des pensionnaires une certaine Adèle, qui lui est promise pour épouse. Le commandant s'aperçoit de l'équipée de ses gardes-marines, qui ont escaladé les murs, mis l'office au pillage; mais tout s'arrange à merveille; il leur pardonne, et les demoiselles sont enchantées.

Vous croyez, Monseigneur, en être quitte; mais un nouveau vaudeville, intitulé *Infortune et Gaîté*, succède

Digitized by Google

à celui-ci. La scène est en Russie. Ce sont des officiers français prisonniers qui ont faim aussi comme les gardes-marines; mais ils ressemblent à la troupe du Vaudeville, et croient que, en jouant la comédie, cela les distraira, et qu'ils ne penseront pas à faire bombance, puisqu'ils n'ont rien. Un chirurgien du régiment espérait, en faisant l'office de médecin, gagner quelqu'argent, mais il ne peut y parvenir. La femme du seigneur russe qui les loge a pitié d'eux, et leur donne de quoi se nourrir et se vêtir; mais un ordre supérieur les force à partir pour la Sibérie, lorsque la nouvelle de la paix et la rentrée du roi en France les met au comble de la joie. Ils vont revoir leur patrie, et c'est au roi à qui ils devront ce bienfait. Aussi l'un d'eux chante-t-il le couplet suivant, qui a été vivement applaudi :

Nous lui devrons la liberté,
Nous lui devons notre existence,
Et la douce félicité
De retourner enfin dans notre belle France.
Nous lui devons l'heureux instant
Où nous embrasserons un père;
Si la France un jour est en guerre
Nous lui devrons tout notre sang.

Cette petite pièce, qui a de l'esprit et de la gaîté, a été très-bien reçue; on l'a donné le 20 mars, et les nombreux cris de *vive le roi* ont effacé du vaudeville, ainsi que dans les différens théâtres de la capitale, tout ce que l'anniversaire d'un pareil jour pouvait avoir de *nefas* pour des Français.

Les auteurs ont désiré garder l'anonyme. Je suis en vérité surpris de tant de modestie; elle égale celle des auteurs du *Valet de son Rival*, petite comédie fort jolie qu'on avait donné la veille à l'Odéon.

Puisque nous en sommes sur ce théâtre, qui a trompé toutes les espérances des amateurs de la bonne comédie, je vous adresse, Monseigneur, une lettre pleine de goût

Digitized by Google

et de vérité, qu'un habitant du faubourg Saint-Germain m'a fait parvenir, et où il se plaint, avec toute l'indignation qu'éprouve un homme réellement attaché à son quartier, de la mauvaise administration du directeur de l'Odéon.

A M. Picard, directeur de l'Odéon.

Monsieur,

Vous êtes un homme d'esprit, et l'on est fâché de voir faire des sottises aux gens d'esprit. Une des plus éclatantes que vous ayez faites (je ne parle pas de M. de Boulainville), c'est de vous être chargé de la direction de l'Odéon. Vous ne savez donc pas tout ce que signifie ce mot *Odéon*, dont M. Gail, son inventeur, ne saurait lui-même désormais changer l'acception, *ennui*, *tristesse*, *solitude*, *dégoût*, *sommeil*; ce mot enfin est devenu une épigramme pour un théâtre. Abandonnez-le donc à madame Catalani qui y a plus d'un droit : choisissez un autre titre plus approprié à l'enseigne que M. Andrieux vous a peinte, non pas en peintre d'enseigne, mais en Gérard de la littérature. Le nouveau titre trouvé, faites une *Double Réputation*, je me trompe, faites une *autre réputation* à votre théâtre, et si le public ne vient pas c'est qu'il aura tort; ce qui est toujours une consolation. Jusqu'à présent vous n'avez point de reproches à lui faire :

> Vous comptez vous borner, et c'est assez sans doute,
> Au bon genre, au comique vrai,
> Qui satisfait l'esprit et que la raison goûte. »

Mais savez-vous, monsieur, que de cette manière vous êtes obligé de changer presque tout votre répertoire, à l'exception de *la Journée à Versailles* et de quatre à cinq de vos comédies. C'est cependant ce qu'il faudrait

Digitized by Google

faire; vous saisissez habilement le ridicule du jour; vos pièces sont des glaces qui réfléchissent assez fidèlement les mœurs du moment; mais elles manquent essentiellement de cette profondeur d'observation qui nous fera toujours rire aux chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, comme s'ils avaient pris leurs originaux au milieu de nous. Je suis franc, monsieur, presqu'autant que vous, et que vous seul, à l'égard de vos pièces. A la cour où vous vivez, cour tranquille et solitaire il est vrai, mais toujours cour, un tel langage peut choquer; je vous en demande pardon, je me pique d'originalité, et pour cela je ne flatte pas. J'avais donc l'honneur de vous dire qu'à l'exception de quatre à cinq de vos meilleures pièces, il fallait balayer votre répertoire, et ce seraient là les véritables *balayeuses du monde*.... des coulisses. Il faut retrancher impitoyablement et *M. Musard*, et *Madame Tatillon*, et *le Vieux Comédien*, et *les Filles à Marier*, etc., etc., etc.; mais surtout renvoyer votre dernier héros *faire ses récoltes*. Pour qu'il n'arrive pas au public comme au *Bourgeois de Paris*, ne donnez plus de lendemain à son *Lendemain de Fête;* car il y a plus de sel dans un quart de feuilleton de feu M. Geoffroi que dans toute cette comédie. S'il ne vous fallait que de l'esprit, je vous conseillerais de garder *le Valet de son Rival;* mais demandez à M. Sewrin s'il ne faut que cela, et si des échasses sans esprits ne réussissent pas mieux que de l'esprit sans échasses.

Vous avez, si je m'en souviens, le droit de jouer toutes les pièces qui n'ont pas été représentées depuis dix ans aux Français. Voilà, je pense, assez de latitude, et quand un directeur comme vous ne tire point parti de tels droits, il n'en mérite assurément pas de plus étendus.

Si j'avais la pédanterie de M. Duvicquet, ou la sotte assurance de M. Martinville, je vous indiquerais les choix à faire dans le théâtre de Dancourt ou parmi les comique du second ordre; mais je suis persuadé que, quand plus directeur que père, vous voudrez user de votre privilége, vous en userez avec sagacité et à la satisfaction des habitués de l'Odéon, si habitués il y a.

Digitized by Google

Vous avez donc un répertoire riche et varié; si l'on parvient à rire chez vous, le petit nombre de fidèles répandra cette excellente nouvelle ; de carrefours en carrefours, d'hôtels en hôtels, elle parviendra jusque sur l'autre rive de la Seine. Talma et mademoiselle Mars (j'appelle ainsi le Théâtre-Français, et ainsi seulement pour cause) en fronceront le sourcil, et bientôt votre caissier rira comme tous les autres. On ne sait pas à l'Odéon ce que c'est qu'un caissier qui rit.

Mais si l'on vient à rire à l'Odéon (il ne faut désespérer de rien), ne pensez-vous pas, monsieur, qu'on pourrait bien y rire aussi aux dépens de vos acteurs? Cependant rien n'est moins plaisant, par exemple, que votre premier amoureux. A la figure on voit qu'il sort de la condition des valets, et des mauvais valets encore: il est froid, gourmé et pas amoureux du tout. Votre meilleur acteur l'appelle *la grande coquette du théâtre*.

C'est faire injure à mademoiselle Délia, qui, quoi qu'elle ne soit pas grecque (soit dit sans jeu de mots), a cependant de la grâce, de la finesse, et souvent des intentions comiques.

L'actrice, à qui je suppose le plus d'esprit de la troupe, est madame Milen; elle a de la ressemblance avec madame Boulanger. Mais comment madame Sara-Lescot a-t-elle jamais pu avoir du talent? comme j'en dirais du mal si elle n'était pas au-dessous de la critique! Il y a de ces réputations séculaires qui sont si respectables que personne n'en veut. Et Frogères :

Quantum mutatus ab illo !

Partout des débris. *Solve senes centem,* etc ; mais je suis Gilblas blâmant l'archevêque de Grenade. Détournons nos regards de ces ombres illustres; consolons-nous avec Chazel qui n'est pas une ombre, avec Clozel, avec Armand, qui a assez d'esprit pour faire la bête. Pour mademoiselle Fleury :

Ce n'est qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Digitized by Google

Elle est trop jolie pour que j'en dise davantage. Je devrais parconséquent ne point me taire sur mademoiselle Perroud ; mais son père la protége de son talent.

D'après cette légère revue, vous voyez, monsieur, que le *personnel* n'est guère plus brillant que le *matériel ;* cette expression est ici juste. Je n'ai parlé que de vos principaux artistes,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

On met au nombre des acquisitions que vous avez l'intention de faire, car on achète aujourd'hui les acteurs comme les souverains achètent les âmes, Bourdais de la Porte Saint-Martin ; c'est un assez bon valet.... de boulevards. Mais dites-moi pourquoi Perlet n'est pas venu se ranger sous votre bannière; il a déjà brillé dans une grande maison, et trop pour y rester. C'est à vous de profiter de ce que le Théâtre-Français rejette, et tout le monde vous dira qu'en suivant cette méthode, vous aurez bientôt de meilleurs acteurs qu'il n'en a ; car c'est aux Français surtout qu'il y a des Paul et des Huet.

Vous trouverez encore aux boulevards un excellent comédien ; c'est une perle au milieu d'un fumier : Lafargue. Je soutiendrai, envers et contre tous, que personne plus que lui n'a de noblesse et d'aisance, qu'il dit avec simplicité, et qu'il ne déparerait pas la scène française. Placez cet estimable artiste sur un autre piédestal, et les hommages de notre faubourg viendront bientôt le chercher.

Voici, monsieur, une assez longue lettre. Je gouverne votre empire, je m'empare de l'initiative qui vous appartient; je prétends savoir mieux que vous ce que vous devez faire : c'est la faiblesse du jour. Puisse-t-on me comparer *aux oies qui ont sauvé le Capitole.*

Un habitant du faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

Nos campagnes ont éprouvé de cruels désastres par les événemens de ces deux dernières années, et les ruches ont beaucoup souffert dans quelques pays. C'est pendant cette saison qu'il faut les réparer ou en élever de nouvelles. Ce genre de revenu coûte peu à établir, et peut devenir très-profitable. Le meilleur guide que puissent prendre les personnes qui veulent avoir des abeilles, est le *Manuel du propriétaire d'abeilles*, par M. Lombard, en un vol. in-8°. (1)

Cet ouvrage, bon dès sa première édition, a subi, à chaque réimpression, des améliorations considérables; fruit d'une expérience éclairée; il en est maintenant à la cinquième. Sa réputation est faite depuis long-temps, et les ruches inventées par M. Lombard sont universellement adoptées. On les désigne même en quelqués endroits sous le nom de *ruches lombardes*. On dit lombarder les ruches, pour enlever les couvercles pleins; ainsi qu'on le fait dans les ruches construites d'après les procédés de l'auteur. Ce succès est peut-être le plus flatteur que puisse obtenir un homme qui a consacré ses travaux à un sujet utile.

(1) Brochure in-8°. de 131 pages, avec figures.

A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n°. 55.

Prix 1 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

Digitized by Google

L'AMI DES ENFANS,

Par M. et Mme. Azaïs.

(Troisième livraison. *)

Cette livraison est composé d'un conte de fées, très-ingénieux et très-brillant, d'une fable que le défaut d'espace nous oblige à renvoyer à un prochain numéro, d'un drame plein de leçons nobles et touchantes, et d'un conte religieux où sont mis en scène les plus vertueux sentimens.

ANNONCES.

L'Esprit du Bubjet, ou le Budjet de 1816 modifié, développé et étendu aux années 1816-20, en réponse à divers projets de finances qui viennent de paraître, et notamment à ceux de MM. B... et H... ; par M. M. P. Pélegrin. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port.

A Paris, chez Égron; Delaunay; et chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

---

* Deux vol. in-18, ornés de quatre jolies gravures.

Prix: 2 fr.; et 2 f. 80 c. par la poste.

Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Le prix de l'abonnement pour les douze livraisons de l'année est de 20 fr.

Les abonnés recevront gratuitement, à la fin de l'année, un volume contenant les romances gravées, musique de M. Azaïs.

Digitized by Google

ERRATA.

Dans la pièce de vers, intitulée *Mon Testament*, imprimée dans le dernier numéro, du 16 mars 1816.

Page 101, après le treizième vers, ajoutez ce vers omis :

Lorsqu'on lui fait une visite.

Page 102. Au lieu de changer de masques, lisez : changer de masque.

Page 103, sixième vers. Au lieu de grâces à ces simples mots, etc., lisez : grâce, etc.

Dans le dernier article Instruction publique :

Au lieu de la médecine a-t-elle toujours été infaillible, lisez : la médecine fût-elle infaillible en soi.

Au paragraphe *la Grèce comme on sait*, et à la remarque (A), au lieu de *leur*, lisez *lui*.

Au lieu de Mura, lisez Musa.

Au lieu de Polydas, lisez Polyidas.

Au lieu de différentes simples, lisez : différens simples.

A la fin de la remarque (A), au lieu de *à la Chine règne*, lisez : règne à la Chine.

Dans le dernier article Beaux-Arts :

Page 84, ligne 19. Au lieu de Jacca, lisez Tacca.

Même page, ligne 13 des notes. Au lieu de Jacca, lisez Tacca.

De l'imprimerie de FAIN, rue de Racine, place de l'Odéon, n°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LA VIOLETTE,

Idylle composée en 1814.

O fille du printemps, douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ces gazons tu remplis le bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.
Mais ne crains rien de ma main généreuse ;
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur :

Digitized by Google

Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps;
Que la douce haleine des vents,
Que ces rameaux et ce lierre sensible
Calment pour toi les feux des rayons dévorans;
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux;
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore.
Ah! comme la suave odeur
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours:
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oublira; mais, chère à mon époux (1),
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux;
Oui, comme toi, cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

Par madame la comtesse de BEAUFORT D'HAUTPOUL (2).

(1) Le comte de Beaufort, tué depuis à Quiberon.

(2) Madame la comtesse d'Hautpoul ayant, en 1794, chanté la

Digitized by Google

INSCRIPTION

Placée à l'entrée d'un bosquet où est une statue qui représente l'Amour endormi.

D'un dieu c'est ici la retraite :
Vous, qu'une puissance secrète
Attire en ce lieu plein d'appas,
Retirez-vous, jeune indiscrète,
L'Amour dort, ne l'éveillez pas !

DE CAZENOVE.

LE PYGMÉE ET LE GÉANT.

Un nain traversant une rue
Fut heurté par un géant.
Ah mon dieu ! dit-il en tremblant ;
Mon âme en est encore émue
Ce colosse a failli m'écraser à l'instant.
De son côté l'homme à haute stature
Disait, en murmurant :
Cet avorton de la nature
M'a fait trébucher en marchant ;
Pourquoi le ciel dans sa sagesse
Fait-il des gens de cette espèce ?
Pourquoi ? répondit un passant,
Pour vous prouver sa puissance suprême ;
Cet être échappé de ses mains
Fait nombre parmi les humains
Tout ainsi que vous-même.
Tout a son but, sa place, son objet ;
Rien n'est inutile en ce monde.
Du Créateur la sagesse profonde
A bien fait tout ce qu'elle a fait.

violette dans l'idylle que l'on vient de lire, s'est présentée naturellement en 1816, pour célébrer la reconnaissance de cette fleur envers le roi, qui a bien voulu la comprendre dans l'amnistie.

Digitized by Google

ÉNIGME.

J'ai, comme un Centaure,
Outre mes deux bras,
Quatre pieds encore
Sur lesquels je vas,
Ainsi qu'on me pousse.
Souvent une housse
On met sur mon dos,
Où je n'ai point d'os,
Qui ceux que je porte
Blessent en nulle sorte.
Je n'ai point de crin,
De laine, de plume,
Ni de poil enfin,
Qui contre le rhume
Par tout le dehors
Me couvre le corps :
J'ai de toutes ces choses
Dans mon ventre encloses.

CHARADE.

Mon premier chez la jeune Hortense
Charme et séduit par sa blancheur ;
Mais le voile de la décence
Cache cet ouvrage enchanteur.
Un amant, hardi, téméraire,
Et trop prompt à se déclarer,
S'expose souvent à déplaire,
Lorsqu'il cherche à le pénétrer.

De Crac, depuis long-temps aux prises
Avec d'importuns créanciers,
N'entrevoyant plus de remises,
Se rend vite chez les huissiers.

Digitized by Google

« Je vous en donné ma parole,
» Leur dit-il, je veux vous payer. »
Zeste ! sa promesse s'envole
Sur les ailes de mon dernier.

Pour satisfaire un frère avide,
Ou bien un père ambitieux,
Jadis une beauté timide
Se dérobait à tous les yeux.
Dans mon tout dévorant ses larmes,
Étouffant les cris de son cœur,
Elle voyait flétrir ses charmes
Par le chagrin, par la douleur.

LOGOGRIPHE.

Avec ma tête, du chasseur
J'excite tous les ans l'adresse meurtrière :
Et sans ma tête, ami lecteur,
On me voit constamment au bord de la rivière.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Baiser.*

Le mot de la charade est *Parterre.*

Le mot du logogriphe latin est *Spectre*, dans lequel on trouve *sceptre.*

Digitized by Google

NOTICE LITTÉRAIRE SUR LA HARPE.

Voltaire est le seul homme qui par l'universalité de ses talens ait exercé dans l'empire littéraire une espèce de dictature. Ce triomphe unique était bien fait assurément pour inspirer la passion de l'imiter aux jeunes courtisans de la gloire.

La Harpe, en le prenant pour modèle, voulut comme lui embrasser tous les genres; mais il ne put les cultiver avec autant de succès que de facilité. Tous ceux que Voltaire a nommés ses héritiers ont renoncé à la succession; La Harpe seul aurait pu l'obtenir par bénéfice d'inventaire.

Nous allons considérer en lui successivement le poëte, l'orateur et le critique.

Comme poëte, il nous offre d'abord ses *héroïdes*, ses *odes*, ses *discours en vers*, ses *traductions*, ses *fugitives*, ses *épîtres*, et, dans un ordre plus élevé, ses *tragédies*, ses *comédies* et ses *drames*.

Comme orateur, il présente à notre estime les *éloges de Catinat*, *de Fénélon*, *de La Fontaine*, *de Racine* et *de Voltaire*.

Comme critique enfin, il étale à nos yeux une vie entière consacrée à la défense du goût et des saines doctrines littéraires. Cette vie est dignement couronnée par son *Cours de Littérature*, vaste monument resté imparfait, mais qui sera son plus beau titre de gloire dans la postérité.

A peine sorti du collége, La Harpe publia un recueil d'héroïdes, genre mis en vogue alors par l'imitation plus élégante que passionnée de l'épître d'Héloïse à Abailard, et dans laquelle la muse de Colardeau est si inférieure à celle de Pope. Le succès extraordinaire de l'héroïde française tourna pour un temps le goût du public vers ce genre, qui nous semble trop borné dans Ovide et dans ses imitateurs. En effet, au lieu de nous présenter toujours des amantes trahies, abandonnées, ne devrait-

Digitized by Google

on pas envisager l'héroïde comme une scène de tragédie? Alors ce seraient de beaux préludes dramatiques que des sujets d'héroïdes, tels que les suivans :

Dernières paroles de Socrate à ses disciples ;

Discours de Caton d'Utique avant de se donner la mort ;

Discours de Charles Ier. à son fils, avant de monter à l'échafaud ;

Dialogue de Sylla et d'Eucrate, dont Montesquieu a laissé en prose un si beau modèle.

Dans ses odes, La Harpe manque à la fois d'éclat, de mouvement et de verve. Ses discours en vers sont, à proprement parler, ce qu'Horace appelle *sermoni propiora*. Des vers heureux y sont clair-semés; mais l'ensemble est froid et dépourvu de cet intérêt qui rappelle le lecteur.

Au jugement de Quintilien, Lucain se rapproche plus des orateurs que des poëtes. Le goût que La Harpe devait naturellement avoir pour l'auteur de la *Pharsale*, le détermina d'abord à en traduire des fragmens. Son projet était de publier en vers une traduction abrégée de la *Pharsale*, qu'il n'a point achevée. Il est à regretter que l'auteur ait quitté Lucain pour le Tasse. Les huit premiers chants de la *Jérusalem délivrée*, traduits par La Harpe, sont loin d'avoir cet éclat, cette pompe, cette harmonie, qui distinguent éminemment l'original. Le lecteur ne partage pas le charme que le traducteur éprouvait en les composant. C'était le coloris de Delille qu'il fallait pour reproduire dans notre langue le chantre de Godefroy.

Les fugitives de La Harpe attestent la facilité de son talent et la pureté de son goût. Ses romances respirent cette mélancolie qu'on peut appeler *la convalescence de la douleur*. Elles ont été retenues ; ce qui est en faire le plus grand éloge.

La Harpe n'a vraiment fait entendre l'accent du poëte que dans trois pièces, la *Réponse d'Horace à Voltaire*, *l'Ombre de Duclos*, et le poëme de *Tangu et Félime*. La Réponse d'Horace à Voltaire est digne de tous deux ; l'Ombre de Duclos est une imitation heureuse du *Pauvre*

Digitized by Google

Diable; et Tangu une imitation plus heureuse encore de *la Pucelle.* Dans ce poëme, La Harpe manie le vers de dix syllabes avec plus de talent que le grand vers; phénomène déjà remarqué à l'égard de Marmontel dans son poëme *sur la Musique.*

En comparant le vers de dix syllabes au vers alexandrin, on voit qu'il a plus de variété, qu'il rompt plus souvent la mesure, et se prête mieux aux caprices de l'imagination ou aux inspirations du talent. Voltaire lui-même, dans beaucoup d'endroits du poëme de *la Pucelle* (surtout dans les combats), est plus épique que dans toute *la Henriade.* Peut-être, après tant d'épreuves malheureuses, conviendrait-il de traiter l'épopée française dans ce mètre, qui est susceptible de prendre toutes les formes entre les mains du génie, et de réserver l'alexandrin, qui est le vers de la sentence, pour les genres de l'épître, de la satire et du discours en vers.

Le défaut le plus marqué de la plupart des poésies de La Harpe, c'est l'absence de l'inversion. Faut-il s'étonner après cela qu'il ait soutenu le système erroné de Voltaire, savoir que des vers, pour être bons, doivent l'être encore quand on les met en prose? ce qui n'est vrai que pour les vers prosaïques; car, par cette opération, les vers poétiques, c'est-à-dire les vers à inversion, deviennent barbares, ou même n'existent plus (1).

Ce n'est pas que le poëte dramatique ne doive relâcher un peu les rênes de la versification, pour se rap-

---

(1) L'exemple le plus frappant en ce genre est celui-ci, que nous fournit ce vers admirable de Racine :

Et de David éteint rallumé le flambeau.

Mettez l'ordre direct, l'image de *flambeau* si bien préparée par *David éteint*, disparaît, et le vers ne signifie rien.

Voici encore un vers de Le Brun, qui se refuse à l'ordre direct.

A mes derniers baisers j'en ajoutais encore.

Digitized by Google

procher de la nature, soit dans la tragédie, soit dans la comédie. Le théâtre exige surtout la verve, le mouvement du style et le langage des passions. Voltaire, dans ses meilleures tragédies, est un modèle parfait à proposer. Pourquoi La Harpe, son élève, n'a-t-il pu remplir comme lui ces trois conditions que dans son premier ouvrage? Tout l'éloge qu'on peut faire de ses autres tragédies, en exceptant *Philoctète* et *Virginie*, c'est qu'elles ressemblent beaucoup aux dernières de son maître, comme *les Guèbres*, *les Pélopides*, *les Lois de Minos*, etc. Mais arrêtons-nous sur *Warwick*.

La Harpe avait vingt-quatre ans lors de la première représentation de cette pièce. Depuis le succès d'*OEdipe*, première tragédie de Voltaire, on n'avait pas vu un succès plus brillant que celui de *Warwick*. Tout concourait à ce rapprochement; la jeunesse de l'auteur, un art prématuré de choisir et de traiter un sujet, un caractère fortement dessiné, celui de Warwick; enfin un style ferme et plein de mouvemens dramatiques, qui semble un reflet de celui de Voltaire. Le récit de Marguerite d'Anjou, au premier acte, fit la plus vive sensation; mais ce qui frappa les hommes instruits, c'est la faiblesse du rôle de cette princesse dans le reste de l'ouvrage, et surtout ce démenti formel donné à l'histoire en faisant périr au service de la maison d'Yorck, Warwick tué en combattant pour la maison de Lancastre. Mais au théâtre, où la multitude ne cherche que des émotions, ces fautes disparurent. On applaudit avec enthousiasme le tableau des troubles de l'Angleterre, le monologue de Warwick dans sa prison, les scènes d'Édouard et de Warwick, et celle du dénouement, où Warwick meurt victime de la jalousie de Marguerite, après avoir, par la plus noble des vengeances, replacé une seconde fois son roi sur le trône.

Grimm fit une critique ingénieuse de l'auteur, en disant que sa tragédie « était le coup d'essai d'un jeune » homme de soixante ans. » Helvétius dit aussi : « La » Harpe a beau faire, il ne sera jamais que le Campis- » tron de Voltaire; » et Voltaire lui-même, consulté sur le talent tragique de son élève, par Chabanon, lui

Digitized by Google

répondit un jour : « Il sait chauffer le four, mais il ne » sait pas cuire. »

Après *Warwick*, la meilleure pièce de La Harpe est assurément *Mélanie*, vrai chef-d'œuvre de style dans le genre tempéré, et rempli de situations pathétiques.

Ce drame, qui date de 1770, ne put alors être joué sur le théâtre ; mais l'auteur en fut bien dédommagé à la lecture. Voltaire avait écrit : *L'Europe attend Mélanie ;* et La Harpe le prit au mot dans ses Lettres à Paul Ier., en racontant lui-même les détails d'un succès si brillant.

Dans le genre de la comédie, il n'a composé que deux pièces de circonstances, faites pour y survivre, *Molière à la nouvelle Salle*, et surtout les *Muses Rivales*.

A l'exemple de Voltaire, il se délassait en changeant de travaux. Livré à tous les genres, en même temps qu'il donnait une pièce de théâtre, il lançait dans le public une épître, une ode, un poëme, et concourait pour les prix de poésie et d'éloquence proposés par les académies. Nul n'a rassemblé peut-être autant de palmes académiques, et cependant il ne s'est élevé ni à la haute poésie, ni à la véritable éloquence.

Quand on jette un coup d'œil sur les ouvrages de poésie couronnés par l'Académie française, il est singulier de voir, dès son origine, J.-B. Rousseau et Voltaire vaincus dans la lutte poétique par La Motte et l'abbé Dujarry. Un secrétaire perpétuel, qui a conservé la tradition fidèle des jugemens de cette société, disait un jour naïvement à quelqu'un qui s'en étonnait : « Nous ne » demandons pas aux concurrens le style de la poésie, » mais le ramage poétique. »

La Harpe a remporté plus de gloire comme orateur qu'en qualité de poëte. Toutefois Palissot ne trouve dans ses éloges qu'une *médiocrité ornée* ; et Diderot, par une critique aussi fine que piquante, y remarque partout *le ton de l'exorde*.

L'*Éloge de Catinat* eut le prix sur celui qu'avait présenté un homme du métier, le comte de Guibert. L'*Éloge de Fénélon* respire le style doux, facile et brillant de l'auteur de *Télémaque*. L'*Éloge de La Fontaine*,

Digitized by Google

écrit en style de journaliste, devait être vaincu par celui de Chamfort, où pourtant l'esprit seul analysait la naïveté. L'*Éloge de Racine* se passa du prix académique; mais le public le couronna par son suffrage. L'auteur suit les progrès du génie de Racine, et nous fait assister à ses créations. Il n'eut qu'un tort; ce fut de prétendre élever Racine aux dépens de Corneille. On est étonné de trouver cette phrase sous la plume de La Harpe : *Les belles pièces de Corneille l'écrasent, comme les foudres de Jupiter écrasaient les Titans* (1).

L'*Éloge de Voltaire*, par La Harpe, est peut-être celui où les divers ouvrages de l'*homme unique et universel* sont le mieux sentis et analysés. C'est, pour ainsi dire, la poétique des œuvres de Voltaire.

Au milieu de ses compositions, La Harpe n'avait cessé d'écrire dans les journaux littéraires, et de se montrer un aristarque inflexible envers ses contemporains; louant les beautés d'un ouvrage avec justice, mais blâmant les défauts avec dureté, regardant en quelque sorte un ennemi du bon goût comme son ennemi personnel. De là des représailles piquantes de la part des auteurs blessés. Ses ridicules prêtaient encore aux épigrammes; quand on lui parlait de ses envieux, il répondait avec sa morgue accoutumée : *Ils ne connaissent que le tiers de ma hauteur;* ce qui ne rangeait pas les rieurs de son côté.

---

(1) Le Brun vengea Corneille par cette épigramme :

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petit pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

Digitized by Google

Le moment était venu où il devait rassembler comme en un vaste bassin toutes ses connaissances littéraires. Il fut nommé, en 1796, professeur de littérature au lycée, et nul ne pouvait mieux remplir cette fonction difficile. Telle est l'origine de son *Cours de Littérature*, où sont déposées les méditations de toute sa vie, surtout dans l'art tragique dont il avait fait une étude particulière.

Les bornes de cette notice ne nous permettent point de nous étendre sur le *Cours de Littérature*, dont Chénier a présenté à l'Institut une analyse sévère, mais juste, qui en fait sentir les défauts et ressortir les beautés. Mais nous tracerons, en finissant, ce parallèle des deux critiques les plus distingués de notre temps.

Marmontel a plutôt écrit pour les gens de lettres, et La Harpe pour les gens du monde. Le premier parle à des lecteurs, il conserve un peu de l'austérité du cabinet; le second parle à des auditeurs, il a toute l'aménité d'un homme de bonne compagnie. L'un, en songeant à instruire, n'oublie pas les moyens de plaire; l'autre, en songeant à plaire, ne néglige pas les moyens d'instruire. Dans la critique, Marmontel s'attache surtout au plan et à l'ensemble des idées; La Harpe s'occupe davantage des détails, et les analyse avec un goût supérieur. Celui-là, embrassant la littérature sous toutes ses faces, et dans ses rapports avec les arts, ne pouvait proportionner son style à l'intelligence des femmes; l'autre, uniquement livré à des discussions de critique et de goût, se met sans cesse à leur portée, et la forme de son cours lui faisait un devoir souvent de leur adresser la parole. Les *Élémens de Littérature* de Marmontel sont la poétique des préceptes; le *Cours de Littérature* de La Harpe est la poétique des exemples. En un mot, Marmontel nous semble se rapprocher davantage de Longin, et La Harpe de Quintilien.

FAYOLLE.

Digitized by Google

LE VRAI PLAISIR, ou LA GAIE SCIENCE.

Tous les hommes se servent des mêmes mots; mais ils y attachent des idées différentes. Leurs bouches parlent la même langue; il n'en est pas ainsi de leurs cœurs, de leurs esprits, ni même de leurs sens; chacun a son idiome particulier; ce qui est vérité pour l'un est erreur pour l'autre: nous ne sommes même pas d'accord sur le sens qu'on doit attacher aux mots douleur et plaisir, ces deux sources uniques de nos penchans et de nos aversions; il est passé en proverbe de dire qu'*on ne peut disputer ni des goûts ni des couleurs;* la conséquence de cet aveu devrait être une grande tolérance, une indulgence générale.

En effet, puisqu'on sent qu'il est impossible de disputer avec utilité sur ce qui est bon ou mauvais, comment espérer plus de fruit de la dispute quand elle a pour objet de décider ce qui est bien ou mal?

Puisque notre ignorance nous prescrit un doute sage et modeste, causons pour nous éclairer; mais soyons indulgens et tolérans: l'intolérance aigrit et divise; elle irrite et blesse; jamais elle n'a fortifié une vérité, ni affaibli une erreur.

Il existe même bien des opinions qui règnent tant qu'on les attaque, qui tombent dès qu'on n'en parle plus; elles perdent le prix qu'on y attachait, le plaisir de la résistance.

Tant que j'ai cru qu'il était possible de tirer la vérité du lieu où elle se tient cachée, et de la faire reconnaître et adorer sur la terre; tant que la jeunesse présomptueuse m'a persuadé que j'avais vu clairement cette mystérieuse divinité, j'ai été dogmatiste, tranchant et intolérant comme tant d'autres; je ne sentais que du mépris ou de la pitié pour ceux qui n'entendaient pas comme moi les mots *justice*, *gloire*, *honneur*, *liberté*, *devoir*, *patrie* et *bonheur*.

Disciple ardent des stoïciens, n'estimant que les biens qui dépendent de l'âme, indifférent pour ceux dont le

Digitized by Google

sort dispose, opiniâtre dans mes principes, sec dans ma doctrine, le système des partisans du plaisir et de la volupté me faisait horreur; je haïssais presque également la franchise d'Aristippe qui n'adorait que les plaisirs des sens, et la subtilité d'Épicure qui voulait associer les vertus à la volupté. Tous ces moralistes relâchés me paraissaient, comme le dit Cicéron, *ravaler l'homme au rang des bêtes.*

Fier d'une opinion qui m'exagérait mes forces et ma supériorité, je n'avais pas d'amis parce que personne ne me semblait digne de l'être; je m'éloignais du bonheur réel en en cherchant un chimérique; tout m'ennuyait dans le monde, parce que tout m'y semblait frivole ou corrompu; et ma vanité même me rendait triste, parce que la faiblesse humaine me faisait parfois céder à des pensées incompatibles avec la perfection morale à laquelle je visais.

Quoique je fusse naturellement bon et sensible, je me refusais aux jouissances que donnent les sentimens les plus naturels. J'avais toujours devant les yeux la crainte de m'attacher trop fortement à des biens périssables; je suivais la maxime d'Épictète, qui dit : « Lorsque vous » possédez un pot de terre, songez qu'il est fragile; si » vous aimez un fils, un frère, pensez qu'ils sont mor» tels; si la mort vous les enlève, au lieu de vous dés» espérer, croyez, non que vous les avez perdus, mais » que vous les avez rendus. »

Je n'osais me plaindre au médecin d'une *douleur*, parce qu'elle n'est pas un *mal*. Je me refusais à la joie d'un succès obtenu à l'armée, au théâtre, à la tribune, au plaisir même d'avoir fait du bien, parce que Zénon, Cicéron, Sénèque, voulaient qu'on aimât le *glorieux et l'honnête* pour la *vertu* même, et non pour les éloges et l'honneur qu'on en pouvait tirer; enfin, à force de chercher le *souverain bien*, je m'étais rendu souverainement malheureux; et à force de vouloir être sage, j'étais devenu véritablement fou.

Mais savez-vous quel a été l'ami qui m'a tiré de ce précipice, le philosophe qui m'a délivré de cet esclavage? J'ose à peine vous l'avouer, eh bien! c'est *le plaisir*.

Digitized by Google

Comme je lui dois le vrai bonheur, et ce que je crois la vraie *sagesse*, il pourrait vous rendre le même service, et il serait mal à moi de vous priver d'un si grand bien, si je peux vous en faire jouir.

Mais ne vous effrayez pas des mots de *plaisir* et de *volupté*; ne croyez pas que je veuille vous faire sacrifier aux idoles : peut-être reconnaîtrez-vous bientôt que ces maîtres si doux ont aussi leur sévérité; ne jugez pas leurs mystères par leurs noms, et leurs principes par leur parure; ne détournez pas vos regards de leurs couronnes de fleurs, je vous promets en revanche que vous ne leur verrez pas le manteau cynique; pardonnez-leur de s'occuper un peu de ce corps misérable si décrié par les philosophes, vous ne les verrez pas négliger l'âme et ses jouissances.

Écoutez leur langage sans prévention; discutez doucement et gaîment leurs raisons, mais ne disputons pas; car le *plaisir* fuit dès qu'on se querelle. Si du choc des opinions il sort quelque lumière, c'est ce qu'il cherche pour mieux suivre la route du bonheur; mais, si l'on en tire du feu, il s'éloigne, car il craint la douleur.

Une grande preuve de la fausseté du système des philosophes rigoristes, des stoïciens, c'est l'impossibilité où ils se trouvent de conformer constamment leur conduite à leurs principes, d'agir comme ils parlent, et de pratiquer ce qu'ils commandent.

Écoutez-les, ils sont impassibles; voyez-les, la contradiction excite leur colère, la goutte leur arrache des soupirs, la beauté enflamme leurs sens, et la sagesse de Socrate vient échouer contre un sourire d'Aspasie.

Entraîné par une semblable faiblesse, je sortais un jour de la maison d'une aimable et célèbre actrice; l'amour de la poésie m'y avait conduit, un autre amour m'y surprit; le talent m'avait attiré, la grâce m'avait séduit, la volupté m'avait retenu : j'étais honteux de ma défaite, et humilié de mon bonheur; jugez combien ma confusion redoubla, lorsque je me vis abordé par deux de mes amis devant lesquels j'avais fait souvent étalage des principes de mon austère et orgueilleuse philosophie!

Ils me plaisantèrent agréablement sur le chemin fleuri

Digitized by Google

que suivait ma sagesse, et me prièrent de leur dire si je venais de convertir une si jolie pécheresse, ou s'ils voyaient en moi un nouveau prosélyte de la volupté.

Je suis homme, leur répondis-je assez gauchement; rien d'humain ne m'est étranger : le plaisir est une fleur que le sage cueille sur son chemin; mais il sait qu'un jour la voit naître et mourir; il n'oublie pas qu'Épicure lui-même ne compare les *voluptés qu'aux bouffées légères d'un vent doux et gracieux.*

Certainement on ferait mieux d'être exempt de faiblesse; mais on n'est vraiment dans l'erreur que si l'on érige ses faiblesses en principes; on n'est aveugle que lorsqu'on prend le plaisir pour le bonheur, et lorsque l'on place le *souverain bien* autre part que dans la *vertu.*

L'un de mes deux amis, Damon, était un fameux épicurien, qui riait de tout, ne craignait ni la mort ni l'avenir, et dont toute la vie était consacrée aux jouissances que lui prodiguaient une bonne santé, une joyeuse humeur, une belle figure, un esprit aimable et une grande fortune; l'autre, que je nommerai Cléon, était un homme mûr, renommé par ses exploits, célèbre par son génie, considéré par ses vertus, sévère pour lui, indulgent pour les autres; sa modestie prouvait et faisait pardonner sa supériorité; il avait la conduite d'un philosophe et le langage d'un homme du monde; parlant bien de tous les systèmes, il n'en professait aucun; à sa simplicité on l'aurait cru pauvre, le bien qu'il faisait apprenait qu'il était riche; sa conversation était vive et gaie, son caractère doux et égal; respecté par ses inférieurs, aimé par ses égaux, adoré dans son intérieur, les plaisirs embellissaient sa vie, les vertus habitaient son cœur, et tout ce qui l'approchait se croyait de son âge et de sa famille.

Dans ma position, que la maligne joie de Damon rendait un peu embarrassante, Cléon ne manqua pas de venir à mon secours. Vous croyez trop tôt triompher, dit-il à Damon; votre terrain n'est pas si avantageux que vous le pensez; notre ami ne sera pas battu si facilement, et c'est souvent en approchant des voluptés qu'on trouve les plus fortes armes contre elles.

Je suis charmé, répondit Damon, qu'au moins une

Digitized by Google

fois vous conveniez que la volupté peut être utile au sage; il est vrai qu'à présent vous croyez m'accorder peu puisque vous trouvez que plus on la connaît plus on trouve de raisons pour aimer la sagesse : mais, n'importe, je prends acte de votre concession ; laissons le sage s'approcher de la volupté, et vous verrez s'il s'en dégoûte si facilement, ou s'il ne s'y attachera pas constamment comme au seul bien réel que l'homme puisse souhaiter pendant sa vie.

Notre ami vient de lui rendre un léger hommage; je le prie de nous dire avec franchise s'il est aussi ferme dans son système rigide qu'il l'était avant ce petit écart, et s'il continue à me trouver absurde quand je déclare que le bonheur suprême n'est autre chose que la volupté.

Non-seulement, lui dis-je alors, mon ivresse passagère n'a pas changé mon opinion, mais je vous assure même qu'elle m'y affermit; c'est un faux pas qui ne fait que m'avertir de marcher avec plus de précaution et de fermeté dans le chemin de la sagesse; et je plains votre aveuglement si, en connaissant ce plaisir, vous le prenez pour le bonheur. Comment, en effet, regarder une volupté si courte comme un objet digne de notre âme et comme le but de notre vie? Sénèque avait bien raison de dire « que le terme de cette volupté est la jouissance » même, et que son commencement est le premier pas » vers sa fin. »

Ce que je dis de cette volupté, je le dis de toutes les voluptés des sens; quand on les désire elles tourmentent, quand on en jouit elles troublent la raison; elles sont accompagnées d'inquiétudes, et suivies de regrets et d'ennui.

Si elles n'étendent pas leur empire jusqu'au cœur, on s'en lasse, on s'en dégoûte, on se blase; et, si l'âme s'abaisse assez pour s'y attacher, elle se dégrade et devient une esclave du corps, non-seulement une esclave vile, mais malheureuse; car elle tremble continuellement de perdre un bien fragile et léger, que mille accidens peuvent briser ou enlever, et dont le temps finit toujours par amener la perte.

Pouvez-vous attacher quelque prix à un bonheur tou-

Digitized by Google

jours prêt à vous échapper par l'inconstance, par la rivalité, par la pauvreté, par la maladie et par la mort?

L'amour, le vin, la bonne chère, les concerts, les parfums, peuvent-ils vous conserver quelque félicité, lorsque la vieillesse aura glacé vos sens, émoussé votre palais, endurci votre oreille, et que, vous rendant insensible à tous ces vains fantômes, objets de votre culte, vous n'aurez que des désirs sans facultés et des regrets sans espoir?

Vous vous apercevrez trop tard que, semblable à Ixion, votre volupté n'est qu'un nuage, et, au milieu des images de vos plaisirs, vous éprouverez le triste sort de Tantale.

Ah! croyez moi, Damon, votre félicité n'est qu'une illusion qui vous éloignera de la vérité. Ce qui ne frappe que les sens n'a rien que de méprisable; notre vie est dans notre âme, et comme il n'y a de plaisir vrai que ce qui la rend heureuse, et de douleur réelle que ce qui la fait souffrir, je ne connais d'autre malheur que le crime ou le vice, et d'autre bien suprême que la vertu.

Tout le reste est mensonge ou prestige, et dépend de l'imagination; les stoïciens *nomment l'opinion la reine du monde;* ils disent vrai pour tout ce qui touche les sens; le plaisir n'est rien pour le sage qui le dédaigne, la douleur n'est rien pour l'homme courageux qui la méprise, la mort même change de forme pour nous selon notre volonté. Néron la redoute, Socrate la supporte, Caton la désire.

Si notre âme blesse la vertu, elle souffre sans remède; si elle se conforme à l'ordre, à la loi des dieux, elle jouit d'une félicité que rien de matériel ne peut troubler.

Oh! pour le coup, reprit Damon, vous me permettrez de vous dire que rien n'est plus dépourvu de raison que tous ces superbes raisonnemens de vos stoïciens; ils traitent de chimérique ce qu'on voit de plus réel, de plus corporel, de plus matériel, le plaisir que je sens, la douleur que j'éprouve; et ils ne trouvent de vrai que ce fantôme créé par leur imagination, cette vertu qui, de leur aveu même, est impassible, ne fait ni jouir ni souffrir, et qui

Digitized by Google

fait consister sa perfection à se rendre automate, à dédaigner le plaisir et à mépriser la douleur.

Il faudrait, mon cher, pour que votre opinion fût soutenable, que le ciel eût totalement séparé votre âme de votre corps; mais elle y est si bien liée, et même assujétie, que vous n'avez pas une perception, pas une idée qui ne vous vienne par vos sens.

Votre esprit n'est occupé qu'à juger les rapports qui existent entre vos sensations, et sa seule action consiste à déterminer celles qui sont agréables ou déplaisantes, bonnes ou mauvaises, pour que votre volonté vous fasse chercher les unes ou éviter les autres.

Votre métaphysique est subtile, mais fausse; vous ne faites pas une action, un geste, un pas, vous ne jetez pas un cri, vous ne poussez pas un soupir, qui ne démentent évidemment vos orgueilleux principes.

Me direz-vous que vous aimez autant la fièvre que la santé, la bise que le zéphyr, le vinaigre que le vin? N'évitez-vous pas le fer qui vous menace, le soleil qui vous brûle, le froid qui vous glace? Coucherez-vous indifféremment dans une maison ou à la belle étoile, sur la terre ou sur la plume? Seriez-vous aussi gai dans une prison que dans un palais? Un pain noir, un vieux fromage, vous satisferont-ils autant qu'un repas apprêté par Robert? Enfin, vous reprocheriez-vous l'égarement où vient de vous jeter la belle Adèle, si vous lui aviez vu une peau ridée, un teint livide, des dents noires et des yeux éraillés?

Vous avez beau vous débattre, vous êtes malgré vous esclave du plaisir et adorateur de la volupté.

La vieillesse, dites-vous, éteint les désirs, et le plaisir n'est plus pour elle qu'un objet de tourment et de regret : ainsi on doit mépriser le plaisir. Il faudrait donc aussi détester la vie, parce qu'elle doit un jour finir par la mort; et, d'ailleurs, le souvenir n'est-il pas aussi un plaisir?

La bonne nature prive-t-elle la vieillesse absolument de toute volupté? N'a-t-elle pas le vin, le jeu, la table, la musique même, bien qu'elle y soit moins sensible? N'a-t-on pas vu Anacréon couronné de myrtes, de lierre

Digitized by Google

et de roses, au bout d'un siècle? Le maréchal de Richelieu avait-il quitté le rôle d'Alcibiade à quatre-vingts ans? Au même âge, le prince de Ligne ne rappelait-il pas les douces folies du chevalier de Grammont? L'abbé M...., encore plus vieux, ne tient-il pas bien sa place à table comme à l'Académie, et ne l'entendez-vous pas chanter les plaisirs, les arts et l'amitié?

Non, la nature n'est point marâtre; elle nous soigne tant que nous vivons, et, jusqu'au dernier soupir, elle nous donne un mélange de plaisir et de douleur, dans lequel le plaisir domine assez pour nous attacher à l'existence, et pour nous en faire souhaiter la durée.

Mais la vertu elle-même que vous prônez, vous ne l'aimez qu'à proportion de la volupté qu'elle vous promet.

La bravoure garantit vos jours; la tempérance prolonge votre santé et vos jouissances; la probité vous met à l'abri des prisons et des supplices; la générosité vous paye par des services et par la reconnaissance; la gloire vous promet des honneurs, des appuis, des richesses, des moyens de vous procurer tous les plaisirs, et de vous défendre de toutes les douleurs.

Aussi, nous ne vous défendons pas d'aimer la vertu; nous ne serions plus des sages, si nous en étions les ennemis. Notre maître Épicure a dit lui-même « qu'on ne pouvait » pas vivre joyeusement si l'on ne vivait honnêtement.

Mais nous voulons que vous ne la considériez que comme le moyen d'arriver à une volupté sensuelle, plus complète et plus durable; je veux que vous conveniez que le souverain bien est cette volupté sensuelle que la vertu doit favoriser, et non combattre.

Le vrai but du sage doit être de multiplier le plus possible ses plaisirs, et d'éviter ou d'alléger, autant qu'il le peut, la douleur. Un ancien l'a dit : « L'âme se tait » quand rien ne parle aux sens. » Ainsi ne nous mettons pas en peine de ce silence rare des sens; ce n'est qu'un sommeil, une privation d'existence; quand une douleur s'adresse à eux, échappons-lui si nous le pouvons; et, si cela est impossible, accoutumons-nous à ne pas la craindre, en retenant cette vérité consolante :

Digitized by Google

« Si la douleur est longue, elle est légère; si elle est vio-
» lente, elle est courte. »

Habituons-nous d'avance à penser que la mort met fin à la douleur; qu'elle n'est qu'un changement d'existence qui ne donne que le repos. Ne craignons pas l'avenir; ou les dieux, comme dit Épicure, ne se mêlent pas de nous, et alors nous ne pouvons redouter leur colère; ou ils continuent à nous gouverner, et leur bonté ne peut pas nous préparer dans une autre vie des douleurs sans mélange de plaisirs. Leur bonté présente garantit leur bonté éternelle.

Ainsi, débarrassé de toute crainte, vous serez délivré du poison qui trouble le plus fréquemment le bonheur des hommes.

Quant aux plaisirs, goûtons-les, cherchons-les comme un présent des cieux; mais jouissons-en sans excès, pour ne les pas changer en douleur; varions-les sans cesse pour éviter l'ennui, inventons-en tous les jours de nouveaux.

Moi j'approuve fort ce roi des Assyriens « qui faisait
» proposer par des hérauts, à son de trompe, un prix
» pour celui qui trouverait une nouvelle sorte de volupté. »
Et, certes, l'invention d'un nouveau plaisir serait bien plus précieuse à mes yeux que l'invention meurtrière de la poudre : la première mériterait récompense et gloire; et l'autre, une malédiction éternelle.

Rangez-vous donc à mon opinion, quittez votre triste manteau qui ne couvre que des paradoxes, couronnez-vous de roses comme nous; vous vivrez heureux, délivré de la crainte qu'inspirent au vulgaire la mort, la douleur et les dieux, et vous jouirez du bien suprême, *la volupté*, dont la vraie sagesse est inséparable.

Je voulais répondre; mais Cléon, prenant la parole, nous dit : Vous êtes trop éloignés pour vous entendre, et vous avez tous deux trop dépassé la vérité en sens opposé pour vous rencontrer dans ce juste milieu où elle se trouve : l'un ne pense qu'à l'esprit, et l'autre à la matière; l'un se crée une vertu si parfaite, si désintéressée, et placée si haut, qu'il faut le suivre dans les nuages pour l'atteindre; l'autre se forge un bonheur si bas, que l'âme doit tomber pour en jouir.

Digitized by Google

Damon appuie son bien suprême sur des plaisirs si fragiles, que le moindre choc peut briser l'édifice de sa félicité, et notre ami élève le sien en l'air sans lui donner aucun soutien.

Je vais vous combattre tous deux, et essayer de vous prouver que vous tournez l'un et l'autre le dos au bonheur, l'un en le faisant étranger à l'âme, et l'autre en le rendant impossible.

Je commence par attaquer le plus sévère de mes antagonistes, celui dont les principes paraissent les plus fermes; et j'aurais quelque répugnance à le combattre, puisqu'il fonde sa doctrine sur le respect des dieux et sur l'amour de la vertu, si je n'étais pas convaincu que son système donne une fausse idée des vertus et des dieux : or, aucune erreur ne peut être utile; elle devient même d'autant plus dangereuse que l'objet sur lequel elle tombe est plus important.

Que faites-vous, en effet, mon cher philosophe, en plaçant le bonheur suprême dans la vertu, à l'exclusion de tout intérêt personnel, de tout plaisir, de toute volupté, et en voulant qu'on adore les dieux sans leur rien demander, et sans jouir des biens qu'ils vous ont donnés? Vous composez si métaphysiquement votre bien suprême, et vous le placez si haut, que vous dégoûteriez les hommes de le chercher, et qu'ils s'éloigneraient de la vertu parce qu'ils perdraient l'espoir d'en approcher.

La rigueur de vos maximes a fait plus de prosélytes à Épicure que son éloquence; il m'offre des plaisirs palpables, vous me présentez un bien-être imaginaire fondé sur une parfaite impassibilité, et, quand je suis déchiré par une douleur aiguë, vous me déclarez que je ne suis pas digne d'être heureux si je ne suis que résigné, et si je ne soutiens pas avec vous *que la douleur n'est pas un mal.*

Votre prétendue sagesse est une triste folie, puisqu'elle renverse les perceptions et les idées les plus évidentes; on peut l'accuser même d'ingratitude, parce qu'elle rend l'homme indifférent pour les présens que lui fit le ciel, et qu'elle ferme ses yeux aux tableaux rians, et ses oreilles aux doux concerts que lui offre la nature.

Digitized by Google

Elle compromettrait son existence même, s'il pouvait vaincre comme il le veut, et mépriser cette sensibilité qui conserve notre vie par la crainte salutaire de la douleur, et qui nous engage, par la voix des plaisirs, à revivre dans nos enfans.

Enfin, ce rude et désastreux système prive l'amour de ses charmes, l'amitié de ses douceurs, la gloire de son enthousiasme; et le mortel aveugle, qui voudrait suivre ces principes dans toute la rigueur de leurs conséquences, serait le plus infortuné des hommes, car il ne jouirait de rien et s'ennuierait de tout, ou se mépriserait lui-même s'il évitait la douleur et cédait au plaisir.

Vous en êtes vous-même une preuve, mon pauvre ami; vos efforts pour vous élever dans l'empyrée sont inutiles; vous tenez malgré vous trop fortement à cette terre que vous dédaignez; vous la foulez aux pieds, mais elle vous porte et vous attire; vous soupirez après un souverain bien qui échappe à votre vue, parce qu'il est tout idéal; vous vous reprochez les plaisirs qui vous entraînent, vous empoisonnez leurs jouissances par des regrets, vous cédez à la souffrance que vous niez, et vous vous trouvez dans un état de gêne et d'ennui continuels, parce que vous vous obstinez à séparer ce que le ciel a joint indissolublement, votre corps et votre âme.

Ainsi vous vous trouvez trop au-dessus du plaisir pour le goûter, trop au-dessous de vos principes pour les suivre. Qu'avez-vous à me répondre, et croyez-vous encore qu'on puisse trouver le souverain bien dans la vertu, à l'exclusion de toute volupté?

N'ayant rien à dire, je me tus; Cléon avait lu l'exacte vérité dans mon cœur. Il est clair que je triomphe, s'écria Damon; Épicure, Aristippe, n'auraient pas mieux parlé.

Attendez, dit Cléon, ne chantez pas victoire; je laisse notre ami rêver, et je viens à vous.

Vous venez déjà de l'entendre, Damon, je ne suis pas l'ennemi du plaisir, et je pense qu'il vient du ciel comme nous; mais je prétends que vous l'avilissez vous-même en l'enfermant dans les étroites limites de nos sens, et

Digitized by Google

qu'après l'avoir ainsi dégradé, vous tombez dans la plus étrange méprise en voulant nous le faire prendre pour le souverain bien et pour le parfait bonheur.

Aimez le plaisir, j'y consens; mais appréciez le bien, car il faut connaître ce qu'on aime; vous abjurez d'abord les plaisirs trompeurs ou coupables, et dont l'excès ou l'illégitimité vous préparent des souffrances, des châtimens ou des remords; de votre aveu, toute douleur est à craindre; il faut donc fuir tout plaisir qui peut la donner, et dire avec La Fontaine:

Fi du plaisir que la crainte peut corrompre!

Parlons donc des plaisirs sensuels, qui ne peuvent nuire ni à vous, ni à autrui; ce sont les seules fleurs qu'un vrai sage puisse se permettre de cueillir.

Si vous adoptez ce principe, voilà déjà une foule de désirs réprimés et de plaisirs bannis: êtes-vous assez certain de la réalité, de la durée de ceux qui restent, pour en faire quelque chose de plus qu'un amusement, et voudrez-vous fonder votre bonheur sur cette base légère?

Pouvez-vous d'ailleurs en faire un système général, lorsque tous les hommes diffèrent d'opinion sur ce qu'on peut appeler plaisir?

L'ambre choquerait l'odorat d'un Hottentot, la graisse dont il se frotte souleverait votre cœur; les savans accords de l'Italie feraient dormir les Chinois, dont la musique bruyante étourdirait vos oreilles délicates; les mets recherchés qui aiguillonnent votre appétit ne tentent pas le cultivateur frugal.

Combien de gens n'avez-vous pas vus qui ne peuvent supporter ni le vin ni les liqueurs? Le peintre Nicias, *plus occupé de son art que de sa table, demandait à ses esclaves s'il avait dîné.*

Le roi des Scythes, Athéas, ayant entendu le célèbre joueur de flûte Isménias, qu'il avait fait prisonnier, dit qu'il préférait à cette musique le *hennissement de son cheval.*

Un Lacédémonien, assistant au spectacle d'Athènes, étonné du travail que tant d'hommes s'imposaient pour

Digitized by Google

un jeu, disait que *c'était un plaisir acheté mille fois trop cher.*

Non-seulement on n'est pas d'accord sur la réalité, sur l'intensité des plaisirs; mais ceux même qui les goûtent le plus s'en lassent, et veulent sans cesse les varier et en trouver de nouveaux. La beauté verserait-elle tant de larmes, et l'amour connaîtrait-il l'inconstance, si l'on ne se blasait pas promptement sur le plus vif de tous les plaisirs?

Nous sommes donc forcés, par l'imperfection des voluptés, à en chercher, à en imaginer d'autres. Alors, ne voyez-vous pas l'épuisement des fortunes, les progrès du luxe, les raffinemens de la mollesse, la corruption du goût et des mœurs?

Forcés de réveiller vos désirs, pour saisir un bonheur qui nous échappe, rien ne nous coûte, aucun sacrifice ne nous arrête; l'amour devient, comme l'appelait Platon, *un entrepreneur de toutes choses.*

Le proverbe grec se vérifie : *La bourse des amoureux n'est plus fermée qu'avec une feuille de poreau.*

Pour entasser des plaisirs, il faut conquérir des richesses. Aussi Cratès s'écriait, en prévoyant les suites funestes du luxe: *Garde-toi de nous jeter dans la sédition civile en ajoutant un plat à la lentille!*

Et on voyait à Thèbes *une colonne brisée, sur laquelle on avait gravé des malédictions contre le roi Menès, qui avait introduit le luxe et les voluptés en Égypte.*

De bonne foi, peut-on fonder le souverain bien sur des plaisirs qui causent tant d'ennuis lorsqu'ils sont bornés, et tant de maux et de désordres si on les multiplie?

Avouez donc, mon cher Damon, une erreur qui vous plaît, mais que vous ne pouvez soutenir; et convenez qu'Aristippe, dont vous suivez imprudemment les leçons, ne mérite pas le nom de sage quand il place le bonheur sur les ailes de ses volages plaisirs.

Votre premier maître, Épicure, n'ignorait aucune de ces vérités; il savait que le désir satisfait se change en dégoût, et le désir réprimé en douleur; aussi son

Digitized by Google

vrai système était rigoureux dans la pratique, quoiqu'il parût relâché dans sa théorie.

Il voulait qu'on travaillât sans cesse à diminuer ses désirs et ses besoins, à vivre de peu, à se contenter de tout, à se mettre par-là à l'abri de l'ennui, du dégoût, du repentir. Il plaçait bien le bonheur dans la *volupté*; mais ce qu'il appelait volupté était l'état d'indifférence où l'homme se trouve lorsqu'il est à la fois *sans plaisir et sans douleur.*

Ainsi il conduisait son sage par une route plus fleurie, et par des préceptes plus rians et plus doux, à la même *impassibilité* que vous reprochez aux *stoïciens.* Elle était même plus complète, puisqu'il prolongeait notre indifférence dans l'avenir, en nous ôtant toute crainte des dieux.

Vous serez forcé de convenir que j'ai fidèlement développé sa doctrine : qu'en dites-vous, Damon ? Nous vanterez-vous encore ce bien suprême, cet état d'inertie des sens, de sommeil de l'âme, et nous ferez-vous croire que cette félicité insensible et passive est le vrai bonheur?

Je suppose même qu'on adoptât cette étrange définition du souverain bien : voici la conséquence que nous serions contraints d'en tirer; c'est que l'homme, pour être heureux, doit cesser de vivre.

Car, si le bonheur consiste uniquement dans *la privation des souffrances*, notre vie étant un mélange continuel de plaisir et de douleur, le vrai bonheur est incompatible avec l'existence; et le philosophe indien avait alors raison de dire : « Il vaut mieux être en repos qu'en » mouvement, il vaut mieux être assis que debout, » être couché qu'assis, et dormir que veiller; enfin la » mort, plus douce que le sommeil, est préférable à » tout. »

Voyez à quelle funeste conclusion nous mène votre déplorable système !

Je l'avoue, répondit Damon, vous nous avez vaincus tous deux; mais n'est-ce pas une triste victoire, puisqu'elle détruit nos illusions sans les remplacer? Vous ne trouvez le bonheur ni dans la sublime vertu de Zénon,

Digitized by Google

ni dans la séduisante volupté d'Aristippe, ni dans la tranquille inaction, et la paisible privation de douleur d'Épicure; nous devons donc renoncer à être heureux, et le souverain bien, digne objet des vœux de la sagesse et des études de la philosophie, ne se trouve nulle part, et n'est qu'une chimère?

Rassurez-vous, reprit Cléon, mon intention n'est pas de vous faire renoncer au bonheur; je veux au contraire vous y conduire; et savez-vous quels sont mes deux guides? Je vais vous surprendre, ce sera le plaisir et la vertu réunis. Leur séparation cause toutes nos peines, leur réunion peut seule faire notre félicité. Vos philosophes les regardent comme incompatibles, et moi je les crois tellement inséparables que je ne conçois pas qu'on puisse être heureux par *un plaisir sans vertu*, ni par *une vertu sans plaisir*.

Je vous parle de bonheur et non *de souverain bien*. Cette dernière expression est trop forte pour l'homme; il est imparfait, et ne peut jouir sur la terre d'une félicité parfaite; il ne la trouverait que dans le ciel, en s'unissant à la source divine de toute perfection. On ne peut dans cette vie, composée d'esprit et de matière, embrasser qu'une image de ce bonheur parfait. Mais il faut que cette image soit au moins ressemblante; c'est donc en soumettant nos sens à notre âme et le plaisir à la vertu, que nous pouvons imiter cette sublime alliance que nous devons espérer, et approcher de la vraie félicité autant que le comporte l'humaine faiblesse.

La nature a tout disposé pour faciliter cette union désirable; il est inconcevable que nos passions et nos erreurs nous aveuglent assez pour ne pas être frappés d'une vérité si évidente; moi-même je l'ai long-temps méconnue. Un vrai sage m'a ouvert les yeux, et je veux, comme lui, vous initier à ce doux mystère qui vous doit conduire à la *vertu* sur les pas du *plaisir*.

Le principe fondamental sur lequel repose notre doctrine est celui-ci: premièrement, il n'est pas un vrai plaisir pour les sens qui ne fasse sentir à l'âme une douce émotion; l'âme est également sensible aux douleurs du corps.

Digitized by Google

Secondement, toute vertu, en donnant à l'âme une jouissance qui lui est propre, donne aussi une émotion agréable et du plaisir à nos sens; et la souffrance que l'âme reçoit par le vice, par le crime, par les passions funestes, se communique également à nos sens.

Troisièmement, le bonheur consiste dans l'état de plaisir de l'âme et du corps, et dans l'absence de la douleur pour tous deux.

Quatrièmement, la sagesse a pour but de chercher le vrai plaisir, d'éviter ou d'alléger la douleur, et de rendre le bien-être de l'âme et du corps aussi parfait et aussi constant que le permet l'humaine nature.

Cinquièmement, lorsque le plaisir ne s'accorde pas avec la vertu, la douleur est plus forte que la jouissance, et lorsque la vertu est unie au plaisir, la jouissance l'emporte sur la douleur.

Sixièmement, la vraie philosophie, qui s'appelle la *gaie science*, nous donne les règles à suivre pour distinguer la vérité de l'erreur, les vraies voluptés des jouissances trompeuses, les penchans dangereux des penchans utiles. Elle nous conduit par la sagesse au vrai *plaisir*, c'est-à-dire au *bien-être de l'âme et du corps*.

Après la discussion qui vient d'avoir lieu entre nous, peu de mots me suffiront pour vous prouver la vérité de ce qui peut vous paraître encore douteux dans cette doctrine. D'abord je n'ai pas besoin de vous répéter tout ce que les moralistes, et votre Épicure lui-même, vous ont dit de la satiété et de la souffrance que donne au corps le plaisir pris avec excès, ou contraire aux lois et à l'honneur.

Vous conviendrez facilement que la satiété des sens donne à l'âme de l'ennui; que, si le corps est malade d'excès, l'âme s'inquiète et se tourmente, et qu'enfin, si la volupté illicite vous fait éprouver la rigueur des lois et de l'opinion, l'âme est triste, confuse et souffrante.

Ainsi, je crois que nous sommes déjà d'accord sur les premiers principes que j'ai exposés, et dont la conséquence vous conduit à reconnaître la nécessité de ne

Digitized by Google

goûter que des plaisirs permis, et d'en jouir avec modération et tempérance.

Venons à ce qui concerne l'âme; car c'est là que gît la difficulté, et c'est le sujet sur lequel mon opinion diffère le plus des vôtres.

L'âme a des plaisirs qui lui sont propres, et comme ceux du corps ils sont bons ou mauvais, utiles ou dangereux, honnêtes ou vicieux.

Si elle trouve des jouissances dans la justice, le courage, la générosité, la clémence, la franchise, la bonté, l'amour légitime et l'amitié, elle en éprouve aussi par l'orgueil, la colère, la vengeance, l'avarice, et par l'amour le plus coupable.

Je ne ferais que copier les écrits des sages de toutes les sectes, si je m'attachais longuement à vous prouver que les jouissances vertueuses de l'âme sont pures, délicieuses, exemptes de toutes craintes, et n'ont d'autre mélange de douleur que celui du léger effort qu'elle doit faire et répéter pour résister aux penchans funestes, effort qui se paye de lui-même par l'estime des autres et de soi, et par l'espoir fondé de devenir digne de s'allier un jour à la source divine du bonheur suprême.

Il est encore plus évident pour vous que l'âme, loin d'être heureuse en cédant aux penchans coupables dont j'ai fait tout à l'heure l'énumération, est punie de ces dangereux plaisirs par la honte, par le blâme, par l'inimitié, par l'humiliation qu'entraîne la fausseté, et par les tourmens inévitables que donnent le repentir et la crainte des vengeances humaines et célestes.

Ainsi on est forcé de convenir que l'âme, pour l'intérêt de son bonheur présent et à venir, ne doit se livrer qu'aux plaisirs qu'approuve la vertu, et qu'elle doit éviter ceux qui sont incompatibles avec la sagesse.

Mais je vais plus loin, et je crois pouvoir vous démontrer que l'âme qui s'écarte de la vertu communique aux sens ses douleurs, et prive le corps de tout vrai plaisir.

Vous savez déjà que l'âme, affranchie des règles de la tempérance, pousse le corps aux excès; et vous êtes convenus que les plaisirs désordonnés faisaient éprouver au corps plus de peines que de voluptés, et lui donnaient

Digitized by Google

de longues douleurs pour de courts plaisirs; mais, en ne considérant même que les erreurs de l'âme qui vous semblent avoir moins de rapports avec les sens, voyez quels funestes effets elles produisent sur eux.

Regardez ce tyran cruel qui, dans son lit, voit des ombres et leurs vengeurs, des complots et des poignards; cet autre que l'ivresse a rendu furieux; cet ambitieux que l'envie maigrit et dévore; cet avare qui jaunit de privation près d'un trésor qu'il tremble de perdre; ce débauché qui se glisse dans l'ombre, qui fuit les regards de la vertu, les pleurs de l'innocence, et la sévérité des lois; ce fourbe et ce lâche qui frémissent au moindre mot, et redoutent à chaque instant la main qui les démasque et la parole qui les insulte. Considérez leur agitation, leur trouble, leur rougeur, leur tremblement, leur pâleur, et vous serez convaincus que la douleur de l'âme coule dans toutes les veines du corps, s'imprime dans tous ses nerfs, se grave sur tous ses muscles.

Il ne me reste plus à présent qu'à vous faire connaître une autre vérité, selon moi, tout aussi évidente; c'est que le plaisir de l'âme se fait sentir par le corps, et lui donne même des plaisirs nouveaux.

En suivant la même méthode, j'éviterai les longueurs, et je ne m'attacherai pas à vous rappeler que l'âme vertueuse, en forçant le corps à la tempérance, lui paye les privations légères qu'elle lui impose par des plaisirs réels et constans; elle le met à l'abri des maladies et de la satiété; elle aiguillonne ses appétits; elle augmente ses forces; elle calme ses agitations; elle l'exempte de toute crainte.

Vous croirez moins facilement peut-être que les jouissances purement spirituelles de l'âme se communiquent aux sens, et que le courage, la justice, la générosité, la bienveillance, fassent goûter au corps quelques plaisirs, et même des plaisirs plus doux que ceux qu'il se donne lui-même.

C'est ici que les stoïciens m'attendent; ils vont me demander si je crois que Régulus trouvait du plaisir dans les supplices de Carthage, et d'Assas sous les baïonnettes

Digitized by Google

des Prussiens... Je répondrai sans hésiter que rien n'est plus vrai.

Eh quoi ! lorsqu'au spectacle vous assistez à une action qui n'est qu'un jeu, à des catastrophes qui ne sont que des fictions, ne sentez-vous pas les douces larmes que font couler, la tendre émotion que vous donnent, l'enthousiasme sublime que vous inspirent le courage bravant la mort et la tyrannie, le dévouement se condamnant à tous les sacrifices, la vertu triomphant de la passion, la clémence surmontant la colère, et forçant la haine à l'admiration ? Et lorsqu'on vous raconte un trait de piété filiale, d'héroïsme maternel, de bienfaisance modeste et cachée, n'éprouvez-vous pas un doux saisissement, une volupté délicieuse ? Le battement de votre cœur, la couleur de votre teint, l'humidité de vos paupières, n'attestent-ils pas le plaisir que vous éprouvez ? et quand, au lieu d'une fiction, c'est une réalité; quand vous n'êtes plus le spectateur, mais l'acteur même et le héros; lorsque la vertu brille de tout son éclat, non plus sur un théâtre, mais dans votre âme, vous croyez que vous n'éprouveriez pas un plaisir plus vif, une émotion plus forte, un bonheur plus grand ?

Non, c'est impossible; vous pensez comme moi, je le lis dans vos yeux, et vous êtes convaincus que les jouissances spirituelles de l'âme donnent aux sens même les plaisirs les plus parfaits qu'ils puissent goûter, et qu'elles doivent par conséquent être le premier but de nos vœux, de nos efforts et de nos désirs.

Vous voyez, mes amis, le but où je voulais vous amener; et, si vous êtes d'accord avec moi sur les principes que j'ai exposés, vous adopterez la doctrine du *vrai plaisir*, qui peut seule mener à la sagesse et au bonheur. Ne soyons pas injustes pour les dieux, nous leur devons une éternelle reconnaissance puisqu'ils ont lié notre naissance au plaisir, notre vie aux jouissances, et notre félicité à la vertu.

Considérons le monde comme le temple du bonheur. Dans une première enceinte nous entendons des concerts mélodieux; nous voyons des fleurs charmantes, des fruits délicieux; nous trouvons des tables délicatement servies;

Digitized by Google

l'air est embaumé de parfums; une foule de jeunes beautés nous invitent à la danse, aux chants, à l'amour; les gazons nous offrent leur duvet, les arbres leurs ombrages, la vigne son nectar; l'imagination ajoute à toutes ces jouissances tout ce qu'inventent les talens, l'industrie et les arts.

Un grand nombre d'hommes s'arrêtent dans ce séjour, et se livrent sans mesure et sans prudence à tous ces plaisirs qu'ils prennent pour le bien suprême; bientôt ils s'égarent, s'épuisent, se querellent, se combattent, et sortent malheureux et découragés.

D'autres, méfians, sombres, systématiques, orgueilleux ou fanatiques, méprisent tous ces objets séduisans, tous ces riens spectacles, s'en éloignent avec ingratitude, oublient que ce sont des présens de la divinité; ils quittent le temple, et s'enfoncent dans de tristes déserts.

Un petit nombre d'hommes plus sensés goûtent en riant, mais avec modération, ces voluptés que le ciel leur envoie pour satisfaire aux besoins de la nature, pour contenter l'utile curiosité de leur esprit; ils en jouissent en admirant la prodigale bonté des dieux, l'harmonie et la variété infinie de leurs ouvrages; mais ils sont loin de regarder ces voluptés fragiles, ces amusemens légers comme l'essence de leur bonheur et le terme de leur voyage; leur âme, cherchant d'autres plaisirs, les conduit dans une autre enceinte.

Là, ils éprouvent des penchans plus forts, de plus profondes émotions; toutes les vertus, toutes les passions viennent à leur rencontre. Une trop grande partie d'entre eux se laisse séduire par la fausse gloire, l'orgueil, l'amour de la puissance et des richesses; l'envie, la haine et la discorde les entraînent; ils sortent égarés, malheureux, et ne peuvent plus jouir des plaisirs même qu'ils avaient goûtés dans la première enceinte; ils fuient, et vont se perdre dans le néant et le malheur.

Les vrais sages enfin, soutenus par leur courage et guidés par les vrais plaisirs, évitent ces passions funestes; ils acceptent les palmes de la vraie gloire, les dons de la fortune probe, si le hasard la leur présente, et

Digitized by Google

ils se hâtent d'entrer dans le sanctuaire du vrai plaisir ; ils y arrivent, et y sont reçus par la justice, la tempérance, la modestie, la bienveillance, l'amour légitime, la constante amitié, la sagesse laborieuse et la douce gaîté.

Tout est simple, noble, naturel, frugal dans ce lieu ; on y respire un air pur, on n'y éprouve que de douces émotions ; la santé s'y maintient dans sa force par la sobriété ; le contentement intérieur y rend l'humeur égale et gaie ; on y est indulgent, parce qu'on s'y rappelle les obstacles et les difficultés du voyage, et les erreurs dans lesquelles on est tombé. Les sages ont placé au fond du sanctuaire le plaisir couronné par la vertu, qui lui montre dans le ciel l'image du vrai bonheur.

Ces sages modestes se promènent souvent dans les autres enceintes ; c'est en modérant les désirs qu'ils augmentent le charme des voluptés ; ils jouissent de celles qui leur sont permises, sans y attacher d'autre prix qu'à des amusemens utiles autant qu'agréables, et rentrent promptement dans l'enceinte sacrée où ils s'occupent sans cesse à perfectionner leur âme pour augmenter leur bonheur. Ils aiment leurs semblables, ils éclairent ceux qui les suivent, et plaignent ceux qui s'égarent. Voilà les hommes qui par ma voix vous invitent à embrasser comme eux la philosophie du plaisir.

Lorsque Cléon eut fini de parler, nous l'embrassâmes tous deux, et je lui dis : Vous nous avez convertis, nous sommes vos disciples ; nous apprendrons avec vous la *gaie science*, la vraie *philosophie*. Vos *plaisirs* nous expliquent le secret de vos *vertus* et de votre *bonheur*.

Digitized by Google

DES FEMMES;

Des avantages attachés à la clôture des femmes, et des inconvéniens inséparables de leur liberté; ouvrage traduit du chinois en russe, par le prince Karikof, et du russe en français, par A. D.; avec cette épigraphe:

Rien de plus corrupteur et de plus corruptible à la fois que les femmes.
(CONFUCIUS. Lun-Yu.)

Chez Lanoë, rue de La Harpe, n°. 78; et chez Crochard, rue de l'École de Médecine, n°. 3.

Voici un ouvrage dont la seule publication en France est un scandale, un outrage fait au sexe, un crime,

Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.

Le traducteur français l'a bien senti, et voici comment il cherche à se justifier. L'invention à laquelle il a recours est fort singulière, et si invraisemblable qu'il ne parviendra à persuader aucune dame de la prétendue violence qui lui aurait été faite.

« Un officier russe, dit-il, d'un grade supérieur, que j'avais vu autrefois dans sa patrie, se présente chez moi, et me dit : Je suis membre de la société de la Vertu établie en Prusse. Dites-moi franchement si, sans avoir le même avantage, vous aimez et suivez les principes qu'elle professe pour le bonheur et la gloire du genre humain.

» Je me suis toujours efforcé de chercher le bien et de fuir le mal, lui répondis-je avec assurance, malgré l'extrême surprise que me causaient et cette visite inattendue et cette question aussi brusque que singulière.

» Je vous crois, reprit-il, et je vous somme, au nom de cet amour de l'ordre qui vous anime, de traduire du russe en français, et de publier au plus tôt cet ouvrage manuscrit que mon père a traduit du chinois en russe. Vos compatriotes, les miens, tous les peuples de l'Occident, y verront les justes et graves reproches que l'Asie fait à l'Europe. Promettez-vous de vous acquitter de ce devoir?

Digitized by Google

» Je le promets, puisqu'il en doit résulter un si grand bien pour mes compatriotes en particulier, et pour l'Europe en général.

» La version de mon père, ajouta-t-il, a été confrontée avec l'original chinois, et soigneusement rectifiée par les orientalistes de l'université de Moscou. Je compte sur votre promesse; je vous écrirai. Adieu. Il disparut.

» Revenu de mon étonnement, je n'eus rien de plus pressé que de connaître l'ouvrage mystérieux que je m'étais chargé de donner au public. Je frémis de l'engagement que j'avais pris, après avoir lu; mais il était trop tard. Peut-on violer une promesse faite à un membre de la société de la Vertu! »

Voilà le prétexte dont l'auteur se sert pour se mettre à l'abri de tout reproche auprès des dames. C'est un moyen ingénieux, comme on voit.

Le détour est d'esprit, je l'avoue,
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue.

M. A. D. connaît son Misanthrope. Sans doute il aura lu :

Qu'on ne doit de *traduire* avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sous peine de la vie.

C'est le cas où il suppose qu'il s'est trouvé. On sait ce que c'est que la sommation d'un officier de Cosaques: elle vaut bien celle d'un huissier. M. A. D. n'a pris la plume que lorsqu'on lui a mis le poignard sur la gorge. Que d'auteurs nous inondent de leurs tristes écrits, sans y être forcés comme M. A. D! car il ne faut pas soupçonner sa véracité. Il nous assure que ce n'est point une fiction; que la chose s'est ainsi passée; qu'il n'est réellement que le traducteur du traducteur russe; que les incrédules pourront venir chez lui consulter le manuscrit russe, déjà connu de plusieurs personnes; enfin il déclare qu'il ne veut pas « qu'on lui attribue un ouvrage aussi » anti-européen par le fond que romantique par les » formes. » Dans ce cas il faudra ajouter la contrainte à laquelle ils ont réduits nos écrivains, de publier des livres aussi ennuyeux que celui que j'annonce, et auquel les dames auraient pu pardonner si on eût médit d'elles

Digitized by Google

avec esprit. Mais figurez-vous les plus insipides déclamations, des rêveries chinoises, assaisonnées de la gravité d'un mandarin et des grâces d'un Tartare; imaginez toutes les hyperboles de Juvénal, de Boileau et de Jean-Jacques, répétées dans le style le plus plat et souvent le plus ridicule; un long sermon enfin, bien froid et divisé en deux points : et vous aurez une idée de ce livre, *qui ne devrait pas exister*, dit le traducteur français dans une autre préface adressée aux Européennes, *mais qu'il leur importe de connaître parce qu'il existe*, et parce qu'il faut qu'il se vende. Voilà sans doute ce que l'auteur veut dire, et son libraire sera de son avis. Dans cette seconde préface d'un écrit qui est une diatribe contre les femmes, M. A. D. leur fait des complimens, en louant *leur âme aimante et sensible*, comme Mignot enveloppait des pâtisseries dans une satire. Il se compare ensuite à Rousseau, en disant aux dames : « Vous avez adoré » Rousseau vivant; vous chérissez la mémoire de cet » écrivain sublime, qui ne vous marquait son respect et » son amour qu'en vous imposant les plus rigides vertus; » de ce Rousseau qui vous a dit : *Toute femme qui se » montre se déshonore.* » La conclusion est facile à tirer : vous m'adorerez sans doute aussi; car j'écris, comme lui, contre vous. Il est vrai qu'à l'exemple de Jean-Jacques, M. A. D. écrit contre les femmes; mais je ne sais si l'on trouvera qu'il écrit comme lui. On en jugera par le passage suivant, qui est le portrait des petits maîtres:

« Ce sont ces avortons de notre sexe, combinaison ri-» dicule et mesquine de la galanterie et de la politesse, » qui toujours empressés, recherchés en tout, et igno-» rant ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être, ne savent » jamais ce qu'ils doivent paraître; qui, *dans les perpé-» tuelles aberrations de leur petit esprit et de leur fade » cœur*, contemplent sans cesse leur individu, afin que » les autres l'admirent, et qui, n'ayant ni fond ni forme » déterminés, *n'offrent qu'une antithèse continuelle en-» tre l'homme et la femme, entre l'enfant et l'homme » fait.* »

S'il faut en croire M. A. D., cet ouvrage serait un discours que Chen-Ouei, célèbre mandarin, aurait pronon-

Digitized by Google

cé, en grand conseil d'état, après avoir été chargé de visiter l'Europe, au sujet de la question suivante proposée par l'empereur Kien-Long : L'intérêt des mœurs et de l'ordre social exige-t-il que les femmes soient renfermées comme à la Chine, ou libres comme en Europe? Quelques-uns des jeunes mandarins opinèrent, non sans beaucoup de réserve, en faveur de la liberté des femmes; mais les vieux se prononcèrent hautement contre elles, et l'emportèrent. Même diversité d'opinions régna entre les Visitandines quand il fallut décider si Vert-Vert partirait pour Nantes :

Perdre Vert-Vert ! ô ciel ! plutôt la mort.

. . . . . .

Ainsi parlaient *les plus jeunes voilées*,
Dont le cœur vif et las de son loisir
S'ouvrait encor à l'innocent plaisir.

. . . . . .

L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat *antiques présidentes*,
Dont le vieux cœur aimait moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours.

C'est sur le tableau, que firent à la Chine les missionnaires, de la liberté du sexe en France, que le bon Kien-Long, cédant aux instances de ses femmes, ouvrit le concours. Kien-Long mourut pendant le voyage de Chen-Ouei en Europe, et ce fut sous son successeur et son fils Kia-King, aujourd'hui régnant, que le docteur chinois, de retour de notre hémisphère, prononça le discours foudroyant qui fit perdre aux Chinoises l'espérance que la bonté de Kien-Long leur avait fait concevoir. Une seule chose me paraît choquer la vraisemblance dans ce récit; il me semble que les Jésuites, qui cherchaient à prendre à la cour de l'empereur chinois l'ascendant dont ils jouissaient à la cour de France, n'auraient pas cherché, par le tableau séduisant de la liberté des Européennes, à faire jouir les femmes de Kien-Long du même avantage, qui aurait pu les rendre, pour eux, des rivales dangereuses, à moins que, comptant sur leur reconnaissance, ils ne se flattassent de trouver parmi elles, auprès de ce prince, une nouvelle madame de Maintenon.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, tel est le récit vrai ou faux de M. A. D. Tous ces détails préliminaires remplissent trente-deux pages de préfaces ou d'avertissemens, avec une lettre du prince Karikof, dans laquelle, faible imitateur d'Usbek, il fait la satire de nos mœurs, et surtout de notre littérature, d'après les idées de Chen-Ouei. Voici ce que pensent un Chinois et un Tartare de nos grands écrivains; ils ne pardonnent pas à Montesquieu, qu'ils réfutent souvent, tant bien que mal, d'avoir jugé les Chinois d'après les préjugés de l'Europe : *Ils sont contens de Raynal parce que Raynal a su douter.* Jean-Jacques Rousseau eût mérité de naître Chinois, et la France n'était pas digne de lui non plus que des grands hommes qu'elle a produits; ils placeraient l'auteur d'*Émile* à côté du grand Confucius, s'il n'eût fait certaine période de son discours contre les sciences et les arts, et un passage de la *Nouvelle Héloïse*, où il insinue que les Chinois n'ont retiré aucun fruit de l'étude des lettres. Le docteur chinois appelle Bossuet le grand bonze de l'occident; il parle avec attendrissement de Massillon et de Fénélon. *Le brillant et pompeux Buffon* lui paraît un auteur presque inutile; quant à Voltaire, *cet homme qu'admire l'Europe, et qui a tant admiré la Chine*, Chen-Ouei prétend qu'il n'a fait qu'éblouir les esprits et dépraver les cœurs. «Il a parlé si diversement des mêmes » choses, qu'on ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut, » ni ce qu'on est, ni ce qu'on doit être, après l'avoir lu. » Qu'à la vérité il fait pleurer quelquefois dans ses tra» gédies, mais que, dans la plupart de ses autres ouvra» ges, il ne sait que faire rire; » ce qui est un crime aux yeux de l'austère docteur. Il félicite sa patrie de ce qu'elle n'a point produit d'auteurs de la trempe de Voltaire; de ce qu'elle ne connaîtra jamais ses pernicieux ouvrages, qui, brouillant toutes les têtes, porteraient la confusion parmi les Chinois. Ces illustres Orientaux, qui se sont toujours distingués par leur stoïque gravité, ne feraient plus que rire, s'ils lisaient Voltaire, des mœurs, des usages, des manières, des rites de leur nation; ils se moqueraient des lettrés, des docteurs, des mandarins, *du fils du ciel, père et mère de l'empire* (c'est ainsi qu'on

Digitized by Google

appelle l'empereur de la Chine); ils finiraient par rire du *T'ien* lui-même (c'est le ciel). On voit que les docteurs chinois craignent beaucoup le ridicule, et qu'ils redoutent tout écrivain

Qui découvre en riant la tête des Midas.

Quant à Corneille, c'est par lui que le mandarin termine une liste qu'il fait des grands hommes de tous les temps et de tous les pays : « Si le poëte, ajoute le prince russe, » à qui l'on doit, selon M. A. D., les notes dont l'ou» vrage est accompagné, a dit :

» Ce que j'ai de renom, je le dois à l'amour,

» c'est par concession pour le mauvais goût de son siècle. » Le galant et compassé Racine n'eût fait que des élé» gies; Voltaire, que des pièces fugitives, badines et spi» rituelles, sans les tragédies héroïques de Corneille qu'il » fallut prendre pour modèle..... J'avance hardiment, » du fond de la Sibérie, que, de tous les tragiques fran» çais, Corneille seul était né grand et, avec un génie » créateur; que seul il a pu se passer de modèle; tous » les autres n'ont eu que de l'art, qu'un talent imita» teur. Les Européens riront de ces jugemens d'un Tar» tare; mais, si je ne pense pas toujours comme eux, j'ai » été élevé parmi eux et par eux. Comment d'ailleurs » pourraient-ils s'accorder en quelque chose avec les » Asiatiques? ils ne s'accordent sur rien entre eux. » Voilà le goût d'un Chinois et la politesse d'un Tartare! Ces messieurs cherchent à décrier la politesse et le goût : ne pourrait-on pas leur dire :

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

Au reste il ne faut pas s'étonner de leur acharnement contre la plupart de nos plus grands poëtes, et surtout contre Voltaire, qui a été le plus ardent champion d'un sexe aimable, auquel les Asiatiques trouvent plus aisé de commander que de plaire. Pour dédommager nos lecteurs des injures que l'on adresse, dans cet ouvrage, aux dames et à Voltaire, citons-leur quelques vers de ce poëte, qui aime si souvent à leur rendre hommage; ils

Digitized by Google

seront la meilleure réponse qu'on puisse faire à cette diatribe :

Des dames de Paris Boileau fit la satire.
De la moitié du monde, hélas! faut-il médire!
Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
. . . . . .
Nos dames (nous dit-il) sont fausses et galantes,
Sans esprit, sans pudeur et fort impertinentes;
Elles ont l'air hautain, mais l'accueil familier,
Le ton d'un petit-maître et l'œil d'un grenadier.
O le méchant esprit! gardez-vous bien de lire
De ce grave insensé l'insipide délire.

Ces derniers vers, qui sont une injustice envers Rousseau, sont ce qu'on peut dire de plus juste de l'ouvrage de M. A. D. : gardez-vous bien de le lire, si vous craignez l'ennui. Voltaire continue :

Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits
Les dames de Versaille et celles de Paris.
Étudiez leur goût, vous trouverez chez elles
De l'esprit sans effort, des grâces naturelles,
De l'art de converser les naïves douceurs,
L'honnête liberté qui réforma nos mœurs,
Et tous ces agrémens que souvent Polymnie
Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Je n'entreprendrai point de combattre en forme les raisonnemens de M. A. D.; un semblable écrit tombe de lui-même; l'ennui qu'il inspire en est la plus forte réfutation. Ce n'est qu'une déclamation où l'on a rassemblé tout ce qui a été dit contre les femmes. En réunissant à mon tour tout ce qui a été dit en leur faveur, je pourrais faire pour elles un plaidoyer tout aussi ennuyeux et tout aussi concluant. On a dit que *rien n'est vrai sur rien*; on peut dire, avec autant de raison, que *tout est vrai sur tout*. On prouve le pour et le contre avec le même avantage, quand il s'agit de questions partielles. L'auteur nous prédit notre ruine prochaine, que nous devrons, dit-il, à la liberté dont jouissent les femmes parmi nous. Il y a cependant assez long-temps que l'Europe existe, quoique les femmes y aient toujours été libres et honorées, surtout chez nos aïeux, qui leur firent prendre part aux délibérations publiques, pour les récompenser

Digitized by Google

d'avoir, dans une guerre civile, séparé et réconcilié les combattans. J'ajouterai que telle est l'oppression où l'on tient les femmes dans certains pays, que, *sur les rives de l'Orénoque, on a vu des mères tuer par pitié leurs filles et les étouffer en naissant, regardant cette pitié barbare comme un devoir.* (Thomas, *Essai sur les Femmes.*)

Pour moi, je crois qu'il n'y a qu'un Chinois ou un Tartare qui, à l'exemple d'Arnolphe, regardant la femme comme *moitié subalterne*, puisse prétendre *qu'elle est reconnue incapable de constance dans ses affections*; qu'elle ne saurait être vertueuse qu'autant qu'on l'y forcera; qu'elle ne doit pas jouir des mêmes avantages que l'homme : il faut être enfin un barbare, un Scythe, pour ravaler la femme au rang des bêtes, pour lui ôter l'usage de la raison dont Dieu l'a douée comme l'homme, ou du moins de la représenter comme n'en jouissant pas au même degré que notre sexe. La Providence nous a laissé la liberté de faire le bien et le mal, pour nous récompenser selon notre choix. Ce serait contrarier ses vues que d'exclure la femme de ce droit. D'ailleurs,

> Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?
> Car on dit qu'elles sont esclaves dans ce lieu,
> Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Il faut avouer qu'un mandarin est loin de penser comme Molière, qui dit :

> . . . Les vertus et les grilles
> Ne font pas la vertu des femmes et des filles.

Pour réussir en France, le prince russe ou le traducteur français auraient bien dû répandre un peu d'agrément dans l'ouvrage chinois. Comment! vous voulez changer la face de l'Europe; vous vous adressez à des Français pour leur faire renfermer l'objet de leur culte, et pour les persuader, vous commencez par les faire bâiller? Puisque vous avez la manie des paradoxes, employez donc, pour les présenter, le talent de Rousseau, que vous honorez du titre de Confucius européen; dérobez-lui le secret de son style, le charme de son éloquence; alors on vous lira du moins, si on ne profite pas de vos leçons;

Digitized by Google

on dira de vous : *Ils ont fait leur devoir, faisons le nôtre.* Mais, si vous n'écrivez jamais autrement, loin de faire des prosélytes, vous risquez fort de ne pas trouver même des lecteurs.

Que les dames se rassurent donc; l'apparition de cet ouvrage n'a rien d'effrayant pour elles. Pour qu'il produisît quelque effet, il faudrait qu'on pût le lire, et c'est vraiment ce qui est impossible, à moins qu'on n'y soit, comme moi, condamné par état. T.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

École espagnole,

VELASQUEZ DE SILVA (JAQUES),

Ou peut-être mieux

JAQUES RODRIGUEZ DE SILVA, ET VELASQUEZ,

Chef de l'école de Madrid. (Gallo-espagnole.)

(IIIe. Extrait.)

Cette nouvelle charge n'empêcha pas Velasquez de peindre, en 1656, ce fameux tableau, connu sous le titre que lui donna Luc Jordan, qui l'appelait *la Théologie de la Peinture.*

Pendant 1658, Velasquez fit les portraits du prince des Asturies, de don Philippe Prosper, de l'infante dona Marguerite, pour les remettre à l'empereur d'Allemagne, et celui de la reine.

En mars 1660, Velasquez sortit de Madrid, chargé de préparer les logemens du roi, qui, peu de jours après, se rendit à Irun, où il conduisait l'infante dona Marie-Thérèse, que devait épouser Louis XIV.

Notre artiste prépara de la manière la plus brillante, dans l'île des Faisans, la maison où devait se tenir la conférence entre les deux souverains. La remise de la princesse eut lieu le 7 juin.

L'air distingué de Velasquez, son extérieur extrêmement aimable, une mise du goût le plus recherché, les diamans les plus beaux répandus sur toute sa parure, et les manières les plus nobles, appelaient sur lui, malgré son âge, tous les regards.

Digitized by Google

Mais dans ce voyage, il eut tant de fatigues, qu'il tomba malade peu de temps après sa rentrée à Madrid.

Les arts perdirent cet homme illustre le 7 août 1660.

Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean, et suivi d'un cortége immense des seigneurs les plus distingués, des chevaliers de tous les ordres militaires, de toute la maison du roi, ainsi que d'un concours immense d'artistes.

Sa veuve mourut de douleur sept jours après, et fut enterrée près de lui.

Personne, il faut le déclarer sans crainte, n'égale Velasquez comme naturaliste; le Titien même le cède à l'éclat de son pinceau, et surtout à l'art inimitable qu'il apportait à l'interposition de l'air, sans confondre les distances. Velasquez voyait la nature d'une manière toute particulière; ce qui, pour tout autre professeur, serait à rejeter, était pour Silva une chose essentielle. Convaincu de cette grande vérité, que la peinture n'est qu'une imitation exacte de la nature, il étudia tout ce qui pouvait le conduire à l'observer avec succès. Il se servait souvent de la chambre obscure.

Les artistes qui veulent posséder la magie qui mène le spectateur de surprise en surprise, doivent imiter Velasquez. Ils parviendront à rendre naturelle, comme on le voit dans ses œuvres, la lumière et les ombres des premiers plans, pour arriver à leur dégradation précise pour chaque distance. Ils apprendront à détacher miraculeusement les couleurs locales, sans rien ôter à l'harmonie; ils posséderont le coloris des chairs, l'onduleux des chevelures, la transparence des ciels. Ils sauront fouiller les draperies, et parviendront enfin à rendre, ainsi que cet artiste inimitable, tous les accessoires qui, selon le génie, le goût et le caprice de chaque auteur, varient, mais qui, chez Velasquez, sont le type de la nature même.

Il est peu de peintres aussi qui, dans aucune école, aient su grouper comme lui, et placer les figures de manière à produire l'effet qui leur est relatif, sans aucun secours étranger. Il en est de même de sa manière d'établir le ton dominant dans chaque production, et de répandre surtout une vérité que l'on trouve seulement dans l'étude approfondie de la nature.

Digitized by Google

Si, après avoir étudié l'antique à Rome, et les meilleurs ouvrages de Michel-Ange, ainsi que de Raphaël, Velasquez n'adopta pas leur goût, leur manière de dessiner, on doit l'attribuer sans doute à ce qu'il était déjà d'un âge où l'on perd difficilement les habitudes contractées. On pourrait aussi penser qu'il a préféré suivre la nature, qui était le style généralement adopté dans l'Europe, et particulièrement par les élèves de l'école bolognèse, que Velasquez trouva jouissant dans Rome d'une réputation autant immense que méritée. Mais, pour s'être écarté de Raphaël, jamais il ne cessa d'être exact dans les proportions, ainsi qu'il le démontra victorieusement dans le portrait de l'infant don Fernand, dans les nus de sa Forge de Vulcain, dans le Jacob du tableau célèbre de la Tunique de Joseph, et surtout dans sa Remise d'une ville au marquis de Pesquera, qui est un véritable hommage à la philosophie de l'art.

Est-il ensuite quelqu'un qui l'ait surpassé dans les animaux, particulièrement dans les chevaux? Le Titien et Wandick furent les seuls qui l'égalèrent dans le portrait; mais Velasquez fut encore unique dans la disposition et la sage économie de ses touches, qui, données en maître, offrent en même temps une telle grâce et une telle délicatesse, que don Antoine Mengs, parlant du tableau des Fileuses, dit : *La main ne prenant aucune part à l'exécution, il semble fait avec la seule volonté;* et le suffrage de Mengs est un éloge.

Voilà ce qui constitue cette école de Madrid, à la tête de laquelle brille l'illustre don Jaques Velasquez de Silva, l'honneur de son pays et la gloire des beaux-arts de tous les lieux ainsi que de tous les temps. F. Q.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Je profite du Carême qui condamne tous les théâtres de la capitale à observer un jeûne rigoureux de pièces nouvelles, pour entretenir V. A. de la Comédie Française, et lui faire passer en revue une partie des membres dont sa troupe est formée. Cette troupe ne se compose guère que de trente-neuf acteurs; savoir vingt-sept sociétaires et douze pensionnaires. Le travail excessif dont elle a été

Digitized by Google

accablée ne lui a pas permis de monter en un an plus de deux tragédies, une comédie en trois actes, et trois bluettes en un acte. *Les deux Voisines* est la seule de ces pièces qui a obtenu (sans le mériter toutefois) un succès complet. *La Méprise* et *Démétrius* ne sont point tombées; mais elles n'ont point réussi, quoiqu'elles aient obtenu plusieurs représentations.

Par ordre de réception, le doyen du sénat comique est cet acteur qui a succédé à Molé, et qui, malgré son âge, est encore le seul qui excelle dans certains rôles, qu'il laissera long-temps vacans après lui.

Le ton de petit maître
A personne jamais n'ira si bien peut-être,

disait dernièrement un des habitués du foyer de la Comédie Française. Plusieurs amis de l'art théâtral applaudirent à ces vers, et chacun se crut en droit de vanter l'acteur qu'il préférait. Mais Talma, dit une autre personne:

Pour ne vanter que lui, la *juste* renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée.

Certes, répliqua un des admirateurs de ce comédien, il a pu dire comme Cinna:

J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu.

Cependant, messieurs, reprit le premier interlocuteur, Lafond lui a disputé long-temps le sceptre de Melpomène. Si Lafond n'est plus le premier tragique, du moins est-il le second. Quoi! répondit-on:

Quoi! le destin de Rome est-il si misérable,
Qu'il soit, *après Talma*, le plus considérable?

Lafond a quelquefois de l'expression; mais il n'a aucune mobilité dans les traits.

Il faut, suivant l'urgence et des temps et des lieux,
Savoir faire parler et son front et ses yeux.

On passa Saint-Prix sous silence. Savez-vous, messieurs, dit un vieillard qui n'avait point encore parlé, que j'ai vu Saint-Phal excellent?

Personne comme lui jouait les amoureux!

Il est vrai qu'il n'eut jamais une grande chaleur dans

Digitized by Google

son débit, et que princesse ne put jamais lui faire une plus juste application en lui adressant ces vers :

Vous me glacez, seigneur, en me parlant d'amour.

Mais je connais Saint-Phal :

Il est homme d'honneur! on vante sa droiture.

Puisque nous en sommes sur les honnêtes gens, dit un plaisant, je citerai Lacave comme un excellent comédien. Ah! M. Lacave !

Je vous estime fort, vous aime et vous révère;
Mais, si *le comité* m'écoutait, entre nous,
Il vous prirait bien fort de demeurer chez vous.

Serait-il vrai? grands dieux !

On dit que vous allez, en personne discrète,
Faire de notre scène une heureuse retraite...

En effet, messieurs, Lacave se retire l'année prochaine. —Et Marchand? c'est un honnête homme aussi :

Franchement, je convien
De ses petits talens; *il dansait* assez bien.

Ses rôles ne sont pas d'une grande étendue :

Messieurs, on a servi... Monsieur, c'est une lettre,
Qu'en vos mains, à l'instant, on m'a dit de remettre.

Quelle flexibilité de talent!

Cet homme, je le vois, sera toujours le même.

C'est comme le joufflu tabellion de la comédie, Vanhove, à qui l'on est toujours tenté de dire :

Parbleu! monsieur Dimanche, avouez-le vous-même :
Vous vous portez bien.

Messieurs, reprit sérieusement le vieillard,

La critique est aisée et l'art est difficile.

Si vous vouliez louer ici, vous trouveriez matière à exercer vos éloges. Que diriez-vous à notre diamant, à mademoiselle Mars enfin?

— Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi,

répondit un vieil amateur, qui se tient toujours dans le coin de la reine.

— Oui! vos moindres discours ont des grâces secrètes :
Une noble pudeur à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.

Digitized by Google

Toujours inimitable, fut le jugement unanime de tout le monde.

— Il paraît que la paix et la tranquillité règnent maintenant dans le temple de Thalie comme dans celui de Melpomène. Mademoiselle Levert ne fait plus parler d'elle, grâce au ciel.

Voilà de nos retours des coquettes du temps!

Mademoiselle Duchesnois jouit sans trouble d'un emploi qu'elle partage encore avec mademoiselle George. On peut dire de la première :

J'aime ce ton tragique, il lui sied à ravir.

— Et de la seconde :

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;

mais il ne faut pas aller plus loin.

Mesdemoiselles Volnais et Bourgoin ne sont plus maintenant sur la même ligne; on peut encore adresser en particulier, à chacune d'elles, ces vers des *Plaideurs* :

Qu'elle est jolie et qu'elle a les yeux doux!
On est tout réjoui de voir cette *jeunesse*.
Ce n'est pas tout, ma fille, *il faut de la sagesse*.

Nous ne parlerons pas de talent, parce que ces deux dames s'occupent trop peu de leur art, et qu'elles ont depuis long-temps accoutumé le public à s'en passer.

Quant à mademoiselle Dupuis, dit un vieux financier :

J'admire sa douceur, son air noble et modeste.

C'est possible, reprit le vieil-habitué; mais je vois avec peine que nous n'avons point de sujets qui nous laissent des espérances; Baptiste aîné est encore utile :

Un vrai talent se plie à tous les genres;

Baptiste cadet est bien usé. Souvent

Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;

mais, enfin,

Il ferait violence à l'homme le plus triste.

Damas n'est plus d'une grande jeunesse; et c'est toujours vainement qu'on lui adresse ce vers dans le *Tartufe* :

Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.

Digitized by Google

Michot a du naturel ; quand il entre en scène, il a l'air de dire au parterre :

Partout je me mets à mon aise :
Je suis ici comme chez moi.

Mais du reste, messieurs, qu'avons-nous à attendre un jour des talens de Dumilâtre, par exemple? Voyez-le dans la tragédie ?

A tous ces beaux discours il est comme une pierre,
Ou comme la statue est au Festin de Pierre.

Colson ?

Je ne vois qu'un bourgeois caché sous ce panache ;

Mais on pourrait dire à Michelot, repris-je :

Vous n'êtes point, seigneur, un homme à dédaigner.

Desmousseaux, à mon avis, a une belle diction ;

Il fera son chemin, à ce que l'on assure.

Monrose tous les jours vous dit : Messieurs,

Informez-vous de moi :
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

Et les débuts qu'on nous promet cette année, débuts nombreux où l'on verra paraître les plus grands talens ! — Nous verrons ! s'écria le vieillard. Je me défie toujours des réputations prônées d'avance. Je ne manque jamais de dire à un débutant :

J'ai grande opinion de votre habileté ;
Mais cependant, avant que de finir l'affaire,
Et d'entrer en société,
Encor faut-il bien voir ce que vous savez faire.

Telle est, Monseigneur, la conversation singulière que je recueillis ces jours derniers au foyer de la Comédie. La petite pièce était commencée, et tout le monde descendit à l'orchestre. Ces vieux habitués ne parlaient qu'avec des citations prises dans les pièces qu'ils avaient vu représenter toute leur vie. Cette manière nouvelle de juger ne serait pas toujours satisfaisante ; mais elle est assez conforme à l'esprit du jour. On tranche avec un ton doctoral tout ce qui n'est pas de son goût, et souvent un bon mot ou une citation plaisante détruit en un moment le travail et les méditations de plusieurs années.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LA TOURTERELLE ET SA FILLE,

APOLOGUE.

Une tourterelle timide,
L'honneur des bosquets d'alentour,
Un beau jour de printemps, sous la feuillée humide,
Sentit son jeune cœur qui palpitait d'amour.
Soudain tout est changé pour elle :
Plus tendre est le doux bruit des eaux ;
Le ciel est plus serein ; la campagne plus belle
Offre à ses yeux charmés de plus rians tableaux ;
Et le chant des autres oiseaux
Ne séduit plus son cœur fidèle

Digitized by Google

Qui cherche des plaisirs nouveaux.
Bientôt vingt jeunes tourtereaux
Autour d'elle à l'envi s'empressent pour lui plaire;
Mais c'est en vain que chacun d'eux espère
La prendre aux rets trompeurs de ses fades propos;
Et le dépit ne tarde guère
A s'emparer de nos rivaux.
Aucun n'aimait vraiment, comment pouvait-il l'être?
Il fallut s'en aller comme on était venu :
L'espoir de chacun fut déçu,
Et, dépourvu d'amour, nul d'entre eux n'en fit naître.
Savez-vous bien pourquoi? C'est qu'il en était un
Qui soupirait tout bas pour notre tourterelle :
Celui-là seul aimait, mais sans être importun,
Sans oser déclarer son ardeur à la belle.
Puisqu'il aimait il fut aimé,
Et le fut d'un amour extrême :
Elle mettait son bien suprême
A plaire au tourtereau que ses yeux ont charmé.
La mère apprit bientôt cette union si chère :
Il n'était bruit depuis deux jours
Que de ces nouvelles amours;
Médisance parla : peut-elle donc se taire?
On conçoit aisément quelle fut la colère
De la mère;
Car les mamans, pour plus d'une raison,
Ne souffrent point, c'est là leur caractère,
Qu'on s'avise d'aimer sans leur permission.
Celle-ci harangua d'une belle manière
Sa fille que l'amour avait su captiver.
Il faut, lui dit la mère, il faut te préserver
D'une erreur qui pourrait troubler ta vie entière.
Ah! tu ne connais pas l'amour!
Le perfide! il enflamme, il trompe tour-à-tour.
A ses discours ferme l'oreille,
Ou vois quel sera ton destin :

Digitized by Google

Tout ce qu'il a juré la veille,
Il le trahit le lendemain.
Et ce beau tourtereau, dont tu parais éprise,
Penses-tu donc qu'il t'aimera long-temps?
Croire aux vains sermens
Des amans,
C'est bien la plus grande sottise!....
Il ne roucoulera, dira-t-il, que pour toi;
Il gardera toujours la foi qu'il t'a jurée!
Je le veux pour un temps; mais ce temps-là, crois-moi,
Sera de bien courte durée!
Loin de toi les propos flatteurs!
C'est par-là trop souvent qu'on parvient à nos cœurs.
Tous les tourtereaux sont volages;
Ils sont ingrats, méchans, trompeurs:
Je connais les écueils par mes propres naufrages.
On promit aussi de m'aimer,
On le jura; mais, triste, infortunée,
Je fus bientôt abandonnée
Aux regrets dont mon cœur se sentit consumer.
Ma mère, répondit la jeune tourterelle,
De suivre vos avis il me sera bien doux;
Je les crois sûrs, venant de vous:
Votre fille à vos vœux ne sera point rebelle;
Mais un point me chagrine. Expliquez-le, dit-elle:
Si l'amour est un mal que rien ne peut calmer,
Une erreur que doit fuir tout être vraiment sage,
Pourquoi tous les oiseaux qui peuplent ce bocage
Se cherchent-ils donc pour aimer?

AUGUSTE MOUFLE.

Digitized by Google

À M. LAUGIER, chevalier de la Légion-d'Honneur, professeur de chimie générale au Jardin du Roi, membre de plusieurs sociétés savantes, pour le jour de sa fête, au mois de novembre (Saint-André).

Fugerunt citiùs felicia tempora veris ;
Tristis venit hyems : horrendis passibus orbem
Invadens spoliat ridentes floribus hortos.
Dùm natura riget brumali occulta sepulcro,
Quomodò serta tibi poterit præbere poeta
Et meritis doctam frontem exornare corollis?
Sed quid opus sertis, quid vernis floribus olli
Qui physicas artes arcanaque chimica prodens,
Dùm loquitur, callet gratos effundere flores?

C. O. BLANCHARD-BOISMARSAS.

LES EAUX DE BAGNÈRES,

RONDE.

AIR *de la Hullin.*

De tout temps, des jeux, de l'amour,
Des arts, de la galanterie,
Des plaisirs et de la folie,
Bagnères fut l'heureux séjour.
Dans ce lieu jamais de gêne ;
Car l'aimable liberté
N'y supporte d'autre chaîne
Que celle de la beauté.
De Bagnères l'heureuse paix
Bannit la discorde et la guerre,
Et tous les peuples de la terre
En ce beau pays sont français.

Digitized by Google

Le Turc perd son air maussade,
L'Anglais son austérité,
L'Italien son ton fade,
L'Espagnol sa gravité.
Là, pour varier nos plaisirs,
Phébus s'unit à Polymnie;
Danse, musique et comédie,
Tour à tour charment nos loisirs.
Minuit sonne, on se retire;
Par un bizarre destin,
Si l'un dort, l'autre soupire
Jusqu'au lendemain matin.
Quand Phébus sort du sein des mers
La promenade nous appelle,
La campagne toujours plus belle
Nous offre ses charmes divers.
Des monts la cime glacée
Va se perdre dans les airs,
Et présente à la pensée
Le printemps près des hivers.
Le tendre amant, sous le cyprès,
Chante le tourment qu'il endure;
L'observateur de la nature
Vient y surprendre ses secrets.
Dans cette aimable retraite,
Méditant ses doux concerts,
Sur les rochers le poëte
Grave aussi de tendres vers.
Je vois le docteur s'avancer;
Il donne un avis pour la forme,
Et jamais on ne s'y conforme
Quand il défend de s'amuser.
Qu'il vante dans sa manie
Hippocrate et Galien;
Le plaisir dans cette vie
Est le meilleur médecin.

Digitized by Google

Ah ! qu'ils sont doux, qu'ils sont charmans,
Les remèdes qu'il nous ordonne !
Ils ne mécontentent personne,
Hors les maris et les mamans.

Par le même.

LE FAT ET L'AMOUR.

Un fat demandait à l'Amour
De quels moyens il se servait pour plaire.
En vain, lui disait-il, j'ai fait jusqu'à ce jour
Tout ce qu'un élégant peut faire.
Ah ! dit l'Amour en souriant,
Ne ferais-tu pas le contraire
De ce qu'il faut faire à présent !
Au surplus, que fais-tu ? — Peut-être trop de choses :
Dès que l'Aurore ouvre les cieux,
Et que ses pleurs ont fait naître les roses,
Je vais cueillir les plus fraîches écloses
Pour les offrir aux nymphes de ces lieux ;
Je n'ai jamais même parure ;
De près je suis la mode et les plus nouveaux goûts ;
J'affecte un ton de voix si doux,
Qu'on croit entendre un ruisseau qui murmure.
Je suis beau, j'ai de la tournure ;
Je dis souvent de jolis riens ;
Le ciel m'a donné de grands biens,
Je les dépense sans mesure ;
J'ai de l'esprit plus qu'il n'en faut
Pour imiter Bernard et surpasser Ovide.
— Fort bien ; mais, dit l'Amour, je ne suis pas ton guide,
Et voilà ton plus grand défaut.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Grâce à mon double sens, je suis assez bizarre ;
J'existe en tout pays comme en toute saison ;
Quelquefois je me plais sur les bords d'une mare,
Et quelquefois aussi je prends place au salon.
Je suis vive, coquette, agaçante, folâtre ;
Avec âme, sans âme ; avec cœur ou sans cœur ;
A mes pieds fort souvent est tombé plus d'un pâtre,
Et l'on y voit aussi maint et maint grand seigneur.
Symbole de candeur, symbole de mollesse,
J'aime quand vient l'été ; mais on m'aime au frimas.
Je sais au coin du feu délasser la vieillesse ;
Et je rends le jeune âge ivre de mes appas.

CHARADE.

Très-souvent en amour, pour faire mon premier,
Avec succès, avec adresse,
La perfide jeunesse
Fait quelquefois à propos mon dernier ;
Et, profitant de sa faiblesse,
Dans un sensible cœur fait naître mon entier.

LOGOGRIPHE.

En me prenant, des airs l'oiseau franchit la plaine ;
Retourne-moi, lecteur, je puis marcher à peine.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Fauteuil*.
Le mot de la charade est *Couvent*.
Le mot du logogriphe est *Grive*, dans lequel on trouve Rive.

Digitized by Google

MÉLANGES CRITIQUES ET LITTÉRAIRES;

Par M. Pigault-Lebrun. — Deux volumes.

Avez-vous lu les satires de Boileau, de Gilbert et d'Horace, la chanson de Désaugiers sur le Palais-Royal? avez-vous vu jouer *les Plaideurs* et *la Petite Ville*? connaissez-vous le *Tableau de Paris*, le *Miroir de Paris*? ne lisez pas les *Mélanges critiques et littéraires* de M. Pigault-Lebrun; vous n'y trouveriez qu'une faible imitation des *Embarras de Paris*, de la description d'un mauvais dîner, d'une société bourgeoise où l'on fait chanter la fille de la maison; vous n'y verriez qu'une pâle copie d'Iris, que la mort de son chien attriste plus que la mort de son mari. Cet ouvrage, enfin, ne vous offrirait que l'insipide répétition de tous les lieux communs, de boutades satiriques, de vœux champêtres, dont on est rebattu depuis si long-temps. Quand on prend la plume pour dire ce qui a déjà été dit mille fois, ce que tout le monde sait, ce qui se trouve partout, on devrait du moins, par l'originalité du style et des détails, se faire pardonner une mémoire trop fidèle. Mais travestir les plus beaux vers d'Horace et de Boileau en prose plate et triviale; substituer le langage des halles et des tréteaux à l'atticisme du favori d'Auguste et à l'urbanité du courtisan de Louis XIV; nous arracher aux souvenirs des riantes solitudes de Tivoli et d'Auteuil, pour nous conduire dans la rue Mouffetard (1); enfin, faire la ridicule parodie des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des richesses de notre littérature: c'est abuser un peu de la liberté de la presse; et voilà une de ces occasions où l'on serait presque tenté de regretter la censure. Il faut que la manie de se faire imprimer soit bien forte pour oser confier au papier des bagatelles, tranchons le mot, des

(1) L'auteur nous y transporte plusieurs fois dans cet ouvrage.

Digitized by Google

niaiseries, comme celles dont se composent les *Mélanges critiques et littéraires*. Il est facile de deviner le but de M. Pigault-Lebrun. Il s'est quelquefois entendu comparer à Voltaire, à cause de son cynisme; pour avoir avec lui un nouveau terme de comparaison, il veut aller à la postérité avec un aussi gros bagage, et arriver jusqu'au centième volume. Le voilà déjà au-delà de la soixantaine. Rien ne charme plus les yeux d'un auteur que de voir deux ou trois rayons d'une bibliothèque tout remplis par ses œuvres, comme si le mérite littéraire se mesurait à la toise! Quelle joie brille dans ses regards quand il entend lire jusqu'à soixante fois son nom, écrit, en lettres d'or, sur une étiquette étincelante de toutes les richesses de l'art des Bradel! Ses ouvrages tiennent dix fois plus de place que ceux de Molière, douze fois plus que ceux de Racine, trente fois plus que les Fables de La Fontaine. Ces auteurs timides aimaient mieux faire peu, et faire bien; il n'en est pas de même aujourd'hui. Il y a des gens qui, s'emparant d'un bon mot, ne sont pas contens qu'ils n'en aient fait une bêtise. La plupart des écrivains de nos jours, au lieu de jouir paisiblement de la réputation que leurs premiers ouvrages leur ont acquise, semblent avoir pris à tâche de la défaire; on dirait que les succès qu'ils ont obtenus, en les exposant à l'envie, leur ont fait trop cruellement expier leur gloire; pour se faire pardonner leur mérite, ils travaillent à l'effacer; ils sont honteux du talent qu'ils ont montré, et leurs nouveaux ouvrages prouvent si bien la sincérité de leur repentir, qu'ils ne peuvent manquer de trouver grâce devant leurs ennemis. « Réconcilions-nous, semblent-ils dire à leurs obscurs rivaux; nous avons eu autrefois plus d'esprit que vous; mais cela ne nous arrivera plus: nous le jurons sur nos derniers volumes. Nous avons connu les dangers de l'ambition littéraire, et l'amertume inséparable des plus beaux triomphes. Nous abdiquons le rang qui nous élevait au-dessus de vous; la république des lettres ne peut subsister sans l'égalité. Ne pensez donc plus à une supériorité que nous voulons perdre; mais lisez nos *Mélanges;* ils vous feront oublier *Monsieur Botte*, ou vous rappelleront qu'il n'est, au fond,

Digitized by Google

que la copie du *Bourru bienfaisant;* vous ne songerez plus à l'*Homme à Projets;* la renommée que nous avons eue jadis nous a trop coûté ; une *double réputation* nous est nécessaire pour n'être plus en butte à votre jalousie et à votre haine. Nous avons déjà commencé à réparer nos torts ; rendez-nous donc votre amitié, et nous vous promettons, par mois, deux volumes de *Mélanges.* » Voilà sans doute un moyen sûr de rétablir la bonne intelligence parmi les gens de lettres. Que ne se concertent-ils tous, comme M. Pigault-Lebrun et autres semblent l'entendre ! Que d'actions de grâce ne leur devra-t-on pas pour avoir ainsi ramené la paix au Parnasse ! Que de guerres de plume eussent été prévenues, que d'encre et de papier épargné, si on avait employé plus tôt un expédient si facile et si efficace ! O mânes d'Homère, de Voltaire et de Chénier, vous n'auriez pas été insultés par des Zoïles, si vous aviez bien voulu ne pas avoir de génie !

. . . . . Nunquàm
Sanguine causidici maduerunt rostra pusilli.

Mais, sans aller chercher si loin des exemples, qu'est-ce qui a mis fin, de nos jours, à cette formidable conspiration de tous les pygmées littéraires contre l'auteur des *Deux Gendres ?* Est-ce le succès toujours croissant de cet ouvrage, véritable et seule peinture des mœurs du siècle, qu'on peut regarder comme la meilleure comédie qui ait paru depuis vingt ans? Est-ce la nullité de la misérable rapsodie qu'on a tirée de la poussière pour y faire rentrer Dervière et Dalainville? Non ; l'auteur ne cessa d'être exposé aux attaques de l'envie jusqu'à la première représentation de l'*Intrigante;* mais cette pièce le réconcilia avec ses ennemis. Les applaudissemens accordés aux *Deux Gendres* avaient armé contre lui jusqu'aux derniers auteurs de vaudeville et de mélodrame ; au bruit des sifflets dont l'*Intrigante* fut accueillie, ils dépouillèrent tout ressentiment envers un écrivain dont les succès dataient déjà de long-temps. L'échec qu'il éprouva affaiblit leur haine ; en effet, attaquer un auteur sifflé, c'est battre un homme à terre, et les nains littéraires ont plus de générosité. Ce n'est que celui qui

Digitized by Google

est au-dessus de nous que nous cherchons à rabaisser ; nos égaux deviennent bientôt nos amis. Un ministre ne se ligua point contre *Attila ;* une coterie ne loua pas des loges pour faire tomber *les Frères ennemis* ou *Alexandre.* Voulez-vous vous faire aimer ? soyez médiocre ; désirez-vous trouver parmi les coryphées de notre littérature des prôneurs ardens, des protecteurs zélés ? gardez-vous d'avoir plus de talent qu'eux : étouffez votre génie, si vous en avez ; n'écoutez point vos inspirations ; renoncez à votre verve, à tous ces dons enfin que la nature donne, et qui ne sont pas nécessaires aujourd'hui pour écrire ; mais modelez votre style sur le style brillanté, sur les périodes cadencées et compassées de MM. tels et tels ; répandez sur vos phrases le vernis de l'*académique enluminure ;* ajoutez à cela un peu d'intrigue, car c'est aujourd'hui la condition *sine quâ non ;* attachez-vous à quelque journal en vogue, envoyez-y les articles tout faits par vous : votre fortune est sûre ; les places, les couronnes, les honneurs, vont pleuvoir sur votre tête, et je vois déjà l'Académie vous ouvrir ses portes.

Mais revenons à M. Pigault-Lebrun, dont cette digression nous a un peu éloignés. Plusieurs journaux ont dit qu'on retrouvait dans ses *Mélanges* l'esprit et la gaîté qui se font remarquer plus ou moins dans tout ce qu'il a déjà fait. J'en demande pardon à mes confrères ; mais c'est ce que j'ai vainement cherché dans les deux volumes que vient de nous donner M. Pigault-Lebrun. On y rencontre bien les défauts qu'on lui a toujours reprochés ; mais ils ne sont rachetés par aucune beauté. Ce sont, comme nous l'avons dit, les observations les plus communes, les critiques les plus usées des mœurs de la capitale. L'*Ermite de la Chaussée d'Antin* a été, comme les autres, mis à contribution par M. Pigault-Lebrun ; il n'est pas jusqu'au *Rôdeur*, qui semble n'avoir paru au jour en même temps que pour déposer contre ce plagiat, dont l'auteur n'ait cherché à tirer pied ou aile.

Les *Mélanges* commencent par une dédicace aux dames. M. Pigault-Lebrun veut y prendre le ton de la

Digitized by Google

galanterie ; il n'a que celui de la fadeur. Il rappelle involontairement certaine fable de La Fontaine. On voit qu'il a toutes les peines du monde à écrire long-temps sans se livrer à cette bouffonnerie, qui semble être le principal caractère de son talent et le tour habituel de son esprit. Il est à la gêne lorsqu'il veut prendre un autre langage que celui de *Mon Oncle Thomas*, ou de *Jérôme*. Son style n'a quelque mérite que lorsqu'il s'abandonne à sa verve licencieuse ; mais, hors de là, il devient du Marivaudage, comme dans les *Rivaux d'eux-mêmes ;* ou bien il a toute la pesanteur des feuilletons de l'illustre successeur de Geoffroy, comme dans l'épître dédicatoire dont nous venons de parler. Entre autres choses curieuses qu'il débite au beau sexe, il lui accorde le privilége presque exclusif de la raison, dans un apologue qui termine cette doucereuse épître. N'acceptez pas ce présent, mesdames ; il est trop sérieux pour vous plaire, et nous perdrions trop à vous voir devenir raisonnables : c'est alors vraiment qu'il faudrait vous enfermer, comme le veut l'auteur chinois, russe ou français de la *Clôture des Femmes*. Si les Chinois enferment les leurs, c'est sans doute parce que les Chinoises n'ont ni vos charmes ni vos grâces. On ne se prive jamais, et l'on ne saurait trop jouir de la présence d'un objet aimable. Voilà la raison de la conduite des Asiatiques envers leurs épouses ; et les éloges que le mandarin accorde si libéralement à l'austérité des mœurs de ses compatriotes, ne sont que la satire des beautés de l'Orient. Les dons heureux qui leur manquent ont pu inspirer la diatribe du mandarin ; mais le don de plaire, que les Françaises possèdent à un si haut degré, devait empêcher la traduction de cet écrit éminemment anti-français. Si M. Pigault-Lebrun a voulu dédommager le beau sexe des injures du docteur chinois, il faut louer ses intentions ; mais quoi de plus propre à gâter la meilleure cause qu'un langoureux panégyrique? M. Pigault-Lebrun dit, en parlant aux dames de son apologue : *Il m'a sans doute été inspiré par vous*. Pour l'honneur du beau sexe nous nous permettrons le *doute* sur ce point : quand on est inspiré par les

Digitized by Google

femmes, on fait sans doute mieux, et c'est par elles que peuvent avoir été dictées quelques pages d'*Angélique et Jeanneton*.

Si M. Pigault-Lebrun est *tout sucre et tout miel* pour les dames, il déclare une guerre à outrance à la poésie et aux journalistes. L'on conçoit qu'un homme tel que Buffon ait dit : *Cela est beau comme de la prose ;* ses ouvrages pouvaient lui faire adopter cette opinion; mais, en vérité, on n'aurait jamais cru que la prose de M. Pigault-Lebrun eût pu lui inspirer le même orgueil. Rien ne pourrait expliquer son antipathie pour les vers, s'il n'en avait pas inséré quelques-uns de sa façon dans ses Mélanges. Cela nous fait encore souvenir d'une autre fable de La Fontaine, et du conseil que le renard sans queue adresse aux autres renards. Si vous faisiez de meilleurs vers, vous ne trouveriez pas ceux de Racine si méchans. Vous êtes orfévre, M^r. Josse. Pour nous prouver combien la poésie est au-dessous de la prose, M. Pigault-Lebrun choisit quelques vers de la prophétie de Joad ; il en ôte les rimes, et la prose qui reste, dit-il, est bien au-dessous de celle de Bossuet et de Massillon. Horace, en retournant les vers de je ne sais quel poëte, y trouve encore *disjecti membra poetæ ;* M. Pigault-Lebrun, analysant Racine, n'y voit plus que de la *vile prose*. Mais ne voilà-t-il pas un argument bien concluant? et en mettant des rimes aux oraisons funèbres de Bossuet et aux sermons de Massillon, aura-t-on des vers aussi beaux que ceux d'Athalie? Si M. Pigault-Lebrun juge si mauvais les vers de Racine, comment qualifier les vers suivans, qu'on lit dans les *Mélanges critiques et littéraires* :

Valez-vous la suave rose
De son sein qui jamais ne repose?

. . . . . .

Ou bien :

Que des qualités respectables
Forcent et l'estime et le cœur.

Mallebranche ne se doutait pas de faire un jour école

Digitized by Google

en poésie. Il n'est pas besoin d'ôter la rime à ces vers, comme à ceux d'Athalie, pour en faire de la prose, et M. Pigault-Lebrun a voulu épargner aux lecteurs la peine que Racine leur donne. Si dans ce vers :

Jérusalem renaît plus brillante et plus belle,

il y a une faute de français, comment appellerons-nous les tournures suivantes : *J'ai été me promener..; hors d'à-propos*, qu'on rencontre dans les *Mélanges?* Sied-il bien de blâmer l'élégance de Racine à quelqu'un qui dit : *Je n'aurai point de boudoir, parce que je ne boude pas;* à un romancier, dont on pourrait dire, avec plus de raison que de Mercier, qu'il n'a jamais écrit que sur la borne ou contre les piliers des Halles? C'est cependant cet aristarque si judicieux qui est furieux contre les journalistes : mais lequel d'entre eux a jamais pris de pareilles licences? Si un critique fameux entreprit de nous faire voir des défauts dans presque tous les ouvrages de Voltaire, ce paradoxe, qu'il appuya plus d'une fois d'heureuses vérités, était soutenu encore par la plus grande connaissance de l'art, par l'érudition la plus profonde, par le style le plus piquant et le plus varié; mais quelle lutte singulière que celle de l'auteur de la *Folie espagnole*, contre le divin auteur d'*Iphigénie!* Remercions M. Pigault-Lebrun de nous confondre dans sa haine avec ce grand poëte. Après avoir vu le goût et la politesse qu'il met dans ses attaques, ramassons le gant qu'il jette devant nous, et puissions-nous, comme Racine,

Mériter son courroux, justifier sa haine!

Il est vrai qu'il met dans la bouche d'un de ses interlocuteurs sa diatribe contre la poésie; mais il manque de raisons pour le réfuter, et se range entièrement à son avis. Quant à sa déclaration de guerre contre les journalistes, il l'a faite lui-même, et visière levée. Les injures voilà ses armes. Si elles sont les plus faciles à manier pour l'assaillant, elles ne sont pas les plus redoutables pour ses adversaires; mais quelle que soit sa haine contre les journaux, où il a cependant fait insérer une partie des *Mélanges* dont il fait aujourd'hui un faisceau, il ne pourra

Digitized by Google

leur refuser un avantage incontestable. Ne serviraient-ils qu'à avertir le public de ne pas lire ces insipides écrits dont nous sommes inondés, ils rendraient encore de grands services. N'est-ce rien de se dévouer à la lecture de tant de billevesées pour en préserver les autres ? Des gens qui s'immolent ainsi, qui dévorent, comme Saturne dévorait des pierres, le *trop-plein* (1) du portefeuille de nos auteurs, pour empêcher que le public ne tombe dans le piége où ils s'engagent eux-mêmes volontairement, méritent bien quelque reconnaissance. Braver l'ennui pour en garantir les lecteurs, c'est une générosité à laquelle ils sauront sans doute rendre plus de justice que M. Pigault-Lebrun. T.

CONCORDANCE

Des trois systèmes de Tournefort, Linnæus et Jussieu, par le système foliaire appliqué aux genres des plantes qui croissent spontanément dans le rayon de dix lieues autour de Paris ; au moyen duquel on reconnaîtra sur-le-champ et simultanément le nom générique des plantes et leurs caractères classiques dans ces systèmes. Par M. Louis Lefebure, membre de plusieurs sociétés littéraires, ancien sous-préfet de Verdun. — Prix : 2 fr. pour les souscripteurs, et 3 fr. par la poste. A Paris, chez Th. Desoër, libraire, rue Christine, n°. 2.

L'instant approche où la terre, échauffée par les rayons d'un astre bienfaisant, va se ranimer ; les fougueux aquilons, faisant place au doux zéphyr, emmènent avec eux les nuages rembrunis et le brouillard épais. Déjà l'humble violette fait respirer son doux parfum ; le printemps renaît ; les près et les jardins sont émaillés de fleurs, les arbres de nos vergers en sont couverts, les guérets présentent l'espoir de moissons abondantes, les coteaux vont

(1) Le *trop-plein des seaux des porteurs d'eau.* (Mélanges critiques et littéraires ; premier volume.

Digitized by Google

se parer de pampres verdoyans ; enfin la nature, toujours nouvelle et toujours plus admirable, va se montrer à ses amans dans tout l'éclat de sa parure, et sous les plus belles couleurs.

Le botaniste, muni de sa boîte, se met en route, et commence ses recherches ; pour lui tout est jouissance ; il marche continuellement de découvertes en découvertes, de plaisirs en plaisirs, j'oserai dire même d'extases en extases. Tout captive et ranime son attention ; les prés, les bois, les eaux l'appellent pour lui offrir leur tribut. Pour lui le roc n'a point d'aspérité, ni de sommet inaccessible, la vallée n'est pas humide, il ne craint pas la fureur des ondes. Sous la zone torride, il brave les feux ardens d'un soleil brûlant, et dans les climats glacés il résiste avec courage aux rigueurs des fiers enfans d'Éole. Il gravit le rocher escarpé, franchit le torrent impétueux, et nouvel Alcide, il marche sans cesse à de nouvelles conquêtes dont le nombre doit toujours s'accroître. Fatigué de ses courses souvent lointaines, mais toujours vagabondes, il se repose au pied d'un hêtre, et se délasse au son de la musette du berger ; souvent le jeune botaniste, suivant machinalement le troupeau, se hâte bientôt de le dépasser pour arracher quelques plantes à la pâture de la brebis ou du jeune agneau qui accompagne sa mère.

O temps heureux de mon enfance ! que n'êtes-vous encore ! Avec quel plaisir je parcourais ces beaux lieux arrosés, embellis et fructifiés par les sinuosités de la Saône, et ces montagnes agrestes au pied desquelles coule le Rhône impétueux, toujours prêt à sortir de son lit, à s'égarer et à se perdre dans les terres ! Une fleur, la verdure, le murmure des eaux, ces temps heureux d'innocence jetaient mon âme dans un ravissement inexprimable dont je ne pouvais me rendre compte, et qui cependant avait mille charmes pour moi. Je vous salue, lieux charmans, témoins de mes premiers jeux, où le jeune élève d'Hippocrate venait choisir la plante salutaire qui devait rendre la santé où l'air retentissant du chant de mille oiseaux ; était embaumé par le serpolet, le thym, l'églantier, le jasmin, l'aubépinier, et toutes les fleurs des champs qui se faisaient sentir de toutes parts ; où la plus

Digitized by Google

active végétation laissait entrevoir à l'humble habitant des campagnes l'espoir d'être récompensé de ses sueurs, et de remplir ses granges et ses celliers. Un sage instituteur, ravi à ma tendresse, mais non à ma reconnaissance, m'accompagnait dans ces promenades, et déroulant devant moi les grands effets de la nature, il m'initiait à la connaissance des plantes, de leur usage, de leur vertu, de leur culture. Mais la difficulté de retenir les termes barbares qui forment la nomenclature, puis la volonté de mes parens, me firent abandonnner cette étude, que je me reproche toujours de n'avoir pas reprise.

Depuis long-temps les personnes qui aiment la botanique attendaient, pour se livrer à ce goût aimable, de voir cesser les difficultés qu'on rencontre dans l'étude de cette science. Je m'empresse de leur annoncer la publication du Système Foliaire par M. Lefebure, Ces personnes pourront, dès les premiers jours du printemps, voir leurs désirs réalisés par cet ouvrage. L'analyse que je vais en présenter fera connaître tout le mérite de cette production. J'ai entendu l'auteur exposer et développer son système à l'Athénée royal de Paris, avec tant d'intérêt et, d'élégance, qu'on applaudissait autant parce qu'on était frappé de la clarté de ses principes, qu'à cause d'un certain charme d'images et de sentiment dont il les accompagnait. On pourra se faire une idée des quatre discours qu'il a prononcés, par les deux publiés à la suite de son système, et dans lesquels il développe sa doctrine.

Je préviens, avant d'entrer dans quelques détails, que s'amuser à examiner diverses plantes, en prendre quelques notions superficielles, c'est se procurer, il est vrai, un passe-temps agréable; mais ce n'est nullement apprendre la botanique. Cette science a pour but d'aider à saisir, par une distribution méthodique des plantes, l'idée générale et probable du système de leurs rapports. J'en reviens à la doctrine de M. Lefebure.

C'est la considération des feuilles qui forme la base fondamentale du *Système foliaire;* et il comprend tous les végétaux qui sont pourvus de tiges, de feuilles et de fleurs. Toutes les plantes ainsi constituées viennent se ranger dans deux classes: ces classes se divisent en trois

Digitized by Google

ordres ; ces ordres, en douze tribus ; enfin ces tribus se divisent en genres, dernier terme où conduisent les systèmes, et après lesquels il ne reste plus à distinguer que les espèces de chaque genre entre elles.

Toutes les plantes qui ont des feuilles sur leur tige sont inscrites dans la première classe, et la seconde comprend toutes les plantes qui n'ont de feuilles uniquement qu'à leur pied. Dans chaque classe sont inscrites séparément au premier ordre les plantes qui ont leurs feuilles attachées une par une ; celles qui les ont attachées deux par deux forment le second ordre ; et le troisième se compose des plantes qui ont les feuilles attachées trois par trois ou en plus grand nombre.

Chaque ordre est divisé en douze tribus où chaque plante va se ranger suivant la forme de sa corolle ; et en cela M Lefebure adopte l'heureuse idée que Tournefort en a saisie dans la nature.

Enfin, par un procédé qu'on ne soupçonnait même pas, l'auteur fait dans chaque tribu distinguer les genres, non pas en se servant des treize cent quarante-trois définitions de genre qu'en a données Linnée et auxquelles ses successeurs n'ont pas manqué d'en ajouter un assez grand nombre, mais en faisant servir à cet usage les vingt-quatre classes seulement du système sexuel, dont Linnée lui-même ne paraissait pas s'attendre qu'on ferait jamais une telle application. C'est une découverte en effet bien singulière que d'avoir vu dans le système des sexes de Linnée, non pas un autre système que celui de Tournefort, comme on en a toujours été persuadé, mais, au contraire, la simple continuation des familles de Tournefort, et dans les deux le complément du système des feuilles. Il faut remarquer que les feuilles ont été constamment rejetées comme caractère classique ou base de système. Or ce sont elles précisément qui sont la base primitive qui lie entre elles les deux classifications de Tournefort et de Linnée.

Ainsi M. Lefebure nous révèle à la fois deux vérités bien importantes en botanique, et dont assurément on était loin de se douter ; mais, dans son troisième discours, il prouve sa dernière assertion de la manière la plus com-

Digitized by Google

plète, la plus victorieuse. Si l'on est frappé de la simplicité du mécanisme de son système, on ne l'est pas moins de la clarté avec laquelle il l'expose. On a remarqué avec quel art, dans les détails arides, il savait soutenir l'attention de ses auditeurs par des digressions pleines d'intérêt, toujours liées à son sujet par quelques rapports heureux. Il paraît tellement maître de sa matière, qu'en établissant des préceptes il ne semble que raconter des faits, de sorte qu'en l'écoutant on apprend la botanique sans croire qu'on l'étudie. Aussi ce cours d'un genre si neuf se fait avantageusement remarquer parmi ceux qui embellissent les séances de l'Athénée.

La première étude à faire, pour parvenir à bien connaître le système de M. Lefebure, est celle du *tableau systématique foliaire;* et la seconde est celle du *tableau systématique de Linnæus.* Ces deux tableaux sont accompagnés d'un troisième tableau alphabétique et synonymique des genres, que l'on sera forcé de consulter souvent dans l'étude nominale des plantes, parce qu'il présente les nombreuses mutations qu'on leur a fait subir depuis Linnée, et qui rendent aujourd'hui si difficile cette étude qui doit précéder toutes les autres.

L'auteur explique parfaitement les raisons pour lesquelles les plantes ayant une fois reçu un nom quelconque, ce nom ne leur est pas resté; et comment il se fait que les botanistes ne se sont pas accordés pour donner à chacune celui qui lui était le plus convenable afin de la mieux caractériser. Après cette explication qui ne laisse rien à désirer, le professeur prouve que le système foliaire anéantit ces difficultés, parce qu'il range les plantes en classes, ordres, tribus, par des considérations bien différentes de celles choisies par Linnée et par ses réformateurs.

Après avoir déterminé le caractère des travaux du botaniste français et du botaniste suédois, l'auteur s'exprime ainsi: « Tournefort, en considérant les corolles, les a saisies sous leurs rapports généraux de ressemblance et d'analogie; Linnée, en considérant les étamines, les a saisies sous les rapports particuliers de leurs diversités en nombre: d'où il arrive que Tournefort, s'étant occupé

Digitized by Google

à réunir dans chacune de ses classes toutes les corolles dont les formes sont similaires, Linnée se trouve, par les siennes, avoir distingué précisément ces corolles, suivant le nombre toujours croissant de leurs étamines. Ainsi, lorsque d'un côté vous observez que dix plantes sont réunies dans une même classe de Tournefort, à cause de leurs corolles uniformes, vous les voyez d'un autre côté, suivant le nombre toujours croissant de leurs étamines, aller, chacune à part, se placer dans les dix classes successives de Linnée. Le premier de ces caractères signale chaque tribu parmi les fleurs; le second de ces caractères signale chaque genre parmi les tribus; de sorte que Linnée, sans se douter vraisemblablement qu'il continuât Tournefort, a réellement ajouté une heureuse conception de détail à une grande conception d'ensemble; d'où il résulte que leurs deux méthodes sont le complément l'une de l'autre, et que leurs deux systèmes n'en forment qu'un seul, simple dans sa construction, d'une intelligence facile dans son étude, et d'autant plus sûr dans la pratique, que l'arrangement des plantes, produit par ce moyen naturel, vous les présente en même temps sous ce double et merveilleux rapport d'analogie presque parfaite et de variété presque infinie. »

Plus loin le professeur analyse les principes de Tournefort et de Linnée pour réveiller tous les sentimens d'estime que méritent les travaux de ces deux illustres savans.

« Telle est l'heureuse situation, dit-il, dans laquelle j'ai l'avantage de me trouver, qu'en découvrant un moyen nouveau d'accélérer l'étude des plantes, je découvre un nouveau mérite dans les ouvrages qui ont devancé le mien. Je ne diminue en rien leur célébrité justement acquise, et les maîtres de cette science n'auront point à me reprocher d'avoir porté ma main téméraire sur les monumens destinés, par leur génie, à la conservation de leur gloire. »

Cet extrait suffit, je pense, pour montrer les avantages de ce nouveau système de botanique. Il abrège singulièrement l'étude de cette science, diminue les difficultés, et met cette science aimable à la portée de tout le monde.

Digitized by Google

Les dames surtout, avec peu de peine, pourront y acquérir des connaissances assez profondes en assez peu de temps, et cette première partie doit vivement faire désirer la publication de la seconde.

La feuille de Paris, en faisant l'éloge des premiers discours de M. Lefebure, l'avait annoncé comme un *jeune professeur*. J'ai été un peu surpris lorsqu'à la tribune j'avais aperçu un sexagénaire avec des cheveux blancs, chez lequel on rencontre tout le feu, la vivacité d'esprit de la jeunesse. Il est encore assez singulier que, dans un volume de l'Encyclopédie par ordre de matières, imprimé en 1814, en citant plusieurs fragmens très-bien faits, tirés d'un ouvrage sur la musique, par ce professeur, on le représente aussi comme un *jeune homme d'esprit et de feu*. Au surplus, M. Lefebure ne doit pas s'offenser de cette erreur; car c'est sa personne et non pas son talent qui en est l'objet.

Δ.

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Monsieur,

Un journal a rapporté dernièrement une épigramme de Lebrun sur l'abbé Maury. La voici :

L'abbé Maury, si candide et si pur,
Qui pour Dieu seul employant sa faconde,
Fuit les trésors, vit en grand homme obscur,
Et quelquefois pieusement abonde
En saints romans qu'il débite à la ronde;
Hier prêchant, dit que par charité
Vincent rama neuf mois sur les galères.
Neuf mois? le terme est un peu limité!
L'abbé Maury, par zèle pour ses frères,
Eût fait bien mieux, il y serait resté.

Digitized by Google

Cette épigramme fut faite à l'occasion du panégyrique de saint Vincent de Paule que l'abbé Maury venait de prononcer. Lebrun, ayant appris que le prédicateur s'était fâché de cette malice, imagina d'en former une nouvelle, sous le titre de *Syndérèse*, ou *Repentir*.

Syndérèse.

Au bon Vincent qu'il a si bien prêché
Je comparais l'abbé Maury, que j'aime.
Je lui donnais avec son zèle extrême
Sa rame aussi : le trait m'avait touché.
Mais le saint homme en est effarouché :
Du bon Vincent il ne veut qu'on l'accoste ;
Il croit toujours voir là quelque venin.
Que faire donc ? cet errata bénin :
L'abbé Maury, lisez l'abbé Lacoste (1).

Lebrun ne se borna pas à ces deux épigrammes; il en fit une troisième, où il récapitule ainsi tous les mérites de son héros :

L'abbé Maury n'a point l'air impudent ;
L'abbé Maury n'a point le ton pédant ;
L'abbé Maury n'est point homme d'intrigue ;
L'abbé Maury n'aime l'or ni la brigue ;
L'abbé Maury n'est point un envieux ;
L'abbé Maury n'est point un ennuyeux ;
L'abbé Maury n'est cauteleux ni traître ;
L'abbé Maury n'est point un mauvais prêtre ;
L'abbé Maury du mal n'a jamais ri ;
Dieu soit en aide au bon abbé Maury !

La tournure originale et piquante de cette épigramme, et le dernier vers surtout, la rendent digne de Catulle.

Il est inutile de remarquer que ces trois pièces manquent aux œuvres *complètes* de Lebrun. F.

(1) Mauvais sujet mort aux galères.

Digitized by Google

FABLES NOUVELLES,

Par M. Jauffret ; dédiées à S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, avec cette épigraphe :

Ducentes ad seria nugæ.

Deux vol. in-12, avec gravures, impr. par Didot l'aîné. Prix : 5 fr. 50 c., et 6 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Au milieu de ce beau siècle de Louis XIV, qui, malgré les attaques impuissantes de quelques esprits systématiques, sera toujours regardé comme la plus brillante époque de la gloire nationale ; parmi cette foule de poëtes et de prosateurs célèbres, s'empressant à l'envi de seconder la noble passion d'un grand monarque pour les lettres, les sciences et les arts ; dans le temps où Pascal, Bossuet, Fénélon, Corneille, Racine, Molière et Despréaux étonnaient leurs contemporains par ces productions immortelles du génie, devenues l'orgueil de la France et l'admiration de la postérité ; un homme simple et modeste, plein de candeur et de bonhomie, doué d'un talent prodigieux, mais l'ignorant lui-même, et n'ayant rien dans son extérieur ni dans ses manières qui pût l'indiquer aux autres ; La Fontaine, *puisqu'il faut l'appeler par son nom*, enfantait naturellement et sans efforts cette longue suite de chefs-d'œuvre, véritables ornemens de la mémoire, ces fables ingénieuses, que l'enfance et l'âge mûr trouvent un charme égal à lire et à réciter sans cesse. Boileau, ordinairement si juste appréciateur du mérite, avait méconnu celui du *bonhomme :* on regrette avec raison qu'il n'ait pas consacré, dans son *Art poétique*, une place honorable à l'apologue, et à l'auteur charmant qui, le premier, cultivant parmi nous cette branche de littérature, est jusqu'ici demeuré sans rivaux, et vraisemblablement n'en aura jamais.

Ce n'est pas que La Fontaine n'ait eu un très-grand nombre d'imitateurs : on peut assurer, au contraire, que

Digitized by Google

nulle palme n'a été plus disputée. Beaucoup de poëtes, qui d'ailleurs n'étaient pas dépourvus d'esprit et de talent, se sont lancés avec ardeur dans la nouvelle carrière; ils ont essayé de marcher sur les traces de celui qui l'avait ouverte avec tant de bonheur; et leurs inutiles efforts ont prouvé chaque jour davantage combien le modèle parfait qu'ils avaient devant les yeux était inimitable.

Il n'est peut-être pas hors de propos de passer en revue quelques-uns de nos fabulistes : je ne crois pas qu'on ait encore présenté dans un seul cadre les principaux traits qui peuvent servir à les caractériser.

Lenoble, qui écrivait en même temps que La Fontaine, et qui par cette raison est plus ignoré que ses successeurs, possède une certaine facilité qui plairait davantage, si elle n'était presque toujours employée à des peintures grossières et indécentes : on dirait qu'il a pris à tâche de placer dans toutes ses fables quelques-unes de ces expressions de mauvaise compagnie si communes avant Molière, et dont ce grand homme lui-même n'a pas entièrement purgé ses premières comédies.

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
> Mais le lecteur français veut être respecté.

La simplicité est sans doute la qualité la plus précieuse que l'on puisse apporter dans la composition de l'apologue; cependant, lorsqu'elle marche seule, elle dégénère bientôt en défaut, et c'est le reproche qu'on adresse à Richer, dont le style est pauvre et sans couleur.

Un écrivain bien connu, doué de beaucoup d'esprit, mais qui n'avait que de l'esprit, Lamotte, sans être poëte, s'est exercé dans presque tous les genres de poésie. Mauvais traducteur d'Homère, qu'il méprisait, il a fait des comédies, des tragédies, des opéras, des pastorales; ici, nous ne parlerons que de ses fables, qui lui ont fait une assez grande réputation, quoique le caractère de son talent semblât devoir l'écarter de la lice. Lamotte manquait essentiellement de naturel et de goût; aussi sa versification est-elle dure et rocailleuse. Recherché dans ses

Digitized by Google

expressions, il se livre habituellement à de longs préambules, qu'il ne sait pas rendre agréables par le charme d'une narration facile et coulante. Quand il veut avoir de la gaîté, sa gaîté est forcée; il brille principalement par l'invention.

Pesselier s'est appliqué minutieusement à choisir des rimes riches; ce qui le rend fastidieux : il n'est pas non plus exempt d'affectation. Lemonnier n'a composé qu'une cinquantaine de fables, qu'on pourrait plutôt appeler des contes; et la naïveté qu'on y remarque approche quelquefois de la trivialité.

Le nom de Dorat suffit pour donner l'idée du style précieux par excellence : tous ses ouvrages sont empreints de ce jargon de ruelle, de cette enluminure moderne, qu'il a si long-temps mise à la mode. Ses fables roulent, pour la plupart, sur des sujets qui tiennent à la toilette des femmes : ce sont *l'Éventail*, *le Miroir*, *les Pantoufles*, etc., qu'il fait converser ensemble, et à qui il prête son langage fade et maniéré. Imbert, disciple de Dorat, joint aux défauts de cette école un ton de philosophie froide et sentencieuse, absolument contraire au genre de l'apologue.

Les fables de Nivernois eurent du succès pendant la vie de l'auteur; il les lisait dans les sociétés, et en publiait quelques-unes dans les recueils périodiques. A quatre-vingts ans il les fit imprimer, et leur apparition produisit le même effet que celle de l'*Art d'Aimer* de Bernard, et de tant d'autres ouvrages qu'il est inutile d'exhumer.

Minuit præsentia famam.

Loin de nous la pensée de déprécier le mérite de l'abbé Aubert! Cet auteur estimable se recommande surtout par ses fables; il en est une vingtaine qui sont excellentes : mais ne peut-on pas dire qu'elles sont presque toutes des sermons; qu'en général elles manquent de poésie, et que la négligence des rimes y est trop fréquente? On en trouve un certain nombre où figurent des *personnages* qui ne semblent pas faits pour l'apo-

Digitized by Google

logue; par exemple : l'*Extrait de baptême* et le *Billet d'enterrement.*

Nous n'avons plus à parler que de Florian, qui marche le premier sans contredit après La Fontaine. Ce poëte aimable, enlevé aux lettres par une mort prématurée, à la suite des troubles révolutionnaires, se distingue par une harmonie enchanteresse et par un naturel charmant, dont, jusqu'à lui, aucun autre fabuliste n'avait trouvé le secret. Peut-être n'a-t-il pas mis assez de variété dans le choix de ses sujets; mais un défaut si léger ne vaut pas la peine d'être remarqué.

Parmi les fabulistes vivans, qui sont en grand nombre, les plus connus sont MM. Vitalis, Ginguené, Arnault et Lebailly. Chacun d'eux a déployé plus ou moins de talent pour l'apologue; on pourrait même citer quelques-unes de leurs productions en ce genre, qui réunissent les qualités nécessaires; mais ces exemples sont rares, surtout chez les deux premiers. Au reste, nous n'entreprendrons pas de déterminer le rang qu'ils doivent occuper.

La tâche que nous avons à remplir en ce moment se borne à rendre compte du nouveau recueil de fables que M. Jauffret a mis au jour. Nous avons cru devoir faire précéder cet examen de quelques réflexions sur les fabulistes. C'est au lecteur à juger si une telle digression était inutile.

Les fables de M. Jauffret, divisées en dix livres, contiennent deux cents pièces; c'est le plus grand travail qui ait été fait depuis La Fontaine; c'est le fruit de plusieurs années de la vie d'un littérateur connu, dès son aurore, par des succès. A peine âgé de vingt ans, il avait publié *les Charmes de l'Enfance* et *les Plaisirs de l'Amour maternel;* plusieurs éditions de ces idylles, rapidement enlevées, en attestent suffisamment le mérite. Leur auteur s'était livré depuis à la composition de divers écrits sur l'éducation, dont quelques-uns sont estimés; et, muet sous la tyrannie de Bonaparte, il s'occupait en silence de l'ouvrage qui doit assurer sa réputation, et la faire vivre dans l'avenir. La moitié, au moins, des sujets qu'il a traités, est entièrement de son invention;

Digitized by Google

il a puisé le reste dans des sources ignorées du vulgaire ; et ce qu'il a emprunté aux anciens, il l'a heureusement embelli de toutes les richesses d'une riante imagination. Sa poésie est facile et naturelle, sans tomber dans le trivial et dans la bassesse ; quelquefois des peintures graves et sublimes succèdent à des tableaux gracieux ; enfin, on croit se promener agréablement dans un vaste jardin où brillent à l'envi les fleurs les plus variées.

La lecture d'un poëme médiocre est fort ennuyeuse ; il en est de même pour l'apologue ; tout ce qui se fonde sur l'allégorie est ordinairement froid, à moins que l'auteur ne sache animer ses tableaux, et répandre sur sa composition le charme du style, dont l'effet est toujours assuré. Je ne sais s'il existe en France un seul recueil de fables qu'on puisse lire en entier sans éprouver de la lassitude, et même du dégoût. On sent bien que je ne parle pas de Florian, et une pareille exception est certainement le plus grand des éloges ; car, je l'ai déjà dit, dans le nombre considérable de fabulistes que nous possédons, on en citerait plusieurs qui avaient autant d'esprit que de goût ; et cependant à peine trouve-t-on quelques-unes de leurs fables qui réunissent tout ce qu'il faut pour être mises au rang des chefs-d'œuvre. C'est que ce genre de composition, malgré son peu d'étendue, présente plus de difficultés qu'on ne serait tenté de le croire au premier aspect. Un style pur et facile, un heureux choix d'expressions harmonieuses, un naturel parfait, ne suffisent pas encore ; on exige que le poëte fasse parler et agir ses *personnages* d'après leur caractère connu, et qu'il inspire à ses lecteurs de l'intérêt sur les actions qu'il leur retrace ; car, il ne faut pas s'y tromper, la fable tient beaucoup du drame, ou plutôt c'est un drame véritable, dont les acteurs sont choisis le plus souvent parmi les animaux. Une autre qualité, qui devrait être la première, c'est la gaîté ; et c'est cependant celle dont manquent presque tous nos fabulistes.

On ne fera pas ce reproche à M. Jauffret : je ne crois même pas qu'on puisse lui en adresser aucun qui porte sur des choses essentielles. Je connaissais une grande partie de ses fables avant leur publication, et je craignais de

Digitized by Google

m'être fait illusion sur les beautés dont elles m'avaient paru semées. Quoique je me fusse tenu en garde contre le charme séduisant qu'un auteur sait si bien prêter à ses vers, en les récitant lui-même, je pensais que le grand jour de l'impression éclairerait le critique attentif sur son jugement, qui pouvait n'être que le fruit d'une première impression, aussi rapide que passagère. J'ai donc été bien agréablement surpris en parcourant avec un nouveau plaisir le recueil de M. Jauffret. Quelques citations, qu'il ne me serait pas difficile de rendre plus nombreuses, en donneront à mes lecteurs une idée plus juste que tout ce que je pourrais ajouter à cet article, déjà assez étendu.

Voici le commencement de la fable IX du premier livre, intitulée l'*Ane indiscret* :

Il était fête au village.
Les cloches, dès le matin,
Mêlant leur son argentin
A celui du tambourin,
L'annonçaient avec pompe à tout le voisinage.
L'âne du vieux Guillaume, animal sans souci
(Les soucis *logent* peu dans l'âme d'une bête),
Voyant tout le village occupé de la fête,
Voulut se divertir aussi.
Il *déloge* aussitôt sans tambour ni trompette.
Eût-on pu, ce jour-là, prévenir son dessein ?
Toute la ferme avait bien autre chose en tête!
Guillaume, endimanché, s'en allait au lutrin ;
Thérèse était à sa toilette ;
Et le berger Jeannot, paré comme un Lubin,
Ne rêvait plus qu'à son Anneute, etc.

Il me paraît impossible de mieux établir le récit que veut faire l'auteur : la naïveté fait tous les frais de sa description, et cette naïveté semble celle de La Fontaine.

Quand M. Jauffret veut nous faire partager *ses inquiétudes* sur le sort de quelques-uns de ces êtres faibles et

Digitized by Google

sans défense dont il dépeint si bien les angoisses son style est tellement approprié au sujet, qu'on croit difficile de le voir jamais s'élever au sublime. Il déplore en ces termes les infortunes d'un jeune rat, livre II, fable XX :

Victime d'un moment d'erreur,
Un rat se trouva pris dans une souricière.
Jeune encore, et plein de vigueur,
Dieu sait s'il s'agita pour forcer la barrière !
Reprochant au destin son injuste rigueur,
Il trotte, il se débat une nuit toute entière.
Quelle nuit ! A la fin, etc.

Cette réflexion, *Quelle nuit !* n'annonce-t-elle pas combien l'auteur ressent la destinée du petit animal auquel il a l'art de nous intéresser ?

Colin avait perdu son âne,
Et le pleurait comme un enfant.
C'était louable à lui : jamais je ne condamne
Les larmes qu'un bon cœur répand.
Il restait à Colin un peu d'espoir pourtant.
Grison n'était point mort. De l'étable, sans doute,
Mon libertin s'était échappé sans licou,
Et des champs avait pris la route.
Il errait quelque part, mais allez savoir où.

Ces vers sont pleins de naturel et de gaîté. Veut-on du style pompeux ? On en trouve plusieurs exemples, parmi lesquels nous prenons celui-ci, fable XVIII du premier livre :

Un cheval aspirant à l'immortalité,
Un nouveau Bucéphale à flottante crinière,
Qui dans des tourbillons de flamme et de poussière
S'était cent fois précipité,
Couvert de la housse guerrière,
Revint dans son village, etc.

Digitized by Google

Je terminerai par une fable entière, que je prends de préférence, non pas qu'elle soit une des meilleures, mais parce que le cadre, imité de Regnard, m'a paru rempli d'une manière très-piquante :

La Pie et le vieux Chat.

Plus joyeuse qu'à l'ordinaire,
Margot la pie, un certain jour,
Disait, en sautillant dans une basse-cour :
Je reçus du destin tout ce qu'il faut pour plaire.
Je danse quand je veux, ferme sur mon ergot,
Et fais des entrechats que tout le monde vante.
J'ai l'œil vif, la voix belle, une robe élégante,
Et chacun sait, d'ailleurs, que l'esprit est mon lot.
Que te manque-t-il donc? *Allons, saute, Margot!*
Le paon est fier de son plumage;
Mais sa voix est criarde et n'a que de l'aigreur.
Le corbeau vit cent ans, mais son habit fait peur;
Le rossignol ne peut vanter que son ramage;
L'oison est un pied-plat; le dindon, un grand sot.
Seule je suis parfaite. *Allons, saute, Margot!*
Le vieux chat de la ferme observait notre pie.
Vous avez à danser une grâce infinie,
Lui dit-il; mais pourquoi sautez-vous si gaîment?
— C'est qu'on vient de trouver mon plumage charmant.
Est-ce que cela vous étonne?
— *Je ne dis pas cela....* Mais quelle est la personne
Qui vous a fait ce compliment?
— Celle que dans cette volière
Le fermier retient prisonnière.
— La caille? — Elle-même. — Oh! vraiment,
Votre juge y voit clair! la chose est manifeste!
Pour la rendre plus propre à l'odieux emploi
D'attirer ses pareils dans un piége funeste,
Le fermier, l'an passé, l'aveugla devant moi.

Que de petits auteurs je trouve sur ma route,

Digitized by Google

Qui, s'enorgueillissant des louanges d'un sot,
Faux connaisseur qui n'y voit goutte,
Disent, comme ma pie : *Allons, saute, Margot!*

Dans des temps calmes, où la littérature n'eût pas été forcée de céder le pas aux intérêts et aux discussions politiques, l'apparition d'un ouvrage aussi marquant que celui de M. Jauffret aurait été la nouvelle du jour, et aurait fait l'entretien des salons, depuis si long-temps fermés aux harmonieux accens des muses. Cependant cet ouvrage a obtenu du succès, et tous les journaux qui en ont parlé au moment de sa publication, en le considérant sous différens rapports, se sont accordés à lui donner de justes éloges. Pour moi, qui viens après des critiques distingués, consacrer un article tardif à l'examen d'un recueil qui est déjà dans la bibliothéque de tous les hommes de goût, je crois n'avoir rien de mieux à faire pour rendre mon jugement, que d'emprunter les paroles de M. Dussault : il ne me conviendrait pas, pour exprimer le même avis en d'autres termes, de chercher à lutter avec un écrivain de ce mérite.

« Les fables de M. Jauffret doivent être rangées parmi celles qui se soutiennent le mieux à côté des agréables apologues que nous devons à l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée;* peut-être même, si le plaisir qu'elles m'ont fait n'est pas un augure trompeur, le jugement et les suffrages du publie ne marqueront-ils pas, entre le recueil de M. Jauffret et celui de Florian, une distance assez considérable pour que le nouveau fabuliste puisse craindre de n'obtenir que la troisième place. »

L'auteur a placé en tête de son livre une espèce d'introduction, qui a pour titre l'*Élysée des Fabulistes*. C'est une fiction ingénieuse et intéressante, qui préparerait très-bien le lecteur à l'indulgence, si M. Jauffret en avait besoin.

M. Tezenas de Montbrison.

Digitized by Google

NOTICE

Sur la vie et les ouvrages de Collé.

Charles Collé, cousin de Regnard, et digne de l'être par sa gaîté originale, naquit à Paris en 1709. Dès sa plus tendre jeunesse, il sentit un attrait invincible pour la poésie et le théâtre. Marot, Rabelais, La Fontaine, formaient ses lectures favorites. Il y puisait cette naïveté assaisonnée de malice qu'on retrouve dans ses couplets. A l'âge de dix-sept ans, il connut Gallet, épicier et poëte, qui, dans des cornets de papier, débitait tout ensemble sa marchandise et ses chansons. C'est chez lui qu'il rencontra le bon Pannard, qu'il a surnommé lui-même *le Dieu du Vaudeville*.

En voyant les couplets de Gallet et de Pannard, Collé conçut une telle défiance de ses forces dans le même genre, qu'il se livra aux *amphigouris*, espèces de parodies de toutes les poésies. Heureusement pour nos plaisirs et pour sa gloire, il fut détourné de ce mauvais emploi de son talent, par Crébillon fils, qui lui indiqua le vrai chemin qu'il devait suivre. A peu près dans le même temps il se lia avec Piron.

Tous ces amis se réunissaient avec quelques autres à la société du *Caveau*. C'était un rendez-vous à la fois bachique et littéraire, où chacun apportait une opinion franche et amicale sur les productions qu'on livrait à la critique. La censure se déguisait sous le voile de la gaîté; et la piquante épigramme épurait les écrits sans blesser les auteurs. Cette réunion, où peut-être l'ennui ne parut jamais, excita la jalousie des gens de la cour, qui n'ont pas de convive plus assidu sans qu'il soit invité. Plusieurs d'entre eux voulurent un jour y assister : ils semblaient commander à la troupe joyeuse de les amuser. Quelqu'un s'écria : *Quand ces messieurs commenceront-ils ?* Pour toute réponse, *ces messieurs* gardèrent le silence. La Société fut entièrement dissoute en 1739.

Vers cette époque, Collé s'exerça pour les théâtres de

Digitized by Google

société, surtout pour celui du duc d'Orléans, qui aimait à jouer la comédie, et qui le nomma l'un de ses lecteurs ordinaires. Les pièces qu'il fit alors ont été recueillies dans les trois volumes intitulés : *Théâtre de Société.* Le comique y brilla trop souvent aux dépens de la décence.

Collé nous apprend lui-même que l'acte de *la Veuve* l'enhardit à se livrer au vrai genre de la comédie, et à entreprendre la pièce de *Dupuis et Desronais*, qui réussit complètement sur le Théâtre Français, en 1763.

Un homme de lettres étonné de le voir modeste après son succès, lui disait : *Comment faites-vous pour n'avoir pas d'amour-propre, ou pour ne pas en montrer? — J'en ai tout comme un autre*, répondit-il; *mais je me suis constamment étudié à le rendre raisonnable, et à le tenir toujours plus bas que mes faibles talens.*

La Harpe a rendu justice au mérite de la pièce de *Dupuis et Desronais* pour le plan, les caractères et le dénouement; mais il critique le style qui n'est le plus souvent qu'une prose rimée : défaut plus saillant à la lecture qu'à la représentation.

L'auteur avait mis sur l'affiche que son sujet était tiré des *Illustres Français*. Il fit un pareil aveu pour *la Partie de Chasse de Henri IV*, en annonçant qu'il l'avait empruntée d'un conte dramatique anglais intitulé : *le Roi et le Meûnier de Mansfield.* Collé était trop modeste. Il avait su s'approprier le sujet au point d'en tarir la source. C'est une comédie vraiment nationale, et la seule où l'on ait représenté dans son vrai costume ce roi populaire, dont le portrait est plus ou moins manqué dans tous les autres ouvrages dramatiques.

Collé ne s'aperçut de son talent pour le couplet qu'après avoir fait la chanson de *Mahon* et celle de *Marotte*. Il regardait comme sa meilleure celle qui commence ainsi :

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur,
L'honneur,
Ce sont des chimères, etc.

Digitized by Google

Presque toutes les autres sont excellentes ; mais la décence des paroles y contraste avec l'indécence des idées ; et elles peignent trop au naturel les mauvaises mœurs de la bonne compagnie.

On peut dire que Collé cultiva les lettres pour elles-mêmes, et en fit un amusement plutôt qu'un métier. Dans ses compositions, il avait pour but de plaire à sa femme, qu'il aimait passionnément, et dont le goût sûr le dirigeait sans cesse. Aussi corrigeait-il ses ouvrages avec beaucoup de soin, et même de scrupule. En la perdant, il perdit la gaîté vive qui l'inspirait, et il tomba dans une sombre mélancolie qui le conduisit au tombeau. Il cessa de la pleurer et de vivre le 3 novembre 1783.

FAYOLLE.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

V. A. a sans doute lu dans quelques vieux recueils l'anecdote surannée de *Monsieur Chat*, anecdote qui n'est pas, à beaucoup près, aussi divertissante que celle de Sainte-Foix au sujet d'une bavaroise au café de Foi. Trois auteurs, dont l'un s'est fait siffler en prose, l'autre en vers, et l'autre en musique, avaient essayé d'égayer la scène de l'Opéra-Comique avec ce bizarre sujet. Le public en effet a beaucoup ri d'eux, mais non de leur pièce : je l'en aurais bien défié.

Rien n'est plus froidement combiné que le plan de *l'Inconnu* ou le *Coup d'épée viager*. Un directeur général des douanes est un pauvre personnage à mettre au théâtre ; mais enfin, puisqu'on voulait absolument qu'il fût question des douanes et de *ses gabeloux*, on pouvait imaginer quelque chose de plus vraisemblable que le triste quiproquo du directeur qu'on prend si gauchement pour un contrebandier. Cette situation pouvait offrir de l'originalité, si toutefois elle avait été amenée. L'art de bien pré-

Digitized by Google

parer une scène pour un auteur comique est aussi difficile que l'art des transitions pour un orateur. Que pensera votre altesse, quand elle saura enfin que le général en chef des douaniers du royaume épouse la belle-fille d'un maître de poste aubergiste de Barèges ?

Je ne sais ce que madame Gavaudan a fait aux auteurs et à l'administration de Feydeau, pour avoir été obligée de prendre un rôle dans un ouvrage où le musicien n'a pas même eu l'esprit de composer un petit air ou une romance qui pût donner au personnage dont cette excellente actrice s'était chargée, l'occasion d'être moins absurde et moins inconvenant. Mademoiselle Leclerc était très-bien dans son rôle, tout ce qu'elle disait ne signifiait rien : on eût dit qu'elle improvisait.

Huet, Chénard et Ponchard étaient bien médiocres. Pauvre opéra-comique ! que deviendra-t-il. Quand autrefois il s'avisait de ne pas faire rire, il faisait pleurer du moins. Aujourd'hui on y bâille. Encore quelques mois, et ce théâtre deviendra presque aussi désert que la salle du Vaudeville. La troupe de Feydeau a bien besoin d'être renouvelée; les chœurs mêmes sont tombés en désuétude; les hommes y sont vieux et sans voix, les femmes d'une laideur repoussante, et parvenues depuis long-temps à une majorité qui n'est que trop constatée. Quand le seigneur suzerain parle de *cette belle jeunesse*, de ces *jeunes et jolies villageoises* dont un demi-siècle au moins a ridé le masque, il est difficile au spectateur le plus bénévole de se prêter à l'illusion. L'administration de l'Opéra-Comique devrait, en vérité, faire restaurer ses décorations, renouveler quelques costumes et ses figurans, donner plus de nouveautés et moins de billets destinés à *soigner l'entrée* de certains chefs d'emplois.... Peut-être faudrait-il changer aussi les administrateurs.

Je ne crois pas, Monseigneur, en vous transportant de Feydeau au théâtre de la porte Saint-Martin, qu'il soit nécessaire de vous y amener par gradation. Le genre est à peu près le même. On joue des mélodrames et des vaudevilles dans ces deux établissemens, et je ne serais pas surpris que le théâtre plébéien survécût au théâtre patricien.

Digitized by Google

Jusqu'à présent, du moins, ce ne sera point par le mérite des ouvrages qu'il se donne la peine de représenter. J'ai assisté dernièrement au succès d'une comédie mêlée de couplets, intitulée *le Poisson d'Avril.*

Ce succès était sans doute une mystification que le public faisait à l'auteur, vu la circonstance Il se nomme Émile; et, à l'exemple de Lanoue, il remplissait le principal personnage de sa pièce.

Voici un des couplets du vaudeville final qui a obtenu les honneurs du *bis.* Je choisis exprès le meilleur de l'ouvrage pour donner à V. A. un échantillon avantageux du style et de l'esprit d'un acteur des boulevards.

Si l'on vous dit que l' vent n'est pas l' tonnerre,
Si l'on vous dit qu' l'hiver n'est pas l'été,
Si l'on vous dit qu' du vin n'est pas d' la bière,
Croyez-le, c'est la vérité.
Si l'on vous dit qu'il pleut quand l' soleil brille,
Si l'on vous dit qu' l'ognon est du persil,
Si l'on vous dit qu'un garçon est un' fille,
C' sont des poissons d'avril.

Comme ces idées sont de bon goût! La *bière* malheureusement sent un peu le café de la Porte-Saint-Martin, où sans doute ce joli couplet a été conçu. Cependant, en y réfléchissant mûrement, on pourrait se tromper; car l'*ognon* et le *persil* à son tour, sent un peu la cuisine; mais

Avec quel charme enfin ces choses-là sont dites!

Je ne sais quel médecin prétendait que, plus un homme avait d'esprit, moins il devait s'attendre à vivre longtemps. Je veux être pendu si M. Émile ne devient pas octogénaire ainsi que M. Sewrin. Au reste, M. Dumersan, suivant ce principe, parviendra à un âge assez avancé pour juger la question. Il fera peut-être reprendre alors le cours des représentations de *Fortunatus*, insipide vau-

Digitized by Google

deville qu'il a fait paraître pour la première fois, ces jours derniers, au théâtre des Variétés. Il ne s'est rien passé de remarquable, si ce n'est l'embarras de l'acteur chargé d'annoncer, malgré le public, le nom de l'auteur. Cet acteur, étourdi des huées et des sifflets qui partaient de tous les points de la salle, perdit toute sa présence d'esprit : un moment de silence lui rendit la parole ; il ne se rappelait plus le nom qu'il devait proclamer ; il commença par nommer M. Sewrin ; on siffla..... Il prétendit s'être trompé, et le nom de M. Brazier lui échappa ; on siffla..... Nouvelle excuse, nouveaux noms ; à ceux de MM. Merle et Dumersan, le public n'y put pas tenir davantage, et siffla avec une telle violence, que l'acteur se retira fort étonné de ce *crescendo*. Je ne sais pourquoi ces messieurs n'ont pas porté *Fortunatus* à l'Odéon ; il aurait servi de petite pièce à la grande comédie de *la Fête d'un bourgeois de Paris*.

Seconde lettre à M. Picard, Directeur de l'Odéon.

Ma lettre, Monsieur, a excité plus de scandale que je n'aurais voulu, car je ne suis pas journaliste. Je me suis plaint avec franchise, avec toute la chaleur que m'inspire l'amour de mon quartier, des causes qui avaient renversé toutes les espérances des habitans du faubourg Saint-Germain. L'on m'a taxé d'aigreur et de malveillance. Ah ! Monsieur, on voit bien que ces gens-là ne vont pas à l'Odéon.

A quoi bon, me dit-on, vous fâcher de la sorte ? A quoi bon ! A sauver, si je puis, la plus belle moitié de Paris de l'ennui et du mauvais goût, à stigmatiser ces histrions sans talent, qui perdent l'art dramatique, dans le séjour même où il prit un si brillant essor ; enfin, à faire justifier ce vers du plus aimable de nos poëtes :

Paris a son Parnasse au faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

A propos de quelques-unes de mes critiques à l'égard des petits auteurs dont les petites pièces obtiennent de si petits succès, un rédacteur de la *Gazette de France* attaque la feuille par laquelle je vous envoie mes observations. D'après la définition que j'ai donnée du nom de votre théâtre, définition que j'ai si promptement trouvée en songeant à la *Fête d'un Bourgeois de Paris*, il appelle le *Mercure*, l'Odéon des Journaux. Le trait est sanglant; mais personne ne contestera à la *Gazette de France* le droit de disposer de ce titre. Je ne soulèverai pas davantage le voile qui cache le faiseur d'esprit de la *Gazette* (car il y a quelquefois de l'esprit jusque dans la *Gazette*).

A propos de M. Merle, parlons de M. Dumersan. J'ai été voir la première représentation de ses *Comédiennes*. Eh! Monsieur, quand il y aurait de l'esprit dans cette pièce, pensez-vous que de pareils ouvrages suffisent pour mériter qu'on aille à l'Odéon? Au lieu de faire perdre du temps à vos acteurs, pour apprendre ces bluettes passagères comme les circonstances qui les font naître, au lieu de glaner dans le champ qu'on vient de moissonner, ouvrez-vous une route nouvelle, exploitez une terre vierge. Vous avez à l'académie où vous siégez (j'allais dire où vous dormez comme eux), des confrères, dont les muses sont chéries du public; car c'est bientôt à l'académie qu'il faudra chercher nos bons auteurs. Aimé et protégé, comme vous êtes, de Morphée, auquel vous avez consacré un temple, engagez-le à priver de ses pavots deux ou trois de vos co-immortels. Demandez à M. Andrieux une de ces comédies charmantes, qui échappent à sa plume facile, comme elles échappent à la critique; priez M. Duval de vous ouvrir son riche portefeuille. Quelqu'un qui n'est point à négliger encore par les directeurs de théâtres, qui ne sont pas tous directeurs *de domaines*, c'est M. Étienne; il a mieux que de l'esprit de parti.

On s'est plaint, dit-on, de la rigueur de mes critiques sur Thénard. Croyez-vous, Monsieur, qu'il a trouvé des défenseurs? On va jusqu'à le mettre au-dessus de Pélicier, que je n'avais pas même osé nommer; mais

Digitized by Google

j'avais tort de le passer sous silence, puisque je parlais de Thénard. Pélicier a au moins une espèce de naturel un peu outré; mais il est aussi supérieur à Thénard, que Thénard l'est à votre protégé M. Adrien, dont vous avez été, soit dit entre nous, un peu trop engoué, et que vous chassez maintenant je ne sais pourquoi.

Quelle est cette *mère noble* sans noblesse, dont l'œil est incertain et le ton plus incertain encore? ce grand et sot acteur qui sait si bien se grimer et si mal jouer la comédie? cette jeune et belle personne que j'admirais dans un boudoir, cette jolie actrice dont le débit et le jeu sont plus froids encore que la température de Cassel? et ce valet enfin moins gai que *Marchand*, et cependant plus plaisant que Talon?

Il faut vous l'avouer, Monsieur, si vous ne vous hâtez pas de donner à Chazel, à Clozel, à Perroud, à mesdemoiselles Délia et Millon, des artistes moins effrayans par leur nullité, l'Odéon restera Odéon; et moi, qui demeure dans le faubourg Saint-Germain depuis soixante ans, (demandez plutôt à madame la comtesse de Valliron, dont j'ai l'avantage d'être le voisin), je quitte un quartier sans spectacle, pour vivre dans un lieu

> Où les beaux-arts, la danse et la musique,
> De cent plaisirs divers font un plaisir unique.
>
> Dii talem avertite casum!

C'est pour prévenir la ruine totale d'un théâtre cher à mes plaisirs, que j'ai commencé avec vous cette correspondance, Monsieur; vous devez sentir combien la politesse y excède la vérité; l'on ne m'accusera pas de faire comme le *niais* qui, semblable aux crocheteurs de Londres, jette de la boue à tous ceux qui passent dans la rue avec un habit brodé; j'ai presque la grâce du Géant Vert et la modération de la Quotidienne; d'ailleurs personne chez vous ne porte un habit brodé.

Un habitant du faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

PARIS.

ORDONNANCES DU ROI.

Ordonnance relative à l'organisation de l'Institut.
(21 *mars*.)

LOUIS, par la grâce de Dieu, etc.

La protection que les rois nos aïeux ont constamment accordée aux sciences et aux lettres, nous a toujours fait considérer avec un intérêt particulier les divers établissemens qu'ils ont fondés pour honorer ceux qui les cultivent; aussi n'avons-nous pu voir sans douleur la chute de ces académies qui avaient si puissamment contribué à la prospérité des lettres, et dont la fondation a été un titre de gloire pour nos augustes prédécesseurs. Depuis l'époque où elles ont été rétablies sous une dénomination nouvelle, nous avons vu avec une vive satisfaction la considération et la renommée que l'Institut a méritées en Europe. Aussitôt que la divine Providence nous a rappelé sur le trône de nos pères, notre intention a été de maintenir et de protéger cette savante compagnie; mais nous avons jugé convenable de rendre à chacune de ses classes son nom primitif, afin de rattacher leur gloire passée à celle qu'elles ont acquise, et afin de leur rappeler à la fois ce quelles ont pu faire dans des temps difficiles, et ce que nous devons en attendre dans des jours plus heureux.

Enfin, nous nous sommes proposé de donner aux académies une marque de notre royale bienveillance en associant leur établissement à la restauration de la monarchie, et en mettant leur composition et leurs statuts en accord avec l'ordre actuel de notre gouvernement.

A ces causes, et sur le rapport de notre ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur, notre conseil d'état entendu, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Digitized by Google

Art. 1er. L'Institut sera composé de quatre académies dénommées ainsi qu'il suit, et selon l'ordre de leur fondation; savoir :

L'académie française, l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, l'académie royale des sciences, l'académie royale des beaux-arts.

2. Les académies sont sous la protection directe et spéciale du roi.

3. Chaque académie aura son régime indépendant et la libre disposition des fonds qui lui sont ou lui seront spécialement affectés.

4. Toutefois l'agence, le secrétariat, la bibliothèque et les autres collections de l'Institut, demeureront communs aux quatre académies.

5. Les propriétés communes aux quatre académies, et les fonds y affectés, seront régis et administrés sous l'autorité de notre ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur, par une commission de huit membres, dont deux seront pris dans chaque académie. Ces commissaires seront élus chacun pour un an, et seront toujours rééligibles.

6. Les propriétés et fonds particuliers de chaque académie seront régis en son nom par les bureaux ou commissions institués ou à instituer, et dans les formes établies par les règlemens.

7. Chaque académie disposera, selon ses convenances, du local affecté aux séances publiques.

8. Elles tiendront une séance publique commune le 24 avril, jour de notre rentrée dans notre royaume.

9. Les membres de chaque académie pourront être élus aux trois autres académies.

10. L'académie française reprendra ses anciens statuts, sauf les modifications que nous pourrions juger nécessaires, et qui nous seront présentées, s'il y a lieu, par notre ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur.

Digitized by Google

11. L'académie française est et demeure composée ainsi qu'il suit :

MM. de Roquelaure, évêque de Senlis, Suard, secrétaire perpétuel, Ducis, le comte de Choiseul-Gouffier, Morellet, le comte d'Aguesseau, le comte Volney, Andrieux, l'abbé Sicard, le comte de Cessac, Villar, le comte de Fontanes, le comte François de Neufchâteau, le comte Bigot de Préameneu, le comte de Ségur, Lacretelle aîné, le comte Daru, Reynouard, Picard, le comte Destutt-Tracy, Lemercier, Parseval-Grandmaison, le vicomte de Châteaubriant, Lacretelle jeune, Alexandre Duval, Campenon, Michaud, Aignan, de Jouy, Baour-Lormian, de Beausset, évêque d'Alais, de Bonald, le comte Ferrand, le comte de Lally-Tolendal, le duc de Lévis, le duc de Richelieu, l'abbé de Montesquiou, Lainé, M...., M....

12. L'académie royale des inscriptions et belles-lettres conservera l'organisation et les règlemens actuels de la troisième classe de l'Institut.

13. L'académie royale des inscriptions et belles-lettres est et demeure composée ainsi qu'il suit :

MM. Dacier, secrétaire perpétuel, le comte de Choiseul-Gouffier, le comte Pastoret, le baron Sylvestre de Sacy, Gosselin, Daunou, Desales, Dupont de Nemours, le baron Reinhard, Ginguené, le prince de Talleyrand, le comte Garan de Coulon, Langlès, Pougens, le duc de Plaisance, Quatremère de Quincy, le chevalier Visconti, le comte Boissy-d'Anglas, Millin, le baron de Gérando, Dom Brial, Petit-Radel, Barbié-Dubocage, le comte Lanjuinais, Caussin, Gail, Clavier, Amaury-Duval, Bernardi, Boissonnade, le comte de Laborde, Walkenaër, Vanderbourg, Quatremère (Étienne), Raoul-Rochette, le Trosne, Mollevault, M...., M...., M....

14. L'académie royale des sciences conservera l'organisation et la distribution en sections de la première classe de l'Institut.

15. L'académie royale des sciences est et demeure composée ainsi qu'il suit :

Digitized by Google

1re. Section. — *Géométrie.*

MM. le comte Laplace, le chevalier Legendre, Lacroix, Biot, Poinsot, Ampère.

2e. Section. — *Mécanique.*

MM. Périer, de Prony, le baron Sané, Molard, Cauchy, Bréguet.

3e. Section. — *Astronomie.*

MM. Messier, Cassini, Lefrançais-Lalande, Bouvard, Burckhardt, Arago.

4e. Section. — *Géographie et Navigation.*

MM. Buache, Beautemps-Beaupré, Rossel.

5e. Section. — *Physique générale.*

MM. Rochon, Charles, Lefèvre-Gineau, Gay-Lussac, Poisson, Girard.

6e. Section. — *Chimie.*

MM. le comte de Berthollet, Vauquelin, Deyeux, le comte Chaptal, Thénard, Proust.

7e. Section. — *Minéralogie.*

MM. Sage, Haüy, Duhamel, Lelièvre, le baron Ramond, Brongniard.

8e. Section. — *Botanique.*

MM. de Jussieu, de Lamarck, Desfontaines, Labillardière, Palissot de Beauvois, Mirbel.

9e. Section. — *Économie rurale.*

MM. Tessier, Thouin, Huzard, Sylvestre, Bosc, Yvart.

Digitized by Google

10e. Section. — *Anatomie et Zoologie.*

MM. le comte Lacépède, Richard, Pinel, le chevalier Geoffroy-Saint-Hilaire, Latreille, Duméril.

11e. Section. — *Médecine et Chirurgie.*

MM. le chevalier Portal, le chevalier Hallé, le chevalier Pelletan, le baron Percy, le baron Corvisart, Deschamps.

M. le chevalier Delambre, secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques.

M. le chevalier Cuvier, secrétaire perpétuel pour les sciences physiques.

16. L'académie royale des beaux-arts conservera l'organisation et la distribution en sections de la quatrième classe de l'Institut.

17. L'académie royale des beaux-arts est et demeure composée ainsi qu'il suit :

1re. Section. — *Peinture.*

MM. Van-Spaendonck, Vincent, Regnault, Taunay, Denon, Visconti, Menageot, Gerard, Guérin, Le Barbier aîné, Girodet, Gros, Meynier, Vernet (Carle).

2e. Section. — *Sculpture.*

MM. Rolland, Houdon, Dejoux, Lemot, Cartellier, Lecomte, Bosio, Dupaty.

3e. Section. — *Architecture.*

MM. Gondoin, Peyre, Dufourny, Heurtier, Percier, Fontaine, Rondelet, Bonnard.

4e. Section. — *Gravure.*

MM. Bervic, Jeuffroy, Duvivier, Desnoyers (Auguste).

Digitized by Google

5e. Section. — *Composition musicale.*

MM. Méhul, Gossec, Monsigny, Grandménil, Chérubini, Lesueur.

M....., secrétaire perpétuel.

18. Il sera ajouté, tant à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres qu'à l'académie royale des sciences, une classe d'académiciens libres, au nombre de dix, pour chacune de ces deux académies.

19. Les académiciens libres n'auront d'autre indemnité que celle du droit de présence.

Ils jouiront des mêmes droits que les autres académiciens, et seront élus selon les formes accoutumées.

20. Les anciens honoraires et académiciens, tant de l'académie royale des sciences que de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, seront de droit académiciens libres de l'académie à laquelle ils ont appartenu.

Ces académiciens feront les élections nécessaires pour compléter le nombre des dix académiciens libres dans chacune d'elles.

21. L'académie royale des beaux-arts aura également une classe d'académiciens libres dont le nombre sera déterminé par un règlement particulier, sur la proposition de l'académie elle-même.

22. Notre ministre et secrétaire d'état au département de l'intérieur soumettra à notre approbation les modifications qui pourraient être jugées nécessaires dans les règlemens de la 1re., de la 2e. et de la 4e. classes de l'Institut, pour adapter lesdits règlemens à l'académie royale des sciences, à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, et à l'académie royale des beaux-arts.

23. Il sera chaque année alloué au budjet de notre ministre secrétaire d'état de l'intérieur, un fonds général et suffisant pour payer les traitemens conservés et indemnités aux membres, secrétaires perpétuels et em-

Digitized by Google

ployés des quatre classes de l'Institut, ainsi que pour les divers travaux littéraires, les expériences, impressions, prix et autres objets.

Ce fonds sera réparti entre chacune des quatre académies qui composent l'Institut, selon la nature de leurs travaux, et de manière à ce que chacune d'elles ait la libre jouissance de ce qui sera assigné pour son service.

24. Tous les membres qui ont appartenu jusqu'à ce jour à l'une des quatre classes de l'Institut, conserveront la totalité de leur traitement.

25. Sont maintenus les décrets et règlemens qui ne contiennent aucune disposition contraire à celles de la présente ordonnance.

— Le 25, à huit heures et demie du soir, la garde de l'Abbaye étant assemblée et sous les armes, le greffier du conseil de guerre a lu au général Debelle l'arrêt qui le condamne à la peine de mort. Le général, qui a entendu cette lecture sans la moindre émotion, s'est retourné vers les soldats, et leur a dit : « Mes traits ne sont point altérés, car ma conscience est pure. Si la clémence du Roi veut encore s'exercer sur un sujet qui ne fut qu'égaré, toute ma vie sera employée à réparer ma faute : si ma mort seule peut l'expier, je suis prêt à mourir. *Vive le Roi! vive le Roi! vive le Roi!* Son A. R. monseigneur le duc d'Angoulême a demandé la grâce du général, et S. M. l'a accordée.

— Le Journal Général de France contient l'article suivant : Il y a quelque temps qu'un matelot, revenant à Dublin, après trois ans d'absence, arrive chez lui, où il avait laissé sa femme, établie dans un cabaret à bière : il entre, il l'aperçoit tenant un enfant sur ses genoux : « Babet, lui dit-il, cet enfant est-il à moi? — Ma foi, Jacques, je t'ai cru mort, et je me suis remariée. — Voilà qui est très-bien pour toi; mais crois-tu que ce mariage de convenance me fera renoncer à mes droits? Morbleu, il n'en sera rien; tant que je serai en mer, tu

Digitized by Google

peux garder ton mari de terre-ferme; mais, quand je serai ici, vois-tu, je jouirai de mes droits, ou nous verrons beau jeu! » Le plaisant de la chose est que les deux maris se sont ainsi arrangés à l'amiable. Le second sert la bière aux pratiques, mange à la cuisine et joue le rôle de valet, en attendant que le départ du matelot lui permette de jouer celui de maître. Il y a, dans cette aventure, un piquant de situations qui rend tous les personnages intéressans. Cette *Babet*, qui, sans faire tapage, se soumet ainsi à la circonstance qui lui impose deux maris, est surtout bien édifiante.

— On écrit de Rochefort qu'un nommé *Dubois*, détenu au bagne de cette ville, vient de se signaler par un trait dont l'histoire des galères n'avait point encore fourni d'exemple. Ce Dubois, qui exerçait avant sa détention la profession d'horloger, était versé dans tous les secrets de la mécanique. Souple et adroit, il avait su, par ses manières aisées et polies, capter la bienveillance de ses chefs. On lui accordait tontes sortes de facilités, et il s'occupait d'une machine ingénieuse avec laquelle il devait, disait-il, faire des expériences surprenantes. On attendait avec impatience l'issue de cette grande entreprise que retardait toujours quelque difficulté qu'il savait faire naître à propos. Enfin, on s'aperçut que, depuis qu'il s'occupait de sa machine, il jouissait d'une aisance qu'on ne lui connaissait point. Cette opulence de nouvelle fabrique éveilla les soupçons; on l'épia. On découvrit que, dans le bagne même, et sous les yeux de ses gardiens, il faisait, à ce qu'il paraît, de la fausse monnaie. Au moment de son arrestation, Dubois fils a été trouvé nanti d'une somme de 3000 francs de pièces fausses.

— Une feuille allemande, en annonçant les prophéties du paysan Muller, et la sensation qu'elles ont produite en Allemagne, ajoute les réflexions suivantes :

« Un esprit singulier règne dans ce moment parmi » les hommes. Mécontens du présent, ils ne prévoient » que des révolutions et des bouleversemens. On dirait » que les scènes sanglantes du passé les ont jetés dans

Digitized by Google

» une sorte de délire, où l'âme épuisée est tourmentée » de visions. Si l'on observe attentivement les peuples » de nos jours, on verra qu'ils offrent un singulier mé- » lange de lâcheté et d'audace, d'athéisme et de supers- » tition, de dureté et de tendresse sentimentale, de » débauche et de dévotion, de froideur et d'exalta- » tion romanesque. Ils ne savent plus s'ils doivent en- » dosser la cuirasse de la chevalerie, la haire des moines » ou la toge des Romains; ils essayent d'être tout, » excepté ce qu'ils devraient être. Le vrai leur paraît » commun; le simple, trivial et usé; et leur palais blasé » ne trouve plus de saveurs que dans les mets où l'art a » épuisé toutes ses ressources. »

ANGLETERRE.

Londres, 27 *mars*.

Buonaparte avait obtenu de l'amiral, pour son service, un certain nombre d'hommes tirés du *Northumberland*; il avait, en outre, demandé huit bons matelots et une des chaloupes du vaisseau pour s'amuser autour de l'île; mais cette demande lui a été péremptoirement refusée.

Des sentinelles sont placées dans toutes les directions. Napoléon ayant un soir dépassé ses limites, le factionnaire qui se trouvait sur ce point l'arrêta; surpris, il demanda à cet homme s'il connaissait bien celui qu'il retenait ainsi. Ce soldat répondit qu'il connaissait parfaitement bien sa personne. Buonaparte ayant pénétré plus avant, sans égard pour la défense du factionnaire, celui-ci lui tira son coup de fusil et le manqua.

Buonaparte s'étant plaint au gouverneur de la conduite de ce soldat, on demanda à cet homme s'il avait eu l'intention de tuer le général Buonaparte; et, sur sa réponse affirmative, il fut honorablement acquitté.

Erratum. Dans le dernier numéro, Notice sur La Harpe, p. 204, ligne 3, au lieu de 1796, lisez 1786.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

Imitation libre en vers français de la quinzième nuit d'Young.

LE MONDE.

(Fragment.)

Environnés d'écueils, instruits par nos revers,
Où courons-nous encor dans ce triste univers?
Quel prix si séduisant, et quels flatteurs présages
Livrent notre faiblesse à de nouveaux orages,
Sans songer qu'à nos pieds une frêle épaisseur
Nous cache du tombeau la ténébreuse horreur?
Fragilité de l'homme! ébloui par des ombres,
Le voyez-vous?... Il danse, errant sur des décombres!...

Digitized by Google

Que le funèbre airain sonne pour l'avertir,
Qu'il lui marque du temps le cours prêt à finir;
C'est en vain : à tout âge il rentre dans l'arène ;
S'élance, combat, tombe, ensanglante la scène.
Ici, c'est l'orgueilleux : comme il flatte avec art !
Mais comme avec bassesse il mendie un regard !
Là, cet autre, plus vain, qu'alarme un bruit frivole,
Cumule l'opulence et s'en fait une idole :
Privé du doux sommeil, pauvre de son trésor,
Tout son être est captif où repose son or.
Son or ! voilà son Dieu. Noyé dans la mollesse,
Le sibarite enfin, qu'entoure l'allégresse,
Poursuivant le plaisir, le plaisir devant lui,
Demain s'éclipsera comme hier il a fui.
L'éclair brille et s'éteint : de même, à peine nées,
Pour le voluptueux les roses sont fanées ;
S'il en orne son front, s'il en couvre ses pas,
En riant, il les cueille aux portes du trépas :
Médée arma sa main de la coupe tragique ;
Le nectar qu'il y boit n'est qu'un philtre magique !
Ses yeux appesantis, fermés pour les douleurs,
Sont ouverts pour sourire aux pavots des langueurs....
Mais bientôt, quel réveil au sortir de l'ivresse !
Tout s'évanouira... la sévère sagesse,
Protégeant contre lui ses autels méconnus,
Fera parler ses droits... le ciel tonne !... il n'est plus !

Hélas ! malgré l'éclat des célestes vengeances,
Et la funeste fin des fausses jouissances,
Mille autres fous encor, d'un pas précipité,
Vont braver les écueils de la frivolité.
Voyageurs sans boussole au pays des chimères,
Vains pilotes bercés d'illusions prospères,
Sur de légers esquifs gaîment ils sont partis :
Où vont-ils ? s'engloutir !... Tous se sont engloutis...

Digitized by Google

Dès que finit le rêve il n'est plus de fantômes.
Tel on voit dans la plaine un tourbillon d'atomes,
Qu'agite un courant d'air sur des sables mouvans,
Brusquement se dissoudre au choc fougueux des vents.

La pourpre, Lorenzo, n'est qu'un hochet qui trompe.
Dieu s'approche; hâte-toi; de l'homicide pompe
Qui t'assiége et t'endort, romps les fils enchantés:
Si devant lui s'éteint l'éclat des vanités,
Comme ces bulles d'air, frêles et vagabondes,
Qu'enfante l'aquilon sur l'écume des ondes,
A quoi t'auront servi tes monumens divers?
Les titres d'un grand nom, fastes légués aux vers;
Le laurier tout sanglant de la terrestre gloire,
Et le pavois doré d'un triomphe illusoire?
S'il les brise, ce Dieu, penses-tu le fléchir?
Lorenzo, penses-tu de la mort t'affranchir?
Non; délivre ton cœur des fardeaux chimériques
Auxquels l'ont condamné tes penchans tyranniques;
Reviens à la raison par un noble transport;
Rougis d'aller chercher le repos loin du port.

Quel charme si puissant t'attache donc au monde?
Je veux dissoudre un nœud qui sur l'erreur se fonde:
Mon sujet est commun; mes chants seront nouveaux,
Si la sage Uranie épure mes travaux.
Dans quel trouble, à ma voix, ton âme contristée
D'un perfide repos sortira révoltée,
Pour se nourrir du fruit de l'immuable bien!
L'or pur, c'est la vertu; crains le vernis du tien.
Celui-là qui du mal chérit la léthargie,
Hautement de mes vers blâmera l'énergie;
S'il rit, dois-je me taire? Est-ce à la vérité
De faiblir pour le vice, à lui d'être écouté?

Du monde ouvrons l'histoire! Où reposer ma vue?
Je n'y vois qu'un chaos pour mon âme éperdue,

Digitized by Google

Qu'il m'effraye! Ici, là, les jeux de la fortune,
Épars sur tous les points de la route commune :
La nature marâtre et prodigue à la fois ;
De la nécessité l'impérieuse voix ;
Et l'homme furieux et la femme perfide,
Et le fiel et le sang, la guerre, le suicide...
Hélas ! presque toujours la trompette nous rend
Ces cris que du malheur la renommée apprend !
Le monde entier l'écoute, attentif sans relâche
A ses tristes récits ; mais pour combler sa tâche
Elle n'a point assez des heures ni des jours ;
Les ans coulent trop prompts, les siècles sont trop courts.
Qui comptera des mers le sable ou les orages?
L'infortune de l'homme embrasse tous les âges,
Et son histoire est lue à cent peuples divers :
Depuis que du néant s'échappa l'univers,
On dirait que le temps de sa course éternelle
Se délasse à prôner la chronique mortelle !
Le cours de chaque instant, par des chocs imprévus,
Voit se briser les fils dont nos jours sont tissus ;
Et souvent la Fortune en noua sur sa roue
Pour se rompre soudain : la mort, qui les dénoue,
Sans pitié le confond ; le plus beau dans sa main,
N'interrompt pas l'ardeur de son zèle inhumain ;
Et le Temps vole ainsi, muni d'armes fatales,
Remplir de nos revers ses lugubres annales.

P. Sylvain Blot.

LA JUSTIFICATION DU PRÉDICATEUR.

Un vieux pasteur avait si longuement
Prêché le saint du lieu, que chacun en sortant
Murmurait contre lui d'une étrange manière.
On dit même que le vicaire
N'était pas le moins mécontent ;

Digitized by Google

Si que, dans son humeur chagrine,
Il avait du sermon censuré la doctrine.
Or, son curé le sut : le dimanche suivant,
Voilà qu'il reparaît en chaire.
Mes chers frères, dit-il, je suis, en ce moment,
Forcé, contre mon ordinaire,
De vous parler de moi ; mais je dois sous vos yeux
Foudroyer, sans délai, les traits pernicieux
Qu'une langue trop téméraire
N'a pas craint de lancer sur mon dernier sermon.
Peut-être aurais-je dû le faire un peu moins long :
Mais ce n'est pas une raison,
Pour en déchirer la doctrine,
Que je soutiens en tout conforme au droit canon,
A la Sainte Écriture, à notre foi divine ;
Et pour qu'aucun de vous n'en puisse plus douter,
A moins d'être accusé lui-même d'hérésie,
Écoutez-moi bien, je vous prie,
Je m'en vais vous le répéter.

ÉPIGRAMME

Sur Regnault de Saint-Jean-d'Angély, lors de sa nomination à l'Institut (1).

Quel est ce Regnault, dites-moi,
Qui clôt une savante liste?
C'est un esprit de mince aloi,
Jadis apprenti journaliste,
Et de Calais feuilletonniste ;
Suivant la fortune à la piste,
Servant et la ligue et le roi,
Aujourd'hui grand bonapartiste,
Demain, s'il le faut, bourboniste,

(1) Cette épigramme est attribuée à Lebrun.

Digitized by Google

Fayettiste ou Roberspiérîste,
Orléaniste ou Babouviste;
Bref, le voilà juré puriste,
Lui quarantième faisant loi,
Littérateur à l'improviste,
Décidant en vrai casuiste,
Sans savoir comment ni pourquoi.
Pauvre Institut! que Dieu t'assiste!

L'INCOGNITO.

Certain auteur d'un drame tout nouveau,
A l'Odéon incognito,
Voulut juger de l'état de sa pièce,
Bien caché dans la presse.
D'un grand manteau voilà qu'il s'est couvert;
Puis à son sort tremblant il s'abandonne:
Mais il ne fut reconnu de personne,
Car le théâtre était désert.

QUESTION.

L'Amour surmonte toutes choses;
Le Temps les consume à son tour.
A présent, dis-moi, si tu l'oses,
Quel est le plus puissant du Temps ou de l'Amour?

Digitized by Google

ÉNIGME.

Sans moi, tu ne vois pas le milieu de la vie,
L'oiseau ne trouve plus son nid;
Prends garde à moi, lecteur, avec ta mie
Toujours je partage ton lit.

CHARADE.

Mon premier, sous l'air de douceur,
Cache un très-mauvais caractère;
Il est adroit, fourbe et voleur;
Pourtant il est très-nécessaire:
Et l'on voit souvent mon entier
Lire entouré de mon dernier.

LOGOGRIPHE.

Je suis ce qui n'est pas encore,
Et ne suis plus quand on me voit.
Bientôt à la prochaine aurore,
Quoique je meure, on m'aperçoit
Toujours à l'instant de renaître.
Lecteur, veux-tu mieux me connaître?
Deux premiers de six pieds ont fixé le hasard:
Le reste est de toi-même une utile partie,
Qui souvent garantit ta vie
Quand elle te sert avec art.
Je crois assez me faire entendre.

Digitized by Google

Quoi ! tu ne me tiens pas ! dans ton lit va m'attendre :
Adieu, bonsoir, il est tard.

AUTRE.

J'ai cinq pieds ; quelquefois j'extravague à tel point
Qu'en France on ne balance point
A nommer moi celui qui fait quelque sottise,
Par un faux point d'honneur ou par témérité.
Sans chef ni cou, je suis cet animal bâté,
T'ant renommé pour sa sottise.

S.....!..

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Bergère.*
Le mot de la charade est *Tourment.*
Le mot du logogriphe est *Essor,* dans lequel on trouve Rosse.

Digitized by Google

LETTRE DE M. MICHALON A MM. LES RÉDACTEURS DU DIABLE BOITEUX.

Le hasard a fait tomber dans mes mains le deuxième numéro du *Diable Boiteux;* j'y ai lu avec étonnement l'article qui suit :

« Le *Mercure* compte parmi ses propriétaires le coiffeur Michalon, qui s'est rendu adjudicataire de sept » actions; on dit qu'il a pris avec l'administration l'engagement d'y abandonner toutes ses pratiques, pour » qu'elles en fassent, sans doute, des papillotes. »

Je croyais, en ma qualité de coiffeur, n'avoir, messieurs, rien à *démêler* avec vous; aussi m'inquiétais-je fort peu de votre journal : qu'est-ce en effet, depuis quelques années, qu'un diable de plus ou de moins? Cependant, messieurs, comme tout souvenir mérite un remerciement, et que vous avez parlé de moi, je vous dois une réponse. Suis-je copropriétaire du *Mercure*, ne le suis-je point? Qu'importe? Mon prétendu achat de sept actions, pourrait prouver que j'ai sept fois plus de confiance dans ce journal que dans le vôtre, où je n'ai pris aucun intérêt; mais voilà tout. C'était la seule conclusion raisonnable à tirer de mon entreprise; et c'est précisément celle que vous ne deviez pas en tirer. Je l'avoue, messieurs, il m'avait semblé jusqu'ici que les affaires domestiques ne ressortaient point de votre tribunal, et que le silence sur les intérêts privés faisait partie des devoirs du journaliste : votre conduite m'a prouvé le contraire. Quoi qu'il en soit, je ne saurais vous reprocher sérieusement votre indiscrétion, vous êtes nés d'hier, et tous les enfans sont bavards.

Ne craignez point toutefois mon ressentiment, la vengeance m'est aujourd'hui trop facile pour n'être pas méprisée. Vous ne me verrez pas soulever le voile mystérieux qui vous couvre. Gardez l'anonyme, messieurs les *aristarques;* cachez surtout, et pour cause, la

Digitized by Google

main inhabile qui fait si gauchement mouvoir, en guise d'Asmodée, votre pitoyable marionnette.

Pardonnez, messieurs, cette boutade un peu vive : j'oubliais que nous sommes confrères; peut-être même ai-je quelques droits à votre parenté : voici mes titres.

L'auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie à grand spectacle, et presque aussi lugubre qu'un mélodrame, maître André, de poudreuse mémoire, écrivait à Voltaire, *Mon cher confrère*. Vous n'êtes point, il est vrai, des Voltaires; mais moi je n'aspire pas non plus à la gloire de maître André; ainsi, proportions gardées, nous pouvons fraterniser sans inconvéniens.

Que de points, d'ailleurs, nous rapprochent! Vous n'êtes pas littérateurs, je ne le suis pas non plus; avec vos ciseaux vous faites des livres, et moi des perruques; vous écrivez par spéculation, et je spécule sans écrire; courant, comme vous voyez, la même carrière, soyons amis, ne fût-ce que pour la forme; c'est aujourd'hui le plus sûr moyen de ne ressembler à personne. Pour moi, croyez-en ma franchise, je vous dois trop pour ne pas vous aimer. Grâces à vos soins mes magasins regorgent de papillotes; vos épithalames pour le mariage de Bonaparte, vos pièces de circonstances sur la naissance du roi de Rome, et mille autres chefs-d'œuvre... de typographie, sortis, comme le *Diable Boiteux*, des presses de M. Didot, tout cela s'est écoulé chez moi : quelque *défrisés* que soient la plupart d'entre vous, je me fais fort, et pour long-temps, de les rendre présentables *gratis*. Votre consommation ne saurait être au-dessus de mes ressources, vos ouvrages m'ont coûté si peu! Non, dix ans de libéralités journalières ne me suffiraient point, pour rendre à chacun de vous ce qu'il m'a donné.

« Où diable a-t-on pris, dites-vous, que nous avions » l'intention de refaire l'ouvrage de Lesage? De ce qu'on » porte le nom d'un autre, s'ensuit-il qu'on soit tenu » d'avoir son esprit? » Eh non! messieurs, il n'y a point d'obligation : chacun de vos numéros nous le prouve. Lesage riait, et vous grimacez; il était malin, et vous voudriez être méchans; il déguisait habilement ses modèles, et vous ôtez le masque; des aventures vraies s'em-

Digitized by Google

bellissaient sous sa plume de tous les prestiges de la fable, vos inventions ressemblent à des vérités triviales: aussi vos adeptes les plus zélés confessent-ils aujourd'hui qu'en vous supposant de l'esprit ils vous ont calomniés; on s'accorde à dire que votre Asmodée n'est point, même du côté gauche, parent du *Diable Boiteux*.

Au surplus, il vous sied mal de vouloir jeter de la poudre aux yeux; chacun son état, mes chers confrères. Vous êtes plus débonnaires que vous ne pensez; c'est avec édification que je vous ai vus, nouveaux Romulus, ouvrir un asile à ceux qui cherchent un refuge, et même à ceux qui n'en cherchent point. Que M. Guilbert de Pixérécourt (1), ne voulant plus faire parler de lui, s'enferme dans votre journal, et y trouve, suivant ses désirs, la plus obscure de toutes les retraites, rien de mieux; une pareille hospitalité vous honore. Mais par quelle injure M. Reynouard a-t-il mérité que vous disiez du bien de lui? N'est-ce point une malice que de l'avoir logé à la même enseigne que M. de Pixérécourt, et pour ainsi dire inhumé côte à côte avec lui? Pourquoi le portrait de Méhul défiguré se trouve-t-il accroché dans un des coins de votre galerie? Ce n'est point, après tout, que vos intentions ne soient pures; il est vraiment patriotique de disposer l'apothéose des gens de lettres avant leur mort; c'est le moyen de n'omettre personne: d'ailleurs, en cas de besoin, ces messieurs feraient plutôt eux-mêmes d'avance leur éloge que de se soumettre à l'oubli. La vie est courte, mes chers confrères, hâtez votre ouvrage; désormais, s'il est possible, renfermez plusieurs auteurs à la fois dans un même caveau de famille;

(1) M. Guilbert de Pixérécourt est, comme on sait, auteur de *Charles-le-Téméraire*, mélodrame, dont le succès au parterre de la Gaîté a, suivant les politiques de la Porte Saint-Martin, décidé de la journée de Waterloo. Nous devons à cet *Hercule littéraire*, vrai *Corneille du Boulevard*, la *Femme à deux Maris*, *l'Homme à Trois Visages*, *la Forteresse du Danube*, et cent autres mélodrames surprenans, où, de part et d'autre, on se bat avec tant de courage, qu'à la fin de la pièce il survit rarement un héros pour enterrer les morts.

Digitized by Google

que par vos soins leur nom les précède dans la tombe ; il est toujours bon de visiter son nouveau logement avant le terme, et de savoir un peu ce qu'on dira de nous après décès. Vous connaissez l'histoire de CHARLES V. Qu'on ne s'y trompe pas, cependant, toutes vos phrases ne sont point confites au miel et au sucre. On voit que vous auriez l'ambition de vous élever jusqu'à cette mortelle Gazette qui, nommée par le public le *Journal de l'Odéon*, a cru se venger en appelant le *Mercure* l'*Odéon des journaux*. Un coup d'œil sur les œuvres de Rivarol vous eût, mes chers confrères, beaucoup mieux servi que vos inspirations présentes et futures. Tout nouvellement nourris de ce fiel, vous eussiez pu appeler les rédacteurs du *Mercure la Providence des épiciers*, comme il appelait Cubières *la Providence des almanachs*. Peut-être même leur auriez-vous fait l'honneur de dire que, pendant longues années, ils ont *écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb*. Mais une pareille satire n'eût-elle point été un éloge ? Les rédacteurs du *Mercure* pouvaient-ils rien faire de mieux pour leurs abonnés que de leur vendre le sommeil, tandis que toute la France était si cruellement agitée et par des cris de guerre, et par les convulsions d'un homme que divinisaient des plumes vénales ? Je reviens à vous, sans transition.

Mieux vaut l'air fou que l'air capable.

Quel bonheur pour vous, messieurs, d'avoir pour adversaire un homme d'un naturel bénin ! Comme il m'eût été facile aujourd'hui de vous rendre plaisans au moins une fois ! Par exemple, quel bon ton, quelle urbanité dans vos réflexions sur madame de Genlis ! Avec quelle finesse vous la comparez à ce conseiller du parlement de Paris, à ce pauvre M. *Tiraqueau, qui donnait tous les ans à l'état un enfant et un livre !* Grâce à votre plume, l'inépuisable *prodigalité de madame la comtesse* rappelle *le petit chien toujours prêt à secouer des perles et des diamans*. La prodigalité qui rappelle le petit chien ! Diable ! *où prend votre esprit toutes ces gentillesses ?* Araminthe, quoi qu'on die, vous eût envié celui-là !

Digitized by Google

Ma lettre n'est déjà que trop longue; aussi ne dirai-je rien du *Nain rose*, que vous métamorphosez en *Niais* rose. Asmodée, à mon avis, tu lui devais au moins, par amour-propre, quelques ménagemens.

On dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.

Enfin, messieurs, tout ce qui est précoce n'a que peu de durée. Comme il serait donc possible que sous peu de jours vous passiez doucement et sans bruit de vie à trépas, espérez de moi, pour vos mânes, impartialité et justice. Si jamais on ose vous taxer de malignité, je saurai confondre les calomniateurs, et leur démontrer, mon compas à la main, que *le Diable Boiteux* fut le meilleur homme du monde.

Signé MICHALON, coiffeur, rue Feydeau.

Proportion.

Le professeur du *Diable Boiteux* est à Lesage, auteur du vrai *Diable Boiteux*, comme le singe est à l'homme: aussi a-t-on déjà surnommé ce nouveau journal, qui n'a rien de diabolique, *le Singe Boiteux.*

MÉDECINE, PATHOLOGIE INTERNE,

M. Broussais vient de commencer son cours particulier de pathologie. Cet habile médecin annonce le projet bien déterminé d'opérer une révolution dans l'art de guérir, et il en a fait sentir la nécessité par un discours qui a été accueilli avec un tel enthousiasme, qu'on serait tenté de croire que cette révolution est déjà commencée. En donnant ici la substance de ce discours, nous mettrons nos lecteurs dans le cas de juger cette question qui intéresse si fort l'ordre social.

La médecine, fondée par Hippocrate, consistait alors dans un recueil de faits et d'axiomes, fruit de l'observation attentive des phénomènes extérieurs des maladies. Mais le respect ou l'horreur qu'inspiraient à cette époque les cadavres humains, empêchait qu'on n'en découvrît la

Digitized by Google

cause prochaine. Dans l'impossibilité où ils étaient d'examiner les organes après la mort, et d'y chercher l'explication des désordres qui les avaient frappés durant la vie, les médecins eurent recours aux hypothèses pour s'en rendre raison. De là, les explications plus ou moins absurdes des phénomènes morbides, d'après les systèmes de philosophie qui régnèrent successivement dans les écoles anciennes.

La médecine ne fait aucun progrès pendant une longue suite de siècles; si l'on découvre quelques maladies nouvelles, la théorie en est bientôt obscurcie par les systèmes régnans.

C'est dans cet état qu'elle traverse les temps de barbarie, qui succèdent aux beaux jours de la Grèce et de Rome, jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres en Europe, qui semble devoir la porter rapidement au degré de perfection dont elle est susceptible. L'anatomie commence à répandre des lumières sur cette science précieuse; la physiologie paraît lui donner plus de vie et d'intérêt : Stahl vient fixer les yeux des philosophes sur le principe vital; la route est tracée; les bons esprits vont sans doute la parcourir et entraîner à leur suite tous les médecins judicieux. Rien moins que cela : un homme d'un vaste savoir et d'une éloquence entraînante paraît sur la scène; Boerhaave substitue les lois mécaniques aux lois vitales; il crée une théorie complète, et des suffrages presque universels ont bientôt consacré son erreur.

Cependant les bons esprits ne sont point séduits, les lois vitales sont étudiées, les expériences physiologiques se multiplient, le médecin devenu anatomiste compare les altérations des organes qu'il trouve dans les cadavres, avec les phénomènes des maladies, les explications hypothétiques sont rejetées avec mépris. Les fondemens de la médecine sont désormais posés sur des bases solides; qui ne croirait que cette science touche à sa perfection?

Le but est cependant encore une fois manqué, et c'est ici le point principal de la question qui nous occupe.

De ces observations innombrables sur les maladies faites et refaites dans des vues si différentes, et d'après des

Digitized by Google

systèmes si disparates, il est résulté une immense quantité de faits; les maladies se trouvent donc tellement multipliées que la mémoire ne peut plus y suffire; les médecins sentent la nécessité de les coordonner dans un ordre symétrique, comme on le pratique pour les objets matériels d'histoire naturelle; et la nosologie prend naissance. — La première classification semble d'abord un chef-d'œuvre; cependant on y découvre bientôt une foule d'imperfections; chacun la corrige, la modifie d'après sa théorie: enfin il en paraît une de nos jours qui s'appuie sur l'analyse et se compare aux classifications chimiques, botaniques, zoologiques, etc. Elle prend un titre imposant: c'est la nosologie (ou nosographie) philosophique, par excellence, presque toute la France en convient, et la médecine a désormais pris son rang parmi les sciences naturelles.

Tel est pourtant le colosse que le docteur Broussais entreprend de renverser. Pour en saper les fondemens, il s'attache à démontrer que les maladies ne sont pas, comme les plantes et les cristaux, caractérisées par des formes déterminées; qu'elles ne sont que le cri de douleur des organes souffrans, ce qui les rend aussi variables que la sensibilité de chaque individu; qu'en les distinguant, d'après les phénomènes extérieurs les plus saillans, on ne manque jamais de placer sur la même ligne et d'assujétir au même traitement, des lésions intérieures d'un caractère tout-à-fait opposé; d'où résulte une foule d'erreurs dans l'application des remèdes. Il en donne pour exemple les maladies où prédomine la faiblesse, et il le prouve en faisant voir que, dans une foule de cas, la faiblesse exige l'emploi des moyens débilitans. Il blâme surtout la défense expresse faite aux médecins de se rendre compte des phénomènes pathologiques, et fait voir que des explications fondées sur la physiologie et sur les rapprochemens des diverses maladies entre elles, sont absolument indispensables pour éclairer leur nature et réserver les médecins des fautes qu'ils commettent journellement dans la pratique. Il prouve jusqu'à l'évidence que la pratique, aujourd'hui prédominante, est absolument celle de l'Écossais Jean Brown, dont la doctrine a

Digitized by Google

été justement conspuée par tous les médecins de l'Europe, et même par les auteurs du système actuel. On voit, par les développemens que donne M. Broussais, qu'en traitant d'après les nosologies (ou nosographies) on ne fait la guerre qu'à des abstractions, à des noms, admis sur la foi des anciens, comme représentatifs de certaines maladies, au lieu de combattre l'état morbide des organes.

Il n'est, selon ce savant observateur, qu'un moyen de prévenir ces calamités; c'est d'étudier les organes malades, au lieu de fixer exclusivement son attention sur les dénominations des prétendues maladies. Pour juger de l'état de ces organes, il faut se les représenter dans l'état de santé; se rendre compte des changemens que peuvent y déterminer les différens agens qui ont coutume de les modifier; comparer sans relâche les phénomènes des différentes maladies, et les forcer de se prêter une lumière mutuelle; rapprocher les symptômes qui nous frappent durant la vie, de l'état des organes après la mort.

Ce travail n'est point au-dessus de la force humaine; les faits nombreux, dont les fastes de l'art sont enrichis, permettent tous ces rapprochemens; d'ailleurs les organes, quelque multipliés qu'ils paraissent, sont bien connus, et leurs altérations, qui se reproduisent chaque jour, nous donnent la faculté de répéter continuellement nos observations, et de donner à la médecine un haut degré de certitude. Il serait même facile de prouver qu'en posant ainsi les fondemens de cette science sur des faits bien constatés, elle deviendrait bientôt la moins conjecturale de toutes celles qui sont relatives à notre espèce.

Tel est le précis de l'excellent discours par lequel M. le docteur Broussais a ouvert son cours de pathologie interne. Les talens qui distinguent cet illustre médecin, talens reconnus dès 1808, lorsque l'Institut fit examiner son livre intitulé *Histoire des Phlegmasies*, *etc.*, et dont le rapporteur rendit le témoignage le plus avantageux et le plus mérité; ses talens, disons-nous, permettent de croire que les hautes espérances que l'on en avait conçues, vont se réaliser : en suivant ses principes, l'art de guérir marchera rapidement et infailliblement à la perfection.

Digitized by Google

ADÈLE DORSAY.

Par madame ***. A Paris, chez Martinet, etc.

Madame *** me rappelle une femme connue; sa jeunesse se passa dans la lecture des romans; l'imagination pleine de leurs folies, ses débuts dans le monde furent la mise en œuvre d'une aussi bonne éducation. L'éclat de ses romans pratiques, dénoués sans le sacrement, lui fit une espèce de célébrité. La persévérance est rarement perdue; à force de courir après un mari, elle en atteignit un, et, mère de famille, au lieu de s'occuper de ses enfans, des soins de son ménage, Paris la vit suivre les athénées, les lycées, et devenir auteur. Je veux croire que madame *** n'a de ses travers que celui d'écrire contre sens et raison. Puisse-t-elle s'arrêter à son coup d'essai, à ces trois volumes enfantés par elle avec effort et écrits sans plan arrêté.

Je n'essayerai point l'analyse de ce roman, où les mœurs sont aussi peu respectées que la langue. Des conversations triviales, des événemens sans vraisemblance, des scènes décousues et sans intérêt, des peintures trop libres pour être exemptes de dangers; telle est l'ensemble de cette espèce de livre, où la forme ne rachète nullement les vices et la trivialité du fond.

J'ai soupçonné, d'après quelques peintures presque obscènes, et les mœurs plus que faciles de presque toutes les femmes, que madame *** pourrait bien n'être qu'un de ces hommes qui ne respectent même pas les lois de la décence. Jamais ouvrage, plus que celui-là, ne fut dans cette médiocrité malheureuse qui rend l'éloge ou le blâme

Digitized by Google

également impossible; sa nullité fait tomber le livre et la plume des mains.

La mère en défendra la lecture à sa fille.

Opposons à ces tristes conceptions un ouvrage où la grâce du style est en harmonie avec le sujet, et où l'on trouve une nouvelle preuve de ce charme que les femmes savent répandre sur les peintures de mœur, et sur les tableaux qui n'exigent de l'artiste qu'un œil observateur et un pinceau facile. *Dix-Huit mois d'un Siècle*, tel est le coup d'essai d'un auteur anonime, qui nous a paru vouloir vainement déguiser son sexe. Ne pouvant nous livrer à l'analyse de ce livre, nous citerons les passages suivans.

Dans un aperçu sur la France, elle s'exprime ainsi :

« Nous ne parlerons point de cette France gouvernée par un roi et par mille seigneurs. Trop de bannières flottaient dans son enceinte. Une des merveilles du pouvoir monarchique est d'avoir su composer une seule famille de tant d'élémens divers, et d'avoir réuni toutes les bannières sous un seul étendard.

» Nous ne parlerons point de ces *trouverres* parcourant les provinces, et admis dans les cours; dans leurs lais joyeux ils enflammaient le courage, ils proclamaient la valeur, ils cachaient des leçons sous des emblèmes, ils offraient aux Français des idées piquantes, des plaisirs nouveaux, et la France sourit à ce premier élan du génie.

» Nous ne parlerons point de ce roi, également son grand sous les armes et dans les fers. Ce fut sous [illegible] effarègne que des teintes gracieuses et animées vinrent [illegible] cer les couleurs tranchantes de nos mœurs primitives. La France conserva son ardeur belliqueuse; elle s'embellit de parure nouvelles, et elle offrit, à l'Eu-

Digitized by Google

rope étonnée, l'ensemble de la force, de l'intrépidité, du dévouement à son souverain, et d'une urbanité jusqu'alors inconnue.

» Nous ne parlerons point de Henri IV : le temps, qui flétrit et décolore tout ce qui n'appartient pas à la véritable grandeur, respecte et embellit tout ce qu'elle a marqué de son empreinte; il n'effacera jamais les souvenirs qui se rattachent au nom d'Henri IV. »

« Sous Louis XV, les femmes, tout au souvenir du siècle de Louis XIV, occupaient leurs loisirs par la lecture des Lettres de madame de Sévigné, et par celle des ouvrages de ces êtres révérés qui les prémunissaient contre les dangers de l'amour. A côté des faiblesses de madame de la Vallière, ils avaient placé son repentir. La religion se mêlait à tous les sentimens : elle était ou un préservatif ou un spécifique. Les femmes nourrissaient dans leurs pensées d'aimables souvenirs; elles songeaient à mesdames de La Fayette et de Caylus, à ces hôtels de Longueville et de Rambouillet où se réunissaient des savantes sans pédanterie, et des hommes aussi remarquables par leurs vertus que par leur esprit. Les originaux ne se trouvaient plus, mais dans les cercles on rencontrait de charmantes copies. »

DE L'ENNUI.

L'ennui est le mal contre lequel on cherche le plus de médecins et de remèdes; mais on ne peut que pallier les effets de son poison par le secours d'autrui. Pour en guérir, il faut porter en soi l'antidote.

L'académie n'a pas, je crois, défini suffisamment le mot d'*ennui*. Elle dit que c'est une langueur, une inaction de l'esprit causée par la fatigue et le dégoût. Cette définition n'explique pas assez le genre et la cause de cette

Digitized by Google

triste langueur ; elle confond ainsi l'ennui, le chagrin, le spléen : tandis qu'on voit tous les jours les hommes les moins tristes, les mieux portans et les plus attachés à la vie se plaindre de l'ennui, et perdre leur temps de mille manières pour le chasser.

Je crois qu'on peindrait mieux cette infirmité, produite par la civilisation, cette calamité des gens heureux, en disant que c'est un état de langueur qui résulte du combat de l'activité morale qui demande des émotions, et de la paresse physique qui s'y refuse.

En effet, lorsque le corps est assez actif pour se prêter aux désirs de l'âme, on se livre à la réflexion, à l'étude, aux plaisirs ; on s'applique, on s'intéresse, on s'amuse ; on ne peut éprouver d'ennui. Et si l'âme au contraire est sans activité, elle repose comme le corps, elle végète ainsi que lui, et ne s'ennuie pas : aussi l'homme dont le moral n'est pas développé, travaille, jouit, souffre ou sommeille ; mais il ne connaît point ce triste mal dont se plaint la classe élevée, et le laquais dort dans l'antichambre tandis que son maître s'ennuie dans le salon.

Il paraît difficile de donner ce qu'on n'a pas. Eh bien! l'ennui fait exception à cette règle : un sot le donne à tout le monde sans le connaître.

Pascal croyait cette maladie plus générale ; il pensait qu'elle était le fatal effet de la chute de l'homme et de son état d'imperfection.

« L'âme, dit-il, est jetée dans le corps pour y faire un » séjour de peu de durée ; elle sait que ce n'est qu'un » passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le » peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les » nécessités de la nature lui en enlèvent une grande » partie ; il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse » disposer ; mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort » et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à » le perdre ; ce lui est une peine insupportable que de

Digitized by Google

» vivre avec soi et de penser à soi : ainsi tout son » soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce » temps si court, si précieux, sans réflexion, et en » s'occupant de toutes les choses qui peuvent l'empêcher » d'y penser. »

Si on adoptait cette opinion de Pascal, il faudrait en conclure que l'ennui est la suite inévitable de la chute du premier homme, et une maladie originelle comme son péché. Cependant, nous voyons tous les jours des enfans d'Adam fort amateurs comme lui de l'arbre de la science du bien et du mal, et du fruit défendu, et qui pourtant ne s'ennuient pas trop. D'un autre côté, il est évident qu'avant sa faute et sa punition, Adam étant seul, s'ennuyait; c'est même pour le tirer de cette langueur qu'Ève fut créée : aussi, depuis ce temps-là, on n'a jamais cessé de regarder la société des femmes comme un des plus agréables et des plus efficaces remèdes contre l'ennui.

Dans le temps de nos bons aïeux, où les mœurs étaient agrestes ou guerrières, on était toujours à cheval; on menait une vie dure ; on ne comptait qu'un feu par maison; le luxe et toutes les commodités qu'il apporte étaient inconnus, les tournois étaient les seuls spectacles, la Bible presque le seul livre; celui qui la lisait couramment, passait pour grand clerc et savant; on ne cherchait pas à tout moment de nouveaux plaisirs, et le mot *ennui* présentait à l'esprit un autre sens; un brave châtelain ne s'ennuyait pas dans son donjon, et, lorsqu'il parlait de son *ennui* ou de ses *ennuis*, cette expression voulait dire chagrin. Un fat moderne éprouve de l'ennui par les faveurs de sa maîtresse : nos preux chevaliers ne s'ennuyaient que de leurs rigueurs; et, dans le langage de nos troubadours, *peine* et *ennui* étaient toujours synonymes.

Cet état de dégoût et de langueur, dont se plaignent les heureux de nos jours, n'est senti que dans les lieux et les temps où l'homme est blasé par une foule de plaisirs différens, de mets recherchés, de spectacles divers, de livres nouveaux. Habitués à changer sans cesse d'émotion,

Digitized by Google

à éprouver continuellement des jouissances nouvelles, à nous livrer aux goûts, aux occupations les plus variées, tout ce qui dure nous fatigue, tout ce qui se répète nous déplaît, tout ce qui est monotone nous devient insupportable ; et c'est alors qu'on dit avec Lamothe :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Pourquoi n'existe-t-il à présent rien de plus rare que la constance ? C'est que l'uniformité fait son essence : on s'endort dans les bras du bonheur, on se réveille au battement de l'aile des plaisirs. Une femme qui veut garder son amant, doit varier sans cesse ses moyens de plaire ; on en est venu au point de ne pouvoir aimer long-temps la même personne, à moins qu'elle n'ait le secret de ne pas se montrer toujours la même ; et c'est là un des tristes avantages que la corruption des mœurs donne à l'art sur la nature, et à la coquetterie sur la vertu.

C'est peut-être par la même raison qu'on nous voit préférer les grâces à la beauté. Nous trouvons dans la régularité des traits quelque chose de trop uniforme ; la grâce nous pique, précisément parce qu'elle est irrégulière. On admire d'un coup d'œil la beauté, elle ne laisse plus rien à deviner ; la grâce se fait aimer peu à peu par des détails variés, imprévus, qui vous plaisent d'autant plus qu'ils vous surprennent, et ses petits défauts d'ensemble sont quelquefois des charmes qui nous attachent.

Si nous voyageons, les belles et fertiles plaines nous ennuient, elles manquent de physionomie à nos yeux ; l'inégalité d'un pays montueux réveille notre imagination. Elle jette de la grandeur, de la variété dans nos pensées. L'esclavage dort dans les plaisirs, la liberté veille sur les montagnes.

Le mouvement est la vie, la tranquillité du sommeil est l'image de la mort. Le désir est une agitation, quelquefois un tourment ; mais il est incompatible avec le dégoût : la possession repose ; ainsi, quand elle fait cesser le désir, elle amène souvent la langueur. Nous voyons en effet que celui qui désire le plus, est celui qui

Digitized by Google

s'ennuie le moins ; et que l'homme qui possède le plus de biens, est le plus sujet à s'ennuyer. Cette maladie ne venge que trop la pauvreté de la richesse.

Le mortel envié, dont l'or et le pouvoir satisfont tous les désirs, tous les goûts, tous les caprices au moment de leur naissance, et sans leur donner le temps de grandir et de parler, est bientôt blasé ; et il n'existe presque plus de remède pour cet état.

L'ennui le précède et le suit partout ; il y succombe, s'il ne cherche pas, pour s'en tirer, des émotions violentes, des dangers même et des chagrins. C'est ce qui fait tant de joueurs et d'ambitieux. Le marquis d'O..... m'en donna un jour la preuve : c'était un très-gros joueur, fameux par ses distractions dans la société, et par les accès de colère que lui donnait une mauvaise carte ou un dé fâcheux. L'agitation causée par la vicissitude des chances animait sa vie. Un soir le rencontrant à la campagne, je fus surpris de l'extrême mélancolie dans laquelle il était plongé ; je le crus ruiné, et je lui demandai avec quelque embarras la cause de sa tristesse. « Ah! mon cher, me dit-il, plaignez-moi : » depuis un mois la fortune me poursuit au pharaon, » au wisk, au trente-et-quarante ; j'ai beau changer » de jeux, je gagne toujours, toujours, sans perdre un » seul coup, une seule partie ; il n'y a rien de si mo- » notone, de si ennuyeux ; ce bonheur constant et sans » variation est insupportable, et finirait, je crois, par me » dégoûter du jeu. » Vous croyez bien que je m'apitoyai peu sur son sort, et que je le quittai en riant, bien persuadé qu'il ne se plaindrait pas long-temps de ce nouveau genre d'ennui.

Les ambitieux ressemblent aux joueurs : j'en ai vu un, le prince Potemkin, premier ministre en Russie et favori de sa souveraine, comblé de pouvoir, de richesses, de gloire, de décorations et de plaisirs ; il était dégoûté de tout, parce qu'il avait joui de tout. Un jour il enviait la dignité paisible des prélats, et quittait ses occupations ministérielles pour se livrer aux disputes des églises de Grèce et de Rome. Quelquefois, il soupirait pour la

Digitized by Google

retraite et pour les douceurs de la vie monacale. Dans d'autres temps, il formait des projets pour se faire duc de Courlande ou roi de Pologne. Au milieu de la paix, il ne songeait qu'à faire déclarer la guerre, et dans un camp il ne rêvait qu'à la paix. Fatigué de ses honneurs et pourtant inquiet de ses rivaux, il était ennuyé de tout ce qu'il faisait, et jaloux de tout ce qu'il ne faisait pas.

Alexandre, après la conquête de l'empire de Perse et de grandes victoires dans l'Inde, s'ennuyait sur le trône de Cyrus, et cherchait vainement des distractions dans les orgies de Babylone ; l'Orient ne suffisait pas à son bonheur. Un philosophe lui dit que le ciel était rempli d'une quantité innombrable de mondes plus grands que la terre. Malheureux que je suis ! s'écria Alexandre, en pleurant, il existe une infinité de mondes dans l'univers, et je n'ai pas encore pu me rendre maître d'un seul ! S'il les avait tous possédés, il n'aurait senti qu'un plus vaste ennui.

Un conquérant n'est qu'un roi blasé, qui veut à tout prix de grandes émotions ; c'est un joueur déterminé qui prend un million d'hommes pour jetons, et le monde entier pour tapis.

Le plus superbe trait d'*ennui* que je connaisse, c'est celui que Montesquieu attribue à Sylla qui, n'ayant plus de proscriptions à ordonner, de rois à vaincre, de Marius à tuer, de Rome à soumettre, abdique audacieusement, *parce que*, dit-il, *le gouvernement paisible du peuple romain, et les détails de l'administration de la capitale du monde, me semblent trop monotones, sont au-dessous de mon génie, et ne me donnent que de l'ennui.*

Dans ce dialogue de Sylla et d'Eucrate, Montesquieu peint d'une manière sublime la langueur qu'une ambition satisfaite jette dans l'âme ; en peu de mots, il fait connaître Sylla tout entier.

Si de ces fléaux de l'humanité nous passons à des conquérans plus doux, nous verrons aussi que les femmes sont inconstantes, plutôt pour remplir leur temps que

Digitized by Google

leur cœur ; elles cherchent des triomphes nouveaux, pour trouver des émotions nouvelles, et l'ennui fait plus de femmes galantes que le vice.

Un des plus grands torts que je trouve à l'*ennui* dans le monde, c'est d'y faire la fortune des méchans. On craint tant de s'ennuyer, qu'on fuit la probité sérieuse pour rechercher la malignité amusante ; on respecte l'honnête homme, la femme prudente et sage ; mais on les laisse de côté, pour courir après les persifleurs, pour entourer la médisante : on fait des visites de devoir aux bonnes gens, mais c'est le méchant qu'on prie à souper; moins il épargne de monde, plus le monde le fête. Et quoique chacun soit exposé à ses traits, on aime tant à rire des petites blessures qu'il fait aux autres, que, pour s'en divertir, on veut bien courir le risque presque certain d'en recevoir à son tour : c'est un vieux travers, et qui date de loin ; car Horace disait :

A table quelquefois un convive amusant
Distribue à la ronde un sarcasme plaisant ;
Il n'épargne au dîner que celui qui le donne.

Le désir d'être émus nous rend même souvent méchans et cruels, et presque féroces. Pour éviter cet ennui, les Anglais font battre des coqs à mort, et payent très-chers des boxeurs qui se tuent ; les Espagnols font déchirer leurs braves, au grand plaisir des dames, par des taureaux furieux ; les Romains s'amusaient à voir des lions dévorer des hommes ; les belles Romaines ordonnaient aux gladiateurs d'aller au-devant du glaive homicide, et de tomber avec grâce sous ses coups ; enfin, c'est dans le dessein de se désennuyer que, dans tous les pays, les hommes du peuple courent en foule pour voir fustiger et pendre leurs semblables.

Cependant ne disons pas trop de mal de l'ennui ; il n'existe rien qui n'ait son bon et son mauvais côté. Le désir des émotions, le besoin du plaisir, la crainte de tomber dans la langueur, produisent tout ce qu'on admire sur la terre, tout ce qui l'anime, tout ce qui la décore. Le travail, la conversation, la lecture, la danse, la poésie,

Digitized by Google

la musique, tout ce qui fait le charme de la vie civilisée, doit sa naissance à la crainte salutaire de l'*ennui*. L'homme n'est porté à l'activité, il n'est excité aux travaux les plus utiles et aux découvertes les plus ingénieuses, que par deux besoins principaux, celui de se nourrir et celui de s'amuser. Tout ce qu'on fait dans la vie n'a pour but que de satisfaire l'estomac et l'esprit, d'éviter la faim et le poids du temps. Avec deux seuls moyens bien simples on désenchanterait la terre : donnez au genre humain la faculté de se nourrir d'herbes, ôtez-lui le besoin de se divertir; le travail cessera, les métiers tomberont, les arts disparaîtront, et il y aura bien peu de différence entre une société d'hommes et un troupeau de moutons.

Ce que je trouve de bizarre, c'est que tout le monde se plaint de l'*ennui*, et que tout le monde envie le sort des hommes les plus sujets à cette espèce de malheur. Nous avons vu que l'ennui était la maladie des gens heureux, des hommes riches, puissans, inoccupés; or, il est évident qu'on ne cherche toute sa vie que le moyen de parvenir à un tel état, et que le repos est toujours l'espoir et le but du travail.

Ainsi, quand je vois un homme qui se plaint de son *ennui*, je suis tenté de le féliciter; car je suis presque sûr qu'il jouit de l'héritage qu'il attendait, que ses dettes viennent d'être payées, qu'il s'est marié comme il le souhaitait, qu'on lui a accordé le gouvernement ou la charge qu'il désirait; que sa maîtresse, vaincue par sa constance, a comblé ses vœux : enfin, que toutes ses affaires sont arrangées, et qu'il n'a plus rien à désirer.

Il y a des gens qui, par vanité, prétendent s'ennuyer de tout; cette prétention est plus commune en Angleterre qu'ailleurs. Ils croient montrer leur philosophie, prouver leur supériorité, en dédaignant tout ce qui amuse ou intéresse les autres, et *même la vie;* d'autres au contraire (et cette manie est plus commune), se vantent de ne jamais s'ennuyer; c'est pour vous convaincre qu'ils ont des ressources inépuisables dans leur esprit.

Digitized by Google

« Une belle dame me disait un jour : J'entends beaucoup de gens se plaindre de leur *ennui* ; c'est qu'ils ne » savent pas s'occuper, se suffire à eux-mêmes : pour moi, » je ne connais pas ce mal qu'on dit si commun ; quand » je suis seule chez moi, je prends un livre, je me mets » à la fenêtre, et je regarde les passans. »

Il y a bien des gens qui ne s'en vantent pas, qu'on croit fort occupés dans leur cabinet, et qui y attrapent plus de mouches que de vérités.

Ce qu'un homme sage doit chercher, c'est le moyen assez difficile de jouir des plaisir sans satiété, du repos sans langueur, et du bonheur sans l'ennui qui le suit trop communément. Il n'y a pas de conseil à donner à cet égard à la partie la plus nombreuse du genre humain ; elle travaille, elle souffre, elle désire ; elle n'a jamais la dose de bonheur et de repos nécessaire pour composer l'*ennui*. C'est à la classe élevée que je m'adresse ; c'est à ces hommes prédestinés, à ces fortunés oisifs que je parle : malheureux imaginaires, réfléchissez un peu à la fortune qui vous gâte et que vous accusez, au destin qui vous favorise et dont vous vous plaignez si injustement ; faisons un peu la revue de vos jouissances et de vos peines.

Vous faites sans inquiétude vos quatre repas, votre table est délicate, votre bourse est toujours pleine, votre ameublement somptueux ; la soie du midi, les fourrures du nord vous vêtissent ; le duvet et la plume vous reposent, un char commode vous transporte, des serviteurs nombreux obéissent à vos moindres désirs ; le thé de la Chine, les toiles de l'Inde, le café de l'Arabie, le sucre de l'Amérique, vous attendent à votre réveil ; toute l'industrie de l'Europe contribue à votre luxe ; les talens, les sciences, les arts et les grâces ne sont occupés que du soin de varier vos plaisirs : que vous manque-t-il donc ? une seule chose, l'art de jouir des biens que la fortune vous prodigue ; car, Montaigne vous l'a dit, *vous jouissez de la vie, comme du sommeil, sans la sentir, tandis que vous devriez, puisqu'elle est heureuse, la ressasser et la ruminer pour la bien goûter*.....

Digitized by Google

Je vous rappellerai ensuite que vous laissez trop votre pensée et vos désirs errer dans un vague qui désenchante tout. Il faut un but fixe dans les plaisirs comme dans les affaires, et Montaigne vous dit encore que l'*âme qui n'a pas de but positif se perd; car ce n'est être dans aucun lieu, que d'être partout.* Il avait raison : toute la nature est là à attendre vos ordres pour vous occuper, vous intéresser et vous divertir; mais vous ne savez pas avoir de volonté, vous marchez sans projet, vous dépensez le temps au hasard. Vous ressemblez à ces oisifs de Rome, dont Sénèque parlait, en disant : « Leurs jours » sont longs et leur vie est courte; ils oublient le passé, » négligent le présent et craignent de penser à l'avenir; » ils reconnaissent trop tard qu'ils ont été long-temps » occupés à ne rien faire; quand leurs affaires les quit- » tent, leur loisir les tourmente; ils ne savent ni en jouir » ni s'en débarrasser. »

Permettez-moi d'ajouter une vérité un peu dure à celle que vient de vous dire ce philosophe. Votre *ennui* ne vient en grande partie que de votre égoïsme. Le genre humain offre à votre activité un vaste horizon d'instruction, d'intérêts et de plaisirs. Vous aimez mieux vous renfermer dans le très-petit cercle de votre personne, vous en êtes à la fois le centre et la circonférence, vous ne pensez qu'à vous, vous n'aimez que vous, vous ne citez que vous; et comme un si petit cercle est bientôt parcouru, il n'est pas étonnant qu'il vous ennuie, puisque vous ne pouvez qu'y répéter toujours la même promenade.

L'homme personnel est nécessairement un homme *ennuyé*, et, ce qu'il y a de pire, un homme ennuyeux; il n'y a pas de mot plus insupportable pour les autres que le *moi*, et ce mot est le fond de la langue d'un égoïste. C'est ce que nous rappeloit gaîment notre aimable Delille.

Le *moi* chez lui tient plus d'une syllabe;
Le *moi* superbe est l'astrolabe
Dont il mesure et les autres et lui;
Le *moi* le suit sur la terre et sur l'onde;

Digitized by Google

Le *moi* de lui fait le centre du monde;
Mais il en fait le tourment et l'*ennui*.

Un conseil tout aussi important que les sages vous donnent, c'est de vous arrêter dans les jouissances, pour prévenir la satiété. Craignez d'être trop heureux, si vous ne voulez pas cesser bientôt de l'être; quittez l'exercice avant la fatigue, sortez de table avec un peu d'appétit, et laissez toujours un peu de désir dans la coupe du plaisir. Enfin, avez-vous de la peine à trouver des amis pour vous désennuyer, suivez le conseil de Sénèque: « Cherchez Zénon, Pythagore, Démocrite, Aristote, Horace; » ajoutez-y La Bruyère, Montaigne, Fénélon, La Fontaine, etc. Aucun d'eux ne manquera de vous bien » recevoir; on peut les aborder la nuit comme le jour: » ils ne laissent partir personne les mains vides. Ils ne » vous feront aucun chagrin, mais ils vous apprendront » à les supporter; aucun ne vous fera perdre votre temps, » chacun d'eux vous donnera le sien; leurs conseils ne » seront ni intéressés, ni dangereux; enfin leurs faveurs » et l'amusement qu'ils vous donneront ne vous coûteront rien. »

SUR MIRABEAU.

Mirabeau possédait un manuscrit des *Philippiques*, de Lagrange-Chancel, avec des notes et des gravures relatives à l'ouvrage, à la fin duquel il avait copié une strophe très-hardie, qui avait été soustraite des *Philippiques*. *C'est assurément la meilleure* :

La patrie en vain vous implore,
Vils Français! tremblez que sur vous
Le ciel n'appesantisse encore
Les fers dont vous semblez jaloux.
Qui vit esclave est né pour l'être.
Armez-vous; dans le sang du traître

Digitized by Google

Effacez votre déshonneur.
Dieu suspend souvent son tonnerre ;
Mais il mit le fer dans la terre,
Pour en frapper l'usurpateur.

C'est au commencement du dix-huitième siècle que ces vers furent composés.

DESCRIPTION

D'un vaisseau construit par Tibère-César-Auguste.

Le cardinal Prosper Colonne, issu des plus illustres familles de Rome, ayant hérité, de son père, du château Nemorense et Cinthianum, entendit dire un jour aux Nemorenses qu'il y avait au fond de leur lac deux vaisseaux qui n'étaient pas encore assez pouris pour qu'on pût les avoir par morceaux avec des cordes attachées exprès, ou les amener avec les filets qui s'y accrochaient par hasard, ou les tirer entiers quand tous les habitans de Nemus y emploieraient leurs forces. Colonne, qui aimait les beaux-arts, l'histoire surtout, et très-curieux d'antiquités, entreprit de découvrir ce que pouvaient être de grands vaisseaux dans un petit lac environné de tous côtés de montagnes. Il s'adressa pour cet ouvrage à Léon-Baptiste Albert, grand géomètre de notre temps, auteur d'excellens livres sur l'art de bâtir. Léon, ayant attaché ensemble des tonneaux à vin sur plusieurs rangs, les disposa sur le lac, de façon que sur ces tonneaux comme sur un pont, il avait élevé des deux côtés, des machines, par le moyen desquelles d'habiles charpentiers devaient enlever le vaisseau, en y faisant attacher des harpons de fer mis au bout de gros câbles. Des hommes, qu'on avait, pour de l'argent, fait venir de Gênes, qui ressemblaient plus à des poissons qu'à des hommes, devaient plonger au fond du lac, examiner la grandeur du vaisseau, voir s'il était entier, et

Digitized by Google

appliquer, en le faisant mordre, ou en l'accrochant, le harpon qui tenait au bout des cordes. On vint à bout d'accrocher le vaisseau vers la proue ; on ne le tira pas entier, et il se brisa, les harpons n'amenant que la partie où on les avait attachés. Tout ce qu'il y avait à Rome de gens d'esprit vinrent voir cet éclat de vaisseau, qui avait été fait, à ce qu'il semble, de la manière que nous allons voir. Tout le vaisseau, fait de bois de larix, de planches de trois doigts d'épaisseur, était enduit en dehors de bitume. Ce bitume, à ce qu'il paraît encore aujourd'hui, était pressé et retenu par une bonne couleur de safran ou de pourpre, et, par là-dessus, toute la surface était couverte de lames de plomb pour garantir le vaisseau et le bitume de l'eau et de la pluie. Des clous, non de fer comme à l'ordinaire, mais d'airain, très-près les uns des autres, serraient si bien ces lames de plomb, qu'il était impossible que l'humidité pénétrât jamais. La partie intérieure du vaisseau avait une forte défense autant contre le feu et le fer que contre la pluie et l'humidité. Tout le bois qui formait le vaisseau était couvert et enduit d'argile et de craie de l'épaisseur d'un doigt ; on avait coulé par là-dessus du fer cuit et liquéfié à un grand feu. Ce fer, s'étendant peu à peu de l'épaisseur d'un doigt, dans des endroits, et dans d'autres, de l'épaisseur de deux doigts, formait un vaisseau de fer aussi grand que le vaisseau de larix. Par-dessus ce fer, on avait étendu une autre *bitumation* d'argile et de craie, ou une autre *complastration*, pour nous servir du terme autrefois usité dans les bâtimens. Nous voyons qu'on avait observé, en cuisant et en liquéfiant le fer, de mettre par-dessus, avant qu'il fût refroidi, l'argile et la craie, pour qu'elles fussent cuites par la même chaleur du fer ; et moyennant cela l'argile de dessous et celle de dessus ne formaient plus qu'un même bitume mixte de brique et de fer. Pendant qu'on pêchait ce vaisseau, on trouva au fond du lac des tuyaux de plomb, de deux coudées, très-épais, qui, exactement accrochés et joints ensemble, pouvaient être ainsi prolongés aussi loin qu'on aurait voulu. Il y avait sur ces tuyaux de

Digitized by Google

beaux caractères gravés, qui marquaient, à ce que nous conjecturons, que Tibère-César-Auguste avait construit ce vaisseau. Albert pensa que les eaux d'une fontaine très-abondante et très-claire, peu éloignée de la ville de Nemus, qui font aller aujourd'hui des moulins, avaient été, au moyen de plusieurs rangs de ces tuyaux, conduites jusqu'au milieu du lac, pour l'usage de la grande et vaste maison qu'on avait élevée sur les vaisseaux dont nous venons de parler. C'est une belle chose, et presque un prodige, de voir ces grands clous d'airain d'une coudée, qu'on avait employés dans la construction de ce vaisseau, entiers et polis, comme s'ils sortaient de dessus l'enclume de l'ouvrier.

N. B. Ce morceau intéressant se trouvait parmi les papiers du comte de Caylus.

SUR L'ÉDUCATION.

Jusqu'à présent on n'a pas assez envisagé la littérature sous le rapport du sentiment, faculté qu'il importe tant de développer la première dans les enfans. Les beaux exemples des poëtes et des orateurs devraient enrichir leur mémoire vierge encore, et les accoutumer à sentir avant de raisonner; ce qui est le contraire de l'éducation ordinaire. Ils concevraient peu d'abord, et finiraient par tout comprendre. Ce serait soulever doucement le voile de l'intelligence par la main de l'imagination et celle du sentiment. On obtiendrait dans la société des hommes vertueux par habitude, et dans les arts un plus grand nombre d'hommes de génie. Dans toutes les parties de l'administration, la probité serait compagne des lumières. Voilà un système de perfectibilité qui vaut bien tous ceux qu'on a proposés jusqu'à ce jour, et dont l'exécution est dans la main des hommes d'état.

L'étude des sciences abstraites, sobrement mêlée à l'étude des belles-lettres, viendrait donner à celles-ci de

Digitized by Google

la consistance et un appui solide. On ne se plaindrait plus qu'elles dessèchent l'imagination ; d'ailleurs les mathématiques ne sont sans charmes que dans leur vestibule. Une fois qu'on a pénétré dans le sanctuaire, elles ont un attrait vif pour les esprits qui, comme Hamilton, puisent dans la vérité la volupté de l'entendement ; l'enthousiasme est aussi de leur compétence. Ne voit-on pas Képler, en analysant les phénomènes célestes, ne pouvoir s'empêcher de s'exprimer en poëte? Fontenelle lui-même, dans ses Éloges, en parlant d'astronomie, a plus d'imagination que dans toutes ses poésies. D'Alembert disait que la géométrie ne redressait que les esprits droits. On peut dire que l'analyse n'a jamais desséché que les esprits arides.

La Grange, homme constamment livré aux plus hautes spéculations de l'analyse, ne se délassait de ses travaux que par la lecture du Tasse qu'il savait par cœur, et dont il appréciait les beautés avec un goût exquis. Son style, dans la partie historique, se ressent de l'étude qu'il avait faite des ouvrages de Racine, de Voltaire, et de nos bons prosateurs. Il respire partout cette élégance qui est la grâce des sciences.

Je conviens que d'Alembert, avec une élocution plus littéraire, est loin d'avoir un goût aussi pur. Il lui manquait l'organe du sentiment, sans lequel on déraisonne avec esprit dans les beaux-arts. De là ses erreurs, et même ses hérésies, en éloquence, en poésie et en musique; sa définition même de l'éloquence prouve qu'il ne la sentait pas. Dans ses Éloges, où il affecte plus d'humeur que de grâce, sans doute pour ne pas ressembler à Fontenelle, il prodigue l'esprit, mais un esprit de recherche, et jamais d'abandon, jamais d'épanchement. Ses différens parallèles, marqués au coin d'un esprit fin, sont ingénieux, mais souvent un peu faux, selon la remarque de Fontenelle lui-même, qui s'y connaissait. Ses vues sur la littérature, sur l'art dramatique, sur l'éloquence, sont dignes d'un philosophe ; mais c'est tout l'éloge qu'on en peut faire. Est-ce ainsi qu'on devait juger un poëte tel que Boileau, qui n'est plus qu'un versificateur aux yeux de d'Alembert? Refuser de la verve à

Digitized by Google

Boileau, c'est en manquer soi-même ; ce qui est arrivé aussi à Marmontel (1). Outre le mérite d'un style animé, et qui se plie à tous les tons, Boileau, dans ses épîtres et ses satires, abonde en vers d'un grand sens, en vers proverbes. Dans le *Lutrin*, il a montré à quelle hauteur pouvait s'élever notre langue poétique quand le génie voudrait l'employer dans l'épopée ; et on ne lui donne que le titre de versificateur ! et on lui reproche de n'avoir rien *inventé*, lui qui, dans le *Lutrin*, a bâti, pour ainsi dire, un édifice sur la pointe d'une aiguille ! Il faut être bien aveugle pour soutenir une opinion aussi erronée. Marmontel s'est corrigé un peu en vieillissant ; mais il a toujours conservé un peu de rancune pour Boileau. En parlant de Scarron, il se délecte à louer ce misérable bouffon, autant qu'il déprisait le chantre du *Lutrin*. Il finit par n'accorder à Boileau qu'une froide estime.

Peut-être Marmontel a-t-il plus d'égards pour le poëte du sentiment, pour le tendre Racine ? Non ; s'il est Cotin pour Boileau, il est Pradon pour Racine, à qui il reproche de la mollesse et une couleur plus moderne qu'antique. Mais aussi Corneille est son Dieu ; il l'élève sans doute avec l'intention de rabaisser son rival. Le rôle de juge passionné l'égare dans son admiration, et lui dicte de faux jugemens.

La Harpe, élevé de bonne heure à l'école de Voltaire, offre plus de goût et des principes avoués par les maîtres. Cependant, s'il est sans peur, il n'est pas sans reproche. Il admire Homère dans l'*Iliade ;* mais il ne sent pas les beautés de l'*Odyssée* aussi bien qu'Horace et Fénélon. Quand il parle de Virgile, il est bien plus coupable : il glisse sur les beautés de l'*Énéide* dans les six premiers livres, et critique injustement les six derniers. M. de Fontanes a très-bien relevé la faute du critique en cet

---

(1) Dans l'*Épître aux Poëtes*, on trouve ces deux vers étranges :

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie ; on dirait qu'il invente.

Digitized by Google

endroit du *Cours de Littérature*. Ce qui est plus étonnant encore, c'est que La Harpe, dans le chapitre des poëmes didactiques, n'ait pas dit un mot des *Géorgiques* de Virgile, premier chef-d'œuvre du genre.

Nous pourrions étendre plus loin la considération de ces erreurs professées par des hommes qui jouissent d'une grande réputation comme aristarques. Si, dans leur première éducation, on eût exercé leur sentiment avant leur raison, ils fussent sans doute devenus plus parfaits, comme hommes de goût et de génie, et n'eussent pas peu contribué à en produire d'autres : phénomène qui caractérise le beau siècle de Louis XIV, qu'on peut appeler *une constellation de grands hommes*. F.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

ESTEBAN MURILLO (BARTHÉLEMI),

(Chef de l'École flamenco-espagnole).

C'est le prince de l'école de Séville, et le plus grand des coloristes espagnols.

Antoine Palomino croit qu'il naquit à Pilas ; mais son extrait de baptême authentique prouve qu'il fut baptisé dans la paroisse de Sainte-Marie-Madeleine de Séville, le lundi 1er. janvier 1618 (1).

Dès l'enfance, Murillo fit connaître son penchant pour la peinture, et son père ne tarda pas à le mettre à l'école de Jean del Castillo, son parent, pour qu'il y apprît les élémens.

---

(1) Cette erreur peut provenir de ce que la femme de Murillo père était de Pilas, et qu'elle y avait un peu de bien.

Les parens de Barthélemi furent Gaspard Esteban Murillo, et Marie Perez. Comme tous ses ancêtres se sont appelés Esteban, on en conclut que c'est le nom de famille.

Digitized by Google

Castillo, bon dessinateur, sut inculquer à son élève d'excellens principes ; mais il ne put lui enseigner que la couleur sèche qu'il tenait de l'école florentine. C'était, en effet, celle qu'avaient apportée à Séville Louis de Vargas, Pierre de Villegas et quelques autres professeurs.

Tels furent les commencemens de Murillo, qui apprit fort vite et sans peine. Son maître ayant été s'établir à Cadix, Murillo se trouva sans guide. Il peignit alors pour la foire de Séville tout ce dont se chargeaient ceux qui faisaient ce commerce de peintures avec les Amériques. Par ce moyen, il acquit une grande pratique, et se fit un coloris suave, quoique trop étudié. On conserve toujours à Séville, de lui, trois tableaux de ce temps : c'est là sa première manière.

Murillo n'avait pas plus de vingt-quatre ans, lorsque Pierre de Moya vint à Séville, arrivant de Londres, pour se rendre à Grenade. Cet artiste distingué rapportait le goût et la palette de Wandyck, son maître. Quand il vit la douceur du style de Moya, Murillo resta dans l'admiration, et ne s'occupa plus que des moyens de l'imiter. Mais le départ de Moya fut si prompt que Murillo resta tout incertain sur le chemin qu'il devait suivre pour arriver à être grand professeur. Il aurait bien été en Angleterre ; Wandyck venait de mourir. Il aurait bien aussi voulu se rendre en Italie : mais, à la suite de ces désirs, il restait dans une affliction extrême ; car il se voyait sans nul moyen pour entreprendre de tels voyages.

Enfin il trouve une ressource que la vertu et l'application purent seules lui inspirer. Il achète une assez bonne partie de toiles, la divise en beaucoup de carrés, les imprime lui-même, sur les uns peint quelques passages mystiques, et sur les autres des fleurs.

Un chargeur pour les Indes les lui achète. Muni de leur mince produit, Murillo part de Séville pour l'Italie, sans communiquer son intention à qui que ce soit de sa famille, ni à aucun professeur.

Il arrive à Madrid, se présente à Vélasquez, son com-

Digitized by Google

patriote, et lui découvre les projets qui l'ont fait sortir de Séville.

Murillo trouve dans Vélasquez une bonté excessive; car à l'instant il en reçoit tous les moyens possibles pour étudier. A la voix de Vélasquez les portes des temples, des palais, sont ouvertes pour Murillo.

Les résultats prouvent ce que furent les études de cet artiste, et sa constance ainsi que son application, puisqu'il fut trois ans sans sortir ou de Madrid ou de l'Escurial.

De retour à Séville, en 1645, son arrivée ne fit aucune sensation, puisqu'à peine on s'étoit occupé de son départ. Mais lorsque, l'année suivante, on vit les tableaux qu'il avait peints pour le petit cloître de Saint-François, tous les artistes restèrent stupéfaits. Personne ne pouvait deviner qui lui avait appris un genre aussi inconnu que nouveau, et qui décelait tant le grand maître. C'est là sa seconde manière, qui se rapporte au genie de Vélasquez.

Dans ces tableaux qui lui firent tant d'honneur, Murillo venait de signaler les trois maîtres dont il avait étudié le style; car les anges qui s'offrent au saint en extase, dans l'une de ces compositions, retracent Ribert. Le superbe tableau de la mort de sainte Claire, par le profil des têtes, et par toutes les extrémités qui sont d'une carnation des plus fraîches, semble une pure réminiscence de Wandyk. Vélasquez renaît tout entier dans la magnifique production de saint Jacques avec les pauvres.

A la suite de tant d'ouvrages, Murillo acquit une réputation supérieure à celle de tous les peintres de Séville, et fut chargé d'une quantité prodigieuse d'occupations qui lui ouvrirent le chemin de la fortune.

C'est alors, soit par la facilité extraordinaire que lui donnèrent tant de travaux, soit par le désir de plaire encore plus au public, qu'il changea son style un peu trop timide en un autre plus vigoureux, rempli de franchise, et néanmoins tellement suave qu'il enleva le suffrage de tous les amateurs.

Voilà la troisième manière qui lui mérita le titre de prince des coloristes.

C'est ainsi qu'en 1655, il peignit le saint Léandre et

Digitized by Google

le saint Isidore, plus grands que le naturel, vêtus de leurs habits pontificaux (1).

C'est en 1656 qu'il fit son célèbre saint Antoine de Padoue, que l'on voit dans la chapelle des fonts de baptême de Séville (2).

En 1665, il fit aux frais du fervent chanoine, don Justin Neve, et pour l'église Sainte-Marie la Blanche, les quatre tableaux qu'on a eu l'occasion de voir à Paris, et qui l'élevèrent au premier rang (3).

En 1667 et 1668, Murillo dirigea les travaux de la salle capitulaire de la cathédrale. Il retoucha lui-même les hiéroglyphes qu'avait composés Paul de Cespèdes, et, entre autres ouvrages, fit dans une coupole une superbe Conception (4).

(*La suite à un numéro prochain.*)

---

(1) Saint Léandre est le portrait du licencié Alphonse de Herrera; et saint Isidore celui du licencié Jean Lopez de Talayan, que je cite pour la beauté de leurs traits.

(2) Le chapitre donna à Murillo, pour ce tableau, 10,000 réaux; ce qui était une somme énorme relativement au temps, et relativement surtout à celui qui payait. Les connaisseurs regardent cet ouvrage comme un des meilleurs de Murillo, soit par l'harmonie et l'heureux contraste qu'on y retrouve en tout, soit pour l'expression de la figure du saint, qui, à genoux, se dispose à recevoir, les mains ouvertes, l'Enfant Jésus descendant au milieu d'un foyer de lumière, soit pour l'aérien qui en contourne tous ses accessoires, ou pour l'heureuse indécision dans laquelle se perdent tous les épisodes de cette inimitable production.

(3) Ai-je besoin de parler de ces ouvrages? Ne répondirent-ils pas victorieusement à ces faux connaisseurs qui, pour déprécier Murillo, prétendent qu'il n'a rien que d'ignoble?

(4) Il avait fait cette Conception pour la coupole du monastère des Franciscains. Quand le tableau fut dans l'église, les révérends pères, effrayés des traits prononcés de la Vierge, prétendirent que Murillo se moquait d'eux, et ne voulurent pas recevoir cette pro-

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

Jean-Baptiste Mercadier de Bélesta, département de l'Ariége, ingénieur en chef de première classe dans le corps royal des ponts et chaussées, président de la société d'agriculture du département de l'Ariége, membre de plusieurs sociétés savantes, est décédé le 14 janvier 1816, à Foix, à l'âge de soixante-huit ans.

Né au milieu des Pyrénées, dans une contrée qui a produit plusieurs grands hommes, M. Mercadier se sentit de bonne heure animé de ce génie créateur qui élève l'homme aux plus sublimes découvertes; il se livra à l'étude des sciences et des lettres avec une ardeur qui ne s'est jamais rallentie, et il marcha à pas de géant dans la carrière qui venait de s'ouvrir devant lui.

Il fut bientôt connu des savans ses contemporains; MM. Raynal et d'Alembert l'honorèrent de leur amitié. Il dédia à ce dernier son Système de Musique théorique et pratique, qu'il composa en l'année 1773. Cet ouvrage, qu'il publia d'après l'invitation de M. d'Alembert, est le fruit d'un travail éclairé. L'auteur y fait remarquer les défauts des systèmes reçus, et donne des vues nouvelles tant sur la mélodie que sur l'harmonie.

L'infortuné Louis XVI, juste appréciateur du mérite, l'avait chargé, avant la révolution, de voyager sur les deux mers pour faire des observations relatives à la navigation. C'est alors qu'il composa ses Recherches sur les ensablemens des ports de mer, et les moyens de les em-

---

duction. L'artiste, sans rien observer, demande, avant de le remporter, qu'on lui permette seulement de le mettre un moment à sa place. Les religieux ne peuvent le lui refuser; mais, au fur et mesure que la Conception s'élève, toutes les physionomies arrivant à cette aménité entraînante de Murillo, tout le convent trouve le tableau magnifique. Le peintre veut le reprendre; grands débats, et les amis de Murillo arrangent cette affaire en faisant payer par les révérends une somme beaucoup plus forte que celle convenue.

Digitized by Google

pêcher. Cet ouvrage remporta le prix proposé en 1784 et 1786 par la société royale de Montpellier.

Pendant que la France entière gémissait sous l'oppression, M. Mercadier cherchait sa consolation dans la culture des sciences. Constamment éloigné des affaires politiques, il ne désira jamais d'autre consolation que celle que donnent les talens.

Sobre et robuste, il semblait devoir espérer une plus longue vie; mais son amour pour les sciences en a avancé le terme. La maladie qui l'a conduit au tombeau l'a surpris au moment où il allait mettre au jour son Histoire générale des mouvemens de la mer et de l'atmosphère, ou météorologie universelle; cet ouvrage, qui est en neuf volumes (1), et auquel ce grand géomètre a travaillé pendant trente ans, donne la solution numérique des équations de tous les degrés.

Tous ceux qui ont connu cet estimable savant partagent la douleur de sa famille, et rendent à sa mémoire la justice qui lui est due. Il était bon époux, bon père, bon Français, et sujet fidèle. Il est mort dans les sentimens de la plus vive piété.

M. Mercadier a laissé à sa famille et à ses nombreux amis des regrets ineffaçables; à ses enfans, l'exemple des vertus domestiques, de son dévouement au roi, et de son amour pour nos princes légitimes; aux amateurs des sciences, un modèle; et aux savans, le fruit de ses veilles et de ses travaux.

---

(1) Indépendamment des ouvrages dont on vient de faire mention, M. Mercadier est auteur d'une ébauche de la description du département de l'Ariége, et d'un autre ouvrage sur la nomenclature et la comparaison des anciennes mesures avec les nouvelles. S. Exc. le ministre de l'intérieur écrivit à ce sujet que ce travail était un des meilleurs qui eussent paru en ce genre, et qu'il serait à désirer qu'il pût servir de modèle à tous les départemens. Il est également l'auteur de la Statistique du département de l'Ariége, ouvrage qui exigea beaucoup de soin et de travail.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Nous voici parvenus à la clôture de l'année théâtrale. La semaine sainte, qui était consacrée autrefois aux exercices de piété, fait, pour ainsi dire, les vacances des comédiens. Les grands théâtres de Paris ont fermé dimanche dernier pour n'ouvrir que le lundi de Pâques.

Je ne suis point encore informé des mutations et nouveautés que doit amener l'ouverture des spectacles. Je n'ai jusqu'à présent à entretenir V. A. que d'un vaudeville intitulé *Hamlet*, parodie de la pantomine de ce nom, dont j'ai eu l'honneur de lui annoncer le succès il y a quelque temps. Il est singulier de voir le Vaudeville se rabaisser maintenant à la parodie d'une pièce des boulevards. On attribue cette lourde facétie à MM. Scribe et Delestre, qui sont plus connus par le petit ouvrage d'*Une Nuit de la Garde nationale* que par tous les pamphlets qu'ils font chanter depuis plusieurs semaines sur les tréteaux du Vaudeville.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin s'est cru offensé dans ce *factum*. Il s'est fâché; et, comme il n'y a rien de sot au monde comme un imbécile en colère, il a riposté par une espèce de vaudeville de la façon de M. Henri Dupin, dont deux à trois mille sifflets se sont hâtés de faire justice. On se plaignait déjà que la parodie d'*Hamlet* était dénuée d'esprit et de gaîté; mais M. Dupin pouvait dire, comme Bridoison du *Mariage de Figaro*: Je suis....is.... en....core.... plus be....ête.... que ces messieurs.

Je crois, Monseigneur, que rien ne vous donnera une idée plus complète du genre d'esprit qui règne à présent au Vaudeville, que de vous transcrire quelques couplets de MM. Scribe et Delestre. Je choisis ceux qu'on a fait répéter, pour ne pas être accusé de partialité:

Air : *Bouton de Rose.*

La Comédienne
Deviendra la pièce du jour.

Digitized by Google

Il faudra que chacun *y vienne*,
Sinon pour la pièce, *au moins pour*
La Comédienne.

C'est un petit coup d'encensoir pour mademoiselle Mars, qu'on appelle dans cette pièce Betti, nom du personnage qu'elle joue si bien dans la *Jeunesse de Henri V*.

A propos de l'Opéra-Comique, un hôtelier chante :

Le *Nouveau Seigneur* et *Joconde*,
Joconde et le *Nouveau Seigneur*,
Et leurs nouveautés dans le monde,
Ont, grâce au ciel, tant de bonheur,
Que l'an prochain, sans *qu'on les fronde*,
Ils offriront au spectateur
Le Nouveau Seigneur et Joconde,
Joconde et le Nouveau Seigneur.

Mademoiselle Betti ne peut concevoir qu'on puisse mettre *Hamlet* en ballet. On lui répond :

Oui, la fête est complète ;
Hamlet qui pirouette,
Danse comme un perdu.
Le Crime entre en cadence,
Et même à ses côtés j'ai vu
Balancer l'Innocence
Et sauter la Vertu.

On parle aussi d'un Claudius qui *dissimule avec un rigodon*. Les acteurs paraissent se divertir davantage que le public en jouant cette parodie. Joly est un acteur fort original, qui joue le rôle d'un valet avec les mêmes gestes que ceux qu'on fait faire aux marionnettes en bois. Il semble qu'il a les pieds et les mains attachés avec des fils. Rien n'est plus plaisant que cette caricature, dont il nous avait déjà égayés il y a quelques années dans un vaudeville profondément oublié.

Pour ne pas laisser Paris dans une disette totale de

Digitized by Google

spectacles, madame Catalani donne des concerts soi-disant spirituels. Du reste, on n'entend pas parler du plus petit oratario à l'Opéra, qui a trouvé le secret de perfectionner encore l'indolence et la paresse dont on l'accusait depuis si long-temps.

PARIS.

— On lit dans le *Journal des Maires* l'article suivant sur les bateaux à vapeur :

Il y a déjà plusieurs années que, sur tous les fleuves des États-Unis, on a établi pour les messageries de longs bateaux, mis en mouvement par la *machine à vapeur.*

Cette puissante machine fait tourner de chaque côté du bateau une grande roue, dont les ailes, frappant l'eau perpétuellement avec beaucoup de force, servent, pour ainsi dire, de *jambes*, et réellement de rames, et poussent le bateau avec une telle rapidité, qu'en remontant la rivière d'Hudson (ou du Nord) on n'emploie que vingt-deux heures, ou vingt-quatre heures au plus, pour faire les cinquante-trois lieues qui séparent New-Yorck d'Albany.

Les paquets, les bagages et les marchandises sont placés sur le tillac, et couverts d'une grosse toile goudronnée; le tillac est bordé d'une banquette et d'une balustrade.

La partie libre de l'entrepont contient deux grandes salles à manger, entre lesquelles sont deux chambres, l'une pour les dames, l'autre pour les messieurs; chacun de ces appartemens a son escalier séparé.

Les chambres sont bordées de cabanes à deux lits, l'un sur l'autre, non-seulement propres, mais élégans, avec des rideaux de fort belle toile peinte, ornés d'un peu trop de franges et de crépines.

Elles ont chacune des fauteuils, des chaises, des glaces et un poêle; on y trouve des gazettes et quelques livres nouveaux.

Un restaurateur donne trois repas par jour, et à des

Digitized by Google

heures réglées, dans les salles à manger ; on en ôte ensuite les tables, et on s'y promène quand il pleut.

La première idée de cette découverte est due à un Français, M. Jouffroy, dont l'invention a été perfectionnée par le colonel Fulton. Cet ingénieux mécanicien a jugé que l'on pourrait placer au milieu d'un vaisseau de guerre la machine à vapeur avec une roue de grandeur suffisante pour le mettre en mouvement ; et il a réussi.

La quille de ce vaisseau est interrompue dans un espace suffisant pour le jeu de la roue.

Il n'a point de gouvernail extérieur ; une mécanique assez simple, appliquée à l'ouverture centrale, donne le moyen de le gouverner par dedans.

Il n'a ni avant ni arrière ; mais un changement de position très-facile dans la pièce qui meut la roue, la fait tourner suivant l'ordre du capitaine, d'un côté ou de l'autre.

Il n'y a ni mâts ni voile ; le navire ne peut être dégréé.

Il n'a besoin ni de vents ni de marée, et peut les surmonter l'un et l'autre ; ce qui lui donne un immense avantage sur tous les autres vaisseaux de guerre qui ne peuvent se passer de vent, et pour qui la marée et les courans sont d'un grand secours.

Il va les chercher par le côté qu'il désire, sans qu'ils puissent l'éviter.

Sa coque a quatre pieds et demi de plein bois, alternativement posé debout et de champ ; aucun boulet ne pourrait le percer.

Il porte dans l'entrepont trente-deux pièces de canon de trente-deux livres de balle, et trois autres, dont un de plus gros calibre à chaque extrémité du pont.

Ces six pièces de canon sont les seules parties de l'armement qui peuvent être atteintes par le feu qu'on lui oppose.

Le fourneau, placé sur la chaudière, peut rougir des boulets.

Ce vaisseau de guerre étant invulnérable à l'artillerie de l'ennemi, dont il foudroie les bâtimens toutes les fois

Digitized by Google

que le vent ou la marée les empêche de le fuir, ne leur laisse de ressource apparente que celle de le prendre à l'abordage avec leurs chaloupes ou autres bâtimens à rames.

Mais si les assaillans parvenaient à monter sur son pont, des faux cachées dans l'épaisseur du bordage, et lâchées par une détente, leur couperaient les jambes; on leur jetterait en même temps soixante muids d'eau bouillante sur la tête; et l'on renouvellerait de moment en moment cette terrible ablution.

Plus de moyens destructeurs n'ont jamais été réunis. Un tel vaisseau peut, dans une rade, affronter et vaincre toute une escadre.

Tous les ports que des vaisseaux de ligne ou de grosses frégates et des galiotes à bombes ont pu jusqu'à présent approcher, menacer, mettre en danger, seraient devenus inattaquables.

Le *Steam-Fregate* n'ayant point de mâts, point de cordes, point de voiles, ne coûte pas plus qu'un vaisseau de ligne, et coûtera moins quand les pièces en fer de sa machine pourront être fondues de suite pour la construction de plusieurs bâtimens pareils.

Le colonel Fulton est mort quinze jours avant que le sien fût achevé; c'est une grande perte pour l'Amérique et pour le monde.

Mais l'entreprise n'a point été abandonnée; on a continué le travail. Le bâtiment a été mis en état de combattre. Il est sorti du port, et s'est majestueusement promené en manœuvrant dans la vaste baie de New-Yorck.

Il n'aura jamais besoin d'aller plus loin, et ne le pourrait pas. Les tempêtes de l'Océan ne seraient pas pour lui sans danger; leurs violentes secousses pourraient démonter quelque partie de sa mécanique intérieure, et il ne contiendrait pas assez de bois pour entretenir l'ébullition dans sa chaudière durant un voyage de long cours. Arme admirable de sûreté, il n'en est pas une de conquête ni d'oppression; mais, semblables au rivage qui, posé de la main de Dieu, met un terme à la fureur des mer, les *Steam-Fregates*, enfantés par le génie de

Digitized by Google

l'homme, diront à l'orgueil dévastateur des grandes puissances : *Tu t'arrêteras là.*

— Un militaire invalide, M. Dezormeaux, a exécuté un poignet artificiel à l'usage de ses camarades mutilés par suite de blessures honorables. L'idée en est toute naturelle ; elle ne suppose aucune combinaison des théories de la mécanique; et cependant l'instrument remplit parfaitement son objet. C'est une boîte en fer ou une manche fortement assujétie par des courroies au bras privé de la main, et à laquelle s'adaptent plusieurs ustensiles ingénieux propres à la remplacer. Avec son secours, on peut écrire, dessiner, faire des armes. L'inventeur a reçu des récompenses du ministre de l'intérieur et de la société d'encouragement. Mais, aussi généreux qu'habile, il n'a usé de ces récompenses que pour perfectionner son invention.

— Les obsèques de Ducis ont eu lieu, le 4 de ce mois, à Versailles, lieu de sa naissance, et où il est mort à l'âge de 83 ans. Suivant ses intentions, ses restes ont été déposés à la même place où sa femme avait été enterrée dix mois auparavant. Nous nous proposons de donner dans un prochain numéro, une notice sur la vie et les écrits de cet inestimable écrivain.

Une médaille doit être frappée en son honneur ; elle sera semblable à celle que M. Loir, conseiller de préfecture à Caen, vient de faire exécuter pour Malherbe: tous les membres de l'Institut en corps et un grand nombre d'amis des arts ont déjà souscrit.

— Les campagnes sont infectées de prétendus visionnaires qui trompent le peuple et se jouent de sa crédulité. Les nommés Mérigot et Lucas, vignerons de la commune de Narcy, près Nevers, se qualifiant tous deux de *premiers serviteurs de Dieu*, et se disant visités par un ange, réunissaient depuis quelque temps, chez eux, dans les champs ou à l'église, des individus de la campagne de l'un et de l'autre sexe, pour faire des prières ou chanter des cantiques qu'ils prétendaient leur avoir été inspirés par le même ange : l'autorité locale prescrivit à ces deux individus de cesser ces réunions et ces

Digitized by Google

prières. Pendant quelque temps, Mérigot et Lucas obtempérèrent à cette défense; mais dernièrement l'un d'eux, prétendant avoir eu de nouveaux entretiens avec l'ange, ils reprirent le cours de leur mission. Le maire de Narcy a informé l'autorité supérieure des progrès que semblait faire, sur l'esprit des crédules habitans de la campagne, la superstition de Mérigot et Lucas, et les ordres ont été donnés pour que ces deux apôtres fussent provisoirement arrêtés, sauf à eux de justifier de leur mission.

— La cour royale, en audience solennelle, a enregistré les lettres patentes qui commuent en une prison de dix ans la peine de mort prononcée contre le général Debelle. Après l'arrêt de la cour, qui prononce l'entérinement, sur le réquisitoire de M. Bellart, procureur général, M. le général Debelle a prononcé ces mots avec émotion et d'une voix altérée :

« Si j'avais subi la mort, à laquelle j'étais justement » condamné, mes vœux auraient été pour l'auguste » famille des Bourbons; j'espère que désormais aucun » traître ne tentera de troubler le calme de la France: » mais si jamais il m'est permis de lui offrir mon bras, » je verserai jusqu'à la derniere goutte de mon sang » pour le roi qui me conserve la vie. Je supplie M. le » président de porter aux pieds du trône l'expression de » ma reconnaissance et de mon repentir. »

— Un boucher d'Irlande, nommé Law, vient d'avoir, dit-on, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, une fille. Son fils aîné a quatre-vingts ans; sa fille se trouve, en naissant, tante, grand'tante, arrière-grand'tante de plus de cent personnes.

— Les lettres, annonce un journal, viennent de perdre M. Duvicquet. Il s'était chargé de remplacer l'abbé Geoffroy au *Journal des Débats*. Feu M. Duvicquet est connu dans la république des lettres par une tragédie inédite, en vers blancs, intitulée *Pompée chez Possidonius*, ou *le Héros philosophe*.

— Parmi les modes nouvelles qui doivent briller à Longchamp, on cite les *chapeaux à l'amnistie*; ce sont

Digitized by Google

des chapeaux de paille blanche ornés d'une couronne de lys et de violette entremêlés.

— Le ballon de mademoiselle Garnerin est tombé, le 24 mars dernier, à 6 heures du soir, dans la commune de Ruillé-sur-Loir, arrondissement de Saint-Calais (Sarthe). Ainsi trois heures lui ont suffi pour parcourir une distance d'environ trente-six lieues en ligne droite.

— Le *Courrier* prétend que l'épigramme suivante contre MM. *les cumulards* circule à Paris :

Cumulo, dit monsieur Rifflard ;
Cumulabo, répond d'Agnière ;
Sat cumulavi pour ma part,
Ajoute Griffon, leur compère.
Las de voir cumuler autant,
Amis, délivrons sans scrupule
De tout ce trio cumulant,
Le peuple qui rien ne cumule.

Allemagne. — On parle beaucoup en ce moment de la constitution qui doit être établie dans les états héréditaires d'Autriche, conformément aux actes du congrès. Si notre gouvernement n'a pas suivi sur-le-champ l'impulsion donnée par le siècle aux autres souverains de l'Allemagne, c'est que les secousses politiques qui ont agité les différentes parties de l'Europe se sont moins fait ressentir chez nous. Mais l'intention de notre souverain avait toujours été d'établir parmi nous ce degré de sage liberté que comportent les lumières du temps.

Francfort. — Un phénomène aussi nouveau que singulier de notre temps ; c'est que les gazettes de Liége et de Bruxelles annoncent qu'il a éclaté une révolution à Berlin ; qu'on parle à Paris d'une révolution à Vienne, et à Berlin d'une révolution à Saint-Pétersbourg. Ces bruits rappellent les manœuvres employées par les Jacobins pendant la révolution de France ; et l'on cessera d'en être étonné, si l'on fait attention au nombre d'exilés qui habitent maintenant les provinces de la Belgique.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

SEINE

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LA PRISONNIÈRE FUGITIVE.

O mânes de Nelkar, cher amant que je pleure!
Guidez mes pas errans au sein de ces forêts :
Un monstre me poursuit; peut-être dans une heure,
Son bras.... Épargnez-lui ce comble des forfaits.

Mon sein se gonfle....; émue, éplorée, incertaine,
Je m'arrête.... Mon sang de frayeur est glacé!
Entends-moi, juste ciel! éteins enfin la haine
Au cœur du scélerat contre moi courroucé.

Déjà n'étais-je pas assez infortunée
D'avoir perdu Nelkar, et perdu pour toujours!

Digitized by Google

A d'éternels regrets par sa mort condamnée,
Fallait-il qu'un barbare en voulût à mes jours?

A mes jours ! quelle erreur! et que dis-je, insensée?
Pour calmer sa fureur, hélas! s'il suffisait
De donner une vie importune, épuisée,
Je jure qu'à l'instant il serait satisfait.

Mais, non, pour le cruel ma vie est peu de chose;
C'est un bien plus sacré qu'il prétend me ravir....
Ombre de mon amant, qui dans ce lieu repose,
Dors en paix; il se trompe, et je saurai mourir.

Le jour où cette main te ferma la paupière,
Ce chef audacieux de brigands comme lui
Me nomma son esclave, et dès-lors prisonnière,
Pour ton amante en pleurs nul doux soleil n'a lui.

Deux fois le vert printemps ranima la nature,
Deux fois les noirs frimas régnèrent en ces lieux,
Sans que, triste et mourante en ma prison obscure,
Le pur éclat du jour vînt réjouir mes yeux.

Enfin, soit en effet pitié, tendresse ou rage,
Je suis libre, j'ai bu la coupe des revers;
Je le suis; mais, hélas! à quel prix!.... Mon courage
S'indigne, se renflamme, et je reprends mes fers.

Un an s'écoule encor : à ma douleur plus forte
Je cédais; tout à coup, dans mon triste repos,
Sur ses énormes gonds j'entends rouler la porte
Du cachot où trois ans j'ai souffert tous les maux.

Une voix inconnue a frappé mon oreille;
J'écoute : « Ne crains rien, victime de l'honneur!
» Tandis que loin d'ici le crime affreux sommeille,
» Je viens briser tes fers et finir ton malheur.

Digitized by Google

» Au carnage entraîné, le tyran qui t'opprime
» De son farouche aspect n'afflige plus ces bords :
» Ennemi du barbare, et détestant son crime,
» Pour venir jusqu'à toi j'ai tenté mille efforts.

» Enfin, j'ai triomphé de ton gardien sévère ;
» L'or n'a pu le fléchir, ces mains l'ont enchaîné :
» Viens le voir, écumant de honte et de colère,
» Rouler dans la poussière où mon bras l'a traîné.

» Mais toi, loin de ces lieux cours chercher un asile,
» Où du despote altier tu braves le courroux ;
» Et puisse désormais, plus juste et plus facile,
» Le ciel à ta vertu donner des jours plus doux ! »

Il cesse de parler : ma main faible et tremblante
Saisit l'auguste main de mon libérateur :
Soudain un cri s'élève, on court, et l'épouvante
S'empare de mes sens et vient glacer mon cœur.

« Fuis, dit-il, il est temps !.... Que mon coursier rapide
» Précipite ta fuite et t'arrache au trépas.... »
Il se tait : généreux moins encor qu'intrépide,
Il s'arme de son glaive et s'apprête aux combats.

Je pars ; mais en fuyant j'entends le bruit des armes :
Dieu, protégez le bras qui protégea mes jours !
Qu'il soit vainqueur !.... Déjà, les yeux baignés de larmes,
Du funeste château je ne vois plus les tours.

Long-temps j'erre éperdue en des climats sauvages ;
De fatigue épuisé, tombe, hélas, mon coursier !
Je marche, et, sans secours sur ces tristes rivages,
Je contente ma faim d'un aliment grossier.

On me poursuit : enfin, de misère en misère,
J'arrive aux lieux où dort le malheureux Nelkar :

Digitized by Google

Là, je saurai braver le tyran sanguinaire,
Et mériter du moins un coup de son poignard.

O mon frère ! ô Nelkar ! combien à ton amie
Le sort avait promis des momens plus heureux !
Tu mourus : l'espérance à mon cœur fut ravie,
Et je ne comptai plus que des jours ténébreux.

Bientôt j'irai te joindre, et cette idée encore
Promet à ma tendresse un plus doux avenir :
Je quitterai sans peine un monde que j'abhorre ;
Et j'attends mon bonheur de mon dernier soupir.

AUGUSTE MOUFLE.

BOUTS-RIMÉS

Proposés, en 1789, par MONSIEUR, aujourd'hui Louis XVIII, remplis par M. de Montesquiou.

Un accord . . . . . synallagmatique
Liait Mars à Vénus. Vulcain au pied fourchu
Voulut faire contre eux valoir sa . pragmatique.
Les dieux rirent au nez de ce mari crochu.
Cette histoire . . . . . hiéroglyphique
Apprend à tout mari, fourchu, crochu, ventru,
A voir son horoscope écrit dans l' écliptique.
S'il est sage, il en rit, et n'est pas moins dodu.
Nos cœurs sont tous soumis aux lois de l'hydraulique ;
Ils cherchent leur niveau. Maint auteur a beuglé
Vainement le contraire. Orgon . apoplectique
Met les Grâces en fuite, et justifie Églé.

Digitized by Google

VERS INÉDITS DE LA FONTAINE,

Faits en 1679.

La Fontaine soupait chez madame de la Sablière, en 1679, avec plusieurs Anglais de distinction. Mylord, duc d'Ormond, ambassadeur près la cour de France, reçut une lettre qui lui apprit la mort de l'*Anacréon* anglais Waller. Après l'épanchement des regrets les mieux sentis, on discuta sur la question de savoir quelle classe d'ombres, dans l'Élysée, réclamerait cet illustre mort, soit des philosophes, des poëtes ou des amans. La Fontaine répondit par ces vers improvisés, que les grâces naïves, qui inspiraient toujours son génie, lui dictèrent encore en jouant :

Les beaux-esprits, les sages, les amans,
Sont en débats dans les Champs Élysées;
Ils veulent tous en leurs départemens
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : J'ai vos raisons pesées.
Cet homme sut en quatre arts exceller,
Amour et vers, sagesse et beau parler :
Lequel des deux l'aura dans son domaine?
— Sire Pluton, vous voilà bien en peine!
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres sait faire.

Digitized by Google

ÉNIGME.

De la belle et sensible Rose
Je suis le confident secret;
Elle ne craint pas que je cause
De naissance je suis muet.
Que dis-je? je parle à la belle,
Mais sans jamais être entendu
Par aucun autre que par elle;
Je réponds, dès qu'elle m'a vu;
Je lui dis, non ce que je pense,
Mais ce qu'elle me fait penser;
D'être vrai je ne me dispense,
Qu'autant qu'on veut m'en dispenser.
Même dans les plus doux quarts d'heure,
Qu'elle m'accorde sans témoins,
Si je suis heureux, que je meure!
On ne peut en profiter moins.
Faut-il avoir un cœur de glace
Dans un tête-à-tête charmant,
Et ne rendre qu'une grimace
En échange d'un sentiment!

CHARADE.

Mon premier quelquefois t'afflige et te fais peur;
Mais aussi quelquefois il t'offre le bonheur.
Mon second sans science a de la profondeur;
Mon tout le plus souvent est de mauvaise humeur.

Digitized by Google

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

J'embrassai tout, et mon génie
Cueillit tous les lauriers destinés au talent.
De l'empire des arts usurpateur brillant,
Lecteur, pour m'admirer l'Europe est réunie.
Profond, léger, malin, agréable, érudit,
Tour à tour faible et magnanime,
Je suis moi-même une énigme sublime
Dont le mot n'est pas encore dit.
En attendant qu'on y réponde,
Écoute bien : mon premier nom
Est tout entier dans mon second;
Et mon second remplit le monde.
Le problème, lecteur, doit être résolu :
Si tu le lis deux fois, tu ne m'as jamais lu.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est la lettre *I*.

Le mot de la charade est *Château*.

Les mots des logogriphes sont *Demain* et *Crâne*. Dans le premier on trouve De et Main; dans le second on trouve Crâne et Ane.

ERRATA DU DERNIER NUMÉRO,

Page 297. Sixième ligne : *Abandonner*, lisez abonner.

Page 297. Vingt-troisième ligne : *Ressortaient*, lisez s'assortissaient.

Page 301. Huitième ligne : *Passiez*, lisez passassiez.

Page 306. Septième ligne : *Mœur*, lisez mœurs.

Page 306. Vingt-huitième ligne : *Également* son *grand*, lisez également grand.

Page 306. Vingt-neuvième ligne : *Sous effarègne*, lisez sous ce règne.

Digitized by Google

Biographie Moderne, ou *Galerie historique, civile, militaire, pratique et judiciaire;* contenant les portraits politiques des Français de l'un et de l'autre sexe, morts ou vivans, qui se sont rendus plus ou moins célèbres, depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours, par leurs talens, leurs emplois, leurs malheurs, leur courage, leurs vertus ou leurs crimes. Deux vol. in-8°. Prix : 13 fr., et 17 fr. franc de port. A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

Avant de jeter un coup d'œil sur les mille ou douze cents pages qui composent ce Dictionnaire, je m'arrêterai à quelques réflexions qui se présentent à la seule inspection de son titre : est-il d'une très-grande nécessité que nous ayons des biographies d'hommes vivans ? Ces tableaux sont-ils susceptibles de beaucoup d'exactitude, et peut-on croire à l'entière impartialité de ceux qui les tracent ?

Il serait facile de résoudre promptement ces trois points. Je ne parle pas ici de l'ouvrage que j'annonce, et que nous n'avons pas encore examiné; mais il n'est personne qui, en parcourant toutes ces biographies modernes dont nous sommes inondés depuis quelques années, et remarquant les erreurs sans nombre, les jugemens hasardés, les contradictions de tout genre, dont elles fourmillent, n'ait souvent conçu une idée très-défavorable de la manière dont ces ouvrages ont dû être fabriqués. On croit voir aussitôt un vaste salon où beaucoup d'hommes de lettres, assis à différens bureaux et la plume à la main, tiennent chacun devant soi la *Table du Moniteur*.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

Combien de pages? Combien de volumes?

L'ÉDITEUR.

Le plus de volumes possible, et qu'ils soient forts.

Digitized by Google

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES.

Voici un personnage sur lequel on trouve très-peu de choses; il me semble cependant qu'il a joui d'une certaine célébrité pendant la révolution.

L'ÉDITEUR.

Voyez, rêvez, rappelez-vous, mettez à peu près.

SIXIÈME HOMME DE LETTRES.

Celui-ci a certainement un homonyme; il n'est pas probable que des actions aussi opposées appartiennent au même individu.

L'ÉDITEUR.

Que nous importe? Est-ce à nous de rectifier les journaux officiels? Il réclamera; cela fera parler de l'ouvrage.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

Que dirons-nous dans la préface?

Chacun sait ce que contiennent ordinairement ces préfaces: intention d'offrir des matériaux à l'histoire (qui n'en fera certainement pas usage parce qu'elle s'en défiera); vif désir d'instruire les siècles (que ces livres instruiraient fort mal); but louable de présenter un grand exemple à la postérité (qui sans doute profitera de ce grand exemple, mais se montrera jalouse d'apprécier les hommes, et d'avoir des notions aussi précises que désintéressées). On se garde bien de dire que l'on s'est borné à la *Table du Moniteur*. On avertit au contraire le lecteur que l'on a soigneusement consulté des pièces particulières et authentiques; on glisse même un mot qui ne laisse pas douter d'une extrême modération. Cela posé, *fouettez*, dit l'éditeur, l'opération est sûre.

Le nouveau Dictionnaire que l'on publie aujourd'hui, reste d'autant plus étranger à ces réflexions, que ses auteurs eux-mêmes ne nous le donnent que pour une édition nouvelle, réduite et corrigée, de la *Biographie Moderne* qui fut imprimée à Leipsick, en 1807. Cette atten-

Digitized by Google

tion de réduire et de corriger suppose une intention louable ; et si cet ouvrage offre aussi des augmentations, celles-ci auront sans doute été rédigées dans les mêmes principes. Il ne s'agit donc ici que d'avoir rendu moins défectueux un objet de commerce, qui eut un grand débit, et que l'on ne peut, après tout, empêcher d'avoir existé. Encore un peu, cette entreprise deviendrait un service digne de la reconnaissance du public ; et, au ton de justice et de modération qui règne en effet dans les éditions primitives, il n'est pas indifférent que tel éditeur plutôt que tel autre se soit occupé de les reproduire.

On aurait tort, au surplus, de conclure, de mon début, que ces productions se rattachent, dans le principe, à l'activité industrieuse du commerce des libraires. Puisque je me suis proposé d'examiner en lui-même ce genre d'ouvrages, je dois, pour offrir une solution exacte des questions que j'ai posées, remonter à la source même de ces combinaisons.

L'idée primitive d'un Dictionnaire consacré à offrir les portraits des hommes qui se sont rendus plus ou moins célèbres pendant le cours de notre révolution, appartient à feu Beffroy de Reigny, plus connu sous le nom burlesque de *Cousin-Jacques*, qui ne vit peut-être, dans sa conception, qu'une de ces originalités dont il avait donné tant d'exemples dans ses *Lunes*. Il n'eut point à se féliciter de sa lubie nouvelle. L'innombrable quantité d'ennemis de tout genre qu'elle lui suscita, et les terreurs continuelles qu'il ne cessa bientôt plus d'éprouver, lui causèrent une aliénation d'esprit qui amena la fin de ses jours. Cette extrême sensibilité seule intéresserait à sa mémoire, et prouverait qu'il n'était point fait pour cette sorte de continuation du ministère des *accusateurs publics*. Feu Beffroy de Reigny fut en effet un homme estimable sous beaucoup de rapports ; mais il avait célébré l'aurore de la liberté par la petite pièce de *Nicodème*, et, si ce fut un tort, on trouva qu'il se donnait au moins un ridicule en voulant, dix ou douze ans plus tard, adjoindre à son héros ceux qui s'étaient laissé prendre aux maximes patriotiques qu'il lui avait fait débiter.

Son histoire est celle de bien des gens. Ce ne sont pas

Digitized by Google

les Français qui restèrent inactifs au milieu de nos troubles, ou ceux qui s'y dérobèrent en s'expatriant, qui songèrent à écrire la vie des personnages qui figuraient dans nos discordes. Les expatriés, quand le trône chancelait, ne s'occupèrent que de chercher à le sauver ; le voyant écroulé, ils mirent leur gloire à combattre pour le rétablir : ils n'eussent pu d'ailleurs bien remplir la tâche qu'imposait l'opération nouvelle. Pour peindre des intrigans, il fallait soi-même avoir intrigué ; pour démasquer des agitateurs, il fallait s'être souvent trouvé sur leurs pas, les avoir eu pour rivaux, ou s'être vu leur concurrent. Etrangers à toutes ces menées sourdes, les uns et les autres n'eussent produit que des livres dépourvus de ce vif intérêt qui se calcule d'après leur degré de malignité ; ils n'eussent pas su *fouetter*, pour me servir de l'expression du personnage imaginaire que nous avons mis en action.

Le Cousin-Jacques avait fait entrevoir une mine trop précieuse à exploiter, pour que des hommes adroits ne se hâtassent pas de s'en emparer. Il était un moyen simple d'éviter ses dangers tout en recueillant ses avantages ; c'était de ne se point nommer : cette précaution des nouveaux auteurs agrandit encore leurs priviléges. Le voile de l'anonyme, tout en rendant plus libres les coups dirigés par les haines particulières et les ressentimens secrets, encourageait l'intérêt personnel, l'échange des éloges entre amis, les réputations d'infaillibilité et d'une innocence constante, digne d'hommages et surtout de récompenses : des vues si profondes et si compliquées sont au-dessus des spéculations de commerce. Des libraires purent calculer un genre d'imitation ; mais, à coup sûr, ils ne furent pas les premiers continuateurs de l'ouvrage très-imparfait du Cousin-Jacques, à moins que les successeurs de celui-ci n'aient été libraires, hommes de lettres et hommes d'état tout ensemble.

Heureusement l'idée de ces sortes de productions ne vint pas dès les premières années de la révolution. Chaque parti alors, ayant sa Biographie, eût ainsi offert sa propre liste de proscription ; et je ne sais trop comment le public s'y fût pris pour se faire, à chaque changement

Digitized by Google

politique, une idée toute différente des hommes sur lesquels il aurait eu prononcé d'après leurs propres historiens. Mais, à ne considérer la chose que dans les variations éprouvées pendant nos deux ou trois dernières années, il me semble que les éditeurs des Biographies, pour des hommes qui parlent à la postérité, pourraient embarrasser un peu les écrivains futurs, sur le choix qu'ils auront à faire entre les divers jugemens portés par eux des mêmes individus. Il est déjà curieux de relire la vie de certains personnages qui, en 1814, et même 1815, recevaient encore de très-grands éloges. Ce système de dégradation continue est précisément ce qui constitue le plus grand avantage de ce calcul odieux de quelques anonymes sur les erreurs de leurs contemporains. Nous crions contre les réactions : les esprits sages les redoutent, les réprouvent. Jamais, en déployant la plus grande sévérité, la puissance légitime, si long-temps privée de ses droits, ne croirait, tout en gémissant, devoir sacrifier à sa justice autant de victimes qu'elle trouverait d'hommes empressés à lui en désigner. La clémence appartient au pouvoir ; la perfidie et la cruauté sont les attributs de la faiblesse ambitieuse.

Loin de moi que je veuille excuser ces mouvemens déplorables qui désorganisèrent la France! Je ne suis l'apôtre ni des assassins ni des bourreaux ; la révolution les a presque tous engloutis successivement, et leur histoire n'entre point même dans la catégorie des ouvrages dont je m'occupe, puisque la combinaison de ceux-ci porte particulièrement sur des individus existans. Je ne cherche pas davantage à dissimuler les moindres torts ; mais qui a pu traverser, sans quelques erreurs, cette longue suite d'années orageuses qui commencèrent par un ciel pur que tant de Français crurent devoir rester sans nuages ? Il est vrai que la plupart des hommes qui fournirent cette carrière, ne se montrèrent pas toujours conséquens avec les principes qu'ils avaient énoncés ; que, suspects aujourd'hui de vues intéressées lorsqu'ils proscrivirent les titres et les décorations d'une noblesse antique et illustre, ils semblent avoir lu dans l'avenir qu'il leur donnerait à eux-mêmes ce qu'ils réprouvaient chez les

Digitized by Google

autres. Mais, en supposant que ces mêmes hommes n'aient fait que dissimuler leurs véritables intentions, peut-on faire le procès à toutes les pensées qui les réunirent? C'est par eux que le siècle prit cette marche imposante qui amena des résultats réels, des améliorations évidentes et profitables à tous. Si, oubliant que nous n'apportons pas tous en naissant un même degré d'intelligence, de force, de courage et même d'industrie, ils préconisèrent une égalité chimérique, qui n'est pas moins contraire aux lois du bon sens qu'à celles de la nature, ils firent triompher une autre égalité, juste et raisonnable; par eux, les hommes devinrent égaux devant la loi, prétendirent à une égale répartition des impôts; on leur dut le gouvernement représentatif, l'abolition des fiefs, l'institution du jury, et tous ces autres avantages que consacre aujourd'hui la Charte, ouvrage d'un monarque ami de l'humanité, et si digne du grand siècle qui s'enorgueillit de ses lois; c'est par eux que, non-seulement la France, mais toute l'Europe, est aujourd'hui constitutionnelle.

Ces réflexions ne sont pas favorables au système des Biographies modernes, et ne tendent à rien moins qu'à prouver leur nécessité; mais je n'ai pas montré au commencement de cet article que je me proposasse de prendre les choses tout-à-fait au sérieux. Il est un autre dictionnaire, qui parut en 1814; c'est le *Dictionnaire des Girouettes*, que, sous beaucoup de rapports, je préférerais aux *Dictionnnaires historiques*. Là, au moins, justifiant un titre assez trivial, et qui rappelle assez plaisamment la déplorable mobilité que rendaient peut-être inévitable des circonstances politiques continuellement difficiles, les grands personnages se trouvent en opposition avec leurs propres paroles et leurs propres écrits. Point de réflexions, point de verbiage; la gaîté, la hardiesse de l'idée, excusent en quelque sorte sa malignité; le *Dictionnaire des Girouettes* est l'ouvrage qui véritablement convenait au moment, et rien n'y manque, selon moi, si l'auteur a été assez franc pour s'y placer lui-même. Quant aux *Biographies modernes*, j'avoue qu'il me paraît difficile qu'elles réunissent les qualités requises; je ne dis cependant pas que cela soit impossible: entendons-nous.

Digitized by Google

Ce n'est pas avec la *Table du Moniteur* et des *on dit*, que l'on peut raisonnablement procéder à un bon ouvrage de ce genre ; ce ne doit être qu'en lisant et pesant attentivement tout ce qui a été dit et publié pour ou contre ses divers personnages, ainsi que par eux-mêmes ; en méditant et mûrissant le tout, de manière à se former une opinion juste, dépouillée de toute haine, de toute prévention ; et je crois même nécessaire, pour l'uniformité du jugement et du style, que tout ce travail soit l'ouvrage du même écrivain. « Mais, dira-t-on, comment admettre qu'un homme puisse à la fois se livrer à toutes ces recherches, à toutes ces méditations, et confectionner ensuite la longue rédaction que nécessiteraient toutes les notes qu'il aurait prises? Tous ces soins successifs l'occuperaient pendant une cinquantaine d'années : vous ne supposez pas sans doute que cet écrivain commence avant l'âge de quarante ans ; c'est l'âge de la maturité, le seul convenable à une telle entreprise, parce qu'il réunit la réflexion et l'expérience. Notre biographe aurait donc quatre-vingt-dix ans au moment de publier son édition : encore faut-il jouir quelques années du fruit de son travail.... » Aussi est-ce une de ces longévités, fort communes aujourd'hui même, si l'on en croit nos journaux, que je souhaite à l'écrivain qui voudrait franchement se consacrer à transmettre la vie et les actions de ses contemporains à la postérité. Plus d'un centenaire, nous dit-on, conservait, peu de jours avant sa mort, toute sa tête, toute son activité, et même l'usage de ses yeux : parvenu à sa cent dixième année, que notre historien revoie son édition et la lise encore sans lunettes. Après ce terme heureux, il s'éteindra sans efforts, expirera calme et s'endormant du sommeil du juste, avec la satisfaction d'avoir au moins publié une bonne biographie.

Je reviendrai sur le même sujet, pour me livrer à des considérations plus sérieuses, et surtout pour justifier la disposition moins défavorable que j'ai montrée pour l'édition nouvelle, dont je ferai remarquer les avantages, sans dissimuler aucun des défauts qui me semblent inséparables du genre, ou tenir à sa rédaction particulière.

Digitized by Google

JEANNE ROYEZ, ou LA BONNE MÈRE.

Quatre volumes in-8°. A Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine.

Vous qui aimez les spectres, les apparitions, les revenans, les tours du nord, le clair de lune, les nonnes sanglantes, les vieux châteaux, et tout le ridicule attirail des sombres romans anglais, ou des monstrueuses pièces, connues sous le nom de *mélodrames*, à la représentation desquelles fondent en pleurs la plupart des grisettes et des garçons marchands, et des ouvriers qui se *permettent hebdomadairement* le spectacle du boulevard, n'ouvrez pas *l'Histoire de Jeanne Royez.*

Mais vous, âmes sensibles, qui préférez les tendres émotions à toutes les niaiseries de la noire anglomanie; vous qui faites chérir la vertu en la pratiquant, qui estimez l'enfant respectueux, la bonne épouse, la tendre mère, la sensible amie, lisez *Jeanne Royez.* Vous verserez de douces larmes d'attendrissement; vous voudrez ressembler à cette digne femme : oui, j'en suis sûr d'avance, le contentement de vous-même, le désir de marcher sur les traces de Jeannette, un plus grand désir de faire le bien, de devenir meilleur, tels sont les avantages que procurera la lecture de cet ouvrage.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

M. Milran a voulu élever un monument de sa tendresse à la meilleure des mères; il a décrit l'histoire de sa vie, ses vertus, ses excellentes qualités, son courage dans l'adversité, son humanité, sa résignation dans le malheur. En parlant de sa famille, de ses amis et de lui, l'auteur est parvenu à intéresser, à captiver si fortement, qu'une fois son livre commencé on veut l'achever, et, arrivé à ce point, on désire recommencer. M. Milran a fait de bonnes études; et malgré ses voya-

Digitized by Google

ges en France, en Amérique, en Asie, il n'a pu se défaire de l'emploi de quelques expressions de la Bourgogne; il n'écrit point peut-être assez purement, parce qu'il se livre trop à une sorte d'abandon qui tient à son caractère, qui me paraît très-franc et très-loyal. Néanmoins, avec son style peu châtié, mais simple, il a trouvé l'art d'intéresser, de plaire, d'émouvoir, d'attendrir, j'oserais presque dire le secret de charmer.

L'auteur est homme de bien; du moins son livre l'annonce: tous ses chapitres sont dédiés à ses parens, à ses protecteurs, à ses maîtres, à ses amis ou à de vertueux personnages; il a même fait abus de ces sortes d'hommages, et j'y reviendrai en terminant cet extrait. Mais, ami du pays qui l'a vu naître, il en parle toujours avec transport. On peut, avec justice, lui appliquer ce vers si touchant et si vrai :

Plus je vis l'étranger, et plus j'aimai la France.

Le marquis de Prénambourg, jeune officier, et propriétaire d'un château près de Dijon, ayant été passer quelques jours chez un de ses amis, voulut, avant de revenir chez lui, visiter un de ses parens, dont l'habitation se trouvait à quelques lieues de l'endroit où il était. C'était dans les premiers jours d'avril : notre voyageur s'étant amusé en route, est surpris par la nuit. En traversant le hameau de Verfontaine, il voit une jolie petite fille qui dansait avec sa sœur; s'approchant d'elles, il leur demande le nom du pays, et les prie de lui enseigner une auberge pour y passer la nuit. La petite lui répond : Monsieur, je ne connais pas ce que vous me demandez; mais, si vous voulez venir chez mon père, il vous satisfera. M. de Prénambourg, conduit par Jeannette, entre chez Royez, cultivateur respectable, qui traite son hôte avec autant d'égards que de franchise. Pendant le souper, M. de Prénambourg apprend qu'un procès injuste va dépouiller Royez : après s'en être fait raconter les détails, il promet son assistance à cette famille, de laquelle il est enchanté. Le lendemain, avant son départ, le voyageur, dont la maison était tenue par une sœur qu'il chérissait, demanda aux parens s'ils vou-

Digitized by Google

laient que mademoiselle de Prénambourg se chargeât de l'éducation de Jeannette. On le remercie, sans rien lui promettre; après le déjeuner il se met en route et arrive bientôt à Atricourt. Après les premiers épanchemens, notre voyageur demande des renseignemens sur la famille Royez, et tous sont à leur avantage. De retour à Dijon, le marquis trouve l'ordre de rejoindre, et, avant de partir, il prie sa sœur de se charger de l'exécution de ses promesses. Celle-ci se rend chez le pasteur de Verfontaine, où, d'accord avec Royez et sa femme, on lui confie l'éducation de Jeannette, qui, après beaucoup de résistance, consent à suivre sa bienfaitrice. Placée au couvent, Jeannette se fait aimer de tout le monde par la bonté de son caractère, par sa soumission et par son ardeur à remplir ses devoirs. Déjà elle sait écrire, et les premières lignes qu'elle peut tracer sont envoyées à son père et à sa mère, puis à sa bienfaitrice. Son éducation terminée, elle retourne chez le marquis, où elle est confiée aux soins de madame Jeanne, nourrice de M. de Prénambourg. Peu de seigneurs étaient aussi humains, aussi bienfaisans que le marquis; aussi était-il chéri de tous ses vassaux. Ayant remarqué, sur son fief favori, que le chemin conduisant à l'église était fort étroit, que l'usage en était difficile et surtout dangereux, il voulut le rétablir; mais quelques propriétaires, malgré les dédommagemens qui leur étaient offerts, s'opposèrent à ce projet. Pour ne mécontenter personne, M. de Prénambourg fit ouvrir la nouvelle route sur sa terre, l'orna de deux rangées d'arbres, et en fit une promenade charmante. Forcé, par suite de blessures, d'aller prendre les eaux, l'une des grandes roues de sa voiture rompt. Le marquis, obligé d'attendre au lendemain, va se promener dans le village; apercevant beaucoup de gens rassemblés sous deux tilleuls d'une grosseur monstrueuse, il remarque, sur un banc de pierre placé entre les arbres, un homme qui répétait des enchères. Il s'approche pour s'informer de ce que l'on pouvait vendre, lorsque le crieur dit : A quinze écus les deux tilleuls; à quinze écus.... une fois.... deux fois..... A seize écus, reprit le marquis. Tout le monde se tourne de son côté, surpris

Digitized by Google

de ce qu'un étranger, qui n'avait pas le costume d'un marchand, venait courir les enchères. Mes amis, dit-il, vous avez l'air étonné; vous le serez davantage en apprenant que c'est un capitaine de dragons qui ne veut acheter vos tilleuls que pour vous en laisser la jouissance. Vous êtes sans doute obligés de les vendre pour subvenir à quelques dépenses? Oui, oui, s'écrièrent les plus notables, qui avaient peine à concevoir tant de générosité. Le marquis paya, ne voulut point être nommé, et fit porter sur le registre de la commune que les arbres achetés par un étranger ne seraient abattus qu'après leur mort, et laissa de quoi les faire remplacer.

Madame Jeanne, fort habile dans les petits ouvrages, s'était chargée de les montrer à Jeannette, qui recevait aussi des leçons de mademoiselle de Prénambourg. Ayant atteint l'âge de seize ans, elle fut demandée en mariage par le fiscal du seigneur; elle refusa le parti. Le marquis fit choix d'une compagne, qui, dès qu'elle connut Jeannette, l'aima tendrement. Cette dame, attaquée de la petite-vérole, fut soignée par sa belle-sœur et par Jeannette. A peine était-elle remise, que la jeune personne fut atteinte de cette funeste maladie. En lui prodiguant ses soins, cette bonne demoiselle de Prénambourg gagne le même mal; elle avait 42 ans, et cette femme généreuse et bonne succomba. Jeannette, qui n'était pas encore convalescente quand sa protectrice tomba malade, retrouva toutes ses forces, dès qu'elle en eut besoin pour sa seconde mère, qui mourut en léguant une rente à sa fille adoptive. Celle-ci, recevant le dernier soupir de mademoiselle de Prénambourg, tomba sur-le-champ sans pouls, sans voix, sans connaissance, et ne revint à elle qu'après les obsèques de sa vertueuse amie. La religion vint à son secours, et le pasteur lui ayant remontré qu'en se livrant à la tristesse elle affligeait jusqu'à ses bienfaiteurs; que cet accablement trop excessif devait lui ôter l'attention à ses devoirs, la jeune fille, frappée de cette considération, renferma sa douleur, et reprit ses occupations ordinaires. Pendant ces jours de deuil, Jeannette avait perdu sa mère; et Royer, depuis ce temps, était toujours ma-

Digitized by Google

lade ; elle ignorait ce malheur, parce que M. de Prénambourg, instruit de la nouvelle, avait détourné les lettres pour ne pas ajouter aux infortunes de sa trop sensible élève. Elle reçoit des nouvelles de son frère qui, en se plaignant de son silence, lui apprend que son père était très-mal. Après en avoir demandé la permission, Jeannette, accompagnée de madame Jeanne, se rendit à Verfontaine, et, quoiqu'elle fût mise fort simplement, Royez la prit pour une jeune dame de la ville. Il portait la main à son bonnet pour la saluer, lorsque cette charmante fille se précipite dans ses bras en se faisant connaître. La généreuse prévenance de madame de Prénambourg avait fait placer sous le siége, dans la cave de la voiture et dans une malle, des vins, des sirops, des confitures pour le malade, puis des présens pour distribuer aux enfans de Royez. Jeannette eût été heureuse par les amitiés de sa famille, par la manière dont elle fut reçue ; mais la maladie de son père la rendait triste. Elle faisait tous ses efforts pour égayer le bon vieillard et embellir ses derniers instans. Royez fut heureux ; il expira, avec toute sa connaissance, entre les bras de ses enfans, et en leur faisant les plus tendres adieux. Sa fin est digne d'envie ; ce fut celle d'un philosophe et d'un homme de bien.

Après avoir donné des consolations à ses parens, Jeannette revint à Dijon. Les chagrins qu'elle avait éprouvés lui occasionèrent une maladie grave, soutenue par sa jeunesse, elle échappa au danger. M. de Prénambourg, forcé d'aller aux eaux de Balaruc pour se guérir d'un coup de feu, emmena avec lui sa femme, madame Jeanne et Jeannette, qui, n'étant jamais sortie de son canton, était étonnée de tout ce qu'elle voyait. La baronne de Bessonvilliers, mère de la marquise, vint voir sa fille ; cette dame était méchante, dure, acariâtre. Son fils, qui vint la rejoindre, était un garçon fort mal élevé, qui, en voyant Jeannette, ne douta pas un instant qu'une petite paysanne comme elle ne se trouvât très-honorée de servir à ses amusemens. Il partit pour ne plus revenir, et sa mère prit dès ce moment Jeannette en aversion. Cette aimable personne était d'autant plus à plaindre que M. de Prénambourg, sa femme, ses enfans, ma-

Digitized by Google

dame Jeanne, étaient alors à Paris. A la suite d'une dispute extrêmement déplacée, la baronne chassa Jeannette du château ; elle se rendit de suite chez le pasteur, qui la conduisit près d'une amie intime de ses bienfaiteurs, chez madame de Vauban, femme vertueuse qui voulait le bien, mais que la droiture des intentions ne garantissait ni d'erreur ni de surprise. D'un âge fort avancé, madame de Vauban crut être fort agréable à ses amis et à Jeannette, en unissant cette dernière avec un homme de son âge qui lui servait de secrétaire. Assez joli de figure, Marlin, c'est le nom du protégé, était d'une dévotion outrée; il se glorifiait d'avoir visité le rocher de Saint-Michel, le tombeau de Saint-Jacques, la maison de Lorette, et d'avoir été deux fois au Saint-Sépulcre.

Enfin Jeannette, tourmentée par madame de Vauban, se décide à épouser ce personnage; et cette union ne fut pas heureuse. Le marquis et sa famille étant revenus à Brouin, Jeannette et son époux furent aussitôt appelés au château, où le nouveau marié se rendit utile. Il consulta le marquis sur l'état dont il voulait faire choix, et se décida pour le commerce. Ses premières tentatives réussirent; mais, trompé par ses agens, Marlin perdit tout ce que lui avait apporté sa femme. Ne pouvant plus se livrer à des entreprises, il résolut de se faire marchand grenetier en détail, et, pour trouver la somme nécessaire à cet établissement, il exigea de sa femme qu'elle vendît les bijoux qui lui avaient été donnés par ses bienfaiteurs, et qu'elle quittât ses habillemens ordinaires pour en prendre d'autres plus conformes à sa nouvelle condition. Jeannette se soumit à tout, même à ne pas nourrir son premier né. Heureusement que dans ses chagrins elle trouva une excellente amie dans la personne de mademoiselle Giroux. Marlin était dévot, peu éclairé et rempli de préjugés. Un jour de fête, au retour de l'office, Jeannette, restée seule, réfléchissait à sa situation, et se livrait à des pressentimens douloureux. Tirant de son sein le portrait de sa bienfaitrice, elle y colle ses lèvres, et l'arrose de ses pleurs: tout à coup elle se sent arracher avec violence cette image, que Marlin

Digitized by Google

foule à ses pieds en apostrophant sa femme. Dans sa fureur religieuse il ne veut rien entendre; mais mademoiselle Giroux, arrivée à temps, fit rentrer cet homme dans son bon sens.

En décrivant la vie de sa mère, M. Milran fait le récit de sa naissance, de son éducation, rapporte ses aventures, et trouve l'art d'y ajouter des anecdotes assez curieuses. Objet de la haine de son père, il en fut toujours sévèrement traité; Marlin, brutal, colère, frappait souvent son fils sans raison, et jusqu'à faire ameuter son quartier. Aussi, dès que notre jeune homme, qui venait d'atteindre sa quinzième année, eut terminé sa rhétorique, il changea son nom de Marlin en celui de Milran, et décampa de la maison paternelle pour se rendre dans un port. Arrivé à Châlons, notre petit voyageur fut volé; on lui prit le paquet contenant ses hardes. Il suivait tristement la route de Reims, quand il fut rencontré par un compagnon d'infortune, forcé par une belle-mère d'abandonner son père. La connaissance fut bientôt faite: Maison-Neuve raconte ses aventures à son camarade, exige de lui la même complaisance, lui promet de le faire embarquer avec son oncle, capitaine de vaisseau; et voilà nos deux fugitifs, qui, voyant tout en beau, s'empressent de cheminer pour arriver plus tôt au port. Par malheur il n'y avait point de place sur le vaisseau pour l'écolier dijonnais; Maison-Neuve part seul, et le pauvre François s'engage dans les dragons. Déjà six mois s'étaient écoulés depuis son départ, et sa bonne mère n'avait point reçu de ses nouvelles. Il écrit enfin, et Jeannette aussitôt court chez M. de Prénambourg solliciter le congé de son fils. Aussitôt qu'il en est muni, François s'engage au Hâvre pour l'Amérique, relâche à la Martinique, au Cap, à la Guadeloupe. Pendant son séjour dans ces différens parages, notre jeune homme fait des observations judicieuses et neuves. Revenu en France, il se rend à Paris près d'une tante, entreprend un ouvrage, puis rentre dans la marine en qualité de pilotin. François part pour Brest, et monte *le Sceptre*, vaisseau commandé par M. de Brugnon, auquel il avait été vivement recommandé par M. Béjot, l'un des gardes

Digitized by Google

de la bibliothèque du roi. La flotte, à la suite d'un combat très-vif, est forcée de rentrer à Brest, et notre jeune homme est aussitôt placé sur la flottille destinée à parcourir la Manche. Ayant fait relâche à Dunkerque, le pilotin y trouve son ami Maison-Neuve, reste quelques jours avec lui, et veut revenir à Dijon; mais une entorse le retient fort long-temps. A peine guéri, il allait se remettre en route, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de sa mère, de cette bonne, sensible et tendre Jeannette. Le chagrin que conçoit notre jeune homme le fait retourner à Brest, entreprendre un voyage à Miquelon. Rentré au port, il s'embarque pour Cayenne, séjourne dans cette île, et, au retour, son bâtiment manque de se perdre pendant une horrible tempête. Sitôt que les avaries ont été réparées, le vaisseau se rend à Toulon, d'où notre Dijonnais sort pour visiter l'Italie, la Suisse, puis sa patrie. Son père le reçut assez bien, mais ne diminua rien de sa sévérité ordinaire. Mademoiselle Giroux, cette digne amie de Jeannette, lui fit part de tout ce qui s'était passé à la maison paternelle depuis son départ, et le fit présenter chez la présidente Bouhier. Après un séjour assez long, notre voyageur, muni des lettres de sa protectrice, quitte ses pénates pour se rendre à Marseille, puis à Constantinople; mais un séjour de vingt-quatre heures à Lyon fait avorter son entreprise. Au terme de sa course, il apprend que l'armement n'aurait plus lieu, et que la frégate *la Diane* venait de mettre à la voile. Singulièrement fâché de ce contre-temps, M. Milran visite la Gorée, et vient désarmer à Rochefort; puis, allant revoir Brest, il ne peut s'empêcher d'aller une seconde fois en Amérique. Vous pensez peut-être que notre marin va devenir sédentaire et chercher le repos? Détrompez-vous; la traversée avait été heureuse, et l'on voulait faire connaissance avec l'Angleterre, puis une autre campagne en Amérique. C'est alors que notre Dijonnais, quittant la navigation, est pourvu d'une place à Quimper, qu'il se marie, et qu'il écrit ses intéressans mémoires.

J'ai lu ce livre à plusieurs reprises, et toujours avec autant de plaisir; il y règne une franchise, une bonne

Digitized by Google

foi, un ton d'honnêteté, qui font désirer de connaître l'auteur. Son ouvrage, semé d'anecdotes intéressantes, est remarquable par les exemples de vertu dont il est rempli; et M. Milran était sans doute inspiré par l'ombre de sa mère, lorsqu'il a tracé la vie de cette femme admirable. Ne pourrait-on pas, en louant sa piété, son respect pour ses parens, son amour pour le bien, lui reprocher l'abus des sentences placées en tête des livres dont se composent son ouvrage, et cette foule d'hommages qui, au surplus, font l'éloge de son cœur et de la beauté de son âme? Le faux titre porte une épigraphe d'Horace, et le titre une seconde fournie par Tibulle. L'auteur s'adresse *à la Nature*, pendant que les hommes n'eurent pas d'autre guide : retournant cette page, je lis : *A mes aïeux maternels, au Travail, à l'Innocence;* puis une sentence tirée du sixième chapitre. Ce premier livre est adressé à Nicolas-Edme Rétif-de-la-Bretonne; et le suivant, consacré *à la Piété filiale*, avec une épigraphe, est adressé aux habitans de la rue du Bourg, à Dijon. Le troisième livre est placé sous les auspices des *aïeux paternels* de l'auteur, et consacré au *zèle de la religion;* le quatrième, *à l'Hymen* et *à l'Amitié*, est dédié à Tullie Milran, fille de l'auteur; bien entendu que ces trois derniers livres sont toujours suivis de sentences. Enfin, il n'est pas jusqu'au titre des notes qui n'ait la sienne. M. Milran, homme sensible et bon, a voulu élever un monument de sa reconnaissance à ses parens, à ses amis, à ses bienfaiteurs; et je regrette de n'avoir pas vu un chapitre dédié à ce respectable et généreux marquis de Prénambourg, dont l'auteur ne parle pas dans son voyage à Dijon. La moitié de la seconde partie du troisième volume est intitulée *Mes Chefs-d'OEuvre au Parnasse*. M. Milran est poëte; son recueil comprend quelques pièces fort bien tournées, et qui se font lire avec intérêt.

A.

Digitized by Google

ÉPIDÉMIES D'HIPPOCRATE,

Premier et troisième livres. Des crises et des jours critiques; traduits sur le texte grec, d'après la collation des manuscrits de la Bibliothéque royale, avec une dissertation sur les manuscrits et les variantes, une analyse des épidémies, et des commentaires; par M. le chevalier de Mercy, pensionnaire du roi, docteur en médecine de la faculté de Paris, professeur de médecine grecque, et membre de plusieurs sociétés savantes. A Paris, de l'imprimerie de J.-M. Eberhart, imprimeur du Collége Royal de France, rue du Foin Samt-Jacques, n°. 11.

Comment se fait-il que nos écoles de médecine, que tant de docteurs célèbres par leur condition, leurs talens et leur respect pour la mémoire d'Hippocrate, n'aient pas encore songé à lui élever un monument digne de lui? que la plupart de ses œuvres n'aient pas encore reçu les honneurs de la traduction? que des traités si justement estimés de ceux qui peuvent les lire dans la langue du prince des médecins, soient encore ensevelis dans des in-folio grecs, et par conséquent inaccessibles à la plupart de ceux qui cultivent l'art de guérir? Une édition complète des œuvres d'Hippocrate, traduites dans notre langue, commentées par des hommes habiles, ne serait-elle pas un des plus beaux présens dont on pût enrichir nos bibliothéques? et puisque les études de la langue grecque sont aujourd'hui si négligées, ne serait-ce pas une action très-méritoire que de venir au secours de l'ignorance, en mettant à sa portée les mystères de la science et les oracles du divin vieillard de Cos?

Cette tâche noble et difficile, M. le chevalier de Mercy la remplit autant qu'il est en lui. Depuis plusieurs années, il poursuit avec une honorable persévérance le projet de faire connaître aux élèves d'Esculape tous les trésors renfermés dans les ouvrages du premier ministre de ce dieu de la santé.

Digitized by Google

Après avoir publié successivement les *Prognostics*, les *Prorrhétiques*, les *Livres de Cos*, il nous donne aujourd'hui le savant traité *des Épidémies*, celui *des Crises* et des *Jours critiques*. Il n'est personne qui ne convienne de l'excellence des ouvrages d'Hippocrate. Son seul traité de l'Air, de l'Eau et des Lieux, suffirait pour lui faire une réputation immortelle. Par quelle force d'esprit, par quelle étonnante prérogative, Hippocrate, sans le secours de la physique, de la chimie, a-t-il su s'élever aux plus hautes considérations de la physiologie? A l'époque où il écrivait, on ne possédait aucun des instrumens qui rendent aujourd'hui l'art des observations si facile et si sûr. Le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, l'eudiomètre, étaient des appareils tout-à-fait inconnus. On n'avait encore découvert ni les phénomènes du galvanisme et de l'électricité, ni les mystères de la composition et de la décomposition de l'air et de l'eau, ni les théories des gaz, ni les secrets prodigieux de la chimie. L'homme de génie était réduit à ses propres forces, et, pour se conduire dans les connaissances si importantes de la physiologie, il n'avait pour guides que l'expérience et l'observation. De quelle supériorité d'esprit ne fallait-il pas être doué, pour embrasser, comme l'a fait Hippocrate, avec ces uniques ressources, tout ce que la physique, appliquée à l'art de guérir, a de plus utile et de plus profond!

Les esprits superficiels peuvent rire lorsque Hippocrate prescrit au médecin d'étudier le lever et le coucher des astres pour délivrer ses ordonnances. Ils peuvent demander ce que le cours de Jupiter et de Saturne, ce que la constellation d'Orion et l'étoile *Aldebaran* peuvent avoir de commun avec la chambre d'un malade et le mortier d'un apothicaire. Mais, s'il est vrai que tout dans l'univers soit le résultat d'un plan général; s'il est vrai que toutes les parties du système du monde soient liées ensemble comme le sont celles d'un grand état gouverné avec ordre et intelligence; si l'expérience a démontré que les mouvemens de notre petit globe terrestre, loin d'être isolés et indépendans, sont subordonnés au mouvement général des corps célestes; s'il est vrai que les

Digitized by Google

vicissitudes de l'atmosphère aient lieu à des époques déterminées : je demande si le moyen de les indiquer, le plus naturel, le plus honorable pour un savant, n'est pas de les rapporter à quelques-uns de ces phénomènes invariables qui ont lieu dans le ciel? C'est de cette manière qu'Hippocrate est astronome. Il ne veut point qu'un médecin s'enferme dans son cabinet pour calculer les éclipses, qu'il pâlisse sur des chiffres pour déterminer les stations, les directions, les rétrogradations, les immersions, les inclinaisons, les nutations des astres; ni qu'il coure, comme autrefois M. Delalande, sur les lieux élevés de la capitale, pour montrer aux passans les défaillances de l'étoile Algol, qui pâlit, s'éteint, se ranime, pour amuser les loisirs des savans du bureau des longitudes; il veut seulement qu'on sache qu'à l'époque où telle constellation paraît sur l'horizon, qu'à l'époque où elle disparaît, notre atmosphère est sujette à des variations qui influent plus ou moins sur la santé des individus.

C'est un fléau bien redoutable que celui de la peste et des épidémies : or il paraît, sinon démontré, au moins très-probable, que la plupart des épidémies proviennent d'une constitution particulière de l'atmosphère. L'action des élémens sur le corps humain n'est pas douteuse. Une température ardente et sèche produit les maladies inflammatoires; une température humide et molle enfante le rhumatisme, la goutte, les humeurs scrophuleuses. On a plus d'esprit sur les montagnes, moins dans les vallons et sur le bord des marais. On chante à Paris, on se pend à Londres; les Grecs ont leurs Béotiens, les Français ont leurs Limousins et leurs Champenois; les Alpes et les Pyrénées leurs Crétins et leurs Cagots. L'étude des climats, celle des variations de l'atmosphère et des météores, est donc une des occupations les plus dignes des enfans d'Esculape; et, quand la fable nous représente Apollon perçant de ses flèches le serpent Python, c'est une allégorie ingénieuse pour nous exprimer l'action du soleil sur la décomposition des corps et la corruption de l'air.

Il faut donc admirer Hippocrate, lorsque, sans autre

Digitized by Google

secours que les forces de son génie, dépourvu de toutes les connaissances qui donnent aujourd'hui tant d'avantages au médecin, il sut découvrir les causes les plus efficaces de ces contagions funestes qui désolent si souvent nos villes et nos campagnes. Le premier et le troisième livres de ses recherches sur les Épidémies, méritent tout l'intérêt et l'attention du médecin. On y reconnaît ce génie observateur qui caractérise toutes ses productions; c'est le fruit de l'expérience, le résultat le plus précieux d'une suite de faits recueillis par un esprit vaste et éclairé. Cette manie des systèmes, si commune parmi nous, si propre à satisfaire la vanité, si peu propre à servir la science, ne se montre jamais dans les écrits d'Hippocrate; sa doctrine se produit avec cet extérieur modeste, avec cette noble simplicité, gage constant et infaillible de la sagesse et du génie.

Les autres livres sont moins parfaits. M. le docteur de Mercy les regarde comme de simples notes, que le prince de la médecine avait recueillies, et qu'il n'eut pas le temps de rédiger : les descriptions des maladies n'y sont point complètes; quelques passages sont évidemment altérés, et ne présentent aucun sens. Dans le premier et le troisième, le but de l'auteur est facile à reconnaître; toutes ses observations sont coordonnées à un plan général; il veut évidemment décrire les effets constans des diverses températures. Il trace avec un soin particulier le tableau de quatre constitutions diverses: la première offre l'exemple d'une année chaude et sèche; la seconde, une année froide et humide; dans la troisième, le froid et la sécheresse diminuent; la quatrième est une constitution chaude et humide. On remarque dans cet ouvrage un travail soigné, des recherches faites et vérifiées avec une attention scrupuleuse; c'est un monument précieux qui mérite toute la reconnaissance des médecins. Le livre des Crises, celui des Jours Critiques, n'ont pas moins de droit à leurs hommages. C'est dans ces traités simples, composés non pour acquérir une vaine renommée, mais pour servir l'humanité, que se trouve la véritable science. Horace disait aux jeunes écrivains de son temps, qui voulaient briller dans

Digitized by Google

la carrière des lettres : feuilletez sans cesse les ouvrages des Grecs : nous dirons comme Horace, aux jeunes médecins qui veulent s'illustrer dans l'art de guérir : feuilletez jour et nuit les ouvrages d'Hippocrate :

. . . . . Exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

On ne saurait trop applaudir au zèle de M. le docteur de Mercy : reproduire, comme il le fait, les plus importantes productions du plus célèbre des médecins, c'est servir à la fois la science et la société. L'ouvrage dont il s'agit ici est imprimé avec beaucoup de soin ; on a placé le texte grec en regard de la traduction ; il est enrichi de notes savantes et judicieuses, propres à éclairer le lecteur et résoudre ses doutes. Le traducteur a joint à son travail une analyse raisonnée des épidémies, qui se recommande par la sagesse des vues et la justesse des observations. Sa traduction est facile et fidèle, et peut servir utilement les élèves de l'école qui voudraient ajouter à leurs études celle d'une langue que la présomption et l'inconstance nous ont fait négliger si mal à propos. M. de Mercy nous annonce une édition complète d'Hippocrate, en grec et latin ; c'est se préparer de nouveaux droits à l'estime des savans, et à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art le plus précieux à l'humanité. SALGUES.

PARALLÈLE

De Fontenelle, de Condorcet et de Vicq-d'Azyr, dans l'Éloge historique.

Fontenelle nous a donné le premier exemple de l'union des sciences et des lettres dans le charmant livre des *Mondes* ; mais sa plus grande gloire est due à l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, et surtout aux *Éloges* de ses membres ; genre dont il est créateur, et que, par une

Digitized by Google

philosophie aussi profonde et plus étendue, Condorcet a encore perfectionné. L'un joint tour à tour l'expression simple à l'idée piquante, et l'idée simple à l'expression ingénieuse; l'autre, dont le style a peu de mouvement, élève par la hardiesse et la généralité de ses idées; il voit de haut et de loin. Fontenelle s'attache davantage à peindre les hommes; Condorcet donne plus de soins à l'analyse des ouvrages. Le premier, à l'époque où il parut, ne pouvait encore soulever qu'un coin du voile qui cachait la vérité; le second, quand les esprits furent préparés à son influence, ne dut pas craindre de la dévoiler toute entière. Dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, Fontenelle développe avec sagacité les progrès de l'esprit humain; et Condorcet, d'après ces progrès mêmes, ne met point de bornes à sa perfectibilité.

Tous deux ont un rival dans l'historien de la *société royale de médecine*. Vicq-d'Azyr se rapproche plus de Condorcet par l'universalité des connaissances, et de Fontenelle par la grâce et l'aménité du style, avec plus de coloris et d'imagination pourtant que Fontenelle. Le panégyriste de Leibnitz et de Newton a peut-être une manière trop uniforme d'écrire ses divers *Éloges*; au lieu que les deux savans qui ont loué ensemble Linnée, Haller, Bergman, Buffon et Franklin, offrent beaucoup de rapports entre eux pour la flexibilité du talent : chacun de leurs *Éloges* respire en quelque sorte le caractère des hommes et des ouvrages qu'ils célèbrent. Voici maintenant ce qui les distingue. Condorcet croit toujours parler à ceux qui ont pénétré dans le sanctuaire des sciences; il les fait assister à la révélation des derniers secrets du génie, et les élève avec lui à la hauteur actuelle de l'esprit humain. Vicq-d'Azyr, en se rendant le digne organe de l'art d'Esculape, n'oublie pas que ce dieu est fils d'Apollon, et que son langage, pour se proportionner à un grand nombre d'esprits, doit être harmonieux, élégant, quelquefois même poétique. Placé, à l'égard de la médecine, à peu près comme Fontenelle le fut à l'égard de toutes les sciences, il se borne à révéler dans les *Éloges* une partie de ses mystères. C'est à ses registres mêmes, dont le temps augmente sans cesse les feuillets,

Digitized by Google

qu'il a soin de renvoyer les initiés d'une science qui sera perfectionnée la dernière de toutes, comme l'astronomie a dû l'être la première.

Ces trois écrivains célèbres, qu'on n'a point remplacés, occupent le même rang dans une carrière où, en s'imitant, ils ne se fussent point égalés. FAYOLLE.

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Sur une opinion de M. Petitot.

Monsieur,

En relisant ces jours passés la préface que M. Petitot a mise à une nouvelle édition de la *Grammaire de Port-Royal*, je n'ai pas été médiocrement surpris d'y trouver le passage suivant :

« Dans le dernier siècle on a comparé la gaîté et le sel des premières *Lettres provinciales* au comique de Molière (1), comme s'il y avait quelque rapport entre un auteur dramatique et un écrivain qui discute des questions de théologie. C'était la méthode des philosophes modernes : lorsqu'ils ne pouvaient refuser leur suffrage à un livre religieux, ils le comparaient à un profane pour lui faire perdre son véritable caractère. C'est ainsi qu'ils ont fait des parallèles aussi peu raisonnables entre Bourdaloue et Corneille, entre Massillon et Racine. (*Voyez l'Essai sur l'origine et la formation de la langue française*, page 173.) »

Si M. Petitot avait lu avec plus d'attention les Lettres de Racine, dont il est éditeur, il aurait rayé ce para-

(1) On sait que c'est Voltaire qui a dit : Molière n'a pas plus de sel que les premières *Lettres provinciales*, et Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. M. Petitot pouvait citer Voltaire sans se compromettre.

Digitized by Google

graphe comme absurde ; car Racine l'avait réfuté d'avance de la manière la plus piquante, dans sa seconde lettre en réponse à celles de Dubois et de Barbier d'Ancourt.

« . . . . Et vous semble-t-il, dit ce grand homme, que les *Lettres provinciales* soient autre chose que des comédies ? Dites-moi, Messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, un marquis extravagant, et tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avoue que le Provincial a mieux choisi ses personnages : il les a cherchés dans les couvens et dans la Sorbonne ; il introduit sur la scène tantôt des jacobins, tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ? Tantôt il amène un jésuite bonhomme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque temps ; et le plus austère janséniste aurait cru trahir la vérité que de n'en pas rire. »

Voilà un échantillon du talent de Racine pour la raillerie. En ce genre, les philosophes modernes, accusés par M. Petitot, n'ont pas été aussi loin. Il faut espérer que, dans une prochaine édition de *la Grammaire de Port-Royal*, *l'Austère janséniste* fera amende honorable, après avoir ri, comme un autre, des jésuites. F.

MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION D'ESPAGNE,

Par M. l'abbé de Pradt.

Voici, dans l'espace de quelques mois, le troisième ouvrage que publie M. l'archevêque de Malines ; et dans le premier et le dernier il paraît n'avoir pris la plume que pour faire sa propre histoire. N'occupant plus sur la scène politique le rôle brillant qu'il y a rempli autrefois, il nous en parle pour s'en consoler, et l'attention qu'il attire sur sa vie passée, lui fait ressaisir une partie de son ancienne importance. *L'Ambassade à Varsovie*, et *la Guerre d'Espagne*, sont les feuilletons des pièces où

Digitized by Google

il a joué, et qui ont disparu du théâtre du monde. C'est un auteur tombé qui rend compte des représentations dont le succès ne s'est pas soutenu. Il me semble voir Geoffroy entretenant sans cesse le public de drames déjà oubliés. L'*Ambassade à Varsovie* peut surtout justifier cette comparaison; M. de Pradt s'y montre le Geoffroy de la politique. L'un amuse autant que l'autre, et le prélat sert encore mieux que le critique le goût de la multitude pour le scandale. Quel succès, en effet, ne doit-on pas se promettre quand on immole à la risée du public ces courtisans, les *dieux de la seconde espèce*, qui l'ont si long-temps fatigué de leur prospérité et accablé de leur grandeur! Leur élévation était un crime qu'on ne pouvait leur pardonner; on saisira toutes les occasions de le leur faire expier; on sera toujours le complice de celui qui aura à se venger d'eux. On lui saura gré de faire voir que ces grands, jadis l'objet de nos hommages, en étaient moins dignes que de la haine ou du mépris auxquels ils sont en butte aujourd'hui. La malignité sera encore plus satisfaite, si l'un de ces anciens favoris se donne lui-même en spectacle pour avoir le plaisir de livrer les autres au ridicule et à l'opprobre. Que sera-ce si le caractère dont il est revêtu offre un contraste piquant avec les différentes fonctions qu'il a exercées et avec le ton qu'il prend; si enfin un archevêque, quittant la crosse pour le fouet de la satire, et la mître pour le chapeau du curé de Meudon, dépouille à nos yeux ces idoles renversées auxquelles jadis il offrit notre encens, et nous montre, sous le clinquant et l'oripeau qui les couvraient, le vil métal dont elles étaient formées? Telle est la cause de la vogue extraordinaire de l'*Ambassade à Varsovie*. Le *Congrès de Vienne*, qui l'a suivie, a eu ce qu'on appelle un succès d'estime. Pouvait-il en effet avoir un succès de salon? il ne parlait que des droits du peuple. Quant aux *Mémoires sur la Révolution d'Espagne*, ils feront plus de bruit que le *Congrès de Vienne*, mais bien moins que l'*Ambassade à Varsovie*. L'*Espagnol*, *qui est le Parthe de l'Europe*, n'aura certainement pas les honneurs du proverbe comme le *Jupiter-Scapin*. La tragédie de Baïonne n'a rien qui approche de

Digitized by Google

la scène de Wilna. Je ne parle ici que de ce qui peut accréditer un ouvrage dans les cercles de la capitale. Dans l'*Ambassade à Varsovie*, il n'y a de politique que comme dans le *Mariage de Figaro ;* dans la *Guerre d'Espagne*, comme dans le *Congrès de Vienne*, les hautes matières qui intéressent les gouvernemens y sont traitées *ex-professo*. A Paris, le succès d'un livre, à sa première apparition, est toujours en raison inverse de son mérite et de son utilité, depuis le *Misanthrope* et le *Fagotier* jusqu'aux productions de M. de Pradt. Pourquoi M. de Malines a-t-il changé de système ? Un succès sérieux comme celui du *Congrès de Vienne* lui semble-t-il donc préférable à la vogue brillante de l'*Ambassade à Varsovie?* Ne songe-t-il donc plus qu'à être lu de la postérité? Ne veut-il plus travailler pour ses contemporains, et partager avec nos faiseurs de parodies l'admiration publique ? Pourquoi M. de Malines renonce-t-il à ces saillies bouffonnes, à cette verve originale qui distinguent l'*Ambassade à Varsovie?* On pourrait lui dire :

Toujours lu jusqu'ici, vous croyez toujours l'être.

Mais il faut pour cela ne pas être grave et austère, comme dans vos dernières productions. Le *bilan constitutionnel* amusera-t-il beaucoup de monde? Si, au lieu de nous vanter la constance des Espagnols, de nous peindre les malheurs de cette famille royale entraînée à sa perte par une fatalité irrésistible, par un esprit d'imprudence et d'erreur, par les déplorables conseils d'une cour aveuglée, M. de Pradt eût voulu lever le voile sur la part qu'il a prise à cet *escamotage*, comme il l'appelle lui-même ; s'il s'était représenté, non comme un instrument passif dans les événemens de Baïonne, non comme *simple témoin du jeu des machines*, mais comme machiniste lui-même; s'il eût rapporté toutes ses entrevues avec les ministres espagnols, comme celle d'Escoïquiz et de Bonaparte, il aurait encore pu espérer six éditions. Les lectures que l'auteur a déjà faites dans les salons, ne sont pas d'un favorable augure : on les a trouvées un peu longues. Ici rien d'extraordinaire, comme le : *C'était*

Digitized by Google

moi, qui a valu à l'*Ambassade* au moins la moitié de ses lecteurs; rien de plaisant comme le petit chien de madame Maret: on n'y compare personne à *Polichinelle;* on n'y parle pas de *Brunet;* on n'y cite que des vers des tragédies politiques de Corneille, ou des strophes de Lefranc de Pompignan. Il y a cependant un endroit où M. l'abbé de Pradt, en parlant à Napoléon, compare l'Espagne à la femme de *Sganarelle*, qui veut être battue; mais c'est, avec la scène du duc de l'infantado, que nous citerons à la fin de cet article, les seuls passages où l'auteur se soit permis de rire dans un si grave sujet. Mais, à défaut de la vogue, il reste à examiner si les *Mémoires sur la Guerre d'Espagne* auront un succès durable, et pourront tenir un jour place dans les bibliothèques.

L'auteur commence par le tableau de la cour d'Espagne. Il nous y montre Manuel Godoy tenant auprès de Charles IV la place des Séjan et des Rullius; c'est à lui qu'il attribue les malheurs de la famille royale et de l'Espagne. Ce ne serait, selon M. de Pradt, que pour satisfaire son ressentiment contre la fameuse proclamation du 6 octobre 1806, que Bonaparte aurait entrepris cette guerre désastreuse et cet attentat inouï, d'où commencèrent à dater ses disgrâces. Cette opinion d'un profond politique comme M. de Pradt, d'un homme initié aux secrets de Napoléon, pourra avoir des contradicteurs; et l'on trouvera une cause plus naturelle de l'envahissement de l'Espagne dans cette ambition effrénée qui dévorait Bonaparte, dans le système de monarchie universelle qui ne donnait à sa soif de dominer d'autres bornes que celles du monde. Que l'ascendant du prince de la Paix sur l'esprit de Charles IV ait servi et secondé les projets d'usurpation de Napoléon, tout le monde en tombera d'accord: mais qu'il n'eût jamais songé à mettre l'Espagne dans son vasselage sans la proclamation de ce favori, c'est ce dont il est permis de douter. Il n'a pas fallu de proclamation contre Bonaparte, pour lui faire envoyer ses frères à Naples et en Hollande, et changer le Tibre en départemens. Partout où il a vu un trône, il y a eu pour lui un motif de guerre. Assis sur le plus

Digitized by Google

brillant de tous, le plus riche partage ne lui a pas suffi : c'est le lion qui prend toutes les parts. La véritable cause de la guerre d'Espagne, est donc l'ambition de Napoléon ; il devait s'indigner d'avoir soumis la Vistule et le Danube, tandis que l'Ebre, sous d'autres lois que les siennes, baignait presque les frontières de la France. Une autre raison qui doit faire rejeter l'opinion de M. de Pradt, c'est le faible ressentiment que Bonaparte a montré contre le prince de la Paix ; il a été enveloppé dans la disgrâce de la famille royale, mais il n'a pas éprouvé un destin plus rigoureux ; et si Napoléon l'eût distingué dans sa haine, il l'aurait aussi distingué dans sa vengeance : sans doute il ne se serait pas montré plus humain pour le fils d'un gentilhomme espagnol, que pour le petit-fils du grand Condé. M. de Pradt est trop clairvoyant pour s'être mépris à cet égard ; et la malignité peut soupçonner qu'il avait besoin de trouver quelqu'un à qui il fît partager avec Bonaparte l'odieux de cette entreprise. En l'attribuant uniquement à l'ex-empereur, il en aurait toujours rejailli quelque chose sur ses conseillers ; il paraît que c'est la grande crainte de l'auteur : car il revient plus d'une fois à la charge pour nous persuader que Bonaparte ne faisait rien qu'à sa tête ; il nous répète sans cesse que Napoléon n'avait d'autre confident que lui-même. « Le vulgaire, ajoute-t-il, croit qu'il suffit d'ha-» biter auprès des grands, ou dans les lieux où se traitent » les affaires, pour en être informé ; c'est là au contraire » que presque toujours on est le moins intruit ; on voit » bien le jeu des machines, mais on ne voit que cela. » Et ailleurs : « Bonaparte tenait toujours son conseil à » part, ne consultant pas plus les hommes que les cho-» ses. » Les appréhensions de M. de Pradt, à ce sujet, le trahissent, et il laisse un peu passer le bout de l'oreille : mais, quoi ! il n'a plus de mitre pour les cacher. Quels que soient, au reste, ses motifs ; qu'il ait, pour me servir de ses expressions, déchiré des habits brodés pour *montrer les personnages à nu*, ou que son seul but ait été de nous éclairer, et de nous découvrir la vérité, le prince de la Paix ne joue pas un beau rôle dans l'ouvrage. On lui rend seulement la justice de dire qu'il n'a pas été cruel ; mais,

Digitized by Google

en revanche, la reine d'Espagne est représentée comme une Médée. Il faut que sa fureur fût bien forte pour qu'elle ait ramené Bonaparte à des sentimens d'humanité. « Quelle femme ! Quelle mère ! (C'est Napoléon que » M. de Pradt fait parler), elle m'a demandé de faire » monter son fils sur l'échafaud ! Elle me fait horreur; » *elle m'a intéressé pour lui.* » Ce conquérant, furieux contre un prince qui, dans sa captivité, lui dispute encore son trône, a horreur de sa propre rage quand il la voit surpassée; il semble vouloir rendre à un fils infortuné la tendresse qu'une mère lui refuse. Mais cette impression ne fut que passagère; s'il eût été vivement ému, s'il eût été capable d'écouter alors la voix de la clémence, d'étouffer celle de l'ambition, il n'aurait pas consommé son attentat. Je ne sais si je m'abuse; mais César, à la place de Napoléon, n'aurait, dans cette circonstance, puni qu'une mère dénaturée; les pleurs qu'il donna à la mort de son rival, les reproches qu'il adressa à Ptolomée, me le font penser : j'aime du moins à chercher dans l'antiquité de quoi fonder une illusion que me ravit la triste réalité de nos annales. La reine d'Espagne et le prince de la Paix sont donc regardés par M. de Pradt comme les auteurs des maux de l'Espagne. Le caractère odieux du prince de la Paix rappelle quelques traits de celui de Philippe II. Il est en outre un rapprochement qui s'offre naturellement à faire entre eux : l'un cherche à profiter des troubles de la ligue, pour soumettre la France au joug espagnol; les intrigues de l'autre ne furent pas moins actives auprès du directoire pour faire placer sur le trône de Louis XVI un descendant de Philippe V.

L'histoire nous présente une lutte continuelle entre la France et l'Espagne pour régner l'une sur l'autre. Je viens de parler des tentatives de Philippe II; le testament de Charles II et une guerre sanglante imposent à l'Espagne un joug que le machiavélisme du fils de Charles-Quint n'avait pu imposer à la France. Le prince de la Paix renouvelle les projets de Philippe II : comme lui il échoue; Napoléon, qui n'a point le testament d'un roi d'Espagne en sa faveur, le supplée par une abdication

Digitized by Google

que la force arrache à la faiblesse; il donne un prince de sa famille aux Espagnols ; mais, moins heureux que Louis XIV, parce que ses prétentions n'ont point la justice pour base, il ne fait asseoir un moment son frère sur le trône de Charles-Quint, que pour attirer sur lui et sur la France, avec la haine des Espagnols, la haine du monde entier. Grand exemple, que la force sans la justice ne procure qu'un triomphe éphémère. Il le sentait bien lui-même, le conquérant terrible : aussi voulait-il couvrir d'une apparence d'équité son plus grand attentat. Voyez-le, comme nous le représente M. de Pradt, entouré de livres et cherchant dans l'histoire de l'abdication de Charles-Quint de quoi justifier une action *injustifiable*, pour employer une expression que M. de Pradt répète dans ses mémoires, et que je mets sur sa conscience littéraire. C'est un des passages les plus intéressans de l'ouvrage. M. de Pradt se plaît à parler souvent de Buonaparte ; il veut être son Suétone, après avoir été son aumônier. Les endroits les plus attachans de ces mémoires, seraient ceux où il nous rapporte les boutades de son héros qui *poétise*, qui *ossianise*, s'il ne nous entrenait quelquefois de lui-même. Rien de plus curieux dans ses ouvrages que ce qui a rapport à l'auteur. Le seul regret qu'on éprouve, c'est que la modestie l'ait empêché de se mettre plus souvent en scène, et que la gravité du sujet l'ait jeté trop fréquemment dans des discussions politiques fort lumineuses, mais qui plaisent moins qu'un seul trait de la vie du prélat diplomate, et qui n'amusent pas autant que des anecdotes. *Les Mémoires sur la révolution d'Espagne* en renferment tout au plus trois ou quatre, semées çà et là au milieu du récit des événemens de l'Escurial, d'Aranjuez et de Bayonne, de l'examen des fausses vues de Buonaparte dans cette guerre funeste, et d'un éloge fort beau, mais un peu emphatique des Espagnols. Il pourra même paraître un peu intéressé de la part de l'auteur; chez eux, dit-il, *la louange devient un hymne, et l'admiration une extase*. M. l'archevêque, qui a dû chanter plus d'un hymne dans sa vie, en aurait-il conservé assez de goût pour désirer qu'on en

Digitized by Google

fît un en son honneur en Espagne, et qu'on s'*extasiât* sur son ouvrage?

Le récit de M. de Pradt finit au second retour de Buonaparte en France, après l'occupation de Madrid, époque à laquelle il a cessé d'être sur le théâtre de cette sanglante catastrophe. Il rend compte des premières opérations de cette campagne, comme s'il n'eût jamais eu d'autre bréviaire que Polybe. Il n'a pas fait la guerre, mais il l'a bien étudiée; si, comme l'évêque de Beauvais, dont l'arme était une massue (tant il avait d'horreur pour le sang), l'évêque de Poitiers n'a point commandé des armées, il eût été digne de les diriger. C'est sans doute ce qui explique la faveur dont il a joui auprès de Buonaparte. Molière avait un médecin, non pour faire des remèdes, mais pour causer avec lui; Napoléon avait choisi un aumônier, non pour se faire dire la messe, mais pour parler batailles.

Les Mémoires sur la révolution d'Espagne sont divisés en deux parties; la première finit au départ du roi pour Compiègne. La seconde commence à l'avénement de Joseph au trône d'Espagne. Devenu dès-lors espagnol, il résiste assez courageusement à son frère qui voulait qu'il ne fût que son vassal. Pour l'en punir, Napoléon se préparait à partager l'Espagne en cinq vice-royautés.

Au récit des faits qu'il offre comme de simples matériaux propres à servir à l'*Histoire de la guerre d'Espagne*, l'auteur fait succéder quelques réflexions sur les proscrits d'Espagne; il cherche à justifier l'armée française, qu'on a accusée, trop légèrement peut-être, de déprédations; il relève, dans l'écrit de M. de Cevallos, plusieurs faits mensongers et injurieux pour nos compatriotes; il calcule que nous avons perdu cent mille hommes par an en Espagne, et que la France a, dans une proportion effrayante, bien plus porté d'argent en Espagne qu'elle n'en a tiré, sans compter l'interruption, entre les deux pays, des relations commerciales, que la haine et le ressentiment des Espagnols contre la France ne doivent pas faire espérer de voir bientôt entièrement rétablies. M. de Pradt conclut en prouvant que, sous un

Digitized by Google

régime constitutionnel, l'Espagne n'aurait pas eu à gémir des suites funestes du *favoritisme*, et que la France, de son côté, avec une constitution bien observée, n'aurait pas laissé à Napoléon les moyens d'entreprendre une guerre aussi injuste.

Le style des *Mémoires sur la Révolution d'Espagne* est plus correct que celui de l'*Ambassade à Varsovie*, et laisse encore moins à désirer que celui du *Congrès de Vienne*. On y remarque cependant le défaut accoutumé de l'auteur, la longueur et l'embarras des phrases; on y rencontre bien aussi quelquefois une démangeaison de néologisme, des duretés, comme *celle-ci se scinde;* des fautes telles que : *Il fut triompher* à Rome, et voire même des barbarismes, comme *disparution;* mais ces taches sont effacées par une originalité piquante et variée. La même plume sait nous offrir les dissertations les plus profondes et les récits les plus agréables. Nous terminerons cet article par la citation que nous avons promise à nos lecteurs.

« Napoléon, fidèle à ses habitudes de faire, ou plutôt » d'enlever tout brusquement et de vive force, voulut, » dès le soir même, faire reconnaître son frère; en » conséquence, il ordonna aux députés réunis à Bayonne » de s'assembler par classes d'état ou de profession, et » de préparer, chacune à part, un discours de félicitation pour le nouveau roi. Ces hommes, mandés à » l'improviste, se réunirent à la fois dans le grand salon » de Marac; et, chacun de son côté, se mit à composer » son discours. Qui serait arrivé dans ce moment, sans » savoir ce qui se passait, aurait pu se croire au collége. » La composition terminée, on introduisait dans la » pièce attenante au salon le chef de la classe. Il lisait » le discours à Napoléon, et, quand il avait été agréé par » lui, la députation était admise auprès de Joseph. Cela » donna lieu à une scène entre Napoléon et le duc de » l'Infantado. Le discours de celui-ci n'exprimait pas » une reconnaissance formelle, mais seulement des » vœux pour le bonheur de Joseph par l'Espagne, et » pour celui de l'Espagne par Joseph. Une bonne re- » connaissance bien formelle, bien prononcée, était ce

Digitized by Google

» qu'il fallait à Napoléon; et celui qui ne faisait pas ses » affaires avec des *Oratio Ciceronis*, n'était pas homme » à se contenter de ces épanchemens de tendresse ou » d'espérance; aussi prit-il feu et s'emporta-t-il contre » le duc. On entendit distinctement toutes ces paroles : » Il ne faut pas tergiverser, Monsieur; reconnaître » franchement ou refuser de même : il faut être grand » dans le crime comme dans la vertu. Voulez-vous re- » tourner en Espagne vous mettre à la tête des insurgés? » Je vous donne ma parole de vous y faire remettre en » sûreté; mais je vous dis, vous en ferez tant que » vous vous ferez fusiller dans huit jours.... non dans » vingt-quatre heures. Le duc défendait le terrain, ne » paraissait pas séduit par l'offre du sauf-conduit. Une » nouvelle charge de Napoléon l'emporta; le duc plia, » et, après avoir laissé échapper, vraisemblablement par » le non-usage de la langue, que cependant il avait ap- » prise à Paris : Eh bien! sire, j'ai fait une bévue; il » accéda à des amendemens. »

Je ne puis résister à l'envie de citer encore le passage suivant :

« J'ai souvent cherché la cause de ces marques vrai- » ment extraordinaires d'empressement et d'enthou- » siasme qui prêtent même à l'indifférence l'apparence » de l'amour et de la satisfaction. On a beaucoup parlé » de l'influence et des excitations des préfets pour pro- » duire un pareil effet; leur pouvoir ne va pas jusque-là. » On peut regarder comme des mobiles plus puissans » l'action de la renommée qui porte vers ce qui a beau- » coup retenti; la magie d'un grand pouvoir, la somp- » tuosité des équipages, la poussière qu'ils élèvent. Le » monde admirera toujours les plus beaux chevaux, et » se groupera toujours autour des carrosses dorés et de » leurs escortes. Napoléon le savait bien, et, quel que fût » l'air de satisfaction ou de conviction avec lequel il » *accepta* ces démonstrations, il les appréciait à leur » juste valeur. Un jour, en lisant le *Moniteur*, c'était à » Bayonne, il rencontra, à l'article *Brunswick*, le détail » de la réception de son frère Jérôme qui visitait ce » pays pour la première fois. Lorsqu'il fut à ces mots :

Digitized by Google

» Ce souverain adoré : Ah ! ah ! dit-il d'un air qui révé-
» lait le secret de son âme, il y a six mois qu'il est là,
» et il est déjà adoré ! » T.

SUR LE MENSONGE,

OU

Examen de la question s'il est permis de dire le contraire de ce qu'on sait (1).

Cette question est d'un si grand usage dans la pratique, qu'il n'est point étonnant qu'elle eût été plusieurs fois agitée. Platon, qui en cela fut suivi par les Pères de l'église grecque, a soutenu qu'il y avait des occasions où il était permis de s'écarter de la vérité ; et il comparait le mensonge à une médecine à laquelle il ne fallait recourir que dans la nécessité.

Saint Augustin, plus rigide, a soutenu qu'il n'y avait aucune occasion où il fût permis de mentir ; et il a prétendu que la loi éternelle défendrait d'empêcher la ruine du monde entier, s'il fallait pour cela recourir à un mensonge, parce qu'on ne doit jamais faire le mal, quelque chose qui arrive. Un si grand nom en a imposé à la plupart des théologiens, et il en est très-peu qui osent tenir pour l'opinion des Pères grecs.

Comme je me propose de n'examiner cette matière que d'après les lumières de la raison, je n'aurai point égard aux autorités, qui ne doivent obtenir nos suffrages que lorsqu'elles sont elles-mêmes conformes à la raison.

Il me semble qu'il faut remonter très-haut pour trouver l'origine de la loi qui oblige les hommes de parler conformément à ce qu'ils pensent. Dès qu'ils se mirent en société, il leur fallut des sons pour exprimer ce qu'ils

(1) Ce morceau inédit de Diderot manque à la *Correspondance de Grimm*.

Digitized by Google

voulaient faire entendre ; et il n'est point douteux qu'il n'y ait eu, au moins dans ces premiers temps, une convention tacite de ne point se servir des mots ou des signes que l'on aurait imaginés pour se tromper réciproquement. En effet, sans cela, le langage, qui est le lien et le soutien de la société, en serait devenu la ruine, et n'aurait été qu'un piége que les hommes se seraient tendu les uns aux autres. C'est donc de cet accord, soit tacite, soit exprimé, ou du moins présumé, que se tire la nécessité de parler vrai ; d'où il suit que celui qui ment de gaîté de cœur ou dans la vue de nuire, viole une des lois les plus essentielles de la société.

Mais, si les hommes sont convenus que les paroles auxquelles ils ont donné du sens exprimeraient ce qu'ils pensent, il n'y a pas lieu de douter qu'ils n'aient mis des restrictions à cette règle générale, à moins qu'on ne les suppose privés de jugement. La première exception, c'est lorsque la vérité fait tort à la société, vu que pour lors on irait contre l'usage du langage, qui ne fut inventé que par la nécessité où les hommes sont de vivre les uns avec les autres. Il paraîtrait que les premiers hommes auraient été bien déraisonnables s'ils eussent exigé de ceux qui entraient en société avec eux, qu'en toute occasion ils parleraient conformément à ce qu'ils pensent, même quand une vérité indiscrète pourrait causer la destruction de la société.

Les hommes ont trop connu leurs propres intérêts pour avoir établi une règle si pernicieuse ; mais il y a encore d'autres circonstances où l'on doit présumer que les fondateurs des sociétés ont permis l'usage du mensonge ; c'est lorsque la vérité fait plus de mal que de bien, soit aux particuliers, soit au corps de la république ; car on doit supposer que le bien-être et la conservation des hommes est toujours leur première loi, et que tout doit céder à l'avantage de la société.

Ce n'est donc point pécher contre la société, ni manquer aux engagemens que l'on a pris avec elle ; c'est plutôt la servir et remplir son devoir, que de mentir dans des occasions où l'on ne pourrait publier la vérité sans causer du désordre ou sans nuire à la société.

Digitized by Google

On nous dira peut-être qu'une telle convention entre les hommes serait contraire à la loi éternelle, qui nous apprend que, Dieu étant la vérité, c'est violer sa loi que de parler contre la vérité. C'est ainsi que raisonne saint Augustin, qui, quoique très-éclairé, se laisse souvent éblouir par des jeux de mots.

Mais, pour fonder ce raisonnement, il faudrait commencer par prouver que les hommes ne peuvent pas en conscience convenir que les mots dont ils se servent n'auront pas toujours leur signification naturelle; cependant la pratique continuelle nous apprend qu'ils sont en possession d'altérer le sens des mots, et je ne crois pas qu'il y ait d'homme assez scrupuleux, qui, se trouvant dans la nécessité d'écrire à quelqu'un dont il ne serait pas content, refusât de se servir à son égard des formes et des souscriptions que l'usage autorise; s'il s'en dispensait, ce ne serait que la vanité ou la mauvaise humeur qui le détermineraient à se singulariser dans cette occasion.

Bien loin donc que le mensonge soit toujours contraire à la loi naturelle, il y a des circonstances où l'on viole cette loi en disant la vérité; en effet, un des premiers principes de cette loi est de faire tout ce qui dépend de nous pour conserver l'ordre dans la société, et pour nous conserver nous-mêmes.

Si donc des vérités, indiscrètement publiées, mettaient le désordre parmi les hommes, on aurait à se reprocher d'avoir manqué à la société. Il serait inutile de dire que l'on n'a qu'à se taire, et que par-là on concilie la vérité avec ce que l'on doit à la société; mais il est des circonstances où se taire devient un aveu; et, si l'on s'en tient simplement au silence, on n'empêchera pas les maux qu'un désaveu aurait pu prévenir.

Au reste, il est certain qu'on ne doit faire usage du mensonge que dans le cas où il serait nuisible de dire la vérité; si l'on y avait recours dans d'autres occasions, ce serait violer l'institution du langage, et pécher contre les conventions de la société.

Digitized by Google

NOTICE

Sur les bateaux à vapeurs, et mode d'exploitation de la découverte qui remédie aux inconvéniens de leur construction actuelle.

Le sieur Étienne avait depuis long-temps conçu la facilité de faire mouvoir un bateau à l'aide de roues latérales. Cette idée, extrêmement simple, n'était point neuve. Elle s'était déjà présentée, bien avant lui, à tout habitant des ports de mer qui avait jeté un coup d'œil sur la manœuvre des petits bateaux qui y circulent; mais le placement latéral des roues avait paru sujet à tant d'inconvéniens, qu'on avait, jusqu'à présent, regardé cette invention comme puérile.

En effet, les roues placées à l'extérieur du bateau rendent, dans un port, la navigation difficultueuse, parce qu'elles sont exposées à s'embarrasser parmi les amarres des vaisseaux. Sur les rivières, ce sont les arbres que charrient les torrens, et qui, en s'entremêlant dans les rayons des roues, mettent le bateau en danger d'un naufrage presque certain. La mer expose à un autre péril non moins inévitable; car, après la tempête, les houles, frappant avec impétuosité un des bords du bateau, il résulte que la roue du bord opposé est submergée, tandis que l'autre ne porte presque plus sur l'eau: c'est précisément ce qu'a éprouvé le bateau *l'Élise* dans sa traversée d'Angleterre en France; aussi, après ce court trajet, a-t-il eu besoin de grandes réparations pour remonter la Seine, et en a-t-il exigé encore pour manœuvrer dans les bassins de la capitale.

Ce fut pénétré de toutes ces difficultés et de ces graves inconvéniens que le sieur Étienne s'occupa de la découverte d'une construction qui pût les éviter. Après bien des recherches, des méditations et des travaux, ses efforts furent couronnés du succès, et, le 15 juillet 1811, il fit hommage au gouvernement d'un bateau insubmergible, que rien ne peut faire chavirer, n'éprou-

Digitized by Google

vant presque pas de roulis, n'exigeant ni mâts, ni cordages, ni avirons ou roues latérales, et dont les manœuvres, toujours intactes et à l'abri de tout accident, sont susceptibles d'une telle célérité dans leur mouvement rotatoire, qu'elles peuvent agir avec le plus grand succès en remontant même le Rhône.

Les événemens qui sont ensuite survenus n'ont, sans doute, point permis au gouvernement d'utiliser cette découverte; mais aujourd'hui que le repos de l'Europe va rendre à la navigation toute son activité, le sieur Étienne croit devoir à son pays de faire jouir le commerce des avantages de son invention, infiniment supérieure au moyen actuellement en usage.

Le sieur Étienne se propose de faire exploiter la découverte de son invention par association. Chaque association constituera une entreprise particulière. Elle sera formée par actions, et embrassera un principal point de navigation. Une commission, nommée par les actionnaires, et renouvelée par tiers d'année en année, choisira leur régisseur, et en surveillera la gestion. Les neuf dixièmes de bénéfices appartiendront aux actionnaires (1).

VARIÉTÉS.

Voilà le moment des voyages des artistes dramatiques. Talma est le premier qui a ouvert la marche cette année; depuis près d'un mois il donne des représentations en province. Mademoiselle Mars ne va pas tarder à suivre son exemple. Madame Boulanger et Paul ont obtenu, dit-on, un congé de deux mois de l'administion de Feydeau.

Les concerts de madame Catalani ont été très-peu suivis pendant la semaine sainte. Ils étaient en général

(1) Pour les renseignemens, s'adresser, franc de port, à MM. J. H. Étienne et compagnie, à Paris.

Digitized by Google

très-peu satisfaisans. Il semblait que cette célèbre cantatrice, dont personne ne conteste le talent, eût pris plaisir de composer ses concerts de manière à briller seule. A l'exception de Crivelli, on n'a remarqué aucun artiste chantant qui fût supportable. Mesdames Ferlendis, Cori et Chanmel, n'étaient là, sans doute, que pour faire ombre à un tableau qui n'en avait pas besoin.

PARIS.

— On lit dans le *Journal de Paris* l'article suivant :

Un événement singulier a eu lieu hier 14, à l'entrée du faubourg Saint-Germain. M. D.... était depuis trois ans divorcé avec son épouse. Malgré cette séparation, elle avait conservé son nom de femme, et vivait retirée dans la rue d'A.... au Marais. Les deux époux, ayant à l'insu l'un de l'autre donné congé de l'appartement qu'ils occupaient, se mirent en recherches d'un nouveau logement. Il y a quelques jours qu'en traversant la rue de B.... M. D...., tenté par un écriteau qui annonçait un entresol à louer, s'adressa au portier, visita le local, convint du prix, et remit à celui-ci le denier-à-dieu, en ayant soin d'indiquer son adresse, et de donner son nom. Dans l'après-dînée, sa femme passant dans la même rue, et apercevant l'écriteau que l'on n'avait point encore ôté, monte, voit l'appartement, s'en arrange, et remet à la jeune fille du portier un nouveau denier-à-dieu.

Le nom étant le même, le père et la fille s'imaginèrent que madame ne s'en était pas rapportée au choix de son époux, et qu'elle avait voulu juger par elle-même de son nouveau domicile; l'écriteau fut ôté, et les choses en restèrent là, jusqu'à l'époque du déménagement. Qu'on juge de la surprise des deux époux divorcés, lorsque, se retrouvant ensemble, et conduisant leurs meubles à l'appartement commun, une explication nécessaire fit connaître la double location ! Après quelques éclats de rire, quelques accès d'humeur contre le portier et sa

Digitized by Google

fille, nos deux personnages prirent leur parti, en trouvant dans le hasard qui les réunissait ainsi, un avertissement de ne plus se séparer; ils ont, d'un commun accord, cherché tous les moyens possibles de faire oublier leur divorce.

— M. Ripault, savant distingué, ayant fait partie de l'expédition d'Égypte, et membre de l'institut du Caire, a trouvé, dit-on, après six années de travail, la clef des hiéroglyphes égyptiens; et il a composé une table explicative, au moyen de laquelle il a déjà traduit plus d'un demi-volume.

— La société des sciences de Flessingue, dans sa séance générale de 1816, a proposé la question suivante:

« En quoi consiste la véritable tolérance chrétienne, » et en quoi diffère-t-elle, quant à sa source, de l'indifférence? »

La réponse doit être adressée à M. Kauter, secrétaire à Middelbourg.

— On a découvert à Eppelsheim plusieurs parties de la carcasse d'un éléphant; le journaliste allemand, qui rapporte cette découverte, fait remonter l'existence de l'éléphant un peu au-delà du déluge.

— On a, dit-on, découvert chez madame Lavater quelques nouveaux manuscrits de son mari.

— Une société littéraire nouvelle vient de s'établir à Athènes; elle se compose des Grecs les plus savans, et de littérateurs étrangers résidant dans la ville.

— On a découvert, chez un libraire de Ferrare, quelques lettres inédites du Tasse. Le fils du célèbre Poggioli vient de les publier.

— Les fouilles de Pompeïa se poursuivent avec activité. Elles font le tour de la ville. Les cendres qui la couvrent, une fois déblayées, elle deviendra le monument le plus remarquable de l'antiquité.

Digitized by Google

ERRATA.

Il s'est glissé plusieurs fautes dans l'impression de notre dernier numéro ; *ressortaient* au lieu de *ressortissaient*, était surtout un barbarisme trop grossier pour que l'on pût s'y méprendre ; c'était une erreur typographique que le *Singe Boileux* seul pouvait attribuer à l'auteur. Pourquoi cet Argus aux cent yeux n'a-t-il pas remarqué aussi, page 301, ligne 8, *passassiez*, indignement raccourci et réduit à passiez, qui est un véritable solécisme ? N'était-ce pas une bonne fortune de plus que cette piquante observation ? Elle eût fourni deux ou trois lignes au CHASSE-MARÉE, *entrepreneur des coups de béquille* du journal, et chargé d'approvisionner la chronique. Que penser d'hommes remarquables, dit-on, par leur urbanité et leur politesse, lorsqu'ils se ravalent jusqu'à répondre à des plaisanteries par des injures, et à des observations générales par des personnalités ? Si nous voulions, à leur exemple, salir notre plume, ne nous serait-il pas permis, lorsqu'ils nous traitent d'*écrivains des charniers*, de les assimiler à ces auteurs faméliques, qui, réduits à vivre d'emprunt, se jettent sur leurs voisins, afin de trouver, du moins chez eux, quelques *os à ronger* ?

ANNONCES.

Quinze jours à Londres, à la fin de 1815, par M. ***. Un volume in-8°. Prix : 3 fr. et 4 fr. franc de port par la poste.

A Paris, à la librairie d'éducation d'Al. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Cet ouvrage est une critique, aussi judicieuse que piquante, des mœurs de la capitale de la Grande-Bretagne.

Nous rendrons compte incessamment de cet intéressant ouvrage.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

SALUT AU PRINTEMPS.

Printemps, c'est toi que je salue!
Semblable à ce fils de nos rois,
Dont le retour nous rend nos droits,
Raffermit la patrie émue,
Et met les méchans aux abois;
Tu parais : tes douces haleines
Aux frimas ont donné des chaînes,
Ranimé les champs et les bois.
Le vautour, l'antique corneille,
Ont fui sur les pas des hivers.
Déjà le pinson, qui s'éveille,
S'essaye à de nouveaux concerts.

Digitized by Google

Demain, la fauvette légère,
Sous le lilas qu'elle préfère,
Viendra chanter l'amour heureux,
Et par ses accens gracieux
T'appellera sous le feuillage,
O toi, l'Apollon du bocage,
Qui seul devrais louer les dieux!

O qu'elle est belle ma patrie,
Alors que les tendres Gémeaux
Par l'astre qui nous vivifie
Sont visités dans leurs berceaux!
On dirait que pour Cythérée,
Ou le roi qui vit dans nos cœurs,
Elle a partout été parée;
Tout s'épanouit, tout est fleurs.

De notre orgueilleux hémisphère
Elle est la gloire et la splendeur.
La France, asile de l'honneur,
Ne cède qu'au jour qui l'éclaire
En magnificence, en grandeur,
Et ses charmes pour un cœur tendre
Sont aussi doux, qu'au malheureux
La main qui sur lui vient s'étendre,
Et sécher ses pleurs douloureux.

Qu'un autre, au souvenir des crimes
Dont nous fûmes long-temps victimes,
S'irrite encor dans sa fureur;
Pour moi, qui la pleurai rebelle,
Je l'adore aujourd'hui fidèle,
Et mon amour fait mon bonheur.

La France est le plane superbe,
Qui, lorsque le printemps renaît,

Digitized by Google

Rajeuni, dépouille sur l'herbe
La vieille écorce qu'il portait.
Purifié, son front s'élance,
Devenu plus majestueux,
Et promet sous ses bras ombreux
Au sage son indépendance,
A nos frondeurs de l'indulgence,
Au voyageur un gîte heureux,
Aux amans épris le silence
D'un asile mystérieux.

Un cercle nouveau recommence :
Au printemps de ce cercle immense
Je revois mon noble pays.
Il a réalisé la fable,
Il est le phénix véritable
Qui sort brillant de ses débris.

P. D.

ÉPITRE A L'INGÉNUITÉ.

Tendre ingénuité, que l'art te fait injure!
Que ton charme est flatteur, que ton ivresse est pure!
Ta naïve candeur fuit les nymphes des cours,
Leurs souris concertés, leurs fastueux atours :
L'ambre de leurs baisers respire le parjure.
L'amour fut-il jamais où n'est pas la nature ?
Il craint les volages retours
Des feux qu'allume l'imposture.
Il habite avec toi les champêtres séjours;
Il préfère une grotte obscure
Aux marbres de Versaille, aux bosquets de Marly ;
Le chant d'une fauvette, un ruisseau qui murmure,
Lui plaît mieux que tout l'art des concerts de Lully.
Tendre ingénuité, sois toujours sa parure ;
Sois l'art de ma bergère, et laisse aux Da...cours

Digitized by Google

Méditer leur conquête, étudier leurs charmes,
Et sans cesse tenir leur beauté sous les armes;
L'art fatigue, et tu plais toujours.
Telle une source pure, et libre dans son cours,
Sème de fleurs les bords que son onde caresse;
Telle encor dans mes sens coule ta douce ivresse.
Tes roses émaillaient l'aurore de mes jours;
Sans art, sans vernis, sans détours,
C'est par toi que je plus à ma douce maîtresse;
Toi seule embellis mes amours.
De ses feux et de ma tendresse
Si j'osais tracer le tableau,
Prête-moi tes couleurs, flatteuse enchanteresse,
Écarte de l'esprit l'infidèle tableau;
De ses crayons légers fuis la brillante adresse.
Aimer est tout mon art; le cœur est mon pinceau.

LEBRUN.

N. B. Cette pièce manque aux œuvres de ce poëte.

Quand un mari, quand une femme,
Unis d'intérêts et de vœux,
Ne font qu'un cœur, ne font qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais dans l'union conjugale,
Si l'on en croit nombre d'entre eux,
C'est la pierre philosophale
De n'être qu'un quand on est deux.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Mon nom renferme en soi toute mon existence ;
Il fait voir clairement quelle est mon impuissance ;
Il n'est aucun endroit où je puisse habiter.
On ne peut ni mes ans, ni mon temps limiter.
Je suis commun en vers, je suis commun en prose ;
On me trouve souvent en cherchant autre chose.
Mais, hélas ! quel profit a-t-on de me trouver ?
Ne me cherchez donc plus, et cessez de rêver.

CHARADE.

Mon premier en tout point ressemble à mon dernier,
Et tous deux tour à tour qualifie mon entier.

LOGOGRIPHE.

Je fais la nourriture
Des plus vils animaux.
Un pied de moins, je change de nature,
Sur la table des grands je vais après le rôt
Me ranger par la figure.
Partagez ma structure ;
Sur moi jadis plus d'un héros
Dans Rome, à ce qu'en dit l'histoire,
Après mille dangers, après mille travaux,
Promena son renom, son danger et sa gloire.
A qui compte chez soi maint et maint ducaton,
Je sais faire rouler carrosse et phaéton ;

Digitized by Google

Deux pieds de plus en font l'affaire ;
Otez-en deux, hélas ! riches, grands de la terre,
Un jour sera que dans votre saison
Moissonnés par la parque,
Vous quitterez le phaéton
Pour prendre place dans ma barque.

AUTRE.

Lecteur, quand je conserve et ma tête et ma queue,
Je suis dans mon ensemble un très-vil animal ;
Mais, si je viens à perdre et ma tête et ma queue,
Je peux servir alors au bien autant qu'au mal.

Bouts-Rimés à remplir.

Tout ce qui voile un blanc. . . .
N'est pas exempt de la . . .
Telle eut fait le soir mon . . .
Qui, vue un instant le . . .
Jamais ne serait mon . . .

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Miroir*.

Le mot de l'énigme-logogriphe est *Arouet de Voltaire*.

Digitized by Google

OBSERVATIONS SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit pour et contre le magnétisme animal, il s'en faut bien qu'on ait acquis des lumières certaines sur ce singulier agent de la nature, sur l'existence duquel les uns prétendent apporter des preuves sans réplique, parce qu'ils offrent des expériences multipliées à son appui; tandis que les autres la nient absolument. Il est peut-être aussi fâcheux pour l'esprit humain de rejeter une nouvelle découverte dont la réalité lui offrait en effet une carrière incommensurable, qu'il serait humiliant d'adopter pour réalité une véritable chimère. On ne peut le nier, dans cette discussion, les opposans n'ont point apporté cette sagesse d'examen et de raisonnement propre à détruire l'erreur, et que la simple dénégation, motivée sur l'impossibilité de concevoir des effets extraordinaires et fondés sur des rapports inconnus jusqu'à nos jours, laisse tout l'avantage à ceux qui répondent par des faits qu'on ne veut pas vérifier, ou qu'on conteste même en les voyant, parce qu'ils choquent toutes les idées reçues.

On pourrait croire à ce début que c'est un nouveau champion du magnétisme qui vient entrer en lice pour en proclamer les miracles. Non; c'est un homme impartial qui a cherché la vérité de bonne foi, qui a pratiqué le magnétisme en son particulier, et s'est assuré par lui-même, comme beaucoup d'autres auraient pu le faire, de la réalité de plusieurs de ses phénomènes vraiment incompréhensibles; mais qui croit rendre un service à la science elle-même en s'opposant de toutes ses forces à l'abus dont il vient de s'apercevoir qu'elle est susceptible, et qui la plongerait irrévocablement dans le discrédit le plus mérité.

De tous les phénomènes du magnétisme, le plus étonnant sans doute est la clairvoyance ou la prévision dont sont doués quelques somnambules. Je sais que c'est ce qui révolte le plus les incrédules; mais on ne peut se refuser

Digitized by Google

à la conviction quand on a opéré soi-même les effets contestés, et l'on n'a pas le droit de le contredire quand on se refuse à des essais. Cependant l'expérience m'a appris que cette clairvoyance n'est pas toujours infaillible ; les somnabules sont sujets à s'exalter, et alors ils s'égarent jusqu'à l'extravagance. Le magnétiseur a souvent besoin de tous ses soins et de tout son ascendant pour les maintenir dans une sage circonspection. Mais je dois l'avouer, tous les magnétiseurs n'ont pas cette prudence ; il en est même qui provoquent leurs somnambules de manière à les porter jusqu'au délire, et il est fâcheux d'être obligé de reconnaître que cette partie du magnétisme, qui en est la plus sublime propriété, est en même temps son point le plus critique, en ce qu'il prête singulièrement au charlatanisme et à l'imposture. Ce n'est pourtant point une raison suffisante pour se priver de ses avantages inappréciables.

Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de plus constant dans la clairvoyance des somnambules est, non pas de voir, comme on le dit improprement, mais de deviner par l'instinct les maladies dont ils sont affectés, et même celles d'autres personnes avec lesquelles on les met en rapport. Qu'on puisse parvenir à régulariser invariablement cette faculté, et surtout à la rendre plus commune, le magnétisme deviendra une source assez féconde de bienfaits pour l'humanité.

Le magnétisme a pris beaucoup plus de consistance en Allemagne qu'en France, parce que les médecins n'ont pas dédaigné de le pratiquer eux-mêmes, et qu'ils se sont convaincus par leur propre expérience, gardons-nous néanmoins de conclure que chez eux cette science ait encore acquis son dernier degré de perfection.

J'ai dit, en commençant, que mon principal but, en traitant cette matière, était de combattre les erreurs qu'on cherchait à introduire dans la pratique du magnétisme. J'en ai été averti par une correspondance rapportée dans le N°. 25 des Annales du Magnétisme. M. Halldin, membre de la société exégétique et philanthropique de Stockholm, fait part des progrès dumagnétisme dans cette ville à M. Mouillereaux, directeur des postes et

Digitized by Google

secrétaire de la société des Amis réunis de Strasbourg. Sans désapprouver la prudence des sociétés magnétisantes de France, qui ont cru devoir borner la faculté de leurs somnambules (qu'ils nomment peut-être avec plus de raison *somniloques*), sur les moyens de rétablir la santé, pense qu'il n'y a point d'inconvénient à leur ouvrir une plus vaste carrière, qui peut faire parvenir à découvrir et expliquer des objets au-dessus de la portée des hommes dans l'état de veille, et des éclaircissemens sur d'autres matières qui intéressent le bonheur de l'humanité. MM. les magnétiseurs suédois ont cru atteindre ce but en interrogeant leurs *somniloques* sur des objets métaphysiques, ce qui a valu des découvertes tout-à-fait neuves.

Et d'abord ce n'est point, comme notre théorie nous le fait présumer, la personne *somniloque* elle-même qui, par la suspension de l'usage de ses sens, semble avoir recouvré l'instinct naturel à tous les animaux, et dont le caractère peu connu est peut-être une prévision plus ou moins étendue, suivant la perfection des organes de l'animal, instinct qui pourrait bien être neutralisé par le don de la raison; ce n'est point, dis-je, suivant eux, cet individu qui répond : c'est un être revenu de l'autre monde, et incorporé momentanément avec le somniloque. L'esprit interpellé raconte ce qu'il était sur la terre, comment et à quel âge il l'a quittée, en quel état il se trouve à présent. Voilà une belle occasion d'apprendre des nouvelles de ce pays inconnu, et si curieux à connaître; mais, si l'esprit est un peu réservé à cet égard, il nous donne au moins quelque satisfaction sur le mystère de la Sainte-Trinité, sur la béatitude qui attend les bons, et les différens degrés d'épuration par lesquels passeront les âmes plus ou moins entachées ici-bas; tout cela, à la vérité, dans un langage mystique un peu difficile à comprendre. L'esprit pousse la complaisance jusqu'à avouer que la doctrine d'un nommé Swedemborg (qui est sans doute un théologien renommé en Suède) est fort connue et approuvée dans l'autre monde.

En général, il donne les avis les plus édifians sur la foi. *Il faut beaucoup de confiance en Dieu pour bien magnétiser. — M. le baron de Swilferhulm, aumônier du roi,*

Digitized by Google

possède toutes ces qualités au plus haut degré, et conséquemment est un magnétiseur par excellence.

Ces expériences se réitèrent sur plusieurs individus, et divers esprits mâles ou femelles viennent toujours leur prêter leur assistance avec la même édification. Il est extrêmement curieux de lire dans l'original même ces singuliers interrogatoires, qu'il serait trop long de détailler ici.

Au reste, toutes ces expériences ont été faites en présence des personnes les plus recommandables par leurs dignités et leur savoir. Il est bien difficile d'accorder ici la politesse qui commande la déférence, et le bon sens qui la réprouve. La tâche est même encore plus épineuse pour un magnétiseur qui a éprouvé lui-même des effets incompréhensibles. J'espère pourtant y réussir; mais j'avoue que je renoncerais plutôt à ma propre expérience, que d'adopter de semblables prestiges. Voici comment je les explique, sans donner un démenti à ceux qui les attestent.

J'ai dit, et je suis convaincu, que le magnétiseur prend un ascendant absolu sur son somnambule; il peut diriger son entendement jusqu'à le forcer à n'avoir d'autres idées que les siennes, et cela par la seule influence magnétique, et sans aucun discours. Alors il suffit que le magnétiseur soit imbu de certains systèmes, de certains préjugés, pour que le somnambule ne soit que son écho; et il me paraît indubitable que M. le baron de Swilferhulm, qui doit être un grand métaphysicien, ne professe, dans toute la sincérité de son cœur, la doctrine que les esprits ont proférée par l'organe des *somniloques*, et nommément celle de *Swedemborg*, qui n'est connue qu'en Suède, bien malheureusement pour le reste de la terre, si c'était la bonne.

Il n'est pas besoin d'une grande logique pour démontrer toute l'absurdité du système qu'on voudrait introduire dans la science magnétique. Il n'y a pas de doute qu'en suivant une pareille méthode, un iman qui magnétiserait une femme turque, et qui l'interpellerait dans le somnambulisme, en recevrait pour réponse la confirmation des miracles du Coran, et qu'elle n'oublierait pas

Digitized by Google

la lune coupée en quatre par Mahomet, et mise dans sa manche. Que de choses curieuses ne diraient pas l'Indienne et la Chinoise magnétisées par leurs prêtres!

D'un autre côté, je voudrais que M. l'aumônier du roi de Suède nous avouât franchement s'il se flatterait d'obtenir de ces femmes étrangères, au cas qu'il pût s'en faire entendre, et avant d'en avoir fait des prosélytes à sa foi, des réponses semblables à celles de ses somniloques. Alors, c'est-à-dire, après en avoir été témoin, je me prosternerais devant son christianisme, bien qu'un peu différent du mien, et même devant la doctrine de Swedemborg, qui deviendrait la vraie lumière; mais, s'il convient, comme il est probable, que ce miracle serait au-dessus de ses forces, il est évident que le nouveau système suédois sur le somnambulisme, ou *somniloquisme*, est un vrai délire.

Disons-le franchement, le magnétisme offre déjà trop de faits extraordinaires pour motiver l'incrédulité, sans en susciter de nouveaux, qui, en le vouant à un ridicule éternel, empêcheraient à jamais les progrès qu'on peut espérer du temps et de l'expérience.

Il est à regretter que M. le rédacteur des Annales du Magnétisme ait jugé à propos d'y insérer cette correspondance sans aucun commentaire; ce qui pourrait faire supposer une adhésion complète de sa part aux étranges maximes qu'elle contient, et contrasterait singulièrement avec l'esprit de sagesse qui m'a paru jusqu'ici diriger ses travaux. J'ai pris sur moi de remplir cette tâche, sans me dissimuler la faiblesse de mes moyens, animé par la crainte de voir renverser par des mains indiscrètes un édifice à peine commencé, mais dont les bases donnaient des espérances auxquelles je ne renoncerais qu'avec peine. J'espère que ceux qui cherchent comme moi sans prévention la vérité, me sauront gré de mon zèle.

Le chevalier D. L. C. B.

Digitized by Google

L'ÉPREUVE.

CONTE.

Si la fatale lance de Montgomery n'eût pas tranché les jours du roi Henri II, la France aurait probablement vu renaître les beaux temps de la chevalerie; ce prince, galant et brave, servait la gloire et l'amour; les disputes de théologie n'auraient pas ensanglanté une cour qui s'en serait moquée, et les ambitieux, loin de déchirer la France dans l'espoir de la gouverner, se seraient vus forcés d'obéir à un prince qui voulait commander à une nation, et non pas à un parti.

Pour plaire au roi, la jeune noblesse n'avait à suivre que ses penchans naturels; les dames brodaient des écharpes, donnaient des devises, excitaient et récompensaient la vaillance; les hommes n'étaient occupés que de tournois, de combats et de galanterie; la plus belle ne songeait qu'à triompher du plus brave, et la valeur ne cherchait de trophées que pour en faire hommage à la beauté.

Se bien battre et bien aimer, voilà quels étaient les devoirs de ce bon vieux temps, où chacun cherchait à se surpasser en vaillance et en amour.

La plupart des conversations ne roulaient que sur ces deux points : on racontait des faits d'armes; on citait des traits de passion, de dévouement et de fidélité. On agitait des questions de sentiment; questions qui plaisent toujours, quoique bien rebattues, parce qu'en les traitant avec adresse, les hommes croient prouver leur fidélité aux belles qu'ils veulent séduire; et les dames, de leur côté, y trouvent l'occasion de montrer leurs vertus, pour rehausser leur prix, et leur sensibilité, pour nourrir l'espoir.

Les uns parlent de leur servage dans le but de devenir maîtres, et les autres de leur rigueur inattaquable avec une douceur qui invite à les attaquer; et dans toutes ces discussions romanesques, on fait peu de scrupule de se

Digitized by Google

farder, et de se montrer en beau ; l'amour-propre se cache sous les formes de la sensibilité, et l'esprit cherche sans cesse à s'y faire prendre pour le cœur.

Ce qu'il y a même de plaisant dans ce combat de ruse, c'est que, souvent en manquant soi-même de sincérité, on croit à celle des autres, et que beaucoup de trompeurs et de trompeuses y deviennent dupes de ceux qu'ils veulent tromper.

Nous avons tous une vanité dans ce genre, qui sert merveilleusement à nous aveugler ; l'homme le plus léger croit assez facilement que son mérite rendra une coquette passionnée, et à son tour elle se flatte que ses charmes suffiront pour enchaîner un infidèle.

Mais ceux qui se prennent le plus inévitablement à ces piéges ornés de tant de fleurs, et tendus avec tant d'adresse, ce sont les jeunes débutans dans la lice des amours : encore pénétrés des principes que les autres jouent, comme ils n'ont été blasés sur rien, ils désirent et espèrent tout ; ils croient le monde semblable à l'image que leur cœur sensible et candide s'en est formée ; trop sincères pour être méfians, ils ne distinguent pas la parole de la pensée ; le roman du monde en est pour eux l'histoire, et ils se figurent autant de vertus dans l'âme d'une belle, qu'ils trouvent de pureté dans son langage, et de perfection dans ses traits.

Ils se persuadent, comme elle le désire, qu'elle est à-la-fois parfaitement vertueuse et profondément sensible ; et, si elle fait entrevoir quelque signe de douceur et de faiblesse, ils se flattent qu'une passion irrésistible remporte seule cette victoire sur l'austérité des principes ; ils se disent que leur vie entière suffit à peine pour mériter et payer un tel sacrifice ; quelquefois même leur délicatesse n'ose profiter d'un triomphe qui doit coûter tant de larmes : ils craignent de profaner l'autel dont ils n'approchent qu'en tremblant, et leurs scrupules embarrassent souvent assez la prétendue vertu qui ne demande qu'à succomber.

Ainsi dupes de l'art qu'ils prennent pour la nature, ils livrent le trésor de leur premier amour à la moins digne d'en jouir ; tandis qu'ils l'ont peut-être refusé à des sen-

Digitized by Google

timens plus vrais, plus modestes, plus durables, mais moins séduisans.

Ce fut précisément dans une erreur semblable qu'un jeune et beau preux de la cour de Henri s'était engagé; et, sans le secours d'une ingénieuse et prudente amitié, l'aveugle amour aurait probablement fait le malheur de sa vie.

Le comte de Termes, âgé de 22 ans, était le modèle que dans leurs donjons les vieux chevaliers présentaient à leurs fils, l'époux que les châtelaines souhaitaient pour leurs filles, et l'amant que l'orgueil des beautés de la cour se proposait d'enchaîner à leur char.

Sa naissance, sa fortune, sa taille haute, noble, élancée, son regard fier et doux, la blancheur de ses dents, la finesse de son sourire, l'élégance de son langage, la beauté à la fois mâle et touchante de ses traits, la magnificence de son armure, sa grâce en dansant, son adresse en domptant les plus fougueux coursiers, l'esprit de ses romances, l'agrément de sa voix, l'éclat de ses faits d'armes, ses combats contre les Turcs en Hongrie, et ses exploits au siége de Metz et à la bataille funeste de Saint-Quentin, tout se réunissait pour le faire admirer comme un héros d'histoire et de roman; et sa conquête devait être également désirée par l'amour et par la vanité.

Le comte de Termes avait été élevé dans le château du vieux maréchal, son père, qui s'enorgueillissait de voir croître sous ses yeux un digne héritier de sa vaillance et de sa renommée. Dans le même château vivait la marquise de Rieux, sa cousine, dont la fortune avait été détruite par de longs malheurs; mais elle possédait encore un trésor de grâces, de candeur et de vertu; c'était sa fille, la douce et modeste Éléonore, qu'on ne pouvait voir sans l'aimer, et qui paraissait seule ignorer tous ses charmes.

Éléonore était de l'âge du jeune comte; l'amitié la plus tendre les unissait; née au milieu des jeux de l'enfance, elle s'était accrue et développée comme leur esprit; chaque jour avait multiplié les doux rapports qui existaient entre eux; mais cette tendre amitié ne s'apercevait pas qu'elle était devenue amour; la métamorphose

Digitized by Google

s'était faite insensiblement et par degrés. Et les chagrins d'une première absence leur apprirent ce que l'habitude d'une présence continuelle leur avait laissé ignorer.

Le comte partit pour l'armée, il emporta le cœur et l'image d'Éléonore ; leurs âmes s'affligèrent, s'entendirent, et se répondiredt mieux de loin que de près ; ils avaient toujours causé comme frère et sœur, et ils s'écrivirent comme amans, mais avec cette différence que le comte, ardent, impétueux, parlait ouvertement et vivement de ses peines, de sa flamme, de ses vœux, de ses espérances ; tandis qu'Éléonore, modeste et mélancolique, éprouvant autant de crainte que d'amour, doutant du pouvoir de ses attraits, s'exagérant les charmes de toutes les beautés que pouvait rencontrer son amant, cachait son timide amour sous le voile de l'amitié ; ne montrait qu'une faible partie de ses sentimens, et n'osait croire ni à la constance ni au bonheur.

Sa modestie trompa et affligea le comte, et, ne trouvant pas dans les lettres d'Éléonore le feu qui brillait dans les siennes, il n'entretenait plus son écuyer que de ses chagrins.

Mon cher Durand, lui disait-il, voyez l'excès de mon malheur ; j'adore la plus céleste des femmes, le ciel semblait l'avoir créée pour décider ma destinée et faire mon bonheur. Nourris sous le même toit, élevés ensemble, tout était commun entre nous ; jeux, plaisirs, études, nous voyions tout avec les mêmes yeux ; l'honneur, la vertu, le bonheur, se présentaient à nous sous les mêmes traits ; nos pensées, nos sentimens, étaient toujours d'accord, nous n'avions qu'une même âme tous deux. Aucun rival n'avait pu me donner l'idée de la crainte, elle ne connaît que moi. Eh bien ! une courte séparation finit ce rêve heureux ; cette communauté de pensées, d'affections, n'existe plus ; l'absence m'enflamme et la refroidit, et c'est dans le moment où je m'éclaire sur la force de ma passion, qu'elle me fait voir la tiédeur de sa tendresse. Je parle en amant, elle me répond comme une sœur. Mes premiers faits d'armes ont eu de l'éclat, je ne suis fier de mes trophées que pour les déposer à ses pieds ; elle ne s'intéresse pas à ma gloire, et elle ne

Digitized by Google

me montre que les craintes d'une amie vulgaire sur les dangers où la guerre m'expose.

Ma foi, monsieur, répondit gaîment l'écuyer, il m'est impossible de partager votre chagrin et de compatir à votre douleur. Si vous ne vous trouvez pas heureux, nul chevalier au monde ne le sera, et vous êtes ingrat pour la Providence qui vous traite en vrai favori.

Vous êtes grand seigneur, jeune, riche, beau; les plus belles dames semblent, partout où vous êtes, n'ouvrir leurs grands yeux bleus ou noirs que pour vous; vous êtes d'une adresse qui déconcerte et démonte aux tournois les meilleurs cavaliers; à la guerre, on dirait que votre bon ange vous couvre d'un invincible bouclier; vous vous hasardez presque seul au milieu des escadrons de ces maudits Turcs, que le ciel confonde, sans que leurs cimeterres vous fassent la moindre égratignure; vous êtes d'un naturel fort tendre, fort loyal, et par conséquent très-facile à tromper en amour, et ne voilà-t-il pas que, dans un siècle où tant de coquettes tendent leurs filets, et se rient de la proie qui s'y jette, on a élevé pour vous seul, à l'ombre, une charmante et modeste fleur, qui ne croît, ne s'épanouit, et n'embaume l'air que pour vous!

Vous aimez et vous êtes aimé; que voulez-vous de plus? Vous vous plaignez de ce qui devrait faire votre joie et votre félicité. La dame de vos pensées, dites-vous, est trop froide, trop tremblante; elle n'est ni assez passionnée pour vous, ni assez éprise de votre gloire.

Que les hommes sont injustes! Ils ne méritent en vérité pas d'être heureux. Mademoiselle de Rieux est pure comme l'air qu'elle respire, naturelle comme la rose qu'elle cueille, et modeste comme une vierge du Seigneur. Voulez-vous qu'elle soit emportée comme un jeune homme, exaltée comme les coquettes qui jouent tout et ne sentent rien, aventureuse comme un paladin? Elle vous aime pour vous et non pour elle, par sentiment et non par vanité.

Croyez-moi, j'ai quelque expérience; j'ai servi vingt ans comme écuyer ce malheureux M. de la Châtaigneraye; je vous assure que celui qui l'a tué n'était pas le premier qui lui eût donné un *coup de Jarnac*. Je l'ai cent

Digitized by Google

fois vu blessé et trompé par de perfides dames qui se montraient précisément telles que vous voudriez voir votre Éléonore. Je ne sais pas, ma foi, ce que vous autres beaux jeunes grands seigneurs vous faites de votre esprit. La nature vous ennuie ; vous n'aimez que l'art ; vous ne sentez pas le prix d'un beau diamant bien blanc et bien pur, et vous vous laissez éblouir par des pierres de couleur qui n'ont de valeur que celle qu'y attachent votre imagination et vos fantaisies.

Telles étaient à peu près les conversations fréquentes du comte et de son écuyer. La froide raison de Durand ne pénétrait pas dans l'âme de son maître, qui continuait toujours à se plaindre, à se décourager, et qui ne pouvait voir la passion qu'il désirait dans les tendres expressions d'un sentiment que combattaient la crainte et la pudeur.

Bientôt le comte, mandé par le roi, qui se disposait à combattre les Espagnols, partit pour Paris.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du comte dans la capitale, et Durand s'étonnait du changement qu'il voyait en lui; la gaîté avait succédé à la mélancolie; la vie agitée aux habitudes solitaires ; l'air de la paix et de la confiance aux signes de trouble et d'inquiétude: le bon écuyer s'en réjouissait; il croyait que son maître, éclairé par ses remontrances, avait enfin ouvert les yeux, et ne doutait plus de l'amour d'Éléonore et de son bonheur.

Un soir, au moment où M. de Termes revenait d'un bal qu'avait donné la duchesse de Valentinois, et chantait joyeusement une ballade de Marot; Durand lui dit : Vive Dieu! Monsieur, vous voilà enfin tel que je le souhaitais, gai, content, et guéri de vos craintes et de vos chagrins chimériques. Vous voyez que j'avais raison, et je parierais, à présent, que vous ne me répéterez plus jamais vos injustes doléances contre votre charmante cousine.

Moi me plaindre de ma chère Éléonore! non, mon ami, je n'ai point de reproches à lui faire, et j'étais injuste de m'en plaindre. — Je vous l'avais bien dit ; vous ne vouliez pas me croire : vous convenez donc à pré-

sent qu'elle vous aime? — Je n'en ai jamais douté : elle serait bien ingrate si elle ne répondait pas à la tendre affection qui m'attache à elle pour la vie ; mais j'étais déraisonnable en exigeant d'elle ce qui ne se commande pas. Son cœur est tendre, mais ne sera jamais passionné; elle n'est pas susceptible d'amour, et n'en sera peut-être que plus heureuse. Pour moi, j'ai renoncé à un espoir bien doux, mais que rien ne pouvait jamais réaliser. Je serai toujours le premier ami, le frère d'Éléonore; mais je sais à présent la différence d'une âme sensible à une âme bien enflammée; je connais le véritable amour, et je ne conçois pas comment j'ai pu jamais croire que ma cousine fût capable de l'éprouver.

— Juste ciel! qu'entends-je? s'écria douloureusement l'écuyer. Voici donc mes craintes réalisées! Je gage que quelque sirène de la cour vous aura fasciné les yeux. Ah! le maudit air que celui de Paris! Rien n'échappe à sa contagion; la foi s'y perd, la loyauté s'y corrompt, et les plus preux chevaliers y oublient leurs engagemens.

Malheureuse Éléonore, on vous sacrifie, et à qui, bon Dieu? A quelque artificieuse coquette, qui n'a que des yeux de coulisses, des mots de roman, des mines de théâtre; dont tout est emprunté, charmes, principes, langage, sentimens; qui n'a d'âme que dans la tête, et dont la langue est de feu et le cœur de glace. Ah! craignez!

— Cesseras-tu enfin, dit le comte, tes ennuyeux sermons? Tu es d'une pédanterie qui m'assomme. Crois-tu que je sois assez dépourvu d'usage du monde pour être dupe de fausses apparences, et pour ne pas savoir distinguer la vérité de l'artifice? Je ne te pardonnerais pas tes injures si tu en connaissais l'objet. Son nom seul te forcerait au respect et à l'admiration.

— Eh bien! reprit Durand avec un profond soupir, mais en s'efforçant de dissimuler son humeur, il est possible que je me trompe, et que le hasard vous ait mieux servi que la prudence, quoiqu'à vrai dire, les bons lots d'amour soient bien rares à la cour; mais, apprenez-moi donc, s'il vous plaît, quelle est cette beauté parfaite qui vous a vaincu en si peu de temps.

Digitized by Google

— C'est la comtesse de Nangis. — Diable, je ne m'en étonne plus; c'est la plus belle des dames de Paris. — — Ah! tu la connais? — Beaucoup; mon défunt maître a porté comme vous ses fers. — Tu conviendras, j'espère, qu'elle n'est pas au nombre de ces femmes dont l'éclat ne brille qu'aux dépens de la vertu, elle est partout aussi révérée qu'admirée.

— Je l'avoue, madame de Nangis a beaucoup de charmes, et encore plus d'esprit. Nulle défaite n'a terni ses conquêtes. Nos princes, nos guerriers les plus fameux ont vainement soupiré pour elle; et ses rigueurs ont toujours détruit l'espoir que sa grâce obligeante faisait naître. Elle est fière autant que belle; tout paraît au-dessous de son ambition: cependant on m'avait assuré que, parmi ses adorateurs, le comte de Bar, votre compagnon d'armes, votre émule de gloire, était parvenu à se faire distinguer; on parlait même de mariage entre eux, et....

— Je le sais bien (reprit le comte), de Bar me l'avait confié; il espérait, sans cependant avoir obtenu l'aveu qu'il désirait; mais tu sais que, dans la dernière campagne, s'étant imprudemment engagé, il a été battu et pris avec une partie du corps qu'il commandait, et dont je suis parvenu bien difficilement à recueillir et sauver les débris. Le comte, apparemment trop occupé de son malheur, des soins à se donner pour racheter sa liberté, aura ralenti sa correspondance; la comtesse se sera piquée de ce refroidissement; il se sera peut-être mal justifié; enfin, je ne sais: mais le fait est qu'arrivé à Paris, il a moins vu madame de Nangis, et que leur liaison a totalement changé de forme.

Cette fière beauté, dont le premier regard m'a séduit, dont la conversation m'a charmé, n'a pu, malgré tous ses efforts, me laisser ignorer que j'avais touché son cœur; enfin, je suis au comble de mes vœux, et mon bonheur ne peut être troublé par aucune crainte ni par aucun rival.

— Oh! oh! dit en souriant Durand; et tous ces grands changemens sont arrivés depuis la défaite du comte de Bar, et après votre dernière victoire? Je vous en félicite: amour, fortune et gloire, tout sourit à vos désirs; vous

Digitized by Google

allez aussi vite en galanterie qu'en guerre. La faveur du roi, celle d'une belle, vous couronnent en même temps; en moins de six mois vous devenez vainqueur de vos ennemis, le héros de la cour, l'homme à la mode de Paris, l'effroi de vos rivaux; on ne peut que vous porter envie. Mais, croyez-moi, cependant, et vous l'éprouverez un jour, l'incomparable madame de Nangis ne vaut pas votre douce Eléonore.

—Il est vrai, répliqua le comte avec attendrissement, que ma chère Eléonore ne peut craindre aucune comparaison : la nature a tout fait pour elle; elle ne doit rien à l'art; sa grâce naïve, sa candeur, la pureté de son âme, sa modeste beauté, la douceur de son langage, sont des charmes qu'on ne voit qu'en elle.

Une tendre sympathie nous unissait, l'idée de bonheur et la sienne me semblaient inséparables; mais elle ne peut éprouver le feu qu'elle inspire; sa raison calme ne connaît pas la passion : j'y songe souvent avec regret; mais moi, je veux être aimé comme j'aime, avec excès : c'est le besoin de mon cœur; l'amitié ne suffit pas pour le remplir.

Ah! si tu savais comme madame de Nangis peint l'amour, comme elle en parle, comme elle le sent! Le premier jour que nous nous vîmes, nous fûmes tous deux frappés à l'instant du même trait; nous étions immobiles; tout ce qui nous entourait n'existait plus pour nous; nos yeux ne pouvaient plus se quitter; elle baissait souvent les siens en s'apercevant de mon admiration; mais, quand ils se relevaient, leur douce langueur, la rougeur qui se répandait sur ses joues, tout portait le trouble et le feu dans mon sein.

Le hasard m'approcha d'elle. Avec quelle grâce délicate elle me parla de mes actions, de ma gloire! Tout le monde loue si gauchement! on dirait que c'est un devoir imposé à l'envie, ou un tribut banal payé par la sottise. Que d'esprit et de mesure dans ses éloges! Elle donne à l'amour-propre toutes les jouissances qu'il ambitionne, sans lui laisser aucun embarras.

La conversation devint bientôt générale; on parla d'amour. Quelle fierté dans ses principes! quelle chaleur

Digitized by Google

dans son âme! comme elle apprécie cette double vie, cette union parfaite de deux êtres qui respirent uniquement l'un pour l'autre, qui mettent tout en commun, peines, plaisirs, fortune et gloire! Comme elle saura s'associer à la renommée de son amant, et se parer de ses lauriers! Mais aussi que de passion, que de dévouement, que de constance elle exige pour se rendre digne d'un si beau prix!

En l'écoutant je tremblais souvent, de crainte de n'être jamais assez parfait, assez grand, pour m'élever jusqu'à elle.

Depuis ce moment je la cherchai, je la suivis partout, je la vis presque tous les jours; ils me semblaient près d'elle des instans. Nous nous entendions si bien, que nous pouvions croire nous être connus depuis vingt ans; et cependant je lui découvrais à chaque instant un charme nouveau. Enfin elle me tourna la tête absolument. Je lui déclarai ma passion : elle ne fut point coquette; elle ne me fit acheter par aucun artifice vulgaire cet aveu que tant de femmes retardent pour en rehausser le prix. Nous nous jurâmes mille fois d'être l'un à l'autre pour la vie; et j'espère, mon cher Durand, qu'après les fêtes du mariage de la princesse Marguerite et le grand tournoi que donne le roi, un prompt et doux hymen assurera pour jamais ma félicité.

Ah! malheureuse Eléonore! Ce fut le seul mot que put prononcer le bon écuyer. Cependant, remis de son saisissement, il allait, peut-être à tout risque, faire éclater son chagrin; mais on remit à l'instant même au comte un billet de madame de Nangis. Il le lut avec feu, le pressa sur ses lèvres avec transport, et sortit précipitamment.

Les fêtes du mariage furent célébrées avec l'éclat et la magnificence qui convenaient à la dignité de la cour de France; mais elles perdirent tout leur prix aux yeux de M. de Termes : madame de Nangis ne les embellissait, ne les animait plus pour lui. Une maladie aiguë menaçait les jours de son père, et elle s'était vue forcée de quitter Paris pour se rendre près de lui.

Le comte était triste, rêveur, au milieu de la joie gé-

Digitized by Google

nérale; solitaire dans la foule, il ne voyait pas ceux qui le saluaient, n'entendait pas ceux qui lui parlaient; on aurait dit que son corps était séparé de son âme.

L'honneur seul vint le tirer de cette apathie; le tournoi s'ouvrit, le comte s'arma, il parut dans la lice, et il éclipsa tous ses rivaux. Un seul (le comte de Bar), vainqueur comme lui, balançait sa gloire, rendait la fortune incertaine, et lui disputait le prix. Le combat fut long; mais enfin M. de Termes, plus heureux ou plus adroit, terrassa son adversaire, et l'étendit sans connaissance sur l'arène.

Il reçut, au bruit des applaudissemens universels, une riche écharpe de la main de la princesse Marguerite, et ne regretta dans son triomphe que le plaisir qu'il aurait fait éprouver à sa belle maîtresse, si elle avait été témoin de sa gloire.

Modeste autant que brave, il n'écrivit ni à madame de Nangis, ni à Éléonore, et laissa à la renommée le soin de les instruire de ses nouveaux succès.

Deux jours après, un courrier lui apporta une lettre de celle qu'il adorait. Touché de cet empressement, il la décacheta avec précipitation; mais, grands dieux! quelle fut sa surprise, en lisant le billet de madame de Nangis, qui était ainsi conçu:

« Mon cher comte, tous les chagrins m'accablent » à la fois. Mon père est toujours en danger; je suis loin » de vous, et j'apprends au même moment le cruel » malheur qui vous est arrivé. Vous avez été vaincu » par le comte de Bar, qui vous a blessé d'un coup de » lance; la capricieuse fortune attaque d'un seul coup » votre gloire et votre santé: que tout est peu stable » dans cette vie! Et sur quoi compter? Ce qui met le » comble à ma douleur, c'est que mon père ne veut pas » consentir au lien que nous allions former. La nais- » sance du comte de Bar, son alliance avec la maison de » Lorraine, son crédit, une promesse antérieure qu'il » allègue, le décident à exiger absolument que je m'u- » nisse à lui. Vous connaissez mes sentimens, vous jugez » combien il m'en coûte pour obéir; et je suis bien » sûre que votre âme héroïque appréciera toute l'é-

Digitized by Google

» tendue du sacrifice que la nature impose à l'amour.
» Je gémis, mais je cède au devoir; il faut nous séparer.
» Adieu. »

Le comte, saisi d'étonnement et d'indignation, ne pouvait trouver de termes pour exprimer sa colère; ses yeux n'avaient pas de larmes, le mépris venait en un instant d'éteindre l'amour. Tout à coup le vieil écuyer paraît, et lui présente une autre lettre; elle était d'Éléonore; confus, muet, tremblant, il l'ouvre avec crainte, et lit ces mots :

« Vous êtes vaincu! blessé! peut-être mourant! Je
» n'en puis plus, je me meurs! Je pars à l'instant; je
» serai près de vous presque aussitôt que ma lettre. On
» voulait m'arrêter, je n'écoute rien; ma mère cède à
» mes désirs, et vient avec moi. Ah, mon cousin! ah,
» mon ami! comme votre malheur, comme votre dan-
» ger éclairent et tourmentent mon âme! Tout ce qu'elle
» renfermait éclate malgré moi! Soignez-vous, soignez
» ma vie, elle est inséparablement attachée à la vôtre!
» Vous êtes mon ami, mon frère, mon bonheur, ma
» gloire; je n'existe que par vous et pour vous. Adieu! »

Eh bien, monsieur! (s'écria Durand, en se frottant les mains,) n'est-ce pas là votre Éléonore? Aime-t-elle comme vous l'entendez? Son charmant naturel ne vaut-il pas bien la magie de votre belle comtesse, et...— Mr. Durand, dit le comte, en fronçant le sourcil, que veulent dire, s'il vous plaît, ces nouvelles de chute, de défaite, ces fables de blessures? J'entrevois .....— Je suis coupable, monseigneur, dit l'écuyer en se jetant à ses pieds, les yeux baignés de pleurs; j'ai tout inventé. Vous étiez sur le bord du précipice, j'ai voulu vous en tirer; je n'aurais jamais eu cette audace, si je n'avais été sûr d'avance du succès. Je connaissais trop ces deux femmes pour en douter. Punissez-moi, chassez-moi, tuez-moi: je ne me plaindrai pas; vous me devrez votre bonheur.

Le comte, attendri, releva son fidèle écuyer, l'embrassa, épousa sa charmante cousine, fut heureux, et demeura convaincu qu'on peut rencontrer dans le monde mille comtesses de Nangis qui aiment par vanité, et qu'on trouve bien rarement une Éléonore.

Digitized by Google

LA COMÉDIENNE,

Comédie en trois actes et en vers, suivie de *quelques scènes impromptu;* prologue : représentée à l'Odéon le 1er. janvier 1816. Prix : 2 fr. Chez A. Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n°. 26. De l'imprimerie de Didot l'aîné.

(Ier. Article.)

En me chargeant de rendre compte de la Comédienne que l'auteur vient de livrer à l'impression, je n'ai pas envisagé les dangers auxquels je m'exposais. Si je dis du bien d'une pièce dont l'intrigue a été regardée par maint Aristarque comme une trame criminelle, et le dialogue comme une conspiration, je vais au moins passer pour en être le complice. On va encore estropier un autre vers d'Horace, pour me prouver que j'ai eu tort de rire aux représentations de la Comédienne; on va dérouler de nouveau la généalogie de Cicéron, pour me démontrer mathématiquement que son rang à Rome cadrait tout juste avec ce que nous appelons gentilhomme : si j'avoue que la lecture de cet ouvrage m'a fait le même plaisir, comme Alceste,

. . . . . Pour être trop sincère,
Me voilà sur les bras une fâcheuse affaire;

je vais m'attirer des ennemis irréconciliables, et leur ligue va m'assaillir de toutes parts. Si je sauve ma tête des coups de la pesante massue du Géant Vert, pourrai-je éviter les traits du Nain ou Niais Rose? et si j'échappe, vingt-quatre fois par mois, aux insultes de ce Pygmée, pourrai-je me dérober aux attaques journalières de l'infatigable Quotidienne? enfin, si mon bon ange me met à l'abri de la fureur des Débats, je suis sans doute réservé aux tracasseries de la vieille Gazette. Mais, d'un

Digitized by Google

autre côté, si, pour conjurer l'orage, je déclare que la Comédienne est une pièce ennuyeuse, le public est là pour me démentir, et c'est avec lui que je me ferai un procès. Il faut choisir sa haine ou braver le courroux de tous les nains et de tous les géants. Je ne suis pas plus gentilhomme que Cicéron; ce n'est pas au parterre non plus que se trouvent le plus de gentilshommes. Je me range donc de son parti, et je laisse prendre celui des loges aux géants et aux nains, qui peuvent être nobles, mais *qui ne tiennent pas du talent leurs titres de noblesse.*

Après avoir lu la Comédienne, on se demande quel a été le but de l'auteur. A-t-il voulu rendre M. de Gouvignac ridicule? Quelques mots de vieille galanterie, quelques fadeurs surannées qui lui échappent, et surtout le dénouement, pourraient le faire croire, si la manière dont il est annoncé sur la scène, ce qu'il dit lui-même de ses campagnes, le bon ton enfin qui règne dans ses discours, ne faisaient rejeter cette idée, et retomber ce que le dénouement peut avoir d'odieux sur madame Belval. Cependant on ne peut pas en vouloir beaucoup à la comédienne: elle n'agit pas pour elle; c'est pour obtenir, de l'oncle de Sainville, qu'il approuve son mariage avec Henriette, c'est, comme elle le dit elle-même,

. . . . Pour servir *ses* amis.
D'intérêt personnel ma conduite est exempte.

Il est vrai que le major pourrait lui répondre: « Mais » je suis aussi votre ami, votre ancien ami, comme vous » vous êtes plu à m'appeler; et les vieux amis doivent » être les plus chers. Vous m'avez fait l'accueil le plus » aimable; si la maladresse d'une de mes propositions » a pu blesser votre *dignité*, j'ai bien su réparer mon » tort par tous les sacrifices que je vous ai si généreuse- » ment offerts. Quoi! vous me trompez! Pour vous,

. . . . . L'oncle n'est point changé;
Toujours l'air jeune et vif, le maintien dégagé;
Toujours un ton aimable, un obligeant langage.

Digitized by Google

» Et vous me traitez en véritable dupe. Pour vous

. . . . . Je me serais battu ;
Je me battrais encor.

» Et voilà comme vous me témoignez votre reconnaissance ! Convenez que je ne méritais pas d'être persiflé » par votre *directeur... des domaines*, et que les anciens amis de madame de Courmon ne devaient pas » être sacrifiés aux nouvelles connaissances de madame » Belval. Si ma galanterie vous a paru un peu vieille » comme mon amitié, avouez du moins que vous deviez » ménager un peu plus un galant homme. Vous pouviez » m'amener à consentir à l'hymen de mon neveu et » d'Henriette, sans me jouer la pièce que vous m'avez » jouée. *Le tour est un peu fort !* Il faut que j'aie un » bien bon caractère, pour ajouter,

. . . . . le meilleur est d'en rire.

» Et des hommes comme moi, sont vraiment une bonne » fortune pour les comédiennes et pour les auteurs de » comédie. »

Je ne vois pas trop ce que madame Belval pourrait répondre à cela. Dira-t-elle encore :

Mon motif me servira d'excuse !
De ces enfans je voulais le bonheur,
Et je songeais au vôtre en travaillant au leur ;
Je serai près de vous par-là justifiée?

C'est assurément savoir dorer la pilule ; mais un aussi brave homme que le major, qui, d'ailleurs, ne parle pas d'empêcher le mariage de son neveu, de manière à ôter toute espérance de le faire revenir, aurait pu, je le répète, approuver cet hymen, sans être ainsi mystifié ; et cette mystification, au contraire, devrait lui faire annuler un consentement qu'on lui a indignement surpris. Encore une fois, si l'auteur a voulu rendre Gouvignac ridicule, le major ne l'est point assez ; et il l'est trop, si l'auteur n'a pas voulu le rendre tel. Puisqu'il

Digitized by Google

fallait sacrifier l'oncle à la comédienne, pourquoi ne l'avoir pas pris dans la classe des Gérontes; alors on aurait ri sans répugnance du stratagème de la comédienne: mais il y a conscience à se moquer ainsi du major. Mais, dira-t-on, il fallait un gentilhomme pour opposer un état relevé à celui de comédien, et faire triompher ce dernier. Quel est le dessein de l'auteur? C'est d'affaiblir les préjugés qui existent contre les comédiens; car je ne puis penser que M. Andrieux ait voulu flatter la vanité des acteurs, au point de ne leur immoler que d'illustres victimes.

Eh bien! le but de l'auteur, le but du moins qu'on doit lui supposer raisonnablement, n'était-il pas rempli en substituant au major, à cet *aimable* chevalier, comme on l'appelle dans la pièce, un vieux tuteur possédé du démon de la noblesse, une espèce de bourgeois gentilhomme prêt à se faire couper un doigt de la main pour avoir pu naître noble? Quel parti n'aurait pas tiré de ce caractère un auteur aussi habile que M. Andrieux! Comme le nouveau M. Jourdain se serait mis en feu à la seule idée d'avoir pour nièce la fille d'un comédien! Quel plaisir de voir sa vanité ridicule aux prises avec l'amour de son neveu, et la passion de ce dernier pour Henriette renverser les projets d'un oncle qui aurait voulu lui faire épouser au moins une comtesse, pour faire entrer enfin la noblesse dans sa famille! Ce n'est toutefois qu'avec une extrême défiance que je hasarde de mettre mes idées à la place de celles de M. Andrieux. On voit toujours bien ce que les autres auraient pu faire, et personne plus que moi n'est persuadé de cette vérité :

La critique est aisée, et l'art est difficile.

L'hésitation que l'auteur a montrée dans le rôle du major, se fait aussi un peu sentir dans celui de la comédienne, et dans presque toutes les parties de l'intrigue. Ce n'est pas une main ferme et assurée qui en tient les fils : ce défaut vient sans doute de la position délicate où l'auteur s'est trouvé dans un pareil sujet. Il fallait flatter

Digitized by Google

des comédiens, mais avec adresse; il fallait aussi soulever un coin du rideau, et laisser entrevoir les coulisses. D'ailleurs, madame Belval n'a pas toujours été comédienne. Son langage doit se ressentir du ton de la bonne compagnie, qu'elle n'a pas dû perdre en montant sur le théâtre. Il faut bien aussi cependant qu'on reconnaisse quelquefois l'actrice. L'auteur a, je crois, saisi ces nuances avec beaucoup d'art; il a su distinguer le langage de madame de Courmon de celui de madame Belval. C'est bien madame de Courmon qui dit :

Nous nous sommes tous deux à l'instant reconnus,
Quoique depuis quinze ans nous ne nous fussions vus;
Car de notre amitié la date est ancienne,
Et me vieillit un peu.

Et l'on reconnaît madame Belval à cette plaisanterie, peut-être même un peu trop leste :

. . De vous exposer je serais affligée;
Pour ma vertu, pour moi, ne vous battez jamais.

Dans la première entrevue, seul à seul, avec le major, c'est bien madame de Courmon qui retrouve avec plaisir un ancien ami qui n'en a pas moins à la revoir; mais, dans les scènes VI et VII du troisième acte, on ne voit que la comédienne. Madame Belval mystifie complètement l'ami de madame de Courmon. Elle avait d'abord répondu aux propositions d'amour du major avec le ton de l'indifférence et de la franche amitié; elle lui avait dit à peu près : Nous verrons. Maintenant elle joue l'amour et la tendresse; et le major, qui aurait lieu d'être étonné, pourrait lui répondre avec Tartufe :

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

Madame Belval, dans une position à peu près semblable à celle d'Elmire, ne justifie pas un changement aussi

Digitized by Google

prompt et aussi surprenant, avec la même adresse que la femme d'Orgon; et ces deux scènes ne rappellent celles de Tartuffe qu'au désavantage de l'auteur de la Comédienne. Il y a un autre endroit de la pièce qui rappelle aussi un passage du Misanthrope. Madame Belval, sûre du pouvoir de ses charmes, prédit à Sainville que son oncle reviendra chez elle. On annonce en effet son retour. Madame Belval dit alors à Sainville :

Je vous avais bien dit qu'il ne partirait pas.

C'est ainsi que Célimène dit au Misanthrope, qui voulait sortir à l'arrivée des deux marquis chez elle, mais que l'amour y retient malgré lui :

Vous n'êtes pas sorti ? . . . . .

Dieu me garde de vouloir faire un crime à M. Andrieux de ces rapports, trop légers pour qu'on puisse même les appeler des réminiscences ! Si je les remarque, c'est par l'intérêt que peuvent offrir ces rapprochemens.

J'ai examiné aujourd'hui les deux principaux rôles de la Comédienne. J'ai voulu me débarrasser tout de suite des critiques que j'avais à faire de la pièce dans mon premier article, qui ne pouvait pas être fort long, puisque j'avais à parler des defauts de l'ouvrage. Dans un autre, qui sera plus étendu, parce que je n'aurai à peu près qu'à louer, je ferai connaître à mes lecteurs les autres personnages et l'intrigue de cette comédie. Je citerai aussi, pour justifier les éloges que mérite surtout le style, et je ferai connaître quelques passages des *scènes impromptu*. Ce prologue, qui grossit la brochure, et les caractères de Didot, demandent grâce pour le prix un peu élevé qu'on y a mis.

T.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Monsieur,

Votre journal, l'un des plus anciens comme l'un des plus curieux, a été, depuis sa naissance, le dépôt des inventions et des découvertes utiles aux progrès des sciences et des arts; et l'on y rencontre, dans la plus grande partie des numéros, d'excellentes dissertations sur l'histoire, les antiquités, l'archéologie, et particulièrement sur tout ce qui est relatif à l'éducation.

Permettez-moi donc, Monsieur, de vous entretenir d'un établissement qui vient d'être ouvert rue de Grammont, n°. 16, et dont il m'a paru que l'on pourrait retirer de grands avantages pour surmonter les difficultés que l'étude de l'histoire présente à la jeunesse. Les personnes instruites ne visiteront pas cet établissement sans intérêt. Je veux vous parler de la *galerie historique et pittoresque*, ou *cours d'histoire générale par tableaux*, dégagée de tout ce que des tableaux ont ordinairement de puéril ou de minutieux. Ornée de tout ce que l'art peut rassembler pour frapper une imagination vive et sensible, et pour laisser une impression durable et proportionnée à la force et aux moyens de ceux qui la reçoivent, la *galerie historique* met sous les yeux des spectateurs des scènes vivantes et animées; rappelle les beaux jours qui éclairèrent le berceau des premiers humains, leur première faute, leurs premiers crimes, leurs premiers malheurs. On retrace les époques sublimes ou mémorables, les événemens terribles et funestes dont le burin de l'histoire a éternisé le souvenir. L'enfant s'attache pendant ce spectacle aux objets qu'une bonne éducation lui ont déjà rendus familiers; il assiste tour à tour, comme par enchantement, à la création; il tremble à la vue de Caïn, dont une main habile lui indique le fratricide avec une sage et profonde réserve, tandis qu'elle l'effraie par l'image du meurtrier que tourmentent les remords;

Digitized by Google

enfin, elle attendrit encore l'enfant à la vue de Caïn fuyant avec sa famille, et, par un doux prestige, permet à son bon cœur d'être sensible, même aux malheurs des méchans. Je n'ai pas besoin de vous parler des impressions que produisent sur l'esprit d'un enfant déjà éclairé par les soins maternels, la vue des tableaux qui représentent ces vénérables et antiques patriarches, témoins des plus grands miracles de la puissance du Créateur, et dépositaires de ses secrets et des premiers monumens de l'histoire du monde; celle du déluge universel; et enfin la vue des fils et des petits-fils de Noé, jetant les fondemens des premiers empires. Ce spectacle devient insensiblement une école utile pour le jeune homme ou pour la jeune personne, sans cesser de piquer la curiosité de l'enfant, en même temps que l'homme fait y trouve lui-même un délassement agréable. Sous le titre de récréation, les auteurs font passer sous les yeux des spectateurs une suite variée de tableaux amusans, et surtout instructifs. On y remarque particulièrement trois vues de l'éruption du Vésuve, faites d'après nature en 1806; des bas-reliefs, quelques divinités de la fable, le temple de la Gloire, des paysages, etc., etc.

Cet établissement, pour lequel l'auteur a obtenu un brevet d'invention du gouvernement, ne doit pas être confondu avec ceux dont l'unique objet est d'offrir des illusions d'optique, de clair-obscur ou de fantasmagorie; l'auteur a voulu instruire en amusant, et il a parfaitement atteint son but.

Les représentations pittoresques, je me plais à le répéter, ont le grand avantage de se graver facilement dans la mémoire, surtout chez les jeunes gens, lorsqu'on veut en quelque sorte les rendre témoins des événemens que l'histoire a recueillis dans ses fastes.

L'avantage que présente cet établissement pour l'éducation de la jeunesse, m'a fait vous adresser cette lettre, que je vous prie d'insérer dans l'un de vos prochains numéros.

Agréez, Monsieur, les sentimens, etc.

R.

Digitized by Google

Au même.

Monsieur le rédacteur,

Ayant reconnu, par l'expérience et la théorie, les avantages incontestables du *Métronome* (1), inventé par M. Maelzel, pour indiquer d'une manière positive tout mouvement musical, nous déclarons, d'accord avec les plus habiles compositeurs de Londres et de Vienne, que nous l'adoptons absolument, et que, dès ce jour, nous ne désignerons la mesure de nos différens ouvrages que par les divisions métronomiques, invitant les artistes de tous les pays de les adopter également.

De cette manière, en quelque lieu que le génie les inspire, nous serons initiés à leurs plus secrètes intentions, et la nôtre parviendra jusqu'à eux.

Nous croyons devoir encore recommander l'usage du *Métronome* à tous les élèves apprenant la musique, auxquels il servira de guide et de régulateur en l'absence de leur maître.

Le double motif d'être utiles à l'art que nous professons, et de rendre la justice due à M. Maelzel, nous a déterminés à vous prier d'insérer cette déclaration dans votre prochain numéro.

Nous avons l'honneur d'être,

MM. Méhul, chevalier de la Légion d'Honneur, membre de l'Institut, inspecteur de l'école royale de musique; le chevalier Berton; le chevalier Cherubini, membre de l'Institut, surintendant de la musique du roi; le chevalier Lesueur, surintendant de la musique du roi et membre de l'Institut; Boyeldieu, Catel, Spontini, Nicolo, de Malte; Kreutzer, professeur de l'école royale de musique; le chevalier Paer, Persuis, Plantade, Pleyel, Nadermann, Adam, Ladurner, Prader.

---

(1) Se trouve à Paris, chez l'auteur, place Vendôme, n°. 12; à Vienne, chez l'auteur; à Londres, chez M. Clementi.

Digitized by Google



Au même.

Eh quoi ! madame la comtesse de Genlis fait aussi des épigrammes ! Elle s'y prend un peu tard. Elle peut dire avec Francaleu :

Et j'avais *soixante* ans quand cela m'arriva.

Elle en veut toujours à ce pauvre Voltaire, qu'elle harcelle en vers, après l'avoir si long-temps torturé en prose. On dirait qu'elle est jalouse de sa gloire. En effet, elle prétend comme lui à l'universalité, et même elle excelle en des genres que Voltaire n'a pas osé traiter, comme les bouts-rimés, les logogriphes, les charades et les énigmes. Son dernier *bout-rimé* porte le titre d'*épigramme*. Le voici :

La déesse aux cent voix, dans sa course *légère*,
Ne donne l'*immortalité*
Qu'aux talens bienfaisans que la raison *éclaire* :
Elle a bavardé pour *Voltaire* ;
Mais pour Corneille elle a *chanté*.

Un de mes amis, en lisant cette épigramme, qui ne fait pas moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de madame la comtesse, improvisa le distique suivant ;

La déesse aux cent voix bavarde pour Voltaire ;
Mais du moins pour Genlis elle saura se taire.

Je souhaite pour la gloire de madame la comtesse qu'elle en fasse autant ;

Car trop de *bavardage* entraîne trop d'ennui.

N. B. Dans une note clouée à ce *bout-rimé*, on lit :

« Le *souvenir* est fort différent de l'*immortalité*. On

Digitized by Google

se *souviendra* toujours d'Attila ; mais on ne dira jamais l'*immortel Attila* » (1).

Comme ce rapprochement est heureusement trouvé ! Voltaire et Attila ! On ne dira donc point l'*immortel Voltaire*. Avouez, madame la comtesse, que c'est là votre dessous de cartes.

Comtesse, vous avez beau faire,
A peine on se *souvient* de vos péchés jolis.
L'univers vous oublie, *éternelle* Genlis ;
Mais il se *souviendra* de l'*immortel* Voltaire.

Q.

Au même.

Quelques notes critiques sur l'ouvrage intitulé : De la Monarchie française, *par M. le comte de Montlausier.*

Un auteur, fortement prévenu en faveur d'un système, le soutient contre l'évidence des preuves contraires qu'il rencontre dans le cours de ses recherches ; il dédaigne et repousse tout ce qui ne s'accorde pas avec ses opinions chéries ; et, dans l'arrangement de ses matériaux, il esquive comme un écueil, ou couvre par quelques jeux d'esprit des vérités ennemies, et, à la place d'une preuve solide que demandait son sujet, il ajuste une de ces phrases à grand éclat qui éblouissent les lecteurs inattentifs et dérobent à leurs yeux le défaut principal. Ils s'en contentent, trouvant d'ailleurs plus commode de croire sur parole que de vérifier. Quelques écrivains modernes que je pourrais citer, ont montré un talent distingué pour ces tours d'adresse.

Mais, lorsque la prévention d'un écrivain vient à se renforcer par d'autres affections, par l'intérêt personnel, ou par l'esprit de parti, et que sa probité n'est pas assez

(1) Quoi qu'il en soit, Attila est *immortel* par ses crimes, comme Messaline est *immortelle* par ses débauches. J'en fais juge madame la comtesse.

Digitized by Google

ferme, son caractère assez fort pour réfréner ces affections, alors toutes les règles sont impudemment violées.

Ces réflexions me sont suggérées par la lecture que je viens de faire du premier volume d'un ouvrage intitulé : *De la Monarchie française*, par M. le comte de Montlausier. Cet ouvrage a obtenu un succès qu'il mérite à plusieurs égards. L'auteur a de la réputation, ses erreurs par conséquent n'en sont que plus dangereuses ; il serait donc utile de les relever toutes. Je n'entreprendrai pas cette tâche. Je me bornerai à réfuter une seule de ses assertions qui sert de base à une partie de son système sur l'état politique des anciens habitans de la Gaule, et dont la matière rentre dans l'objet de mes études et de mes recherches.

Parmi des aperçus nouveaux sur un sujet couvert encore d'obscurités, on trouve dans cet ouvrage des paradoxes sur le régime féodal qui doivent s'évanouir à l'approche du flambeau de la critique. On trouve notamment une assertion étrange et qui n'est fondée que sur le mensonge, dans un passage qui ne s'applique pas au sujet, dans un passage entièrement dénaturé, ou plutôt passage interpolé.

L'auteur, à ce qu'il paraît, avait à cœur de prouver la haute antiquité des justices seigneuriales. Il soutient, dans l'intention sans doute d'anoblir leurs institutions, qu'elles existaient chez les anciens Gaulois avant même le temps où les Romains firent la conquête de leur pays. Cette assertion inouie et plusieurs fois reproduite par l'auteur est appuyée sur un passage des Commentaires de César, cité dans les notes et le supplément de son volume. Voici ce passage, tel qu'il est rapporté, page 380 du volume 1er. : *In Gallia*.... (Remarquez ces mots : *in Gallia.*) *In Gallia principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt, controversiasque minuunt.* Il faut être doué d'une forte prévention, pour trouver l'existence des justices seigneuriales dans ce passage, qui ne signifie autre chose que les chefs des nations et des cantons rendaient la justice à leurs subordonnés et apaisaient leurs querelles. L'auteur aurait dû indiquer le livre et le chapitre des *Commentaires de César* où il avait puisé cette citation : il ne le fait point, et je n'en rechercherai pas le motif.

Digitized by Google

Dans le livre VI, chapitre 23, de la *Guerre des Gaules*, se trouve un membre de phrase qui, à quelques mots près, est le même que celui que M. de Montlausier a rapporté; le voici dans son entier: Après avoir dit que pendant la guerre on choisit des magistrats qui ont le droit de vie et de mort sur les sujets, César ajoute: Ces magistrats n'ont aucune autorité en temps de paix, les chefs des régions et des cantons rendent la justice à leurs subordonnés et apaisent leurs querelles. *In pace nullus est communis magistratus. Sed principes regionum atque pagorum* inter suos jus dicunt, *controversiasque minuunt.*

Rétablie dans son intégrité, cette phrase s'éloigne encore davantage du sens que lui prête M. de Montlausier; et les justices seigneuriales disparaissent.

Mais je ne dois pas m'arrêter à l'interprétation que l'auteur donne à ce passage, lorsque j'ai des reproches bien plus graves à lui faire.

Cette phrase, ainsi que le chapitre où elle se trouve, ne se rapporte nullement aux Gaulois; César y parle des Germains et de leurs mœurs. Ainsi, ce sont les chefs germains et non pas les chefs gaulois qui, en temps de paix seulement, étaient les juges et les médiateurs du peuple.

Serait-ce une inadvertance, une méprise? Au chapitre 20, César parle des mœurs des Gaulois, et de celles des Germains aux chapitres 21, 22 et 23. Sans faire attention à la phrase qui, au commencement du chapitre 21, indique le changement de matière, on aurait pu prendre les chapitres 21, 22 et 23, pour une continuation de la matière du chapitre 20. Cette inadvertance serait grave, parce que les exemplaires des Commentaires de César sont multipliés et faciles à consulter; mais ce ne serait, je le répète, qu'une inadvertance.

Mais la phrase n'a pas été rapportée dans son intégrité; mais on y a retranché le mot *sed*, et interpolé les mots *in Gallid*, qui ne sont et ne peuvent être dans aucun texte de César; et cette interpolation, il faut l'avouer, ressemble à l'acte d'un faussaire.

Je suis loin d'en accuser M. de Montlausier; sans doute il aura trouvé, dans quelques écrits modernes, le pas-

Digitized by Google

sage falsifié, et l'aura adopté sans autre examen, comme nous adoptons ordinairement ce qui flatte nos désirs, ce qui justifie nos préventions.

Toujours est-il vrai que M. Montlausier mérite le reproche d'avoir dédaigné une vérification facile; toujours est-il prouvé que l'antiquité qu'il prétend donner aux justices seigneuriales, antiquité qui sert d'appui à une partie de son système, est dénuée de tout fondement.

Je n'ai point vérifié les autres citations de l'ouvrage de M. de Montlausier; mais je me suis convaincu que cet auteur ne montre que des connaissances fort inexactes sur l'état politique de la Gaule, avant et pendant la domination romaine.

Je me suis attaché à ce passage, parce que les différens journaux, qui ont rendu compte de *la Monarchie française*, en louant le style de l'auteur, en rendant justice à ses talens, ont tous passé sous silence les nombreuses inexactitudes dont cet ouvrage fourmille, et particulièrement sur ce passage qui fait la base du système adopté par M. de Montlausier, que je me plais à reconnaître pour un écrivain distingué et pour un homme de mérite.

Agréez, monsieur, les sentimens, etc.

A.

On lit dans une petite brochure le passage suivant:

« Venez, conquérans; venez, destructeurs des générations; venez, surtout, vous que la fureur des réactions rend aveugles, injustes, ingrats, turbulens, factieux; venez vous prosterner devant l'empire d'un esprit que dirige la plus saine raison.

Venez aussi, monarques que le sort a fait remonter sur le trône de vos pères, venez prendre leçon du souverain que les Français ont le bonheur de posséder.

L'usurpateur, qui punit d'une manière si funeste l'univers coupable d'avoir cru à ses prestiges, tel qu'un fantôme épouvantable, l'usurpateur apparaît vers les rives de la Provence. Sa main, sa criminelle main porte une touffe de l'innocente fleur des bois qui nous annonce l'arrivée du printemps.

Digitized by Google

A l'instant, cette modeste plante sert de point de ralliement. Le mal se propage, et la plus simple comme la plus douce production de la nature devient le signal du carnage.

Peindrai-je les jours malheureux pendant lesquels cet ennemi de la France conduisait encore ses destins? Peindrai-je cette dernière bataille où tant de braves égarés furent payer de leur vie l'erreur d'avoir suivi de tels étendards?

Non. J'en reviens à ma fleur.

Elle avait rallié l'armée, elle avait annoncé les combats; elle allait renaître, et devenait le signe de la rébellion, s'il pouvait en exister. Dans les familles, elle devenait le type des dissensions, la source de tous les maux inséparables des divergences en opinion. La beauté fière en eût orné son chapeau, la beauté modeste s'en serait privée.

Dans un cercle brillant, une voix insinuante se fait entendre, et sait, en offrant des touffes de cette même fleur, dire, avec un charme entraînant :

« *Je l'ai comprise aussi dans l'amnistie.* »

Alors ma fleur reparaît de nouveau sur le sein de la pudeur, et, grâce à l'esprit transcendant ainsi que paternel de Louis XVIII, nous voyons les lis glorieux soutenir avec complaisance l'humble violette.

F. Q.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Je suis effrayé de l'engagement que j'ai pris avec V. A., de l'entretenir avec exactitude de toutes les nouveautés dramatiques qui paraissent journellement sur les différens théâtres de la capitale. Il est vrai que j'ai rarement besoin de revenir deux fois sur leur compte, et même d'en faire une critique détaillée; car, lorsque ma lettre parvient à V. A., le titre de la comédie dont j'ai l'honneur de lui parler est disparu de l'affiche. Toutes les pièces d'aujourd'hui n'ont qu'une existence éphémère; et un amateur de spectacles qui irait pendant quelques jours

Digitized by Google

respirer l'air de la campagne, après avoir été témoin de cinq ou six ouvrages, pourrait dire à son retour :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Pour avoir été une semaine sans écrire à V. A., je me trouve plus arriéré qu'un procureur négligent qui aurait laissé accumuler dans des cartons toutes les causes d'une année. J'ai tant de nouvelles à annoncer (nouvelles bien vieilles à présent), qu'il me serait difficile de procéder avec ordre. Je dois commencer cependant par l'Opéra : à tout seigneur, tout honneur.

L'empire de la danse vient de faire l'acquisition d'un nouveau sujet digne du maître qui a déjà donné à l'Opéra de si brillans élèves. M. Coulon fils sort de l'école de son père. Il a débuté par un pas de deux dans *Anacréon*, et le rôle de Paul dans le ballet de *Paul et Virginie*. Ce jeune homme a de la grâce, un physique agréable, et beaucoup de précision dans les pas. Il n'a peut-être pas tout l'aplomb et l'aisance d'un danseur exercé; mais, avec du travail, il ne peut manquer d'obtenir des succès. Il a reparu mardi dernier dans *la Caravane*, qui n'a peut-être jamais été plus mal chantée. Le public n'a écouté cet opéra qu'avec impatience. Il attendait la représentation du *Rossignol*, nouvelle production de M. Etienne. Ce fécond auteur, dont on répète en ce moment encore une pièce à Feydeau, intitulée l'*Un pour l'autre*, paraît avoir pris à *forfait* la fourniture de tous les opéras qui doivent être dorénavant chantés à Paris. Ce n'est pas que je le blâme de cette entreprise, dont il s'acquitte d'ailleurs assez bien. M. Étienne entend la scène; il connaît les effets dramatiques d'un sujet; et quelque usé qu'il soit, il sait le rhabiller avec adresse.

Le conte plus que licencieux du *Rossignol*, attribué, selon les uns, à un conseiller au parlement de Dijon, et, selon les autres, à un obscur membre de l'ancienne académie française, nommé M. du Trousset de Valincour; ce conte, dis-je, avait déjà fourni à l'abbé de Latteignant et à Collé le sujet d'un vaudeville et d'un opéra-comique passablement libertins. M. Etienne a essayé de faire chanter le rossignol sur théâtre de l'Académie royale de mu-

Digitized by Google

sique ; et, comme le faisait très-bien observer je ne sais quel journal, la cage s'est trouvée bien grande pour l'oiseau.

Le bailli d'un village situé dans une vallée des Pyrénées, veut épouser Philis, fille de Mathurin. Le père y consent ; mais Philis, qui n'est pas si ingénue, ni si simple que M. Étienne voudrait nous le faire croire, aime un berger nommé Lubin. Ce Lubin joue de la flûte comme un ange, et son talent est tel qu'il contrefait le chant du rossignol ; ainsi, sous le prétexte de ne s'occuper que de son rossignol, la bergère s'entretient avec Lubin, et de concert avec lui, berne le pauvre bailli, qui finit par la surprendre dans un bosquet avec l'oiseau.

La manière dont cette scène est amenée a paru plus qu'inconvenante aux yeux du public. Il n'a vu dans le prétendu perroquet que le bailli donne à Philis, qu'un moyen maladroit de masquer tout ce que le conte a de graveleux. Ce petit intermède, qui ne dure que deux heures et demie environ, à cause des danses éternelles dont on l'a décoré, n'est pas, selon moi, une invention heureuse. C'est l'ouvrage d'un homme d'esprit qui s'est trompé ; il écrit agréablement, peut-être avec trop de prétention. Le dialogue appartient au vaudeville ou tout au plus à la comédie, plutôt qu'au grand opéra. Mathurin, par exemple, demande à sa fille, qui peut l'éveiller si matin ?

PHILIS.

Du rossignol je viens entendre
La voix mélodieuse et tendre.

MATHURIN.

C'est singulier, j'ai cru que j'entendais parler.
Mais il ne chante plus : l'ai-je fait envoler ?

Alors, ce Mathurin, qui n'est autre chose qu'un rustre, chante à propos de ce rossignol les vers suivans, qui me

Digitized by Google

semblent un peu trop maniérés et trop musqués pour un pareil personnage :

Par un brillant ramage
Il ne faut pas toujours se laisser enchanter.
Quand une fille est sage,
Elle doit éviter,
Elle doit redouter
Les oiseaux de passage.
Il en est un qui plaît
Par son joli langage :
A l'entendre on croirait
Qu'il cherche l'esclavage :
Mais soi-même on se prend
Aux piéges qu'on lui tend.
Sa mine est caressante ;
Sa voix est séduisante,
Il soupire, il gémit,
Il charme, il attendrit.
Malheur à l'imprudent
Qui lui livre son cœur :
Dès qu'il en est vainqueur,
Il s'enfuit, il s'envole.
On pleure, on se désole.
Inutiles regrets !
Il ne revient jamais.
Cet oiseau si perfide,
Qu'on voit le premier jour
Si doux et si timide,
On l'appelle l'Amour.

On conviendra que c'est un peu trop abuser de la permission de faire de l'esprit. Ce n'est point ainsi que Rousseau fait parler les personnages de son *Devin du Village*. Leur langage est simple, naturel, et il se garde bien de les faire jouer sur le mot. Colette ne répondrait pas à son père, à propos *d'oiseaux de passage* :

Mon père, vos avis

Digitized by Google

Sont excellens sans doute,
Mais le rossignol que j'écoute
Est un oiseau du pays.

La musique de M. Lebrun est facile et légère : elle a la couleur du sujet. On a remarqué un trio qui est coupé à merveille, et qui a produit un grand effet. L'air de bravoure :

O toi qui sais nous charmer et nous plaire,

est d'une longueur assommante. Il n'a d'ailleurs rien de saillant : c'est, comme disent les compositeurs, un air manqué. Les divertissemens de M. Gardel sont gracieux, mais longs, très-longs, on ne peut pas plus longs.

En sortant de l'Opéra, où menerai-je V. A. ? Irai-je la conduire à l'Odéon pour entendre le drame soporifique de M. Cicil, intitulé : *Geneviève de Brabant*? Elle croirait qu'on joue la *Femme innocente, malheureuse et persécutée*, à l'exception que mademoiselle Adeline est beaucoup moins comique que la soubrette qui représente le personnage de la princesse. La *Petite Guerre* peut-être vous distrairait; c'est une petite bluette en prose, un petit imbroglio imité de plusieurs autres dont la gaîté sauve les nombreuses invraisemblances. M. Charles, qui en est l'auteur, a obtenu un succès complet.

Je vous demande grâce, monseigneur, pour les *Faux Monnoyeurs*, de M. Henri, et la rentrée de Philippe au théâtre de la Porte Saint-Martin, qui a définitivement pris la résolution de faire danser les personnages les plus tristes, et de faire rire le public avec toutes les jérémiades du larmoyant M. Pelletier de Volmerange. J'aurais encore à vous entretenir de *Maître Frontin à Londres*, petite comédie graveleuse que M. Dubois a imaginée pour les débuts de maître Bourdais au théâtre de la Gaîté : de l'*Honneur et l'Échafaud*, mélodrame, que le même M. Dubois a fait siffler avec madame Barthélemi Hadot, auteur du roman *de la Tour du Louvre*, dont elle a fait une pierre deux coups en composant un second mélodrame qui porte le même titre : celui de *la*

Digitized by Google

Maison perdue et retrouvée, qui s'est écroulée d'elle-même sur le théâtre du Vaudeville..... Mais je craindrais, avec raison, de vous communiquer une partie de l'ennui que ces ouvrages m'ont donné.

MÉLANGES.

C'est des rivages où le grand saint Augustin prit naissance, que des hordes de brigands se répandent dans l'antique Italie, ravagent les propriétés et traînent les sujets chrétiens en esclavage. C'est un général anglais qui a le premier invité les peuples civilisés à courir sus à ces barbares. En France, il appartenait à uu homme plein de sentimens non moins nobles, à M. de Châteaubriand, d'appuyer de son habituelle éloquence les vœux de sir Sidney Smith. Voici comme il s'est exprimé dernièrement sur ce sujet, à la Chambre des pairs.

« Messieurs,

» Je vais avoir l'honneur de vous soumettre un projet d'adresse au Roi. Il s'agit de réclamer les droits de l'humanité, et d'effacer, j'ose le dire, la honte de l'Europe. Le parlement d'Angleterre, en abolissant la traite des noirs, semble avoir indiqué à notre émulation l'objet d'un plus beau triomphe : faisons cesser l'esclavage des blancs. Cet esclavage existe depuis trop long-temps sur les côtes de la Barbarie; car, par un dessein particulier de la Providence, qui place les exemples du châtiment là où la faute a été commise, l'Europe payait à l'Afrique les douleurs qu'elle lui avait apportées, et lui rendait esclaves pour esclaves.

» J'ai vu, messieurs, les ruines de Carthage; j'ai rencontré parmi ces ruines les successeurs de ces malheureux chrétiens pour la délivrance desquels saint Louis fit le sacrifice de sa vie. Le nombre de ces victimes augmente tous les jours. Avant la révolution, les corsaires de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroç, étaient contenus par

Digitized by Google

la surveillance de l'ordre de Malte; nos vaisseaux régnaient dans la Méditerranée, et le pavillon de Philippe-Auguste faisait encore trembler les infidèles. Profitant de nos discordes, ils ont osé insulter nos rivages; ils viennent d'enlever la population d'une île entière : hommes, femmes, enfans, vieillards, tout a été plongé dans la plus affreuse servitude. N'est-ce-pas aux Français, nés pour la gloire et les entreprises généreuses, d'accomplir enfin l'œuvre commencée par leurs aïeux? C'est en France que fut prêchée la première croisade; c'est en France qu'il faut lever l'étendard de la dernière, sans toutefois sortir du caractère des temps, et sans employer des moyens qui ne sont plus dans nos mœurs. Je sais que nous avons peu de choses à craindre pour nous-mêmes des puissances de la côte d'Afrique; mais, plus nous sommes à l'abri, plus nous agirons noblement en nous opposant à leurs injustices. De petits intérêts de commerce ne peuvent plus balancer les grands intérêts de l'humanité. Il est temps que les peuples civilisés s'affranchissent des honteux tributs qu'ils payent à une poignée de barbares.

» Messieurs, si vous agréez ma proposition, et qu'elle se perde ensuite par des circonstances étrangères, du moins votre voix se sera fait entendre; il vous restera l'honneur d'avoir plaidé une si belle cause. Tel est l'avantage de ces gouvernemens représentatifs par qui toute vérité peut être dite, toute chose utile proposée : ils changent les vertus sans les affaiblir; ils les conduisent au même but en leur donnant un autre mobile. Ainsi, nous ne sommes plus des chevaliers, mais nous pouvons être des citoyens illustres; ainsi la philosophie pourrait prendre sa part de la gloire attachée au succès de ma proposition, et se vanter d'avoir obtenu, dans un siècle de lumières, ce que la religion tenta inutilement dans des siècles de ténèbres.

» Veuillez maintenant, messieurs, écouter ma proposition :

» Je demande qu'il soit présenté une adresse au Roi, par la Chambre des pairs. Dans cette adresse, Sa Majesté sera humblement suppliée d'ordonner à son ministre des affaires étrangères d'écrire dans toutes les cours de l'Eu-

Digitized by Google

rope, à l'effet d'ouvrir des négociations générales avec les puissances barbaresques, pour déterminer ces puissances à respecter les pavillons des nations européennes, et à mettre un terme à l'esclavage des chrétiens. »

La Chambre a décidé qu'il y avait lieu de s'occuper de la proposition.

— Voulez-vous des événemens de tout genre? lisez quelques-uns de nos journaux quotidiens. Il n'y est bruit que d'incendies, de suicides, de tremblemens de terre et autres bagatelles de cette nature. D'après eux, le désespoir amoureux serait aujourd'hui, comme par privilége exclusif, le partage des hommes. Un militaire, dit le *Journal Général*, s'est tué à son retour dans son pays, en retrouvant sa maîtresse mariée depuis deux jours.

— A Dresde, un homme a brûlé sa maison, celle de son beau-père, quelques autres ensuite; et a fini par se brûler la cervelle. Il avait annoncé la veille que son intention était de donner un poisson d'avril à sa commune. Poisson d'avril pour poisson d'avril, je préfère les essais de M. Egg, allemand qui s'occupe des moyens de réaliser la direction de l'aérostat. Le ballon destiné à résoudre ce problème, tient de la forme d'un poisson. Il a quatre-vingts pieds de long, trente-trois de haut, et vingt-quatre de large.

— On prétend que dix-neuf pierres sont tombées du ciel du côté du Bengale. Un Persan, qui rapporte ce fait, ajoute, pour plus sûre garantie, qu'elles sont tombées à la vue *et sur la tête* des habitans, et *qu'elles ne pesaient guère* que vingt-huit à trente-deux livres. On parle de variations très-remarquables dans l'atmosphère. Enfin, les *Annales* nous apprennent *qu'à Paris, le jour de Pâques, il a neigé comme à Noël.*

— Des remarques plus sérieuses ont occupé trois voyageurs anglais qui étaient allés visiter le mont Etna. Ceux-ci, à la vue d'un orage accompagné de grêle, se hâtèrent de descendre, et virent briller des éclairs sous leurs pieds, ce qui n'est point rare dans ces lieux, fait obser-

Digitized by Google

ver celui qui rapporte ce fait; mais la colonne d'air dans laquelle ils se trouvaient devint sonore. Comment auraient-ils douté de ce phénomène? Leur marche produisait un son constant, uniforme, monotone et continu, semblable à un sifflement ou à un bruit perçant qui pouvait être entendu à cent pas de distance. Leurs têtes devinrent engourdies, comme si elles eussent été entourées d'un bandage sur le front et sur les tempes, et leurs cheveux se hérissèrent. L'un d'eux ayant élevé une main en l'air verticalement, et remué les doigts, fit de la musique; les autres l'imitèrent, et tantôt d'une main, tantôt d'une autre, ils firent tous de la musique; mais les deux mains élevées à la fois ne produisaient aucun son. L'un des Anglais même qui produisait des sons avec sa main droite, ne put y parvenir avec sa main gauche.

M. Azaïs explique ce phènomène dans *le Constitutionnel*. Après avoir établi que le son n'est autre chose que de l'électricité, et que le corps d'un homme jeune et bien constitué peut se trouver en des lieux et en des circonstances où il devienne tout à coup électromoteur excessivement énergique; il considère que les trois voyageurs, par leur situation, étant imprégnés d'une électricité incomparablement plus intense que celle de nos plus fortes machines, et marchant sur une neige épaisse, isoloir plus actif qu'un isoloir de cristal, devaient être en ce moment des récipiens extraordinaires d'électricité pressée, surchargée; que les deux mains de chacun d'eux ne pouvant que servir à l'émission d'électricités différentes, une seule devait manifester les phénomènes majeurs; les phénomènes sonores, l'électricité de l'autre ne s'élevant pas au même degré d'énergie; et qu'enfin l'une et l'autre main, en se réunissant, devaient, comme la réunion des deux fils métalliques dans la pile de Volta, arrêter tous les effets apparens, puisque cette réunion fermait subitement l'électromoteur.

— On a célébré, il y a quelque temps, dans l'église de Saint-Leu, une messe pour le repos de l'âme de Monseigneur le duc de Penthièvre. On aime à se rappeler que la pieuse fondation de ce service funèbre remonte à l'an 9, et qu'elle est due à un particulier nommé Sevray, à qui

Digitized by Google

le prince fit apprendre le métier de perruquier, et dont il paya la maîtrise. Ainsi, tandis que la France déplorait des crimes récens, et gémissait sur des hommes égarés ou coupables, un simple artisan honorait par un culte pieux la mémoire du prince son bienfaiteur; un citoyen obscur, sans autre mission que l'amour d'un vrai Français pour son roi, veillait nuit et jour sur la mortelle dépouille de son maître, un honnête villageois conservait religieusement dans sa cabane le cœur du grand Condé, et, par sa fidélité, ménageait dans le passé quelques souvenirs consolans au héros qui semblait n'y devoir trouver qu'un sujet de deuil et de larmes.

— D'après une ordonnance du Roi, en date du 27 février, une statue doit être élevée au général Moreau, et une au général Pichegru. Bientôt ces deux grands hommes, dont l'image même avait été sourdement proscrite par des ingrats qu'importunait leur gloire, vont revivre au sein de leur patrie. Les vieux compagnons de leurs exploits pourront venir à leurs pieds respirer encore la modération et le courage. C'est ainsi qu'on voyait autrefois les soldats de Maurice aborder avec respect le temple où reposaient ses cendres, aiguiser sur sa tombe le tranchant de leurs épées; et, par un silence plus éloquent que tous les discours, jurer à leur ancien général d'être comme lui fidèles au roi et à la patrie.

— Un capitaine (Mauby), vient de faire une découverte très-précieuse pour éteindre les incendies. Son procédé est aussi simple qu'étonnant. Une boîte, d'un pied de profondeur sur deux de largeur, chargée d'un certain fluide, offre l'équivalent de deux mille cent quatre-vingts pintes d'eau lancée de toute autre manière actuellement en usage.

— Il vient de mourir, à la Jamaïque, une négresse âgée de 138 ans; elle a vu les 17e., 18e. et 19e. siècles. Elle n'avait, à son dernier moment, perdu ni la vue ni l'ouïe. Elle laisse après elle 50 enfans et petits-enfans, et 25 arrière-petits-enfans.

— Le chancelier de l'échiquier a, suivant les papiers anglais, rejeté la demande des marchands de vin, qui

Digitized by Google

étaient venus lui demander la diminution de l'impôt. Il s'est fondé sur ce que la boisson du vin pouvait être regardée comme un objet de luxe. Faut-il s'étonner, d'après cela, de l'état plus qu'incertain où nous voyons souvent dans les rues de Paris ceux de nos voisins qui nous rendent visite?—Si l'on en croit un journal, il résulte des plans d'association trouvés sur un très-grand nombre de voleurs arrêtés dernièrement à Paris, que leurs chefs leur délivraient des patentes, et que les gros bonnets de l'ordre avaient des commissions en forme.

—On sait qu'un fameux personnage, ayant voulu s'embarquer à Flessingue pour les États-Unis, a été rejeté par un naufrage sur les rives de Hollande. Un mauvais plaisant qui pêchait à la ligne sur le bord de la côte, s'avisa de composer la charade suivante, à l'occasion du héros :

J'ai dû périr dans mon premier;
Mais il eut peur de mon entier,
Et me renvoie à mon dernier.

—M. Moisard, chapelier, rue Saint-Martin, n° 117, vient d'inventer des chapeaux à double fond, offrant le moyen de serrer d'une manière très-sûre, les gants, le mouchoir et des papiers.

ANNONCES.

Histoire littéraire des Neuvième et Dixième siècles de l'ère chrétienne; ouvrage traduit de l'anglais de J. Berington, par A. M. H. B.

A Paris, chez Gabriel Warée, libraire, quai Voltaire, n°. 21; chez Delaunay; et chez Sajou, rue de La Harpe, n°. 11.

Brochure in-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

La Marquise de Valcour, ou *le Triomphe de l'Amour Maternel*; par madame ***.

Trois volumes in-12.

A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LOGOGRIPHE-ENCYCLOPÉDIQUE.

Sur quinze pieds je suis très-utile aux deux sexes ;
On m'écrit sans accens aigus ou circonflexes,
Mais avec plusieurs points : l'on devine qu'ainsi
Dans moi l'on trouve plus d'un i.
Avec mes quinze pieds, comme on se l'imagine,
Pour être prononcé j'offre quelque embarras.
D'une antique et longue origine,
Ami lecteur, je ne me vante pas.
Depuis trois ou quatre ans le monde m'a vu naître ;
Un mot latin, suivi d'un mot grec francisé,
Et dont on a maintefois baptisé,

Digitized by Google

Plus d'un travers sur la scène exposé,
Voilà les élémens dont se forme mon être.
Pour père toutefois je n'ai point un pédant,
Quoiqu'il se trouve président
D'une société savante....
Dans l'art de faire un bon repas,
Art qui n'est point aujourd'hui sans appas
Pour l'académie aux quarante.
Si tu veux me décomposer,
Il faut t'armer d'un peu de patience;
Car, cher lecteur, pour ne pas t'abuser,
Le travail est long, est immense;
Bien des gens pourront s'en lasser;
Mais, s'il te plaît enfin de t'exercer,
Je t'offrirai, pour commencer,
Sur quatre pieds, un être qu'on bafoue,
Qui provoque les ris s'il déplore ses maux;
Sur trois, ce qu'on craint quand on joue,
Et ce qu'on voit sur les vaisseaux,
Ou bien encore au pays de Cocagne.
Sur quatre pieds mon vin fait honneur à l'Espagne;
Sur cinq, je chauffe un lit, ou j'habite un couvent;
Sur trois, je suis un jeu savant,
Un jeu fameux *où l'esprit se déploie*;
Sur trois autres, je fais courir bien des hasards,
Et dans mon sein plus d'un homme se noie.
Sur deux, on me divise en quatre ou douze parts;
Sur quatre pieds le courrier de l'Olympe
Naquit de mon amour pour le puissant Jupin;
Sur six je fais cuire ton pain.
Formé de quatre pieds sur ma cime l'on grimpe;
Sur trois, au masculin, je suis bien précieux;
Sur quatre, au féminin, je vaux encore mieux;
Ces quatre, à trois réduits, donnent ce que préfère
A Paris la grand'ville, un cœur vraiment épris.
Sur quatre pieds, sans moi l'on ne prend guère;

Digitized by Google

Sur cinq, je suis d'un rare prix,
Lorsque je sais être fidèle.
Sur six je remplaçai mon ami Fontenelle.
Sur quatre pieds, j'avais une haine mortelle
Pour une nation, qui, suivant mon arrêt,
Allait, jusqu'au dernier, passer à la potence,
Quand soudain, pour ce beau projet,
On me fit suspendre au gibet
Que j'avais fait dresser pour ma vengeance.
Sur deux pieds, mon éclat éblouit tous les yeux;
Sur cinq, du temps je sais braver l'outrage;
Sur quatre pieds, de l'homme le plus sage
Mes lazzis ont souvent déridé le visage;
Sur cinq, quand je suis noir, je suis fort ennuyeux;
Sur cinq autres j'ai fait force romans pieux.
Sur quatre pieds, je suis à trouver difficile;
Sur trois, je suis funeste aux cerfs;
Sur quatre, dans l'hiver, je t'offre un doux asile
Auprès duquel, le soir, tu demeures tranquille.
Sur six, je fais sentir mon joug aux pauvres serfs,
Et, sur cinq, mes bienfaits sont chers au gastronome.
Sur quatre pieds, on trompe en me masquant,
Ou bien je sais tenter l'avarice de l'homme;
Sur deux, je suis un mot d'un usage fréquent;
Sur six, pour mon malheur, je brûlai pour Thésée;
Sur cinq, j'étais une douce rosée,
Qui descendait jadis du haut des cieux,
Et présentait un pain délicieux
A cette nation qui fut assez osée
Pour blasphémer le Dieu qui la traitait ainsi.
Dans moi, lecteur, tu peux trouver aussi,
Sur cinq pieds, une sotte et vaine fantaisie;
Sur cinq autres, je suis un pays de l'Asie;
Sur six en moi l'on trouve un tout en me doublant;
Sur six, je suis un chef de comédie;
Et sur cinq une intrigue habilement ourdie;

Digitized by Google

Sur trois, on me dit en parlant;
Sur cinq, quel bruit je fais sur les pavés roulant!
Sur quatre pieds, quand on me multiplie,
Je lasse le lecteur le plus persévérant.
Sur trois, chassé de l'Apulie,
J'allai porter mon sort errant,
Avec mon nom aux champs de l'Aonie.
Sur quatre pieds on me rend en mourant;
Sur six, je suis le Dorat d'Ausonie.
Avec quatre, battant les eaux,
Sur l'humide élément je pousse les vaisseaux;
Sur quatre, l'on me bat; sur trois, l'on me respire,
Et sur trois pieds tout le monde m'admire,
Quand je suis cultivé par quelque grand esprit.
Sur cinq pieds, le premier magistrat d'une ville,
Je suis, avec six pieds, ce qu'on est très-habile
A pratiquer pour se mettre en crédit.
Sur huit pieds un tyran, après m'avoir aimée,
Me fit empoisonner : le cruel m'immola,
Et Paris me siffla.
Sur deux pieds je produis la liqueur renommée
Qui part à flots pressés, et fait, en jaillissant,
Sauter jusqu'au plafond le bouchon bondissant.
Sur six et sur cinq pieds je t'offre deux princesses,
Dont l'une pour se pendre eut recours vainement
Au fatal diadème, au funeste ornement,
Dont l'avait ceinte un roi terrible à ses maîtresses;
L'autre, à pareille affaire un peu mieux s'entendit;
Elle voulut se pendre, et se pendit.
Sur cinq, je suis à la fois vierge et mère;
Sur cinq, une personne à ton amour bien chère;
Sur sept, je suis le nom de deux palais,
Séjours délicieux, magnifiques demeures;
Sur six je sers à mesurer les heures;
Sur quatre, je te donne un terme de souhaits;
Sur six, un droit pour le chef de l'église.

Digitized by Google

Sur six autres encor, je suis l'*homme au sonnet ;*
Sur cinq, terme de lansquenet.
Sur quatre pieds, je t'offre la chemise
Qui sert à couvrir l'oreiller.
Sur six tu me verras briller,
En casque, en cuirasse polie,
En léger bouclier,
Sur le front, sur le corps, sur le bras du guerrier.
Avec cinq pieds, je vis, dans sa folie,
Alexandre-le-Grand vouloir être mon fils :
(Il vint me consulter aux sables de Libye ;
La réponse que je lui fis,
Achetée à prix d'or, contenta son envie.)
Ou bien c'est un inceste à qui je dois la vie.
Sur quatre pieds, du bœuf j'excite la furie
Lorsque je vais le chatouiller,
Et quand il dort j'aime à le réveiller.
Sur six, légèrement j'arme et couvre la tête ;
Sur six autres, je suis le nom d'une soubrette ;
Sur trois et quatre pieds je suis
Ce que sur cinq pieds je conduis ;
Sur cinq, je suis un siége où sur trois je me place ;
Sur quatre pieds, on me mange, on me trace ;
Sur six, je suis un ouvrage du Tasse ;
Sur trois, je sers à préparer le cuir ;
Sur cinq, avec huit sœurs, j'habite le Parnasse.
Sur six, comme l'éclair je passe ;
Sur trois, d'un chat l'aspect me fait enfuir ;
Sur six, des flots je maîtrise la rage ;
Sur quatre, le poltron ne me met pas souvent
Au vent.
Sur quatre autres, lecteur, je ronge le fromage ;
Sur sept, je sers à faire ton potage ;
Sur quatre pieds, je suis un lac fangeux,
Un réceptacle impur, infect, marécageux ;
Sur sept, un plat ; sur huit on me destine

Digitized by Google

Au subalterne emploi de valet de cuisine ;
Sur cinq, après avoir versé le sang humain,
Je fus égorgé dans mon bain.
Sur six autres, je fus un grand homme de guerre,
Ennemi des ligueurs, rival de Lesdiguière
Sur cinq, pour le buveur je garde un jus divin ;
Sur six, je te présente un obscène écrivain ;
Sur six autres, le nom d'un rôle de Molière ;
Sur cinq, j'étais chargé de suivre le Dauphin ;
Sur cinq autres je fus sauvé par un dauphin ;
Sur trois, à mes transports se livre une âme ardente ;
Sur six, je rends une langue mordante.
Dans la femme, sur huit, je dois être décent ;
Sur cinq, je suis pensif, abattu, languissant,
Bien propre sur trois pieds ; sur six resplendissant,
Quand paraît au matin la diligente Aurore.
De l'Aurore je suis, sur six autres, le fils,
Et par la main de celui de Thétis
Je vis trancher mes jours aux bords du Simoïs.
Dans moi, lecteur, tu peux trouver encore,
Sur sept pieds, un parfum qui flatte l'odorat ;
Sur cinq, ce que l'on voit sur le front d'un prélat ;
Sur six on me propose, et sur sept on me bat.
Sur cinq pieds, je coiffe le pape :
Sur cinq autres, je sers de repaire au voleur.
Avec six pieds je porte cape,
Ou bien encor je suis une couleur ;
Avec sept pieds, je suis l'amant de Stéphanie ;
Sur six, un guide fort prudent ;
Sur sept pieds, on me dit d'un fait bien évident ;
Sur quatre pieds, j'étais un roi de Méonie ;
Sur six, je suis rustaud ; sur trois, un mois heureux ;
Sur cinq, j'équivaux à nombreux ;
Aigre, sur quatre pieds ; je suis très-doux de mine,
Mais fort trompeur aussi, de cinq pieds composé.
Sur trois pieds à me faire on est très-exposé,

Digitized by Google

Quand trop avidement l'on dîne.
Sur six pieds, vers le nord j'aime à me diriger;
Sur cinq à moi remonte l'origine
De l'art merveilleux d'abréger
En écrivant, de suivre la parole.
Sur deux, je suis un mot qu'on entend dans l'école;
Sur cinq, pour m'obtenir que d'efforts, de travaux!
Et c'est, en vérité, bien plus que je ne vaux.
Sur quatre pieds, l'empire du croissant
Me compte parmi ceux dont le rang est puissant.
Sur cinq, je suis un sel, sur trois une mesure.
Avec huit pieds, je fais le fanfaron;
Sur trois, je suis souvent précédé du mot *bon*.
Je suis sur quatre, à Rome, une judicature;
Sur quatre autres, je suis ce que l'on chante à trois:
Sur trois pieds, c'est à trois de même qu'on me joue;
Sur sept pieds, je fondai la ville de Padoue,
Et sur cinq, c'est de moi qu'on a nommé Mantoue;
Sur sept, je suis un gant sans doigts;
Avec cinq pieds, sans moi point d'attelage,
Ou bien je suis fameux par mon humeur sauvage.
Aux femmes, sur cinq pieds, je servais de manteau
Au temps jadis: autre temps, autre usage,
Ce qui nous plut long-temps ne nous semble plus beau;
Sur huit, je suis la fondatrice
De Sainte-Pélagie et de plus d'un hospice;
Prends-moi cinq pieds, et je deviens oiseau.
Avec six pieds, c'est par moi qu'on se mouche;
Sur six autres, je suis au-dessous de ta bouche;
Sur cinq, je suis du jour un moment que maudit
L'écolier forcé d'abandonner son lit;
Ou bien encore un dogue redoutable,
Et sur six un guerrier célèbre dans la fable;
Sur trois et quatre pieds je passe sur la table
Après avoir à la broche tourné;
Sur trois, de Cham je suis le père,

Digitized by Google

Et d'Absalon, sur cinq, le frère aîné ;
Sur quatre pieds, un mot très-suranné ;
Et sur cinq pieds, un monstre sanguinaire,
L'opprobre et le fléau de Rome et de la terre.
Avec cinq pieds, ainsi que le tabis,
Des plus pompeux, des plus riches habits
Je fais l'éclat et la magnificence ;
Je pare la *grandeur*, je pare l'*éminence* ;
Sur huit, je suis une espèce d'avis ;
Sur six, l'amante d'Amadis.
Dans un compte souvent, sur quatre on me répète ;
Sur cinq, on me répond à plus d'une requête.
Humide sur cinq pieds, je dépose sur six.
Sur six pieds, je suis nécessaire
A qui veut prononcer sur la moindre matière ;
Sur cinq pieds un métal, et sur quatre un soutien,
Et sur quatre autres, rien.
Sur six, de moi l'on a dit des merveilles ;
Mais mon nom à la fin étourdit les oreilles ;
Sur cinq, je suis mignon ; sur cinq autres joyeux ;
Sur quatre, *un abrégé des merveilles des cieux* ;
Avec cinq pieds, de moi le monde se compose,
Selon certains auteurs, disant que toute chose
Vient du hasard, et n'a point d'autre cause.
Sur six, j'ai de la peine à trouver un bon roi ;
Avec trois pieds je suis un recueil de sottises,
De calembours et de bêtises ;
Sur quatre pieds je suis synonyme de loi ;
Sur sept, je suis une dame romaine ;
Je dissèque sur huit ; avec trois, fort souvent
On sait me taire en écrivant.
Sur sept pieds, pour servir son envie ou sa haine,
Plus d'un auteur me garde en médisant ;
Sur quatre pieds on m'écrit en lisant ;
Avec sept pieds, je suis ce que l'on doit te faire
Pour te découvrir tout mystère ;

Digitized by Google

Sur cinq, dans le vocabulaire
D'un Arabe, d'un Juif, on me voit fréquemment;
Sur quatre, je détruis tout indistinctement,
Sans aucune pitié pour les plus belles choses;
Sur quatre pieds, j'ai vu, sous l'ombrage charmant
De mes bois embaumés par le parfum des roses,
La fameuse Diane et son royal amant.
Avec cinq pieds, j'annonce les orages,
Les tempêtes et les naufrages;
Sur six pieds, je ne suis qu'un fort joli garçon;
Sur deux, je devins vache, et sur trois pieds, poisson;
Sur six, je suis une épithète
Qu'on peut donner aux vers de maint poëte;
Sur cinq pieds, je vendis au sage Salomon
Le terrain pour bâtir le temple de Sion;
Sur quatre pieds, dans la sainte écriture,
Je suis maudit pour ma conduite impure.
Deux fois sur quatre pieds, dans moi les livres saints
T'offrent encor deux princes inhumains;
Sur cinq pieds, j'ai vu fuir Charles-le-Téméraire;
Sur quatre, dans l'empire où régna Soliman,
De Mahomet je suis vicaire;
Sur six pieds, l'hôpital du peuple musulman:
Sans moi, sur quatre pieds, un miroir ne sert guère;
Du grand saint Édouard, sur quatre, je suis mère,
Ou bien j'empoisonnai le deuxième Lothaire,
Faisant périr dans lui mon époux et mon roi;
Sur six, j'étais un danseur funambule;
Sur six pieds, je fis secte, et je vis contre moi
Maint pontife romain fabriquer mainte bulle;
Sur quatre, je devins folle à force d'aimer:
Sur quatre autres, je suis un célèbre calife;
Sur six, un moins fameux pontife;
Sur trois, je suis un fou qui se faisait nommer,
Qui se croyait le fils de l'Éternel;
Sur six, je suis le gendre de Cromwel.

Digitized by Google

Sous un seul nom, dans moi, l'on peut trouver sans peine
Quatre reines, la souveraine
Qui, sur les bords de la Néva,
Fit régner faiblement le nom d'Iwanova.
Une sainte célèbre et la sœur d'une reine,
Que fort tranquillement ÆEnéas planta là ;
Sous même nom encor, cette sœur si fameuse,
Qu'Isaure, hélas! trop curieuse,
Près de mourir tant de fois appela.
L'on trouve en moi six saints que l'église révère ;
L'un d'eux est peint suivi d'un fidèle pourceau ;
L'autre est connu par son manteau.
Avec cinq pieds, de Ruth je suis la belle-mère ;
Sur cinq autres, je fis entendre dans la chaire,
En un style bouffon, l'équivoque grossière ;
Avec cinq pieds, je vis maintefois Richelieu
Dans mainte affaire d'importance
Me consulter en toute confiance,
Comme lisant dans les secrets de Dieu ;
Même on voulut me voir présent à la naissance
D'un des plus grands rois de la France.
Je puis donner encor deux poëtes français,
Un poëte latin, un médecin anglais,
De notre parlement deux avocats célèbres,
Et la couleur des vêtemens funèbres ;
Deux villes dont les noms sont beaux, mais un peu vieux ;
L'amour a perdu l'une, et l'autre vit sans gloire ;
De son antique éclat l'inutile mémoire
N'enfante plus de fils dignes de leurs aïeux.
Je t'offre aussi, lecteur, deux arbres, quatre plantes,
Deux notes de musique, ensuite onze pronoms,
Et trois négations.
En particules affirmantes,
Ami lecteur, suis-je bien riche? Non.
Mais je puis te fournir une interjection,
Conjonction et préposition.

Digitized by Google

Dans moi tu trouveras une suite infinie,
Une fort longue litanie
De fleuves, de cités, de toute nation;
Six rivières de France, une autre en Dalmatie;
Deux qui baignent les monts de la fière Helvétie;
Une province au pays écossais;
Deux rivières de l'Allemagne,
Et puis une autre dans l'Espagne.
Huit villes, que l'on voit au royaume français;
En Italie autant; trois fleuves d'Étrurie:
Une ville en Morée, une autre en Barbarie,
Une au Japon, une autre en Sibérie;
Cinq îles, un détroit, un comptoir hollandais;
Deux villes en Asie, un fleuve d'Ausonie;
Deux villes, un volcan qu'on trouve en Sicanie,
La capitale enfin de Laponie.
C'est, dans mes quinze pieds, ce que découvrira
Quiconque me dépècera.
Pour le faire, il faudra de la persévérance;
Il m'en a bien fallu: malgré ma patience,
Peut-être quelque mot aura su m'échapper;
Mais je puis bien, lecteur, dire, sans te tromper,
Que mon travail s'est fait en conscience.

PORTRAIT D'UN MARIN.

Comment peindre le caractère
De ce mortel impétueux,
Qui, sous un front atrabilaire,
Décèle un cœur si généreux?
Brusque, farouche, solitaire,
Enfant de Thétis et de Mars,
Rien ne semble le satisfaire,
Que la tempête et les hasards!
Il gronde, s'enflamme, s'irrite,

Digitized by Google

Jure, vous outrage.... et soudain
Sur l'indigence et le mérite
Répand ses dons à pleine main.
Dans son humeur dure et sauvage,
Pareil à ce fleuve écumant,
Qui long-temps même après l'orage
Semble dans l'humide élément
Vouloir englontir son rivage,
Et le fertilise en grondant. L.

Bouts-Rimés.

Tout ce que voile un blanc. . . satin.
N'est pas exempt de la . . . jaunisse;
Telle eût fait le soir mon . . . destin
Qui, vue un instant le . . . matin
Jamais ne serait mon . . . caprice.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Rien.*

Le mot de la charade est *Bonbon.*

Le mot du logogriphe est *Chardon.*

Digitized by Google

QUINZE JOURS A LONDRES. (1)

Ce monde-ci est une comédie ; on l'a dit depuis longtemps ; c'est une scène à tiroir, où les divers acteurs semblent ne se rapprocher que par procédés, se quittent avec indifférence, et disparaissent bientôt pour toujours, après s'être le plus souvent beaucoup plus occupés des loges et du public que de leur propre rôle. Jetés sur ce théâtre incertain, les Français savent surtout profiter des incidens et égayer la tristesse du drame. Habile à saisir le côté plaisant des objets, le Français s'inquiète peu de fournir les cinq actes : rire est son premier besoin ; quelque courte qu'ait été la pièce, pourvu qu'elle l'ait amusé, il voit tomber la toile sans se plaindre.

Cependant, vers le milieu du dernier siècle, il se rencontra des hommes qui, par une ligue coupable, s'efforcèrent d'altérer le caractère national, en substituant le flegme à la légèreté, et le calcul à l'imagination. On connaît leurs succès. Préludant à la sanglante tragédie dont ils préparaient de loin les ressorts, afin de nous accoutumer aux Brutus, aux Scévola, et à tant d'autres héros occupés aujourd'hui, en vrais Cincinnatus, à labourer leurs champs ou à raccommoder nos pantoufles, ces prétendus philosophes préconisèrent l'Angleterre et ses lois. Dès-lors, il ne fut plus permis de mourir que du *spleen* ; Londres devint un but de pèlerinage aussi bien qu'Erménonville ; on se précipita sur ces rivages hospitaliers, où l'étranger n'est cependant admis que moyennant caution. Les véritables adeptes dûrent visiter cette terre libre où le voyageur peut circuler sans contrainte, pourvu qu'il fasse sa déclaration à *l'alien office*, chaque fois qu'il change de domicile, et qu'il se tienne à la distance respectueuse de dix milles des côtes de la mer et des chantiers du roi. Comme si le sol qui avait produit les Bossuet, les Corneille et les Racine n'eût plus été le véritable sol du génie, on proclama

(1) Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste. A Paris, chez A. Eymery, lib., rue Mazarine.

Digitized by Google

qu'il n'était possible de *penser* (1) que dans la patrie de Shakespeare ; nos modernes Lycurgues furent jusqu'à préférer à nos sages institutions les lois anglaises, qui toutes se bornent à punir le crime, et ne s'occupent jamais à le prévenir; ils vantèrent même le désintéressement d'un peuple chez lequel les avocats vendent jusqu'à leur silence (2). La vérité a repris enfin ses droits; on a dépouillé l'idole de tous les faux attributs que lui avaient prêtés des fanatiques et des imposteurs. Un contact plus continuel a instruit les peuples sur leur mérite réciproque ; de longues luttes ne leur ont que trop appris à se connaître ! Éclairés dans leurs opinions, sans porter atteinte à l'estime qu'ils se doivent, ils ont fait la part du ridicule ; et, tandis que les Anglais s'égaient sur la légèreté et l'inconstance française, nous pouvons, sans scandale, rire à Paris des habitans de la Tamise, et de cette prétendue liberté anglaise qui fait préférer aux citoyens de Londres les voleurs et les filous qui les dépouillent, aux milices qui les pourraient protéger. Grâce à l'auteur *de Quinze jours à Londres*, il ne sera plus besoin de courir les chances de la mer, et de se ruiner pour connaître la grande cité. M. ***. défraye généreusement le lecteur qu'il mène gaîment à sa suite, et qui l'écoute sans se fatiguer. En homme qui connaît son siècle, il ne traîne point un lourd bagage d'érudition après lui ; sans interroger le passé, et multiplier des ci-

(1) Que faisiez-vous en Angleterre? demanda un jour Louis XV à l'un de ses courtisans qui revenait de Londres.—Sire, j'apprenais à penser....—Les chevaux, sans doute...., reprit le roi ; et il tourna le dos.

(2) Voici ce qu'on lit à ce sujet dans un ouvrage fort curieux, publié, il y a quelque temps, par M. Eymery : En Angleterre, les avocats parvenus à un certain degré de réputation, reçoivent presque tous une pension de 200 liv. sterl., environ cinq mille francs par an, à la charge par eux, de ne jamais plaider contre le roi ou l'intérêt des ministres.

Digitized by Google

tations moins propres quelquefois à instruire le lecteur qu'à grossir un volume, il voit ce qui est et s'en amuse. Le genre descriptif n'a jamais, dit-il, été de son goût; aussi sa marche est rapide ; armé de traits qu'il décoche d'une main légère, il atteint toujours le but, et le dépasse rarement. Tout est vie dans ce véritable panorama ; de nouveaux acteurs paraissent continuellement sur la scène, et M. ***. les fait mouvoir en se jouant. Il raconte avec tant de vérité, qu'on voit et qu'on entend, pour ainsi dire.

C'est en vain que j'essaierais de donner l'idée de ce livre singulier, où le piquant de l'expression relève souvent la finesse de la pensée. Dès que notre voyageur, débarque à Douvres, il est arrêté ; son dialogue et ses débats, avec l'alguazil préposé à la visite des passe-ports, offrent une scène du meilleur comique ; on dirait presque Beaumarchais alors qu'il est en verve, et que dans ses mémoires il répand le sel à pleines mains. Arrive-t-il à Londres : à chaque pas, nouveaux incidens ; il débute par frapper doucement à la porte d'un lord, dont le valet le regarde avec mépris, et bientôt le repousse avec dureté. Mieux instruit, il apprend que le degré de considération du visiteur se mesure, en Angleterre, par la manière dont il heurte. Un domestique, un commissionnaire, un ouvrier, un subalterne enfin, ne frappe qu'un seul coup ; deux annoncent le facteur de la poste aux lettres ; enfin plus on ébranle la porte avec force, plus on frappe de coups, plus on donne d'importance à sa visite.

Le chapitre des enterremens n'est pas le moins gai de l'ouvrage. Il paraît que les héritiers sont aussi bons comédiens sur les bords de la Tamise qu'aux rives de la Seine, et qu'ils ont soin de porter de temps en temps un mouchoir à leurs yeux, pour essuyer les larmes qui sont censées couler. Au reste, c'est un plaisir de mourir en Angleterre ; on ne vous y enterre que 10, 12 et 15 jours après décès, et jamais avant l'expiration de la semaine. On a soin d'ailleurs de poser un oreiller sous la tête du trépassé, afin qu'il se trouve plus commodément. Le cadavre exhale une odeur fétide ; qu'importe ! *c'est*

Digitized by Google

la mode du pays d'honorer les morts au préjudice des vivans.

Mais, quoi ? l'on crie au feu ; déjà la flamme a dévoré une maison contiguë à l'hôtel de M. ***. Son hôtesse entre dans sa chambre, et du plus grand sang-froid le prévient que peut-être dans une heure il serait prudent de déménager. Le calme de cette femme dut étonner un Français ; mais la surprise cessa, lorsque M. ***. apprit que l'hôtel et les meubles étaient assurés, et qu'il aperçut sur sa fenêtre la plaque qui en fournissait la preuve. Une maison est-elle vieille à Londres, c'est une bonne fortune qu'un incendie. Dans ce pays, où tout est calcul, des propriétaires se tiennent quelquefois les bras croisés auprès de leur demeure qui est en feu. Leur flegme rappelle cet ancien philosophe qui, voyant brûler sa maison, se chauffait tranquillement à ses débris enflammés, comme pour tirer parti du dernier service qu'elle devait lui rendre. Ce n'est pas tout ; à Londres on assure même la vie. Vous pouvez vous faire assurer pour 60, 75, 80 ans, et, quand vous mourez avant d'avoir atteint cet âge, on paye la somme convenue à vos héritiers : voilà qui est charmant pour eux, comme l'on voit ; et c'est leur ménager à l'avance des consolations dont ils ont rarement besoin. Au reste, depuis longtemps les maris auraient sans doute fait assurer la fidélité de leurs femmes, et les femmes auraient fait assurer à leurs maris la même santé, la même amabilité que dans le premier mois de leur mariage, nommé, en Angleterre, *le mois de miel*, si les assureurs avaient osé courir de pareils risques. Revenons à notre auteur.

M. M. *** n'eut pas plutôt vu l'incendie apaisé qu'il chercha vers le matin quelques momens de repos. Inutiles efforts ! les mille et une sonnettes qu'agitent dans la rue les divers marchands le forcent à quitter son gîte ; il sort, et, d'événemens en événemens, il arrive enfin dans un champ clos, où deux boxeurs sont aux prises.

L'homme le plus avancé dans la science de la mélancolie, madame de Staël, elle-même, ne pourrait,

Digitized by Google

sans se dérider, jeter les yeux sur ce chapitre. C'est, à peu de chose près, Potier et Brunet, aux prises sur le théâtre des Variétés; rien de plus comique que les acteurs de cette scène trop véritable. Dick et Tom (ainsi se nomment les deux champions) se portent des coups nombreux, et long-temps inutiles; cependant Dick, après avoir arraché l'œil droit de son adversaire, se préparait à mettre l'œil gauche dans l'état où le droit se trouvait déjà, lorsqu'un des spectateurs, transporté de plaisir, s'écria : *Pas mal! pas mal!* N'est-ce point là prendre la nature sur le fait? Quelle dissertation eût mieux fait ressortir le caractère national, que ce léger coup de pinceau jeté négligemment, et comme par hasard, à la fin de la phrase.

En général, les Anglais aiment les émotions fortes, et le lecteur comprend facilement pourquoi leurs tragédies ne sont pour la plupart qu'un triste échafaudage de potences et de gibets, lorsqu'il arrive avec M.*** vis-à-vis la prison de *Newgate*, au moment d'une exécution. Pendre un homme, c'est ce que nos voisins appellent le *lancer dans l'éternité.* Avant le supplice, on présente au condamné un grand verre de bière, et on lui laisse le temps de le boire à son aise. Un patient, peu curieux d'allonger la cérémonie, refusa un jour cette boisson *comfortable*, et sa grâce arriva comme il venait d'être pendu. De là est venu le proverbe anglais : *Mourir, faute d'un verre de bière.*

Un heureux mélange de faits et de réflexions répandent un intérêt toujours nouveau sur l'ouvrage de M. ***, dont la manière n'a rien de monotone. La plaisanterie elle-même finirait par fatiguer :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Doué d'un talent souple et léger, M. ***. sait varier ses tableaux, son style a presque toujours la teinte du sujet. Il blâme avec franchise, et loue de même. C'est un enfant de famille qui s'égaie sur les ridicules, mais qui franc et loyal revère la religion et la vertu. Ce qu'il écrit sur la manière dont les Anglais célèbrent le dimanche, prouvera ce que j'avance.

Digitized by Google

Nous nous présentâmes successivement à deux églises sans pouvoir y entrer. Elles étaient tellement pleines, qu'il y avait du monde jusque dans la rue, sur les escaliers qui y conduisaient. Enfin nous pûmes nous placer dans la troisième : j'avoue que je fus étonné, saisi même d'une espèce de respect religieux, en voyant l'ordre, le silence, le recueillement qui y régnaient. L'office était commencé quand nous entrâmes, et nous occasionâmes un léger mouvement pour nous placer. Personne cependant ne parut faire attention à nous. L'esprit et les yeux d'aucun assistant ne se dérangèrent de leur occupation pour nous. On ne voyait point là, comme dans certains autres pays, des jeunes gens se promenant en long et en large pour y découvrir quelqu'un de leur connaissance; des femmes faisant avec les yeux des signes qu'elles tâchent de ne rendre intelligibles que pour celui à qui ils sont adressés; des gens causant de la partie de plaisir qu'ils ont le projet de faire en sortant de l'église. L'attention due au service divin n'y était pas interrompue à chaque instant, par un loueur de chaises qui vient vous en demander le prix; ou par un bédeau distribuant des morceaux de pain bénit que les enfans s'arrachent avec avidité. Nul objet étranger ne vient vous troubler, et chacun paraît exclusivement occupé du Dieu dans le temple duquel il se trouve.

»—Généralement en Angleterre on ne fait pas de visites le soir, à moins d'être attendu ou invité, si ce n'est chez des amis intimes. Mais un dimanche soir, ce serait encore bien pis. Chacun reste chez soi, vit en famille, demeure plongé dans cette charmante oisiveté, ce *far niente* qui est le souverain bonheur d'un autre peuple voisin de la France. Ce n'est que dans quelques maisons qui se piquent de bon ton, plutôt que d'une grande régularité, que l'on se permet de recevoir quelques personnes; et tous les plaisirs de la soirée se bornent à faire un peu de musique.

C'est ainsi que, toujours maître de son sujet, M. ***. sait mêler d'utiles exemples à des observations judicieuses et malignes. Des contrastes habilement ménagés, un

Digitized by Google

tour vif dans l'expression, une succession rapide de scènes où l'intérêt se soutient; tels sont les divers genres de mérite qui assurent le succès de cette production originale. Toutefois j'ai cru y remarquer un petit nombre de plaisanteries que reprouve le goût, et que sans trop de sévérité on pourrait même trouver un peu lestes. Sans doute dans ces courts momens d'oubli, M. ***. ne rendait pas justice à son propre mérite; trop modeste pour prévoir un succès, il n'a pas assez songé qu'il écrivait pour toute espèce de lecteurs.

Au reste, ces taches sont rares, et j'avoue que je les aurais à peine remarquées dans un ouvrage médiocre ou dans une de ces productions éphémères que nous voyons tous les jours naître et mourir à Paris. Si je n'étais point borné par l'espace, j'aurais, pour mieux faire connaître la manière de M. ***., parlé de ce riche marchand de Londres, qui, voulant réunir dans un tableau d'histoire son portrait, celui de sa fille et de ses deux garçons, choisit le sacrifice d'Iphigénie, et demanda à M. *Croquis*, peintre français, de faire de lui un Agamemnon, de sa fille une Iphigénie, et de représenter ses deux garçons sous les traits de Calchas et d'Achille... On juge aisément du désespoir de M. *Croquis*, lorsque d'après les ordres du nouveau Mécène, il fut obligé d'effacer un casque qui nuisait à la ressemblance, et de coiffer le roi des rois... d'une perruque ronde. Bientôt la fille trouva que les draperies d'Iphigénie ne dessinaient pas assez la taille; il fallut affubler la princesse grecque d'un corset bien serré à l'anglaise; la barbe de Calchas dut disparaître pour plaire au fils aîné, et le peintre se disposait à revêtir Achille de l'uniforme d'un colonel anglais, lorsqu'il apprit qu'Agamemnon venait de faire banqueroute. Il serait aisé de trouver plusieurs anecdotes aussi plaisantes dans les récits de M. ***.; mais mon intention n'est pas de faire, à l'exemple de certains journalistes, un article plus long que l'ouvrage, d'ailleurs il serait mal à moi d'ôter aux nombreux lecteurs de M. ***. le plaisir de la surprise.

Digitized by Google

JOURNAL UNIVERSEL DES SCIENCES MÉDICALES.

Tome Ier. — N°. Ier. Janvier.

Dédié à S. A. S. madame la duchesse d'Orléans douairière; par le docteur Regnault, médecin-consultant du roi. Paris, de l'imprimerie de Ballard. — Prix : 36 fr. par an.

Lorsque Molière se moquait des médecins, et qu'il définissait leur art, celui de saigner, de purger, etc., loin de s'éloigner de la vérité, Molière présentait un tableau à peu près exact de l'état de la médecine en France à l'époque où il vivait. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de consulter les lettres d'un des plus célèbres médecins de Paris sous Louis XIII, celles de Guy Patin à Falconnet. On y voit ce doyen de la faculté assurer à chaque instant qu'avec la saignée, la casse, le séné, le sirop de pêcher et le sirop de roses pâles, on peut combattre toutes les maladies. On le voit insister sur la nécessité de respecter les dogmes scolatiques, et de frapper de réprobation tout innovateur.

Les plaisanteries de Molière sont encore répétées de nos jours, et les auteurs de nos pièces de théâtre moderne cherchent même par fois à renchérir sur leur maître; mais il s'en faut que ce soit avec autant de sel, et surtout de vérité.

Le but principal du *Journal général des Sciences médicales*, conçu par le docteur Regnault, est de donner un état exact de la médecine chez tous les peuples; d'en suivre, pour ainsi dire, journellement les découvertes et les progrès pour les soumettre à une appréciation impartiale et éclairée. Une aussi vaste entreprise ne pouvait s'exécuter sans de grands moyens; aussi M. Regnault s'est-il, non-seulement entouré de collaborateurs dont les travaux déjà connus ont suffisamment établi le mérite, mais il a en outre obtenu l'avantage inappréciable d'intéresser le gouvernement en faveur

Digitized by Google

de son projet ; en sorte que l'autorité a invité ceux qui ont l'honneur de représenter le roi dans les pays étrangers, à rassembler et à envoyer à Paris, pour l'usage du Journal général des Sciences Médicales, toutes les productions qui seront publiées hors de France sur la médecine et les sciences collatérales.

LA MAURESQUE.

ANECDOCTE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Philippe III, monté sur le trône d'Espagne en 1598, joignait à beaucoup de douceur, beaucoup d'humanité et des mœurs pures ; mais, d'un caractère indolent, inappliqué, timide et faible, il laissa le soin du gouvernement à des ministres incapables de soutenir le poids d'une aussi vaste administration que celle de l'Espagne ; et, si ce superbe pays n'éprouva point alors de grands revers, il ne dut sa conservation qu'aux troubles qui désolèrent des états voisins et à la vieille réputation de plusieurs généraux qui s'étaient formés à l'école de Philippe II. Les Espagnols, même ceux de la plus haute classe, semblaient avoir perdu le courage et la grandeur d'âme qui distinguaient leurs nobles aïeux. La presqu'île, dont la puissance colossale menaçait depuis plus d'un siècle la liberté de l'Europe, cessa bientôt de présenter un aspect redoutable, et les coups que lui portèrent le fanatisme, détruisirent pour toujours les sources fécondes des richesses d'où la monarchie espagnole tirait en partie sa splendeur.

Chez l'homme faible, la piété enfante souvent la superstition. Philippe était attaqué de cette cruelle maladie de l'âme qui sèche en nous le germe de toutes les vertus ; des ministres ambitieux, de vils courtisans profitèrent des terreurs religieuses du roi, pour lui arracher l'épouvantable arrêt de la proscription de tout un peuple.

Les persécutions exercées par Ferdinand contre les Maures du royaume de Grenade, lors de la conquête

Digitized by Google

qu'il avait faite de ce pays, ayant alarmé les barons du royaume de Valence sur le sort de leurs vassaux, ils réclamèrent et obtinrent l'assentiment de ce prince à une loi passée dans l'assemblée des cortès en 1510, où l'on déclarait qu'aucun Maure, établi dans cette portion de l'Espagne, ne pourrait en être chassé, ni être contraint d'embrasser la religion chrétienne.

Les barons firent de cette loi un des articles du serment que prêtaient, dans la forme suivante, leurs rois en montant sur le trône :

« 1°. De ne jamais tenter, sous quelque prétexte que » ce pût être, d'expulser les Maures du royaume de Va» lence ;

« 2°. De ne jamais employer la force pour leur faire » embrasser la religion chrétienne ;

« 3°. De ne jamais entreprendre directement ou in» directement, de se procurer une dispense de ce ser» ment, ni même de l'accepter dans le cas où elle serait » offerte. »

Le pouvoir de Charles-Quint s'éleva pendant les troubles civils, sur l'abaissement du pouvoir des nobles; Charles VII lui envoya une dispense de son serment, et les Maures, victimes de promesses fallicieuses, se virent dans l'alternative, ou de se faire chrétiens, ou de subir la peine capitale. Il en résulta qu'en 1525 on comptait à peine dans toutes les Espagnes un seul Maure qui n'eût pas reçu le baptême. Leur nouveau culte les soumettait à la puissance de l'inquisition, et chaque année elle livrait aux flammes un grand nombre de ces infortunés.

La foi n'est pas l'effet de la contrainte; les violentes mesures employées pour forcer les Maures à se convertir, les rattachèrent avec plus de zèle au culte proscrit; il leur rappelait d'ailleurs la gloire des empires fondés par leurs ancêtres, et leur âme, pleine de ressentiment contre de barbares vainqueurs, nourrissait en secret l'espoir d'être un jour délivrés par les Turcs du joug de la maison de Charles-Quint.

Malgré les inquiétudes que les Maures pouvaient causer

Digitized by Google

à l'état, dans le cas d'une invasion de la part des Turcs, ou des Barbaresques, Charles-Quint et Philippe II, princes célèbres par leur profonde politique, avaient trop bien calculé les désordres affreux qu'entraînerait l'exil d'un aussi grand nombre de leurs sujets, pour consentir à l'exécution d'une semblable mesure; aussi le clergé n'osa-t-il la leur proposer : mais les scrupules timorés de Philippe III et ceux de Lerma, son favori, flattèrent le haut clergé, aussi avare qu'ambitieux de voir couronner ses espérances, et de se soustraire par ce moyen à la nouvelle taxe levée pour fournir des traitemens aux curés chargés de convertir les infidèles.

Ribera, archevêque de Valence, remit au roi un long mémoire, où il cherchait à prouver l'impossibilité d'amener les Maures à la religion du Christ; il les accusait en outre de toutes sortes de crimes, et menaçait l'Espagne de la colère divine, si l'on n'en chassait promptement les serviteurs de Mahomet; l'archevêque appuyait ces menaces du récit de prétendus prodiges.

Plusieurs ecclésiastiques célèbres embrassèrent avec chaleur la cause soutenue par Ribera. Parmi eux, on compte don Bernardo de Roissy, Sandoval, frère du duc de Lerma, qui était cardinal, archevêque de Tolède, inquisiteur général et chancelier d'Espagne.

Sandoval ne se bornait pas même à demander l'expulsion des Maures, il prétendait que la prudence commandait que toute la race des infidèles, répandue en Espagne, fût sans pitié passée au fil de l'épée, hommes, femmes et enfans.

Le duc de Lerma, qui ne souhaitait rien tant que de se concilier l'affection de la cour de Rome, se rangea à l'opinion de son frère; et comme ce premier ministre possédait sans partage la faveur du roi, il n'eut pas de peine à lui faire prendre la terrible résolution de chasser à la fois tous les Maures de l'Espagne.

Le souverain pontife se refusa à sanctionner un arrêt sans exemple dans aucun siècle; mais l'assemblée des évêques espagnols rendit une sentence, par laquelle il était dit qu'on ne parviendrait jamais à ramener les

Digitized by Google

Maures dans la voie du salut; cette sentence, transmise à la cour, confirma le monarque dans l'épouvantable projet que lui avait inspiré le clergé.

Cependant la cour résolut de couvrir ses desseins du voile le plus épais, dans la crainte, qu'excités par les barons, les Maures ne recourussent aux armes.

En conséquence, Philippe ordonna aux commandans de ses forces navales dans les ports d'Espagne, de Portugal et d'Italie, de recevoir à bord de leurs vaisseaux un certain nombre de troupes, et de se rendre à Alicante, à Dénia, et dans d'autres ports situés sur la côte du royaume de Valence, et l'on prit avec le vice-roi de ce pays les mesures propres à prévenir une révolte. Toutefois les barons pénétrèrent bientôt les véritables motifs de l'armement naval, et présentèrent au roi des remontrances, dans lesquelles ils lui annonçaient la ruine totale du royaume de Valence, si les Maures en étaient bannis. On répondit à leur requête qu'elle arrivait trop tard, et que l'édit d'expulsion venait de paraître.

Cet édit fut publié par le vice-roi au commencement de septembre 1609. Il enjoignait aux infidèles, sous peine de mort, de se tenir prêts, hommes, femmes et enfans, à partir, dans trois jours, pour les ports désignés comme lieu de leur embarquement, d'où ils devaient se rendre à bord des vaisseaux destinés à les transporter en pays étrangers; les Maures qui quitteraient le lieu de leur résidence ordinaire avant l'arrivée des commissaires chargés de les conduire sur les côtes, et ceux qui emporteraient leurs effets sans la permission des seigneurs dont ils étaient vassaux, encouraient la même peine; néanmoins on laissait aux barons la faculté, sur cent familles de Maures, d'en choisir six qui demeureraient dans le royaume, à l'effet de former les chrétiens au travail des manufactures; en outre, il était permis aux enfans de quatre ans de rester en Espagne, pourvu que leurs pères, mères ou tuteurs, y consentissent, en accordant la même liberté aux enfans de six ou sept ans et à leurs mères, quoi qu'elles fussent de race maure, si le père ou la mère professait depuis très-long-temps la religion

Digitized by Google

chrétienne; mais, si les peres étaient Maures, l'édit les condamnait sans retour à l'expulsion, tandis qu'il laissait à leurs épouses le choix de rester avec leurs enfans; les Maures qui produiraient des certificats des prêtres des paroisses, attestant qu'ils avaient depuis deux ans abandonné entièrement la religion mohométane, pouvaient continuer à faire leur séjour dans le royaume; enfin on permettait à tous les Maures de se rendre en quelque pays que ce fût, qui ne dépendrait point de la couronne d'Espagne, pourvu qu'ils sortissent de la presque île dans le terme prescrit par l'édit (1).

Le fanatisme appesantissait alors tellement son joug de fer sur l'Espagne, que cet édit fut considéré par les ecclésiastiques et par la cour comme une loi de clémence. Les Maures, frappés de surprise et d'effroi, présentèrent au vice-roi une requête, dans laquelle, après avoir protesté qu'ils étaient innocens de tous les crimes qu'on leur imputait, ils offrirent au roi, s'il consentait à révoquer l'arrêt qu'on lui avait surpris, d'armer un certain nombre de galères pour protéger les côtes de l'Espagne contre les incursions des Barbaresques, de construire plusieurs nouveaux forts, où ils entretiendraient, ainsi que dans ceux anciennement bâtis, des garnisons à leurs frais; de racheter dès à présent, et dans tous les temps, les chrétiens Valençois captifs en Barbarie, enfin, de verser dans le trésor du roi une somme considérable d'argent; mais on leur répondit que la détermination de Philippe était immuable.

Les Maures, réduits au dernier désespoir, et frappés d'indignation de l'apparente tolérance répandue dans le fatal édit, laquelle n'avait pour but que de servir les intérêts particuliers des Espagnols, résolurent de défendre leur liberté et leurs possessions les armes à la main. Les barons, que la conservation de six familles sur cent avaient un peu consolés de l'édit d'expulsion, tremblant que les Maures ne persistassent dans un dessein si funeste

(1) Fousecatracy de Moresçal.

Digitized by Google

à la prospérité de l'Espagne, parvinrent à les déterminer à y renoncer, par les promesses les plus séduisantes, et sous la condition qu'ils auraient le libre exercice de leur religion ; mais vainement les barons, et parmi eux le plus puissant de tous, le duc de Gaudia, supplièrent le vice-roi d'accorder aux Maures la tolérance de leur culte, jusqu'au moment où les chrétiens se seraient mis au courant du travail des manufactures, le vice-roi leur répondit qu'il ne pouvait leur accorder même un seul jour de répit. (1) Sur cette réponse, cent cinquante mille Maures résolurent d'abandonner à la fois leurs richesses et leurs foyers! Ils refusèrent de laisser leurs enfans auprès de leurs persécuteurs, et préférèrent les exposer à tous les dangers, et les voir périr sous leurs yeux plutôt que de les livrer aux mains d'un peuple qui se jouait des sermens, se faisait un devoir de l'inhumanité.

On mit sans délai l'édit royal à exécution ; les vassaux du duc de Gaudia partirent les premiers au nombre de vingt mille, abordèrent à Oran, forteresse espagnole, située sur la côte de Barbarie. Le comte d'Aguilas, gouverneur de cette forteresse, les accueillit avec bonté, et les recommanda au vice-roi de Tremezem, capitale de la province de ce nom, où ils trouvèrent une seconde patrie. Pendant la route, ces infortunés versaient des torrens de larmes, en comparant les plaines arides et désertes qu'ils traversaient aux campagnes fécondes et délicieuses du royaume de Valence.

Leur douleur se calma lors de leur arrivée à Tremezem, où non-seulement on leur permit de garder les richesses qu'ils avaient apportées avec eux, mais où on les admit à jouir des mêmes libertés et des mêmes priviléges accordés aux naturels du pays.

La nouvelle que les proscrits reçurent de la réception faite à leurs compagnons de malheur ranima leur courage. Impatiens de se réfugier dans une terre hospita-

(1) Fonseca, lib. 4.

Digitized by Google

lière, ils se précipitaient de toute part en foule sur la côte, avec leurs femmes et leurs enfans; beaucoup d'entre eux, jaloux de se délivrer le plus tôt possible de leurs oppresseurs, frétèrent des vaisseaux à leurs frais, cinglèrent soudain vers l'Afrique, et le royaume de Valence vit fuir de son sein près de cent vingt mille habitans, hommes, femmes, enfans, emportant avec eux les arts et l'industrie.

Parmi ces exilés on remarquait plusieurs hommes revêtus d'un caractère distingué entre leurs concitoyens, et qui avaient été anoblis par Charles-Quint dans les premiers temps de leur soumission au christianisme.

Les barons de Valence, pleins de mépris pour le droit barbare que leur accordait l'édit, se conduisirent envers leurs vassaux avec autant de générosité que d'humanité; ils leur permirent de disposer de tous les effets qu'ils pourraient convertir en argent, et de transporter à bord des navires sur des mulets, ou dans des charriots, leurs meubles les plus précieux et les objets nécessaires à leurs manufactures. Les barons, ne bornant pas là leur tendre sollicitude, accompagnèrent leurs vassaux jusqu'au rivage de la mer; quelques-uns même s'embarquèrent avec eux, et les conduisirent jusqu'à la côte d'Afrique : on compte le duc de Gaudia au nombre de ces derniers.

Toutefois l'active prévoyance des barons et leur bonté pour leurs vassaux, n'apportèrent à leurs maux qu'un adoucissement passager; leur exil fut suivi de calamités épouvantables. Les uns firent naufrage dans la traversée et ne touchèrent point les bords africains; les autres furent assassinés sur mer par les propres équipages des vaisseaux qu'ils avaient frétés. Les hommes furent égorgés en présence de leurs femmes et de leurs enfans, et les femmes et les enfans livrés ensuite, tout vivans, à la fureur des flots; quelques jeunes beautés, plus à plaindre encore, durent aux attraits dont la nature les avait pourvues, l'horreur d'exciter une ivresse infâme dans le sein des meurtriers de leurs époux et de leurs frères, et subirent les derniers outrages avant d'être jetées dans les profonds abîmes de la mer.

Digitized by Google

Le destin des exilés qui abordèrent en Barbarie ne fut pas moins déplorable, les trois quarts moururent de fatigue, de faim et de soif pendant les longues marches qu'ils entreprirent à travers les déserts brûlans de l'Afrique; les autres périrent par le fer des Arabes bédouins, espèce de voleurs sauvages qui habitent sous des tentes, et ne vivent que de chasse et de butin; de sorte que, de six mille Maures qui se mirent en marche de Conassal, ville située aux environs d'Oran, pour se rendre à Alger, un seul, nommé Pédralve, échappa à tous les maux sous lesquels succombèrent ses misérables compagnons; et sur cent quarante mille âmes, qui furent transportées en Afrique, plus de cent mille devinrent en peu de mois les victimes du trépas le plus affreux.

Les calamités souffertes par les proscrits parurent à l'inflexible Philippe, ainsi qu'aux ministres des autels, une preuve de la vengeance divine, qui justifiait la barbarie avec laquelle ils avaient traité les Maures; en conséquence, ils devinrent encore plus inébranlables dans la résolution de les chasser tous indistinctement des Espagnes, sans même s'inquiéter de pourvoir aux choses nécessaires à leur réception dans les contrées où ils allaient être transférés.

Toutefois avant de s'occuper de l'expulsion des Maures du royaume de Castille, on songea à réduire à l'obéissance ceux qui s'étaient réfugiés au fond des montagnes du royaume de Valence, dans le projet de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils étaient au nombre de trente mille; mais, inhabiles dans le métier des armes et mal approvisionnés, ils ne purent soutenir long-temps l'attaque de l'élite des troupes réglées envoyées contre eux par le vice-roi. Trois mille Maures périrent dans la poursuite; le vainqueur sanguinaire n'épargna ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, implorant à genoux leur pitié. Vingt-deux mille Maures, qui s'étaient rendus prisonniers, furent transportés en Afrique, à l'exception des enfans de sept ans, qu'on remit aux soldats pour être vendus et livrés à l'esclavage.

Outre les Maures tués ou faits prisonniers, il en exis-

Digitized by Google

tait un grand nombre qui, par un attachement invincible pour leur pays natal, s'étaient répandus dans les bois et dans les rochers. Ils espéraient s'y soustraire à la recherche de leurs implacables ennemis : on envoya à leur chasse, comme à celle des animaux féroces; aucun d'eux n'échappa à la rage de la soldatesque effrénée; plusieurs de ces innocentes victimes de la fureur espagnole aimèrent mieux se laisser mourir de faim ou de froid que de se rendre; leur chef, qui s'était réfugié avec sa femme et ses enfans dans la partie la plus inaccessible des montagnes, fut pris et conduit à Valence, exposé aux insultes de la populace et mis ensuite à mort; un parent de ce chef, nommé Almusen, avait été embarqué pour l'Afrique, avec sa fille Kalmire, à l'époque de l'expulsion des vassaux du duc de Gaudia. De sept enfans, dont s'enorgueillissait naguère Almusen, six avaient péri au service du roi d'Espagne (1); de toute sa famille il ne restait au vertueux Maure que sa fille Kalmire, qui venait d'entrer dans sa dix-huitième année; Kalmire unissait, à tous les charmes de la beauté, une douceur enchanteresse et le courage le plus inébranlable. Initiés dès l'enfance dans l'étude de la langue latine, Kalmire passait ses heures de loisir à méditer les grands historiens et les grands philosophes; elle avait appris d'eux à dédaigner tous les biens auxquels le commun des hommes attache tant de prix; elle ne chérissait que la vertu, ne haïssait que le vice; les privations les plus dures ne lui coûtaient rien; non-seulement elle s'était constamment refusée à satisfaire aux besoins factices enfantés par le luxe, mais elle se privait souvent en secret des choses les plus nécessaires, afin de se prémunir contre les vicissitudes humaines; elle pensait d'ailleurs qu'on ne s'appartient réellement, et qu'on ne conserve un caractère indépendant que lorsque l'on sait vivre pauvre.

L'arrêt rendu contre les Maures lui causa une vive indignation sans lui causer de terreur; elle quitta sans

(1) Fonseca, page 310.

Digitized by Google

regrets une patrie ingrate que ses frères avaient défendue aux dépens de leurs jours, et où sa mère était morte de chagrin du trépas glorieux, mais prématuré, de ses fils.

Le duc de Gaudia, demeuré dans le port tout le temps de l'embarquement, s'était signalé par son humanité, par son affection et par ses soins envers les Maures; il les protégeait contre toute espèce d'insulte, et leur faisait donner toutes les commodités qu'on peut se procurer à bord des bâtimens; il les accompagna jusqu'à Oran, et fit la traversée sur le même vaisseau où se trouvait Almuzem. Durant le trajet, le duc remarqua plusieurs fois, avec surprise, la sérénité de Kalmire; seule, entre toutes les femmes maures, elle ne montrait ni frayeur, ni tristesse, ni impatience; lorsque ses compagnes s'abandonnaient aux pleurs, aux gémissemens, elle s'empressait de leur prêter les secours d'une tendre pitié, les engageait à supporter, avec résignation, un malheur inévitable, et, quand elle ne pouvait réussir à leur rendre quelque courage, Kalmire les plaignait, mais ne se plaignait pas. Sensible aux douleurs des autres, insensible à ses propres douleurs, jamais gaie, toujours paisible, Kalmire, au milieu des infortunés dont elle partageait le déplorable sort, ne paraissait à tous les yeux qu'une Divinité consolatrice.

La grandeur d'âme de cette jeune vierge, en flattant l'amour et l'orgueil paternel d'Almuzem, le réconciliait avec son destin. Ah! quelles pertes ne seraient rachetées par le trésor qui lui restait?

Le duc de Gaudia, dont l'admiration pour Kalmire croissait à chaque instant, ne put se refuser au plaisir de la lui exprimer. Je n'ai nul mérite, répondit-elle, à supporter tranquillement nos désastres; je me suis appliquée, de bonne heure, à combattre l'adversité avec patience. Ainsi que dans les alimens, il en est d'amers ou d'aigres qui peuvent devenir salutaires, et n'ont plus rien de désagréable, lorsqu'ils sont préparés, par une main habile; ainsi un esprit ferme et sain peut tirer un parti avantageux des accidens les plus sinistres. Com-

Digitized by Google

ment nous défendons-nous de la pluie, comment nous mettons-nous à l'abri de l'inclémence de l'air? en nous approchant du feu, en faisant provision de vêtemens et de couvertures : de même dans nos revers, faisons provision de philosophie? Les hommes, de leur nature, chagrins, hargneux, sujets à se plaindre continuellement, à force de ramasser toujours en leur tête ce qui est de plus mauvais dans leur destinée, et de se le rappeler souvent, s'attachent à leurs ennemis, et rendent inutile cela même qui est utile. Les hommes sages, dit Plutarque, enlèvent de leurs *bonnes aventures*, *ce qui peut y avoir de mauvais mêlé parmi ; ils rendent la vie plus joyeuse et plus aisée à avaler.* Par rapport aux accidens qui, de leur nature, n'ont rien de funeste, et où tout ce qui nous tourmente prend sa source dans notre folle imagination, il faut faire comme nous faisons aux petits enfans pour les empêcher d'avoir peur des masques, nous les leur montrons de près, et nous les manions devant eux, tant que nous les accoutumons à n'en tenir plus de compte. Il faut de même à s'accoutumer à l'exil, en examinant tout ce que renferme de faux l'opinion qui le proclame une honte. « L'homme, fait observer » Platon, n'est pas une plante terrestre dont les racines » soient fichées en terre, ni qui soit immobile ; mais elle » est céleste, la tête en étant la racine, de laquelle le » corps s'élève droit vers le ciel ». L'on ne peut attacher à l'exil une idée déshonorante, à moins de ressembler à ces fous qui nous reprochent ou d'être pauvre, ou d'être chauve, ou d'être petit, ou bien d'être étranger ; mais les gens sages ont en estime et en admiration les gens de bien, quoiqu'ils soient étrangers ou bannis. Tout le monde ne révère-t-il pas la mémoire de Thésée? et cependant Thésée, le fondateur d'Athènes, fut banni de cette ville. Codrus, devenu roi d'Attique, n'était-il pas le fils de Mésanthus, banni de Mécènes? Ne loue-t-on pas la réponse que fit Antisthène à quelqu'un qui lui disait : Ta mère est Phrygienne. Aussi, répliqua-t-il, l'est la mère des dieux. Si, donc, on me reprochait que mon

Digitized by Google

père est banni, je répondrais : Aussi l'était le père d'Hercule.

La plupart des belles compositions dues aux anciens ont été faites en exil (1). Thucydide écrivit la guerre d'Athènes et celle du Péloponèse en Thrace, dans un lieu appelée la *Forêt fossoyée*. Xénophon écrivit son histoire à Syllonte, dans la province d'Élide; Philistas écrivit la sienne en Épire ; Timéus, natif de Tauronnium en Sicile, écrivit la sienne à Athènes; Androtion, Athénien, à Mégare; Bachylides, le poëte, composa ses ouvrages dans le Péloponèse : tous ces écrivains, et plusieurs autres, ne se sont ni désespérés, ni découragés de leur bannissement; mais, au contraire, ils l'ont regardé comme un présent de la fortune, qui leur offrait un moyen de s'illustrer. On chérit leur mémoire, tandis que le mépris s'attache au nom de leurs persécuteurs. Non, l'exil n'entraîne après soi nulle infamie; Camille ne fut-il pas chassé de Rome? lui, maintenant, appelé son second fondateur! Thémistocle banni ajouta à la gloire qu'il avait acquise parmi les Grecs, celle qu'il acquit parmi les barbares; et tout homme qui porte une âme exempte de bassesse, et sensible à l'honneur, préférerait être Thémistocle banni que d'être Léobates son accusateur, et Cicéron que Clodius; et Timothée, contraint d'abandonner sa terre natale, qu'Aristophon qui le força à l'abandonner.

Socrate disait qu'il n'était citoyen ni d'Athènes, ni de la Grèce, mais du monde : on ne doit se croire ni banni, ni étranger, là où il se trouve un même feu, une même eau, un même air, mêmes magistrats, mêmes gouverneurs, mêmes présidens, mêmes lois pour tous, sous un même ordre et sous une même conduite. Le solstice d'hiver, le solstice d'été, l'équinoxe, les Pléiades, l'étoile d'Arcturus, la saison de semer, la saison de planter, un même roi et même prince du monde entier, qui est Dieu, ayant en sa main le commencement, le milieu et

(1) Plutarque, Œuvres morales.

Digitized by Google

la fin de tout l'univers; mais nous, semblables à des fourmis chassées de leurs fourmilières, ou à des abeilles jetées hors de leurs ruches, nous nous déconfortons, et trouvons tout étrange, parce que nous ne savons pas nous approprier toute chose. La nature nous laisse aller par le monde libres et déliés; mais nous-mêmes nous nous lions, nous nous emprisonnons, nous tremblons de changer de place : confinés dans un étroit espace, nous nous rendons le reste de la terre comme un désert inhabitable, et puis nous nous moquons des rois de Perse qui ne boivent jamais d'autre eau que de celle de la rivière des Choaspes, et qui, par conséquent, rendent pour eux le reste de la terre stérile d'eau.

Les plantes, à la vérité, ne se plaisent, ne germent, ne produisent que dans les terrains favorables à leur culture; elles se sèchent et deviennent infécondes, transplantées sur un sol qui ne leur convient pas; mais aucun lieu n'enlève à l'homme sa félicité, non plus que sa vertu de force et de prudence. Anaxagoras, en prison, écrivit sa quadrature du cercle; et Socrate, en avalant le poison qui lui donna la mort, traitait avec ses élèves de l'étude de la philosophie, c'est-à-dire, de la science, de la sagesse. Quand on a lu ces grands écrivains, non pour les lire seulement, mais pour s'imprégner de leurs principes, est-il possible de renoncer à la dignité à laquelle Dieu élève l'homme, au point de ne savoir pas résister à l'infortune, à l'exil? Eh! que sommes-nous d'ailleurs en ce monde? Des passagers, des étrangers, des bannis! Un autre monde nous attend; le ciel est notre véritable patrie!

Le duc de Gaudia avait écouté avec une émotion respectueuse; et quand elle eut cessé de parler, il demeura long-temps sans pouvoir proférer un mot; un peu remis de son trouble, il lui dit : L'arrêt qui vous exile m'enlève des richesses immenses; mais vous venez de m'enseigner à m'en faire de plus solides. Je me crois capable de supporter désormais tous les maux qu'il plaira à la Providence d'amasser sur ma tête; mais, si je sentais ma

Digitized by Google

conscience s'affaiblir, il me suffira, pour la rappeler, de songer à vous.

A leur arrivée à Oran, le duc de Gaudia voulut présenter lui-même Almazen et sa fille au comte d'Aguilar, gouverneur de cette ville. Le comte, enchanté des charmes et des grâces de Kalmire, et plus encore de ses vertus, la remit, ainsi que son père, sous la garde d'un de ses affidés, qui les accompagna jusqu'à Tremezem, et leur fit obtenir une audience particulière du vice-roi. Ce prince les traita avec considération, et leur assigna sur sa cassette une pension de cinq cents piastres.

Almazen reconnut le bienfait du vice-roi par le zèle qu'il apporta à fonder et à faire fleurir de nouvelles manufactures à Tremezem; la fortune couronna toutes ses entreprises, et Kalmire, l'objet de l'amour de son père et celui de l'admiration générale, épousa le fils du comte d'Aguilar, qui crut s'honorer en l'élevant jusqu'à lui.

Quant au duc de Gaudia, de retour dans le royaume de Valence, il mit à profit l'exemple que lui avait donné Kalmire; réduit presque à l'indigence, il alla s'enfermer dans une retraite obscure; il y vécut en sage, et trouva au sein de l'étude la paix et le bonheur dont il n'avait pu jouir dans les jours de sa prospérité.

Mad. DUFRENOY.

INSTALLATION

Des quatre nouvelles Académies, formant aujourd'hui l'Institut de France.

C'EST le mercredi, 24 avril, que S. Exc. le ministre de l'intérieur a fait l'installation des quatre Académies, formant l'Institut de France réorganisé par le roi. Cette cérémonie avait rassemblé, dans notre sénat littéraire, l'élite de la bonne société de Paris, et attiré les étrangers de la plus haute distinction dans ce sanctuaire tout brillant d'un éclat qu'aucun peuple n'a encore éclipsé.

Digitized by Google

M. de Vaublanc, après avoir rappelé la munificence éclairée dont nos rois ont toujours favorisé les sciences et les lettres, s'est félicité d'avoir reçu de notre monarque la mission de consacrer de nouveau la plus belle de nos institutions, en mariant, en quelque sorte, la gloire des siècles littéraires à celle de notre époque, si féconde en prodiges de toute espèce.

M. le duc de Richelieu lui a succédé, et, dans un discours plein de simplicité et de goût, cet héritier de l'immortel fondateur de l'Académie a remercié la classe de littérature de l'avoir nommé à sa tête, place qu'il est si digne d'occuper, moins par sa naissance que par son propre mérite. Le public et l'Académie se sont également empressés de payer à cette occasion un juste hommage à tant de vertus et de modestie.

Dans un sujet qui semblait épuisé, M de Fontanes a su découvrir des ressources nouvelles. La langue française avait en lui un digne interprète; car on ne lui a jamais contesté la noblesse de ses expressions.

Des pensées fines et ingénieuses ont obtenu et mérité des applaudissemens; mais on a trouvé que le chantre de la galanterie française avait plutôt prescrit que suivi ses préceptes. On a trouvé qu'un auteur qui a dû aux femmes, et aux femmes contemporaines, les plus brillans succès, avait ou bien peu de mémoire, ou bien peu de reconnaissance. Il était assez maladroit de dire au milieu de la meilleure compagnie de France, que le bon ton avait disparu, ainsi que la politesse. L'intérêt avec lequel l'assemblée prêtait son attention à l'orateur, prouvait du moins qu'en ce moment ce n'était pas elle qui méritait ce dur reproche.

M. Choiseul-Gouffier a fait lire son morceau sur Homère par M. Walkenaër; nous attendrons, pour porter un jugement sur ce fragment, qu'il ait été imprimé Il nous a paru rappeler l'atticisme du lieu où il fut composé, et auquel M. de Choiseul, ainsi que son compagnon, a dû de si touchantes inspirations.

Un murmure flatteur a annoncé que M. Cuvier allait

Digitized by Google

parler. La profondeur et la nouveauté de ses observations, la tournure piquante de ses idées, les merveilles des sciences célébrées dans un style toujours noble et toujours clair, un organe sonore et un début ferme, ont enlevé tous les suffrages.

Après lui M. Quatremère de Quincy a présenté et fait recevoir avec plaisir quelques images gracieuses; mais des répétitions et de fades louanges ont un peu refroidi l'attention vivement réveillée par M. Campenon, qui a déploré la perte du Nestor de nos poëtes récemment enlevé à la France. Le plus sûr moyen de le faire valoir était de lire de ses compositions. Une épître adressée à M. de Boufflers, il y a dix-huit mois, a terminé la séance. Cette pièce étincelle de ces beautés que le cœur seul inspire, et que relève en quelque sorte une aimable négligence. Cette lecture prélude d'une manière brillante à l'éloge de M. de Boufflers, qui reste à prononcer devant l'Académie, et qui se trouvera encore dans ces touchans hommages confondu avec son digne ami.

« Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte. »

CORNEILLE.

J. C.....N.

Nota. On a remarqué que M. le duc de Richelieu, M. Lainé, le prince de Talleyrand, avaient pris, pour cette séance, l'habit de l'Institut, et que M. de Châteaubriand y assistait en uniforme de pair.

Digitized by Google

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Débuts de madame Toussaint-Méziaires. — Apelles et Campaspe.

Voici l'époque des débuts qui approche. Madame Toussaint-Méziaires est la première qui ouvre la longue liste des débutans qu'on nous promet cet été. Cette actrice a paru dans les *Femmes savantes*, et surtout dans la *Mère jalouse*, mauvais ouvrage de Barthe, que mademoiselle Contat avait essayé de ressusciter il y a douze ou quinze ans, et que tout son talent ne put même rendre médiocre. Rien en effet n'est plus odieux que la basse jalousie d'une mère envers sa fille. Madame de Nozan, tante de la jeune personne, est le meilleur rôle de la pièce, et madame Toussaint a peut-être cru que cela devait suffire pour faire remettre la pièce à l'étude. Madame Toussaint a l'habitude de la scène; mais sa diction est pénible, sa voix sourde et désagréable. Elle ne méritait pas assurément le mauvais accueil qu'elle a reçu du parterre à son second début, et encore moins les applaudissemens dont on l'a couverte après l'avoir sifflée; mademoiselle Mars aînée, qui jouait le rôle de la mère jalouse, est encore au-dessous de madame Toussaint.

On a donné lundi la première représentation d'*Apelles et Campaspe*, comédie en un acte et en vers, de M. Delaville, auteur tragique bordelais, dont certains amateurs préfèrent l'*Artaxerce* à celui de M. Delrieu. Ce sujet est trop connu pour que nous le rappelions à nos lecteurs. Il avait déjà été traité en opéra-comique, en ballet; il ne lui restait plus que l'honneur d'être mis en comédie, en attendant qu'un auteur de la rue de Chartres en fasse un vaudeville. Quoi qu'il en soit, la pièce a obtenu du succès; elle le méritait par le style, dont l'é-

Digitized by Google

légance fait le principal mérite de cet ouvrage. Damas remplit le rôle d'Alexandre avec toute la chaleur dont il est capable; mais il a bien de la peine à réchauffer l'œuvre de M. Delaville. Michelot joue le personnage du sentimental Apelles; la belle Campaspe est représentée sous les traits de mademoiselle Levert, dont la figure heureusement est plus délicate que la taille; enfin, mademoiselle Bourgoin est transformée en un petit ingénu, qui ne sait ce que c'est que l'amour, et qui cherche à s'instruire. Le bon Apelles entreprend de le lui expliquer : c'est, comme dit le proverbe, *Gros-Jean qui en remontre à son curé.*

THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON.

Le Secret Révélé, *pièce posthume de Monvel.*

Un père veut marier son fils à une riche héritière; mais ce fils est amoureux de la fille du fermier de son père : voilà l'exposition. La fille du fermier veut fuir, le père l'ordonne; le jeune homme est au désespoir; tout le monde a du chagrin : voilà le nœud. Le fermier voit qu'il faut que tout cela finisse; alors il déclare que sa fille n'est pas sa fille; et c'est un ami du père du jeune homme qui se trouve être celui de la nouvelle Nanine. Le père de notre amoureux en est fort aise, et permet à son fils d'épouser sa maîtresse : voilà le dénouement. Cet ouvrage est un drame, si l'on veut. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fait ni rire ni pleurer. On m'a dit qu'il était écrit en vers; c'est possible. J'ai vu sur le manuscrit du souffleur des lignes de différentes longueurs qui se terminaient par des syllabes qui ressemblaient peut-être à des rimes; mais je veux être pendu si je me doutais que les discours qu'on tenait sur le théâtre fussent des vers de l'auteur de l'*Amant Bourru*. La pièce a réussi : si on avait sifflé, Monvel n'aurait pu profiter de la leçon.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Première représentation du Fruit défendu, *vaudeville en deux actes.*

C'est une petite anecdote mise autrefois en scène sur un des théâtres de la foire, et que l'on a rajeunie pour le Vaudeville. Il s'agit de deux pauvres bûcherons qui se plaignent de leur misère, et qui s'en prennent à la fatale gourmandise de nos premiers parens. Le seigneur de je ne sais quel village entend leurs murmures, et prend la résolution de leur faire subir une épreuve de la même nature que celle à laquelle Adam et Ève succombèrent à leur entrée dans le monde. Il leur donne dans son château tout ce qu'ils peuvent désirer. La table la plus abondante est à leur disposition. Il leur défend seulement de toucher à un plat couvert qui se trouve au milieu. Le bûcheron, après avoir bien dîné, engage sa femme à regarder ce qu'il y a dans ce plat; elle l'ouvre; selon le conte, il en sortait une souris; selon le vaudevilliste de la foire, un singe; et, selon MM. d'Artois, il en sort un petit pommier. Voilà le changement notable que j'ai cru devoir signaler, et qui appartient exclusivement aux nouveaux auteurs. On conçoit qu'une pareille bluette a été sifflée à outrance; mais le lendemain on a affiché sur tous les carefours de la capitale: *On donnera la seconde représentation du Fruit défendu, vaudeville, de MM. Dartois et A. d'Artois.* Notez qu'on s'était bien gardé de demander la veille le nom des auteurs. La révélation qu'ils en ont faite, ne les a pas empêchés d'avoir un succès complet. Cette petite manœuvre nous a paru aussi nouvelle qu'ingénieuse, et nous la publions pour l'utilité des auteurs sifflés.

Digitized by Google

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Première représentation des Rivaux Impromptu, *vaudeville.*

Nous renvoyons nos lecteurs à *la Pupille*, de Fagan, jolie petite comédie, que M. Vernet a défigurée et dépecée pour la mettre à la portée du théâtre de Brunet. De mauvais couplets ne valent pas le dialogue fin et gracieux de Fagan; et j'aime mieux de la bonne prose qui dise quelque chose, que des vers qu'on chante et qui ne disent rien. On dit que c'est le début d'un jeune homme. Soit; nous le lui passons pour cette fois; mais qu'il ne débute plus.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Première représentation de Brelan de Gascons, *comédie en un acte et en vers.*

Encore un début! *M. Van Derburg*, nom aussi harmonieux que celui de *Childebrand*, nous a donné un échantillon de la facture de ses vers. Il n'est pas sans mérite comme *versificateur*; tous ses vers ont environ six pieds ou douze syllabes, attelés deux à deux par des rimes alternativement masculines et féminines; mais voilà tout ce que je puis lui accorder; la pièce ne lui appartient pas. Boisrobert, Boindin, Marmontel, Sedaine, et trois ou quatre auteurs la revendiquent. Au reste, le conte des *Trois Racan* est devenu une propriété publique, chacun l'a arrangé à sa manière; celle de M. Van Derburg n'est peut-être pas celle que je choisirais; mais enfin le public des boulevards l'a adoptée. Conçoit-on tout ce que ce succès a de flatteur! des vers applaudis par le parterre de l'Ambigu-Comique, lui qui a été si long-temps enivré de la prose discordante, dure, âpre et rocailleuse de l'immortel auteur de la *Femme à Deux Maris!*

Digitized by Google

MERCURIALE.

— Les auteurs du *Singe Boiteux* ont fait une notice biographique sur M. Bouilly, qu'on pourrait réduire à ce couplet :

(Où allez-vous, monsieur l'abbé ?)

L'esprit de ce monsieur Bouilly
N'a pas, dit-on, assez bouilli ;
Ce qui sort de sa plume,
Eh bien!
A besoin qu'on l'écume,
Vous m'entendez bien.

— Un spadassin vient d'être attaché à la direction du *Singe Boiteux*. Les sociétaires ont d'abord cru ne pouvoir rien faire de mieux dans l'intérêt de leur caisse, que de le payer à tant par représentation. Cependant, comme les bravades du singe multiplient de plus en plus les affaires, ils ont craint une ruine prochaine, si leur Sosie continuait à exploiter l'entreprise en détail. Ils viennent, dit-on, de faire avec lui un marché à forfait. On assure que cet homme n'est pas le moins piquant des écrivains à la suite, chargés de soutenir le *Diable Boiteux*.

—A la dernière foire de Reims, la police s'est emparée d'un honnête Juif qui dévalisait les marchands pour leur éviter la peine de vendre. Il était muni de dix-huit poches, où, depuis quelques jours, s'étaient perdus une foule d'objets que le saint Israélite avait cru devoir s'adjuger.

— Le rédacteur de l'*Ane Vert*, M. Chér.n, le frère de celui qui avait tant d'esprit, vient d'attribuer à un jeune homme anonyme le fragment d'une satire en vers, qu'il a la complaisance de comparer à *la Satire du Dix-*

Digitized by Google

huitième Siècle, par Gilbert; mais je ne suis pas dupe des éloges de ce critique :

> Mon esprit aisément perce à travers ces voiles,
> Et voit bien que *Chéron forme* les cinq étoiles.

En effet, le rédacteur de l'*Ane Vert* a pour cette pièce une affection vraiment paternelle. En voici un échantillon qui fera juger du reste :

> Seul dans *ton cabinet, et ne sachant que faire*,
> Hier, *en t'attendant*, je feuilletais Voltaire,
> Et je ne sais encor quel *fameux* écrivain
> *Dont* le livre tomba *tout ouvert* sous ma main;
> Épais in-folio, *dont* l'énorme science
> Vaut bien moins qu'une franche et docile ignorance.

Je n'irai pas plus loin. Ces vers ressemblent à ceux de Gilbert, comme les vers de Cotin ressemblent à ceux de Boileau. Au reste, M. Chéron n'est point appelé au genre satirique, quoiqu'il soit pour la satire un excellent sujet.

— Voici l'extrait d'un testament qui prouve qu'il est encore des âmes sensibles.

« Je donne et lègue à une femme du choix de mon » exécuteur testamentaire, six cents livres de rente, » tant que vivra mon chien *Duphastor*, qui m'a été » laissé par M., à la condition d'avoir soin de lui, » d'habiter partout la même maison que celle de mon » exécuteur testamentaire, et de le lui représenter cha- » que jour. La rente viagère s'éteindra lorsque mon » chien mourra.

» Ce soin ne paraîtra point puéril à l'âme sensible » de mon exécuteur testamentaire, qui connaît mes mo- » tifs d'attachement pour ce chien fidèle. »

— L'autre jour, M. Delestre, qui est le Sewrin du Vaudeville, rencontra M. Sewrin, qui est le Delestre des Variétés, et lui fit son compliment de condoléance sur sa dernière chute. — Je ne vous croyais pas si sensible, lui dit l'auteur du *Père Enfant*. — Ah! reprit affec-

Digitized by Google

tueusement l'auteur de la parodie d'*Hamlet* : *Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts !*

Vers de M. l'abbé Duvicquet, insérés dans le Journal de Paris, en 1780.

Frédéric est, dit-on, le phénix des guerriers ;
Il a su triompher des plus grands capitaines ;
Il est grand dans la paix, et ses fertiles plaines
Sont couvertes d'épis comme lui de lauriers ;
Tantôt c'est le dieu Mars qui *verse son tonnerre* ;
Tantôt le dieu de la moisson
Qui fertilise au loin la terre ;
Parfois aussi c'est Apollon
Qui fait Sélis (1) son secrétaire.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable !

— En lisant les injures que le *Niais Rose* et le *Singe Boiteux* s'adressent réciproquement, on serait loin de les prendre pour frères, si la naïveté de leurs petites malices ne faisait voir qu'ils sont au moins cousins pour l'esprit.

« Il est à Paris, dit l'un de nos pamphlets quintidiens, » des choses singulièrement placées ; nous n'avons pu » voir sans rire une maison d'éducation de jeunes de- » moiselles située dans le *Passage du Désir.* »

Deviner lequel des deux journaux est l'auteur de cette espiéglerie, n'est pas une petite affaire. A l'élégance et à la correction de ces mots : *Maison d'Éducation de jeunes demoiselles*, on a parié pour le Singe, dont presque toutes les phrases sont *boiteuses*, tant il veut être fidèle à son titre ; à la niaiserie de l'épigramme, beaucoup de personnes en ont fait honneur au *Nain Rose.*

— Les *Annales*, dans leur numéro du 29 avril, nous apprennent que *la vie passe comme une ombre; que la vertu seule est durable et la gloire immortelle.*

(1) M. Sélis venait d'être nommé à l'académie de Berlin.

Digitized by Google

— « Un homme célèbre, qui a laissé plusieurs ou-
» vrages d'esprit, *dont sa fille est le meilleur*, a fait un
» traité du *bonheur des sots*. »

Que l'Ermite de la Guiane est *heureux* d'écrire de ce goût!

— Un habitué d'un cabinet de lecture, qui lisait avidement, et plutôt deux fois qu'une, les articles de M. H., du *Journal des Débats*, a cessé de rien lire de lui, depuis qu'il l'a vu louer dans le *Niais Rose*.

— *Le Vieil Amateur*, en se plaignant de quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans l'un de ses articles, espère, ajoute-t-il, que celles qui pourront lui échapper seront mises aussi sur le compte du prote. Celui-ci accepte le marché, pourvu qu'on attribue aux fautes typographiques ce que les articles du *Vieil Amateur* pourront avoir de bon.

Opinions des journaux sur mademoiselle Leverd.

« Mademoiselle Leverd a représenté Campaspe avec
» beaucoup de noblesse. » (*Quotidienne-Martainville.*)

« Mademoiselle Leverd nous saura gré sans doute de
» ne point parler d'elle. » (*Diable Boiteux.*)

« Quant à la belle Campaspe, nous l'avons tous revue
» sous les traits de mademoiselle Leverd. »

(*Gazette de France.*)

« Mademoiselle Leverd eût pu justifier dans le rôle de
» Campaspe, le goût des Orientaux pour les beautés
» dont la taille n'est pas aussi svelte et aussi légère que
» celle des femmes de Paris. » (*Annales.*)

« Le talent de Damas et celui de mademoiselle Le-
» verd ont vainement lutté contre la froideur de l'ou-
» vrage. » (*Journal des Débats.*)

« Mademoiselle Leverd n'a peut-être pas toute la jeu-
» nesse qu'exigerait le rôle de Campaspe; lorsqu'elle

Digitized by Google

» pose pour son portrait, elle ressemble plus à une » beauté ottomane qu'à une beauté grecque. »

(*Journal Général*, *le Vieil Amateur.*)

— Le *Journal Général*, jaloux du succès du *Chien de Montargis*, et de la vogue de la *Pie Voleuse*, fait parler le bateau à vapeur et les chevaux de hallage. L'*Élise* répond aux chevaux : *Leurs assertions ont été avancées par des quadrupèdes que je ne veux point nommer.* En vérité, c'est vouloir trop ménager la modestie des rédacteurs de ce journal.

— Dans une de ses dernières brochures, M. de Pradt appelle M. Laîné l'*aîné des opposans à Bonaparte.* Où diable le calembour va-t-il se nicher ?

— Les derniers articles de M. H. viennent de donner gain de cause aux détracteurs des journalistes. Jusqu'ici cet écrivain, aussi instruit qu'ingénieux, aussi modéré que piquant, avait su allier la politesse à la malignité. Ses traits étaient lancés si adroitement que ceux qui en étaient atteints étaient les premiers à lui pardonner. Il donnait un démenti à ceux qui soutenaient que tout journaliste était ou ennuyeux comme le *Constitutionnel*, ou sans couleur comme le *Journal de Paris*, ou radoteur comme le *Journal Général*, ou trivial comme la *Quotidienne*, ou niais comme le *Nain Rose*, ou plat comme la *Gazette de France*, ou naïf comme les *Annales*, ou insipide comme le *Géant Vert*, ou enfin tristement graveleux comme le *Singe Boiteux.* M. H. vient de céder à la contagion. Les injures les plus grossières ont succédé au bon ton qui le distinguait, et l'acharnement le plus effréné, l'animosité la plus infatigable, à l'aimable enjouement, à l'heureuse malice, qui faisaient lire ses articles avec tant de plaisir.

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?

—Comme le *Diable Boiteux* aime beaucoup les questions bizarres qui lui tiennent lieu d'énigmes, nous lui proposons la suivante :

Quel est l'amant le plus à plaindre, ou de celui qui, en

Digitized by Google

entrant chez sa maîtresse, en voit sortir un autre; ou de celui qui, en sortant de chez cette même maîtresse, y voit entrer son rival?

Le Secret révélé, drame posthume de Monvel, joué lundi dernier à l'Odéon, a été arrangé, achevé, repoli, lu et mis en scène par cet infatigable écrivain, qui a pris au rabais l'entreprise de tous les manuscrits des auteurs morts. Il se nomme Combroust. C'est lui qui fit siffler, il y a quelques mois, une comédie soi-disant de Collin-d'Harleville, intitulée *les Incorrigibles*.

—M. Henry, après avoir *fait danser le crime* et *sauter la vertu* sur le théâtre de la porte Saint-Martin, va retourner à Naples, pour composer encore quelques-unes de ces facétieuses horreurs dont il a égayé le public du Boulevart. On dit qu'il a le projet de mettre *le Comte de Comminge* en ballet anacréontique.

—*Le Niais rose* en veut tellement à M. de Rougemont, qu'il lui attribue une partie du vaudeville si justement et si cruellement sifflé sous le titre de *la Maison perdue et retrouvée*. Quant à nous, nous avons entendu dire que M. d'Artois, au contraire, était un des auteurs de cette bluette; *ce qui n'empêche pas M. d'Artois d'avoir fait de jolis vaudevilles*.

— M. Picard, pour faire jouer le défunt drame de *Geneviève de Brabant*, avait le projet, dit-on, de commander au décorateur *un désert*, indiqué au second acte par l'auteur. Mais un ami prudent et économe lui a fait observer que c'était inutile, et que toutes les fois qu'on jouerait *Geneviève de Brabant*, *le désert se trouverait naturellement dans la salle*.

— Nous prévenons MM. *les Singes boiteux*, que M. le comte de Vallivon, époux légitime de madame la comtesse de Vallivon, vulgairement connue sous le nom de *Julie Molé*, vient de se plaindre sérieusement du panégyrique de cette dame, qu'ils ont inséré dans leur biographie. Nous les invitons à préparer l'*errata* dudit article, sauf ensuite à faire, suivant leur usage, un *erratum* de cet *errata*.

Digitized by Google

ANNONCES.

Nouvelle édition du Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture et à l'économie rurale et domestique; par une société de naturalistes et d'agriculteurs, MM. Bosc, Chaptal, Desmarets, Dutour, Huzard, Latreille, Olivier, Parmentier, Patrin, Sonnini, Thouin, Vieillot, Virey, etc.

Ce livre, le plus complet en son genre, est consulté, lu et médité, non-seulement par les naturalistes, mais encore par des personnes moins instruites. Le médecin, le chimiste, le pharmacien, l'agronome, l'artiste, le négociant, l'homme du monde, le simple amateur et le curieux y trouvent une instruction solide, des vues saines, des notions exactes, précises et toujours applicables à l'objet de leurs recherches; il n'est même aucune des sciences les plus nécessaires à l'homme, qui n'exige de recourir à ce dictionnaire, qui ne peut être remplacé par aucun autre ouvrage, même chez l'étranger.

Le prompt et entier débit de la première édition; l'empressement que le public met à acquérir les exemplaires, lorsque par hasard il s'en trouve dans une vente; empressement tel, qu'il arrive souvent que le livre est poussé au double du prix qu'il a coûté aux souscripteurs; les demandes multipliées qui en sont faites, sont des preuves certaines qu'une nouvelle édition est devenue indispensable. Ce n'est cependant pas une réimpression pure et simple que l'on va publier; les auteurs et l'éditeur ne se dissimulent pas que la faveur avec laquelle le public accueillit cet ouvrage là première fois, leur impose l'obligation de faire de nouveaux efforts pour l'améliorer et le mettre au niveau des connaissances actuelles. Cette seconde édition sera donc augmentée de toutes les observations faites depuis la publication de la première; elles sont nombreuses, et la plupart très-importantes. Aussi l'on aura un *Dictionnaire* contenant

Digitized by Google

exactement toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour dans les diverses parties des *sciences naturelles*, et un ouvrage national.

Les planches sont gravées avec le plus grand soin, et sont au nombre de deux cent trente-six.

Les augmentations porteront ce Dictionnaire à environ 27 vol. in-8°. de 5 à 600 pages chacun. Afin d'en rendre l'acquisition plus facile, ils seront délivrés aux Souscripteurs par livraisons de 3 vol. tous les trois mois. Chaque vol., broché, pris à Paris, coûtera 7 fr. aux Souscripteurs.

Les frais que l'impression de cet Ouvrage occasione étant considerables, il n'en sera tiré que le nombre à peu près nécessaire pour satisfaire les Souscripteurs, et, s'il en reste quelques exemplaires après avoir rempli les souscriptions, ces exemplaires seront vendus à raison de 10 fr. le vol., prix que coûte maintenant un vol. in-8°. avec fig., du caractère et de la grosseur de ce Dictionnaire.

Pour être Souscripteur, il faut se faire inscrire chez DETERVILLE, éditeur, rue Hautefeuille, n°. 8, à Paris; et chez EYMERY, libraire, rue Mazarine, n°. 30. *On ne paye rien d'avance.* La Souscription restera ouverte jusqu'au 1er. juin prochain. La date de l'enregistrement de la Souscription servira de règle pour délivrer les exemplaires. La liste des Souscripteurs sera imprimée à la fin de l'Ouvrage. On sera prévenu, par une circulaire, de l'époque de la mise en vente de chaque livraison.

Ode sur l'attentat commis dans la personne du duc d'Enghien; par M. le vicomte de Lafarge.

Prix : 75 cent, et 1 fr. par la poste.

A Paris, cher Dentu, libraire, au Palais-Royal; et chez les marchands de nouveautés.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

TIMBRE DE DIMENSION

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

L'ENTHOUSIASME D'UN POÈTE,

ou

LE POUVOIR DU TABAC.

Depuis plus de dix mois, membre de l'Athénée,
Je veux saisir enfin ma lyre abandonnée,
Et, du moins une fois, lisant des vers charmans,
M'enivrer d'eau sucrée et d'applaudissemens.

Le tabac au Parnasse est souvent nécessaire.
Je vais sur mon pupitre ouvrir ma tabatière.
Que d'auteurs, en faisant leurs vers les mieux tournés,
Pour ranimer leur verve ont excité leur nez !

Digitized by Google

Chaque prise au cerveau lance un feu poétique ;
Et le sel du tabac devient le sel attique.

J'ai trois sujets en vue, également heureux :
Ode, épître, élégie ; il faut choisir entre eux.
Tous trois sont dans mon style ; et mon âme indécise
A besoin pour choisir d'une nouvelle prise.

C'en est fait ; dans Young je prendrai mes couleurs,
Et ma sombre élégie arrachera des pleurs.
Oui, je veux mériter la haute destinée
D'humecter les mouchoirs de tout un athénée.

Mais qui veut être sombre est souvent ennuyeux ;
Et, d'ailleurs, le tabac rend mes esprits joyeux.
Essayons d'y puiser le piquant d'une épître :
Épître à Roxelane ; oui, j'aime fort ce titre.

« O toi, qui du sérail ayant brisé les fers,
» Coquette sur le trône, étonnas l'univers !
» Que faut-il pour dompter les maîtres du tonnerre ?
» Un nez fut le vainqueur des vainqueurs de la terre. »

Ce début n'est pas mal, et j'en augure bien.
Mais, pour chanter son nez n'oublions pas le mien.
Oui, pour peindre avec art son élégance exquise,
Chacun de ses attraits veut du moins une prise.

Ah ! sans doute, ce nez par l'amour retroussé....
Mais par la rime ici je suis embarrassé....
Elle retarde en vain le transport que j'éprouve ;
Et, dans ma tabatière, il faut que je la trouve.
Par l'amour retroussé..... J'y perdrai tous mes soins,
Si je n'emploie ici deux prises pour le moins.
Par l'amour retroussé... Rime capricieuse,
Ne saurais-tu n'offrir qu'une épithète oiseuse ?

Digitized by Google

La raison te condamne, et je veux à mon tour
User tout mon tabac à te combattre un jour.

Mais d'un feu tout nouveau je sens les étincelles ;
L'ode jusques aux cieux m'emporte sur ses ailes.
Du tabac! du tabac! donnez à pleines mains ;
Tabac, nourris le feu de mes transports soudains ;
Quelques prises encor, et, les pieds sur la terre,
J'irai toucher du front le séjour du tonnerre ;
Quelques prises encor, et Pindare étonné
Va voir dans Olympie un rival couronné...

C'est ainsi que Damis, poursuivant son idée,
Enfin trouve sa boîte entièrement vidée ;
Le feu qu'il y puisait, de son cerveau fumant,
S'échappe par l'effort d'un long éternûment,
Et, d'un transport si beau résultat pitoyable,
D'une humide rosée il inonde sa table.

LE COGNASSIER ET LE POIRIER.

Un cognassier, dans la fleur de ses ans,
Avait produit des jets en abondance ;
Maints jardiniers, soigneux de recueillir ces plants,
Eurent bientôt épuisé sa substance ;
L'arbre tomba dans la langueur.
Non loin de lui croissait avec vigueur
Un poirier sorti de sa ligne ;
Jamais des vents dans leur fureur
Il n'avait éprouvé l'influence maligne ;
Des jardins il était l'honneur.
Instruit de sa faveur, le cognassier timide
Lui fit secrètement savoir son sort affreux ;
Mais, hélas! ceux que la vanité guide
Ferment leur cœur aux cris du malheureux ;
Il laissa végéter, souffrir, mourir son père.
Ah! si de nos parens, s'ils sont dans la misère!

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je puise au sein d'un léger élément
Le principe qui fait ma vie,
Et de mes membres je varie,
Au gré du vent
Le mouvement.
Mais ma mobilité ne me rend point volage;
Doué pour fendre l'air d'un immense ressort,
Je ne m'en sers jamais pour prendre mon essor
Parmi les oiseaux de passage;
On me voit bien plutôt parmi les casaniers;
Attends-toi, quand j'y suis, à m'ouvrir tes greniers;
Prodigue-moi tes grains dont je suis très-avide:
J'en consomme beaucoup; ne t'en plains pas pourtant,
Moins tu me laisseras avec l'estomac vide,
Plus de moi tu seras content.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot du logogriphe est *Matrimoniomanie*, dans lequel on trouve Mari, Mât (de vaisseau, de cocagne), Rota, Moine, Oie, Mer, An, *Maia*, Mitron, Mont, Ami, Amie, Mie, Main, Amant, *Mairan*, Aman, Or, Momie, Mime, Roman, *Marin*, Rime, Tir, Atre, Maître, *Maine*, Mine, On, *Ariane*, Manne, Manie, Ionie, Moitié, *Monnet*, Trame, Mot, Train, Tome, *Aon*, Ame, *Marini*, Rame, Aire, Air, Art, Maire, Mentir, Marianne, *Ai*, *Monime*, *Amate*, *Marie*, Maman, *Trianon*, Montre, *Amen*, Annate, *Oronte*, Momon, Taie, Airain, *Ammon* (Jupiter), *Ammon* (fils de Loth), Taon, Morion, *Marton*, Ane, Anon, Anier, Trône, Roi, Raie (poisson), Raie (ligne), *Amin-*

Digitized by Google

te, Tan, *Erato*, Moment, Rat, Marine, Arme, Mite, Marmite, Mare, Miroton, Marmiton, *Marat*, *Ornano*, Tonne, *Arétin*, Martine, Menin, *Arion*, Ire, Ironie, Maintien, Morne, Net, Orient, *Memnon*, Aromate, Mitre, Motion, Monnaie, Tiare, Antre, Minime, *Montano*, Mentor, Notoire, *Méon*, Manant, Mai, Maint, Amer, Minet, Rôt, Aimant, *Tiron*, Or, Renom, More, *Arimane*, Emir, Nitre, Are, Matamore, Ton, Rote (auditeur de), Trio, Tri, *Anténor*, *Manto*, Mitaine, Timon, *Timon*, Mante, Miramion (madame), Tarin, Narine, Menton, Matin, Mâtin, Mérion, Rôt, Roti, Noé, Amnon, Émoi, Néron, Moire, Monitoire, *Oriane*, *Item*, Néant, Moite, Témoin, Notion, Étain, Étai, Rien, Romain, Raton, Riant, Nain, Atome, Nation, Ana, Nome, Matrone, Anatomie, Nom, Anonyme, Note, Initier, Nanti, Mort, *Anet*, *Orion*, Marmot, *Io*, *Ino*, Mort-né, *Ornam*, *Amon*, *Amri*, *Morat*, Iman, Imaret, Tain, Emma, Antoni, *Montan*, *Nina*, *Omar*, *Romain*, *Eon*, Ireton, *Anne* (de Bretagne, d'Autriche, de Boulen), Anne (reine d'Angleterre qui succéda à Guillaume), Anne (Iwanova), Anne (sainte), Anne (sœur de Didon), Anne (ma sœur Anne); *Saints Mamert*, *Omer*, *Remi*, *Romain*, *Antoine*, *Martin*; *Noëmi*, *Menot*, *Morin*, *Marot*, *Mairet*, *Maron*, *Morton*, *Marion*, *Normant*, Noir, *Troie*, *Rome*, Orme, Orne, Tamarin, Anet, Ormin, Ortie, Mi, Ré, Moi, Toi, Me, Te, Mon, Ton, Ma, Ta, Mien, Tien, Nôtre, Ni, Ne, Non, Aie! Et, En, *Ain*, *Marne*, *Orne*, *Tarn*, *Arnon*, *Ornain*, *Narenta*, *Aa*, *Aar*, *Air* (province d'*Air*), *Inn*, *Mein*, *Tamar*, *Aire*, *Antrain*, *Menin*, *Mante*, *Niort*, *Moret*, *Menton*, *Renti*, *Atino*, *Terni*, *Trani*, *Narni*, *Riéti*, *Atri*, *Teramo*, *Rimini*, *Arno*, *Taro*, *Tanaro*, *Marma*, *Onan*, *Nara*, Narim, *Man* (île de), *Monar* (île de), *Aar* (île d'), *Tine* (île de), *Néra* (île de), *Taman* (entre la mer Noire et la mer d'Azof), *Onor* (sur la côte de Malabar), *Rama*, *Ana*, *Anio*, *Noto*, *Enna*, *Etna* et *Tornéo*.

Digitized by Google

NOTICE SUR DUCIS.

Ducis trempe de pleurs son vers tragique et sombre.
CRÉBILLON.

Jean-François Ducis, membre de l'Académie française, naquit à Versailles, le 22 août 1733. Son père, originaire de Savoie, conservait les mœurs austères des montagnards des Alpes. Il puisa dans son sang et dans ses leçons l'amour de la franchise et de l'indépendance. Sa mère, qui était un modèle de piété et de douceur, lui inspira de bonne heure le goût, ou plutôt la passion des vertus domestiques, et ces affections du sang qu'il était destiné à peindre sur le théâtre avec tant de chaleur et d'énergie.

On ignore les détails de l'enfance et de la jeunesse de Ducis. Il cultivait en silence le génie ardent et mélancolique qu'il avait reçu de la nature. Peu empressé de se produire, il débuta à trente-six ans par la tragédie d'*Amélise*, qui n'a laissé que le souvenir de sa chute.

Cet insuccès, loin de le décourager, l'avertit de mesurer ses forces avant d'entrer de nouveau dans la carrière dramatique. Il avait rencontré chez les Anglais le poëte dont l'âme sympathisait le plus avec la sienne, pour exprimer les situations terribles, avec ce caractère sombre qui s'empare fortement de l'imagination. Il emprunta à Shakespeare le sujet d'*Hamlet*, et s'appropria la scène d'Hamlet et de Gertrude, scène plus énergique que celle de Ninias et de Sémiramis, et qui finit par une moralité aussi utile et plus consolante, quand Hamlet, se jetant aux genoux de sa mère évanouie, s'écrie :

Votre crime est énorme, exécrable, odieux ;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux !

Ducis puisa encore dans Shakespeare le sujet de *Juliette et de Roméo ;* et, pour augmenter la terreur, il

Digitized by Google

adapta à son plan le récit d'Ugolin, tracé par le pinceau du Dante.

La vocation de Ducis était décidée ; mais ses amis, alarmés de le voir prendre Shakespeare pour modèle, l'engagèrent à suivre les traces de Sophocle et d'Euripide.

En 1778, il fit représenter *Œdipe chez Admète*, dont quelques scènes, heureusement imitées des deux tragiques grecs, firent tout le succès ; car le reste de l'ouvrage était très-défectueux. L'auteur le sentit lui-même dans la suite ; et, se rapprochant de la belle simplicité de Sophocle, il réduisit la pièce à trois actes, sous le titre d'*Œdipe à Colonne* (1).

Voltaire venait de mourir. Il fut question un moment de laisser vacant le fauteuil que ce grand homme occupait à l'Académie française. Le public désigna Ducis pour lui succéder, tant l'impression des belles scènes d'*Œdipe* était vive et profonde !

Dans son discours de réception, Ducis loua Voltaire avec autant de goût que d'éloquence ; et, parcourant tout l'horizon littéraire de l'homme *unique et universel*, il s'attacha principalement à l'examen de son génie tragique, qui forme la plus belle partie de sa gloire.

Le parallèle de Racine et de Corneille excita pourtant quelques critiques assez fondées. Ducis prétendait que

---

(1) Les tragédies d'*Œdipe chez Admète* et d'*Œdipe à Colonne* sont imprimées dans les œuvres de Ducis. Le poëte avait commencé le sujet d'*Alceste* ; mais, ne lui trouvant pas un dénouement plus naturel que celui d'Euripide, qui est un dénouement d'opéra, il substitua le rôle d'Œdipe à celui d'Hercule, et de deux tragédies en fit une seule.

On sait que Racine avait abandonné le sujet d'*Alceste* qu'il aimait beaucoup, à cause de la difficulté de trouver un dénouement. Son fils a imité quelques scènes d'*Alceste* en vers français, et l'on serait tenté de croire que ce sont des fragmens de la tragédie du père.

Digitized by Google

Corneille composa la tragédie en homme d'état, au lieu que Racine ne fit *que la tragédie de la cour de Louis XIV*. Ce jugement serait vrai, si Racine n'avait donné qu'*Esther* et *Bérénice ;* mais n'est-ce pas un blasphème littéraire, quand il s'agit de l'auteur d'*Andromaque*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre* et d'*Athalie ?* et n'a-t-il pas, comme Corneille, *composé la tragédie en homme d'état*, dans *Mithridate* et *Britannicus ?*

En revenant à son poëte chéri, à Shakespeare, Ducis eut l'idée de mettre sur la scène française un roi attaqué de folie. *Le Roi Léar* parut en 1783 (1). La pièce réussit, grâce au pathétique dont le poëte eut le talent de l'enrichir. L'admiration fut extrême à ce trait sublime :

On demande au roi Léar devenu fou :

Auriez-vous été roi ?

— Roi! non ; mais je fus père.

Macbeth suivit de près *le Roi Léar*. Dans cette tragédie, imitée encore de Shakespeare, Ducis a montré toute la puissance de l'*incorruptible* remords. Il lutte surtout avec l'original dans le monologue du cinquième acte. La scène où Frédégonde arrive en somnambule était neuve au théâtre, et risquait d'être ridicule ou terrible. Elle dut son succès à une actrice célèbre (2).

Jean-sans-Terre n'obtint qu'un succès d'estime, malgré tout le talent de l'acteur chargé du rôle d'*Hubert*.

C'est dans *Othello* que Ducis devait déployer toute la vigueur de son génie dramatique. Quel'on compare le dénoue-

(1) Ducis répondit aux reproches qu'on lui fit sur le *Roi Léar*, en disant : *Je n'aspire qu'à être le Bridaine de la tragédie*. Ce qui donna à La Harpe l'occasion de remarquer que, lorsque dans ce genre on se fait Bridaine, c'est qu'on ne peut être Massillon.

(2) On a lieu de s'étonner que, dans un sujet anglais, Ducis ait donné un nom français à la femme d'Hamlet, d'autant plus que le nom de Frédégonde est consacré pour un certain genre de forfaits.

Digitized by Google

ment de *Zaïre* à celui d'*Othello*, et l'on verra combien Ducis, en se rapprochant de Shakespeare, ajoute à ses beautés. La difficulté dans cette scène était de faire assassiner Hédelmone aux yeux des spectateurs, non dans un premier mouvement de jalousie, mais après une suite d'explications, jusqu'à la dernière qui amène le coup de poignard.

Il faut convenir que l'acteur qui joua Othello, ne contribua pas peu au succès de la pièce. Ducis eut le bonheur de trouver un Talma, comme Voltaire avait trouvé un Lekain.

La liaison de Florian et de Ducis inspira au premier le poëme d'*Eliezer*, et à l'autre la tragédie d'*Abufar*. Tous deux se placèrent sous les tentes des patriarches, et au milieu de leurs troupeaux.

Talma rendit supérieurement l'amour que Farhan exprime en ces vers :

> Tu vois dans ces déserts l'image de mes feux,
> Muets, brûlans, sans borne, et terribles comme eux.

C'était une idée heureuse de placer cet amour, cru incestueux, sous la tente d'un Arabe, et comme contraste de toutes les vertus patriarcales.

Cette pièce n'est point une véritable tragédie ; mais elle est remplie de détails ravissans, et la scène de la déclaration la sauverait seule de l'oubli.

On doit regretter une scène d'amour peut-être plus forte encore dans *Phœdor et Waldamir*, dernière tragédie de Ducis, qui n'eut point de succès, et qui n'est point imprimée dans ses œuvres. Cette scène au moins mérite d'être conservée.

Malgré les défauts de ses tragédies, et l'irrégularité de ses plans, Ducis vivra dans la postérité. Après les quatre maîtres de la scène, il s'est frayé une route nouvelle : il a mêlé le terrible de Crébillon avec le pathétique de Voltaire, et les a renforcés l'un par l'autre. Sans doute, il est incapable de combiner un plan ; mais nul ne sait mieux approfondir une situation, et retourner dans le cœur le poignard de Melpomène. Dans les belles scènes

Digitized by Google

d'*OEdipe*, d'*Hamlet*, du *Roi Lear*, tout paraît écrit d'inspiration et de verve; et jamais peut-être le génie tragique n'a su donner à l'âme des émotions plus profondes.

Ducis excelle surtout dans la manière de rendre les sentimens de la nature et les affections du sang. C'est aussi ce qu'il exprime le mieux, mais avec des nuances plus douces, dans ses épîtres et ses poésies diverses.

Les épîtres sont un doux tribut payé aux arts et à l'amitié. On distingue celles qu'il a adressées à Legouvé, à Vien, à Florian, à Bitaubé, à Gérard, à Lemercier et à Andrieux. Cette dernière lui valut une réponse aussi ingénieuse que modeste, sous le titre de *Cécile et Térence*.

L'*Épître à l'Amitié*, comme toutes celles de l'auteur, pèche par le plan, et n'offre aucune suite dans les idées; mais elle abonde en tirades pleines de verve, et reproduit d'excellens tableaux, tel que l'*Enlèvement de Déjanire*, par le Guide, que je vais citer :

Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire!
Dans ses muscles tremblans la volupté respire.
Comme à travers les flots d'un courx précipité,
En regardant sa proie, il s'enfuit enchanté!
Les yeux brûlans d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sous ce pied délicat qui cherche à s'affermir,
Son cou nerveux s'embrase et fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,
Tu ne crains ni les dieux, ni la flèche d'Alcide;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

Les poésies diverses respirent tour à tour la philosophie d'Horace et la bonhomie de La Fontaine. Qui n'a lu avec le plus vif intérêt *les Bonnes Femmes*, ou *le Ménage des deux Corneilles*? Voici un passage inspiré par le grand Corneille, et qui lui est adressé :

Comment pouvoir dans tous les âges
Accabler d'assez de suffrages

Digitized by Google

Ces vers que le ciel te dicta,
Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable,
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota?

Riche de sa médiocrité, Ducis a chanté son *Petit Logis*, son *Petit Parterre*, son *Petit Verger*, son *Caveau*, ses *Pénates*, son *Ruisseau*, sa *Musette*. On peut dire de toutes ces pièces ce que le *bonhomme* dit de l'apologue : *C'est proprement un charme*. Un de nos plus aimables poètes, M. Vigée, en invitant Ducis à venir habiter sa maison de campagne, lui adressa une épître sur la *Médiocrité*. Pour toute réponse, le nouveau La Fontaine y a *la*.

Quelquefois Ducis laisse échapper jusque dans ses fugitives les traits d'un pinceau vigoureux. Ainsi, en retraçant sa *Promenade au bois de Satory*, il voit des moutons qui se rendent à la ville; il envie leur sort et celui du pasteur; il leur prépare une idylle; il arrive avec eux.... *Ce pasteur c'était un boucher*. On croira aisément que cette allégorie cachait alors une grande vérité.

Ducis gémissait plus que personne de la tyrannie de Napoléon. Quoique pauvre et âgé, il refusa la place de sénateur, avec un traitement de 36,000 francs. Quelqu'un le pressait d'accepter. — J'ai toujours, répondit-il, *consulté peu mes intérêts et beaucoup mes répugnances*.

Un de ses amis lui demandait pourquoi il n'acceptait pas la toge sénatoriale. — *Mon ami*, lui dit-il, *je ne pourrai jamais porter cette casaque-là*.

A cette époque, il s'écriait souvent : *Je ne vis plus, je survis*.

Le retour du roi le combla de joie, et le dédommagea de tout ce qu'il avait souffert dans l'absence de S. M., à laquelle il était attaché avant la révolution, comme secrétaire de ses commandemens. Tout le monde sait l'accueil plein de grâce que lui fit notre bon roi. Au sortir de cette entrevue, Ducis disait : *Je suis plus heureux que*

Digitized by Google

Racine et Boileau; ils récitaient leurs vers à Louis XIV, et le roi me récite les miens.

Une vieillesse saine et robuste semblait lui promettre de vivre encore pour sa famille et ses amis. Il est mort d'une esquinancie, le 31 mars dernier, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. F.

LE MALHEUR.

Le malheur est une chose sacrée ; on ne devrait permettre qu'à la bienveillance et à l'amitié d'approcher des malheureux pour adoucir leurs peines ; il faudrait surtout éloigner l'infortune des regards de l'envie, car le malheur d'autrui est la seule volupté de l'envieux.

Mais, si une tendre compassion doit seule faire entendre sa voix à l'homme qui souffre, il est permis à la philosophie de nous parler d'un ton plus ferme, pour nous armer d'avance contre le malheur, et pour nous préparer à le supporter avec courage. Nos maux ne sont forts que par notre faiblesse ; ils nous accablent lorsqu'ils nous surprennent ; ils nous semblent terribles quand notre imagination les a grossis. La plupart de leurs pointes disparaissent aux yeux du sage qui s'y est préparé, et qui les a mesurées de loin avec le compas de la raison.

Le vrai malheur est aussi rare que le vrai bonheur : tout dans l'homme est imparfait ; il n'y a rien de pur, tout est mêlé d'alliage dans son essence. Le bonheur suprême est au-dessus de la vie humaine, et le malheur complet fait cesser la vie.

Les deux seuls malheurs véritables que je connaisse, sont la perte de l'objet qu'on aime le plus, et la perte du repos de sa conscience. Eh bien ! le ciel a chargé le temps d'adoucir l'une, et le repentir de réparer l'autre.

Le cœur a bien des secrets pour guérir les blessures qu'il reçoit ; sa sensibilité même le rend susceptible de beaucoup de consolations, et lorsqu'elle ne remplace pas l'affection qu'elle regrette par d'autres sentimens, au

Digitized by Google

bout de quelque temps elle trouve de la douceur dans ses propres larmes, des charmes dans ses regrets, et une sorte de volupté dans ses souvenirs. Sénèque disait avec vérité, quoique avec un peu trop d'affectation, « que » souvent le chagrin devient la volupté lugubre d'une » âme infortunée. »

La conscience est moins féconde en ressources; elle ne reçoit que des blessures graves, dont la cicatrice même est toujours douloureuse; aussi la Bruyère pensait « qu'on a mille remèdes pour consoler un honnête » homme et pour adoucir son malheur; mais qu'on » n'en trouve pas un pour alléger celui du méchant. »

Cessons donc de parler de ces deux espèces de malheurs, nous n'avons pas le droit de les reprocher aux dieux; ils nous répondraient, premièrement que les peines du cœur ont été compensées par de vives jouissances, et que, si une seule personne enlève tout notre bonheur, c'est notre faute d'avoir placé toute notre vie sur un objet mortel, et réuni sur un seul être notre affection, que plusieurs devaient partager selon les lois de la raison et de la nature.

Secondement, ils diraient à l'homme coupable, tourmenté par ses remords, et puni par l'opinion et par les lois: Nous vous avons interdit le crime; c'était vous défendre le malheur: vous ne pouvez pas plus vous plaindre de vos peines qu'un suicide de sa blessure.

Parlons de cette foule d'autres malheurs, enfans de l'imagination, et sujets perpétuels des lamentations des hommes; vous verrez bientôt leur peu de réalité, et vous conviendrez peut-être qu'au lieu de les attribuer au ciel et à la nature, nous ne devons en accuser que notre folie; ce sont des nuages qu'elle a créés, et qu'un seul rayon de sagesse ferait disparaître.

La première, la plus grande, et la plus commune de nos folies, est de vouloir des choses qui se contredisent; de la sensibilité sans douleur, de la lumière sans ombre, un bonheur pur et sans mélange; nous oublions que l'or même a besoin d'alliage pour nous être de quelque utilité.

Digitized by Google

On trouve beaucoup de contrariétés sur le chemin de la vie; mais il y a deux choses qu'on n'y rencontre presque jamais: c'est le *malheur* qu'on redoute et le bonheur qu'on poursuit. On se crée des fantômes qu'on met à la place de l'un, et des chimères qu'on prend pour l'autre.

Lorsque nous désirons sans obtenir, nous sommes contrariés; et, dans notre impatience, nous appelons malheur cette contrariété : ce qui pourrait se nommer un malheur, ce serait l'état d'un homme qui n'aurait pas de désirs, car il n'existerait pas de plaisir ni d'espoir pour lui.

On sait le mot de ce riche gourmand blasé, dont l'estomac était devenu trop insensible pour qu'il éprouvât aucun appétit ; un mendiant le rencontra, et, pour le toucher, lui dit : « Je meurs de faim ! L'heureux coquin ! » s'écria le vieux podagre ; ah! que je lui porte envie ! »

A moins d'être ingrats, on doit regarder les désirs comme le plus doux présent du ciel. Si Dieu voulait nous punir de notre injustice, il n'aurait qu'à exaucer tous nos vœux, de manière à ne nous pas laisser le temps de désirer. L'ennui nous dégoûterait bientôt de la vie.

La sage nature nous a donné des désirs simples, bornés, faciles à satisfaire, et qui se renouvellent sans cesse; grâce à elle, notre vie est un mélange continuel de désirs et de plaisirs, d'exercice et de repos; et nous, insensés que nous sommes, au lieu de jouir de cet admirable tableau, nous nous efforçons de le critiquer, et, en le corrigeant à notre gré, nous le détruirions.

Les ombres nous semblent des taches; nous voudrions que tout fût lumière, et nous oublions que toutes ces figures qui nous charment, disparaîtraient à nos yeux si l'ombre ne les faisait plus sortir de la toile.

Nous voudrions n'être pas sensibles à la douleur, et nous ne songeons pas qu'alors nous ne le serions plus au plaisir : êtres imparfaits et bornés, nous nous plaignons de n'avoir pas un bonheur parfait et sans limites ; nous ressemblons à l'enfant qui pleure, parce que sa main ne peut atteindre le firmament et les astres qui y brillent.

Le plaisir nous paraît une dette, dont le Créateur s'ac-

Digitized by Google

quitte envers nous, et la douleur une injustice qu'il nous fait : en un mot, nous nous disons malheureux, tandis que nous ne sommes que déraisonnables et extravagans.

Au lieu de suivre le conseil d'un ancien, et d'imiter les abeilles qui tirent du miel du thym le plus sec, nous changeons en fiel toutes les douceurs que la nature a répandues sur notre existence ; nous nous ennuyons de la possession ; nous nous impatientons du désir ; nous envions le sort d'autrui, qui nous envie à son tour ; et nous sommes tellement entêtés de la chimère du bonheur parfait, que nous le supposons toujours existant dans une position différente de la nôtre : aussi personne n'est content de son état, de sa profession ; et Horace avait raison de dire :

Mécontent de son sort, de désirs tourmenté,
Chacun maudit la place où le sort l'a jeté ;
Que n'étais-je marchand ! dit un vieux militaire,
Qui va d'un pied boiteux regagner sa chaumière.
Qu'un guerrier est heureux ! s'écrie avec douleur
Le marchand menacé par Neptune en fureur ;
Il se bat, on le tue, il expire avec gloire ;
On le manque, il triomphe, et chante sa victoire !
Le juge qu'un client éveille au point du jour,
Soupire après la paix d'un champêtre séjour ;
Le fermier qu'un procès arrache à son asile,
Croit que tous les heureux demeurent à la ville.
Que sais-je ! et qui pourrait nombrer ces mécontens?
Scéva, le grand parleur, y perdrait tout son temps.

Véritablement, tous ces malheurs, dont se plaignent la plupart des hommes, donnaient de justes sujets de rire à Démocrite, et je crois que notre planète est un petit théâtre, où toutes nos folies en discours et en actions divertissent fort les dieux ; presque toutes nos demandes et nos requêtes ne pourraient leur être dignement présentées que par Momus.

Digitized by Google

Je respecte beaucoup la vraie douleur; j'ai éprouvé souvent en sa présence ce que disait un philosophe grec : « Il y a une espèce de honte à être heureux à la vue de » certaines misères; » mais, si le vrai malheur est digne de toute notre compassion, au moins la sagesse peut nous permettre de rire de tous ces malheurs factices qu'enfantent notre caprice et notre imagination.

Écoutons cette vieille coquette qui achète son teint, ses charmes et ses dents, et qui se plaint du mauvais goût du siècle, de la chute de la galanterie et de la froideur de la jeunesse !

Ce provincial, qui n'a jamais lu que ses vieux titres, et qu'on n'a vu combattre que contre les lièvres, comme il est malheureux de voir que la cour l'oublie, le néglige, et ne lui donne ni cordons ni commandemens!

Ne serez-vous pas touché du malheur de ce poëte que l'envie fait siffler, que ses madrigaux n'ont pu placer à l'Académie, et qui éprouve le chagrin d'être dédaigné par ceux qu'il flatte ou qu'il déchire ?

N'êtes-vous pas ému de pitié pour le sort de cet écrivain qui, depuis vingt ans, critique les talens des auteurs les plus distingués, ou qui disséque dans un journal les discours des plus célèbres orateurs, et qui ne peut obtenir ni une ambassade, ni une place au conseil?

Comme la douleur de ce financier est touchante! Il voit un jeune officier se promener dans la riche voiture qu'il a donnée à une danseuse de l'Opéra. Une vestale si peu chaste! une nymphe de Diane si infidèle! Quelle perfidie! Et sur quoi compter dans ce monde? Où trouver la constance et la pudeur?

Voyez ce jeune homme qui s'arrache les cheveux: quelle injustice il vient d'éprouver! il a perdu au jeu l'argent de ses créanciers, qui ont l'inhumanité de l'envoyer en prison !

Et ce savant, dont on respecte l'érudition et les doctes écrits, quel outrage lui fait la frivolité des femmes! Dix fois il a vu de jeunes beautés préférer la grâce d'un jeune étourdi à son mérite, et des billets doux à ses livres !

Comment ne pas partager le désespoir de cette jolie

Digitized by Google

femme? Elle a supporté avec courage l'absence de son mari et ses blessures ; mais un cocher brutal vient de casser la pate de son carlin chéri : manquerez-vous assez de sensibilité pour négliger de la plaindre et de la consoler ?

Cette jeune beauté qui s'ennuie de tout, quoiqu'elle ne s'occupe de rien, et qui est consumée de maux de nerfs et de vapeurs, bien qu'elle passe les nuits au bal et ses jours dans son lit : n'est-elle pas un exemple déplorable des calamités humaines ?

Chez les peuples anciens, et du temps de nos bons aïeux, la bonté passait pour vertu et la sensibilité pour faiblesse ; on n'avait pas assez mauvaise idée de son prochain pour croire qu'un homme peut être indifférent aux chagrins, aux maladies, et à la mort de sa femme, de son fils, de son père, de son frère, ou de son ami. Dans la persuasion de cette disposition générale qui nous livre à la douleur, la religion nous commandait la résignation ; la philosophie nous conseillait la fermeté ; leur but commun était de nous donner cette égalité d'âme qui est la vraie sagesse, et on admirait également l'homme qui résistait à l'ivresse de la prospérité et celui que l'infortune ne pouvait abattre.

Aujourd'hui tout est changé, et il faut qu'on nous suppose un cœur bien dur et bien fermé aux sentimens les plus naturels, puisque dans le monde, au lieu de nous armer constamment contre notre sensibilité romanesque, et de nous défendre contre cette faiblesse, on en fait une chose rare et estimable, une vertu ; on ne la cache plus, on s'en vante ; ce n'est pas le plus courageux qu'on admire à présent, c'est le plus sensible devant lequel on s'extasie.

La tristesse devient un ornement de la beauté ; le chagrin un mérite dans l'esprit ; la mélancolie une grâce, un charme, une perfection dans le caractère. Les yeux qui pleurent sont les seuls qui intéressent ; un auteur n'a plus de génie, s'il ne pleure pas, comme Jérémie, sur la destinée, et, comme Young, sur les tombeaux.

L'homme qui n'est pas bien malheureux, et qui ne

Digitized by Google

sent pas douloureusement le poids et les amertumes de la vie, est à peine digne de vivre ; il est dur, léger, froid, égoïste ; enfin il n'a pas d'âme. Et comme le *malheur* est devenu un moyen de succès, la mode veut qu'on se pique d'être *malheureux*, ou tout prêt à le devenir.

Nos cercles brillans ne sont remplis que de grâces tristes, d'esprits mélancoliques, de beaux jeunes malheureux, de belles infortunées qui, courant les bals, les thés, les spectacles, les promenades et les fêtes, vous parlent en dansant de l'affliction que leur cause la perte d'un ami, vous expriment leur désespoir en chantant, et vous invitent à partager leurs idées mélancoliques sur les peines dont la vie est tissue, sans vous empêcher cependant d'admirer la délicatesse de leur table, la richesse de leurs équipages, la fraîcheur de leurs parures, la vivacité mobile de leur imagination, et la grâce voluptueuse de leurs formes.

Le contraste de leurs prétentions au malheur, de leur habitude de légèreté et de leur passion pour le plaisir, est véritablement comique.

Plus leur sensibilité est exagérée et montée sur des échasses, moins elle peut se soutenir ; leurs chutes, pour revenir à tout moment au ton de la nature et même au-dessous, sont ridicules, et, en tout, je ne connais rien de si plaisant que leur malheur.

Il arrive même qu'à force de s'affliger pour des riens, et de se monter sans sujet au diapason du désespoir, celle qui était inconsolable des migraines et des contrariétés de son amie, ne trouve plus de larmes ni de termes pour pleurer sa mort, et l'oublie promptement pour se livrer aux petits chagrins ordinaires qui ne dérangent pas tant, et qui profitent mieux.

On embarrasserait assez les sensibles du jour, si on leur demandait de réfléchir un peu, de parler de bonne foi, d'expliquer pourquoi ils se plaignent tant de la nature, de la vie et de la destinée humaine. Peut-être découvriraient-ils qu'ils ont bien plus à remercier le ciel qu'à l'accuser, et que, s'ils sont malheureux, c'est parce qu'ils veulent se forger une félicité et des jouissances imagi-

Digitized by Google

naires, tandis qu'ils dédaignent un trésor de vraies et naturelles jouissances que les dieux ont mis à leur disposition.

Me direz-vous que la pauvreté est un mal, et que vous en souffrez? Je vous répondrai, en vous montrant un grand nombre de riches tristes, inquiets, avides, enviés, tourmentés, ennuyés, blasés, et une foule d'artisans laborieux, sains, contens, et qui font retentir les champs et les guinguettes des accens du bonheur et de la gaîté; ou « des philosophes comme Cratès, qui, n'ayant pour » tout bien qu'une méchante cape et une besace, ne fit » jamais autre chose toute sa vie que jouer et rire comme » s'il eût été de fête. »

Est-ce la servitude que vous ne pouvez supporter? Votre courage peut vous en dédommager et l'ennoblir. « Épictète se disait libre dans les fers; Ésope esclave » était plus grand et plus heureux que son maître. » J'ai vu des nègres courageux plus gais et plus tranquilles que l'économe barbare qui les maltraitait.

Êtes-vous assez ambitieux pour vous croire dans le malheur, si vous ne commandez pas? Pensez aux soucis du trône, aux inquiétudes des rois. On a dit que *les peuples souffraient de toutes leurs fautes;* le poëte aurait pu dire, avec autant de raison, *que les rois souffrent de toutes les folies des peuples.* Rappelez-vous qu'*Agamemnon se plaignait de commander à tant de monde.* Vous citerez des monarques, dont la fortune a couronné toutes les entreprises et favorisé tous les projets de conquêtes? souvenez-vous du mot d'Agésilas. « On lui van- » tait le bonheur d'un roi de Perse : A son âge, dit-il, » Priam était heureux. »

C'est une folie d'appeler malheur la privation d'un bien aussi inconstant que la fortune qui le donne. La faveur, la grandeur, le crédit, ne donnent qu'un plaisir réel, celui de faire du bien et des ingrats; mais *La Fontaine* disait fort bien :

Ni l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux.

On n'en sent pour l'ordinaire que le poids, quand on les possède, et le regret, quand on les perd.

Digitized by Google

Croyez, avec Platon : « Que la vie est un jeu de dés, » dont les chances ne sont pas en notre pouvoir ; mais » que ce qui dépend de nous, c'est de recevoir ces » chances modérément, et de tout disposer de manière » qu'elles puissent nous profiter beaucoup, si elles sont » bonnes, et nous peu nuire, si elles sont mauvaises. »

Ce qu'on appelle biens et maux, vient du sort ; mais le bonheur et le malheur sont en nous, et dépendent de l'opinion que nous attachons aux choses. Tout a plusieurs faces ; l'heureux les regarde du bon côté, le malheureux du mauvais.

L'homme est si injuste pour la nature, qu'il méprise ses présens, et n'en sent le prix que lorsqu'un accident les lui enlève.

Ce malheureux qui se désole parce qu'il a perdu cent mille francs de rentes, et qu'il ne lui en reste que vingt; qui regrette une charge qu'on lui a ôtée, un crédit qui ne lui attirait que des importuns, des parasites et des ennemis, ne sait pas jouir d'un repas sain et bien apprêté; il est indifférent à la saveur d'un vin vieux et exquis ; la beauté des champs, du ciel, de la verdure, des fleurs, ou des chefs-d'œuvre de l'art, ne réjouit pas ses yeux ; il écoute, sans en être ému, la mélodie d'une belle musique ; il ne goûte point la douce chaleur de son feu. La mollesse de son lit, la commodité de ses meubles, la variété de ses livres, lui sont indifférentes. Il n'est pas même consolé par les douces caresses de sa femme, et la joie bruyante de ses enfans l'importune : tous ces trésors sont perdus pour lui.

Eh bien ! si tout à coup son estomac se dérange, si sa vue s'éteint, si son oreille s'endurcit, si le sort lui enlève une des personnes de sa famille, comme vous l'entendrez parler avec regrets des plaisirs de la table, de la beauté du spectacle de la nature, du charme de la mélodie, du bonheur de voir ce qu'il aime, et de parler à l'objet qu'il a perdu !

Insensé ! tu fais comme l'avare : tu te désespères lorsqu'on te prive des biens qui étaient enfouis chez toi, et dont tu ne tirais aucune utilité ! Crois-moi, n'imite cet

Digitized by Google

avare que pour compter, comme lui, à tout moment, tes richesses; mais ne les comptes que pour en jouir.

Le duc de ***, resté en France pendant nos orages, avait conservé, par miracle, toute sa fortune, de très-belles terres et un superbe château; plusieurs de ses amis, ruinés par les lois du temps et de la guerre, étant venus le voir, le félicitaient d'avoir pu sauver tant de richesses, et le trouvaient un peu triste pour tant de bonheur.

Arrivés avec lui au bord d'une pièce d'eau, ils admirèrent la beauté et la grosseur énorme d'un grand nombre de carpes qui venaient manger le pain qu'on leur jetait : « Hélas ! s'écria le duc, en poussant un profond soupir, » j'avais soixante carpes de cette beauté; on m'en a volé » cinquante, il ne m'en reste plus que dix. Voyez, mes » amis, les pertes et les malheurs qu'entraîne une révo- » lution ! »

Ce trait de folie, quoique vrai, vous paraît invraisemblable; rentrez en vous-même, et vous verrez que vous attachez mille fois plus de prix aux pertes qu'aux jouissances, et que vous ne seriez pas loin de ressembler à ce pacha, qui n'avait pas touché une femme de son sérail depuis deux ans, et qui perdit le repos et la raison pour une esclave qu'on lui enleva et qu'il ne put retrouver.

Vous avez vu sans doute comme moi plus de veuves désolées que d'épouses bien tendres; beaucoup de femmes aiment mieux leurs maris après leur mort que pendant leur vie; elles ne savaient pas être heureuses de la possession d'un cœur dont la perte devient pour elles un vrai malheur.

Les trois racines les plus communes du malheur des hommes, sont l'oubli du présent, l'occupation inquiète de l'avenir, et l'envie qui rend indifférent sur tout ce qu'on possède, tant qu'on voit d'autres hommes en avoir davantage.

On ne veut pas suivre la maxime d'Épicure, qui disait : « Celui qui arrivera le plus joyeusement à demain est » celui qui y pensera le moins aujourd'hui ; » ou celle d'Aristipe, qui prétendait « qu'en toute infortune le sage

Digitized by Google

» ne doit point s'affliger de ce qui est perdu, mais se ré-
» jouir de ce qui est sauvé. »

L'envieux cesserait de se plaindre, s'il savait qu'il y a un million d'hommes au moins qui envient la position dans laquelle il est, et qu'il croit malheureuse.

Voici, je crois, quelques recettes très-bonnes pour guérir, si vous le voulez, vos maux imaginaires.

Vous est-il advenu quelque disgrâce, quelque défaveur par calomnie et par envie; faites comme « Platon, qui » regardait la colère du roi Denys contre lui comme un » vent en poupe, qui le ramenait à l'étude des lettres » et à la philosophie. Avez-vous perdu vos états; voyez combien d'empereurs romains n'ont pas laissé d'empire à leurs fils.

Êtes-vous pauvres; voyez combien Epaminondas, Fabricius, Homère et Delille ont été dignes d'envie.

Votre femme est-elle infidèle; souvenez-vous qu'Agis n'a pas été moins grand et moins heureux, quoique Alcibiade eût séduit la reine Timéa.

Enfin, pénétrons-nous bien de cette vérité : l'homme est toujours pauvre en pensant à ce qui est au-dessus de lui, et riche en se comparant à ce qui est au-dessous.

On est malheureux tant qu'on élève trop sa vue et ses désirs : l'esclave est jaloux de l'homme libre; l'homme libre, du citoyen; le citoyen, du riche; le riche, des grands; les grands, des princes; les princes, des rois; et les rois, des dieux; ils voudraient pouvoir être immortels comme eux.

Vous vous plaignez tous de vos malheurs; je peux, si vous m'écoutez, vous en guérir en un clin d'œil : *au lieu de regarder en haut, regardez en bas.*

L'envie vous quittera, vous ne serez plus malheureux; et, si vous voulez changer vos malheurs en bonheur véritable, jouissez du présent, remerciez les dieux au lieu de les accuser, et surtout grandissez et fortifiez votre âme : « car il est très-vrai, comme le dit La Bruyère, qu'une » grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice,

Digitized by Google

» de la douleur, de la moquerie ; elle serait invulné-
» rable, si elle ne souffrait quelquefois par la com-
» passion. »

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Trois Mai, *vaudeville en un acte.*

Le petit Vaudeville n'a pas voulu laisser échapper l'occasion de célébrer l'anniversaire du retour du roi. Le 3 mai est le jour où le commandant de la garde nationale remplit près du monarque les fonctions de capitaine des gardes, et où les citoyens qui ont veillé avec tant d'activité et de courage au salut de Paris, relèvent tous les postes de la maison du roi ; honneur que méritait un corps dont les services désintéressés ont été si souvent dignes d'éloges.

Le fond de cette bluette est assez léger. La scène se passe chez un M. Dorfeuil, jeune homme suranné, excellent royaliste, mais qui craint de compromettre sa santé en montant trop souvent la garde. Le tambour de la compagnie lui apporte un billet de garde, et, oubliant que c'est l'anniversaire du 3 mai, M. Dorfeuil refuse de faire son service ; il avoue même tout bas à M. Legai, son sergent-major, qu'il a presque la soixantaine.

Ce ci-devant jeune homme se garde bien de faire un pareil aveu à madame de Saint-Léon, l'une de ses locataires, jeune veuve qu'il courtise d'assez près. Bientôt il apprend qu'il s'agit de garder le roi, et Dorfeuil fait autant d'instances pour obtenir un billet de garde, qu'il avait fait difficultés pour refuser celui qu'on lui apportait.

A cette intrigue se rattache une anecdote, dont plusieurs journaux ont fait mention dernierement. Un avocat plaide en faveur d'un vieil officier de marine, cheva-

Digitized by Google

lier de Saint-Louis, que les événemens ont réduit à un état voisin de l'indigence. L'avocat, que l'auteur a rendu le neveu de M. Dorfeuil, gagne la cause du vieillard, lui fait restituer une rente, et lui offre enfin le produit d'une collecte faite par la garde nationale.

Les couplets en l'honneur de cette garde ont fait le plus grand plaisir. En voici un que nous avons retenu :

L'an dernier pour la France
Ce beau jour n'a pas lui ;
Mais enfin l'ordonnance
S'exécute aujourd'hui.
Tous les Français, en frères,
Terminant leurs discors,
Du plus aimé des pères
Sont les gardes du corps.

On en a remarqué plusieurs en l'honneur du roi. Le suivant a été répété et applaudi avec transport :

Par sa clémence irrésistible
Il désarme et guérit l'erreur ;
Ne pas l'aimer est impossible,
Et chaque instant lui gagne un cœur.
De tous il s'occupe sans cesse,
Et daigne encore aux dons qu'il fait
Joindre la grâce enchanteresse
Qui double le prix du bienfait.

Hippolyte, dans le rôle de M. Dorfeuil, et Philippe, dans celui d'un tambour nommé Rafle, ont été très-plaisans.

Digitized by Google

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Le Bateau à Vapeur, *à-propos en un acte, mêlé de couplets.*

Cette bluette, au-dessous de la critique, a été bien accueillie; j'en félicite l'administration de la Porte Saint-Martin. L'auteur n'a livré aux applaudissemens du public que son prénom de *Henri;* reste à savoir si c'est M. Henri *Dupin* ou Henri *Simon*, écrivains aussi spirituels l'un que l'autre, et dignes d'avoir composé un couplet aussi piquant que celui-ci :

A jeun je lis le *Moniteur*,
Et puis, en prenant quelque chose,
Je lis *Paris* chez mon traiteur;
Ensuite chez mon décrotteur
Je vais feuilleter *le Nain Rose.*
A midi, je lis en dînant
Le *Mercure* de la semaine,
Et tous les soirs, en m'endormant,
Je parcours *la Quotidienne.*

Je me suis demandé ingénument ce que cela voulait dire, et j'avais pris note de cette espèce de petits vers pour les proposer au rédacteur des énigmes : mais comme il m'en a demandé le mot, et que je n'ai pu le lui donner, il m'a refusé l'insertion.

En revanche j'ai été singulièrement flatté d'une métaphore d'un excellent goût, échappée à la plume facile de cet heureux M. Henri. En parlant de l'Élise, il dit :

Je prédis qu'un jour ce bateau
Fera la barbe à la galiote.

Voilà de l'esprit, où je ne m'y connais pas. Sérieusement est-ce qu'il ne devrait pas exister dans le code civil une loi qui défendît à un sot, sous des peines très-graves, d'écrire de pareilles billevesées? S'il est per-

Digitized by Google

mis toutefois d'être aussi niais, M. Henri n'abuse-t-il pas un peu de la permission? Boileau dit qu'il faut de l'art, même dans une chanson; je crois qu'il faut un peu de sens commun, même aux boulevards.

ESPRIT DES JOURNAUX.

« Il faudrait se résigner à la *perpétuité* de la guerre, à la *perpétuité* des sacrifices et du malaise, à la *perpétuité* d'un joug *intolérable*. »

Il faut une *perpétuité* de patience pour rendre *tolérable* cette *perpétuité* de répétitions.

« La conviction que le héros s'était évanoui, sans qu'on pût dire : *L'homme reste*, puisqu'on le *voyait emporté* par l'orgueil.... et enfin, *le destin dont il se disait l'homme*. » (*Annales*.)

« Je ne suis pas un homme à *grands airs*; mais il me faut le *grand air*.... Le théâtre de la Porte Saint-Martin est une vraie étuve. On est incommodé par une chaleur de vingt-quatre degrés, occasionée par les fortes et innombrables haleines des *habitués à ce spectacle, qui* trouble presque toujours ma digestion; et, quand *je sors de dîner dans* les grands salons du Palais-Royal, éclairés par deux ou trois croisées seulement d'un côté, j'ai furieusemeut besoin du *grand air*, pour *aider les fonctions de toutes les parties de mon corps qui reçoivent copieusement les alimens de toute espèce*. ».... Ah!

(*Fidèle Ami du Roi*.)

« Le charme de mademoiselle Guimard *traduisait*, si cette expression est permise, les vers suivans de Tibulle. »

(*Gazette de France*.)

« Voici le début de ce poëme, qui devait avoir dix chants, et *dont* il *n'en* existe que deux. »

(*Annales*.)

Digitized by Google

« Les individus *compliqués* dans l'affaire du *Nain Tricolore*, ont été renvoyés pour être jugés par la cour royale. » (*Quotidienne.*)

« En France, la *mauvaise foi n'a besoin que d'une marotte* pour triompher de *sa* raison.... Il faut bien trouver une cause au discrédit de la grammaire, dans *notre littérature, qui repose pourtant sur la grammaire, comme toutes les littératures du monde.* »

(*Journal des Débats.*)

« On a fait un premier essai, qui a parfaitement bien réussi, du jet d'eau du bassin qu'on construit dans le jardin du Palais-Royal. *Il est à croire* que le public jouira bientôt d'*un embellissement qui ajoutera beaucoup à l'agrément* du jardin. »

(*Gazette de France.*)

Le 7 au soir, le nouveau cahier quintidien du *Nain Rose* n'avait pas encore paru. On a trouvé le 8 au matin, rue de Lodi, près du bureau du *Diable Boiteux*, une lettre conçue en ces termes :

« Paris, 7 mai 1816, 11 heures du soir.

» Messieurs,

« Nous ne pouvons paraître ; nous vous avouons que » c'est faute d'abonnés, il ne nous en reste que quatre ; » on nous assure que vous en avez huit : en faisant » cause commune, ce serait la douzaine, et, en y réu- » nissant nos *gratis*, nous pourrons tirer à deux ou trois » cents. Voulez-vous consentir à cette fusion ? Nous » sommes riches en niaiseries et vous en sottises ; c'est » à peu près le même genre. Nous pouvons faire en- » semble de très-bonnes affaires ; nous dauberons sur » le *Géant Vert* et sur le *Mercure* ; nous attaquerons

Digitized by Google

» tout le monde, et point de doute qu'avant peu nous » ne rencontrions cinq ou six cents gobe-mouches qui » payeront pour nous lire. Les autres viendront à la » file ; vous savez qu'il ne faut qu'un mouton pour faire » sauter tout un troupeau.

» Hâtez-vous de nous répondre ; nos quatre abonnés » sont là, et nous demandent itérativement le parti que » nous voulons prendre. Songez que c'est une chose im- » portante pour votre établissement, qui se trouverait » ainsi tout à coup accru de moitié. De tels avantages » sont rares. Si vous consentez, nous ferons venir aus- » sitôt un notaire pour vérifier les registres de part et » d'autre, et dresser l'acte d'associatiou.

» *Au nom des rédacteurs-propriétaires*,
le rédacteur fondé de pouvoirs,
» Signé POULET.

» *P. S.* Vous aurez oublié, ainsi que le public, quelques » personnalités que nous nous sommes permises sur votre » compte ; vous savez que c'est d'usage en affaire de » spéculation. Il fallait alors se décrier mutuellement. » Une fois réunis, nous justifierons bientôt le proverbe, » quoique un peu trivial : *Asinus asinum*....

» Paraphé POULET.

» Et au dessous :

» A messieurs les rédacteurs du *Diable Boiteux*. »

Nous avons pris des informations pour savoir comment cette proposition avait été reçue d'Asmodée. Nous espérons parvenir à nous procurer une copie de sa réponse, et nous la communiquerons à nos lecteurs.

Digitized by Google

LA COMÉDIENNE.

(IIe. Article.)

On a voulu justifier la mystification qu'éprouve le major, en disant qu'il joue le *personnage d'un amoureux*. Mais un amour comme le sien ne mérite pas un pareil traitement. On ne se moque au théâtre que des amoureux ridicules. Que l'on dupe un Arnolphe, un Sganarelle; ils n'ont que ce qu'ils méritent. Mais on ne supporterait pas plus de voir Clitandre traité comme Trissotin, qu'on ne s'accoutume à voir le major trompé comme un Géronte. Un autre reproche qu'on peut faire à M. Andrieux, c'est qu'il n'apprend pas assez aux spectateurs que madame Belval est remariée. Elle se contente de dire au premier acte, en parlant de M. Gouvignac :

De son ami Courmon il me croit encor veuve.

Ce n'est pas faire entendre bien clairement qu'elle est mariée. Quand Cléofile parle du nouveau nom de madame Belval, elle n'y voit et ne nous y fait voir qu'un nom de théâtre, comme le sien, qu'en montant sur la scène elle a substitué au nom bourgeois d'*Angélique Gambard*. On est donc tout aussi étonné que le major quand madame Belval déclare qu'elle est mariée; elle en prend à témoin Daricour, et c'est sur la foi d'un directeur de comédie, homme accoutumé, il est vrai, à voir tous les soirs sur son théâtre deux ou trois mariages, qu'on est obligé de croire, avec le pauvre major, à celui de madame Belval. C'est sans doute la bienséance qui a fait à l'auteur un devoir de garder le silence sur le nouveau mari de la comédienne; mais ce n'en est pas moins un défaut, et le public doit toujours être dans la confidence de tous les obstacles qui s'opposent aux différentes prétentions du personnage sacrifié. Voyez le Légataire : le spectateur voit Crispin sous le manteau de Géronte; les deux notaires seuls sont trompés. Dans les Ménechmes nous dis-

Digitized by Google

tinguons également les deux frères ; nous savons la cause de tous les quiproquo produits par leur ressemblance. Regnard, pour se jouer d'Araminte, de M. Coquelet, ne croit pas nécessaire de se jouer aussi du public. Dans l'*École des Maris*, nous savons que c'est Isabelle qui est chez Valère, bien avant que Sganarelle en soit convaincu. Enfin, dans toutes les méprises que le théâtre nous offre, le parterre n'est jamais de moitié dans la mystification, comme il arrive dans la *Comédienne*. Si j'oppose ainsi les pièces de nos grands maîtres à celles de M. Andrieux, c'est que lui-même nous les rappelle souvent, comme je l'ai déjà fait voir, et comme le passage suivant nous en offre un exemple. Sainville craint que son oncle ne parte en effet, comme il l'a résolu, sans revenir chez madame Belval; rassurez-vous, lui dit celle-ci,

Il ne partira pas, et je vous en réponds.

SAINVILLE.

Sur quoi le jugez-vous?

MADAME BELVAL.

Sur de bonnes raisons.
Pensez-vous, s'il vous plaît, quand on est dans ma chaîne,
Qu'on puisse la briser avec si peu de peine?
Vous vous trompez beaucoup, et, sans trop me flatter,
Il faut quelques efforts, mon cher, pour me quitter.

Cette réponse, dans laquelle la vanité de madame Belval manque peut-être de délicatesse et de mesure, quand elle dit, *Vous vous trompez beaucoup*, fait souvenir de ce que dit Elmire, lorsqu'elle charge Dorine *de lui faire venir* Tartuffe. Elle n'a pas une aussi forte dose d'amour-propre que madame Belval (il est vrai que ce n'est pas une comédienne); elle se contente de répondre :

On est aisément dupé par ce qu'on aime.

Mais j'oublie, je crois, que je n'avais promis dans cet article que des éloges à *la Comédienne*, sauf quelques lé-

Digitized by Google

gères restrictions. Venons-en donc à ce que la critique a de plus agréable pour nous, surtout quand nous parlons d'auteurs comme M. Andrieux.

Le rôle de Cléofile, qui n'a qu'une scène, est peut-être celui qui mérite le plus d'éloges; c'est du moins celui qui convient le mieux dans une pièce intitulée *la Comédienne*. Mademoiselle Angélique Gambard, qui s'est décorée du nom de Cléofile, est le personnage dont le ton est le plus conforme au sujet; c'est elle qui nous initie aux secrets des coulisses, qui nous en fait connaître les mœurs et les tracasseries; et, au langage que lui prête M. Andrieux, on peut bien dire qu'il a écouté aux portes. Mais laissons-la parler elle-même; elle trace son portrait mieux qu'on ne pourrait faire. Elle s'adresse à M. Gouvignac, qu'elle prend pour le directeur du théâtre d'Angers :

Vous connaissez mon nom d'abord? c'est Cléofile.
. . . . . .
Actrice au grand théâtre à Bordeaux, et je viens
Pour vous faire, monsieur, juger de mes moyens.
Ici, j'étais en chef pour les jeunes princesses,
Les ingénuités; il n'est guère de pièces
Où je ne sache un rôle; enfin je tiens l'emploi :
Je ne me point vanter je me fais une loi;
Mais j'ai tout ce qu'il faut pour réussir de reste,
Un organe touchant, la diction, le geste,
Une âme.... trop sensible! Enfin, sans me flatter,
Je sais bien qu'à Bordeaux on va me regretter.
J'avais de l'agrément, j'étais bien accueillie;
Mais mon talent, monsieur, m'a fait une ennemie.
. . . . . C'est cette Lisbeth,
Cabaleuse et si sotte!.... Une voix de fausset!
Enfin, je ne peux plus me trouver avec elle :
Vous devez le savoir; car de notre querelle
On a plus de vingt fois parlé très-longuement
Au journal de la ville et du département.

Digitized by Google

Quiconque a eu l'occasion d'entendre mesdames les actrices parler d'elles-mêmes et de leurs rivales, dira, en lisant ce passage, *C'est cela*. Et les traits suivans, qu'on a fait retrancher à l'auteur, et qu'il nous rend dans les variantes, ont encore plus de vérité. C'est Cléofile qui continue :

. . . . . Par malheur les artistes
Sont obligés d'avoir pour eux les journalistes.
J'avais au rédacteur fait d'assez beaux présens;
Mais il les a trouvés peut-être insuffisans.
Ma rivale sur moi sans doute a mis l'enchère,
Et puis elle a fait plus; ce n'est pas un mystère.
Tout le monde le sait.... Vous m'entendez, je croi;
Mais de pareils moyens sont indignes de moi.

Oh! parbleu, M. Andrieux était caché dans la chambre de mademoiselle..... quand elle me tint absolument le langage qu'il met dans la bouche de mademoiselle Gambard.

Il est dans notre nature de reprocher à ceux à qui nous en voulons, ce que nous n'avons pu faire comme eux. Ce qui est mal ne nous paraît tel que lorsque nous n'avons pu le faire servir à notre bien, et que les autres en ont su faire un usage plus favorable à leurs intérêts. Le complice subalterne d'un vol qui n'a été stérile que pour lui seul, fait éclater son indignation contre des coquins plus heureux. Un auteur tombé, qui n'a pas pu payer autant d'applaudissemens que tel de ses confrères, aussi pauvre d'esprit, mais plus riche que lui, crie à la cabale, et se plaint du parterre, quand il ne devrait accuser que la fortune. Et mademoiselle Angélique Gambard, qui a été vaincue par sa rivale, dit.... ce qu'on vient de lire.

On a trouvé beaucoup trop de déclamations dans le rôle de Sainville; mais la plupart des reproches qu'on fait à l'auteur de la *Comédienne* ne devraient s'adresser qu'aux acteurs, s'il faut en croire certains furets de coulisses, qui prétendent que Sainville était d'abord un avo-

Digitized by Google

cat; ce qui explique le ton emphatique que M. Andrieux lui a donné. On rejette aussi le dénouement sur l'actrice chargée du rôle de la *Comédienne*. A en croire quelques personnes qui savent, ou du moins prétendent tout savoir, l'amour-propre de mademoiselle Mars aurait été aussi funeste à M. Andrieux que la vanité du glorieux Dufresne l'a été à Destouches. Je ne sais jusqu'à quel point cela peut être vrai; mais M. Andrieux, aussi galant au moins que son major, garde le silence, et il aime mieux prendre sur lui tous les défauts de sa pièce, que de les attribuer à une actrice dont le talent a si heureusement secondé le sien. La postérité seule saura à quoi s'en tenir là-dessus; et dans l'incertitude que j'éprouve, je n'adresse mes critiques, ni à l'auteur, ni à la comédienne. C'est un partage que je laisse à faire à ceux qui ont à cet égard des notions plus sûres que les miennes. Pour en revenir à Sainville, la tirade qu'il débite sur les comédiens, et qui est placée dans sa bouche plus naturellement qu'on n'a voulu le dire, puisqu'il est l'amant de la fille d'un comédien, c'est un des passages les mieux écrits de la pièce, et le lecteur aimera à le retrouver ici.

... Cet état, enfin, on l'aime, on l'applaudit;
Y réussir n'est pas une petite chose:
Que d'efforts il exige! et combien il suppose
De dons de la nature et de talens acquis!
Avec force, avec grâce, avec un goût exquis,
De nos auteurs fameux embellir les ouvrages,
D'un public éclairé mériter les suffrages,
Se transformer sans cesse, et montrer tour à tour
L'ambition, la haine, et la joie et l'amour,
Le crime et ses remords, l'innocence et ses charmes;
A son gré faire naître ou le rire ou les larmes;
Et, mêlant la leçon au divertissement,
Procurer un utile et noble amusement;
Malgré des préjugés injustes et bizarres,
Beaucoup d'estime est due à des talens si rares.

Digitized by Google

Racine, Despréaux, vivaient avec Baron,
Et Roscius était l'ami de Cicéron.

C'est ce qui amène le mot si comique : *Cicéron n'était point gentilhomme*, ce mot qui a obtenu tous les suffrages, excepté ceux de l'esprit de parti.

Henriette ne parle et ne paraît presque point : on a loué le goût et l'adresse de l'auteur à n'avoir fait que la montrer. Le peu qu'elle dit intéresse tout le monde en sa faveur, jusqu'au major qui, ne la connaissant pas, conseille à son neveu de l'aimer. Que de gens, comme M. de Gouvignac, ordonnent ce qui est déjà fait ! Dans le peu de mots que l'auteur met dans la bouche d'Henriette, on est fâché de l'entendre dire :

. . . Soins, démarches, *dépense*,
Rien ne vous a coûté.

Quant à Daricour, qui joue un personnage fort secondaire, *il paraît versé dans la littérature ;* car on voit, dans les vers suivans, qu'il a lu son *Lutrin* :

J'admirais du major l'*appétit indomptable*,
A la place d'honneur, auprès de vous à table.

Mais ses études ne lui ont guère profité pour l'art des transitions, et l'on trouvera qu'il passe trop brusquement d'un objet à un autre, quand, après avoir dit assez raisonnablement :

Mais vous compromettez ainsi la dignité
De monsieur Gouvignac....

à madame Belval, qui lui répond :

Dites sa vanité,

il se met tout à coup à parler de Cléofile, sans autre préparation que ce dicton banal :

A propos, je vous veux parler de Cléofile.

Madame Belval, qui a plus étudié que son directeur les auteurs comiques, sait lier plus habilement les différentes

Digitized by Google

parties de sa conversation. Voyez quel heureux à-propos dans la manière dont elle annonce l'arrivée du major aux deux amans qui se querellent :

Ah! vous êtes brouillés. . . . . .
Ce n'est pas cet instant que vous devez choisir;
Quand l'ennemi s'avance, il faut se réunir.

J'oubliais de parler de la femme de chambre de la comédienne, d'Agathe, piquante Provençale, qui est, avec Cléofile, ce qu'il y a de plus gai et peut-être de mieux dans l'ouvrage. Elle veut jouer la tragédie malgré son accent :

.... L'accent?... j'en ai peu; quelqués mots en passant,
Croyez-vous? Cé n'est rien; et quand on a dé l'âme,
C'est là l'essentiel, à cé qué dit madame;
Et dé l'âmé! j'en ai! Jé mé sens enflammer,
Quand j'écoute au logis madamé déclamer.
Tous les soirs, sans manquer, jé vais dans les coulisses,
Jé l'entends applaudir; cé sont là mes délices.
Jugez commé mon cœur dé plaisir bondira
Lorsqué cé séra moi qué l'on applaudira!

Nous avons fait assez de citations pour qu'on puisse juger du style. Un peu plus de verve, de *vis comica*, et des rimes plus exactes (on trouve trois fois *amie* qui rime avec compagnie), et rien n'y manquerait.

La Comédienne est suivie de quelques scènes impromptu, prologue joué à l'Odéon le 1er. janvier. Cette bluette se recommande aussi par le style; on va en juger par le couplet suivant. C'est une tireuse de cartes qui parle :

L'avare, le joueur, demandent des trésors;
L'ambition veut voir couronner ses efforts;
L'auteur croit de son nom remplir la France entière;
Le jeune homme poursuit une riche héritière;
La vieille s'est promis d'avoir un jeune époux;

Digitized by Google

Tel mari de son sort cherche la triste preuve ;
Sa femme veut savoir quand elle sera veuve.
Il faut les flatter tous.

T.

VARIÉTÉS.

On parle beaucoup dans le public d'un ouvrage nouveau, qui n'a pas encore paru à Paris. En voici quelques fragmens ; nous croyons qu'ils piqueront la curiosité de nos lecteurs :

« Les faits les plus graves en eux-mêmes, les plus étendus par leurs résultats, ne sont pas toujours connus, soit dans leurs principes, soit dans leurs mobiles ; trop souvent le public n'a que des apparences pour motifs de ses jugemens. Ses opinions se forment sur les récits qu'il reçoit, la plupart du temps, des mains qui ont pris le moins de part à l'action ; l'honneur est attribué à qui il n'appartient pas, le blâme est appliqué à qui n'a rien fait pour le mériter ; ainsi l'erreur va circulant, s'affermissant, et la crédulité des contemporains lègue aux générations qui suivent un héritage de déceptions, fruit de l'ignorance des uns et de la confiance des autres soit à affirmer ce qu'ils ignorent, soit à accepter ce qu'ils trouvent affirmé. Par-là se forme une histoire fausse, espèce de fable convenue qui n'apprend rien, qui fait même quelque chose de pire, puisqu'elle apprend l'erreur, qu'elle dénature les faits, et qu'elle déplace les acteurs.

» L'histoire a un but tout opposé, et ce n'est pas de cette fausse monnaie qu'il faut remplir le monde : la vérité est l'intérêt de tous. Un homme de la tête duquel des éclairs de raison échappaient comme des rayons de clarté échappent d'un ciel chargé d'orages, Diderot a dit qu'il ne fallait qu'une idée fausse pour faire d'un homme un monstre. Que sera-ce d'un peuple entier, nourri de doctrines ou de notions erronées ? Or voilà le régime auquel, par ce qu'on lui a dit, et par ce qu'on ne lui a pas dit, le

Digitized by Google

peuple français est tenu depuis vingt-sept ans. L'erreur a produit les égaremens, et les esprits faussés ou faux ont fait encore plus de mal que les esprits pervers; il faut donc en revenir à publier la vérité, en tout ce qui intéresse les peuples, écarter les timides ou cauteleuses maximes de Fontenelle, et frayer la route vers la guérison des esprits, par la probité du langage qu'on leur fera entendre; mais ce service ne leur sera pas rendu par l'histoire telle qu'elle est écrite aujourd'hui; elle a la fausseté du roman sans le mérite de ses agrémens, ses mensonges sans la grâce de ses fictions, et l'on pourrait appliquer au dégoût qu'inspire la manière dont elle est écrite, le mot de Walpole mourant, à son ami qui lui demandait quelle était la lecture qu'il désirait qu'on lui fît : Tout ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas de l'histoire. »

L'auteur peint ensuite l'éclipse de l'heureuse étoile de Bonaparte, et le dernier éclat qu'elle jeta :

« C'était le crépuscule du météore; il s'éteignait : l'esprit, plus captif dans un corps appesanti par les délices de la vie royale, perdait de cette tension qui n'avait encore fléchi sous aucun fardeau. Dans une lettre qu'il écrivit à Murat, pour l'engager à se rendre à l'armée, Bonaparte se plaint de la difficulté qu'il éprouve à monter à cheval; la pourpre avait agi, et le luxe soufflant sur lui ses vapeurs assoupissantes, allait, comme au temps des Romains, ouvrir les voies aux vengeances de l'Univers :

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Tout annonçait la décomposition de l'empire; et quand la foudre, rapprochant et redoublant ses coups, vint frapper aux côtés de Napoléon ses confidens les plus chers, ses plus vieux frères d'armes, on sentait réveiller en soi les superstitions innées, qui, dans ces coups du hasard, marquent les pronostics des grandes catastrophes. »

L'auteur passe ensuite en revue les différentes vexations du règne de Bonaparte, et les misérables manœuvres de son despotisme.

« On ne put empêcher un coup d'autorité, le plus bi-

Digitized by Google

zarre, le plus cruel, auquel un prince se soit livré depuis que l'Europe est civilisée. Ce fut l'enlèvement de cent séminaristes de Gand, qu'on envoya à Vezel servir dans l'artillerie; et, pour qu'il ne manquât rien à ce scandale, un grand nombre de diacres et de sous-diacres, que leur caractère avait fait excepter de cette mesure, peu de jours après cet enlèvement, sur un ordre venu de Dresde, furent traités de même, et condamnés à partager le sort de leurs infortunés camarades. »

« Qu'on juge de l'effet que produisait dans la Belgique, au milieu d'un peuple religieux et ennemi, et faisant servir la religion à l'appui de sa haine, le spectacle d'une longue file de voitures chargées de ces innocentes victimes, traversant, en habit de leur état, ces mêmes campagnes qu'un jour elles devaient bénir, et que leur malheur attristait! Dans le même temps, Napoléon, de son autorité privée, cassa le jugement rendu par la cour d'appel de Bruxelles, dans l'affaire de l'octroi d'Anvers, sur la déclaration d'un jury qui, cependant, était composé de citoyens respectables, presque tous employés et français; ce qui donnait moins de prise à la suspicion de faveur pour les accusés. L'arrêté du conseil d'état, le sénatus-consulte, imposés de même par l'autorité, achevaient de rendre cette procédure monstrueuse. Un prince juge et réformateur de jugement, accusateur d'un tribunal tout entier; les premiers corps de l'état forcés de se prêter à un pareil renversement de l'ordre social! Je vis cent Laubardemont sortir de la tombe, et la société dissoute. » . . . . . .

. . . . . .

« A peu près dans le même temps, Bonaparte chercha à satisfaire sa passion personnelle contre le prince de Suède. Le ministre de l'intérieur envoya dans tous les départemens *un patron* sur lequel furent taillées les adresses qui, peu de temps après, arrivèrent de tous les côtés chargées de malédictions contre le prince auquel il n'avait à reprocher que de servir les intérêts du pays qui l'avait appelé à régner sur lui, et d'être habile et heureux à la guerre. »

. . . . . .

Digitized by Google

« Le 26 janvier, Bonaparte partit de cette ville qu'il ne pouvait plus défendre, et qu'il n'aurait pas dû revoir. Une seule affaire, comme on le pense bien, occupait tous les esprits. Qu'allait-on devenir? La garde nationale serait-elle mise en activité au dehors de la ville? L'ennemi avancerait-il? Que venait-il faire? Que ferait-on au congrès de Châtillon? Il y avait là de quoi exercer les esprits. Mais à travers les différences d'opinions que devait nécessairement produire une situation aussi compliquée, on trouvait partout une tendance décidée à s'affranchir de la domination du moment. Sans s'entendre, sans chercher même à s'entendre, on était d'accord sur le premier point. On s'entendait en se regardant; il y avait je ne sais quelle odeur de conspiration répandue sur toute la ville. Quand les choses en sont venues à ce point, elles sont bien avancées, bien fortes; et ce qui arrive toujours dans ces espèces de conspirations de volonté générale, ce qui est le secret de tous, est toujours le mieux gardé. Tout le monde parle, et il n'y a ni traîtres, ni indiscrets. Sûrement, depuis bien des années, personne n'avait été tenté de se jouer à la puissance de Napoléon: on s'estimait heureux d'en être inaperçu, ou bien oublié. A cette époque on ne le craignait pas moins, peut-être plus, et de toutes parts la bride était lâchée aux discussions les plus hasardeuses, aux indications les plus périlleuses. Cela ne durera pas .... La corde est tendue.... Il n'y en a pas pour long-temps. On n'entendait que cela dans tout Paris: c'était le texte et le résultat de toutes les conversations. »

« L'exaspération portait entre autres choses sur la scène qui avait suivi la clôture du corps législatif, et sur quelques sorties violentes auxquelles Napoléon s'était abandonné contre des hommes qui occupaient un rang distingué dans la société. »

« Le sentiment de la liberté n'était pas éteint, pas plus que celui de la dignité. Quel que fût l'état dans lequel le corps législatif eût été tenu pendant beaucoup d'années, les Français y étaient fortement attachés, comme au moyen possible de la liberté, comme à son

Digitized by Google

image toujours subsistante au milieu d'eux. Ils ne le prisaient point par ce qu'il faisait, mais par ce qu'on pouvait faire avec lui : aussi celui de ses membres qui le premier rompit le silence, et qui par-là se trouva être *l'aîné* des opposans à Napoléon, fut-il soutenu par une opinion qui rendit son nom populaire, et qui fit éclater partout les sentimens qu'il avait manifestés. »

« Il ne faut jamais désespérer d'un pays dans lequel il y a un corps législatif : quelques fautes qu'il fasse d'ailleurs, un jour ou l'autre il fera bien. Il porte en lui-même le principe du redressement de ses torts et de sa propre réformation. »

« En voyant manquer aux hautes convenances que commande le rang suprême, et qui doivent être plus observées à mesure que les nations avancent en civilisation, un peuple tel que le peuple français se sent d'autant plus offensé, que c'est dans sa dignité propre, dont le prince est dépositaire, qu'il est blessé. On a interverti le sens véritable de la *Majesté*. On l'a fait passer pour le moyen d'en imposer au peuple; au contraire, elle n'est *Majesté* que parce qu'elle le représente, et elle l'est d'autant plus, qu'elle le représente mieux. »

. . . . . .

« Se soumettre à son semblable, est l'acte le plus pénible pour l'homme : tant de choses sont comprises dans cette soumission ! Avant d'en venir là, il faut qu'on montre ses titres. Les premiers, les meilleurs de tous, me paraissent, sans contredit, ceux de la naissance dans ces familles à part, qu'une consécration particulière a, par le consentement unanime des peuples, placées à peu près sur tous les trônes connus : c'est la loi commune de l'univers. Là, l'obéissance est pleine de dignité. A leur défaut, aux époques de ces grands déplacemens qui surviennent quelquefois au sein des nations, et presque toujours pour leur malheur, lorsqu'un homme, se dégageant avec éclat de la foule, s'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure, saisit toutes les imaginations, tous les intérêts, commande au loin comme auprès de lui, ne trouve partout qu'obéissance et résignation, porte sur

Digitized by Google

ceux-ci une main consolatrice, sur ceux-là une main qui fait tout fléchir sous elle, amène les plus grands princes à briguer son alliance, à mêler leur sang avec le sien; alors l'obéissance se confond avec le service de la patrie sous un chef nécessaire; alors elle se lie au mouvement qui entraîne toute société, et qui ne lui permet pas de s'arrêter. Les sociétés humaines n'ont pas été établies pour attendre leurs chefs, mais pour marcher avec eux; non pas pour disputer, mais pour se conserver; en attendant que des droits soient fixés, reconnus ou repris, il faut qu'elles se soutiennent; il faut que les frontières soient couvertes contre l'ennemi; que la justice maintienne la paix entre les citoyens; que l'administration leur prête ses soins, et reçoive leurs tributs; le guerrier, le juge, le magistrat, tous les membres de l'état doivent continuer de payer leur tribut à la patrie; s'ils faisaient autrement, les anciens possesseurs pourraient bien ne retrouver que des champs déserts ou couverts de ronces, au lieu que la continuation de leurs travaux a préparé pour leur retour les fleurs et les fruits dont ils les retrouvent chargés. »

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Monsieur,

Je compte vous envoyer quelques épigrammes inédites de nos poëtes célèbres, et surtout de celui qui se place, en ce genre, à côté de J.-B. Rousseau. M. Ginguené, dans son édition des *Œuvres de Lebrun*, n'a pu souvent mettre les noms des auteurs blessés, et a même été obligé de supprimer quelques épigrammes. Cependant il importe au public que des pièces sorties de la plume d'un grand maître ne soient pas perdues. C'est ce qui m'en-

Digitized by Google

gage à entretenir avec vous cette petite correspondance littéraire.

Je vous enverrai aujourd'hui une épigramme de Lebrun qui manque à ses œuvres; mais je la ferai précéder d'une autre sur le même auteur, pour en faire sentir tout le sel.

M. Paulin Crassous, sous le voile de l'anonyme, avait attaqué Lebrun dans un journal. Le poëte riposta par cette épigramme :

A l'auteur anonyme de quelques vers contre moi.

Quand on est lâche, ou qu'on est sot,
On est à l'aise sous le masque.
Le brave ose lever son casque;
Le vrai talent signe un bon mot.
Mais toi, faquin pusillanime,
Jugeant, rimant comme Pradon,
Tu pourrais bien signer ton nom,
Et rester encore anonyme.

C'était un avis à l'auteur *anonyme* de se taire; mais, malheureusement pour lui, il n'en fit rien, et donna sa *signature*. Lebrun lui décocha ce quatrain, et le força pour cette fois au silence :

Eh bien! lecteur, je m'en doutais;
Ce que j'ai dit, Crassous l'atteste;
Crassous se nomme, et Crassous reste
Plus anonyme que jamais.

La répétition du *nom* est d'autant plus heureuse qu'il devient plus *anonyme*, par cela même qu'il est plus prononcé. Et quel nom harmonieux surtout !

Q.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

Par ordonnance du roi, en date du 7, M. Laîné, président de la chambre des députés, est nommé ministre de l'intérieur;

M. de Vaublanc est nommé ministre d'état, et membre du conseil privé;

S. M., prenant en considération l'état de santé de M. le garde-des-sceaux, le comte de Barbé-Marbois, et voulant pourvoir à l'administration du département de la justice, a ordonné que Mgr. le chancelier de France reprendrait les sceaux du royaume.

— On écrit d'Auch qu'on vient enfin d'arrêter le fameux Williams, déserteur anglais, qui, depuis deux ans, s'était réfugié chez le sieur Barbazan, à l'île Jourdain. Cet homme, d'une force prodigieuse et d'un caractère extrêmement violent, était devenu la terreur de tous les paysans et de tous les domestiques du canton. M. Barbazan seul pouvait lui imposer. C'était surtout dans l'ivresse qu'il déployait cette force redoutable; rien ne résistait alors à sa fureur; les barres de fer pliaient entre ses mains comme de fragiles roseaux; d'un coup de poing, il enfonçait une cloison; avec le seul secours de ses doigts, il arrachait les clous les plus gros. Un jour, dans un de ses accès, il saisit par le milieu du corps un domestique, le porta toujours en courant pendant cinquante pas, et le lança par-dessus un mur assez haut, au pied duquel coulait une petite rivière. Heureusement pour le nouveau Lycas qu'il tomba sur des branches de saules, et qu'il en fut quitte à peu près pour la peur. Cet Hercule moderne vient d'être transféré au fort de Toulon.

— Le maréchal de camp Pillet, auteur d'un ouvrage sur l'Angleterre, dont on a beaucoup parlé, et qui est devenu déjà très-rare, est mort à Paris la semaine dernière, des suites des maladies qu'il avait contractées dans les prisons du pays dont il a tracé un tableau peu flatté.

Digitized by Google

— Lord Wellington est de retour à Cambrai; il est question de changemens dans les cantonnemens des troupes alliées.

— On débite dans ce moment une caricature qui représente deux Normands, le père et le fils, que l'on conduit au gibet. Ce dernier pâlit, et recule devant le fatal instrument. Son père lui dit : « Si tu ne l'aimes point, » du moins n'en dégoûte pas les autres. »

— M. Gauthier, capitaine de frégate, est parti de Toulon le 16 avril. Cet officier est chargé de déterminer la position des caps et des côtes qui forment le contour de la Méditerranée. De semblables travaux vont avoir lieu, d'après les ordres du roi, sur les côtes de l'Océan. Les cartes de ces côtes avaient été levées sous le règne de Louis XIV avec toute l'exactitude que les connaissances acquises à cette époque permettaient de leur donner; le roi a reconnu qu'il importait de procurer aux marins des cartes d'une parfaite précision, en mettant à profit les méthodes que les progrès des sciences et le perfectionnement des instrumens ont introduites.

— Ce n'est pas seulement par des lois, dont le crime et l'intrigue n'éludent que trop souvent les plus sages dispositions, c'est par des épreuves rigoureuses et des préliminaires capables d'effrayer les plus intrépides, que les Zurickois font respecter la sainteté du mariage. Dès que deux époux ont manifesté juridiquement l'intention de demander le divorce pour incompatibilité d'humeur, on les enferme dans une tour sur le lac, tête à tête pendant quinze jours. Ils n'ont qu'une seule chambre, un seul lit de repos, une seule chaise, un seul couteau; de sorte que pour s'asseoir, se coucher, se reposer et manger, ils dépendent absolument l'un de l'autre. Soit ennui, soit réflexion, il est rare que les deux prisonniers ne renoncent pas à leur projet avant la quinzaine.

— Aussitôt après l'arrestation de Mgr. le duc d'Angoulême par les troupes de l'usurpateur, on l'enferma dans la maison d'un habitant du Pont-Saint-Esprit. Sur la cheminée de l'appartement dans lequel il fut détenu,

Digitized by Google

se trouvait une pendule sur laquelle était représenté François Ier. écrivant à sa mère : *Tout est perdu, fors l'honneur.* Notre prince, quoique dans une circonstance bien différente, pouvait tenir le même langage que l'illustre preux; le vainqueur de Marignan, défait à Pavie, ne voyait du moins que des étrangers autour de lui, tandis que le descendant de Henri IV était prisonnier chez les Français.

— Le roi avait fait un distique latin pour la statue de Louis XVI. Il a trouvé meilleur celui que M. Puymaurin avait fait sur le même sujet, et il l'a nommé conservateur du cabinet des médailles.

— Lors de l'avant-dernière guerre de la Prusse contre la France, le fameux major Schill, avec son corps franc, avait pris quatre chevaux d'une beauté rare et destinés à Bonaparte. Celui-ci fit écrire au major pour les réclamer, et adressa la lettre au *capitaine de brigands Schill.* Le major commença sa réponse par ces mots : *Monsieur mon frère.*

— M. Désodoards, qui continue l'*Histoire de France* commencée par M. Velly, Villaret et Garnier, a eu l'honneur d'être admis à présenter à S. M. le premier volume de cette continuation, seizième de la collection in-4°.; contenant les règnes de Charles IX et de Henri III, et partie de celui de Henri IV jusqu'en 1596. S. M. a daigné accueillir cet hommage avec bonté.

L'auteur a poussé son histoire jusqu'au règne de Louis XVI. Sous Bonaparte on enleva son édition, et cet acte tyrannique arrêta la publication, reprise aujourd'hui, d'un ouvrage dont cet écrivain a consacré cinquante ans de sa vie à rassembler les matériaux.

— Il n'était bruit à Toulouse que d'une prophétesse dont l'autorité acquérait d'autant plus de crédit qu'elle ne prédisait que malheurs et désastres. Les uns y voyaient une envoyée du ciel, les autres un suppôt de Satan. Les autorités n'y ont vu qu'une échappée des Petites-Maisons, et l'ont renvoyée dans la Beauce, sa patrie, d'après le principe que *nul n'est prophète en son pays;* c'est le plus sûr moyen de dissiper le prestige.

Digitized by Google

— On dit aussi qu'à Londres un visionnaire a manqué de se faire une réputation immense. Il n'avait prédit rien de moins que la destruction de la ville à jour nommé. Malheureusement le jour fatal s'est passé sans que la ville soit détruite, et le prophète y a gagné du moins de trouver son logement tout prêt à l'hôpital des fous. L'époque ne paraît pas heureuse pour les charlatans.

EXTÉRIEUR.

— Les journaux parlent de nuages menaçans qui s'élèvent entre la Suède et le Danemarck.

— Le contingent danois qui était en France retourne dans son pays.

— Les côtes de la Calabre sont infestées par une association de brigands, qui se font connaître sous le nom de *charbonniers*. Le simple brigandage ne paraît pas être le seul but de ces espèces de flibustiers : on suppose qu'ils tiennent à un parti et à des systèmes; on les compare à ces sociétés formidables qui ont jadis désolé l'Allemagne. La cour de Naples a fait venir de Sicile des troupes fidèles pour surveiller et réprimer leurs mouvemens.

— Le mariage de la princesse Charlotte avec le duc de Brunswick a été célébré à Londres.

— On présume que madame la duchesse de Berry se sera embarquée à Naples le 7 ou le 8 mai, et qu'elle pourra être rendue à Marseille pour le 10.

— L'île de Curaçao a été remise aux Hollandais.

— Il s'élève sur les bords de l'Ohio, grande et belle rivière d'Amérique, une ville, nommée la *Nouvelle Vevey;* elle paraît devoir servir de point central à la colonie fondée par de riches propriétaires du canton de Vaud, qui, en 1801, quittèrent l'Europe pour se soustraire au prétendu acte de médiation imposé à leur pays par Bonaparte. Ils ont nommé *New-Suizzerland* (Nouvelle Suisse) cette autre patrie.

Digitized by Google

—On remarque le passage suivant dans le bref adressé par Sa Sainteté à la congrégation chargée de la rédaction d'un nouveau code qui va ramener la juridiction ecclésiastique à ses bornes naturelles, en réformant les tribunaux d'inquisition et du Saint-Office dans les pays ou ils sont encore en vigueur. « Ne perdez pas de vue que le moyen de rendre la religion puissante dans tous les états, c'est de la montrer divine, et n'apportant aux hommes que des consolations et des bienfaits : *Aimez-vous les uns les autres*, » telle doit être la loi de l'univers.

—L'*Oracle de Bruxelles* contient l'anecdote suivante, qui nous a paru d'un intérêt trop général pour n'être pas publiée :

En août 1785, miss Anne Frankland, fille d'un ministre, badinant avec un petit chien, en fut mordue à la lèvre ; les cris de cette demoiselle attirèrent une servante occupée à laver le linge ; celle-ci voulut saisir le chien, et elle en fut mordue au bras. Miss Frankland, ne croyant point que son chien fût enragé, ne fit aucun remède pour prévenir l'hydrophobie, et mourut bientôt avec tous les symptômes de cette effrayante maladie ; mais la servante, ayant continué immédiatement après cette scène à laver et à tenir son bras dans l'eau de savon, n'a éprouvé aucun accident ; ce qui ne peut être attribué qu'à l'effet de l'huile et de la soude en mélange chaud et aqueux.

MERCURIALE.

— Le Diable Boiteux *pâlit* maintenant ; il avait commencé par se fâcher *tout rouge ;* nous l'avons vu ensuite rire *jaune* : son numéro d'hier était *feuille-morte ;* il paraît, et *pour causes*, devoir s'en tenir là.

— Un veuf inconsolable s'est présenté dernièrement dans l'une des mairies de Paris pour avoir l'extrait mortuaire de sa femme ; on lui demande quelques jours pour l'expédier, il insiste : *Pourriez-vous me refuser?* dit-il, *j'en ai besoin au plus tôt pour ma satisfaction particulière.*

Digitized by Google

— M. l'abbé Faria, ennuyé de s'entendre reprocher, à l'occasion de ses représentations magnétiques, que ses *sujets* font semblant de dormir, et voulant prouver sans réplique qu'il fait parler des personnes plongées dans un profond sommeil, vient, dit-on, de prendre des arrangemens avec plusieurs abonnés de la *Gazette de France*, qui serviront tour à tour à la démonstration de ses étonnantes découvertes. L'abonné de service commencera par lire la *Gazette* chez lui, et sera emmené tout endormi, son journal à la main, dans la salle de Tivoli, lieu des séances de M. l'abbé.

— La clôture des chambres vient de couper les vivres aux journaux quotidiens. Leur détresse les a réduits à pêcher des nouvelles dans le Bosphore. Voici ce que nous apprennent les correspondans du *Journal des Débats* et du *Constitutionnel* : Un incendie s'est manifesté à Péra (faubourg de Constantinople). Le grand-visir et le capitan-pacha sont montés *eux-mêmes* aussitôt sur le toit d'une maison voisine du théâtre de l'événement, afin de mieux juger du progrès du mal *et d'y porter remède*; leur empressement était *au comble*, lorsque le toit s'est abîmé sous leurs pieds. Les correspondans des deux journaux assurent que ces messieurs en ont été quittes pour une légère contusion; d'où l'on doit conclure qu'à Constantinople, comme à Paris, on peut tomber de très-haut, et ne s'en porter pas moins bien.

— M. Picard, fatigué des plaisanteries des journalistes sur *la solitude* de l'Odéon, a imaginé un excellent moyen de forcer ces aveugles volontaires à distinguer et apercevoir enfin le monde qui fréquente *incognito* son théâtre. Il va faire rétrécir et surbaisser sa salle. Ainsi les vieux habitués, les billets donnés, et les entrées *gratis*, lui assureront tous les jours à peu près chambrée pleine. Y aura-t-il alors beaucoup de théâtres dont on pourra en dire autant ?

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

ÉLÉGIE.

Momens délicieux de bonheur et d'ivresse,
Helas! qu'êtes-vous devenus?
Je sens trop qu'à jamais mon cœur vous a perdus,
Puisque Thémire me délaisse.
La volage trahit sa foi;
Elle aime un autre amant que moi;
Ma flûte, mes chansons ne savent plus lui plaire:
Si, comme elle, du moins j'avais l'âme légère!
Si je pouvais aussi changer!
Il est si doux de se venger
D'une ingrate qui nous préfère
Les transports d'un nouveau berger!

Digitized by Google

Aussi-bien ce n'est pas la seule du bocage
Qu'Amour ait faite pour charmer;
Il en est tant qu'on peut aimer,
Et qu'on peut aimer davantage.
Parmi ces objets séduisans
Voyez briller la jeune Adèle :
Fraîche comme la fleur des champs,
Elle est pure et simple comme elle.
Heureux l'amant qui lui plaira!
Heureux qui l'aura pour amie!
Quand une fois elle aimera,
Elle aimera toute la vie.

Allons, perfide, c'en est fait;
Plus de repentirs, plus d'alarmes;
Je t'abandonne sans regret,
Une autre va sécher mes larmes.
Déjà digne objet de mes vœux,
Tous les matins, avant l'aurore,
Adèle aura les dons de Flore
Dont je parfumais tes cheveux.
Ces tourtereaux, couple fidèle,
Que mes soins nourrissaient pour toi,
Eh bien! c'est encore Adèle
Qui va les recevoir de moi.
N'aspirant plus qu'à te déplaire,
Partout à toi j'irai m'offrir
Avec l'amante qui m'est chère,
Et, dans ma trop juste colère,
Je ferai tout pour te haïr....
Mais que dis-je? où m'emporte une douleur mortelle?
Infortuné, qu'espères-tu?
Que faire contre une infidèle?
Ta haine et ton courroux la rendront-ils moins belle?
Hélas! en la perdant, toi seul as tout perdu!

Digitized by Google

ÉPITRE A M. LE CHEVALIER DE L***.

Enfin de ses projets guerriers
Ta jeunesse est donc détrompée!
Las du plus rude des métiers,
Tu viens au sein de tes foyers
Poser ton casque et ton épée,
Et ta valeur désoccupée
Se repose sur des lauriers!
J'aime cette nouvelle vie
Libre et si bien faite pour toi :
Tu regretteras peu, je croi,
Les fers qu'une imprudente envie
Te fit demander malgré moi.
Le talent même et le courage
Ne suffit pas dans les hasards;
Il faut aux vrais enfans de Mars
Un peu de folie en partage;
Et le ciel t'avait fait trop sage
Pour commander à des hussards.
Témoin cette épître charmante,
Ces vers où ton heureux crayon
Sait rendre Minerve attrayante,
Et d'une grâce séduisante
Embellit l'austère raison.
Je me plais aux douces images
Que tu me fais de ton destin :
Je te vois, parmi tes bocages,
Promener tes pas sans dessein,
Et reposer sous leurs ombrages,
Virgile ou Racine à la main.
Près de toi mon âme est guidée;
Je suis tes travaux, tes loisirs,
Et me fais, du moins en idée,

Digitized by Google

Le compagnon de tes plaisirs.
Cher ami, c'est dans la retraite
Que l'on peut prétendre au bonheur;
Ce dieu ne court point, il s'arrête
Dès qu'il trouve la paix du cœur.
Pour lui tu vas prendre la lyre (1).
Ah! qu'il te comble de faveurs,
Et puissent les chants qu'il t'inspire
Être avoués des doctes sœurs!
Charmé de sentir leur ivresse,
Cher ami, tu compareras
Aux divins honneurs du Permesse
La gloire affreuse des combats:
Sur le Pinde, à l'abri des armes,
Et loin des palmes des guerriers,
Tu verras fleurir des lauriers
Qu'on n'abreuve jamais de larmes!...
O muses, de vos nourrissons
Que le destin doit faire envie!
Guéri de l'humaine folie,
Heureux qui borne à vos chansons
Ses travaux, sa philosophie,
Et puise en vos douces leçons
L'oubli des peines de la vie!
Ah! que jamais loin de leur cour,
Ne t'entraîne une erreur nouvelle!
Que ton encens leur soit fidèle!
A Mars renonce sans retour!
Du noble feu qui te domine
Ne crains pas de suivre l'attrait:
Le dieu de la double colline
A taillé de sa main divine
La plume qui fut ton plumet:
Elle sera mieux, j'imagine,
Entre tes mains qu'à ton bonnet. DE CAZENOVE.

(1) L'Art d'être heureux, poëme.

Digitized by Google

LA COQUETTE FIDÈLE.

Pourquoi toujours prétendre que la femme
Aime à changer et d'amant et d'amour?
J'en sais une qui nuit et jour
Montre sur ce sujet la force de son âme;
L'aimable Lise est, je le croi,
De la fidélité le plus parfait modèle;
Car enfin être jeune et belle,
Et constante surtout, c'est beaucoup, suivant moi.
Pour son honneur peut-être, il faut que je révèle
Le secret de son tendre cœur,
Le nom de l'objet qui sur elle
Exerce un pouvoir enchanteur.
Combien il est heureux! Lui seul voit tous ses charmes,
Reçoit ses doux baisers, connaît tous ses désirs,
Entend ses plus brûlans soupirs;
Et si d'amour Lise versa des larmes,
Il en est seul la cause. Enfin il faut la voir
Pour lui s'abandonner à la plus douce ivresse,
S'abandonner, oui, du matin au soir,
Et lui prodiguer sa tendresse.
Mais expliquez-vous donc, nous désirons savoir
Quel est l'amant que Lise tant caresse:
Quel est l'amant? c'est son miroir.

ÉPIGRAMME.

Certain époux voyait peindre sa femme:
Le peintre, en terminant le portrait de la dame,
Demandait au mari s'il ne serait pas mieux,
Pour que l'accord des traits devînt plus gracieux,
Qu'il dût tenir la bouche demi-close.
Si ce n'est pas trop impossible chose,
Et de la ressemblance enlever tout l'effet,
Par grâce, dit l'époux, fermez-la tout-à-fait.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Un ami de fort loin me vient rendre visite ;
Sans lui je ne puis rien, il fait tout mon mérite ;
Au moment qu'il paraît il nous naît un enfant
Du genre féminin, et qui marche en naissant ;
La brunette à l'instant commence sa carrière,
Sans avoir jamais fait un seul pas en arrière,
Qu'une fois seulement *en faveur d'un grand roi* ;
Mais, ayant aussitôt pris son premier emploi,
Elle instruit les passans sans dire une parole ;
Tandis que je leur montre et l'un et l'autre pôle.

LOGOGRIPHE.

Sous l'ère de la république
Je devins tout-à-fait étique ;
Aujourd'hui je suis mieux nourri,
Quoique des deux tiers maigri.
Selon le calme et la tempête,
Je lève ou je baisse la crête,
Et par un destin singulier,
Il me faut mettre à bas la tête
Si l'on veut que je sois entier.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Moulin à vent*.

Digitized by Google

NOTICE

Sur le soi-disant *Ordre du Saint-Sépulcre.*

Plusieurs journaux, en rendant compte de l'ouvrage intitulé, *Précis historique de l'Ordre royal hospitalier-militaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, par M. le comte Allemand, vice-amiral, administrateur général de l'ordre, etc, etc., ont élevé des doutes sur l'authenticité de l'existence de cet ordre, et se sont égayés aux dépens des membres de cette association.

Il m'a semblé que le public accueillerait avec intérêt une courte notice sur l'origine de l'ordre du Saint-Sépulcre, que M. le comte Allemand a confondu avec les ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem.

L'ordre du Saint-Sépulcre n'a jamais été, depuis son établissement jusqu'aux événemens de 1789, qu'une simple confrérie. On sait que ces sociétés furent formées vers la fin du treizième siècle, et que saint Bonaventure, d'abord cordelier, puis cardinal, a été l'instituteur de ces réunions. Quelques historiens prétendent que saint Louis avait institué, en 1254, la confrérie des Chevaliers Voyageurs et Palmiers du Saint-Sépulcre de Jérusalem; c'était l'année de son retour en France; mais, comme Joinville, dans l'édition publiée par Ducange, ou dans l'édition de 1761, ne fait point mention de cet événement, on est autorisé à rejeter l'opinion de ces écrivains. Deux ordres existaient seulement à cette époque: celui des Templiers, dont on connaît la fin malheureuse; et celui des Hospitaliers, autrement dits les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis de Rhodes, et aujour-

Digitized by Google

d'hui de Malte. Au surplus Sauval (1), Malingre (2), Piganiol de la Force (3), Lebeuf (4), Dom Lobineau (5), Heurtault (6), La Chesnaye-des-Bois (7), Gilles Corrozet, revu par Nicolas Bonfons (8), Jaillot (9), et tous les savans qui ont consacré leurs veilles à éclaircir les antiquités de la capitale du royaume, rapportent de la manière suivante la formation de cette confrérie, qui se rassemblait dans l'église collégiale du Sépulcre, rue Saint-Denis, à l'endroit où est maintenant la Cour Batave.

Plusieurs particuliers qui avaient pris la croix, et avaient fait le vœu d'aller au Saint-Sépulcre de Jérusalem, ou qui en étaient revenus, formèrent, au commencement du quatorzième siècle, une confrérie à laquelle Louis de Bourbon, comte de la Marche et de Clermont, donna 200 livres parisis, pour acheter une place dans la rue Saint-Denis, où ils pussent faire bâtir une église pour la confrérie, et un hôpital pour loger les pèlerins du Saint-Sépulcre qui passeraient par Paris. La donation eut lieu le 5 janvier 1325; la place fut achetée, et la première pierre fut posée le 18 mai 1326, par Guillaume, archevêque d'Auch, assisté de quatre évêques, de princes, et d'un grand nombre de personnes qualifiées. Cette confrérie ne fut néanmoins autorisée par lettres-patentes de Philippe VI, dit le Valois, qu'en 1329. Le jour de la fête de l'hôpital, le chapitre de Notre-Dame, qui comptait l'église du Saint-Sépulcre au nombre de ses

(1) Antiquités de Paris, tome II.

(2) Annales de la Ville de Paris.

(3) Description de Paris, tom. II, pag. 140.

(4) Histoire du Diocèse de Paris, tom. I, p. 269.

(5) Histoire de la Ville de Paris.

(6) Dictionnaire de la Ville de Paris, tom. IV, pag. 635.

(7) Dictionnaire des Français, tom. I, pag. 572.

(8) Antiquités de Paris, tom. I, pag. 120.

(9) Recherches sur la Ville de Paris, quartier Saint-Jacques-la-Boucherie, pag. 22.

Digitized by Google

quatre filles, parce qu'elle était bâtie sur la censive de Saint-Merri, venait en procession chanter la messe. Le troisième dimanche après la Pentecôte, les confrères se rendaient à la cathédrale pour escorter le chapitre qu'ils allaient ensuite reconduire; ils escortaient aussi le Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu.

L'hôpital du Saint-Sépulcre n'ayant pas été érigé, parce que le sépulcre de Jérusalem était devenu d'un accès trop difficile, le marquis de Louvois, étant vicaire général de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, obtint, en 1672, un arrêt qui réunissait audit ordre tous les hôpitaux et autres lieux où l'hospitalité avait été et n'était plus gardée. L'église et les dépendances du Sépulcre furent unies à l'ordre du Mont-Carmel; mais, d'après les réclamations des confrères, Louis XIV cassa son arrêt en 1693, et la confrérie rentra dans ses premiers droits. Comme tous les établissemens de ce genre, la confrérie fut supprimée en 1790; l'église fut vendue pour être démolie.

Après les preuves irrécusables qui viennent d'être rapportées, n'a-t-on pas lieu d'être étonné que, dans son épître dédicatoire au roi, M. le comte Allemand ait dit, en parlant de la confrérie, qu'elle était l'*ordre le plus ancien du royaume et chrétienté...., auquel étaient agrégées la famille royale, et les personnes les plus distinguées de l'état par leur naissance et leurs hautes dignités?*

Suivant l'auteur, le roi Louis VII en aurait dressé les statuts; mais où se trouvent-ils ces statuts, et pourquoi M. le comte Allemand ne les a-t-il pas rapportés? Il se borne à prévenir que l'original était resté dans les archives du couvent de Jérusalem; qu'une copie, du 24 juillet 1549, avait été déposée dans l'église du Saint-Sépulcre à Paris. Qu'est-elle devenue? La traduction française de deux ou trois articles, qu'on dit être extraits de cette ordonnance, ne peut être regardée comme une preuve de l'existence de l'original qui ne se trouve nullement dans le recueil des ordonnances des rois de France. Velly, Villaret, Garnier, Daniel, Mézerai et au-

Digitized by Google

tres, n'en font point mention. Comment un fait aussi important est-il resté inconnu à tous nos historiens? Comment ne s'est-il pas aperçu que dans la réponse évasive faite par S. A. R. Monsieur, frère du roi, sollicité de se mettre à la tête de la réunion, cet auguste prince, qui unit l'amabilité la plus gracieuse aux formes les plus honnêtes, a voulu se débarrasser adroitement d'une demande indiscrète?

L'auteur s'est étrangement trompé en suppliant S. M. de rendre à sa compagnie l'église de la Sainte-Chapelle, *que le saint roi Louis IX lui avait accordée pour la célébration de l'office divin.*

L'histoire de cette église, publiée en 1790 par l'abbé Morand, ne fait point mention de cette grâce, soit dans le corps de l'ouvrage, soit dans les pièces justificatives; Joinville a gardé le même silence. Qu'en faut-il conclure? Que M. le comte Allemand a été dans l'erreur, et que, sur de faux renseignemens, il a avancé un fait qui n'a jamais existé.

Livré à de grandes occupations, brave militaire, intrépide marin, l'auteur a sans doute chargé quelqu'un de lui extraire des matériaux, qui, joints les uns aux autres, n'offrent qu'une compilation fautive et mal digérée, sans ordre, sans plan, sans conduite. Les règlemens des chevaliers de Malte, du Mont-Carmel, de Saint-Lazare, ont été extraits pour en former un nouveau, qui devait rester entièrement enseveli dans son obscurité. Il n'existe d'autres chevaliers du Saint-Sépulcre que ceux qui, ayant été visiter les saints lieux, en ont été décorés par le prieur du couvent des Cordeliers à Jérusalem.

Tels sont en France MM. de Châteaubriant, le général Badia, connu dans les lettres sous le nom d'Ali-Bey, et deux ou trois autres; encore cet ordre n'est-il que toléré. *La confrérie des frères religieux et hospitaliers du Saint-Sépulcre* pouvait posséder parmi ses membres quelques personnages distingués; mais n'est-il pas ridicule, pour ne pas dire plus, d'y faire figurer toutes les Princesses de la famille royale? Comment ne s'être pas aperçu combien il était inconvenant de placer dans un

Digitized by Google

ordre militaire, du moins les confrères le regardent tel, les noms augustes de S. M. Marie Antoinette, S. M. Marie Josephine, Madame la Comtesse d'Artois, LL. AA. RR. Mesdames Clotilde, Élisabeth, puis les tantes de S. M.? Si parmi les membres qu'on dit avoir appartenu à la confrérie, on remarque quelques noms recommandables, que dire des noms de personnages absolument inconnus, tels que MM. Rose, Romatier, Boudin, Métrail, Maurice, Lignoux, Lourdel, Tornet, Lebel, Alary, Lebrun, Robin, etc, etc.? Enfin, on voudra bien encore remarquer que dans cet *ordre militaire* on compte l'archevêque de Paris, des évêques, des curés, des docteurs de Sorbonne, des abbés de tous les grades, et voire même des religieux. Comment pouvoir raisonnablement rattacher ce surnom de *militaire* au corps du clergé? On conviendra que cette singulière alliance de l'épée et de l'autel peut prêter à la réflexion, si ce n'est à la plaisanterie.

Il circule, au sujet de la restauration de la confrérie des Frères Religieux et Hospitaliers, une anecdote dont je ne garantis point l'authenticité, mais que j'ai plusieurs fois entendu raconter. On prétend qu'un opticien, dont le thermomètre est fort célèbre, faisant des recherches dans un carton qui renfermait des papiers de famille, découvrit une pancarte de confrère, avec sa croix; que cette marque distinctive le tenta, qu'il désira s'en revêtir, et qu'ayant fait part à plusieurs amis de sa belle découverte, il les aurait invités à se réunir à lui pour relever la confrérie, qui serait appelée ordre; que les amis émerveillés auraient prié l'un de nos marins distingués, décoré des signes de la valeur, de la bravoure et de la fidélité, de se mettre à leur tête; puis l'auraient incité à supplier Son Altesse Royale Monsieur, frère du Roi, à devenir le grand-maître de l'ordre; et que S. A., avec cette grâce particulière qui la caractérise, aurait adroitement renvoyé lesdits chevaliers, qui n'avaient pas su démêler les vrais sentimens du Prince qui, en les adressant à S. M., son auguste frère, voulait les congédier honnêtement.

Digitized by Google

Ces observations n'ont été écrites que pour venger l'honneur de M. le comte Allemand qui, sans doute par trop de bonté, s'est laissé circonvenir, et dont le livre, qui n'est sûrement pas de lui, prête trop au ridicule. Tout y est confondu ; tout y est pêle-mêle ; les faits les plus apocryphes y sont entassés et attachés sans ordre et sans goût. En un mot, c'est la plus mauvaise, pour ne pas dire la plus pitoyable de toutes les compilations. Elle fourmille d'erreurs chronologiques ou historiques; M. Cousin d'Avallon, l'un de nos plus grands compilateurs, est un aigle en comparaison de l'auteur qui a fourni son travail à M. le comte Allemand. C'est donc l'amour seul de la vérité qui a conduit ma plume, et, si je n'avais craint de faire de la peine aux membres de la *confrérie des Religieux Hospitaliers*, à présent, *Ordre royal hospitalier militaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, j'aurais rapporté la teneur du brevet de *confrère*, maintenant appelé *chevalier*.

Enfin, pour mieux prouver encore que cet ordre n'était qu'une confrérie, j'ajouterai que, le dimanche de la Quasimodo, les confrères, auxquels se réunissait la confrérie dite de *l'Aloyau*, se rendaient au Châtelet, et délivraient quelques prisonniers pour dettes. Ce pieux usage avait été établi en 1727; la confrérie escortait la procession des Cordeliers, qui conduisait les prisonniers; puis on retournait aux Cordeliers, où l'on chantait une messe en grec, au milieu de laquelle un jeune clerc tonsuré prononçait un sermon. La cérémonie achevée, le commissaire pour la délivrance des prisonniers, avec les officiers et gardes de la ville, conduisaient les prisonniers à l'hôtel du lieutenant civil, pour justifier des sommes payées pour leur mise en liberté, et les deux confréries allaient dîner ensemble.

G N. . . T.

Digitized by Google

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON

Et de la Cour de Louis XIV, ouvrage qui embrasse les règnes des Bourbons, depuis la ligue jusqu'à la régence du duc d'Orléans; par M. Lafont d'Aussonne. — Deux vol. in-8°., avec un beau portrait de madame de Maintenon, par Mignard. Prix: 10 francs.

A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

(1er. Extrait.)

De toutes les femmes célèbres, madame de Maintenon est, sans contredit, celle à qui la fortune et la renommée ont le plus chèrement vendu leurs faveurs; et, si quelque grande leçon pouvait dégoûter les humains de ce qu'on nomme la grandeur et la célébrité mondaines, assurément c'est le triste exemple de madame de Maintenon. De tous les dons que lui fit la nature, l'esprit et la beauté sont les seuls avantages que ses ennemis ne lui aient point contestés. Sa douceur et sa politesse, disent-ils, n'étaient qu'un adroit manége; sa modestie et son désintéressement, qu'un orgueil plein d'habileté; sa vertu, qu'une pruderie; ses aumônes les plus secrètes, qu'une ostentation; sa piété, qu'une hypocrisie coupable. Enfin, poussant leur humeur jusqu'à se contredire eux-mêmes, tantôt ils l'appellent concubine de Louis XIV, tantôt ils conviennent de son *mariage*, pour l'accuser alors d'intrigue, de séduction, et d'une ambition sans frein et sans mesure. Du vivant de Louis XIV, madame de Maintenon, respectée à la cour, était regardée, en général, comme l'épouse du monarque; à la chapelle, où Louis n'entrait jamais qu'en se prosternant devant le roi des rois, Françoise d'Aubigné occupait la lanterne ou tribune dorée de la feue reine. A cette marque expressive, à ce témoignage muet, et pourtant solennel, tout le monde reconnut le véritable état de madame de Maintenon; car Louis-le-Grand, le plus honnête homme

Digitized by Google

de son siècle, était incapable de tromper les hommes, et de vouloir tromper Dieu. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui dans cette feuille littéraire, fut annoncé, l'année dernière, dans tous les journaux. L'esprit de parti lui livra une guerre ou des combats, qu'on n'accorde pas ordinairement aux productions médiocres. La *Gazette de France*, le *Journal des Débats*, la *Quotidienne*, louèrent franchement et l'héroïne et l'auteur. On sut gré à l'écrivain d'avoir entrepris l'éloge de Louis XIV et de son règne mémorable, sous le règne de l'assassin des Bourbons. L'intention courageuse de l'auteur fit plaisir à toutes les âmes sensibles, et on lut avec un charme inexprimable *la Vie privée et publique de Louis-le-Grand*. L'ouvrage de M. Lafont d'Aussonne est une brillante et vaste galerie, où le pinceau le plus animé fait revivre, pour ainsi dire, tous les grands personnages, et tous les célèbres événemens du plus beau siècle qu'aient eu la France et le monde. Il paraît bien évidemment que l'auteur, indigné de la tyrannie impériale, voulut opposer la monarchie de Louis XIV à la sanglante domination de l'Italien, afin que la jeunesse, éclairée et désabusée par la comparaison, se rejetât, du moins par la pensée, dans cet ordre de choses qui fit le bonheur de nos pères, et dont nous nous étions privés par notre faiblesse ou par nos erreurs. L'imagination et la sensibilité ne marchent pas toujours le compas et la règle à la main. Le style de M. Lafont est quelquefois peut-être bien elliptique; mais la vivacité des comparaisons et des images entraîne le lecteur, avec tant d'empire et de séduction, que les grammairiens eux seuls ont le loisir de faire des observations et des plaintes. Heureux l'ouvrage dont on aime le sujet, l'ensemble et les détails! A notre avis, telle est l'opinion des gens du monde sur l'écrit que nous essayons d'analyser. Des extraits, tirés du livre lui-même, vont faire connaître la manière, les principes et le but de l'écrivain.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII. — Tome Ier.

Madame de Maintenon chérie du roi et de la reine.

Le roi fit donner contre-ordre au départ des princes, et souhaita pouvoir entretenir quelques instans madame de Maintenon.

« Madame, lui dit-il, en l'apercevant, je sais qu'au fond du cœur vous désirez l'éloignement de la marquise; mais votre franchise m'est connue, et je suis persuadé que vous ne formiez ce souhait que par amitié pour moi et pour elle-même. Mon abattement vous dit assez combien je souffre de tout ce qui m'arrive. J'aimais et j'aime encore madame de Montespan. Ses grâces naturelles et son esprit me rendaient sa société bien aimable. Et puis n'est-elle point la mère de mes enfans ! » A ces paroles le roi laissa couler quelques larmes.

« Sire, lui répondit madame de Maintenon, les bienfaits dont vous m'avez comblée, exigent de moi tant de zèle et de reconnaissance, que je serais bien coupable si j'abandonnais un moment vos plus chers intérêts. L'affliction où je vois le meilleur des princes me navre et m'afflige moi-même : je supplie votre majesté de vouloir bien ne pas en douter. Mais cette consternation où vous jette le départ d'une amie trop célèbre, en faisant l'éloge de votre bonté, ne justifie point pour cela cette liaison. La France entière voyait avec douleur son roi chéri livré à une passion condamnable; et tous les pères de famille vous regardaient, sire, comme un injuste ravisseur. Les ministres de l'Évangile ne savaient plus en quels textes puiser leurs salutaires avis; et dans votre chapelle, depuis long-temps, ils évitaient de nommer ou de désigner l'*adultère*, parce que leur amour et leur respect ne leur permettaient pas de désigner, d'humilier un grand roi. Madame de Montespan vous est chère, sire; et sa conduite vous défendait cependant de l'estimer. Elle avait abandonné pour vous un mari que cette disgrâce a couvert d'opprobre dans le monde, et dont vous êtes devenu, malgré vous-même, le persécuteur. Elle a déshonoré

Digitized by Google

sa famille : elle a imprimé sur votre règne une tache que toutes vos rares qualités n'effaceront peut-être pas, et que le pinceau de l'histoire couvrira d'un voile officieux, ne pouvant faire mieux pour votre défense. Elle s'est donnée à vous par un excès d'amour, me disait-elle quelquefois : mais elle savait que cet amour n'était pas légitime ; et dès-lors elle devait se retenir avec prudence, et s'interdire un aveu que l'honneur lui défendait d'exprimer. Où en serait donc la société, où en serait la paix de votre empire, si chacun de vos sujets se permettait comme praticable tout ce qui est doux à souhaiter ?

. . . . . .

» Sire, ajouta-t-elle, que votre majesté me pardonne cette franchise extrême : je donnerais tout mon sang pour son service et pour sa gloire. Avant d'être appelée par vous à la place de confiance où je suis (1), je vivais dans le monde, et toutes les opinions alors s'exprimaient librement devant moi. Les grands et le peuple vous chérissent ; il n'y a pas un Français qui n'admire votre infatigable activité dans les conseils, votre héroïsme à la guerre, votre sévérité contre les dilapidateurs et les pervers, votre habileté dans l'art de balancer les destins de l'Europe. On vous compare à François Ier., à Louis XII, à ce bon Henri IV, dont le nom ne périra jamais. On s'estime heureux de vivre sous un prince qui, jeune encore, a fait, à lui seul, pour la gloire de son empire, autant que plusieurs rois ses illustres prédécesseurs ; mais on regrette qu'une funeste passion soit venue ternir des qualités aussi brillantes ; et votre majesté ignore sans doute que, depuis long-temps, dans nos églises, on prie pour son amendement et pour sa gloire. »

« Madame, reprit Louis, je n'ai jamais haï la vérité : sortant de votre bouche, elle m'est encore plus douce à entendre ; je me surmonterai, puisqu'il faut se vaincre ; mais je chéris mes enfans, et l'on m'a dit que leur mère

(1) Gouvernante du duc du Maine et du comte de Vexin.

Digitized by Google

était résolue de les emmener ; auriez-vous le courage de vous éloigner aussi avec eux, et de me priver, en un même jour, de tout ce que j'ai de plus cher au monde ? »

En lui disant ces mots, il la regarda, mais d'un regard si timide et si tendre, qu'elle comprit, à n'en pouvoir plus douter, ce qu'elle avait soupçonné déjà malgré elle.

Le roi l'aimait. Le doux son de sa voix, sa beauté qui n'avait pas souffert la moindre atteinte, sa taille noble et régulière, son sourire enchanteur, toutes ses grâces incomparables, la sensibilité de son cœur accompli, son désintéressement, sa continuelle sollicitude pour les pauvres, son indulgence envers ses ennemis, la sûreté de son caractère, la facilité de son commerce, la pureté de sa morale, la solidité de ses conseils, tous les talens réunis à la modestie d'un ange, son dévouement à la famille royale, son amour, sa maternelle tendresse pour ses élèves, les charmes délicieux de sa conversation, tous les agrémens, en un mot, toutes les rares qualités qui brillaient en elle, avaient subjugué le monarque : et, puisque son cœur ne pouvait se passer d'un doux attachement, Dieu permit qu'une femme vertueuse s'approchât du trône, pour oser dire la vérité au prince, et lui faire aimer, l'une par l'autre, la vérité, la justice, la sagesse auguste et la vertu.

Le roi voulut que les princes fussent amenés, de temps en temps, chez leur mère ; mais il décida que ses enfans ne devaient point sortir de la cour, et madame de Maintenon se trouva, dès-lors, le personnage le plus éminent entre le monarque et la reine.

Cette princesse, née avec un jugement solide, avait remarqué, dès les premiers jours, que Françoise d'Aubigné n'était pas une gouvernante ordinaire. Sa physionomie la séduisit. La bienveillance respectueuse qu'elle aperçut pour elle-même dans son regard, la frappa vivement ; elle rechercha l'occasion de lui parler : et deux heures passées avec elle ne lui semblèrent que deux minutes. Les bons cœurs sont comme des sources jaillissantes, d'où s'échappent abondamment avec la persua-

Digitized by Google

nion, l'éloge rénumérateur, l'estime rassurante, la pitié consolatrice, la mystérieuse sympathie, et l'irrésistible amitié.

Depuis la mort de la reine-mère, sa tante et sa protectrice, Marie-Thérèse n'avait plus d'amie à la cour. Négligée par le monarque, elle se voyait négligée de la foule; et, plus d'une fois, on la vit soupirer après la terre natale.

La pitié rend industrieux : madame de Maintenon se charges de dissiper cette profonde tristesse de la reine. Sûre d'en être aimée, elle lui donna les plus sages conseils, avec cette clarté qui détermine la conviction, avec cette bonté qui électrise les cœurs, avec cette déférence et ce respect qui étaient dus à la fille, à la sœur, à l'épouse d'un roi.

Marie-Thérèse, découragée, s'était jetée entre les bras de Dieu, et, d'après les mœurs espagnoles, elle donnait presque toutes ses journées à sa chapelle, à son oratoire, aux lectures sérieuses et à l'oraison. Madame de Maintenon, tout en approuvant son zèle, crut devoir en blâmer l'excès. « Madame, lui dit-elle, à votre âge il est des amusemens permis, et des distractions que votre place vous impose encore. Le roi vous aime naturellement; mais il aime aussi qu'une cour brillante ajoute à son trône ce lustre dont le palais des rois ne peut être privé. Ne fuyez pas les plaisirs, et vous verrez les plaisirs revenir à vous, suivis de la considération et des honneurs qui vous appartiennent. N'ayez pas l'air d'être mécontente, et le roi, satisfait de votre bon naturel, ne se souviendra plus qu'il vous a mécontentée : les réconciliations les plus durables sont celles où l'offensé déclare qu'il n'y a jamais eu d'offenseur. »

La reine, par piété, avait trop simplifié sa parure; madame de Maintenon lui fit aisément comprendre que le premier devoir est d'être dans son état, et qu'une princesse ne peut ni ne doit se costumer comme une religieuse. Peu à peu Marie-Thérèse ajouta l'éclat des pierreries à la pompe de ses vêtemens; ses cheveux magnifiques s'arrondirent de nouveau en boucles dorées,

Digitized by Google

que divisaient les diadèmes de pourpre, les panaches majestueux, les perles et les diamans. A tout âge, la beauté réclame encore des auxiliaires, et il en est des grâces de la figure comme des grâces de la voix : un accompagnement, quelque léger qu'il soit, ne leur est jamais inutile.

Dirigée par madame de Maintenon, la toilette de la reine fit plaisir à tout le monde ; et le roi, sans pénétrer ce mystère, embrassa son épouse, et la remercia de ce qu'elle faisait pour lui.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

ESTEBAN MURILLO (BARTHÉLEMI),

(Chef de l'École flamenco-espagnole).

(IIe. et dernier article.)

Mais l'époque la plus glorieuse de notre artiste fut depuis l'année 1670 jusqu'en 1680.

Il conclut en 1674 les grands tableaux de la Charité, parmi lesquels se trouve la Sainte-Élisabeth (1) et son Enfant Prodigue, l'un des chefs-d'œuvre sans contredit les plus classiques. C'est alors que Murillo se distingua comme naturaliste, comme coloriste, et comme un artiste versé de la manière la plus savante dans toutes les parties de l'art ; il ne faut pas oublier l'anatomie, les belles proportions, la noblesse des caractères, l'expression du sentiment, la composition, l'ordonnance, la perspective, les lois de l'optique, et surtout la philoso-

(1) On a vu ce tableau dans le Musée. A-t-il aussi besoin d'éloges ?

Digitized by Google

phie avec laquelle il sut peindre les passions du cœur humain (1).

A la suite de ces tableaux, Murillo composa sa fameuse Conception, le Saint-Pierre, l'Enfant-Jésus donnant du pain aux pauvres. Ces trois morceaux, de la plus grande beauté, se voyaient dans l'hospice des Vénérables, dont son ami, M. de Neve, était le directeur, et dont il fit aussi le portrait (2).

La Conception, dont je viens de parler, est le témoignage le plus authentique de la bonne manière de Murillo, de son goût délicat et de son intelligence, tant pour les contrastes que pour l'effet. Peut-être aussi trouverait-on peu de productions de l'école lombarde qui approchassent du mérite de cette Conception.

C'est aussi à cette époque que Murillo composa et termina pour le couvent des Capucins de Séville les vingt-trois tableaux qui faisaient de leur église l'un des plus beaux sanctuaires du monde : ces pieux catéchumènes ont emporté, dit-on, aux Amériques, ces morceaux brillans, dont on ne peut définir le mérite.

Il fit aussi de très-belles choses pour le couvent de Saint-Augustin et pour beaucoup d'autres ordres.

---

(1) Il reçut pour ces tableaux 78,115 réaux (près de 20,000 fr.), ce qui prouve la valeur que l'on donnait à ses ouvrages, dans un temps où l'argent était à un taux très-élevé, et tous les besoins de la vie à un prix des plus médiocres, puisque la différence d'avec ce jour était peut-être de trois à un, et même plus.

(2) Dans le voyage que je fis avec M. Lebrun, je lui servais d'interprète. Il me chargea d'offrir pour ce tableau 20,000 fr. : on me refusa net.

« M. de Neve, tout en noir, est assis sur un fauteuil doctoral. Tout est obscur ; la figure, les mains, une pendule sur une table, et un chien aux pieds de M. de Neve, reçoivent la lumière par une magie sans exemple. »

Je puis faire voir un portrait du plus grand mérite, et dans le genre de celui de M. de Neve.

Digitized by Google

Après avoir satisfait en partie à toutes les demandes qui l'accablaient, Murillo fut à Cadix peindre ses célèbres Fiançailles de Sainte-Catherine, pour le grand-autel des Capucins. Avant de terminer, il se blessa sur l'échafaudage, et il en résulta une indisposition si grave, qu'il passa le reste de sa vie dans des souffrances continuelles. Ses douleurs augmentant chaque jour, la mort vint l'enlever aux arts et aux artistes, le 3 avril 1682, à Séville, dont il ne sortit jamais que pour aller à Madrid (1).

Ce grand homme mourut dans les bras de Pierre Nunès de Villavicencio, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, qui fut son ami intime, son élève de prédilection, et l'un de ses meilleurs imitateurs avec Tobar (2).

L'amabilité de Murillo répondait à la douceur et

---

(1) Le talent seul de Murillo a pu faire croire que cet habile artiste avait été visiter la terre classique des arts ; mais il est constant que jamais il ne fut plus loin que Madrid, où Vélasquez, loin d'en être jaloux, comme la calomnie s'est plu à le répandre, employa les moyens les plus nobles, les plus généreux, en faveur de Murillo.

(2) Quelque temps avant sa mort, Murillo vivait très-près de la paroisse Sainte-Croix, et très-souvent, depuis ses infirmités, il se faisait conduire dans cette église pour y prier. Il se mettait toujours devant la fameuse Descente de Croix, de Pierre Campana, l'illustre Flamand. Le sacristain, voulant un jour fermer les portes plus tôt qu'à l'ordinaire, vint demander à Murillo pourquoi il restait si longtemps dans cette chapelle. « J'attends que ces pieux serviteurs aient » fini de descendre Notre-Seigneur de la Croix, » répondit Murillo, qui, par son testament, voulut être enterré au pied de ce chef-d'œuvre.

On ne peut en effet se figurer le mérite de ce tableau, dont j'aurai lieu de parler, à l'article Campana, dans le Dictionnaire que je publierai des artistes étrangers qui ont orné l'Espagne de leurs travaux, et que M. Denon a bien voulu me permettre de lui dédier.

Digitized by Google

au style de ses compositions. Les élèves accouraient de toutes parts, et briguaient l'avantage de travailler sous lui : il fit preuve surtout des vertus les plus honorables ; il les dirigeait avec une douceur sans égale, et, par les chemins les plus faciles, les conduisait à l'imitation de la nature.

Murillo se fit une occupation particulière de l'établissement d'une académie publique de dessin à Séville. A cet effet, il lutta contre la fierté de Jean Valdes Real, contre la jalousie d'Herrera le jeune, qui était son émule en talent et en mérite. Cependant il obtint par sa persévérance que tous les artistes concourussent avec lui à l'avancement des élèves.

Murillo fut le président ou directeur qui, le premier dans Séville, enseigna publiquement l'étude du modèle qu'il posait toujours lui-même, en se chargeant d'en expliquer les proportions et l'anatomie.

Murillo fut aussi le fondateur du style sévilien, qui, quoique défiguré, conserve encore des traces de son origine. Ce genre se compose d'une suavité sans mélange, qui le classe parmi les plus grands naturalistes. Il se distingue par un accord général dans les teintes, par des contours savamment conduits et plus sciemment perdus, par des jours heureusement ménagés, par des situations simples rendues avec décorum, par des physionomies pleines de candeur, par des profils charmans, par des draperies largement arrondies, par le lumineux répandu dans la composition, et surtout par un coloris qui n'a point d'imitateur.

Peu de peintres espagnols purent rivaliser Murillo dans les fleurs (1) ou dans les paysages (2). Peut-être Jean de

(1) On peut voir à Paris une belle guirlande de fleurs, dont il a fait une composition on ne peut plus aimable.

(2) Yriarte était un artiste distingué. Murillo l'affectionnait particulièrement ; il faisait si bien les paysages que Murillo disait « Qu'il » les faisait d'inspiration divine. » Aussi l'employait-il souvent pour exécuter cette partie ; et Murillo, en retour, mettait dans les tu-

Digitized by Google

Marinas le surpasse dans l'exécution des navires, quoique Murillo se soit exercé dans ce genre.

Vers le temps de son séjour à Cadix, Murillo peignit son beau tableau de Sainte-Famille, dont parle Palomino, et qui faisait partie du majorat des ducs de Pédroso.

On ne peut se figurer au surplus le nombre d'ouvrages de Murillo sortis d'Espagne au temps de Philippe V, et ce qu'on y trouve encore; car, malgré toutes les mutations qui ont eu lieu, les couvens, les églises, les paroisses, les palais de Séville, de Madrid, de Saint-Ildefonse, Cadix, Vittoria, brillent des productions de cet artiste, dont l'Espagne se glorifie d'autant plus qu'il n'a jamais été en Italie, et que c'est sur le sol natal qu'il a puisé ainsi qu'exécuté ses brillantes conceptions.

Parmi ses nombreux élèves, il faut distinguer Artolinez, Villavicencio, Tobar, etc.

---

bleaux d'Yriarte des figures que ce dernier ne savait pas faire. Un jour Yriarte, chargé de paysages, avec la condition que Murillo ferait les figures, chacun des deux voulut que l'autre commençât; les deux amis se piquèrent. Murillo fit de suite paysages, figures, et remit les tableaux à la personne qui avait établi les conditions. L'amateur fut tellement satisfait, qu'il enflamma l'imagination de Murillo, au point que celui-ci, dès ce moment, exécuta toutes les parties de ses compositions; et l'art y gagna infiniment; car les paysages de Murillo sont, ainsi que toutes ses œuvres, inappréciables.

Au moment de la rupture, il y avait un grand ouvrage, dont le paysage, par Yriarte, se trouvait presque terminé, et les figures, par Murillo, seulement ébauchées. Ce tableau resta donc ainsi, et laisse des regrets bien naturels aux amateurs. La maison de Santiago possède cette ébauche.

Digitized by Google

THÉATRES.

Les spectacles n'ont produit rien de très-marquant cette semaine.

Monsieur Sans-Géne, joli vaudeville de MM. Désaugiers et Gentil, a égayé le théâtre de la rue de Chartres : c'est une jolie bluette où la forme l'emporte infiniment sur le fond.

La Famille des Jocrisses a conservé le privilége de faire rire de ses bêtises les habitués des Variétés.

NOUVELLES.

INTÉRIEUR.

Une session aussi longue que mémorable vient de se terminer. Les actes qui en sont émanés peuvent avoir trop d'influence sur notre avenir, pour que des Français qui ne sont point indifférens au bonheur de leur pays ne mettent pas quelque intérêt à pénétrer l'esprit qui les a dictés.

De grands talens, de grandes vues ont été déployés; un zèle extrême pour le roi et sa dynastie s'y est manifesté; que de moyens réunis pour arriver à d'heureux résultats ! Cependant le bien lui-même a ses bornes au-delà desquelles commencent les abus. Que de grâces n'avons-nous donc pas à rendre à la prudence constante et éclairée d'un gouvernement qui a su pressentir les dangers d'un enthousiasme près de dépasser le but, et les suites funestes qui pouvaient en résulter ! C'est aussi le cas d'admirer la sage combinaison de notre système constitutionnel, et l'utilité d'une chambre haute, en voyant avec quelle fermeté celle des pairs vient d'user de ses droits pour affermir la Charte, alors même qu'une déférence, commandée par les circonstances, lui a fait admettre des

Digitized by Google

mesures dont au moins la forme lui a paru contraire aux principes.

Les projets de lois présentés aux chambres, au nom du roi, par ses ministres, ont tous porté ce caractère de sagesse qui distingue si éminemment notre auguste monarque. Ils ont toutefois reçu de nombreux amendemens, dont quelques-uns, sans doute, ont formé le complément des intentions bienfaisantes de Sa Majesté. Mais il est permis de douter si le plus grand nombre de ces amendemens a véritablement amélioré les premiers plans. Quoi qu'il en soit, cet esprit de paix qui caractérise Louis-le-Desiré, l'avant décidé à adopter ces modifications, bien qu'elles dénaturassent souvent sa propre pensée, les lois ont reçu sa sanction: tout est fini à cet égard; elles seront respectées.

Le roi, marchant avec son siècle, nous a donné une Charte parfaitement adaptée aux changemens que le temps et les circonstances ont apportés dans nos mœurs. Si elle met en apparence quelques bornes au pouvoir dont jouissaient ses ancêtres, son génie profond a su apercevoir dans les formes d'une monarchie constitutionnelle, des compensations satisfaisantes. Pourquoi quelques-uns de ceux qui paraissent animés du zèle le plus ardent pour la royauté et pour la personne de Louis XVIII en particulier, s'obstinent-ils à repousser la lumière qui jaillit de tous ses actes et de tous ses discours? Pourquoi laissent-ils entrevoir dans tous leurs procédés une tendance continuelle à contrarier l'opinion dominante, à ressusciter des idées dont les unes sont intempestives, et les autres à jamais discréditées?

Était-il l'écho ou le moteur d'un certain parti, cet écrivain qui naguère a tracé ces lignes? « L'opinion est aujourd'hui incertaine et flottante; elle n'a pas de point » d'appui constant; c'est le moment de la comprimer, » (l'auteur n'a pas calculé les lois de l'élasticité). Le roi » peut beaucoup oser, il doit tout oser. » — Et le roi n'a voulu rien oser que ce qui était juste et sage. Cet écrivain n'avait consulté ni le cœur ni les intérêts de ce monarque chéri. Que dis-je? Ceux qui tiennent un pareil

Digitized by Google

langage sont ses plus dangereux ennemis. Ceci n'est point une assertion hasardée. Il suffit de connaître le personnel, les principes, la moralité de certains individus qui se montrent les plus ardens à propager des doctrines exagérées et repoussées par l'opinion publique; il suffit de connaître leurs relations intimes, pour n'être point dupe de leur langage, et pour comprendre quels sont les effets qu'ils attendent des mesures indiscrètes qu'ils provoquent.

On trouverait de nouvelles preuves de ce qu'on avance ici dans quelques doctrines professées dans une certaine correspondance sur la nécessité de recréer la puissance et l'autorité du clergé comme corps politique.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire, qu'il est instant de ramener le peuple aux sentimens religieux trop long-temps oubliés; mais la sagesse veut obtenir ce grand effet, de la persuasion, et un zèle trop indiscret pour n'être pas dangereux croit pouvoir y parvenir par la contrainte!

Enfin, abusant d'une vérité non contestée, on a constamment affecté de confondre l'intérêt temporel du clergé avec les intérêts de la religion. Tantôt, sans égard aux plaies de l'état, à ses charges intolérables, on veut faire au clergé des dotations exorbitantes, lorsque le plus religieux des monarques, qui voit aussi dans les ministres de l'autel des enfans non moins chers à son cœur par leurs malheurs que respectables et utiles par leurs fonctions, a cru devoir subordonner ses bienfaits à la considération puissante des souffrances de son peuple qu'il faudrait aggraver encore pour procurer un plus grand bien-être au clergé. Et n'aurait-on pas dû sentir qu'il était inconvenant de prétendre se montrer plus généreux que le souverain, au risque, et peut-être avec l'intention d'aliéner de lui les cœurs de cette portion recommandable de ses sujets? Le projet de donner à celui-ci, à titre de restitution, les biens ecclésiastiques non vendus, outre qu'il n'est point fondé en droit, comme l'a fort bien démontré la commission de la chambre des pairs, était souverainement impolitique dans ses conséquences; il était ruineux

Digitized by Google

pour le trésor; enfin, il ne tendait à rien moins qu'à rétablir dans l'état un ordre distinct et privilégié.

D'un autre côté, et par un système aussi dangereux, qui se rattache toujours aux mêmes principes, on a proposé de rendre aux curés les registres de l'état civil, le privilége de l'instruction publique; l'inconvenance de ces propositions a été démontrée trop victorieusement pour que j'aie besoin de rappeler ici les argumens qui les ont foudroyées; et si ce plan se fût exécuté, ce n'eût pas été sans exciter de grands mécontentemens. Bien plus, on peut affirmer que de semblables discussions ont fait sur l'esprit public une impression désavantageuse à ceux même qu'on prétendait favoriser, et des prêtres raisonnables n'ont pas hésité à en faire l'aveu, d'après leurs propres observations.

Concluons qu'il était temps que la chambre des députés obtînt un peu de relâche. Les esprits trop longtemps fixés sur le même sujet, finissent par le voir avec indifférence, et en abandonnent les résultats à ceux qui, par des motifs quelconques, paraissent y mettre un plus vif intérêt; ou bien, entraînés par les raisonnemens spécieux d'orateurs exercés, ils ne peuvent plus démêler les nuances qui pouvaient les leur faire apprécier avec justesse. Rendus dans leurs départemens respectifs, MM. les députés vont se retremper au foyer de l'opinion de leurs concitoyens, de leurs constituans; ils la trouveront, nous osons le croire, différente de celle qui s'est quelquefois manifestée dans la chambre; et, comme la pureté de leurs intentions n'est pas douteuse, ils reviendront plus calmes et plus capables que jamais de donner des preuves de leur zèle qui, pour être plus tempéré, ne leur acquerra pas moins de droits à la reconnaissance publique.

— La semaine dernière a vu naître et dissiper presque au même instant quelques inquiétudes sur la tranquillité de l'intérieur.

Le journal officiel nous a appris que pendant qu'une poignée de factieux cherchait à révolutionner quelques communes des environs de Grenoble, des hommes, non moins insensés et non moins coupables, ourdissaient à

Digitized by Google

Paris des complots, dont le but était l'anarchie, le brigandage et l'exécrable régime de 1793. Mais la police veillait sur tous les mouvemens, suivait jusqu'aux moindres traces de ces misérables agitateurs.

Ils avaient répandu une proclamation imprimée, et des cartes frappées d'un timbre sec pour servir de signe de ralliement; ils s'étayaient de bruits absurdes, de nouvelles extraordinaires. Des hommes simples et crédules commençaient à ajouter quelque foi à ces bruits. C'est alors que la police a jugé convenable de sévir contre les meneurs de cette espèce de conjuration. L'imprimeur de la proclamation, le graveur du timbre des cartes, leurs coopérateurs, et les principaux agens de l'entreprise, ont tous été arrêtés en même temps. La plupart ont fait l'aveu de leurs machinations; ils ont tous été livrés aux tribunaux.

On a remarqué qu'aucun homme un peu marquant ne paraissait compromis dans cette affaire, ourdie par d'anciens artisans de révolution, des insensés qui n'avaient aucun moyen d'exécution, et pour qui le désordre est un besoin, la tranquillité un tourment insupportable. On dit que vingt et un individus sont englobés dans la première instruction de cette affaire, qui se poursuit avec activité.

L'affaire de Grenoble a malheureusement été plus sérieuse, et le sang français y a coulé.

Des bruits sinistres avaient été répandus dans le département de l'Isère, et bientôt les autorités apprirent qu'un certain nombre de militaires retraités avaient ameuté des paysans dans les communes de Vizille et de Lamure, et que leur dessein était de tenter un coup de main sur Grenoble, d'où ils pensaient que les troupes seraient sorties sous la conduite du général Donnadieu, pour occuper la ligne que devait parcourir S. A. R. la duchesse de Berry.

Le samedi 4 au soir, les rebelles se mirent en mouvement; mais bientôt ils rencontrèrent le général Donnadieu, qui s'était avancé à une lieue de Grenoble, et il s'engagea une fusillade qui coûta la vie à quinze hommes

Digitized by Google

de la garnison. Les troupes chargèrent alors avec résolution et aux cris de *vive le roi*, et les rebelles se dispersèrent, laissant un bon nombre de morts et de blessés, et environ cent prisonniers au pouvoir des vainqueurs. On dit qu'un de leurs chefs est resté sur le champ de bataille. Malgré la nuit, on les poursuivit avec ardeur; les bois et les montagnes leur ont servi de retraite. Environ soixante de ces individus furent conduits dans Grenoble le dimanche au matin. Toute la population manifesta ses sentimens à leur égard par les cris de *vive le roi* dont elle les accueillit à leur passage. La cour prevôtale s'est de suite rassemblée, et elle instruit leur procès avec activité : ils seront punis suivant la rigueur des lois. Un aubergiste d'Eybens, nommé Robelin, qui avait logé des rebelles, est arrêté, et a fait, dit-on, des révélations importantes contenant la nature de cette trame et de ses principaux agens.

Un sieur Didier, âgé de soixante-quatre ans, et déjà signalé comme agitateur du côté de Lyon, paraît avoir été le principal moteur de ces troubles. Sa tête est mise à prix dans le département, et on a offert 20,000 fr. à qui le livrerait mort ou vif. On nomme pour chef militaire un sieur Guillot, lieutenant d'artillerie à la demi-solde; sa tête est également mise à prix.

La légion de l'Isère s'est conduite avec un entier dévouement. Pas un des soldats n'a manqué à son devoir. On assure qu'un des premiers soldats qui ont abordé les rebelles est un grenadier nommé Ponsard, qui avait suivi Bonaparte à l'île d'Elbe, et qui a tué de sa main un des chefs en répondant par le cri de *vive le roi* aux cris de *vive l'empereur*. La garde nationale de Grenoble n'a pas montré moins de zèle et de bonnes dispositions. Une compagnie des grenadiers de cette garde a voulu marcher avec la troupe de ligne; et enfin un grand nombre d'officiers à la demi-solde, en résidence à Grenoble, se sont empressés d'offrir leurs services au général et au préfet. On cite aussi, avec beaucoup d'éloges, la conduite des dragons de la Seine et de la légion de l'Hérault.

La tranquillité est déjà rétablie. Cependant on fait

Digitized by Google

entrer dans le département quelques régimens d'infanterie et quatre cents hommes de cavalerie pour le parcourir et enlever jusqu'aux dernières traces de rébellion. Lorsque l'on connut à Lyon que le général Donnadieu demandait un détachement de la garde nationale pour se porter vers la côte Saint-André, tout le monde se présentait pour partir, et on n'eut de peine que pour réduire le détachement au nombre demandé.

Par les actes des autorités, publiés à Grenoble le 7 et le 8 mai, on sait qu'il a été prescrit de remettre les armes et munitions aux mairies de chaque commune.

Il est défendu, sous peine d'être passé par les armes, de donner asile au sieur Didier. Le département de l'Isère est regardé comme en état de siége, et les autorités civiles et militaires ont un pouvoir discrétionnaire; diverses mesures de police ont été prises pour prévenir les attroupemens, surveiller les voyageurs, les étrangers et les inconnus; tous les officiers étrangers, à la demi-solde, ou en retraite, ou en réclamation, ont eu une heure pour sortir de Grenoble, dont les portes leur ont été ouvertes le 8 mai au matin, depuis huit heures jusqu'à neuf.

Sur vingt-trois condamnés, cinq ont été recommandés à la clémence du roi. Les communes qui avaient été entraînées à la révolte, ont envoyé au préfet leur soumission en implorant la clémence du roi.

Cet événement a démasqué la plupart des ennemis de l'ordre que contenait le pays, et il ne servira par-là qu'à donner les moyens d'affermir la tranquillité en faisant mieux connaître la force de l'autorité du roi.

Le roi, pour récompenser le zèle et la fidélité de ceux qui se sont principalement distingués dans la malheureuse affaire de Grenoble, a conféré le titre de vicomte au lieutenant général Donnadieu; celui de baron, au chevalier Vautré, colonel de la légion de l'Isère; le sieur Olivet, major d'infanterie réformé, est porté à la demi-solde, pour être incessamment remis en activité; le sieur Friol, capitaine d'infanterie, est nommé officier de la Légion-d'Honneur; le sieur Gelly, chef de bataillon de

Digitized by Google

la légion de l'Hérault, est nommé chevalier de Saint-Louis; la croix de la Légion-d'Honneur est accordée aux sieurs de Salmar, officier de la garde nationale de Grenoble; Deidier, capitaine de la légion de l'Hérault; Pella, capitaine de la compagnie départementale de l'Isère; Rainouls, sergent de la légion de l'Hérault; Ponsard et Tartif, grenadiers de celle de l'Isère.

—Une société politique et secrète s'était réunie à Amiens depuis trois mois. Ces sortes d'institutions, contraires à l'esprit du gouvernement constitutionnel, et qui tendent à former dans l'état des associations propres à diviser les citoyens, à entraver la marche du gouvernement, à égarer l'opinion en faveur des factions, toujours ennemies de l'autorité même au moment où elles paraissent la seconder, ne peuvent convenir à l'état actuel de la France.

Instruite que les autorités n'avaient point apporté d'obstacles à la formation de la société d'Amiens; que même M. le procureur général de la cour royale, Morgan, avait consenti à en être membre; que M. le préfet Séguier l'a tacitement autorisée en n'avertissant pas les ministres de son existence; qu'enfin M. le colonel de la légion départementale Clouet en est un des chefs et des fondateurs; Sa Majesté a rendu une ordonnance qui révoque ces fonctionnaires, et qui ordonne la dissolution de la société.

— On travaille à convertir en oratoire la chambre que la reine occupa à la Conciergerie. Les murs seront revêtus de marbre noir, parsemé de larmes d'or. Le pavé actuel formé de briques posées sur champ sera respecté et conservé tel qu'il a été foulé par les derniers pas sur la terre de cette auguste princesse. L'autel aura la forme d'un monument sépulcral, de marbre blanc; le fond ou retable sera de marbre noir. Au-dessus s'élevera un Christ de marbre blanc en ronde-bosse.

Sur le devant d'un *prie-dieu*, aussi de marbre blanc, sera gravé en lettres d'or le testament de la reine. Une seule croisée, formée de vitraux gothiques, éclairera le monument et portera le jour sur l'autel. Le mur de cet

Digitized by Google

oratoire, adossé à la chapelle des prisonniers, est percé d'une grande ouverture, afin que de cette chapelle on puisse jouir de la vue du monument.

— On dit que Sa Majesté a ordonné que les portraits de Cathélineau, premier chef des Vendéens, fût placé, avec ceux de Lescure, de Larochc-Jacquelin, de Charrette et de Georges, dans la salle des maréchaux de France.

— Pour célébrer le mariage de Mgr. le duc de Berry, la ville de Paris dotera de 1200 fr. quatorze jeunes filles, dont douze seront designées par MM. les curés, et deux par les consistoires du culte réformé.

— La garde nationale à cheval, de service aux Tuileries le 3 mai, n'a point voulu quitter ce poste d'honneur sans laisser à la cavalerie de la garde royale un témoignage d'estime ingénieusement exprimé dans le quatrain suivant, tracé sur la muraille, aux cris de *vive le roi !*

Braves amis, garde fidèle,
Nous vous rendons ce dépôt précieux,
Qui fut un jour commis à notre zèle :
Nous l'aimons comme vous, si vous le servez mieux.

— MM. Becquey, Trinquelague, Tabarié et la Bouillerie, ont été attachés, en qualité de sous-secrétaires d'état, aux ministres de l'intérieur, de la justice, de la guerre et des finances.

— Depuis un mois, le nombre des Anglais a beaucoup augmenté à Paris. En général, ces étrangers font peu de dépense; aussi le peuple a-t-il perdu l'habitude qu'il avait autrefois d'appeler *mylord* tout individu qui avait la tournure et l'accent britanniques. Avant la révolution les Anglais voyageaient par curiosité; à présent ils voyagent par économie.

— Le mariage de la princesse Caroline-Ferdinand-Louise de Sicile avec S. A. R. Mgr. le duc de Berry, a été célébré à Naples, le 24 avril, dans la chapelle du palais.

Digitized by Google

C'est le prince Léopold, oncle de la princesse, qui était chargé, pour cette cérémonie, de la procuration de Mgr. le duc de Berry.

S. Em. le cardinal archevêque de Naples a présidé à cette auguste cérémonie, qui a été terminée par un *Te Deum*, et annoncée au peuple par des décharges d'artillerie. Le soir, la cour a paru au théâtre *Del Fondo*, et y a reçu les plus vifs témoignages de l'allégresse publique. Le soir la ville a été illuminée. Le comte de Narbonne-Pelet a donné un grand repas pour célébrer cette heureuse union.

— Les généraux Lefèvre-Desnouettes et Bertrand ont été condamnés à mort par contumace.

— Le général Cambronne s'est retiré à Nantes, au sein de sa famille.

— Il règne un excellent esprit dans le département des Côtes-du-Nord. Tous ses habitans, oubliant le passé, ne rivalisent plus que de zèle et de dévouement pour le service du prince et de la patrie. Toutes les communes ont fait à l'état l'abandon de ce qui leur revient pour leur part de contribution à l'emprunt forcé. Cette remise généreuse s'élève à une somme d'un million deux cent mille francs.

— A la nouvelle de la découverte de la conspiration de Paris, tous les officiers à la demi-solde qui se trouvent à Langres, se sont réunis dans les salons de la mairie, et y ont renouvelé, devant le buste du roi, leur serment de fidélité à la cause des Bourbons.

— On annonce qu'il n'y aura point cette année d'exposition publique de peinture au Louvre. Cette exposition est remise au 24 avril prochain, époque de la rentrée du roi en France, et qui sera par la suite celle de l'ouverture du salon, de deux ans en deux ans.

Digitized by Google

EXTÉRIEUR.

Les bruits concernant quelques mésintelligences entre les cours de Londres et de Pétersbourg, ont été démentis par *le Courrier*.

— M. Brougham, membre de la chambre des communes dans le parlement britannique, doit y présenter un bill tendant à étendre et assurer la liberté de la presse.

— Le peuple des campagnes, dans plusieurs cantons du comté de Suffolck, a vu avec peine l'introduction de machines propres à économiser la main-d'œuvre dans plusieurs parties de l'agriculture; et plusieurs fermiers, qui se livraient à ces expériences, ont eu leurs propriétés incendiées.

— La compagnie des Indes a conclu avec le Népaul une paix qu'on dit être très-avantageuse.

— Le bruit s'est répandu que des nègres avaient détruit la colonie de Sierra-Léone, sur la côte d'Afrique.

— Les troupes bavaroises ont pris possession de Landau et d'une partie du ci-devant département du Mont-Tonnerre. L'arrondissement de Mayence, et partie de celui de Spire, passeront au duc de Hesse-Darmstadt.

— D'après le dernier traité conclu entre la Bavière et l'Autriche, ce dernier état possède une population de 27,956,000 individus.

— L'empereur d'Autriche a rétabli l'ancienne constitution du Tyrol. Cette constitution donnait à l'ordre des paysans beaucoup de droits et d'avantages; son rétablissement a produit une agréable sensation en Allemagne.

Une nouvelle capitulation, passée entre la France

Digitized by Google

et huit cantons suisses, règle le service des troupes de cette nation en France. Ces troupes pourront être rappelées dans leur pays en cas de guerre.

— L'émigration pour l'Amérique continue en Suisse, et il se fait dans le canton de Bâle beaucoup de ventes de propriétés.

— On poursuit à Madrid des instructions secrètes contre les conspirateurs qui y ont été découverts ; mais les journaux ne donnent aucun détail sur cette affaire.

— La reine d'Étrurie réclame des indemnités territoriales, qu'il paraît difficile de lui assigner.

— La cour de Brésil fait venir dans ce pays de nouvelles troupes de Portugal ; ce qui fait craindre aux Anglais que ce gouvernement ne songe à se mettre hors de leur dépendance.

— Le dey de Tunis, par suite d'une négociation entre lui et lord Exmouth, amiral anglais, a déclaré que dorénavant les Européens, sujets des puissances alliées de l'Angleterre, avec lesquelles le dey entrerait en guerre, seront traités en prisonniers de guerre, selon les usages de l'Europe, et échangés ou rendus à la fin des hostilités.

MERCURIALE.

— Un académicien demandait l'autre jour à un de ses confrères ce que disaient les journaux. (C'était le lendemain de la séance de l'Académie Française.) — Mais rien, répondit l'autre ; ils ne parlent que de nous.

— On lit sur une enseigne, boulevard de la Madeleine, n°. 16 : *Frédéric Wandt, accordeur de pianos et de harpes de S. A. S. Monseigneur le prince de T.....*

Digitized by Google

P.... Nous apprenons avec plaisir que les talens de Mgr. de T.... P.... , comme musicien , ne se bornent pas seulement à chanter la palinodie.

— On parle beaucoup d'une caricature anglaise qui représente le prince de Saxe-Cobourg au moment de son débarquement.

Il est à demi-vêtu des lambeaux d'un vieil uniforme, qui l'habille à l'*écossaise*, et à peu près comme un prisonnier français sortant des pontons d'Angleterre.

John Bull pourvoit magnifiquement à ses besoins ; il lui présente le *vêtement nécessaire* et une femme. Et voilà comme on est *généreux* par-delà le Pas-de-Calais!

— MM. du Singe boiteux demandent quelle différence existe entre la *bêtise*, la *sottise* et la *fatuité*. Suivant le Dictionnaire de l'Académie, et les définitions les plus exactes, on entend par *bête* un animal qui mange, végète et ne pense point. Le *sot* est un être qui ne sait ni ce qu'il faut penser, ni ce qu'il faut dire. Le *fat* est celui que les sots croient un homme d'esprit.

Ces Messieurs ont prouvé l'exactitude de ces définitions.

— On a pu voir dans un des derniers numéros de la *Quotidienne*, des réflexions *très-sensées* sur la propriété littéraire. Elles tendent à établir le principe que cette propriété doit être transmissible à perpétuité par héritage comme tout autre bien, et à démontrer les avantages qui en résulteraient pour l'état ainsi que pour les lettres. Mais on trouve dans le même article que nous sommes *un peuple ignare et inepte*, qui n'a à prononcer que sur le mérite d'écrivains non moins *ineptes et ignares*, et quelques autres gentillesses aussi étranges ou *étrangères*, mises là sans doute exprès au milieu de quelques idées justes pour que le lecteur n'oublie pas qu'il lit *la Quotidienne*.

— Le même Journal s'est procuré des renseignemens exacts sur le voyage de la sainte-ampoule lorsqu'elle arriva du ciel à Reims ; on croit qu'il en sera rédigé une

Digitized by Google

notice historique qui fera partie de *l'Histoire générale des Voyages*, dont on annonce une seconde édition.

— Un Journaliste a annoncé que les *demoiselles* d'une petite ville et quelques *jeunes filles* du même endroit, s'étaient réunies pour envoyer une adresse au pied du trône. A cette occasion un de nos confrères a demandé avec surprise s'il y avait des *jeunes filles* qui ne fussent pas *demoiselles*. La naïveté est trop forte. Comment ne sait-on pas ou ne sait-on plus aujourd'hui que les *demoiselles* sont des personnes *comme il faut*, et que les *jeunes filles* sont..... sont enfin de simples filles? Et ces gens-là parlent de leurs *lumières!*

— M. Charles Nodier prétend, dans le *Journal des Débats*, que les plaisanteries de Molière, dans le *Bourgeois Gentilhomme*, sont cause que nous n'avons ni un bon dictionnaire, ni une bonne grammaire; que l'étude de la grammaire générale et de la métaphysique est la science des athées; que les méthodes nouvellement tentées pour perfectionner l'éducation du peuple sont un fruit dangereux et perfide venu de l'étranger, et fortement imprégné de *philosophisme*. Il ne voit qu'un *syllabaire* qui puisse prévenir les dangers de tout cet appareil de science; un *syllabaire* est tout ce qu'il faut aux hommes et aux états... Ce bon M. Nodier! le voilà revenu à l'*A B C*; est-ce qu'il serait tombé en enfance?

— Mademoiselle Garnerin s'élevait lentement lors de sa dernière ascension. On assure que, surprise du poids qui la retenait, elle a trouvé dans son ridicule la petite chronique et les facéties du *Journal de Paris*.

— Le *Journal des Débats*, dans un article tout-à-fait galant pour madame Catalani, nous apprend que l'on doit au désintéressement, presque à *la modestie* de cette dame, la résolution qu'elle a prise de varier un peu les plaisirs du public en le faisant jouir des talens de madame Strinasacchi, et de plusieurs autres artistes distingués qu'elle appelle à son aide. Que de générosité! notre confrère n'en revient pas. Peu s'en faut qu'il ne place ce

Digitized by Google

trait d'abnégation unique dans les annales des coulisses, à côté de tout ce que nous ont offert de mieux en fait de grandeur d'âme les Grecs et les Romains; il n'y a véritablement que ceux qui, comme le caissier du théâtre, savent combien il en a *coûté* à madame Catalani pour remplir seule la scène, qui puissent calculer au juste toute l'étendue du sacrifice.

— Les *Annales* nous ont dit que le poëte auteur des *Tombeaux de Saint-Denis* fut menacé par la police de Bonaparte d'être jeté dans les cabanons de Bicêtre, afin de dompter ses inclinations trop royales, et de forcer son Pégase à s'attacher au char de la Victoire. Malgré la vanité connue des poëtes, nous ne supposions pas à celui-ci autant de prétentions, et nous avions toujours cru qu'il avait suffi de le *menacer* d'une pension ou d'une place, pour assouplir la roideur de sa muse.

— Il y a de si jolis mots, que tout l'esprit des sots ne peut parvenir à en faire des bêtises. Les vers de Racine sont si beaux qu'ils font plaisir même dans la bouche de Lacave. Le *Niais Rose*, du 30 avril, avait rapporté quelques traits si heureux, qu'ils n'ont rien perdu à être cités par lui.

— Il y a des journaux qui se fatiguent à se créer des difficultés presque insolubles : pourquoi n'être pas sot tout bonnement, et tel que Dieu vous fit? Dernièrement la *Gazette* était très-embarrassée de savoir « si les œuvres posthumes de l'auteur de *Charles IX soutiendront* aujourd'hui la réputation qu'elles *auraient peut-être eu grande peine à obtenir*, au moment même de la mort de Chénier, il y a cinq ans passés. »

Soutenir une réputation qu'on n'a pas, qu'on n'aurait peut-être pas eue...! voilà de ces tours de force qu'il faut voir pour les croire. La bonne *Gazette* ne fera jamais proposer sur son compte de ces problèmes désespérans, et chacun trouve non-seulement qu'elle *soutient*, mais encore qu'elle *étend* tous les jours la réputation de niaiserie et de radotage qu'elle n'a pas eu peut-être grand'peine

Digitized by Google

à obtenir, il y a déjà, au dire de ses lecteurs, plus d'un siècle passé.

— Un journal rapporte le mot d'un ancien ministre, qui disait que, pour bien gouverner, il suffisait de deux choses : *Une religion aux pauvres et des plaisirs aux riches.* Cela suffit, en effet, pour gouverner.... comme l'ont entendu tant de ministres ; mais, pour gouverner, comme l'aurait entendu, par exemple, Henri IV, il y aurait peut-être un autre secret, et ce serait celui de donner une *religion aux riches et des plaisirs aux pauvres.*

— « *J'observe* que je dois vous ennuyer, » disait dernièrement un des rédacteurs de la *Quotidienne.* — L'observation est juste, mais elle n'est pas neuve.

— Quelqu'un comparait le style du *Constitutionnel* au débit de Lacave ; l'élégance de la *Quotidienne* au grasseyement de mademoiselle Leverd ; les prétentions du *Journal des Débats* au pathos de Lafont ; le radotage de la *Gazette de France* aux minauderies de madame Thénard ; les grands articles du *Journal Général* aux longs bras de Baptiste aîné ; les hoquets de Damas aux petits articles du *Journal de Paris ;* la malice du *Nain Rose* à l'ingénuité de Brunet ; le bon ton du *Géant Vert* à la pudeur de Tiercelin ; la gaîté du *Diable Boiteux* à la chaleur de Saint-Phal ; enfin le bon sens et la modestie des *Annales* à l'esprit de mademoiselle Bourgoin et à l'humilité de madame *Charlatani.*

Le plan des finances.

Qu'on impose l'orgueil, la patrie est sauvée,
Disait pertinemment un nouveau financier.
Si ce fonds est admis, je sais un tenancier
Qui seul paîra la dette ; et c'est monsieur F..vée.

— Il faut que le *Journal de Paris* soit bien pauvre pour piller MM. Théaulon et d'Artois : ces messieurs avaient dit avant lui :

Digitized by Google

Aux mélodrames nouveaux
La foule se jette ;
J'aime mieux les animaux,
Ce n'est pas si bête.

Le Petit Chroniqueur dit, en parlant du *Régent* dressé par M. Franocni,

Les acteurs sont des chevaux ;
Ce n'est pas si bête.

Il nous semble, avec Bridoison, que *c'est encore plus bête que ces messieurs.*

—Dans les *Annales du* 13 mai, article de la *Semaine*, par M. V., on lit ce qui suit :

« Quand pourrons-nous dire avec Horace : *Nos teneant* » *dulces ante omnia musæ.* »

Il est pénible pour nous de détruire la douce illusion de M. V. ; mais nous sommes obligés de lui donner la triste certitude qu'il ne pourra jamais exprimer ce vœu avec Horace ; car Horace n'a jamais rien dit de semblable. Seulement, un poëte de son pays et de son siècle, vulgairement connu sous le nom de *Virgilius Maro*, a dit, dans un poëme latin intitulé *les Géorgiques*,

Me. . . . . dulces ante omnia musæ.
. . . . . .
Accipiant.

— Nous avons promis dans notre dernier numéro de faire tous nos efforts pour nous procurer la réponse d'Asmodée à la proposition qui fut faite aux rédacteurs du *Diable Boiteux* par ceux du *Nain Rose*, le 7 mai dernier, au moment où ceux-ci reconnurent avec douleur qu'il leur était absolument impossible de paraître. Voici cette réponse, telle qu'elle nous a été communiquée :

Digitized by Google

« Paris, 7 mai 1816, 11 heures et demie du soir.

» Messieurs,

» Vous êtes dans l'adversité ; nous partageons votre » peine. Il ne vous reste, dites-vous, que quatre abon- » nés ; nous le croyons bien, et peut-être n'en avez- » vous jamais eu davantage. Quant au nombre des nô- » tres, c'est un secret ; et ni vous ni le public..... *vous* » *ne le saurez pas.*

» Mais, puisque vous connaissez le proverbe *Asinus* » *asinum*...., adressez-vous à MM. de l'*Ane Vert*. » Ce pauvre *Géant* ne doit rien dédaigner. Vos plaisan- » teries, d'ailleurs, sont de sa couleur ; et, malgré sa » masse et votre exiguïté, on assure qu'on peut vous » mesurer tous deux à la même aune.

» Nos condoléances et ce conseil sont tout ce que je » puis vous offrir. Si, au reste, vous en êtes réduits à » *tirer le Diable par la queue*, tout à vous, je me re- » tourne.

» ASMODÉE. »

Après avoir reçu ce billet, le *Niais Rose* s'est livré aux conseils du *Diable*, et, au moment où on le croyait près de tomber d'inanition, on l'a vu, pour se soutenir, grimper sur le dos de l'*Ane Vert*.

Les deux associés espèrent pouvoir continuer avec succès, en se réunissant, le commerce de friperie littéraire dont ils se disputaient les profits.

Ici cependant, quelques musards, que la plus petite chose occupe, se trouvent étrangement embarrassés. Est-ce, demandent-ils, le *Géant* qui s'est fait *Nain*? est-ce le *Nain* qui est devenu *Géant*? Les uns ne voient plus dans le *Géant Vert* qu'un nain bien épais, bien lourd, qu'un pygmée qu'écrase sa propre massue ; les autres pensent que le *Nain Rose* a déjà dissous et volatilisé l'énorme *Géant*. On va jusqu'à dire que, pour être

Digitized by Google

utile au moins deux fois dans sa vie, il en fera bientôt autant du *Diable Boiteux*; mais, s'il y parvient, on craint qu'il n'en meure d'indigestion.

Voici, au reste, pour la satisfaction des curieux, ce qu'on nous a dit être dans cette affaire l'opinion du public :

Sur l'union du Nain Rose et du Géant Vert.

Un Nain vient de s'unir avec certain Géant :
L'un en est plus petit, et l'autre pas plus grand.

ANNONCES.

Le Spectateur français, depuis la restauration du trône de Saint-Louis et de Henri IV; ou Variétés politiques, morales et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques publiés du 31 mars au 31 décembre 1814, faisant la suite du *Spectateur français au dix-neuvième siècle*, avec cette épigraphe :

Vis unita fortior.

Deux volumes in-8°. brochés. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. On ne vend plus le premier volume séparément.

A Paris, chez Beaucé, libraire et éditeur de musique, rue Guénégaud, n°. 18.

Les Dames du Lis, poëme, dédié à S. A. R. Madame la Duchesse d'Angoulême; par M. J. Brisset, garde-du-corps du Roi, compagnie d'Havré.

In-8°. Prix : 75 cent.; par la poste, franc de port, 1 franc.

A Paris, chez Alex. Eymery, rue Mazarine, n°. 30; Delaunay, au Palais-Royal, galerie de bois.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SOIXANTE-SIXIÈME.

POÉSIE.

	Pages.
Nouveau Tableau de Paris.	3
La Prude et la Glace, fable.	6
Le Pavot et la Rose.	7
Épigramme	*Ib.*
Traduction de la première satire d'Horace. . . .	49
Le Sage au Désert, et les deux Ours, fable. . . .	53
Mon Testament.	98
Le Coup de Fusil.	103
Les Malheurs des augustes prisonniers du Temple.	146
La Violette.	193
L'Amour endormi (inscription.).	195
Le Pygmée et le Géant.	*Ib.*
La Tourterelle et sa Fille.	241
Vers latins sur la fête de M. Laugier	244
Les Eaux de Bagnères, ronde	*Ib.*
Le Fat et l'Amour.	246
Imitation de la quinzième nuit d'Young. — Le Monde.	289
La Justification du Prédicateur.	292
Épigramme sur Regnault de Saint-Jean-d'Angély.	293
L'Incognito.	294

Digitized by Google

Pages.

Question. 294
La Prisonnière fugitive. 338
Bouts-Rimés. 340, 444
Vers inédits de La Fontaine. 341
Salut au Printemps. 385
Épître à l'Ingénuité. 387
Bouts-Rimés. 390
Logogriphe-Encyclopédique 434
Portrait d'un Marin. 443
L'Enthousiasme d'un Poëte, ou le Pouvoir du Tabac. 482
Le Cognassier et le Poirier. 483
Élégie. 529
Épître à M. le chevalier de L***. 531
La Coquette fidèle. 533
Épigramme . . . . . *Ib.*

Enigmes. . . . . 8, 55, 105, 151, 247, 295, 342, 343, 389, 534.

Logogriphes. . . . 8, 56, 105, 152, 196, 247, 295, 343, 389, 534.

Charades . . . . 8, 56, 105, 151, 196, 247, 295, 296, 389.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

De l'Angleterre; par Rubicon. (Analyse.) . . . 9
Jeanne de France; par madame de Genlis. (Analyse.) 27
Alfred, poëme en quatre chants; par M. Millevoye 40, 74
Les Dimanches; par madame de Genlis. 57
Réflexions philosophiques; par M. de Raymondis. (Analyse.) 65
Instruction publique. 78, 106, 153
Beaux-Arts. 62, 235, 323
Les Harmonies de la Nature. 89, 121

Digitized by Google

Pages.

Parallèle de la Chirurgie anglaise avec la Chirurgie française. (Analyse.) 163
Notice littéraire sur La Harpe. 198
Mélanges critiques et littéraires ; par Pigault-Lebrun. (Analyse.). 248
Concordance des trois Systèmes de Tournefort, Linnéus et Jussieu. 255
Fables nouvelles ; par Jeauffret. (Analyse.). . . 263
Notice sur la vie et les ouvrages de Collé. 272
Pathologie interne, médecine. 301
Adèle Dorsay. Idée de cet ouvrage. 305
Dix-huit mois d'un Siècle. (Extrait.). 306
Biographie moderne. (Analyse.). 344
Jeanne Royez, ou la Bonne Mère. 351
Notice sur Ducis 486
Épidémies d'Hippocrate ; par M. le chevalier de Mercy. 360
Mémoires sur la Révolution d'Espagne ; par l'abbé de Pradt. (Analyse.). 367
Observations sur le Magnétisme animal. 391
Notes critiques sur l'ouvrage intitulé de *la Monarchie française ;* par M. le comte de Montlausier. 418
Quinze jours à Londres. 445
Histoire de madame de Maintenon ; par M. Lafont d'Aussonne. (Extrait.) 541

MÉLANGES.

De la Folie. 15
Sur les Finances ; par M. Morin. (Extrait.). . . 113
Caroline, ou les Épreuves. 107
Manifeste de l'empereur de Russie ; éloge de ce souverain. 143
L'Astronome et sa Servante, anecdote . . 170, 382
Le vrai Plaisir, ou la gaie Science. 205
Des Femmes 226

Digitized by Google

Pages.

Anecdotes, découvertes, inventions. 286, 334, 383
431, 527
De l'Ennui. 307
Description d'un vaisseau construit par Tibère-César-Auguste. 318
Sur l'éducation. 320
Nécrologie 327
Bateaux à Vapeur 331, 380
Parallèle de Condorcet, de Fontenelle et de Vicq-d'Azyr, dans l'Éloge historique. 364
Sur le Mensonge, morceau inédit de Diderot. . 377
L'Épreuve, conte. 396
Sur les épigrammes de madame de Genlis. . . . 417
Discours de M. de Châteaubriand sur les moyens de faire cesser l'esclavage des blancs. . . . , 427
Journal général des Sciences médicales. (Prospectus.) 452
La Mauresque, anecdote du seizième siècle. . . 453
Le Malheur. 472
Notice sur le soi-disant ordre du Saint-Sépulcre. 535

VARIÉTÉS.

Correspondance dramatique. 45, 93, 141, 163, 237, 274, 329, 382, 422
Revue des Théâtres. 469, 503, 521
Au Rédacteur du Mercure. 179
A M. Picard, directeur de l'Odéon. . . . 186, 277
Épigrammes inédites de Lebrun. 261
Lettre de M. Michalon à messieurs les rédacteurs du Diable Boiteux. 297
Sur Mirabeau, épigramme. 317
Au Rédacteur du Mercure, sur une opinion de M. Petitot. 366
Les *Os à Ronger*, ou deux Mots de Réponse au Chasse-Marée, entrepreneur des coups de béquille du Diable Boiteux. 383

Digitized by Google

Pages.
La Comédienne. 408, 509
Lettre au Rédacteur sur la Galerie historique et pittoresque, ou Cours d'Histoire générale par tableaux. 415
Lettre au même sur le Métronome. 416
Sur la Violette. 421
Installation des quatre nouvelles académies. . . . 466
Mercuriale 473, 527, 563
Extraits d'un ouvrage de l'abbé de Pradt. 516

NOUVELLES.

Ordonnance du roi relative à l'organisation de l'Institut. 280
Faits détachés 288, 334, 335, 524,
Annonces. 191, 479, 480.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

De l'Imprimerie de FAIN, rue de Racine, n°. 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN 26 1931

Digitized by Google